



**LACAN**

*L'objet...*

**1965-66**

Ce document de travail a pour sources principales :

- [L'objet de la psychanalyse](#), sténotypie au format P.D.F., sur le site [E.L.P.](#)
- [L'objet de la psychanalyse](#), version critique de Michel ROUSSAN .

Le texte de ce séminaire nécessite l'installation de la police de caractères spécifique, dite « Lacan », disponible ici : <http://fr.ffonts.net/LACAN.font.download> (placer le fichier Lacan.ttf dans le répertoire c:\windows\fonts)

Les références bibliographiques privilégient les éditions les plus récentes. Les schémas sont refaits.

N.B. Ce qui s'inscrit entre crochets droits [ ] n'est pas de Jacques LACAN.

([Contact](#))

« Tes yeux sont livrés à ce qu'ils voient  
Vus par ce qu'ils regardent. »

Paul Éluard : *La Vie immédiate*

## TABLE DES SÉANCES

Leçon 1	<a href="#">01 Décembre 1965</a>	<i>La science et la vérité</i>	Leçon 12	<a href="#">23 Mars 1966</a>	<i>Retour des U.S.A.</i>
Leçon 2	<a href="#">08 Décembre 1965</a>		Leçon 13	<a href="#">30 Mars 1966</a>	
Leçon 3	<a href="#">15 Décembre 1965</a>		Leçon 14	<a href="#">20 Avril 1966</a>	<i>Séminaire fermé</i>
Leçon 4	<a href="#">22 Décembre 1965</a>	<i>Séminaire fermé</i>	Leçon 15	<a href="#">27 Avril 1966</a>	<i>Séminaire fermé</i>
Leçon 5	<a href="#">05 Janvier 1966</a>		Leçon 16	<a href="#">04 Mai 1966</a>	
Leçon 6	<a href="#">12 Janvier 1966</a>		Leçon 17	<a href="#">11 Mai 1966</a>	
Leçon 7	<a href="#">19 Janvier 1966</a>		Leçon 18	<a href="#">18 Mai 1966</a>	<i>Séminaire fermé</i>
Leçon 8	<a href="#">26 Janvier 1966</a>	<i>Séminaire fermé</i>	Leçon 19	<a href="#">25 Mai 1966</a>	<i>Séminaire fermé</i>
Leçon 9	<a href="#">02 Février 1966</a>		Leçon 20	<a href="#">01 Juin 1966</a>	
Leçon 10	<a href="#">09 Février 1966</a>		Leçon 21	<a href="#">08 Juin 1966</a>	
Leçon 11	<a href="#">23 Février 1966</a>	<i>Séminaire fermé</i>	Leçon 22	<a href="#">15 Juin 1966</a>	<i>Séminaire fermé</i>
			Leçon 23	<a href="#">22 Juin 1966</a>	<i>Séminaire fermé</i>

[VELÀZQUEZ : Les Ménines](#)  
[: Las Hilanderas](#)

[BALTHUS : La rue](#)

[MAGRITTE](#)

[RIVIERA : Alameda](#)

[LACAN : Hiatus irrationnalis](#)

Mesdames et Messieurs, Monsieur le Directeur de l'École Normale Supérieure, qui avez bien voulu, dans cette enceinte de l'École où je ne suis qu'un hôte, me faire l'honneur de votre présence aujourd'hui.

Le statut du *sujet* dans la psychanalyse, dirons-nous que l'année dernière nous l'avons fondé ? Nous avons abouti à établir *une structure qui rende compte de l'état de la refente, de la Spaltung* où le psychanalyste le repère dans sa praxis. La psychanalyse repère cette *refente* de façon *en quelque sorte quotidienne* qui est admise à la base, puisque la seule reconnaissance de l'inconscient suffit à la motiver, et aussi bien qui le submerge si je puis dire, de sa constante manifestation.

Mais pour savoir ce qu'il en est de sa praxis ou seulement pouvoir la diriger de façon conforme à ce qui lui est accessible, il ne suffit pas que cette division soit pour lui un fait empirique, ni même que le fait empirique ait pris forme *de paradoxe*, il faut une certaine réduction, parfois longue à accomplir, mais toujours décisive à la naissance d'une science.

Réduction qui constitue proprement son objet et où l'épistémologie qui s'efforce à la définir en chaque cas, ou en tous, est loin d'avoir - *à nos yeux au moins* - rempli sa tâche. Car je ne sache pas qu'elle ait *pleinement rendu compte*, par ce moyen de la définition de l'objet, de cette mutation décisive qui, par la voie de la physique, a fondé *La Science* au sens moderne dès lors pris pour sens absolu : position que justifie un changement de style radical dans

- le *tempo* de son progrès,
- la forme galopante de *son immixtion* dans notre monde,
- les réactions en chaîne qui caractérisent ce qu'on peut appeler les expansions de son énergétique.

À tout cela, nous paraît être *radicale* une modification dans notre position de *sujet* au double sens : qu'elle y est inaugurale, et que la science la renforce toujours plus. KOYRÉ ici est notre guide et l'on sait qu'il est encore méconnu.

Donc, je n'ai pas *franchi* à l'instant le pas concernant la création - comme science - de la psychanalyse. Mais on a pu remarquer que j'ai pris pour *fil conducteur* l'année dernière, un certain moment du sujet que je tiens pour être le corrélat essentiel de *la science* : un moment historiquement défini, dont peut-être nous avons à savoir s'il est strictement répétable dans l'expérience, celui que DESCARTES inaugure et qui s'appelle *le cogito*.

Ce corrélat qui, comme moment, est le défilé d'un rejet de tout savoir, prétend laisser au sujet un certain amarrage dans l'être, dont nous tenons qu'il constitue *le sujet de la science* dans sa définition, ce terme à prendre au sens de *porte étroite*.

Ce fil ne nous a pas guidé en vain, puisqu'il nous a mené à formuler en fin d'année notre division expérimentée du sujet comme *division entre le savoir et la vérité*, l'accompagnant d'un modèle topologique, *la bande de Möbius*, qui fait entendre que ce n'est pas d'une distinction d'origine que doit provenir *la division* où ces deux termes viennent se conjoindre.

Qui relira, aux lumières que peut apporter à la technique de la lecture, mon enseignement sur FREUD, cet article où FREUD nous lègue le terme de *Spaltung*<sup>1</sup> - sur quoi la mort lui fait lâcher la plume - et remontera aux articles sur *Le fétichisme* de 1927<sup>2</sup> et sur *La perte de la réalité* de 1924<sup>3</sup>, celui-là appréciera s'il n'appert pas que ce qui motive chez FREUD un remaniement doctrinal, qu'il accentue dans le sens d'une topique, c'est un souci d'élaborer une dimension que l'on peut dire proprement structurale, puisque c'est la relation entre ces termes et sa reprise dialectique dans l'expérience, qui seule donne appui à son progrès.

Loin de supposer aucune *entification*<sup>4</sup> *d'appareil* pour tout dire, que l'*IchSpaltung, refente du moi* - sur quoi *s'abat sa main* - c'est bien *le sujet* qu'elle nous pointe comme terme à élaborer.

1 S. Freud : *Le clivage du moi dans le processus de défense* (1938), in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998.

*Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*

2 S. Freud : *Le fétichisme* (1927), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

*Fetischismus*

3 S. Freud : *La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose* (1924), in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1999.

*Der Realitätsverlust bei Neurose und Psychose*

4 Enter : greffer.

Le *principe de réalité*, dès lors perd toute l'ambiguïté dont il reste marqué si l'ont y inclut *la réalité psychique*.  
Ce principe n'a pas d'autre fonction définissable que de conduire au *sujet de la science*.

Et il suffit d'y penser pour qu'aussitôt *prennent leur champ* ces réflexions qu'on s'interdit comme trop évidentes, par exemple qu'il est impensable :

- que *la psychanalyse* comme pratique,
- que *l'inconscient* - celui de FREUD - comme découverte,

...aient pris leur place *avant la naissance* - au siècle qu'on a appelé *le siècle du génie*, le XVII<sup>ème</sup> - *de la science* à prendre *au sens absolu*, au sens à l'instant indiqué, sens qui n'efface pas sans doute ce qui s'est *institué* sous ce même nom auparavant, mais qui, plutôt qu'il n'y trouve son archaïsme, en tire le fil à lui d'une façon qui montre mieux sa différence de tout autre.

Une chose est sûre : si le sujet est bien là au niveau de cette *différence*, toute référence humaniste y devient superflue, car c'est à elle qu'il coupe court.

Nous ne visons pas, ce disant - de la psychanalyse et la découverte de FREUD : cet accident - que ce soit parce que ses patients sont venus à lui au nom de la science et du prestige qu'elle confère à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle à ses servants, même de grade inférieur, que FREUD a réussi à fonder *la psychanalyse* en découvrant l'inconscient.

Nous disons que contrairement à ce qui se brode d'une prétendue rupture de FREUD avec *le scientisme* de son temps, que c'est ce *scientisme* même...

si on veut bien le désigner dans son allégeance aux idéaux d'un BRÜCKE, eux-mêmes transmis du pacte où un HELMHOLTZ et un DU BOIS REYMOND s'était voués à faire rentrer la physiologie et les fonctions de la pensée considérées comme y incluses dans les termes mathématiquement déterminés de la thermodynamique parvenue à son presque achèvement de leur temps

...qui a conduit FREUD, comme ses écrits nous le démontrent, à ouvrir la voie qui porte à jamais son nom.

Nous disons que cette voie ne s'est jamais détachée des idéaux de ce *scientisme*, puisqu'on l'appelle ainsi, et que la marque qu'elle en porte n'est pas *contingente* mais lui reste *essentielle*. Que c'est de cette marque qu'elle conserve *son crédit*, malgré les déviations auxquelles elle a prêté, et ceci en tant que FREUD s'est opposé à ces déviations et toujours avec une sûreté sans retard et une rigueur inflexible.

Témoin sa rupture avec son adepte le plus *prestigieux*, JUNG nommément, dès qu'il a glissé dans quelque chose dont *la fonction* ne peut être définie autrement que de tenter d'y restaurer un sujet doué de « *profondeurs* », ce dernier terme au pluriel, ce qui veut dire un sujet composé d'un rapport au savoir, rapport dit « *archétypique* », qui ne fût pas réduit à celui que lui permet la science moderne, à l'exclusion de toute autre, lequel n'est rien que le rapport que nous avons défini l'année dernière comme *ponctuel* et *évanouissant*, ce rapport au savoir qui de son moment historiquement inaugural garde le nom de *cogito*.

C'est à cette origine indubitable, patente dans tout le travail freudien, à la leçon que FREUD nous laisse comme chef d'école, que l'on doit que le marxisme soit sans portée, et je ne sache pas qu'aucun marxiste y ait montré quelque insistance à mettre en cause sa pensée - la pensée de FREUD - au nom d'appartenances historiques de FREUD.

Nous voulons dire nommément à la société de la double monarchie pour les bornes judaïsantes où FREUD reste confiné dans ses aversions spirituelles à l'ordre capitaliste qui conditionne son *agnosticisme politique*...

qui d'entre vous nous écrira un essai digne de LAMENNAIS<sup>5</sup> sur *L'indifférence en matière de politique* ...j'ajouterai : à l'éthique bourgeoise pour laquelle la dignité de sa vie vient à nous inspirer un respect qui fait fonction d'*inhibition* à ce que son œuvre ait - autrement que dans le malentendu et la confusion - réalisé le point de concours des seuls hommes de la vérité qui nous restent :

- *l'agitateur révolutionnaire*,
- *l'écrivain qui de son style marque la langue* - je sais à qui je pense - et cette pensée rénovant l'être dont nous avons le précurseur.

On sent ma hâte d'émerger de tant de précautions prises à reporter les psychanalystes à leurs certitudes les moins discutables. Il me faut pourtant y repasser encore, fut-ce au prix de quelques lourdeurs.

Dire que le sujet sur quoi nous opérons en *psychanalyse* ne peut être que le sujet de la science peut passer pour paradoxe. C'est pourtant *là* que doit être prise une démarcation, faute de quoi tout se mêle et commence *une malbonnêteté* qu'on appelle ailleurs pour *objective*, mais c'est *manque d'audace*, et manque d'avoir repéré l'objet qui foire.

---

5 Robert Félicité de Lamennais : *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Paris, Tournachon-Molin, 1817-1823.

De notre position de *sujet* nous sommes toujours responsables : qu'on appelle cela, où l'on veut, du terrorisme... J'ai le droit de sourire, car ce n'est pas dans un milieu où la doctrine est ouvertement matière à tractations, que je craindrais d'offusquer personne en formulant ce que je pense : que l'erreur *de bonne foi* est de toute la plus impardonnable. *La position du psychanalyste* ne laisse pas d'échappatoire, puisqu'elle exclut la tendresse de « *la belle âme* », c'est encore un paradoxe que de le dire, c'est peut-être aussi bien le même.

Quoiqu'il en soit je pose que toute tentative - voire *tentation où la théorie courante ne cesse d'être relapse* - d'*incarner* plus avant le sujet est *errance*, toujours féconde en *erreur*, et comme telle *fautive* : ainsi de l'*incarner* dans l'homme, lequel y revient à l'enfant,

- car cet homme y sera *le primitif*, ce qui faussera tout du *processus primaire*,
- de même que *l'enfant* y jouera le *sous-développé*, ce qui masquera *la vérité* de ce qui se passe *lors de l'enfance* d'originel.

Bref, ce que Claude LÉVI-STRAUSS<sup>6</sup> a dénoncé comme *l'illusion archaïque* est inévitable dans la psychanalyse, si l'on ne s'y tient pas ferme en théorie sur le principe que nous avons à l'instant énoncé : *qu'un seul sujet y est reçu comme tel*, celui qui peut la faire *scientifique*.

C'est dire assez que nous tenons que la psychanalyse ne démontre ici nul privilège. Il n'y a pas de « *science de l'homme* », ce qu'il faut entendre du même ton qu'*« il n'y a pas de petites économies »*. Il n'y a pas de « *science de l'homme* » parce que « *l'homme* » de la science n'existe pas, mais seulement son sujet.

On sait ma répugnance de toujours pour *l'appellation de « sciences humaines »* qui me semble être *l'appel même de la servitude*. C'est aussi bien que le terme est faux. La psychologie mise à part...

qui a découvert les moyens de se survivre *dans les offices qu'elle offre à la technocratie*, voire - comme conclut, *d'un humour vraiment swiftien*, un article sensationnel de Monsieur le Professeur CANGUILHEM<sup>7</sup>, dont je ne sais pas s'il est ici - voire *dans une glissade de toboggan du Panthéon à la Préfecture de police*. Aussi bien est-ce au niveau de la sélection du créateur de la science, du recrutement, de la recherche et de son entretien, que *la psychologie* rencontrera l'écueil de son emploi. ...pour toutes les sciences *de cette classe* on verra facilement qu'elles ne font pas une *anthropologie*.

Qu'on examine LÉVY-BRUHL ou PIAGET, leurs concepts - *mentalité dite prélogique, pensée ou discours* prétendument *égocentrique* - n'ont de références qu'à la mentalité supposée, à la pensée présumée, au discours effectif du *sujet de la science*, nous ne disons pas de « *l'homme de la science* ». De sorte que trop peuvent s'apercevoir que :

- les bornes mentales, certainement,
- la faiblesse de pensée, présumable,
- le discours effectif un peu coton de « *l'homme de science* », ce qui n'est pas du tout la même chose [*que « le sujet de la science »*],

...viennent à lester leurs constructions non dépourvues sans doute d'objectivité mais qui n'intéressent la science que pour autant qu'elles n'apportent rien sur le magicien par exemple, et peu sur la magie, si quelque chose sur leurs traces... Encore ces traces sont-elles *de l'un ou de l'autre* puisque ce n'est pas LÉVY-BRUHL qui les a tracées.

Alors que le bilan dans l'autre cas [*Piaget*] est plus sévère, il ne nous apporte *rien sur l'enfant, peu sur son développement* puisqu'il y manque l'essentiel, et de la logique qu'il démontre - j'entends l'enfant de PIAGET - dans sa réponse à des énoncés dont la série constitue l'épreuve, rien d'autre que celle qui a présidé à leur énonciation aux fins d'épreuve, c'est-à-dire celle de l'homme de science, où le logicien - je ne le nie pas - garde son prix.

Dans les sciences autrement valables - même si leurs titres est à revoir - nous constatons que de s'interdire « *l'illusion archaïque* », que nous pouvons généraliser dans le terme de *psychologisation du sujet*, n'en entrave nullement la fécondité.

*La théorie des jeux - mieux dite « stratégie »* - en est l'exemple où l'on profite du caractère entièrement calculable d'un sujet strictement réduit à la formule d'une matrice de *combinaisons significantes*.

Le cas de *la linguistique* est plus subtil, puisqu'elle doit intégrer la différence de *l'énoncé à l'énonciation*, ce qui est bien l'incidence, cette fois, du sujet qui parle en tant que tel, et non pas du sujet de la science. C'est pourquoi elle va se centrer sur autre chose, à savoir *la batterie du signifiant* dont il s'agit d'assurer la prévalence sur ces effets de signification.

C'est bien aussi de ce côté qu'apparaissent les antinomies, à doser selon l'extrémisme de la position adoptée dans la constitution de cet objet. Ce qu'on peut dire c'est qu'on va très loin dans l'élaboration des effets de langages puisqu'on peut y construire une poétique qui ne doit rien à la référence à l'esprit du poète, non plus qu'à son *incarnation*. C'est du côté de la logique qu'apparaissent les indices de réfraction divers de la théorie linguistique par rapport au sujet de la science.

6 Claude Lévi-Strauss : *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris-La Haye, Mouton, 1947. Walter De Gruyter 2002.

7 Georges Canguilhem : « *Qu'est-ce que la psychologie ?* », conférence du 18 décembre 1956, Cahiers pour l'analyse, 1966, n° 1-2.

Ils sont différents pour *le lexique*, pour *le morphème syntaxique* et pour *la syntaxe de la phrase*. D'où les différences théoriques entre un JAKOBSON, un HJEMSLEV, et un CHOMSKY. C'est la logique qui fait ici office d'*ombilic du sujet*, et la logique en tant qu'elle n'est nullement *logique*, liée aux contingences d'une grammaire. Il faut littéralement que la formalisation de la grammaire contourne cette logique pour s'établir avec succès, mais le mouvement de ce contour est inscrit dans cet établissement.

Nous indiquerons plus tard comment se situe la logique moderne : troisième exemple. Elle est incontestablement la conséquence strictement déterminée d'une tentative, comme on l'a vu l'année dernière, de suturer le sujet de la science, et le dernier théorème de GÖDEL montre qu'elle y échoue, ce qui veut dire que le sujet en question reste le corrélat de la science, mais un corrélat antinomique puisque la science s'avère définie par la non-issuée de l'effort pour le suturer.

Qu'on saisisse là la marque, à ne pas manquer, du structuralisme. Il introduit dans toute *Science humaine* qu'il conquiert, un mode très spécial du sujet, celui pour lequel nous ne trouvons pas d'indice autre que topologique, mettons le signe générateur de la *bande de Möbius* que nous appelons le huit intérieur. Le sujet est, si l'on peut dire en exclusion interne à son objet.

L'allégeance que l'œuvre de Claude LÉVI-STRAUSS manifeste à un tel structuralisme ne sera ici portée au compte de notre thèse qu'à nous contenter pour l'instant de la périphérie. Néanmoins il est clair que l'auteur met d'autant mieux en valeur la portée de la classification naturelle que le sauvage introduit dans le monde...

spécialement pour une connaissance de la faune et de la flore, dont il souligne qu'elle nous dépasse... qu'il peut arguer - Claude LÉVI-STRAUSS, l'auteur - d'une certaine récupération qui s'annonce dans la chimie, d'une physique des qualités sapides et odorantes, autrement dit d'une corrélation des valeurs perceptives à une architecture de molécule à laquelle nous sommes parvenus par *l'analyse combinatoire*, autrement dit par *la mathématique du signifiant*, comme en toute science jusqu'ici.

Le savoir est donc bien ici, séparé du sujet selon la ligne correcte qui ne fait nulle hypothèse sur l'insuffisance de son *développement*, laquelle au reste, on serait bien en peine de démontrer.

Il y a plus ! Claude LÉVI-STRAUSS...

quand après avoir extrait la combinatoire latente dans *Les structures élémentaires de la parenté*, il nous témoigne que tel « informateur » - *pour emprunter le terme des ethnologues* - est tout à fait capable d'en tracer lui-même le graphe *lévi-straussien*... que nous dit-il sinon qu'il extrait là - aussi bien - le sujet de la combinatoire en question : celui qui sur son graphe n'a pas d'autre existence que la dénotation *ego*.

À démontrer la puissance de l'appareil qui constitue le mytheme, pour analyser *les transformations mythogènes* qui à cette étape paraissent s'instituer dans une synchronie qui se simplifie de leurs réversibilités, Claude LÉVI-STRAUSS ne prétend pas nous livrer la nature du « *mythant* ». Il sait seulement ici que son informateur, s'il est capable d'écrire *Le cru et le cuit* - au génie près qui y met sa marque - ne peut aussi le faire sans laisser au vestiaire, c'est à dire au Musée de l'Homme, à la fois :

- un certain nombre d'*instruments* opératoires, autrement dit *rituels*, qui consacrent son existence de sujet en tant que *mythant*,
- et qu'avec ce dépôt soit rejeté hors du champ de la structure ce que *dans une autre grammaire* on appellerait son « *assentiment* », la *Grammaire de l'assentiment*<sup>8</sup> du cardinal NEWMAN : ça n'est pas sans force, cet écrit, quoique forgé à d'exécrables fins et j'aurai peut-être à en faire à nouveau mention.

*L'objet de la mythogénie* n'est donc lié à nul *développement*, non plus qu'à l'arrêt du sujet responsable. Ce n'est pas à ce sujet là qu'il se relate mais au *sujet de la science*, et le relevé s'en fera d'autant plus correctement que l'informateur lui-même sera plus proche d'y *réduire sa présence* à celle du *sujet de la science*.

Je crois seulement que Claude LÉVI-STRAUSS fera des réserves sur l'introduction, dans le recueil des documents, d'un questionnement inspiré de la psychanalyse, d'une collecte suivie des rêves par exemple, avec tout ce qu'il va entretenir de relations transférentielles.

Pourquoi ? Si je lui affirme que notre *praxis*, loin d'altérer le sujet de la science - duquel seulement, il peut et veut connaître - n'apporte en droit nulle intervention qui ne tende à ce que le sujet se réalise de façon satisfaisante et précisément dans le champ qui l'intéresse ?

Est-ce donc à dire qu'un sujet, non saturé mais calculable, ferait l'objet subsumant - selon les formes de l'épistémologie classique - *le corps des sciences* qu'on appellerait *conjecturales*, ce que moi-même j'ai opposé au terme de *sciences humaines* ? Je le crois d'autant moins indiqué que ce sujet *fait partie de la conjoncture qui fait la science* dans son ensemble.

---

8 John Henry Newman : *Grammaire de l'assentiment*, Paris, Desclée de Brouwer, 1986.

L'opposition des « *sciences exactes* » aux « *sciences conjecturales* » ne peut plus se soutenir à partir du moment où la conjecture est susceptible d'un calcul exact, probabilité par exemple, et où l'exactitude ne se fonde que dans un formalisme séparant axiomes et lois de groupement de symboles.

Nous ne saurions pourtant nous contenter de constater qu'un formalisme réussit plus où moins quand il s'agit au dernier terme d'en motiver l'apprêt qui n'a pas surgi par miracle, mais qui se renouvelle suivant des crises si efficaces depuis qu'un certain *droit fil* me semble y avoir été pris.

Répétons qu'il y a quelque chose dans le statut de l'objet de la science qui ne nous paraît pas élucidé depuis que la science est née.

Et rappelons que si - certes - poser maintenant la question de *l'objet de la psychanalyse* c'est reprendre la question que nous avons introduite à partir de notre venue à cette tribune : de la position de la psychanalyse *dans* ou *bors de la science*, nous avons indiqué aussi que *cette question* ne saurait être résolue sans que sans doute s'y modifie la question de l'objet dans la science comme telle.

*L'objet de la psychanalyse - j'annonce la couleur* et vous la voyez venir avec lui - puisqu'il n'est autre que ce que j'ai déjà avancé de la fonction qu'y joue *l'objet(a)* : le savoir sur *l'objet(a)* serait-il alors la science de la psychanalyse ?

C'est très précisément la formule qu'il s'agit d'éviter, puisque cet *objet(a)* est à insérer - nous le savons déjà - dans *la division du sujet* par où se structure *très spécialement* - c'est de là qu'aujourd'hui nous sommes repartis - le champ psychanalytique.

Et c'est pourquoi *il était important de promouvoir d'abord...*

et comme un fait à distinguer de la question de savoir si la psychanalyse est une science, si son champ est scientifique ... *ce fait* : précisément que sa *praxis* n'implique d'autre sujet que celui de la science.

Il faut réduire à ce degré, ce que vous me permettez d'induire par une image comme « *L'ouverture du sujet dans la psychanalyse* », pour saisir ce qu'il y reçoit de la vérité. Cette démarche, on le sent, comporte cette sinuosité que vous me voyez devoir suivre, et qui tient de l'apprivoisement.

Cet *objet(a)* n'est pas tranquille ou plutôt faut-il dire, se pourrait-il qu'il ne vous laisse pas tranquille, et au moins ceux qui avec lui ont le plus affaire : les psychanalystes qui seraient alors ceux que d'une façon élective j'essaierai de fixer par mon discours.

C'est vrai ! Le point où je vous ai donné aujourd'hui rendez-vous pour être celui où je vous ai laissés l'an passé : celui de *la division du sujet entre vérité et savoir* est pour eux un point familier, c'est celui où FREUD<sup>9</sup> les convie sous l'appel :

« *Wo es war, soll Ich werden.* »

que je retraduis une fois de plus, à l'accentuer encore ici :

« *Là où c'était, là comme sujet dois-je advenir.* »

Or ce point, je leur en montre l'étrangeté à le prendre à revers, ce qui consiste ici, plutôt à les ramener à son front :

*Comment ce qui était à m'attendre depuis toujours d'un être obscur, viendrait-il à se totaliser d'un trait qui ne se tire qu'à le diviser plus nettement de ce que j'en peux savoir ?*

Ce n'est pas seulement dans la théorie que se pose la question de *la double inscription*, pour avoir provoqué la perplexité où mes élèves LAPLANCHE et LECLAIRE<sup>10</sup> auraient pu lire dans leur propre scission dans l'abord du problème, sa solution. Elle n'est pas en tout cas du type gestaltiste ni à chercher dans l'assiette où la tête de Napoléon s'inscrit dans l'arbre<sup>11</sup>. *Elle est tout simplement dans le fait que l'inscription ne mord pas du même côté du parchemin, venant de la planche à imprimer de la vérité, ou du savoir.*

Que ces inscriptions se mêlent, était simplement à résoudre dans la topologie : une surface où *l'endroit* et *l'emvers* sont en état de se rejoindre partout, était à portée de main. C'est bien plus loin pourtant, qu'en *un schème intuitif*, c'est, si je puis dire, d'enserrer l'analyse dans son être, que cette topologie peut le saisir.

---

9 S. Freud : 31<sup>ème</sup> des *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, (1932), Paris, Gallimard 1984.

*Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* : « *Wo Es war, soll Ich werden. Es ist Kulturarbeit etwa wie die Trockenlegung der Zuydersee.* »

10 J. Laplanche et S. Leclaire : « *L'inconscient : Une étude psychanalytique* », VI<sup>ème</sup> colloque de Bonneval, 1960, in *L'inconscient*, Paris, Desclée de Brouwer, 1966.

11 Les « arbres de la Liberté » plantés à la Révolution, étaient appelés « arbres Napoléon » sous le 1<sup>er</sup> Empire.

C'est pourquoi, s'il la déplace ailleurs, ce ne peut être qu'en un morcellement de *puzzle* qui nécessite en tout cas d'être ramené à cette base, c'est pourquoi il n'est pas vain de redire qu'à l'épreuve d'écrire « *Je pense donc je suis.* », cela se lit :

*que la pensée ne fonde l'être qu'à se nouer dans la parole, où toute opération touche à l'essence du langage.*

Si « *cogito sum* » nous est quelque part, par HEIDEGGER<sup>12</sup>, fourni à ses fins, il faut en remarquer qu'il *algébrise* la phrase et nous sommes en droit d'en faire relief à son *reste* : « *cogito ergo* », où apparaît que *rien ne se parle* qu'à s'appuyer sur *la cause*. Or *cette cause* c'est ce que recouvre le *Soll Ich*, le « *dois-je* » de la formule freudienne, qui *d'en renverser le sens*, fait jaillir le paradoxe d'un impératif qui me presse d'assumer ma propre causalité.

*Je ne suis pas* - pourtant - *cause de moi*, et ce, non pas d'être la créature : du Créateur il en est tout autant. Je vous renvoie là-dessus à AUGUSTIN<sup>13</sup> et à son *De Trinitate*, au *prologue*. La « *cause de soi* » spinozienne peut emprunter le nom de Dieu, elle est Autre Chose. Mais laissons cela à ces deux mots que nous ne ferons jouer qu'à épingleur qu'elle est aussi *Chose* autre que le *Tout*, et que ce Dieu d'être autre ainsi, n'est pas pour autant le Dieu du panthéisme.

Il faut saisir dans cet *ego* que DESCARTES accentue de la superfluité de sa fonction dans certains de ses textes latins - *sujet d'exégèse* que je laisse à ceux qui, ici, peuvent s'y consacrer en spécialistes. Le point dans cet *ego* est à trouver où *il reste être ce qu'il se donne pour être* : dépendant du Dieu de la religion. Curieuse chute de l'*ergo* : *l'ego est solidaire de ce Dieu*.

Singulièrement DESCARTES suit la démarche de le préserver du Dieu trompeur, en quoi c'est son partenaire qui gagne, puisqu'il le préserve au point de le pousser au privilège exorbitant de ne garantir les vérités éternelles qu'à en être le créateur.

*Cette communauté de sort* entre l'*ego* et Dieu, ici masquée, est la même que profère de façon déchirante le *contemporain* de DESCARTES, [Angelus SILESUS](#) en ses adjurations mystiques, et qui leur impose - à ses adjurations - la forme du distique.

On se souviendrait avec avantage, parmi ceux qui me suivent, de l'appui que j'ai pris sur ces *jaculations*, celles du *Pèlerin chérubinique*<sup>14</sup>, à les reprendre dans la trace même de l'*Introduction au narcissisme*<sup>15</sup> que je poursuivais alors selon son mode, l'année de mon commentaire<sup>16</sup> sur le Président SCHREBER. C'est qu'on peut boiter en ce joint - c'est le pas de la beauté - mais il faut y boiter juste.

Et d'abord se dire que *les deux côtés ne s'y emboîtent pas*.

C'est pourquoi je me permettrai de délaissier un moment ce point, pour repartir d'une audace qui fut la mienne et que je ne répéterai qu'à la rappeler, car ce serait la répéter deux fois : *bis repetita*, pourrait-elle être dite, au sens juste ou ce terme ne veut pas dire la simple répétition.

Il s'agit de *La Chose freudienne*<sup>17</sup>, discours dont *le texte* est celui d'un discours second, d'être, de la fois où je l'avais répété, prononcé pour la première fois - *puisse cette insistance vous faire sentir en sa trivialité, le contrepied temporel qu'engendre la répétition*. Prononcé la première fois, il le fût pour une Vienne où mon biographe repérera ma première rencontre avec ce qu'il faut bien appeler « *le fond le plus bas du monde psychanalytique* ». Spécialement avec un personnage dont le niveau de culture et de responsabilité répondait à celui qu'on exige d'un garde du corps, mais *peu m'importait*, je parlais en l'air, ayant voulu que ce fût pour le centenaire de la naissance de FREUD que ma voix se fit entendre en hommage.

Ceci non pour en marquer la place d'un lieu déserté, mais cette autre que cerne maintenant mon discours : *que la voie ouverte par FREUD n'ait pas d'autre sens que celui que je reprends : l'inconscient est langage*. Ce qui en est maintenant acquis *l'était déjà pour moi*, on le sait.

Ainsi dans un mouvement, peut-être joueur à se faire écho du défi de SAINT-JUST<sup>18</sup>, haussant au ciel, de l'enchâsser d'un public d'assemblée, l'aveu de n'être rien de plus que « *ce qui va à la poussière* », dit-il « *et qui vous parle* », me vint-il l'inspiration qu'à voir dans la voie de FREUD s'animer étrangement d'une *figure allégorique* et frissonner d'une peau neuve la nudité dont s'habille *celle qui sort du puits*<sup>19</sup>, j'allais lui prêter voix.

12 Martin Heidegger : *Être et temps* (1<sup>ère</sup> partie), Paris, Gallimard, 1964 (trad. Boehms & Waelhens);  
*Être et temps*, Paris, Gallimard, 1986 (trad. Vezin, Lauxerois, Roëls) ;  
*Être et temps*, trad. Emmanuel Martineau, Hors commerce.

13 [Saint Augustin : De Trinitate](#), Paris, Vrin, 2000.

14 Angelus Silesius : *Cherubinischer Wandersmann*, *Le Pèlerin chérubinique*, Michalon 2007.

15 Sigmund Freud : *Zur Einführung des Narzissmus* (1914), *Introduction au narcissisme*, in *Œuvres complètes*, tome XII, PUF, 2005.

16 Jacques Lacan : *Le séminaire, Livre III, Les Psychoses* (1955-56), Paris, Seuil, 1981.

17 Jacques Lacan : *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p.401. ou t1, Seuil, Coll. Points n°5 p.398.

18 Saint-Just, le 9 Thermidor, devant l'Assemblée : « *Je méprise la poussière qui me compose et qui vous parle. On pourra la persécuter et faire mourir cette poussière ! Mais je défie que l'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et les cioux.* »

19 Cf. Édouard Debat-Ponsan : *La Vérité sortant du puits*, tableau de 1898, Musée d'Amboise.



C'est une prosopopée<sup>20</sup>, je vous l'épargne, elle culmine dans ces mots : « *Moi, la Vérité, je parle...*<sup>21</sup> » et la prosopopée reprend. Pensez à *la Chose innommable*, qui de pouvoir prononcer ces mots, irait à l'être du langage, pour les entendre comme ils doivent être prononcés : dans l'horreur.

Mais ce dévoilement chacun y met ce qu'il y peut mettre. Mettons à son crédit le dramatique assourdi, quoique pas moins dérisoire pour autant, du *tempo* sur quoi se termine ce texte, que vous trouverez dans le numéro ad hoc, premier de l'année 1956 de *L'Évolution Psychiatrique*, sous le titre *La Chose freudienne*. [*L'évolution psychiatrique*, 1956, Janvier-Mars, pp. 225-252]

Je ne crois pas que ce soit à cette horreur éprouvée que j'aie dû l'accueil plutôt frais que fit mon auditoire à l'émission répétée de ce discours, laquelle ce texte reproduit. S'il voulut bien en réaliser la valeur, à son gré oblatrice, sa surdité s'y avéra particulière.

*Ce n'est pas que La Chose - La Chose* qui est dans le titre - l'ai choqué cet auditoire, pas autant que tels de mes compagnons de barre à l'époque... j'entends de barre sur un radeau, où par leur truchement j'ai patiemment concubiné dix ans durant pour la pitance narcissique de mes compagnons de naufrage avec la compréhension jaspersienne et le personnalisme à la manque, avec toutes les peines du monde à nous épargner à tous d'être peints au coaltar de l'« âme à âme » libéral... « *la Chose, ce mot n'est pas joli...* », m'a-t-on dit textuellement !

Est-ce qu'il ne nous la gâche [sic] pas tout simplement cette aventure des fins du fin de « *l'unité de la psychologie* », où bien entendu on ne songe pas à chosifier : Fi ! à qui se fier ? Nous nous croyons « à l'avant-garde du progrès », camarade ? On ne se voit pas comme on est, et encore moins à s'aborder sous les masques philosophiques. Mais laissons...

Pour mesurer le malentendu là où il importe, au niveau de mon auditoire d'alors, je prendrai un propos qui s'y fit jour à peu près à ce moment, et qu'on pourrait trouver touchant de l'enthousiasme qu'il suppose :

« *Pourquoi* - colporta quelqu'un, et ce terme court encore - *Pourquoi ne dit-il pas le vrai sur le vrai ?* »

Ceci prouve combien vains étaient tout ensemble mon apologue et sa prosopopée.

Prêter ma voix à supporter ces mots intolérables : « *Moi la vérité je parle...* » passe l'allégorie. Cela veut dire tout simplement tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir ce que je répète pourtant depuis longtemps : *qu'il n'y a pas de métalangage*, affirmation faite pour situer tout le *logico-positivisme*, *que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire*.

<sup>20</sup> Prosopopée : figure de rhétorique par laquelle l'orateur ou l'écrivain fait parler et agir un être inanimé, un animal, une personne absente ou morte.

<sup>21</sup> Jacques Lacan : *La Chose freudienne*, in *Écrits*, p.401. ou T1, p.398.

C'est même pourquoi, l'inconscient - qui le dit le « *vrai sur le vrai* » - est structuré comme un langage et pourquoi, moi, quand j'enseigne cela, je dis le vrai sur FREUD qui a su laisser sous le nom d'inconscient *la vérité parler*.

Ce manque du « *vrai sur le vrai* » qui nécessite toutes les chutes que constitue le métalangage dans ce qu'il a de faux-semblants et de logique, c'est là proprement la place de l'*Urverdrängung*, du *refoulement originaire* attirant à lui tous les autres, sans compter d'autres effets de rhétorique pour lesquels... pour lesquels reconnaître nous ne disposons que du sujet de la science.

C'est bien pour ça que pour en venir à bout, nous employons d'autres moyens.

Mais il y est crucial que ces moyens ne sachent pas élargir ce sujet. Leur bénéfice touche sans doute à ce qui lui est *caché*.

Mais il n'y a pas d'autre vrai sur le vrai à couvrir ce point vif, que des *noms propres*, celui de FREUD ou bien le mien, ou alors ces *berquinades de nourrice* dont on ravale un témoignage désormais ineffaçable : à savoir *une vérité* dont il est du sort de tous *de refuser l'horrible* si pas plutôt *de l'écraser* quand il est irrefusable, *c'est à dire quand on est psychanalyste*, sous cette *meule de moulin*, dont j'ai pris à l'occasion la métaphore, pour rappeler d'une autre bouche que *les pierres* quand il faut, *savent crier aussi* <sup>22</sup>.

Peut-être m'y verrait-on justifier de n'avoir pas trouvée touchante la question me concernant : « *Pourquoi ne dit-il pas... ?* » venant de quelqu'un, dont son emploi à faire les bureaux d'une agence de vérité, rendait la naïveté douteuse, et dès lors d'avoir renoncé aux offices qu'il remplissait dans la mienne d'agence, laquelle n'a pas besoin de chantres à y rêver de sacristie...

Faut-il dire que nous avons à connaître *d'autres savoirs que celui de la science*, quand nous avons à traiter de *la pulsion épistémologique* ? Et revenir encore sur *ce dont il s'agit* : *c'est d'admettre qu'il nous faille renoncer dans la psychanalyse à ce « qu'à chaque vérité réponde son savoir »* ? Cela est le point de rupture par où nous dépendons de l'avènement de la science. Nous n'avons plus pour les conjindre que ce sujet de la science.

Encore nous le permet-il, et j'entre plus avant dans son comment, laissant ma *Chose* s'expliquer toute seule avec le *noumène*, ce qui me semble être bientôt fait : *puisque'une vérité qui parle a peu de chose en commun avec un noumène qui, de mémoire de Raison pure, la ferme*.

Ce rappel n'est pas sans pertinence puisque le médium qui va nous servir sur ce point - vous m'avez vu l'amener tout à l'heure - c'est la cause, *la cause non pas catégorique* de la logique, mais en causant tout l'effet.

*La vérité comme cause*, allez-vous - psychanalystes - refuser d'en assumer la question, quand c'est de là que s'est levée votre carrière ? S'il est des praticiens pour qui *la vérité* comme telle est supposée agir, n'est-ce pas vous ? N'en doutez pas !

En tout cas, c'est parce que ce point est voilé dans la science, que vous gardez cette place étonnamment préservée dans ce qui fait office d'espoir en cette conscience vagabonde, accompagnée en collectif des révolutions de la pensée. Que LÉNINE ait écrit :

« *La théorie de MARX est toute puissante parce qu'elle est vraie.* »<sup>23</sup>

il laisse vide l'énormité de la question qu'ouvre sa parole : pourquoi - à supposer muette la vérité du matérialisme sous ses deux faces qui n'en sont qu'une : dialectique et histoire - pourquoi d'en faire la théorie accroîtrait-il sa puissance ?

Répondre par « *la conscience prolétarienne* » et par « *l'action du politique marxiste* » ne nous paraît pas suffisant. Du moins la séparation de pouvoirs s'y annonce-t-elle *de la vérité* comme *cause au savoir* mis en exercice. Une science économique inspirée du *Capital* ne conduit pas nécessairement à en user comme pouvoir de révolution, et l'histoire semble exiger d'autre secours encore qu'une dialectique prédicative.

Outre ce point singulier que je ne développerai pas aujourd'hui, c'est que la science, s'y l'on y regarde de près, n'a pas de mémoire. Elle oublie *les péripéties* dont elle est née quand elle est constituée, autrement dit une dimension de la vérité que la psychanalyse met là hautement en exercice.

Il me faut préciser : on sait que la théorie physique ou mathématique après chaque crise qui se résout dans la forme ou le terme employé de « *théorie généralisée* » ne saurait nullement être pris pour vouloir dire simplement un passage au général, on sait qu'elle conserve souvent à son rang ce qu'elle généralise de sa structure précédente.

---

<sup>22</sup> Cf. Luc 19 : 37-40 : « *S'ils se taisent, les pierres crieront* »

<sup>23</sup> Lénine : « *Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme* » : « *La doctrine de Marx est toute-puissante, parce qu'elle est juste. Elle est harmonieuse et complète ; elle donne aux hommes une conception cohérente du monde, inconciliable avec toute superstition, avec toute réaction, avec toute défense de l'oppression bourgeoise. Elle est le successeur légitime de tout ce que l'humanité a créé de meilleur au XIX<sup>ème</sup> siècle : la philosophie allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français. C'est à ces trois sources, à ces trois parties constitutives du marxisme, que nous nous arrêterons brièvement.* »

Ce n'est donc pas cela que nous disons, ni visons. C'est le drame, le drame subjectif que coûte chacune de ces crises. Ce drame est le drame du savant, il a ses victimes dont rien ne dit que leur destin s'inscrit dans le mythe de l'Œdipe. En tout cas c'est une question pas très étudiée.

[J.R.Von MAYER](#)<sup>24</sup>, [CANTOR](#)... Je ne vais pas dresser un palmarès de ces drames allant parfois à la folie, où des noms de vivants viendraient bientôt s'y inscrire, où je considère que le drame de ce qui se passe dans la psychanalyse est exemplaire. Je pose qu'il ne saurait ici s'inclure lui-même, ce drame, dans l'Œdipe sauf à le mettre en cause.

Vous voyez le programme qui ici se dessine, il n'est pas prêt d'être couvert, je le vois même plutôt bloqué. Je m'y engage avec prudence et, pour aujourd'hui, vous prie de vous reconnaître dans les lumières réfléchies d'un tel abord.

C'est à dire que nous allons les porter sur *d'autres champs*, que le psychanalytique, à se réclamer de *la vérité* : *magie* et *religion*, les deux positions de cet ordre qui se distinguent de la science au point qu'on a pu les situer par rapport à la science :

- comme fausse ou moindre science, pour la magie,
- comme outrepassant ses limites, voire en conflit de vérité avec la science, pour la seconde.

Il faut le dire, pour *le sujet de la science*, l'une et l'autre ne sont qu'ombres, mais non pour *le sujet souffrant* auquel nous avons affaire. Ah ! Va-t-on dire ici :

« *Il y vient ! Qu'est-ce que c'est ce sujet souffrant sinon celui dont nous tirons nos privilèges, et quels droits vous donnent sur lui vos intellectualisations ?* »

Je partirai, pour répondre de ce que je rencontre, d'un philosophe<sup>25</sup> couronné récemment de tous les honneurs facultaires, il écrit :

« *La vérité de la douleur est la douleur elle-même.* »

Ce propos, que je laisse aujourd'hui au domaine qu'il explore...

*j'y reviendrai pour dire comment la phénoménologie est prétexte à la contre-vérité, et le statut de celle-ci*

...je ne m'en empare que pour vous poser la question à vous, analystes : oui ou non, ce que vous faites a-t-il le sens d'affirmer que *la vérité de la souffrance névrotique c'est d'avoir la vérité comme cause* ?

Je propose maintenant : sur la magie je pars de cette vue qui ne laisse pas de flou sur *mon obédience scientifique* mais qui se contente d'une définition structuraliste.

Elle suppose *le signifiant répondant* comme tel au signifiant : *le signifiant dans la nature* est appelé par *le signifiant de l'incantation*, il est mobilisé métaphoriquement. *La Chose en tant qu'elle parle* répond à nos objurgations, c'est pourquoi cet ordre de classification naturelle que j'ai invoqué des études de Claude LÉVI-STRAUSS laisse dans sa définition structurale entrevoir le pont de correspondances par lequel l'opération efficace est concevable sous le même mode où elle a été conçue.

C'est pourtant là *une réduction* qui y néglige le sujet. Chacun sait que la mise en état du sujet, du sujet chamanisant, y est essentielle. Observons que le *Chaman*, disons en chair et en os, fait partie de *la nature* et que le sujet corrélatif de l'opération a à se recouper dans *ce support corporel*. C'est ce mode de recouplement qui est exclu du sujet de la science. Seuls ses corrélatifs structuraux dans l'opération lui sont réparables mais exactement.

C'est bien sous le mode de *signifiants* qu'apparaît ce qui est à mobiliser dans la nature : tonnerre et pluie, météores et miracles. Tout est ici à ordonner selon *les relations antinomiques où se structure le langage*. L'effet de *la demande* dès lors, y est à interroger par nous dans l'idée d'éprouver si l'on y retrouve la relation définie par notre propre *graphe* avec *le désir*.

Par cette voie seulement, à plus loin décrire d'un abord qui ne soit pas d'un recours grossier à l'analogie, le psychanalyste peut se qualifier d'une compétence à dire son mot sur la magie. La remarque qu'elle soit toujours magie sexuelle a ici son prix, mais ne suffit pas à l'y autoriser. Je conclus sur deux points à retenir votre *écoute* :

- *La magie c'est la vérité comme cause sous son aspect de cause efficiente.*
- *Le savoir* s'y caractérise non pas seulement de rester *voilé pour le sujet de la science*, mais de se dissimuler comme tel, tant dans la tradition opératoire que dans son acte. C'est une condition de la magie.

Il ne s'agit, sur ce que je vais dire maintenant de *la religion*, que d'indiquer le même abord structural, et aussi sommairement : c'est dans *l'opposition de traits de structure* que cette esquisse prendra fondement.

24 Julius Robert Von Mayer : physicien allemand qui formula en 1845 le premier principe de la thermodynamique.

25 Michel Henry : *L'essence de la manifestation*, Paris, PUF, 1963.

Peut-on espérer que la religion prenne *dans la science* un statut un peu plus franc ?

Car depuis quelque temps, il est d'étranges philosophes à y donner de leurs rapports la définition la plus molle, foncièrement à les tenir pour se déployant dans le même monde où la religion, dès lors, a la position enveloppante.

Pour nous, sur ce point délicat, où certains entendraient nous prémunir de *la neutralité analytique*, nous faisons prévaloir ce principe : que d'être ami de tout le monde ne suffit pas à préserver la place d'où l'on a à opérer.

*Dans la religion* la mise en jeu précédente - celle de *la vérité comme cause* - par le sujet, le sujet religieux s'entend, *est prise dans une opération complètement différente*. L'analyse à partir du *sujet de la science* conduit nécessairement à y faire apparaître les mécanismes que nous connaissons de la névrose obsessionnelle. FREUD les a aperçus dans *une fulgurance* qui leur donne une portée dépassant toute critique traditionnelle. Prétendre *y calibrer la religion* ne saurait être inadéquat.

Si l'on ne peut partir de remarque comme celle-ci :

que la fonction que joue la révélation se traduit comme une dénégation de la vérité comme cause, à savoir qu'elle dénie ce qui fonde le sujet à s'y tenir pour partie prenante

...alors il y a peu de chance à donner, à ce qu'on appelle « *l'histoire des religions* », des limites quelconques, c'est-à-dire quelque rigueur.

Disons que le religieux laisse à Dieu la charge de la cause, mais qu'il coupe là son propre accès à la vérité, aussi est-il amené à remettre à Dieu la cause de son désir, ce qui est proprement l'objet du sacrifice. Sa demande est soumise au désir supposé d'un Dieu qu'il faut dès lors séduire : le jeu de l'amour entre par là.

Le religieux installe ainsi *la vérité* en un statut de culpabilité, il en résulte une méfiance à l'endroit du savoir d'autant plus sensible chez les *Pères de l'Église* dès qu'ils se démontrent plus dominants en matière de raison.

La vérité y est renvoyée à des fins qu'on appelle « *eschatologiques* », c'est-à-dire qu'elle n'apparaît que comme *cause finale*, au sens où elle est *rapportée à un jugement de fin du monde*, d'où le relent obscurantiste qui s'en reporte sur tout usage scientifique de la finalité.

J'ai marqué au passage combien nous avons à apprendre sur la structure de *la relation du sujet à la vérité comme cause*, dans la littérature des *Pères*, voire dans les premières décisions conciliaires. Le rationalisme qui organise la pensée théologique n'est nullement, comme la platitude se l'imagine, affaire de fantaisie. S'il y a *fantasme* c'est au sens le plus rigoureux d'institution d'*un réel qui couvre la vérité*.

Il ne nous semble pas du tout inaccessible à un traitement scientifique que la vérité chrétienne ait dû en passer par l'intenable de la formulation d'un Dieu : Trois et UN.

La puissance ecclésiale s'accommode ici fort bien d'un certain découragement de *la pensée*. Avant d'accentuer les impasses d'un tel mystère, c'est la nécessité de son articulation qui pour *la pensée* est salubre et à laquelle elle doit se mesurer. Les questions doivent être prises au niveau où le dogme achoppe en hérésie, et *la question du Filioque*<sup>26</sup> me paraît pouvoir être traitée en termes *topologiques*.

L'appréhension structurale doit y être première et permet seule *une appréciation exacte de la fonction des images*. Le *De Trinitate* ici a tous les caractères d'un *ouvrage de théorie* et il peut être pris par nous comme *un modèle*.

S'il n'en était pas ainsi je conseillerais à mes élèves d'aller s'exposer - distrayons-nous - à *la rencontre d'une tapisserie du XVI<sup>ème</sup> siècle* qu'ils verront s'imposer à leur regard dès leur entrée au Mobilier National<sup>27</sup> où elle les attend déployée pour encore 1 mois où 2.

Les trois personnes représentées dans une identité de forme absolue à s'entretenir entre elles avec une aisance parfaite aux rives fraîches de *La Création* sont tout simplement angoissantes.

<sup>26</sup> En 589, le concile de Tolède III ajoute au symbole de Nicée la clause du *filioque* : « *Credo in Spiritum Sanctum qui ex patre filioque procedit* » (« *Je crois en l'Esprit-Saint qui procède du Père et du Fils* ») qui exprime la doctrine selon laquelle le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

<sup>27</sup> « *La création du monde* », exposition « *Le XVI<sup>ème</sup> siècle européen* », Tapisseries, Paris Mobilier National, d'octobre 1965 à janvier 1966. Catalogue de l'exposition édité en 1965 à Paris par la Réunion des Musées Nationaux.



Et ce que recèle une machine aussi bien faite quand elle se trouve affronter le couple d'ADAM et d'ÈVE en la fleur de son péché est bien de nature à être proposée en exercice à une imagination de la relation humaine qui ne dépasse pas en pratique la dualité. Mais que mes auditeurs s'arment d'abord d'AUGUSTIN...



Ainsi semblé-je n'avoir défini que des *caractéristiques* des religions de la tradition juive. Sans doute sont-elles faites pour nous en démontrer l'intérêt et je ne me console pas d'avoir du renoncer à rapporter à l'étude de *La Bible, la fonction du Nom du Père* <sup>28</sup>. Il reste que la clef est d'une *définition de la relation du sujet à la vérité*.

Je crois pouvoir dire que c'est dans la mesure où Claude LÉVI-STRAUSS conçoit le bouddhisme comme une religion du sujet généralisé, c'est-à-dire comme comportant une *diaphragmatisation* de *la vérité* comme cause, indéfiniment variable, qu'il flatte cette utopie de la voir s'accorder avec le règne universel du marxisme. Peut-être est-ce là faire trop peu de cas des exigences du *sujet de la science*, et trop confiance à l'émergence dans la théorie d'une doctrine de la transcendance de la matière.

Pour ce qui est de la science, ce n'est pas aujourd'hui que je puis dire ce qui me paraît la structure de ses relations à la vérité comme cause, puisque notre progrès cette année doit y contribuer.

Je l'aborderai par la remarque étrange que *la fécondité prodigieuse* de notre science est à interroger dans sa relation à cet aspect dont *La science* se soutiendrait : que *la vérité comme cause* elle n'en voudrait rien savoir.

On reconnaît la formule de la *Verwerfung* [*forclusion*] laquelle viendrait ici s'adjoindre en une série fermée, à la *Verdrängung* [*refoulement*], à la *Verneinung* [*dénégation*] dont vous avez reconnu, je pense, au passage la fonction dans la magie et la religion. Sans doute ce que nous avons dit des relations de la *Verwerfung* avec la psychose, spécialement comme *Verwerfung* du *Nom du Père* vient-il là, en apparence, s'opposer à cette tentative du repérage structural.

---

<sup>28</sup> Lacan : « *Les Noms du Père* ». 20 novembre 1963, Paris, Seuil, 2005. (seule séance du séminaire interrompu.)

Pourtant :

- si l'on s'aperçoit qu'une *paranoïa réussie* apparaîtrait aussi bien être la clôture de la science si c'était la *psychanalyse* qui était appelée à représenter cette fonction,
- si d'autre part on reconnaît que la *psychanalyse* est essentiellement ce qui introduit, ce qui réintroduit dans la considération scientifique le *Nom-du-Père*,

...là on n'est pas plus avancé en apparence puisqu'on retrouve la même impasse semble-t-il, mais on a le sentiment que de cette impasse même on progresse et qu'on peut voir se dénouer quelque part le chiasme qui semble y faire obstacle.

Peut-être le point actuel où en est le drame de la naissance de la psychanalyse, et la ruse qui s'y cache à se jouer de la ruse consciente, sont-ils ici à prendre en considération car ce n'est pas moi qui ait introduit la forme de la *paranoïa réussie*<sup>29</sup>.

Certes me faudra-t-il indiquer que l'incidence de la *vérité comme cause* dans la science est à reconnaître sous l'aspect de la *cause formelle*, mais ce sera pour éclairer que la psychanalyse, par contre, en accentue l'aspect de *cause matérielle*.

Telle est proprement son originalité dans la science. Cette *cause matérielle* est proprement la forme d'incidence du *signifiant* que j'y définis. Par la psychanalyse, le *signifiant* se définit comme agissant d'abord comme séparé de sa signification.

C'est la figure, le caractère littéral que dessine la configuration copulatoire quand, surgissant hors des limites de la maturation biologique du sujet, elle s'imprime, sans pouvoir être le signe à s'articuler effectivement de la présence du partenaire sexuel, c'est-à-dire son signe biologique. Qu'on se souvienne de *nos formules différenciant le signifiant et le signe*<sup>30</sup>.

C'est assez dire au passage que dans la psychanalyse l'histoire est une autre dimension que celle du développement, et que c'est une aberration que d'essayer de l'y résoudre : l'histoire ne se poursuit qu'en contretemps du développement. Point dont l'histoire *comme science* a peut-être à faire son profit si elle veut échapper à l'emprise toujours présente d'une conception providentielle de son cours.

Bref nous retrouvons ici le sujet du signifiant tel que nous l'avons articulé l'année dernière : *véhiculé par le signifiant dans son rapport à l'autre signifiant*, il est à distinguer sévèrement, tant de l'individu biologique que de toute évolution psychologique subsumable comme sujet de la compréhension.

C'est - dit en terme minimaux - la fonction que j'accorde au langage dans la théorie. Elle me semble comparable avec un matérialisme historique qui laisse là un vide.

Peut-être la théorie de l'*objet(a)* y trouvera-t-elle sa place aussi bien. Cette théorie de l'*objet(a)* est nécessaire, nous le verrons, à une intégration correcte de la fonction de la cause, au regard du sujet du savoir et de la vérité.

Vous avez pu reconnaître au passage dans *les quatre modes* de sa réfraction qui viennent ici d'être recensés, le même nombre et une analogie d'épinglage nominale, qui sont à retrouver dans la *Physique* d'ARISTOTE. Ce n'est pas par hasard puisque cette physique ne manque pas d'être marquée d'un logicisme qui garde encore la saveur et la sagesse d'un *grammatisme originel*.

Τοσαῦτα γὰρ τὸν ἀριθμὸν τὸ διὰ τί περιείληφεν<sup>31</sup> s'interroge-t-il.

Nous restera-t-il valable que la cause soit pour nous exactement autant à se polymériser ?

Cette exploration n'a pas pour seul but de vous donner l'avantage d'une prise élégante sur les cadres qui échappent en eux-mêmes à votre juridiction - entendez : *magie, religion*, voir *science* - mais plutôt pour vous rappeler qu'en tant que *sujet de la science psychanalytique*, c'est à la *sollicitation* de chacun de ces modes de la relation à la *vérité* comme *cause*, que vous avez à résister.

Mais ce n'est pas dans le sens où *vous l'entendrez* d'abord : la magie n'est pour nous tentation qu'à ce que vous fassiez de ses caractères la projection sur le sujet à quoi vous avez affaire pour le psychologiser, c'est-à-dire le méconnaître.

La prétendue « *pensée magique* » - qui est toujours celle de l'autre - n'est pas un *stigmat* dont vous puissiez épinglez l'autre.

Elle est aussi valable chez votre prochain qu'en vous-même, dans les limites les plus communes : elle est au principe de la moindre *transmission d'ordre*. Pour tout dire le *recours à la pensée magique* n'explique rien, ce qu'il s'agit d'expliquer c'est son efficience.

29 Cf. S. Freud : « *J'ai réussi là où le paranoïaque échoue.* » lettre à Ferenczi, octobre 1910, in [Le goût de la psychanalyse](#).

30 *Écrits* p.875.

31 Aristote : *Physique*, second livre, chapitre VII (ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ζ'), § 1 :

« Ὅτι δὲ ἔστιν αἷτια, καὶ ὅτι τοσαῦτα τὸν ἀριθμὸν ὅσα φαμέν, δῆλον τοσαῦτα γὰρ τὸν ἀριθμὸν τὸ διὰ τί περιείληφεν » :

*Il est manifeste qu'il y a des causes, et que le nombre de ces causes est bien tel que nous l'avons établi, puisque la recherche de la cause embrasse précisément ce nombre de questions.*

Pour la religion, elle doit bien plutôt nous servir de modèle à ne pas suivre dans l'institution d'une hiérarchie sociale où se conserve la tradition d'un certain rapport à la vérité comme cause. La simulation de l'Église catholique qui se reproduit chaque fois que la relation à la vérité comme cause vient au social, est particulièrement grotesque dans une certaine *Internationale psychanalytique* pour la condition qu'elle impose à la communication.

Ai-je besoin en effet de dire que dans la science, à l'opposé de la magie et de la religion, le savoir se communique ?

Mais il faut insister que ce n'est pas seulement parce que c'est l'usage, mais que la forme logique donnée à ce savoir inclut le mode de la communication comme suturant le sujet qu'il implique.

Tel est le problème premier que soulève la communication en psychanalyse : le premier obstacle à sa valeur scientifique est que la relation à *la vérité comme cause* sous ses aspects matériels est resté négligée dans le cercle de son travail.

Conclurai-je à rejoindre le point d'où je suis parti aujourd'hui : *division du sujet* ? Ce point est un nœud.

Rappelons où FREUD l'ouvre : sur ce manque du pénis de la mère où se révèle au sujet, la nature du *phallus*.

Le sujet se divise ici - nous dit FREUD - à l'endroit de la réalité, voyant à la fois s'y ouvrir le gouffre contre lequel il se remparera d'une phobie, et d'autre part le recouvrant de cette surface où il érigera le fétiche, c'est-à-dire l'existence du pénis comme maintenue, quoique déplacée.

- D'un côté extrayant le « *pas de...* » du « *pas de pénis* », à mettre entre parenthèse, pour le transférer au « *pas de savoir* » qui est le pas-hésitation de la névrose.
- De l'autre, reconnaissons l'efficace du sujet dans ce *gnomon* qu'il érige, à lui désigner à toute heure le point de vérité, révélant du *phallus* lui-même qu'il n'est rien d'autre que ce *point de manque* qu'il indique dans le sujet.

Cet index est aussi celui qui nous pointe le chemin où nous voulons aller cette année, c'est-à-dire là où vous-même reculez d'être en ce manque - comme psychanalystes - suscités.

La dernière fois, vous avez entendu de moi une sorte de leçon qui ne ressemblait pas aux autres parce que, il se trouve qu'elle était entièrement écrite. Elle était entièrement écrite aux fins d'être donnée au plus vite à une sorte d'impression qu'on appelle « *ronéotypie* » et que vous puissiez l'avoir comme repère, eu égard à mon enseignement.

Certains en ont émis *un certain regret*, disons *une déception*. La chose vaut qu'on s'y arrête. Pour y mettre un peu d'humour, je dirai que la façon dont cette déception s'exprimait était quelque chose autour de ceci - je force un peu : on préférerait cette sorte de « *bagarre* », paraît-il, que représente d'assister - j'ose à peine le dire - à « *la naissance* » de ma pensée.

Vous pensez si ma pensée naît quand je suis là en train de me coller avec quelque chose qui est loin d'être tout à fait ça. Comme tout le monde, c'est avec ma parole, bien sûr, que je m'explique. Ça prouve, bien entendu, qu'elle s'est formée ailleurs.

D'ailleurs, vous avez peut-être pu entendre que mon *cogito* à moi...

ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'il est en quoi que ce soit en contradiction avec celui de DESCARTES  
...ce serait plutôt : « *Je pense, donc je cesse d'être.* »

Alors comme je ne cesse pas d'être, comme vous le voyez bien, ça prouve que *ma pensée, j'ai moins de raison que d'autres d'y croire*. Néanmoins il est bien certain que c'est à ça que nous avons affaire. C'est ce qui ne rend pas les rapports plus faciles avec ceux à qui elle s'adresse tout spécialement, c'est à dire les psychanalystes.

Et le fait que les remarques de tout à l'heure me soient venues, je le répète, avec *une pointe d'humour*, tout spécialement de leur côté, prouve bien - ce qui se confirme - que c'est aussi de leur côté qu'on préfère ce que j'appellerai le côté *numéro* de cette exhibition.

*Ça ne facilite pas les rapports...*

C'est bien aussi de ce point de vue qu'il faut entendre le fait que j'ai cru à plusieurs reprises, dans mon dernier exposé, devoir faire allusion à ce qui constitue un certain temps de mes rapports avec *les psychanalystes*, et par exemple que j'aie parlé de ce que j'appelle *La Chose freudienne* ou tel ou tel autre point analogue. *Il ne s'agit pas là de ce que j'ai pu entendre qualifier de vains rappels d'un passé.*

Ce qui est bien curieux pour des analystes, puisque aussi bien ce passé fait, à proprement parler, partie d'une histoire, au titre que j'ai essayé la dernière fois de préciser ce qu'il en est pour nous de l'histoire, ce que nous y apportons de contribution essentielle en montrant ce qu'il en est de la fracture, du traumatisme, de quelque chose qui se spécifie dans les temps du signifiant, et que ce serait vraiment tout à fait méconnaître la fonction que je donne à la parole - et telle que je l'ai, la dernière fois tout spécialement, affirmé - si je ne tentais pas de quelque façon, d'inclure dans ce que j'en enseigne, ce que j'enregistre et constate des effets de la mienne, et tout spécialement concernant ce qu'il en advient de ceux à qui elle s'adresse.

C'est pour cela que, dans toute la mesure où nous nous avançons cette année autour d'un point radical, il ne peut se faire que ceci n'aboutisse pas à mettre en relief *quelque chose* qui doit donner la clé du passage, ou non, de mon enseignement là où il doit porter. Il doit y avoir quelque rapport étroit entre ce que nous pourrions appeler *ses phases*, ou *ses difficultés* mêmes - pour appeler les choses par leur nom - et ce que précisément *j'ai pu dire et avancer* concernant le sujet, pour autant qu'il se divise entre *vérité* et *savoir*.

La dernière fois je n'ai pas, pourtant, intitulé ce discours « *courtois débat entre vérité et savoir* ». J'ai parlé du sujet de la science et non pas du savoir. C'est bien là que gît quelque chose, dont j'ai dit aussi qu'il y a quelque chose qui boîte, autrement dit, qui ne s'abouche pas d'une façon tout à fait adéquate ni aisée.

C'est bien pour ça d'ailleurs que cette leçon, *cet exposé a pour véritable titre « Le sujet de la science »*, mais comme il doit être mis en vente, la loi d'un objet vendable c'est que l'étiquette couvre ce que j'appelle la marchandise, et comme il s'agit évidemment à l'intérieur, de la science d'une part *et* de la vérité...

à condition que vous mettiez le « *et* » dans la parenthèse qu'il mérite, à savoir que c'est un terme qui n'a pas du tout un sens univoque, qu'il peut bien, aussi bien, inclure *la dissymétrie*, l'*oddité* dont je parlais tout à l'heure  
...*La science (et) la vérité* sera le titre de cet exposé, ou bien si vous voulez : *La science, la vérité.*

Ce qu'il y a dans cet exposé est aussi important par *ce que cela laisse en blanc*, que par ce que cela contient. Dans l'énumération des diverses phases, des divers temps, de la vérité comme cause, vous verrez que si sont produites les phases dites « *causes efficaces* » et « *causes finales* », j'ai laissé dans le discret suspens de ce qui va alors être bien appelé « *débat entre psychanalyse et science* » le jeu des rapports des « *causes matérielle et formelle* ». C'est de ceci que nous allons avoir aujourd'hui à nous approcher.

Dans ce qui s'obtient comme *effet de ce que j'enseigne*, dans la pratique de ceux qui le reçoivent, je puis constater une certaine *tendance*, un certain versant, qui est celui - curieuse conséquence - de la forme singulièrement stricte que je tente de donner au terme de sujet, et qui aboutit à une *singulière laxité*, proprement celle qu'on pourrait qualifier au dehors et selon l'usage ordinaire de *ce terme de subjectivisme*.

C'est à savoir que chacun à tour de rôle, et aussi bien suivant je ne sais quel *up to date*...

- il peut être à la mode, par exemple d'être un petit peu à la traîne sur la mode
- ...aurait à user comme repère dans la position qu'il prend dans l'activité analytique successivement :
- de *l'être et de l'avoir*,
- du *désir et de la demande* - je ne les dis pas *dans l'ordre où je les ai sortis*,
- voire alors au dernier terme : *le savoir et la vérité*.

Voilà une des formes d'échappatoire...

si je puis dire : j'espère qu'elle n'est que mythique, approximative, que je ne désigne là et pointe qu'une tendance... voilà bien une des formes d'échappatoire les plus radicales à ce que je peux tenter d'obtenir puisque, quel sens aurait-elle cette formulation que je donne, de la fonction du sujet comme coupure...

laissant peut-être une certaine indétermination, dans *son choix à l'origine, mais dès lors que faite, absolument déterminante*... s'il ne s'agissait pas précisément, d'obtenir une certaine accommodation de la position de l'analyste à cette coupure fondamentale qui s'appelle le sujet ?

Ici - ici seulement - comme identique à cette coupure, la position de l'analyste est rigoureuse. Bien sûr, elle n'est pas tenable ! Ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier, c'est FREUD, qui n'en doutait pas. C'est bien pour ça que pour tenir leur place, les analystes ne la tiennent pas. À ceci, il n'y a pas à proprement parler à remédier, mais il y a à le savoir, ce qui peut être une façon de le contourner.

Ici se décèle la différence qu'il y a entre la *Wirklichkeit*, à savoir la réalisation possible de mes relations avec le psychanalyste pour autant qu'il me laisse à la place où je suis et où j'essaie de serrer un certain type de formules, et la *realität* qui est *au-delà* en tant que comme *impossible*, elle est ce qui détermine notre commun échec.

C'est en quoi tout échec n'est pas - comme on l'a enseigné et comme on continue à le croire, à savoir au niveau le plus rampant de la pensée analytique - tout échec n'est pas forcément un signe négatif. L'échec peut être précisément le signe de fracture où se marque le rapport le plus étroit avec la réalité.

Ceci motive et justifie - je vais rapidement le dire en deux mots - ce pourquoi il me faut, la moitié de ces mercredis, les fermer. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Et pourquoi ai-je pris cette année le parti de faire moi-même le choix des personnes qui seront invitées à y participer ?

C'est pour cette raison très simple : qu'au niveau de l'étude de cette *Wirklichkeit* il y a un côté dessiné, un coté échange direct, un côté de « *balle passée* » de la parole, qui ne peut se réaliser que dans certaines conditions de choix, de dosage entre les différents types de participants : ceux qui ont de ma parole à faire *un usage analytique*, et ceux qui me démontrent qu'on peut très bien la suivre dans toute sa cohérence et sa rigueur jusqu'où elle va.

Que comme de bien entendu - il faut s'y attendre - si *la praxis analytique* mérite ce nom de *πρᾶξις* [praxis] elle s'insère dans une structure qui vaut, même au dehors de sa pratique actuelle. [Aristote distingue :

- les sciences théorétiques : ἐπιστήμη (θεωρητικός : observation, contemplation) : mathématiques, physique... dont la fin est *la vérité*, la connaissance des causes qui gouvernent les choses. Sciences désintéressées, elles constituent la fin ultime de la pensée.

- les sciences de l'agir : πρᾶξις, de l'action authentique (où la fin est immanente à l'acteur) : accomplissement de soi, recherche du « *Bien* » :

« ...la πρᾶξις l'action proprement dite. Pour qu'il y ait, au sens propre, action, il faut en effet que l'activité ait en elle-même sa propre fin, et qu'ainsi l'agent, dans l'exercice de son acte, se trouve bénéficier directement de ce qu'il fait. Par exemple, dans l'activité morale, l'agent, s'« informant » lui-même, produit une valeur dont il a en même temps l'usage. » (J.P. Vernant - « *Aspects psychologiques du travail dans la Grèce ancienne* » in *La Pensée*, 66 (1956), p. 80-84.)

- les sciences de la production : ποιησις (τέχνη) où l'action est imparfaite car subordonnée à des fins extérieures à l'agent, où l'œuvre - ἔργον - devient extérieure à lui : « *À la limite le travail artisanal apparaît comme pure routine, application de recettes empiriques pour rendre un matériau conforme à un modèle dont la nature se fait connaître du dehors par les indications ou les ordres de l'usager. Soumise à autrui, tendant vers une fin qui la dépasse, comment la ποιησις de l'artisan serait-elle sentie comme une véritable conduite d'action ? Pour la distinguer de l'activité authentique, de la πρᾶξις, Aristote l'appelle le simple mouvement : κινησις. Mouvement qui implique une imperfection : courant après une fin qui est au delà de lui, il ne possède pas en soi ἐνέργεια : l'acte. » (J.P. Vernant, *op. cit.*)*

Il faut donc que s'établisse une possibilité d'échanges au niveau de quoi, par exemple, puissent être étudiés ces termes qui fraient, qui facilitent à ce niveau de connaissance commune, l'usage de certains termes essentiels pour cette partie de notre *praxis* qui s'appelle théorie et par exemple que quelque chose - *je ne dis pas... je n'ai aucune idée préconçue* qui puisse être mise là à l'ordre du jour - qui par exemple nous montre ce qu'ont déjà pu approcher de notre vérité, les Stoïciens, par exemple, qui se trouvent

- *d'une part* nous apporter *au niveau de la logique* des références essentielles qui ont cet intérêt pour nous d'être branche commune pour l'usage le plus moderne qui est fait de la logique d'une part,
- *et d'autre part* - ce qui va apparaître dans mes leçons cette année et qui n'est pas une nouveauté pour l'analyste à ceci près que ce n'est point ainsi qu'il le formule - *ce qui est impliqué de corporel de cette logique*.

Car il ne suffit pas de se souvenir que nous parlons dans l'analyse, d'*image du corps*. Image quoi ? Image flottante, baudruche, ballon, qu'on attrape ou qu'on n'attrape pas. Justement l'image du corps ne fonctionne analytiquement que de façon partielle, c'est à dire impliquée, découpée, dans la coupure logique.

Alors ça peut être intéressant de savoir que *pour les stoïciens*, Dieu, [...], l'âme humaine, et aussi bien *tout dans le monde*, y compris les déterminations de qualité - *tout, à part quelques points d'exception dont il ne sera pas sans intérêt de relever la carte - tout était corporel*.

Voilà des logiciens pour qui tout est corps. Je ne dis pas que ce soit une étude à laquelle on ne pourrait pas en préférer quelque autre meilleure, on pourrait aussi étudier pourquoi ARISTOTE a tout à fait loupé la question de « *la cause matérielle* », *pourquoi la matière*, en fin de compte, chez lui, *n'est pas cause* du tout puisqu'elle est un *élément purement passif*.

On peut prendre les choses où on veut, si on a une *praxis* comme la nôtre on doit toujours retomber sur les points vifs. Seulement *ce choix*, alors, ne peut se faire qu'en commun, puisque *c'est un choix très spécial* et je ne peux pas laisser se répandre - ce qui ne manquerait pas d'arriver avec le goût des étiquettes - que je vous prêche une psychanalyse stoïcienne. Nous tâcherons donc de mettre au point ces choses d'un choix commun pour un travail efficace. Je crois que le meilleur système est qu'un travail en sorte, qui puisse être communiqué à l'ensemble, à l'ensemble de ceux qui ici, me feront l'honneur, je l'espère, de poursuivre leur assiduité aux deux premiers mercredis.

Ces remarques étant closes, qui d'ailleurs ne sont pas sans intérêt pour les points qui les ont fait émerger dans mon discours, ce rappel d'une certaine question sur *la cause* ou sur ce qu'il faut entendre par *la matière*, je reprends encore ceci, c'est que...

- si mon enseignement a un sens,
- s'il est cohérent avec le structuralisme qu'il met en valeur,
- s'il a pu se poursuivre et s'édifier d'an en an,

...il me semble qu'il est assez normal de considérer qu'il a trouvé faveur dans ceci *que la formulation structuraliste pour se fonder...* rappelez-vous - *ceux qui le peuvent - mon premier graphe* échafaudé pendant toute une année, patiemment, rappelez vous *ce premier graphe*, ce rapport *en réseau* des fonctions déterminantes de *la structure du langage et du champ de la parole* <sup>32</sup>

...si cette structure en réseau par exemple, a un avantage, c'est précisément d'appartenir - au premier mot « monde » près, mais je l'emploie vite pour me faire entendre - à un monde topologique, ce qui veut dire : où les connexions ne se perdent pas, parce que le fond est déformable, souple, élastique - ce n'est pas nouveau ça, même les gens rebelles ont très bien compris de quoi il s'agissait - de sorte que c'est ce qui permet que l'édifice ne s'écroule pas, ne se déchire pas, en raison des modifications des proportions de *la métrique de l'ensemble*.

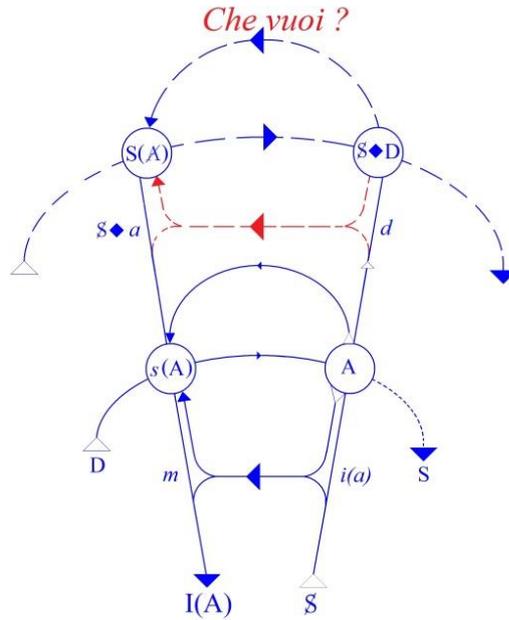
Quand j'apporte de nouveaux termes, et que - comme tout à l'heure je l'évoquais - après *l'être et l'avoir*, je parle *du désir et de la demande*, il s'agit d'apercevoir où la structure les branche - ces quatre termes - l'un sur l'autre. Il ne me semble pas que ce soit à proprement parler impossible.

Il y a là sur la droite, le rappel de quatre de ces réseaux structuraux. D'abord sous votre nez :

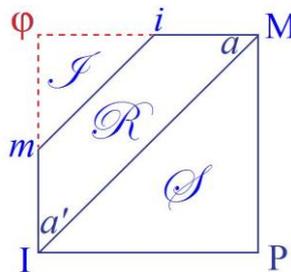
- le trou qui désigne ce dont je vais parler aujourd'hui.
- Puis vous avez *le graphe*, *le graphe* de deux étages et la fonction de la parole pour autant que *s'y différencie l'énonciation de l'énoncé*.

---

32 Cf. J. Lacan : « *Fonction et champ de la parole et du langage...* » *Écrits*, p237, et séminaire 1957-58 : *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.



À droite de celui-ci, quelque chose comme un lambeau carré :



Un champ où ceux - pas tellement rares - qui me lisent, encore que je n'en apprenne jamais rien, ont pu le relever au début d'un article qui s'appelle *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*<sup>33</sup>.

Il est vraiment très frappant que depuis le temps, il y a déjà quatre ans, que j'ai inscrit au tableau pour mon auditoire psychanalytique, précisément l'année de mon séminaire sur l'identification<sup>34</sup>, le schéma topologique de ce qu'on appelle le plan projectif, de ce que j'ai introduit sous le terme de *cross-cap* en ce moment de mon enseignement, qu'il ne soit jamais venu à l'idée de personne de s'apercevoir que la bande de Möbius en tant - nous allons y revenir tout à l'heure - qu'elle est découppable dans ce plan projectif avec un reste - nous dirons lequel - que la bande de Möbius est là inscrite qui vous attendait depuis longtemps, il faut le dire, mais enfin on ne saurait reprocher à quiconque de ne l'avoir pas deviné, néanmoins les lettres que j'avais inscrites, *M-I-m-i*, ce n'est pas pour le plaisir de faire *mimi* que je les ai mises là.

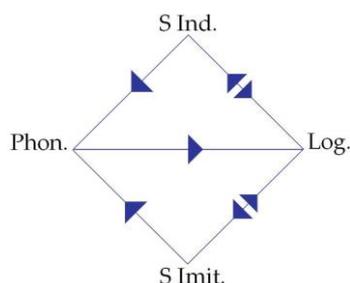
Elles pouvaient peut-être faire soupçonner quelque chose, à savoir cette fonction d'application que je donne à la bande de Möbius pour vous faire saisir ce qu'il en est de la coupure constituante de la fonction du sujet.

Il y a tout en bas - je vous le signale en passant pour ceux que ça chantera de le relever aujourd'hui - un nouveau petit graphe que je vous donne comme objet de réflexion, qui est à proprement parler utile pour saisir les rapports de ce que j'ai appelé, et continué de faire fonctionner, comme le signifiant, avec ce qui nous sera tout spécialement utile de considérer cette année, son fonctionnement dans ce qui est non pas seulement le langage, dont je vous ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, ce qui implique dès lors que ce qui, bien entendu, se présente comme tel : la logique - qu'est-ce la logique, sinon justement une tentative de métalangage ? - que la logique n'en est qu'une chute, et qu'elle ne se conçoit, prend, et recèle, qu'à la considérer comme telle.

33 *Écrits*, p 553 ou T2 p 31.

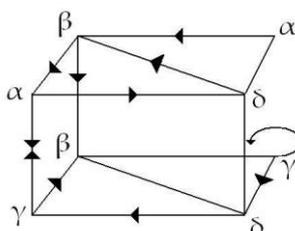
34 Séance du 23-05-62

C'est pourquoi dans ce schéma d'en bas :



- vous avez à la pointe de gauche - *quelque chose que j'ai écrit* « phon. » ou *phonème* - l'élément proprement phonématique du signifiant.
- Il est formé par quelque chose qui apparaît aux deux pôles, inférieur et supérieur, comme *symbole indicatif*, que je puis avancer maintenant, puisque l'année dernière j'ai pu vous montrer ce qu'il en est dans sa fonction centrale, de ce terme d'indication. Le type en est le *shifter*. Ce qui est essentiellement indiqué, c'est toujours plus ou moins *le trou du sujet*, du *sujet de l'énonciation*<sup>35</sup>.
- Au bord inférieur, *le symbole* - mais peut-être le terme va-t-il vous surprendre, et c'est précisément que je ne peux l'introduire dans toute sa crudité qu'à ce point de l'élaboration, parce qu'alors il ne domine pas tout, il n'emporte pas tout : *le symbole imitatif*.
- Voilà ce qui concourt dans *le phonème*, et *le phonème* vous renvoie au pôle de *la combinaison logique* qui est à saisir au bout de la ligne horizontale sur la droite.

La relation de ce résultat logique avec les index et les termes lexicaux dont je puis, à partir de là, fort bien admettre qu'ils admettent des éléments d'imitation, leur relation c'est toute l'affaire de la logique en tant qu'une logique est constitutive de la science. Cela ne change rien au fait qu'il n'y a pas de métalangage.



Le petit schéma d'en haut est pour vous rappeler qu'à l'entrée d'un article qui s'appelle *La lettre volée*, vous avez un certain nombre de concaténations concernant la chaîne signifiante<sup>36</sup> qui peut-être s'éclaireront un peu plus - mais dont je peux pas dire que jusqu'à présent elles aient eu une grande vertu d'illumination - qui s'éclaireront un petit peu plus de ce dans quoi nous allons avancer tout à l'heure. Et alors ?

Il s'agit de partir du sujet, du *sujet de la science* tel que nous avons cru pouvoir le pointer en *cette expérience de DESCARTES*, signe d'un point d'évanouissement, mais aussi bien dans *l'effort logique de FREGE* par où il nous désigne où le **1** doit surgir, si nous voulons en donner le fondement purement *logique*, c'est-à-dire proprement au niveau de *l'objet zéro*<sup>37</sup>.

Ces deux rappels de l'année dernière ne suffisent-ils pas à rendre étonnant et significatif de *l'écoute que je rencontre*, que tel - et des meilleurs - se soit montré lui-même surpris de l'accent que j'ai mis lors de mon dernier exposé, sur *le sujet de la science*.

Ce ne sont pas là remarques vaines : à étudier ce qu'il en est de certaines surdités, momentanées d'ailleurs, justement parce que *freudiens*, nous ne nous satisfaisons absolument pas du terme de *scotomisation*, à savoir que *pour nous le trou* - et pour les meilleures raisons - *ne peut pas être dans la perception*.

<sup>35</sup> Séminaire 1964-65 : « *Problèmes cruciaux...* », séances des 03-03, 05-05-1965.

<sup>36</sup> Écrits, p 48-50 ou séminaire 1954-55 : « *Le moi...* », séance du 26-04-1955.

<sup>37</sup> Séminaire 1964-65 : « *Problèmes cruciaux...* », séances des 20-01, 03-03-1965. G. FREGE : *Fondements de l'arithmétique*. Paris, Seuil, 1970.

C'est à proprement parler une connerie sur laquelle, d'ailleurs, on a édifié beaucoup : toute la psychiatrie anglaise, pendant plusieurs années, n'a parlé que d'*hallucinations négatives*. Que c'est autrement structuré et qu'il suffit pour cela de lire l'article que FREUD a fait tout expressément pour le montrer, et qui s'appelle *Fetischismus* [1927], en quoi consiste la *Spaltung*, la *division* de la réalité elle-même, dans le sujet dit pervers à l'occasion.

C'est bien pour ça qu'il est intéressant de pointer de telles remarques, de tels *accidents*, en tant que j'ai le bonheur après tout - *ça ne paraissait pas un bonheur à mon cher et défunt ami, Maurice Merleau-Ponty, qui bien plutôt alla penser que je recueillais, l'après-midi même du jour où j'avais alors à Sainte-Anne alors à m'exprimer, que je recueillais les désarrois divers de mes propres auditeurs* - j'y vois au contraire, pour eux comme pour moi beaucoup d'avantages.

Alors, repartons maintenant du *trou*. Le *trou*, il y a longtemps, très longtemps, que je lui donne, quant au fonctionnement de *l'ordre symbolique*, la fonction essentielle.

Ai-je besoin à rappeler un certain *meeting, congrès, attroupement* - comme vous voudrez - qui se passait à Royaumont, et où ayant fait un rapport sur *La direction de la cure*<sup>38</sup>, et tout ce qui s'ensuit... *les principes de son pouvoir*... je ne leur ai parlé - parce qu'il fallait bien changer de disque puisque le discours était déjà imprimé - je ne leur ai parlé, à la stupéfaction d'un journaliste qui est entré là on ne sait par quelle porte, je ne leur ai parlé que du « *pot de moutarde* », en partant de ce fait d'expérience qui s'était une fois de plus confirmé au déjeuner, que le pot de moutarde est toujours vide.

Il n'y a pas d'exemple qu'on ouvre un pot de moutarde et qu'on trouve de la moutarde dedans. Ce *pot de moutarde* c'est la création symbolique par excellence et tout le monde le sait depuis longtemps. *S'il n'y avait pas d'êtres qui parlent il y aurait peut-être des creux dans le monde, des flaques, des dépressions, des choses qui retiennent, il n'y aurait pas de vase.*

On aurait tort de croire que ce soit pour rien que ça fasse partie pour nous des premiers reliefs - et essentiels à trouver - de la civilisation. Les céramiques, puis les vases en bronze, la quantité prodigieuse de ces choses que nous trouvons ! Et qu'il ne reste que ça, ça devrait quand même nous tirer l'oreille et bien d'autre chose encore ! Enfin, il ne suffit pas de tirer l'oreille pour la faire entendre... il faut croire.

Évidemment il y avait d'autres choses avant... Le premier gisement historique - ça porte un joli nom en danois<sup>39</sup> mais je suis incapable de le prononcer - c'est un amas de détrit. Alors *là* nous avons *l'objet(a)* !

Et le vase n'est pas un *objet(a)*. Ça a servi depuis très longtemps à exprimer *quelque chose*. Quoi ? Est-ce que c'est une leçon de théologie ? Vous savez, Dieu le grand ouvrier :

« *De même* - nous dit-on au catéchisme - *qu'il faut un potier pour faire un pot, de même...* ».

Que n'en avons-nous mieux profité ! *Car ça ne dit pas du tout ce dont ça cherche à nous convaincre. Ça nous dit quoi ? Deus creavit mundum...* et la suite *...ex nihilo*. [Cf. *Genèse* : « *Mundum, ex nihilo creavit Deus* »] Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que *le vase* il le fait *autour du trou*, que ce qui est essentiel, c'est le trou.

Et parce que c'est essentiel que ce soit le trou, l'énoncé juif que Dieu a fait le monde de rien, est à proprement parler - KOYRÉ<sup>40</sup> le pensait, l'enseignait et l'a écrit - ce qui a frayé la voie à l'objet de la science.

On est empêtré, on reste collé à toutes *les qualités*, quelles qu'elles soient, depuis *la force, l'impulsion, la couleur*, tout ce que vous voudrez jusqu'à la perception, bref au morceau de craie auquel la progéniture socratique reste collée comme les mouches sur du papier à mouche depuis deux mille ans - à savoir LAGNEAU et aussi bien ALAIN - là à spéculer sur l'apparence.

*Alors cette apparence ?* Eh bien, il faut que nous arrivions à voir comment elle est aussi la réalité. C'est avec ça que *la philosophie et la science*, l'une par rapport à l'autre, ont pris de solides tangentes. *Alors ?*

Je pense être en mesure de vous le dire *tout de suite. Le bout de craie devient objet de science* à partir du moment - et dès le moment - où vous partez de ce point, qui consiste *à le considérer comme manquant*. C'est ce que je vais essayer de faire sentir *tout de suite*. Mais dès maintenant, je ne veux pas perdre l'occasion d'agrafer au passage ce que signifie « *la cause matérielle* ». Si vous êtes philosophe, ARISTOTE vous dirait que la matière c'est la moutarde, c'est à dire ce qui remplit le vide<sup>41</sup>.

38 *Écrits*, p. 585 ; ou t. 2 p. 62

39 Kjökkenmødding : Amas coquiller résultant généralement de la consommation de mollusques sur une longue période (et à qui sont associés divers objets et parfois du charbon de bois) par des populations mésolithiques et néolithiques, de la Baltique, de l'Écosse, de France, du Portugal, etc.

40 A. Koyré : *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, 1988.

ARISTOTE, qui était pourtant si bien orienté dans sa conception de l'espace, est fort loin de cette *étendue* terriblement glissante qui est le véritable problème, à toujours reposer, dans notre progrès dans les sciences mathématico-physiques.

Il avait très bien vu que *le lieu*, voilà ce qui permettait de donner de *l'espace* une conception qui ne s'épandrait pas *indéfiniment*, qui ne nous mettrait pas à la question de ce faux infini. Seulement voilà, après être si bien parti que d'avoir défini *le lieu* comme le dernier contenant : le dernier étant celui qui est non mu, *eh bien voilà, parce qu'il était grec et qu'il n'avait pas lu La Bible* il n'a pas pu admettre qu'il y ait un vide séparant les objets, alors il a rempli le pot de moutarde. C'est à cause de ça qu'on y est resté pendant un certain nombre de siècles !

Est-ce à dire que « *la cause matérielle* » c'est le pot, création incontestablement divine comme toute création de *la parole*, et à quoi se réduit strictement ce qui est dit dans le texte de La Genèse ?

Mais non ! Et c'est là, la remarque que je voulais pointer en passant. Des pots, nous en trouvons des tas, je vous l'ai dit tout à l'heure, et dans les tombes, partout où règne ce qu'on appelle les cultures primitives.

Eh bien, à des desseins tout à fait précis, à savoir que les collectionneurs futurs ne puissent pas les donner comme pots de fleurs à leur petite amie, à seule fin que ces pots se conservent, les gens qui les déposent dans les sépultures y font *un trou* au centre, ce qui vous prouve que c'est bien du côté du *trou* qu'il faut chercher « *la cause matérielle* ». Voilà quelque chose qui *cause* quelque chose, un *trou* dans le vase : voilà le modèle.

Si vous prenez le sommet de l'élaboration scientifique qui en est, en même temps la clé de voûte et la cheville essentielle, vous obtenez quoi ? Vous obtenez ce qu'on appelle l'énergétique. L'énergétique n'est pas ce que croit un auteur qui l'oppose, comme un complément à ma *théorie structurale de la psychanalyse*. Il s'imagine que *l'énergétique*, sans doute, c'est ce qui *pousse*, voilà la culture des philosophes !

L'énergétique, si vous vous reportez, par exemple, à quelqu'un d'aussi autorisé quand même que FEYNMAN... dont je n'ai pas attendu qu'il ait le prix NOBEL - je vous prie de le croire - pour l'ouvrir ...dans un traité en deux volumes qui s'appelle *Lectures on physics*<sup>42</sup>... et qui pour ceux qui ont le temps, enfin, je ne saurais leur recommander une meilleure lecture car c'est un cours en deux ans, absolument exhaustif. Il est tout à fait possible de couvrir tout le champ de la physique, à son niveau le plus élevé en un certain nombre de leçons qui, finalement ne pèsent pas plus *d'un kilogramme et demi*.

Dans le 3<sup>ème</sup> chapitre ou le 4<sup>ème</sup>, je ne sais pas, il met le lecteur ou l'auditeur, je ne sais pas, au parfum de ce qu'est *l'énergétique*. Ce n'est pas moi, donc, qui ai inventé ça pour servir mes thèses. Je me suis souvenu que j'avais lu ça quand j'ai eu le volume, *c'est à dire il y a un an et demi* - prière de consulter le *premier paragraphe du chapitre 4 : conservation of energy*.

Qu'est ce qu'il trouve de mieux pour en donner l'idée à des auditeurs supposés vierges de ce qu'il en est de la physique, puisque jusque là, ils n'ont reçu d'enseignement que d'*incompétents* : il suppose un petit morveux qu'il appelle *Denis the menace, Denis le danger public*. On lui donne 28 petits blocs, mais comme c'est une brute, ils sont en platine, indestructibles, insécables, indéformables. Il s'agit de *savoir ce que va faire la maman chaque fois que - discrète comme il convient, c'est-à-dire pas américaine - elle rentre dans la chambre du bébé et que tantôt elle ne trouve que 23 blocs, tantôt 22*.

Il est clair que ces blocs se retrouveront toujours :

- soit sur le sol du jardin, parce qu'ils auront passé par la fenêtre,
- soit dans une différence de poids que l'on pourra constater d'une boîte..., que bien entendu on n'ouvrira pas,
- soit parce que l'eau de la baignoire aura légèrement monté, mais comme l'eau de la baignoire est trop sale pour qu'on en voie le fond, c'est par cette légère élévation de niveau qu'on saura où sont passés les blocs.

Je ne vous lis pas tout le passage, le temps me manque, il est sublime. L'auteur pointe qu'on retrouvera toujours le même nombre constant de blocs à l'aide d'une série d'opérations qui consisteront à additionner un certain nombre d'éléments, par exemple : la hauteur de l'eau divisée par la largeur de la baignoire, à additionner cette division curieuse à quelque chose d'autre qui sera par exemple, le nombre total de blocs restants - vous suivez j'espère, personne ne grimace - c'est-à-dire à faire cette chose, je vous le dis en passant, qui est incluse dans la moindre formule scientifique qui est, que non seulement *on additionne*, mais *qu'on soustrait, qu'on divise, qu'on opère de toutes les façons avec quoi ?* Avec des *nombres* grâce à quoi on additionne - faute de quoi il n'y aurait pas de science possible - on additionne communément *des torchons avec des serviettes, des poires avec des poireaux*, n'est ce pas ?

---

41 [Aristote : Physique, II, 3, 194b ; Métaphysique, Δ, 2.](#)

42 [Richard Phillips Feynman, Robert B. Leighton, Matthew Sands : The Feynman Lectures on physics, Addison-Wesley, 1963, 2 vol. Le cours de physique de Feynman, Paris, Dunod, 1999, « Mécanique », t.1 et t.2.](#)

Or qu'est-ce qu'on apprend aux enfants quand ils commencent d'entrer - j'espère qu'il n'en est plus ainsi maintenant, mais je n'en suis pas assuré - justement pour leur expliquer les choses, on leur dit le contraire, à savoir qu'on ne les additionne pas, les torchons avec les serviettes, ni les poires avec les poireaux, moyennant quoi, naturellement, ils sont définitivement barrés aux mathématiques. Revenons à notre FEYNMAN, cette parenthèse ne peut que vous égarer.

FEYNMAN conclut - voilà l'exemple - un chiffre va toujours sortir constant : 28 blocs. Eh bien, dit-il, l'énergétique c'est ça. Seulement il n'y a pas de blocs, ceci veut dire que *ce chiffre constant qui assure le principe fondamental de la conservation de l'énergie...*

je dis non seulement *fondamental*, mais *dont le seul frémissement à la base, suffit à mettre tout physicien dans la panique absolue ...ce principe doit être conservé à tout prix.*

Donc il le sera forcément puisqu'il le sera *à tout prix*, c'est la condition même de la pensée scientifique. Mais qu'est-ce que ça veut dire que la constante, qu'on retrouve toujours le même chiffre ? Car tout est là. Il ne s'agit que d'un chiffre. Ça veut dire que *quelque chose qui manque comme tel* - il n'y a pas de blocs - *est à retrouver ailleurs dans un autre mode de manque.*

L'objet scientifique est *passage, réponse, métabolisme, métonymie* - si vous voulez, mais attention - de l'objet comme manque. Et à partir de là, beaucoup de choses s'éclairent. Nous nous reportons à ce que l'année dernière nous avons pu mettre en évidence de la fonction du **1**.

Est-ce qu'il ne vous apparaît pas que le premier surgissement du **1** concernant l'objet, c'est celui de « *l'homme des cavernes* » - pour vous faire plaisir si vous vous plaisez encore à ces sortes d'images - qui rentre chez lui où il y a un petit peu de provisions - ou beaucoup, pourquoi pas - et qui dit : « *il en manque un* ». *C'est ça l'origine du trait uniaire : un trou.*

Bien sûr on peut pousser les choses plus loin, et même nous n'y manquerons pas. Remarquez que ceci prouve que notre « *l'homme des cavernes* » est déjà au dernier point des mathématiques, il connaît la théorie des ensembles, il connote : « *il en manque un* », et sa collection est déjà faite.

Le véritable point intéressant c'est évidemment le **1** qui dénote, là il faut le référent, et les stoïciens nous serviront. Il est évident que *la dénotation* là, est quoi ? *Sa parole*, c'est à dire *la vérité qui nous ouvre, elle, sur le trou*, à savoir : pourquoi **1** ? *Car cet 1, ce qu'il désigne c'est toujours l'objet comme manquant.*

Et ou serait donc la fécondité de ce qu'on nous dit être la caractéristique de *l'objet de la science* : qu'il peut toujours être quantifié. Est-ce que c'est seulement que - par un parti-pris qui serait véritablement incroyable - que nous choisissons de toutes les qualités de l'objet seulement celle-ci : la grandeur, à quoi ensuite nous appliquerions la mesure, dont on se demande dès lors *d'où elle nous vient*. Du ciel bien entendu ! Chacun sait que le nombre...

c'était tout du moins ainsi que KRONEKER s'exprimait si mon souvenir est bon  
...« *Le nombre entier est un cadeau de Dieu* <sup>43</sup> ». Les mathématiciens peuvent se permettre des opinions aussi *humoristiques*.

Mais la question n'est pas là, *c'est justement de rester collé à cette notion que la quantité c'est une propriété de l'objet et qu'on la mesure*, qu'on perd le fil, qu'on perd le secret de ce qui constitue l'objet scientifique. Ce qui se mesure à l'aune de quelque chose, qui est toujours quelque chose d'*autre* <sup>44</sup>, dans les dimensions - *et elles peuvent être multiples* - de l'objet comme *manque*.

Et la chose est si peu sensible que ce dont nous aurons à nous apercevoir, c'est que la véritable expérience qu'on fait dans l'occasion est celle-ci : à savoir que *le nombre en soi, n'est pas du tout un appareil de mesure*, et la preuve en a été donnée au lendemain même des inspirations pythagoriciennes : on a vu que le nombre ne pouvait pas mesurer ce qu'il permet lui-même de construire, à savoir qu'il n'est même pas foutu de donner un nombre, un nombre qui d'aucune façon exprime d'une façon commensurable *la diagonale du carré*, qui n'existerait pas sans le nombre.

Je n'évoque ceci ici, que par ce que cela a d'*intéressant* : que si le nombre pour nous, est à concevoir comme *fonction du manque*, ceci - cette simple remarque que j'ai faite à propos de la diagonale incommensurable - nous indique quelle richesse nous est offerte à partir de là. Car le nombre nous fournit, si je puis dire, plusieurs registres de manque.

Je précise pour ceux qui ne se sont pas spécialement intéressés à cette question : un *nombre dit irrationnel*, qui est pourtant, au moins depuis DEDEKIND<sup>45</sup>, à considérer comme un *nombre réel*, n'est pas un nombre qui consiste en quelque chose qui peut s'approcher indéfiniment, il n'est plongeable dans la série des *nombre réels*, précisément qu'à faire intervenir *une fonction*, dont ce n'est pas un hasard qu'on l'a appelé « *la coupure* ».

<sup>43</sup> Léopold Kroneker : « Dieu a créé les nombres entiers, tout le reste est fabriqué par l'homme »

<sup>44</sup> Cf. dans le séminaire suivant : « *Logique du fantasme* », le rapport du (a) au **1**, et la fonction du fantasme.

<sup>45</sup> Richard Dedekind : « *Les nombres, que sont-ils et à quoi servent-ils ?* », in S. Hawking : *Et Dieu créa les nombres*, Dunod, 2006, p.935.

Ça n'a rien à faire avec un but qui se recule comme quand vous écrivez 0,33333..., qui est un nombre, lui, parfaitement commensurable : c'est *un tiers de 1*. Pour la diagonale on sait depuis les Grecs pourquoi elle est strictement incommensurable, à savoir que pas un de ses chiffres n'est prévisible jusqu'à la fin des fins. Ceci n'a d'intérêt que de vous faire envisager que, peut-être, les nombres nous fourniront quelque chose de très utile pour structurer ce dont il s'agit pour nous, à savoir *la fonction du manque*.

Nous voici donc devant la position suivante :

- *le sujet ne peut fonctionner qu'à se définir comme coupure,*
- *l'objet comme un manque.*

Je parle de *l'objet de la science*, autrement dit : *un trou*.

Les choses allant si loin, que je pense vous avoir fait sentir que seul *le trou*, en fin de compte, peut passer pour ceci qui effectivement nous importe, c'est-à-dire la fonction de « *cause matérielle* ». Voici les termes entre lesquels nous avons à serrer un certain nœud.

Puisque je n'ai pu, aujourd'hui avancer mon propos aussi loin que je l'espérais, en conséquence du fait que les choses n'étaient point écrites, et puisque aussi bien je ne peux pas espérer, en huit jours, faire à ma discrétion le choix nécessaire, je ferai ce troisième mercredi de ce mois, par exception, le même séminaire ouvert où vous êtes donc tous conviés.

Pour ponctuer, pointer ce dont il va s'agir, je ferai l'opposition : quel rapport concevoir de *l'objet(a) de la psychanalyse*, avec cet *objet de la science* tel que je viens d'essayer de vous le présenter ? Il ne suffit pas de parler du *trou*, alors que pourtant, bien sûr, il me semble, au moins pour les plus vifs, que la solution doit déjà vous apparaître pointée - c'est le cas de le dire - à notre horizon.

*La fonction du manque ...*

*je n'ai pas dit l'idée, faites attention ! Cette idée, nous savons comment elle a attrapé PLATON par la cheville et qu'il ne s'en est point dépêtré ... la fonction du manque*, nous la voyons surgir, subir la fuite nécessaire par la chute de *l'objet(a)* et c'est ce que ces dessins, que j'ai amenés aujourd'hui, que je ramènerai la prochaine fois, sont faits pour vous faire toucher du doigt.

Quelle structure est nécessaire pour qu'une coupure détermine le champ :

- d'une part, du *sujet* tel qu'il est nécessaire comme sujet de la science,
- et d'autre part, *le trou* où s'origine un certain mode d'objet, le seul à retenir, celui qui s'appelle *objet de la science* ?

Et comme telle, *peut-être, cette sorte de cause*, sur laquelle j'ai laissé la dernière fois le point d'interrogation,

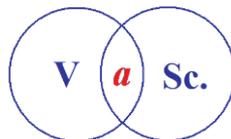
- *est-elle, comme il apparaît, seulement la forme des lois ?*
- ou bien : où s'accroche-t-elle cette face manifestement matérialiste par laquelle peut être justement désignée la science ?

C'est bien en ce *nœud de la fonction du manque* que gît et qu'est recelé ici *le point tournant* de ce qui est en question. Et qu'allons-nous avoir en ce point qui est un point de béance ? Nous l'avons vu l'année dernière à propos de la genèse fregéenne du nombre 1 : c'est pour « *sauver la vérité* » qu'il faut que ça fonctionne. « *Sauver la vérité* » ce qui veut dire « *ne rien vouloir en savoir* ».

Il y a une autre position qui est de « *jouir de la vérité* ». Eh bien ça, c'est la pulsion épistémologique, *le savoir comme jouissance* avec l'opacité qu'il entraîne dans l'abord scientifique de l'objet, voilà l'autre terme de l'antinomie, c'est *entre ces deux termes* que nous avons à saisir ce qu'il en est du *sujet de la science*, c'est là que je compte le reprendre pour vous emmener plus loin.

Entendez bien, pour parler de cette fonction radicale, je n'ai rien fait encore surgir de ce qu'il en est de *l'objet(a)*, mais vous devez bien sentir que le même schéma, justement, que je n'ai pas là reproduit, le schéma des deux cercles au temps où je vous ai dépeint *la fonction de l'aliénation* comme telle, rappelez-vous l'exemple : « *La bourse ou la vie, la liberté ou la mort ?* »

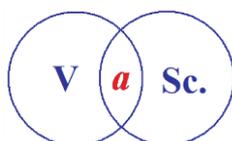
Je vous ai expliqué que le schéma de l'aliénation c'est cela, un choix qui n'en est pas un, en ce sens qu'on y perd toujours *quelque chose*, ou bien *le tout*.



- Vous jouissez de la vérité, mais qui jouit, puisque vous n'en savez rien ?
- Ou bien, vous avez - non pas le savoir, mais la science et cet *objet d'intersection* qui est *l'objet(a)* vous échappe. Là est *le trou* : vous avez ce savoir amputé.

Tel est *le point* sur lequel je m'arrêterai aujourd'hui.

Les figures, les coupures ne vous sont pas ménagées aujourd'hui. Pour être strict même, j'ai pris soin de mettre au tableau en haut et à gauche, celle qui correspond au rappel que j'ai fait la dernière fois de ce que j'avais donné à la fin de ma 1<sup>ère</sup> année ici comme *schéma de l'aliénation*. Disons que l'aliénation consiste en ce choix, qui n'en est pas un, et qui nous force, des deux termes, à accepter « *ou la disparition des deux, ou un seul mutilé* ».



Jouer de la vérité disais-je, voilà qui est la visée véritable de *la pulsion épistémophilique*, en quoi fuit et s'évanouit, à la fois *tout savoir* et *la vérité* elle-même.

« *Sauver la vérité* » et pour ceci « *ne rien vouloir en savoir* », voilà ce qui est la position fondamentale de la science et c'est pourquoi elle est science, c'est à dire *savoir* au milieu duquel s'étale *le trou du manque de l'objet(a)* - ici marqué par appui sur une *convention eulérienne* - comme représentant le champ d'intersection de la *vérité* et du *savoir*.

Il est clair qu'à ces cercles d'EULER, j'ai élevé plus d'une objection sur le plan de leur utilisation strictement logique, et qu'aussi bien leur usage, ici, est en quelque sorte métaphorique. Ce sont des précautions à prendre. N'allez pas penser que je pense qu'il y ait *un champ de la vérité* et *un champ du savoir*. Le terme « *champ* » a un sens précis que nous aurons peut-être l'occasion de retoucher aujourd'hui. Donc cet usage des cercles eulériens est à prendre avec réserve.

Je le note parce que, à la différence de cette réserve que je viens de faire, vous allez me voir aujourd'hui prendre appui sur certaines formes... dire « *certaines formes* » ce n'est pas dire ce que c'est :

- « *coupures* » c'est plus près,
- « *signifiants* » c'est ce dont il s'agit,
- « *écritures* » pourquoi pas ?

Donc - j'avance - donc je vous prie de remarquer que leur portée décisive est à prendre en un bien autre sens qu'un sens de signification comme ce que représente le cercle - au sens eulérien ici - qui en somme est destiné à nous montrer comment s'inclut une certaine conceptualisation *extensive* et *compréhensive* dans ce que je vous montre au centre de ces figures que j'ai apportées pour vous aujourd'hui.

À savoir quelque chose qui a été tracé par un moine bouddhiste qui s'appelle du nom que j'ai mis là au tableau, dans sa phonétisation Japonaise, puisque Japonais il était : JIOUN SONJA<sup>46</sup>.

JIOUN SONJA - comme un de mes fidèles amis, qui est ici aujourd'hui, a eu la bonté de me l'apprendre - JIOUN SONJA a vécu de 1714 à 1804. Entré « *dans les ordres* » - si j'ose dire - Bouddhistes à quinze ans, vous voyez qu'il y est resté jusqu'à un âge avancé. Son œuvre est considérable et je ne vous dirai pas les *fondations originales* qui portent encore sa marque. Vous donner une idée de son activité sera vous *évoquer* par exemple, qu'un *manuel d'étude sanscrite* actuellement *considéré* comme fondamental est de sa source, sinon tout entier de sa main et qu'il n'a pas moins *de mille volumes*. C'est dire que ce n'était pas un homme fainéant.

Mais ce que vous voyez ici est typiquement la trace de ce quelque chose qui, dirai-je, se fait en quelque point sommet d'une *méditation* et n'est pas sans rapport - *au moins de semblance* - avec ce qui s'obtient de certains de ces exercices, ou plutôt de *ces rencontres* qui s'échelonnent sur le chemin de *ce qu'on appelle* le ZEN.

<sup>46</sup> Cf. Lacan: *L'objet de la psychanalyse* : 15-12-1965, note 1.

J'aurais scrupule à avancer ce nom même ici, à savoir devant un auditoire, une partie duquel est pour moi *trop peu sûre* quant à la façon dont je peux être *entendu*, pour que, avancer sans aucune précaution une référence à quelque chose...

qui n'est certes pas un secret, qui traîne les rues et dont on entend parler partout : le ZEN  
...ne représente pas quelque chose qui peut aller jusqu'à l'abus de confiance. À vrai dire,  
je ne saurais trop vous conseiller de vous méfier de toutes les sottises qui s'empilent sous ce registre.

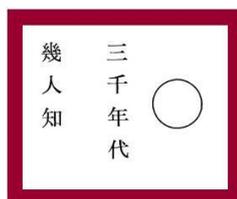
Mais après tout *pas plus que sur la psychanalyse elle-même*.

Je suis forcé tout de même de dire que ceci, tracé d'un coup de pinceau dont sans doute il n'est pas sûr que nous puissions apprécier la vigueur particulière, qui est pourtant pour un œil exercé, assez frappante.



Ce coup de pinceau, c'est lui qui va m'importer, c'est sur lui que je vais fixer votre attention pour supporter ce que j'ai aujourd'hui à avancer dans le chemin que nous avons ouvert.

Il n'est pas douteux qu'il est là dans la position propre qui est celle... qui est celle que je définis pour être celle du signifiant. Qu'il *représente le sujet, et pour un autre signifiant*, ceci étant assez assuré par le contenu de l'écriture qui ici s'aligne et se lit comme l'écriture chinoise qu'elle est :



[en simplifié et en *pinyin*]

几 *jī*    三 *sān*  
人 *rén*    千 *qiān*  
知 *zhī*    年 *nián*  
            代 *dài*

Ceci est écrit en caractère chinois, je vous le prononcerai, non pas en Japonais mais en Chinois :

三 千 年 代    几 人 知  
*Sān    qiān    nián    dài            jī    rén    zhī*

Ce qui veut dire : « *Dans trois mille ans, combien d'hommes sauront ?* »

Sauront quoi ? Sauront qui a fait ce cercle. Qui était cet homme dont j'ai cru devoir d'abord, vous indiquer l'empan, entre le plus extrême, le plus pyramidal de la science et un mode d'exercice dont nous ne pouvons pas ne pas tenir compte ici, comme fonds de ce qu'il nous laisse ici décrire ?

« Dans trois mille ans, combien d'hommes sauront ? » ce qu'il y a au niveau de ce cercle tracé ?

Je me suis permis, dans ma propre calligraphie, de répondre :



[en simplifié et en pinyin]

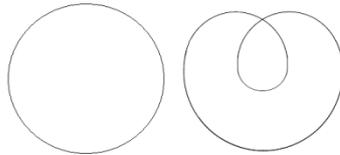
人 rén 三 sān  
知 zhī 千 qiān  
也 yě 年 nián  
前 qián

« Dans trois mille ans, bien avant, les hommes sauront ».

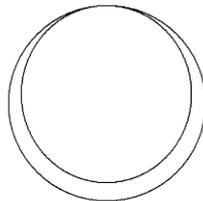
三 千 年 前 人 知 也

sān qiān nián qián rén zhī yě

Bien avant trois mille ans - et après tout, ça peut commencer aujourd'hui - les hommes sauront.  
Ils se souviendront peut-être que le sens de cette trace mérite de s'inscrire ainsi.



Malgré la différence apparente, c'est *topologiquement* la même chose. Supposez que ceci soit rond, que ce que j'ai appelé cercle soit un disque. Ce qu'ici j'ai tracé de ma main, est aussi un disque bien que sous la forme de deux lobes dont l'un recouvre l'autre, la surface est d'un seul tenant, elle est limitée par un bord qui, par déformation continue peut se développer de façon à ce que l'un des bords recouvre l'autre. L'homomorphie topologique est évidente.



Que signifie alors que *je l'ai tracée d'une façon différente* et que ce soit là-dessus que j'aie maintenant à attirer votre attention ? Un tracé que j'ai appelé un cercle et non pas un disque, laisse en suspens la question *de ce qu'il limite*. Pour voir les choses là où elles sont tracées, sur un plan, ce qu'il limite : c'est peut-être ce qui était *dedans*, c'est peut-être aussi ce qui est au *dehors*. À la vérité, c'est là qu'il nous faut considérer ce qu'il peut y avoir d'originel dans la fonction de *l'écrit*.

Quittons un instant ce que nous avons ici sous les yeux et que je propose plutôt assurément à un *experimentum mentis*, à un exercice de l'esprit, qu'à une adhésion intuitive. Car si je vous emmène dans le champ de la topologie, c'est pour vous introduire à une sorte d'assouplissement *mentis*, d'un exercice mental, concernant des figures qui ne sont pas, sans doute, sans pouvoir être appréhendées de quelque façon, intuitivement, mais dont il vous suffira d'essayer, au moins pour ce qui est des moins prévenus, de me suivre pour, disons les effets que j'essaierai de vous y décentrer par le tracé de certaines *coupures*.

Vous verrez tout de suite que vous aurez assez de peine pour ces choses *excessivement simples* qui sont là, s'étagant à votre usage dans ce que je vous ai pour aujourd'hui préparé, pour que vous vous aperceviez que ce n'est sans doute pas pour rien que *ces constructions qui s'appellent...*

je les déjà toutes introduites et j'en ai déjà même assez usé et abusé,  
mais non sans que j'ai aujourd'hui besoin de rassembler ce qui les regarde  
...ces figures appelées *bouteille de Klein, plan projectif, tore*, se trouvent par rapport à ce qui est la structure des *coordonnées* habituelles de notre intuition, dans une position si déroutante, qu'il faut vraiment s'y *exercer*, s'y *appliquer*, pour s'y *retrouver* aisément .

C'est en ceci... je m'excuse - auprès de ce que je peux avoir dans mon auditoire de mathématiciens - de devoir expliquer les choses par des oppositions, en quelque sorte massives et qui laissent échapper une part de la rigueur de ce qui serait la *présentation* actuelle de ce qu'il en est, par exemple *de ce chapitre où apparaissent ces figures dans un livre moderne de topologie*.

Mais après tout je n'ai pas non plus trop à m'en excuser, car *ces difficultés qu'on qualifie de difficultés intuitives concernant le champ de la topologie* ont été en quelque sorte radicalement éliminées de l'exposé à proprement parler mathématique de ces choses.

Si elles n'y pèsent même pas un instant - vu les formules combinatoires très assurées dans leurs *prémises*, dans leurs *axiomes* originels, dans leurs *lois* qui sont avancées - il n'en reste pas moins que quelque chose garde sa valeur dans la difficulté même qu'ont présenté ces choses à être décantées, à finir par trouver leur statut logico-mathématique et que c'est trop aisé de s'en débarrasser en disant qu'il y avait là des restes d'impuretés intuitionnistes, que tout serait dans le fait - par exemple - qu'on s'est laissé trop longtemps encombrer par une vue en quelque sorte liée à l'expérience d'un *espace à trois dimensions*, qu'il fallait en arriver à pouvoir le penser, à le construire, à partir de ces données de l'expérience en variant, en échafaudant, en édifiant *une combinatoire généralisée*.

On se contente de cette *critique* et de cette *référence*, mais je pense qu'on manque là quelque chose.

Si *le nombre négatif*... pour nous en tenir à une des apories historiques vraiment - maintenant pour nous - qui nous paraissent le plus grossièrement élémentaires - qui est-ce qui se tourmente à propos de l'existence du *nombre négatif* ?  
Et *cette tranquillité où nous sommes à propos du nombre négatif*, outre d'ailleurs qu'elle ne recouvre rien de bon, elle est tout de même néanmoins bien utile pour ce qui est de ne pas se poser de questions inutiles, cette tranquillité à l'égard du nombre négatif ne date pas de plus d'un siècle.

Je parlais encore tout récemment avec *un mathématicien* fort érudit, qui connaît admirablement son *histoire des mathématiciens* : encore du temps de DESCARTES le *nombre négatif*, cette grandeur au-dessous du 0, ça les tourmente.  
Ils ne sont pas tranquilles : les nombres ça croît, ça décroît aussi et quand ça dépasse la limite en dessous, le fond du fond, où est-ce que ça va ? Après tout c'est assez légitime, s'ils prenaient les choses en ces termes, qu'ils en soient tourmentés.

Je n'évoque cet exemple simple... vous pensez bien qu'il me serait facile d'en évoquer d'autres :

le nombre irrationnel, *le nombre* qu'on appelle *imaginaire*, la fameuse  $\sqrt{-1}$ . Là encore, *les mathématiciens* oublient un petit peu aisément ce que ce *nombre imaginaire* a été pendant des siècles, cinq ou six siècles environ.

Vous savez qu'il est apparu à propos d'une racine en dehors du champ du concevable de la très simple *équation du 2<sup>nd</sup> degré*. Depuis ce temps-là jusqu'au début du XIX<sup>ème</sup> siècle - ça en fait quelques uns - le *nombre imaginaire* on ne savait qu'en faire, qu'en faire conceptuellement, et si maintenant les choses sont assurées à partir du fondement du *nombre complexe*...

extension des ensembles numériques auxquels on a fini par donner son statut  
...il n'en reste pas moins qu'il est assez aisé aux mathématiciens - et trop aisé ! - de ne pas remarquer que bien entendu, le terme d'« *imaginaire* » lui reste attaché, mais que c'est *un nombre aussi bon qu'un autre*, que cette notion que je viens de faire intervenir d'ensemble numérique suffit à la couvrir, et qu'il n'est pas plus *imaginaire* qu'un autre.

Eh bien, *c'est sur ce point que j'avancerai une objection*. Car il me semble que pour tout ce qui a constitué ainsi point d'arrêt, point de scansion dans la progressive maîtrise des conquêtes de certaines structures que j'ai évoquées à l'instant sous le terme d'ensembles numériques, l'obstacle n'est pas à mettre sous le registre de l'intuition, de ce voile, de cette fermeture, qui résulterait de ce que ne peut être visualisé quelque support de ce dont il s'agit dans la combinatoire.

Je tiens au contraire que nous sommes portés à quelque chose de plus *primitif* qui n'est rien d'autre que ce que nous essayons de saisir comme *la structure*, comme la constitution, *de par le signifiant*, du sujet. C'est en tant que ces diverses formes de l'expression numérique se trouvent *reproduire* divers temps de *scansion*, je dis *reproduire* temporellement, et nous ne sommes même pas sûrs que c'est du même tour qu'il s'agit dans cette reproduction : il faut y aller voir.

En d'autres termes, il y a peut-être des formes structurales de ce manque constitutif du sujet qui diffèrent les unes des autres, et que peut-être, ce n'est pas le même qui s'exprime dans ce *nombre négatif*, à propos duquel on peut bien dire que, l'introduction par KANT<sup>47</sup> de ce nombre dans le champ de la philosophie est vraiment - quand on y retourne - du caractère le plus navrant. Peut-être est-ce un grand mérite que KANT ait tenté cette introduction. Le résultat est un incroyable patageage. Donc ce n'est pas le même moment du *manque structural du sujet*, peut-être, qui *se supporte*, je ne dis pas là *se symbolise* : ici *le symbole* est identique à ce qu'il cause, c'est à dire le manque du sujet. J'y reviendrai.

Il y a à introduire au niveau du manque, la dimension subjective du manque, or je suis étonné que personne n'ait regardé dans l'article de FREUD sur *Le fétichisme*<sup>48</sup> l'usage du verbe *vermessen* dont on peut voir que, dans ses trois emplois dans cet article il désigne le manque au sens subjectif, *au sens où le sujet manque son affaire*.

Nous voici donc portés, sur cette fonction du manque au sens où elle est liée à ce quelque chose d'originel qui s'appelle *la coupure*, se situe *en un point où c'est l'écrit qui détermine le champ du langage*. Si j'ai pris soin d'écrire *Fonction et champ de la parole et du langage*, c'est que *Fonction* se rapporte à *parole* et *champ* à *langage*. Un champ *ça a une définition mathématique tout à fait précise*.

La question a été posée dans la première partie d'un article paru - je crois, cette semaine, en tout cas c'est cette semaine que j'en ai reçu la livraison - par quelqu'un<sup>49</sup> qui est très proche de certains de mes auditeurs et qui introduit, avec une vivacité, un mordant, une verdeur qui lui donne vraiment une portée inaugurale, cette question de *la fonction de l'écriture dans le langage*.

Il pointe d'une façon je dois dire, définitive, irréfutable, que faire de l'écriture un instrument, de ce qui serait, vivrait, dans la parole, est absolument méconnaître sa véritable fonction. Qu'il faille la reconnaître ailleurs, est structural au langage même, d'une chose que j'ai assez indiqué moi-même, et ne serait-ce que dans la prévalence donnée à *la fonction du trait unaire* au niveau de *l'identification*, pour que je n'aie pas là-dessus à *souligner mon accord*.

Ceux qui ont assisté à mes anciens séminaires<sup>50</sup>, *s'ils se souviennent encore de quelque chose de ce que j'y ai dit*, pourront se souvenir de la valeur donnée à ceci : quelque chose d'en apparence aussi caduc et ininterprétable que la trouvaille faite par Sir FLINDERS PETRIE<sup>51</sup> sur les tessons pré-dynastiques, à savoir loin antérieurs à la fondation de l'alphabet phénicien, précisément des signes de cet alphabet prétendus phonétiques qui étaient là bien évidemment comme marque de fabrique.

Et j'ai là-dessus accentué ceci, qu'il nous faut au moins admettre, même quand il s'agirait prétendument d'*écriture phonétique*, que *les signes* sont venus de quelque part, certainement pas du besoin de *signaler*, de *coder* des phonèmes. Alors que chacun sait que même dans une écriture phonétique, ils ne codent rien du tout. Par contre, ils expriment remarquablement *la relation fondamentale* que nous mettons au centre de *l'opposition phonématique* en tant qu'elle se distingue de *l'opposition phonétique*.

Ce sont là choses grossières, je dirai tout à fait en retard, au regard de la précision avec laquelle la question est posée dans l'article que je vous ai dit. C'est toujours bien dangereux d'ailleurs d'indiquer des références : il faut savoir à qui. Bien sûr ceux qui liront ceci y verront mises en question certaines oppositions telles que celle du signifié et du signifiant - ça va jusque là - et y verront peut-être discordance là où il n'y en a aucune.

D'autre part - qui sait ? - ça les incitera à lire tel article avant ou après, il y a toujours quelque chose de bien délicat dans cette référence toujours fondamentale *qu'un signifiant renvoie à un autre signifiant*.

Écrire et publier ce n'est pas la même chose. Que j'écrive, même quand je parle n'est pas douteux.  
« *Alors pourquoi ne publiez-vous pas plus ?* ». Justement à cause de ce que je viens de dire : on publie quelque part.

La conjonction fortuite, inattendue, de ce quelque chose qui est l'écrit et qui a ainsi d'étroits rapports avec *l'objet(a)*, donne à toute conjonction non concertée d'écrit, l'aspect de la poubelle.

47 Emmanuel Kant : *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative* (1763), Paris, Vrin, 2000.

48 S. Freud : *Fetischismus*, *Le fétichisme*, op. cit.

49 Jacques Derrida : « *L'écriture avant la lettre* », in *De la grammatologie I et II*, Critique n° 223, Déc. 1965 et n° 224, Janv. 1966.

50 Cf. séminaire 1961-62 : « *L'identification* », fin de la séance du 20-12.

51 Sir Flinders Petrie : *The formation of the alphabet*, London, Macmillan, 1912.

Croyez-moi, à l'heure matinale où il m'arrive de rentrer chez moi, j'ai une grande expérience de la poubelle et de ceux qui la fréquentent. Rien de plus fascinant que ces êtres nocturnes qui y chopent je ne sais quoi dont il est impossible de comprendre l'utilité. Je me suis longuement demandé pourquoi un ustensile aussi essentiel avait si aisément gardé le nom d'un préfet, auquel on avait déjà donné un nom de rue ce qui aurait bien suffi à sa célébration. Je crois que si le mot *poubelle* est venu *si exactement* se colloquer avec cet ustensile, c'est justement à cause de sa parenté avec la *poubellification*.

Pour revenir à nos Chinois vous savez - *je ne sais pas si c'est vrai mais c'est édifiant* - qu'on n'y met jamais à la poubelle un papier sur lequel a été tracé un caractère. Des gens, *pieux vieillards dit-on*, parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire, les collectent pour les brûler sur *un petit autel ad hoc*. C'est vrai. *Si non e vero, e bello!*

Il est tout à fait essentiel de délimiter cette sorte de trappe d'extériorité que j'essaie de définir au regard de la fonction de la poubelle dans ses rapports avec l'écrit. Ceci n'implique pas l'exclusion de toute hiérarchie. Disons que parmi les revues dont nous sommes dotés il y a des poubelles plus ou moins distinguées. Mais à bien prendre les choses, je n'ai pas vu d'avantages sensibles sur les poubelles de la rue de Lille, par rapport à celles de quartiers plus circonvoisins.

Donc, reprenons notre trou. Chacun sait qu'un exercice ZEN, ça a tout de même quelque rapport - encore qu'on ne sache pas bien ce que ça veut dire - avec la réalisation subjective d'un vide. Et nous ne forçons rien en admettant que quiconque, le contemplateur moyen, verra cette figure, se dira qu'il y a quelque chose comme une sorte de moment sommet, qui doit avoir rapport avec le vide mental, qu'il s'agit d'obtenir et qui serait obtenu : ce moment singulier, brusquerie succédant à l'attente qui se réalise parfois par *un mot, une phrase, une jaculation, voire une grossièreté, un pied de nez, un coup de pied au cul...*

Il est bien certain que ces sortes de *pantalonnades* ou *clowneries* n'ont de sens qu'au regard d'une longue préparation subjective. Mais encore, au point où nous en sommes venus, si vide il y a, si le cercle est à considérer - pour nous - comme définissant sa valeur trouante, si, y trouvant faveur à figurer ce que nous avons approché, par toutes sortes de convergence, de ce qu'il en est de *l'objet(a)*, que *l'objet(a)* soit lié en tant que chute, à l'émergence, à la structuration, du sujet comme division, c'est là ce qui représente, je dois dire, le point de la mise en question : qu'est-ce qu'il en est du sujet dans notre champ ?

Est-ce que ce trou, cette chute, cette *πτῶσις* [ptōsis], pour employer ici *un terme stoïcien* dont il me semble que la difficulté, certes tout à fait insoluble, qu'il fait aux commentateurs, pour être affronté avec le seul *κατηγορημα* [catēgorēma], et ceci à propos d'un *λεκτόν* [lecton], autre terme mystérieux, traduisons-le *sous toutes réserves* et de la façon la plus grossière, certainement inexacte, par *signification*, signification incomplète, en d'autres termes : fragment de pensée.

L'une de ces possibilités de « *fragment de pensée* », c'est la *δόξα* [doxa], l'*εὐδόκειν* [eudokein].

Et les commentateurs bien sûr, tenus par l'incohérence du système, ne loupent pas tellement le rapport en le traduisant par sujet, sujet *logique*. Comme il s'agit de *logique* à ce niveau de la doctrine stoïcienne, ils n'ont pas tort.

Mais que nous puissions y reconnaître à la trace cette articulation de *quelque chose qui choit avec la constitution du sujet*, voilà ce dont je crois nous aurions tort de ne pas nous sentir confortés.

Alors allons-nous, de ce *trou*, nous contenter ? *Un trou dans le réel, voilà le sujet*. Un peu facile.

Nous sommes encore là, au niveau de *la métaphore*. Nous trouverions là pourtant - à nous y arrêter un instant - une indication précieuse, notamment quelque chose de tout à fait indiqué par notre expérience, qui pourrait s'appeler l'inversion de la fonction du cercle eulérien : nous serions encore dans le champ de l'opération de l'attribution, nous rejoindrions là le chemin nécessaire à ce que FREUD définit comme la *Bejahung*, d'abord et seule rendant concevable la *Verneinung*. Il y a la *Bejahung*, et la *Bejahung* est un *jugement d'attribution*. Elle ne préjuge pas de l'existence, elle ne dit pas « *le vrai sur le vrai* ».

Elle donne le départ du vrai à savoir quelque *chose* qui se développera : *ποιός* [poiōs], telle la *qualification*, la *quiddité*, ce qui n'est d'ailleurs *pas tout à fait pareil*. Nous en avons un exemple dans l'expérience psychanalytique, il est premier pour notre objet d'aujourd'hui, c'est *le phallus*. Le *phallus* à un certain niveau de l'expérience - qui est à proprement parler celle qui est analysée dans le cas du petit Hans - le *phallus* est l'*attribut de ce que Freud appelle* « *les êtres animés* ». Laissons de côté, si nous n'avons pas une désignation meilleure.

Mais observez que si ceci est vrai, ce qui veut dire que tout ce qui se développe dans le registre de l'animisme aura eu pour départ un attribut qui ne fonctionne qu'à être placé au centre, à structurer le champ à l'extérieur et à commencer à être fécond à partir du moment où il tombe, c'est à dire où il ne peut plus être vrai que le *phallus* est l'attribut de tous les êtres animés. Je le répète, si j'ai avancé ce schéma, je ne l'ai fait qu'entre parenthèses.

Soit dit en passant, si mon discours se déroule de la parenthèse, du suspens et de sa clôture, puis de sa reprise très souvent embarrassée, reconnaissez-y une fois de plus la structure de l'écriture.

Est-ce donc là... Serait-ce donc là, un de ces rappels sommaires où se limiterait l'exhaustion que nous tentons de faire ? Assurément pas ! Car il ne s'agit pas pour nous de savoir, au point où nous portons la question, comment le signifiant peinturlure le réel ! Qu'on puisse colorier n'importe quelle carte sur un plan avec *quatre couleurs* et que ça suffise... encore que ce théorème soit à cette date, comme toujours, vérifié mais encore indémontré... ce n'est pas ce qui nous intéresse aujourd'hui.

Il ne s'agit pas du signifiant comme *trou dans le réel*. Il s'agit du signifiant comme déterminant *la division du sujet*. Qu'est-ce qui peut nous en donner la structure ? Aucun vide, aucune chute de *l'objet(a)*, aucune angoisse primordiale n'est susceptible d'en rendre compte, et je vais essayer de vous le faire sentir par des considérations topologiques.

Si je procède ainsi, c'est parce qu'il y a un fait tout à fait frappant, c'est que de mémoire de *griffonneur*, et Dieu sait que ça date, même si on croit que l'écriture est une invention récente, il n'y a pas d'exemple que tout ce qui est de l'ordre du *sujet*, et du *savoir* du même coup, ne puisse toujours *s'inscrire sur une feuille de papier*.

Je considère que c'est là un fait d'expérience plus fondamental que celui que nous avons, que nous aurions, que nous croyons avoir, des *trois dimensions*. Car nous avons appris, ces *trois dimensions* à les faire vaciller un petit peu. Il suffit qu'elles vacillent un *petit peu* pour qu'elles vacillent *beaucoup*, au lieu que, peut-être, on écrive toujours sur une feuille de papier et qu'on n'ait pas besoin de la remplacer par des cubes : *ça*, n'a pas encore vacillé. Il doit donc y avoir là quelque chose, dont je ne suis pas en train de dire qu'il faille en conclure que le *réel* n'est que de deux dimensions.

Je pense assurément que *les fondements de l'esthétique transcendantale* sont à reprendre, que la mise en jeu, ne serait-ce qu'à titre probatoire, d'une topologie à deux dimensions pour ce qui concerne le sujet, aurait en tout cas déjà cet avantage rassurant...  
*si nous continuons à croire, dur comme fer, à nos trois dimensions dans lesquelles en effet nous avons bien des raisons de leur marquer de l'attachement à ces trois dimensions, parce que c'est là que nous respirons*  
... ça aurait au moins l'avantage rassurant de nous expliquer en quoi, ce qui concerne *le sujet*, est de la catégorie de *l'impossible*. Et que tout ce qui nous parvient - *par lui* - du *réel*, s'inscrit d'abord au registre de *l'impossible*, de *l'impossible réalisé*.

Le *réel* dans lequel se taille *le patron de la coupure subjective*, c'est ce *réel* que nous connaissons bien parce que nous le retrouvons, à l'envers en quelque sorte, de notre langage chaque fois que nous voulons vraiment serrer ce qu'il en est du *réel* : *le réel c'est toujours l'impossible*.

Reprenons donc notre *feuille de papier* : notre *feuille de papier*, nous ne savons pas ce que c'est. Nous savons ce que c'est que *la coupure* et que, cette *coupure*, celui qui l'a tracée, est suspendu à son effet. « *Dans trois mille ans, combien d'hommes sauront ?* »

Il faudrait savoir quelle condition doit remplir une feuille de papier - ce qu'on appelle en topologie « *une surface* » : là où nous avons fait les *trous* - *pour que ce trou soit une cause, à savoir ait changé quelque chose*.

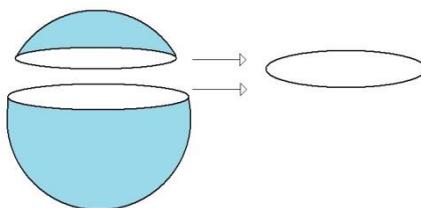
Observez que pour ce que nous essayons de saisir de ce qu'il en est du *trou*, nous n'allons pas nous mettre à en supposer un autre, celui-là nous suffit. Si ce trou a eu pour effet de faire tomber une chute un lambeau... bon, *il faut que ce qui reste ne soit pas la même chose*, parce que si c'est la même chose, c'est exactement ce qu'on appelle *un trou* ou un coup d'épée dans l'eau.

Eh bien, si nous nous fions au support intuitif le plus accessible, le plus familier, le plus fondamental, et dont il ne s'agit d'ailleurs pas de déprécier bien sûr, ni l'intérêt historique, ni l'importance réelle, à savoir *une sphère*...  
*je demande ici pardon aux mathématiciens : c'est à l'intuition qu'ici je fais appel, puisque nous n'avons qu'une surface dans laquelle on tranche et que je n'ai pas à faire appel à quelque chose qui est plongé, justement dans l'espace à trois dimensions*  
... à savoir que ce que je veux simplement dire en vous demandant d'évoquer une sphère, c'est de penser que ce qui reste autour du cercle n'a pas d'autre bord.

Vous ne pouvez intuitionner ça dans l'état actuel des choses que sous la forme d'une sphère, une sphère avec un trou.



Si vous réfléchissez à ce que c'est qu'une sphère avec un trou, c'est exactement la même chose que le couvercle que vous venez de faire tomber. La sphère a la même structure.



La chute dont il s'agit dans ce tracé fondamental n'a pas d'autre effet que de faire resurgir à la même place ce qui vient d'être ablationné. Ça ne nous permet en aucun cas de concevoir quelque chose qui, au regard du sujet qui nous intéresse, soit *structural*.

Comme il faut bien que j'avance, je ne ferai qu'une allusion rapide au fait que M. BROUWER...

personnage considérable dans le développement moderne des mathématiques  
...a démontré ce *théorème* topologiquement, qui topologiquement est le seul à nous donner le vrai fondement de la notion de centre, *une homologie topologique* : deux figures, quelles qu'elles soient, en tant que pourvues d'un bord, peuvent être, par déformation de ce bord, démontrées *homéomorphiques*.

En d'autres termes vous prenez un carré, c'est topologiquement la même chose que ce cercle, car vous n'avez qu'à souffler - *si je puis m'exprimer ainsi* - à l'intérieur du carré, *il se gonflera en cercle*. Et inversement, vous donnez des coups de marteau sur le cercle, sur ce cercle à deux dimensions, vous donnez un coup de marteau à deux dimensions également et *il fera un carré*.

Il est démontré que *cette transformation*, de quelque façon qu'elle soit faite, laisse au moins *un point fixe*, ou...  
chose plus *astucieuse* et moins facile à voir immédiatement, encore que déjà la première chose ne soit pas si facile  
...ou *un nombre impair de points fixes*. Je ne m'étendrai pas là-dessus. Je veux simplement vous dire qu'à ce niveau de structure de la surface, la structure est, si l'on peut dire, concentrique, même si c'est par l'extérieur que nous passons. Je veux dire intuitivement, pour percevoir ce qui se rejoint, au niveau de ce bord, il s'agit d'une structure concentrique .

Il y a très longtemps que j'ai dit - je suis encore plus porté à le dire, mais je ne le dirai pas pourtant - que PASCAL était un très mauvais métaphysicien. Ce « *monde des deux infinis* », ce morceau littéraire qui nous *casse les pieds* depuis quasi notre naissance, me paraît être la chose la plus désuète qui se puisse imaginer. Cet autre *τόπος* [topos] anti-aristotélien « *où le centre est partout, et la circonférence nulle part* », me paraît bien être la chose la plus à côté qui soit, si ce n'est que j'en ferai aisément sortir toute *la théorie* de l'angoisse de PASCAL.

Je le ferai d'autant plus aisément qu'à la vérité si j'en crois des remarques stylistiques qui m'ont été apportées par ce grand lecteur en matière de mathématiques qui m'a prié de me référer au texte de DESARGUES, lequel était un autrement grand styliste que PASCAL, pour s'apercevoir - ce que nous savons très fermement par ailleurs - de l'importance que les références de DESARGUES pouvaient avoir pour PASCAL, ce qui changerait tout le sens de son œuvre.

Quoi qu'il en soit, il est clair que sur cette structure concentrique, sphérique, si *le cercle peut être partout*, assurément *le centre n'est nulle part*. Autrement dit, il saute aux yeux de n'importe qui, qu'il n'y a pas de centre à la surface d'une sphère. Là est l'incohérence de l'intuition pascalienne.

Et maintenant, le problème se pose de savoir s'il ne peut pas y avoir...

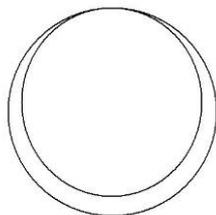
pour nous expliquer en termes, non pas d'*images*, mais peut-être d'*idées*, et qui vous donnent l'*idée* d'où je vous guide  
...si à l'extérieur de ce que j'ai appelé « *le cercle* » très intentionnellement, et pas circonférence, le cercle veut dire ce que vous appelez ordinairement en géométrie circonférence, ce qu'on appelle d'habitude cercle, je l'appellerai *disque* ou *lambeau*, comme tout à l'heure.

*Qu'est-ce qu'il faut qu'il y ait au dehors pour structurer le sujet ?*

Autrement dit, pour que la coupure d'où résulte la chute de *l'objet(a)*, fasse apparaître...

sur quelque chose qui était tout à fait fermé jusque là, et où donc rien ne pouvait apparaître  
...pour faire apparaître, en ce que nous exigeons de *la constitution du sujet*, le sujet comme fondamentalement *divisé* ?

Ceci est facile à faire apparaître car il suffit que vous regardiez la façon dont est disposé ce cercle dans la façon dont je l'ai retracé...

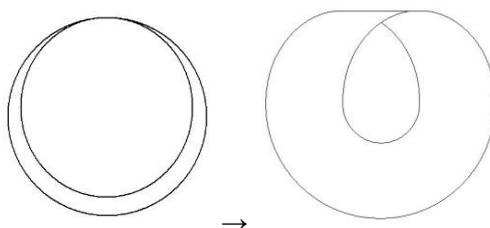


pour vous apercevoir que si ce tracé vous le concevez vide, comme je vous ai appris à lire vide celui-ci, il devient très simplement...

et cela saute aux yeux, je pense tout de même vous avoir assez parlé jusqu'ici de la *bande de Möbius* pour que vous la reconnaissiez

...il est *la monture, l'armature*, ce qui vous permet de voir *soutenu* et immédiatement intuitionnable une *bande de Möbius*.

Vous la voyez ici :



Joignez, si je puis dire, *d'une trace* chacun de ses bords. Vous la voyez se renverser et venir se coudre au niveau de *son envers* à ce qui était d'abord *son endroit*.

La *bande de Möbius* a de nombreuses propriétés. Il y en a une majeure, capitale, que je vous ai suffisamment, je pense, représentée dans les années précédentes - jusqu'avec une paire de ciseaux, ici, moi-même je vous l'ai démontrée - à savoir *qu'une bande de Möbius, ça n'a aucune surface, que c'est un pur bord*.

Non seulement il n'y a qu'un bord à cette surface de la *bande de Möbius* mais si je la refends par le milieu, il n'y a plus de *bande de Möbius*, car c'est mon trait de coupure, c'est la propriété de la division qui institue la *bande de Möbius*.

Vous pouvez retirer de la *bande de Möbius* autant de petits morceaux que vous voudrez, il y aura toujours une *bande de Möbius* tant qu'il restera quelque chose de la bande, mais ça ne sera toujours pas *la bande que vous tiendrez*.

La *bande de Möbius*, c'est une surface telle que *la coupure* qui est tracée en son milieu, soit *elle*, la *bande de Möbius*.

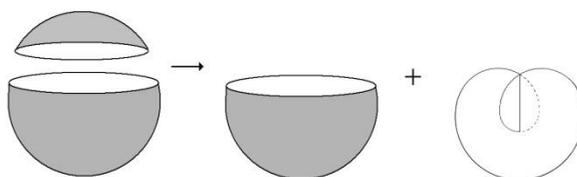
La *bande de Möbius* dans son essence, c'est *la coupure* même. Voilà en quoi la *bande de Möbius* peut être pour nous le support structural de la constitution du sujet comme divisible.

Je vais ici avancer quelque chose dont je vous signale, au niveau topologique strict l'inexactitude. Néanmoins ce n'est pas cela qui sera pour nous gêner, car, que je sois pris entre vous expliquer quelque chose d'une façon inexacte ou ne pas vous l'expliquer du tout.

Voilà un de ces exemples tangibles de ces impasses subjectives qui sont précisément ce sur quoi nous nous fondons.

Donc - j'avance... - vous ayant suffisamment avertis, qu'en stricte doctrine topologique ceci est inexact.

Vous pouvez remarquer que ma *bande de Möbius*, je parle de celle qui se dessine sur la monture de cet *objet(a)* :

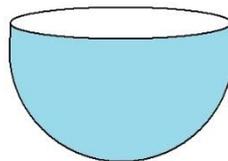


Cette monture, je vous l'ai dit, c'est exactement un *lambeau sphérique* qui ne se distingue en rien de ce que je vous ai démontré tout à l'heure à propos du trou de JIOUN SONJA. Pour qu'il puisse servir de monture à une *bande de Möbius*, c'est bien que la *bande de Möbius* change radicalement sa nature de *lambeau* ou de *portioncule* en se soudant à lui.

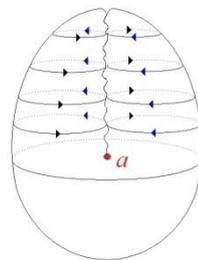
Ce dont il s'agit, c'est d'un *texte, tissu, cohérence d'une étoffe*, de quelque chose de tel, qu'y étant passée la trace d'une certaine coupure, *deux éléments distincts*, hétérogènes apparaissent, dont l'un est une *bande de Möbius*...



...et dont l'autre est ce lambeau équivalent à tout autre sphérique :



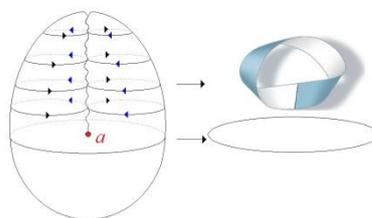
Cette *bande de Möbius*, fomentez la par l'imagination, elle viendra en cette ligne nécessairement, si la chose est plongée dans trois dimensions - c'est là qu'est mon inexactitude - mais c'est une inexactitude qui ne suffit pas à écarter le problème de ce fait que quelque chose qui est *indiqué dans les trois dimensions par un recroisement*, un recoupement qui donne finalement, à la figure totale de ce qu'on appelle communément *une sphère coiffée d'un chapeau croisé* ou *cross-cap*, qui donne ce qui est ici dessiné en rouge :



À savoir ce que vous pouvez imaginer...

toujours d'une façon bien sûr inexacte, et plongé dans la troisième dimension

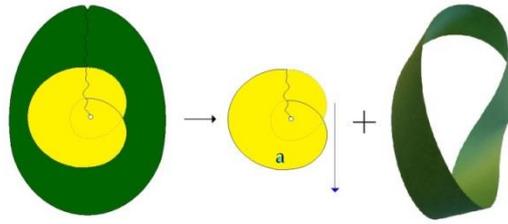
...comme ayant, *dans le bas et au niveau de cette base, de cette chiasmatique, de ce recroisement*, comme ayant cette coupe :



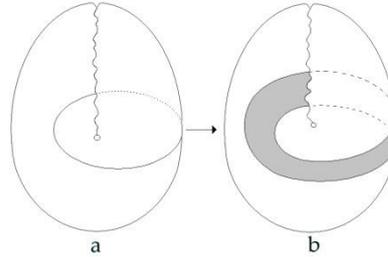
Toute coupure qui passe au niveau de ce qui, schématiquement est représenté comme cette trace de recroisement, toute coupure fermée qui passe par ce recroisement est quelque chose qui dissipe, si je puis dire *instantanément* toute la structure du *cross-cap*, *chapeau croisé*, ou encore *plan projectif*.

À la différence d'une sphère, qui ne quitte pas *sa structure fondamentale concentrique*, à propos de n'importe quelle coupure ou bord fermé que vous pouvez décrire sur sa surface, ici *la coupure introduit un changement essentiel*, à savoir :

- l'apparition d'une *bande de Möbius*,
- et d'autre part ce *lambeau* ou *portioncule* :



Et pourtant ce que je viens de vous dire, c'est que le trait - ici dessiné en noir [a] :

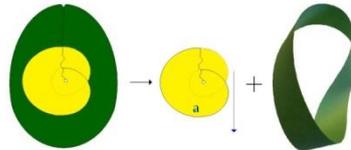


qui est un trait simple, un bord fermé, du même type que celui du dessin de JIOUN SONJA - l'a réduite, vous ai-je dit, toute entière à cette portioncule. Alors, où est la devinette ? Je pense que vous vous souvenez encore de ce que je vous ai dit *tout à l'heure*, à savoir que *la coupure elle-même est une bande de Möbius*.

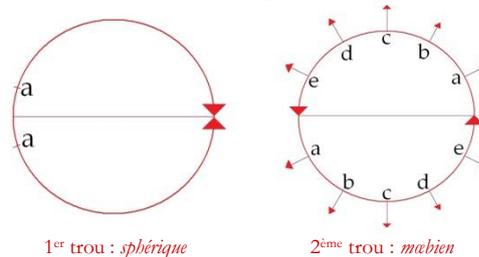
Comme vous pouvez le voir à ce second tracé [b] que j'ai fait sur la même figure, à côté, figure qui se schématise dans quelque chose, baudruche où j'essaie de vous faire intuitionner ce qu'il en est du *plan projectif* si vous écartez les bords, si je puis dire, qui résultent de *la coupure* ici tracée en noir, vous obtenez une béance qui est faite comme une *bande de Möbius*.

La coupure elle-même a la structure de la surface appelée *bande de Möbius*. Ici vous la voyez figurée par un double trait de ciseaux, que vous pourriez également faire et où vous découperiez effectivement la figure totale du *plan projectif*, ou *chapeau croisé* comme je l'ai appelé, en deux parts :

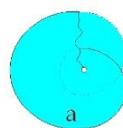
- une *bande de Möbius* d'une part [b]... ici elle est censée être découpée à elle toute seule,
- et un reste [a] d'autre part, qui est ce qui joue la même fonction du trou dans sa forme primitive, à savoir du trou qu'on obtient sur *une surface sphérique*.



Ceci est fondamental à considérer et il faut que vous en voyiez une autre figure sous la forme schématisée et plus proprement topologique qui est celle-ci dont j'ai inscrit le complément sur ce tableau où je pense que vous le voyez :



Alors que la façon dont se suture le premier trou – le trou sphérique, celui que j'ai appelé concentrique : la topologie nous révèle que rien n'est moins concentrique que cette forme de centre attendant à la fonction du premier lambeau :



Car pour fermer le trou sur la sphère, une simple coupure est bonne qui rapproche les deux morceaux, à la façon simplement dont une couturière vous fera n'importe quelle reprise.

La coupure instaurée - si vous prenez la chose en sens inverse - par la *bande de Möbius* cela implique un ordre, et c'est réellement là qu'est notre *troisième dimension*, ce qui nous justifie, tout à l'heure à en avoir introduit une troisième, fausse, pour vous faire sentir le poids de ces figures.

Cette *dimension d'ordre*, autrement dit, représentant une certaine assise temporelle, implique que pour réaliser ce trou...

le trou second dont je suis en train de vous expliquer les propriétés topologiques ...un ordre est nécessaire qui est un *ordre diamétral*. *Diamétral* c'est à dire apparemment spatial, fondé selon le trait médian qui vous donne le support figuré où proprement se lit que cette sorte de coupure est justement celle que nous attendions, c'est-à-dire qui ne se réalise qu'à devoir du même coup se diviser.

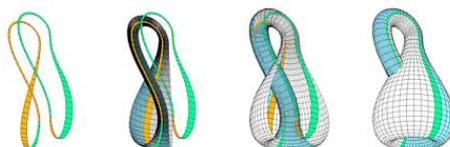
Autrement dit, si c'est non pas d'une façon intuitive et visuelle mais d'une façon mentale que vous essayez de réaliser ce dont il s'agit, à partir du moment où vous pensez que le *a*, le point *a* sur ce cercle est identique au point *a* diamétralement opposé...

*ce qui est la définition même de ce qui fut introduit dans un tout autre contexte, dans la géométrie métrique, par DESARGUES, autrement dit, le plan projectif, et Dieu sait que DESARGUES en l'écrivant, lui-même a souligné ce qu'avait de paradoxal, d'aburrissant, d'affolant enfin, une telle conception, ce qui prouve bien que les mathématiciens sont fort capables de concevoir eux-mêmes les points de transgression, de franchissement qui sont les leurs à propos de l'instauration de telle ou telle catégorie structurale. S'ils l'oubliaient d'ailleurs, il y aurait toujours leurs confrères pour le leur rappeler en leur disant qu'on ne comprend rien à ce qu'ils disent, ce qui arrive à chaque coup, et spécialement ce qui est arrivé à DESARGUES<sup>52</sup> où les murs de Lyon se sont couverts de libellés où on s'insultait à propos de choses, vous le voyez, passionnantes. Beau temps : merveilleuse époque !*

...le *a* et le *a* sont le même [...] qu'est-ce que ça veut dire si ce n'est que, même si nous considérons ceci comme le trou, la conjonction des bords ne saurait se faire qu'à diviser le trou, qu'à venir y passer dans le mouvement, si l'on peut dire, de sa conjonction.

Nous trouvons donc là le modèle de ce qu'il en est du sujet en tant que déterminé par une coupure. Il doit nécessairement se présenter comme divisé dans la structure même. Je n'ai, bien entendu, pas pu aujourd'hui pousser plus loin le point où je désirais vous faire arriver. Sachez seulement qu'en nous référant à deux autres structures topologiques qui sont respectivement :

- *la bouteille de Klein* en tant que, je vous l'ai déjà montré, elle est faite, composée de la couture ensemble de *deux bandes de Möbius*. Vous le verrez, ceci ne suffit pas du tout à ce que nous en déduisons, par *simple addition* ses propriétés.



- D'autre part *le tore* qui est encore une autre structure.

Nous pouvons à partir de ces définitions premières concernant le *S* concevoir à quoi peuvent nous servir ces deux autres structures de *la bouteille de Klein* et du *tore* pour établir des relations fondamentales qui nous permettront de situer, avec une rigueur qui n'est jamais obtenue jusqu'ici avec le langage ordinaire, pour autant que le langage ordinaire aboutit à une *ontification* du sujet qui est le véritable nœud et clé du problème.

Chaque fois que nous parlons de quelque chose qui s'appelle le sujet, nous en faisons un *Un*, or ce qu'il s'agit de concevoir c'est justement ceci, c'est que le nom du sujet est ceci : il manque l'*Un* pour le désigner.

Qu'est-ce qui le remplace ? Qu'est-ce qui vient « faire fonction » de cet *Un* ?

Assurément *plusieurs choses*.

---

52 Girard Desargues (1591-1661). Cf. [L'abcès de Monsieur d'Espéron, percé par un de ses amis](#), Gallica t.1 et t.2.

Mais si on ne voit pas que *plusieurs choses très différentes...*

- *l'objet(a)* d'un côté par exemple,
- *le nom propre* de l'autre,

...remplissent la même fonction, il est bien clair qu'on ne peut rien comprendre

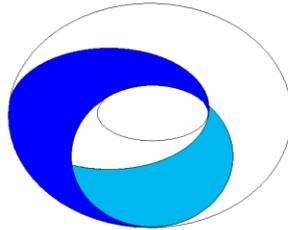
- ni à leur distinction, car quand on s'aperçoit qu'ils remplissent la même fonction, on croit que c'est la même chose,
- ni au fait même qu'ils remplissent la même fonction.

Il s'agit de savoir où se situe, où s'articule ce *S*, ce sujet divisé en tant que tel.

Le *tore* d'une part, figure si exemplaire que déjà dans l'année de mon séminaire sur *L'Identification* [1961-62]...

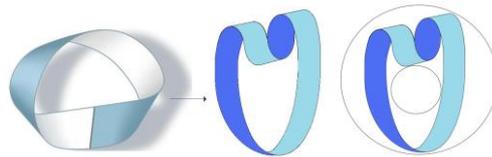
*où, sauf les oreilles fraîches que j'avais cette année-là, personne n'écoutait ce que j'étais en train de dire : on avait d'autres soucis* ... dans mon séminaire sur *L'Identification*, j'ai montré la valeur exemplaire que pouvait avoir le *tore* pour lier d'une façon structurellement dogmatisable, la fonction de *la demande* et celle du *désir* à proprement parler *au niveau de la découverte freudienne*, à savoir du névrosé et de l'inconscient. Vous en verrez le fonctionnement exemplaire.

Ce qui peut s'en structurer du sujet est tout entier lié structurellement à la possibilité de la transformation, du passage, de la structure du *tore* à celle de la *bande de Möbius*, non pas la vraie du sujet, mais la *bande de Möbius* en tant que divisée,



en tant *qu'une fois coupée par le milieu elle n'est plus une bande de Möbius, elle est une chose qui a deux faces, un endroit et un envers*, qui s'enroule sur soi-même d'une drôle de façon, mais qui...

*comme je vous ai apporté aujourd'hui le modèle pour que vous le voyiez d'une façon sensible*



...devient applicable sur ceci qu'on appelle couramment un anneau et qui est un *tore*.

Cette connexion structurelle permet d'articuler d'une façon particulièrement claire et évidente certaines relations qui doivent être fondamentales pour la définition des rapports, du *sujet*, de *la demande*, et du *désir*.

De même au niveau de la *bouteille de Klein* seulement, pourra se définir *le rapport originel* tel qu'il s'instaure à partir du moment où dans le langage entrent en fonction *la parole* et la dimension de *la vérité*.

La conjonction non symétrique du *sujet* et du *lieu de l'Autre* est ce que nous pourrons, grâce à la *bouteille de Klein*, illustrer.

Sur ces indications simples, je vous laisse en vous donnant rendez-vous au premier mercredi de janvier.

Pour le quatrième mercredi de ce mois, je prie instamment quiconque dans cette assemblée, qui soit - d'une façon quelle qu'elle soit - intéressé à la progression de ce que j'essaie ici de faire avancer, de bien vouloir...

quel que soit le sort que je réserverai à la feuille d'information qu'il aura remplie,  
c'est-à-dire que je l'invite ou non au quatrième mercredi

...considérer que ce n'est pas en raison de ses mérites ou de ses démérites qu'il est ou non invité.

Ils sont ou non invités pour des raisons qui sont les mêmes que celle que PLATON<sup>53</sup> définit à la fonction de politique, c'est-à-dire qui n'a rien à faire avec la politique mais de celle qui est bien plutôt à considérer comme celle du tapissier. S'il me faut quelques fils d'une couleur et d'autres fils d'une autre couleur pour faire ce jour-là une certaine trame, Laissez-moi choisir mes fils [54].

Que je fasse ça cette année à titre d'expérience, à chacun des quatrièmes mercredis, est une chose que l'ensemble de mes auditeurs et d'autant plus qu'ils me sont plus fidèles, et d'autant plus qu'ils peuvent être vraiment intéressés par ce que je dis, doivent en quelque sorte laisser à ma discrétion.

Vous me laisserez donc, pour le prochain quatrième mercredi, inviter *qui il me semblera bon* pour que le sujet, le sujet donné de discussion, de dialogue, qui fonctionnera ce jour-là se fasse dans les conditions les meilleures, c'est-à-dire avec des interlocuteurs par moi expressément choisis.

Ceux qui ne feront pas partie ce mercredi-là, ceux-là n'ont nullement à s'en formaliser.

---

53 Platon : *La Politique*, 279c .

GREEN CONTÉ MELMAN

[Début de séance manquant]

## André GREEN

Parler de *l'objet de la psychanalyse* soulève immédiatement une question. Elle conduit à s'interroger pour savoir :

- si l'on va traiter de *l'objet de la psychanalyse* au sens où l'on parle de l'objet d'une science, ce que vise la démarche de la science en sa progression,
- ou si l'on va parler du statut de l'objet tel que le conçoit la psychanalyse.

La surprise serait ici de montrer que ces deux sens sont étroitement liés et interdépendants.

LITTRÉ fait remarquer :

- qu'au mot « *sujet* » l'Académie dit : « *les corps naturels sont le sujet de la physique* ».
- Et au mot « *objet* », elle dit encore : « *les corps naturels sont l'objet de la physique* ».

Loin de nous, d'y repérer un redoublement contradictoire ou trop facilement réductible.

Nous ne nous joindrons pas non plus, brandissant cet exemple, au chœur de tous ceux qui dénoncent dans *la séparation du sujet et de l'objet* la cause de toutes les impasses théoriques dont la pensée traditionnelle se rend responsable.

Rencontrer au départ le sort lié du *sujet* et de *l'objet* n'est ni affirmer leur *confusion*, ni leur *indépendance*, c'est supputer que nous allons avoir à faire face aux confrontations :

- de l'identité et de la différence,
- de la conjonction et de la disjonction,
- de la suture et de la coupure.

Nous aurons alors à nous demander si *l'objet de la psychanalyse* - je parle maintenant de ce à quoi elle vise - peut se suffire de cette limitation couplée à laquelle beaucoup de disciplines contemporaines, parmi les plus avancées, se confinent.

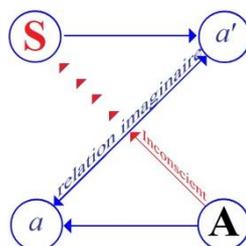
I *L'objet* de Jacques LACAN. Rappel cursif

Examiner *le rôle de l'objet(a)* dans la théorie de Jacques LACAN sera pour nous, faire d'une pierre deux coups.

Cela nous mènera - c'est du moins notre projet - à en préciser le contenu dans le cadre conceptuel qui lui est propre, d'une part, et d'autre part à marquer les limites de l'accord de cette pensée, et sans doute de toute la pensée psychanalytique, avec le structuralisme moderne.

A) *Le (a), médiation du sujet à l'Autre*

Le *(a)* - je ne dis pas encore *l'objet(a)* - est présent dès le plus ancien graphe de LACAN<sup>2</sup>, où celui-ci part de la théorisation proposée dans le *Stade du miroir* (1936-1949).



(a) peut se comprendre alors dans sa relation à (a'), qui aura les plus étroits rapports avec le futur i(a), c'est-à-dire l'image spéculaire, comme élément de l'indispensable médiation qui unit le sujet à l'Autre.

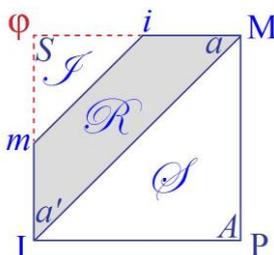
Il est clair que cette situation du stade du miroir, qu'il est moins important de dater comme stade que de désigner comme situation structurante, ne peut se comprendre que si l'on précise que ce n'est pas ici la psychologie qui est en cause - qu'il s'agisse de PREYER ou de WALLON - mais la psychanalyse.

La psychanalyse qui donne à l'enfant issu de sa mère une signification qui pèse sur tout son développement : à savoir qu'il est le substitut du pénis dont la mère est privée [sic] et qui n'accède à son statut de sujet que de prendre sa place là où il manque à la mère dont il dépend.

Ce substitut est le lieu et lien d'échange entre la mère et le père, qui pour avoir le pénis ne peut pour autant le créer, puisqu'il l'a. La relation (a) - i(a) va doubler la relation que nous venons de décrire.

B) Le (a), médiation du sujet à l'idéal du moi

Vient ensuite le quadrangle dit schéma R<sup>(3)</sup>.



Ici encore s'oppose le couple des tensions entre le système des désirs (i M), et le système des identifications (m I). Le (a) s'inscrit sur la ligne i M qui, partie du sujet S vers l'objet primordial M, la Mère se constitue à travers les figures de l'autre imaginaire.

Par contre le (a') s'inscrit sur la ligne qui va du sujet à l'Idéal du moi à travers les formes spéculaires du moi. On voit comment le quadrangle dérive du Z [schéma I] dont il joint les points qui, dans le premier graphe, ne sont atteints que par un parcours détourné.

On pourrait ici relever que dans le champ de l'imaginaire les deux directions du sujet vont soit vers l'objet, soit vers l'idéal.

On sait que dans la pensée freudienne cette orientation est étroitement dépendante du narcissisme.

On notera alors que l'Autre, venu au lieu du Nom du Père, situé dans le seul champ du symbolique, au pôle opposé au sujet ici identique au phallus, ne s'atteint que par les deux voies que nous venons de décrire plus haut, objectale ou narcissique, mais jamais de façon directe.

Le champ du réel est compris dans la tension des deux couples m I- i M dont nous avons précisé la signification.

Mais c'est au seul champ du symbolique qu'apparaît le troisième terme, indispensable à la structuration du processus<sup>4</sup>.

C) Le (a), objet du désir

En effet, LACAN postule l'existence d'un moi idéal comme forme d'identification précoce du moi à certains objets qui jouent à la fois comme objet d'amour et objet d'identification, mais en tant qu'ils sont arrachés, découpés, prélevés sur une série qui fait apparaître le manque. Moi qui parle, je t'identifie à l'objet qui te manque à toi-même, dit LACAN. La relation entre (a) et A est donc ainsi plus clairement montrée.

Si A n'atteint sa pleine signification qu'à se soutenir du Nom du Père qui n'est, faut-il le préciser, ni un nom ni un Dieu, il passe, nous l'avons vu, par le défilé maternel et ne s'atteint que lorsque la coupure entre le sujet et l'objet maternel le sépare irrémédiablement dudit objet.

Ou encore lorsque se révélera le manque dont est affecté l'objet primordial, dans l'expérience de la castration.

La série des castrations postulée par FREUD : sevrage, dressage sphinctérien, castration proprement dite, rend cette expérience dans sa répétition, signifiante et structurante, dans sa récurrence.

L'*objet (a)* sera donc ce qui de ces expériences va choir, comme dit LACAN, de sa position d'*exposant au champ de l'Autre*<sup>5</sup>, mais pour atteindre à ce statut d'objet du désir. Le tribut payé à cette accession est d'exclure le sujet désirant, à *dire*, à *nommer*, l'objet du désir. D'avoir été situé au champ de l'Autre permet maintenant de concevoir la fonction de médiation qu'un tel objet joue moins *entre* le sujet et l'Autre, que dans leur *rapport*.

Mon désir entre dans l'Autre où il est attendu de toute éternité sous la forme de l'objet que je suis, en tant qu'il m'exile de ma subjectivité en résumant tous les signifiants à quoi cette subjectivité est attachée<sup>6</sup>.

Nous savons que le *fantasme* permet l'établissement de cette formule de rapport, en tant qu'il y révèle le sujet en effaçant sa trace. Le *fantasme*, *comme structure constitutive du sujet, où celui-ci s'imprime en creux, par lequel la fascination opère*, ouvre sur la relation de l'*objet(a)* avec *le moi idéal*.

#### D) *Le (a) fétiche*

Cette formulation indique tout ce qui sépare la théorisation de LACAN de celle des autres auteurs. Disons schématiquement qu'alors que ceux-ci vont surtout marquer l'aspect positif des qualités de l'objet, LACAN valorise l'approche négative. Un exemple clair nous le montre. Devant l'image de la mère phallique, les auteurs postfreudiens diront qu'elle est terrifiante *parce que* phallique. Parce que le *phallus* peut être instrument de malveillance, arme destructrice, etc.

FREUD disait que la sidération produite par la tête de Méduse opérait parce que *les reptiles* qui lui tenaient lieu de chevelure *venaient nier, autant de fois qu'il y avait de serpents, la castration* qui par ce renversement se rappelait de façon multipliée à celui qui la voulait, annuler.

Lacan suivra plus volontiers cette dernière voie. Le cas du fétichisme sur lequel il reviendra longuement sera l'apologue de ce mode réflexif. L'objet du fétiche sera le témoin, le voile du sexe châtré - du manque au champ de l'Autre.

#### E) *Le (a) objet du manque, cause du désir*

À propos de son séminaire sur le *Banquet*<sup>7</sup> nous apparaît avec une force particulière la structure *métonymique* et *métaphorique* de l'*objet(a)* dans le repérage que fait Jacques LACAN dans le texte de PLATON de la position particulière des *agalмата*, dans le discours d'ALCIBIADE où celui-ci dépeint SOCRATE :

« *Il est tout pareil à des silènes qu'on voit plantés dans des ateliers de sculpture et que les artistes représentent tenant un pipeau ou une flûte, les entrouvre-t-on par le milieu, on voit qu'à l'intérieur ils contiennent des figurines de dieux.* »

Nous avons affaire à la fois au fragment de corps, à la partie du corps et à sa symbolisation, et ceci est à prendre à la lettre, sous la forme de la figurine divine.

C'est justement en tant que cet *objet (a)* va surgir comme objet du manque qu'il va se déployer sur un double registre qui sera à la fois la révélation du manque de l'Autre et à la fois le manque tel qu'il apparaît dans le processus de signification.

Ce qui manque à l'Autre, c'est ce qu'il n'est pas donné de concevoir. Le  $(-\varphi)$  qui s'introduit ici sous la forme de ce qui n'apparaît pas - c'est le *Rien* qui n'est pas figurable - sous lequel s'ordonne la rencontre avec *la castration* comme impensable, dont le *hiatus* est comblé avec le processus de significatisation, par le mirage du savoir.

Je cite encore :

« *(a) symbolise ce qui, dans la sphère du signifiant comme perdu, se perd à la significatisation. Ce qui résiste à cette perte est le sujet désigné. Dès qu'entre en jeu le processus du savoir, dès que ça se sait, il y a quelque chose de perdu.* »

C'est cette apparition sous la forme de l'*objet du manque* qui spécifie ce autour de quoi va tourner notre exposé, à savoir *la nature non spécularisable du (a)*. Tout se passe comme si le sujet barré prend fonction de *i(a)* comme s'exprime LACAN ou encore comme si, *court-circuitant* l'impossible spécularisation du manque, le sujet s'identifie ainsi au savoir, venant en lieu et place de la *perte* qui en suscite la promotion, recouvrant cette *perte* jusqu'à l'oubli de son existence.

À partir de cette apparition du manque, va jouer *la fonction de reste* issue du désir de l'Autre, *fonction de reste* qui se manifeste comme *résidu* lâché par la barre qui affecte le grand Autre et dont l'homologue dans le sujet l'intéresse au *savoir*.

Là encore LACAN fait une distinction d'ordre logique où la nullification ne supprime pas l'avoir, ce qui justement fait apparaître le *reste*. *Fonction de reste*, c'est ce qui est sauvé de la menace qui pèse sur le sujet : « *Le désir se construit sur le chemin d'une question : n'être.* » *L'objet(a)* est la cause du désir.

F) *Le (a), produit d'un travail*

On peut penser, bien que LACAN ne le dise pas expressément, que la dimension progression-régression peut constituer un plan corrélatif à ceux de la conjonction-disjonction et de la suture-coupure.

Les développements engendrés sur le plan du savoir seront à prendre dans leur perspective négative, renvoyant au plan de méconnaissance où ils se sont organisés dans la démarche du *processus de significatisation*...

qui tend sans relâche à annuler ou à nullifier la perte de l'objet  
...à ce qui s'est signifié autour de cette perte, par les traces laissées de ce travail, dont *l'objet(a)* sera le repère le plus sûr, *l'index de la vérité pointé vers le sujet*.

FREUD insiste, dans ses œuvres terminales sur la vérité historique à laquelle vise la « construction » de l'analyste. Le canal de la demande constitue le fil conducteur de cet accès à la vérité.

Sa fonction n'est pas seulement de servir de guide, mais de former le dessin même de cet itinéraire des chemins de la vérité. Ce rappel où nous n'avons voulu garder que le minimum indispensable au développement qui va suivre, va nous permettre de poser quelques problèmes :

- a) étant donné la relation de *l'objet(a)* à la *représentation*, il convient de se demander quels sont les rapports de celle-ci avec la chaîne signifiante. Le manque représenté a-t-il quelque relation avec la parole comme concaténation ?
- b) Faut-il accorder - en se tournant vers FREUD - le statut de signifiant au seul *Vorstellung-repräsentanz* ? Qu'en est-il de *l'affect* ?
- c) N'y a-t-il pas dans l'œuvre de FREUD un point quant à la représentation qui n'a pas trouvé d'écho chez LACAN : la distinction entre *différents types de représentations* (*de mots et de choses* par exemple), qui pourrait conduire à *différencier* encore davantage, pour souligner le caractère original de la concaténation freudienne.
- d) Si le savoir est ce qui vient au lieu de la vérité, après la perte de l'objet, n'y-a-t-il pas lieu de relier l'un à l'autre par *les traces de cette perte et la tentative de leur effacement* ?

Ce sont ces questions qui permettront de considérer *l'objet(a)* moins comme *support de l'objet partiel* que comme parcours d'une main traçante, *inscription, lettre, a*.

## II *La suture du signifiant, sa représentation et l'objet(a)*

J'en viens à ce qui va constituer un autre axe de mon exposé, à savoir *la relation du (a) avec la coupure et la suture*, et je me référerai à l'exposé de Jacques-Alain MILLER concernant la théorisation, à partir de l'ouvrage de FREGE, de *La logique du signifiant* <sup>8</sup>.

Ceci pour bien situer la position du nombre 0 dans la mesure où elle va avoir une incidence sur le destin du *(a)*. En vertu du principe selon lequel, pour que la vérité soit sauvée, chaque chose est identique à soi et 0 est le nombre assigné au concept « *non identique à soi* », il n'y a pas d'objet qui tombe sous ce concept.

Mais, dit MILLER parlant de FREGE :

« *Il a été nécessaire, afin que fût exclue toute référence au réel, d'évoquer, au niveau du concept, un objet non-identique à soi - rejeté ensuite de la dimension de la vérité. Le 0 qui s'inscrit à la place du nombre consomme l'exclusion de cet objet. Quant à cette place, dessinée par la subsumption, où l'objet manque, rien n'y saurait être écrit, et s'il y faut tracer un 0, ce n'est que pour y figurer un blanc, rendre visible le manque.* »

Il y a donc ici d'une part l'évocation et l'exclusion de l'objet non-identique à soi, et d'autre part ce *blanc*, ce *trou*, à la place de l'objet subsumé.

La notion d'unité est donnée par le concept de l'identité, concept de l'objet subsumé.

Mais sa place de **1**, non plus en tant qu'unité mais en tant que nombre **1**, reste problématique quant à sa place de premier, quant à sa primordialité, si j'ose ainsi m'exprimer. Le nombre **0**, fait remarquer MILLER, il n'est pas légitime de le compter pour rien, et la logique voudrait alors que l'on confère à ce nombre **0** le rôle de *premier objet*.

La conséquence en est l'identité au concept du nombre **0** qui subsume l'objet nombre **0** en tant qu'il est un objet. La primordialité en somme, ne peut s'instaurer sous le signe de l'unité mais du nombre à partir duquel le **1** est possible : le nombre **0**. Ainsi un double registre recouvre *un fonctionnement qu'il faut déplier* pour comprendre l'ambiguïté du nombre **0** en tant qu'il inclut :

- le registre du concept de non-identique à soi,
- le registre de l'objet, matrice de l'un, objet permettant l'assignation du nombre **1**.

Alors se découvre *la double opération* :

- l'évocation et l'élosion du non-identique à soi, avec un blanc au niveau de l'objet subsumé permettant le nombre **0**
- l'introduction du **0** comme nombre, c'est-à-dire comme nom signifiant et comme objet.

Cette situation a surtout un intérêt pour nous en tant qu'elle spécifie *la structure de la concaténation*. Non seulement le sujet s'exclut de la scène et de la chaîne signifiante du fait même qu'il la constitue comme sujet dans sa structure de concaténation, mais *le premier de ces objets* joue à la fois comme concept et comme objet, non représenté mais dénommé *objet unaire* et concept sur *la non-identité à soi, concept de menace pour la vérité*, et ceci d'autant plus qu'il est hors-jeu ou hors-je.

Ce concept de menace pour la vérité est pour nous concept issu de la *rencontre avec la vérité*, en tant qu'il dissocie non seulement la vérité de sa manifestation - identité à soi - mais y désigne sa place, par le blanc ou la trace qui la négative.

Il est insuffisant de n'y voir, c'est le cas de le dire, qu'un simple rapport d'absence. Il faut encore que soit ici cerné son rapport de *manque à la vérité*. L'intérêt pris par nous à cette confrontation avec FREGE lu par MILLER est de *lier le sujet au signifiant*.

Le sujet s'identifie à *la répétition* qui préside à chacune des opérations par lesquelles la concaténation se noue, dans la prise de chaque fragment par celui qui le précède et celui qui lui succède : dans le même temps et dans le même mouvement, le sujet se voit autant de fois rejeté hors de la scène - et de la chaîne - qui ainsi se constitue. Or, si l'opération l'exclut à chaque étape, *la nullification ne supprime pas l'avoir qui subsiste pour nous*, à condition de savoir la reconnaître *sous la forme du (a)*.

L'effet de concaténation rejoint la définition par LACAN du signifiant :

« *Le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant.* »

S'éclaire ainsi ce qu'il est des rapports du sujet et de *l'objet(a)*, dans leurs relations de suture et de coupure :

« *Si la suite des nombres, métonymie du zéro commence par sa métaphore - dit MILLER - si le 0, nombre de la suite, comme nombre n'est que le tenant-lien suturant de l'absence (du zéro absolu) qui se véhicule dessous la chaîne suivant le mouvement alternatif d'une représentation et d'une exclusion, qu'est-ce qui fait obstacle, à reconnaître dans le rapport restitué du zéro à la suite des nombres, l'articulation la plus élémentaire du rapport qu'avec la chaîne signifiante entretient le sujet ?* ».

Je laisse ici la question du rapport du sujet au grand Autre par l'effet du zéro<sup>9</sup>, mais vais m'employer à soulever deux problèmes, ceux de la suture et celui de la représentation.

#### A) *Le problème de la suture*

LECLAIRE s'est élevé là contre cette suture inférée par MILLER. La question demeure : y-a-t-il ou n'y-a-t-il pas *suture* ? Ce qui désigne *la position du psychanalyste à l'endroit de la vérité* ne serait-il pas justement ce privilège de n'avoir pas à suturer ?

*Comment nier qu'il n'y ait suture s'il y a concaténation ?*

J'en voudrais pour preuve cet argument de FREUD trop souvent oublié sur les conséquences de la castration.

Si celle-ci est possible, si *la menace* vient à exécution, elle ne prive pas seulement le sujet du plaisir masturbatoire, mais elle a comme implication hautement redoutée l'impossibilité désormais *définitive* pour le sujet châtré de l'union avec la mère.

Qu'on voie ici la castration comme l'effondrement de tout le système signifiant par la rupture de toute possibilité de concaténation, explique que FREUD la compare à un désastre dont les dégâts sont incommensurables. En tous cas le pénis joue ici le rôle de médiateur de la coupure et de la suture.

*Comment cela peut-il se suturer ?*

Jacques-Alain MILLER - je viens de le dire - a montré l'ascension du nombre 0, sa *transgression* de la barre sous forme du 1, son évanouissement lors du passage de  $n$  à  $n'$  qui est  $n + 1$ . Mais on n'a pas tort non plus de faire valoir que la logique d'un « concept inconscient » a des exigences qui sont internes à sa formation.

Citons ici FREUD, avec LECLAIRE :

« *Faeces* », « *enfant* », « *pénis* » forment ainsi une unité, un concept inconscient, *sit venia verbo*. Le concept nommément d'une « petite chose » qui peut se séparer de son propre corps, (§ VII).

À une opposition du type *binnaire*, celle que *la linguistique* nous offre...

celle de la phonologie où les rapports sont toujours posés en termes de couples antagonistes et celle qu'on met à la base de toute information

...on substitue ici un *processus opératoire* à trois termes :  $n$ ,  $+$ ,  $n'$ , avec évanouissement d'un terme sitôt qu'il s'est manifesté.

Nous trouvons là une sorte de *paradigme* qui peut nous donner la voie de ce que pourrait être le découpage du signifié.

En effet les linguistes se montrent extrêmement embarrassés lorsqu'il s'agit du *découpage du signifié* alors que le découpage du signifiant ne présente pour eux aucune espèce de difficulté semble-t-il. Si par exemple j'en crois MARTINET, je lis :

« *Quant à sémantique, s'il a acquis le sens qui nous intéresse, il n'en est pas moins dérivé d'une racine qui évoque non point une réalité psychique mais bien le processus de signification qui implique la combinaison du signifiant et du signifié [...] un sème en tout cas, ne saurait être autre chose qu'une unité à double face*<sup>10</sup>. »

L'embarras naît ici de ce que toute référence directe au signifié ruinerait la démarche structuraliste, puisque son accession par la voie du signifiant crée le détour nécessaire à une appréhension indirecte, relative et corrélative.

En outre, et surtout, le repérage des traits pertinents nous laisse ici dans la perplexité. En définitive, ce qui manque ici de support consistant est *la structure du corps*. Car l'assurance de tenir pour fermes les traits pertinents en phonologie ne repose-t-elle pas en définitive sur le fonctionnement de *l'appareil vocal* ? Sans doute est-il sous commande nerveuse, ce qui explique la fascination des linguistes pour la cybernétique.

Le psychanalyste est ici le seul à se mettre à l'écoute du sens, à son niveau, c'est-à-dire à considérer, en respectant la même exigence de référence indirecte, que le découpage passera au niveau du signifié, et que c'est ce découpage même qui impliquera un découpage du signifiant qui rend intelligible le signifié.

Ici se repère l'ambiguïté qu'il faudra bien lever, entre la conception linguistique du signifiant et sa formulation psychanalytique telle que LACAN le conçoit. Mais s'agit-il du même ?

Vous avez sans doute reconnu dans cette *unité à double face* la théorisation de *la bande de Möbius* de LACAN <sup>11</sup>.

Mais ne peut-on pas considérer que le découpage du signifié, dans cette série métonymique des *différents objets partiels* est représenté par le *phallus*, justement en tant qu'il vient à apparaître sous la forme du  $(- \varphi)$  dans ses *différents objets partiels*, dont la succession diachronique vous est connue : *objet oral*, *objet anal*, *objet phallique*, (etc.), ces termes ne représentant que leur repérage quant aux zones érogènes, laissant la place à des formes plus complexes.

Ceci pourrait concilier un choix entre un système binaire strict qui nous renvoie à des options telles qu'elles ne nous laissent pas de médiation tierce, et un autre système où la causalité est développée en réseau, un système de type réticulaire, qui fait disparaître tout fonctionnement de type *oppositionnel*. Finalement il paraît bien que *la forme minima de cette structure réticulaire est la structure triangulaire ou le tiers est évanouissant*.

C'est, je crois, l'opération éclairée par le commentaire de MILLER.

Ceci peut nous évoquer les diverses formes de relations auxquelles nous avons affaire dans l'œdipe où une opposition, celle de la différence des sexes, en tant qu'elle est supportée par le *phallus* est en fait insérée dans un *système triangulaire* et ne s'appréhende jamais que par des relations deux à deux, où le *phallus* constitue l'étalon des échanges, sa cause.

SAUSSURE a eu le mérite de placer au principe de la langue comme système, *la valeur*, esquissant à cet endroit la comparaison avec l'économie politique. Mais pour l'avoir ainsi dégagée, il n'est guère allé plus loin et ne s'est pas posé la question de ce qui a valeur pour le sujet parlant.

Ainsi la suture s'accomplit ici en laissant se profiler la valeur, *en cause* sans rien nous *dire* d'elle. C'est ici que nous rencontrons la fonction de la cause développée par Jacques LACAN.

Si, avec FREGE, l'identité à soi a permis *le passage de la chose à l'objet*, ne pouvons-nous pas penser que ce que nous venons de montrer peut fonctionner comme *relation de l'objet à la cause* ? On peut conclure que l'objet est la relation signifiante qui peut relier les deux termes de *la chose* et de *la cause*.

Nous aurions ici peut-être un de ces exemples dont parle cet article aujourd'hui contesté de FREUD sur le sens antithétique des mots primitifs puisque nous savons que *chose* et *cause* ont une racine commune, la médiation se trouvant ici passer par l'objet. En somme, nous assisterions au passage :

- de « l'indéterminé » à « l'état de ce qui est ou opère »,
- de « ce qui est en fait » à « ce qui est de l'ordre de la raison, du sujet, ou du motif »

par l'intermédiaire de l'objet en tant que sa définition est : « ce qui se présente à la vue ou affecte les sens »<sup>2</sup>.

### B) *Le problème de la représentation*

Ici se pose alors notre deuxième problème, à savoir celui de la représentation.

Il m'avait semblé que MILLER avait fait peu de place à toutes les références à la représentation dont FREGE use. Cependant il a conservé, dans le passage cité plus haut, la notion d'un *mouvement alternatif d'une représentation et d'une exclusion*.

La fonction de rassemblement, de subsomption, est solidaire de la notion d'un pouvoir qui met ensemble, et qui, au prix d'une coupure, *celle du pouvoir de rassemblement à la chose présentée, représente. C'est la coupure qui permet la représentation*.

Or ici le nombre 0 figure comme objet sous lequel ne tombe aucune représentation. C'est par l'opération même de la coupure qu'advient, s'accomplit le sujet, je dirai « sur le dos », aux dépens de *l'objet*.

Comme si l'on pouvait dire : qu'importe la coupure (du sujet) puisque reste la suture de *l'objet(a)*. C'est ce que réalise, pour ainsi dire, *le sacrifice de l'objet par le désir*. Qu'importe la perte de l'objet si le désir lui survit et lui perdure.

Quelque chose aussi qui serait de l'ordre de : « l'objet est mort, vive le désir (de l'Autre) ». La demande devient ce qui assure la résurrection renouvelée du désir au cas où il viendrait lui-même à manquer, elle se formule à travers *l'objet(a)*.

La demande que ne soutient aucune cause, cause dont l'effet est le trou, par lequel le reste se confondrait avec la demande, n'est-ce pas ainsi que (POLONIUS voit) le fou, le bouffon, le fou HAMLET amoureux de sa fille et *incertain vengeur* du Père mort, qui fera périr un autre père, celui de l'objet de son désir (POLONIUS) à la suite d'une « *tragique méprise* » :

« *That I have found  
the very cause of Hamlet's lunacy  
I will be brief. Your noble son is mad  
Mad call I it ; for to define true madness  
What is't but to be nothing else but mad.* »

Et plus loin :

« *That we find out the cause of this effect,  
Or rather say, the cause of this defect,  
For this effect defective comes by cause  
Thus it remains, and the remainder thus Perpend.* »

### III *La relation (a) à i(a) et le problème de la représentation et de la spécularisation*

Lacan insiste avec force sur le fait que *l'objet(a)* n'est pas spécularisable, le recours à l'image spéculaire n'est ni *l'image de l'objet*, ni *celle de la représentation*, elle est - dit LACAN dans son *séminaire sur l'Identification* (1962) - *un autre objet qui n'est pas le même*.

Il est pris dans le cadre d'une relation où est en jeu la dialectique narcissique dont la limite est le *phallus* qui y opère sous la forme du manque. Or, nous venons de voir l'objet non figurable que représente le nombre 0.

Qu'en est-il chez FREUD ?

À considérer le problème uniquement sous l'angle de la dialectique narcissique, on court-circuite à mon avis le problème de la représentation qui renvoie à *l'objet de la pulsion*. FREUD le désigne comme éminemment *substituable et interchangeable*, ce qui pourrait peut-être apparaître comme un dédommagement à l'impossibilité de la fuite devant les stimuli internes, procédure intermédiaire, dirais-je, entre l'échange restreint et l'échange généralisé. Il faut qu'à cet échange participe comme terme échangé un objet de pulsion, ce n'est donc pas n'importe quel objet qui fait l'affaire dans la substitution.

Deux problèmes ici se présentent devant nous :

- le premier est celui de la *distinction entre le représentant de la pulsion et l'affect*,
- le second est celui de la *distribution différentielle du mode de représentation*.

A) *Le problème de la distinction entre le représentant de la pulsion et l'affect*.

La distinction entre le représentant et l'affect est conjecturale dans l'œuvre de FREUD, on le sait. Souvent la pulsion y est confondue avec le représentant et vice versa.

Mais à la fin de son œuvre, nous savons qu'une distinction de plus en plus marquée est établie où - c'est ce que je propose de prendre en considération - *l'affect prend statut de signifiant*.

La preuve en est que, depuis 1924, l'emploi de la *Verleugnung* [P] qu'on a proposé de traduire par *déni* est de plus en plus spécifié. Ce qui va trouver sa formulation la plus précise dans l'article sur *Le fétichisme* (1927) auquel LACAN se réfère si fréquemment, l'article sur *Le clivage du Moi* (1938) et enfin *le chapitre VIII de l'Abrégé de psychanalyse* (1939).

La thèse de FREUD devient alors que la perception tomberait sous le coup de la *Verleugnung*, alors que l'affect tomberait sous le coup de la *Verdrängung*. La possibilité dans l'alternative acceptation-refus d'un fonctionnement global ou portant seulement sur un des termes (perception et affect) est la condition de la suture différenciée de certaines organisations conflictuelles.

C'est là, c'est à partir de cette *distinction* que FREUD voit ce *clivage du moi* : l'*Entzweiung* que valorise LACAN.

Or si FREUD crée un terme équivalent au refoulement, le déni, qui a même valeur sémantique, il faut probablement en conclure que, si seul un signifiant peut subir ce destin, c'est que l'affect entre dans cette même catégorie<sup>13</sup>.

Je pense même que la définition du signifiant gagnerait peut-être à être complétée à la lumière de ce qui précède : le signifiant serait alors *ce qui, sous peine de s'évanouir, doit pour subsister entrer dans un système de transformations où il représente un sujet pour un autre signifiant tombant sous le coup de la barre du refoulement ou du déni qui le contraint à la chute de son statut d'être dans son rapport avec la vérité, chute par laquelle il accède ou il advient au rang de signifiant dans sa résurrection*.

Il y aurait un certain intérêt à souligner la corrélation de ces deux modes de signification, chacun englobant les deux mécanismes. On ne voit dans l'affect que la décharge, alors qu'il est - FREUD le dit pour l'angoisse - signal (signifiant pour nous), on ne voit dans le représentant que le signifiant, alors qu'il est (dans la théorie freudienne) engendrement d'un certain mode de production, donc de décharge (engendré par l'impossibilité de celle-ci).

Dans *Le Moi et le Ça* FREUD reprend la question déjà évoquée, non sans difficulté dans son article sur *L'inconscient*, de la différence entre le représentant et l'affect. *Ce qui qualifie l'affect est qu'il ne peut entrer dans aucune combinaison*. Il est refoulé, mais sa spécificité en tant que signifiant est d'être exprimé directement, de ne pas passer par les liens de connexion du préconscient.

Dans son séminaire sur *L'Angoisse*, LACAN a élucidé et démontré *ce qui déclenche l'angoisse*, la façon dont *ça* opère quand il y a de l'angoisse.

Mais je me demande s'il a bien rendu compte de *ce qu'est l'angoisse* au sens du statut qu'elle a dans la théorie.

Je crois qu'il y a intérêt à considérer l'affect comme une forme sémantique originale à côté des *sémantides* primaires<sup>14</sup> que sont les représentants, celui-ci fonctionnerait dans une position seconde qui lui permettrait d'acquérir le statut de *sémantide* secondaire d'une nature différente de celle du représentant et redoublant l'*Entzweiung* dans cette différence.

Il y aurait là redoublement de la non-identité à soi par cette disparité des deux registres du signifiant. Contrairement à l'opinion reçue, il est très curieux de voir que FREUD *fait du langage ce qui transforme les processus internes en perception*, et non pas, comme on pourrait le penser, ce qui s'arrache du plan perceptif, et qui appartiendrait à l'ordre de la pensée.

Avec l'affect nous sommes en présence d'un effet d'effacement de la trace perçue restituée sous forme de décharge.

Qu'en est-il du représentant ? Les considérations de terminologie ne sont pas ici inutiles. Cela n'est pas pour rien qu'on a longtemps discuté pour savoir s'il fallait appeler le « *Vorstellung repräsentanz* » le représentant représentatif, le représentant de la représentation, le tenant-lieu de représentation.

Il entre dans la combinatoire, nous le savons. C'est ici que commence l'ambiguïté.

Il n'y entre pas à titre d'unité homogène *identique à soi*. La clairvoyance de FREUD dans son domaine a été de faire dès le départ cette distinction exclusive, présente dans vos mémoires, entre la perception et le souvenir.

Souvenons-nous du rôle qu'il fait jouer à la *réminiscence* en tant qu'elle serait si l'on peut dire, le souvenir au lieu de l'Autre, mais qui garde par-devers elle la trace, non sans perdre sa qualité de souvenir si elle vient à se vivre dans l'actualité.

B) *Le problème de la distribution différentielle du mode de représentation.*

Un autre type de différenciation nous intéresse ici, celui des *représentations de mots* et des *représentations de choses*, distinction qui n'est pas contingente. Je ne rappelle ceci qui est déjà connu, que pour avancer que *s'il y a une théorie du signifiant chez FREUD, elle ne peut éviter de passer par le perçu.*

Ceci est sensible dans l'organisation du discours. Dans le récit de l'analysé, l'élaboration secondaire du rêve, le fantôme actuel ou ressuscité, l'image, en sont les témoignages renouvelés dans le texte de nos séances. La question est de savoir si tout cela est vraiment de l'ordre du perçu.

Ce *représentant de la représentation* montre qu'on ne peut ramener son statut à celui de la perception. Notons une fois de plus qu'il n'est jamais question de présentation mais de représentation. *Le perçu ne représente que le point de fascination*, l'effort de centration de la spécularisation comme dirait LACAN.

Ce qui permet de fonctionner comme 0 est de l'ordre du sujet, mais ce qui va monter et prendre la place du 1 est ici *l'objet(a)*, à condition qu'on le considère dans cette distribution différentielle, où la *non-identité à soi* se manifeste dans cette disparité.

Le point de vue économique s'illustre ici de ne pas seulement être en cause lorsqu'il s'agit de l'évaluation quantitative des processus, mais de pouvoir être identifié dans cette distribution différentielle. *C'est l'effet de barrage qui pèse sur le discours qui contraint non seulement à la combinatoire, mais encore aux changements de registre, de matériau et de modes de représentation du signifiant.*

Ces mutations ont pour objet d'accentuer la *non-identité à soi* non seulement dans la résurgence du signifiant mais dans ses métamorphoses métonymiques. La métaphore s'infiltré jusque dans l'enchaînement métonymique.

Ce n'est pas pour rien que FREUD oppose *deux systèmes* : ce qui fonctionne au niveau de l'un est *l'identité des perceptions* et dans l'autre *l'identité des pensées*. C'est en tant que tous les deux ont un rapport à la vérité qu'ils relèvent de nos concepts. Mais le point de trouble et de fascination vient de ce que la perception puisse se donner comme champ d'identité alors que l'identité y opère selon un registre qui n'est pas celui du perçu.

Cette identité, c'est ce qui abolit la différence comme soutenue par le manque et qui trouve à se matérialiser dans le perçu, de la même façon que l'identité des pensées dans l'ordre du penser ne vient à être opérante qu'après la perte de l'objet. LACAN ne me paraît pas avoir eu tout à fait raison d'avoir sévèrement critiqué les travaux portant sur *l'hallucination négative*. Tout au plus peut-on déplorer leurs repères imprécis.

*L'hallucination négative*, si elle est cette ascension du 0 en tant qu'elle ne relève absolument pas de la *représentation*, serait de l'ordre du *représentant de la représentation*. Sa valeur est de donner un support à la notion d'*aphanisis* dont on sait qu'elle a joué un rôle si important chez LACAN après JONES.

Il faut aussi se souvenir de l'alternative relevée par LACAN dans les travaux de JONES sur *la sexualité féminine*, dont la portée est probablement plus vaste : *ou l'objet, ou le désir*. L'hallucination négative donnerait ainsi le modèle d'une structure subjective, en tant qu'elle implique le deuil de l'objet et l'avènement d'un sujet négativé rendu ainsi apte au désir.

Ne peut-on rappeler ici que les premiers modes de la représentation du sujet, le premier *i(a)*, est justement le produit d'une représentation homologue de l'hallucination négative : la main négative de l'artiste apparue dans le contour de la peinture qui en délimite la forme. On voit alors comment vient se placer le fantasme, puisque c'est la fonction que LACAN lui assigne de *rendre le plaisir apte au désir*.

Ici donc apparaît une forme d'émergence d'un sujet qui échapperait à l'anéantissement de la puissance signifiante dans l'aphanisis, puisque l'hallucination négative arrive à se produire mais comme *manque spécularisé*. Elle me paraît être le rapport inaugural de l'identification narcissique au sens de FREUD conçue comme rapport au deuil de l'objet primordial.

Elle est le *point de rencontre de la coupure et de la suture*. Il devient clair que ce procès est le même qui fonde le désir comme désir de l'Autre, puisque le deuil s'est interposé dans la relation du sujet à l'Autre et du sujet à l'objet.

Si le *(a)* joue entre toutes ces formes - on peut dire qu'il se joue de la fascination du perçu en parcourant ces registres - c'est bien parce qu'il est, non comme perçu, mais comme *parcours du sujet*, circuit du discours.

J'en donnerai un exemple pris dans *Othello*. Dans *Othello*, c'est le mouchoir qui peut apparaître comme *(a)*. En fait, c'est là que nous sommes témoins de l'effort de fascination du perçu, la vérité est que ce n'est pas tant le mouchoir qui importe que le circuit qu'il fait de la magicienne qui l'a donné à la mère d'OTHELLO ou du père à celle-ci - les deux versions sont dans *Othello* - jusqu'à aboutir sur le lit de BIANCA, la putain, pour finalement révéler OTHELLO à son désir, « *ma mère est une putain* ». Ce qu'il faut démontrer à l'aide du *savoir*, car OTHELLO cherche comme tout jaloux l'aveu plus que *la vérité*.

N'est-ce pas alors ainsi qu'il convient d'entendre son soliloque, lors de l'entrée dans la chambre nuptiale où il va donner la mort à DESDÉMONE, pour faire de sa nuit de noces une nuit de deuil.

« *It is the cause, it is the cause my soul  
Let me not name it to you, you chaste stars.  
It is the cause.* » (Acte V, scène 2, 1-3).

La fonction de la cause est ici ordonnatrice de la perception, indubitable, du mouchoir de sa mère entre les mains de la putain. FREUD souligne dans *l'Abrégé de Psychanalyse* que nous vivons dans l'espoir que nos instruments de perception de la réalité s'affinant, nous pourrions finalement accéder à la certitude du monde sensible. En fait il accentue une fois de plus l'affirmation que *la réalité est inconnaissable* et que nous ne pouvons nous permettre que la *déduction* du vrai à partir des connexions et des interdépendances existant entre les divers ordres du perçu. Ceci est évidemment affirmer la prééminence du *symbolique*, si besoin en est.

Mais son originalité fut d'introduire au niveau du perçu un ordre, une organisation, qui permette de sortir du dilemme de l'apparence et de la réalité, pour lui substituer celui de l'idéal (*Idealfunktion*) et de la vérité, ce couple fonctionnant aussi bien dans l'ordre du perçu que du pensé. La confusion répétée plus d'une fois entre *le symbole* et *le symbolique* doit nous rendre attentifs à ne pas prendre l'un pour l'autre. Qu'advient-il alors de *l'objet(a)* ? Celui-ci existe comme structure de transformation où l'objet du désir procède à une nouvelle mutation et où *c'est le désir qui devient objet*.

Par quelle opération le recouplement à travers la *Non-identité à soi* de ces formes énumérées s'accomplit-il ? Je crois qu'on peut les saisir selon *les deux grands axes de la synchronie et de la diachronie* en prenant pour référence la théorisation de FREUD.

1) Dans *l'axe de la synchronie*, nous avons une série formée par

- les pensées en tant qu'il s'agit des pensées de l'inconscient (et où il faut distinguer entre les *représentations de mots* et les *représentations de choses*),
- les *affects* (comme signifiants secondaires) et deux autres catégories qui me paraissent devoir entrer en considération pour autant que nous les observons dans la situation analytique et non hors d'elle. Je pense aux *états du corps propre* dépersonnalisation ou hypocondrie, etc. et à toutes les manifestations qui relèvent de ce que les auteurs anglais appellent les parapraxies comme expression du registre de l'acte (*l'acting-in* et non *l'acting-out*).

2) Mais nous pouvons repérer également une autre série sur *l'axe de la diachronie* qui est l'axe de la succession des objets : oral, anal, phallique, etc.

Je me demande si l'objet *scopique* et l'objet *auditif* que LACAN fait entrer dans ce registre gagnent à être inclus dans cette série et s'ils ne font pas plutôt partie de ce *registre de transmission* entre la synchronie et la diachronie que l'on peut repérer dans le discours sous les formes diverses du rêve et de son élaboration secondaire, du phantasme, du souvenir, de la réminiscence, bref de toutes ces voies qui font fonctionner la synchronie et la diachronie.

C'est sur ce prélèvement que s'opère la création de *l'objet(a)* où le désir devient objet et rend compte des *positions subjectives*. Cette *non-identité à soi* que le blanc figure est liée pour moi au processus d'effacement de la trace. C'est cela qui contraint ce système à la transformation.

#### IV *Identité et non-identité à soi : la pulsion de mort*

Le signifiant révèle le sujet mais en effaçant sa trace, dit LACAN. C'est là, je crois, que se situe le divorce avec toute la pensée structuraliste

Non-psychoanalytique : *dans l'opposition visible-invisible, dans l'opposition perçu-savoir, nous mettons en jeu l'ordre de la vérité, mais en tant que cette vérité passe toujours par le problème de l'effacement de la trace.* FREUD dit dans *Moïse et le monothéisme* (1938) :

« *Dans ses conséquences, la distorsion d'un texte ressemble à un meurtre, la difficulté n'est pas d'en perpétrer l'acte mais de se débarrasser des traces.* »

Or, c'est ce processus qui, à partir des traces, permet de remonter à leur cause que nous trouvons le processus même de la paternité. Dans *Moïse et le monothéisme*, toujours, reprenant une remarque déjà émise au moment de *L'Homme aux Rats*, il rappelle que la maternité est révélée par les sens, tandis que la paternité est une conjecture basée sur des déductions et des hypothèses. Le fait de donner ainsi le pas au processus cogitatif sur la perception sensorielle « *fut lourd de conséquences pour l'humanité* ».

Je fais ici remarquer que si FREUD a établi un lien très étroit entre le *phallus* et la castration, entre la curiosité sexuelle et la procréation, il me paraît curieux qu'il n'ait jamais de façon explicite mis en relation le rôle du *phallus* dans la procréation, dans le désir d'enfant chez l'enfant ou dans la curiosité sexuelle.

Ce qui au niveau du sujet fonctionne comme cause...

...dans la recherche de la vérité en tant qu'elle est question des origines, rapport au géniteur  
...fonctionne comme *Loi* au niveau socio-anthropologique.

Ici aussi *la combinatoire n'entre en action que sous la contrainte de la règle.*

À la prohibition de l'inceste, interdiction au vu et au su de tous qui retranche la mère et les sœurs du choix pour désigner d'autres objets à leur place, s'adjoint le rituel funéraire qui établit la présence de l'absent, du Père mort. Double processus, remarquons-le, de *coupure* et de *suture*.

Parmi les vivants, coupure de la mère et suture par ses substituts, parmi les morts suture de la disparition du Père par le rituel ou le *totem* qui lui est consacré, coupure de lui par l'au-delà inaccessible où il se tient désormais.

Nous avons là un exemple frappant de la coupure entre LÉVI-STRAUSS et FREUD, qui s'illustre dans une rencontre inattendue. À propos du masque <sup>15</sup> LÉVI-STRAUSS insiste sur la fonction à la fois négative (de dissimulation) et positive (d'accession à un autre monde).

Mais il paraît s'agir pour lui d'une homologie, d'une correspondance telle que dans cette réalité biface rien n'est d'aucune façon perdu en route. On pourrait poser la question : *qu'est-ce qui contraint à la dissimulation*, qu'est-ce qui force à cette structure sur un double plan ?

LÉVI-STRAUSS parle d'un masque (Hamshamtsès) des Indiens KWAKIUTL, fait de plusieurs volets articulés qui permettent de dévoiler, de « démasquer » la face humaine d'un dieu caché sous la forme extérieure du corbeau.



Nous tombons d'accord avec lui pour conclure « *qu'on masque non pour suggérer, mais finalement pour dévoiler* », or ce masque déployé fait apparaître la face humaine, dans ce qu'on pourrait prendre pour le fond de la gueule du corbeau.

Il ne faut pas beaucoup forcer les faits pour dire que la figure ici présentée fait apparaître les quatre demi-moitiés du bec (2 supérieures et 2 inférieures) comme les 4 membres d'un personnage dont le tronc est représenté par la face du dieu. L'analogie entre cette représentation et celle dont FREUD fait état dans un texte extrêmement court - il s'agit des *Parallèles mythologiques à une représentation obsessionnelle* - est frappante.

Il y décrit une représentation obsédante qui vient hanter le patient sous la dénomination de *Vater Arsch*, et où est imaginé un personnage constitué par un tronc et la partie inférieure de celui-ci, ses quatre membres, et où manquent les organes génitaux et la tête, la face étant dessinée sur le ventre <sup>16</sup>.

FREUD de conclure au lien entre le *Vater Arsch*, le « *Cul du Père* », et le patriarcat, ce sujet portant bien entendu une vénération toute filiale à l'auteur de ses jours, comme tout obsessionnel.

Il me semble que ce que manque LÉVI-STRAUSS c'est ce sacrifice de la tête et des organes génitaux que représente le masque KWAKIUTL, qui déborde le rapport du montré au caché, mais révèle *un rapport du dévoilé à l'effacé, au barré, au manque*. La cause du désir est ici. La métonymie est pointée par FREUD dans la représentation du corps substitutive au manque d'une de ses parties, les génitoires.

Tout ceci prend sa valeur de nous ouvrir à l'intérêt pris par FREUD, à la fin de sa vie, à MOÏSE, non pas seulement en raison de sa qualité de Juif, mais aussi parce que le monothéisme y apparaît étroitement lié à l'interdiction de l'idolâtrie et à l'effacement total de tout signe de la présence de Dieu autrement que sous la forme des *Noms du père* (YAHVE, ELOHIM, ADONAI). Notons encore ici le redoublement de la *non-identité à soi*.

Le travail de la pulsion de mort qui toujours œuvre dans le silence se repère dans cette réduction - le mot est à prendre dans toutes ses dimensions - qui s'efforce de toujours atteindre à ce *point d'absence* par où le sujet rejoint sa dépendance à l'Autre, à s'identifier lui-même à son propre effacement. La mutation du signifiant, son épiphanie sous ses formes polymorphes et distribuées, indique le sursaut qu'il entend opposer - comme dans le rêve - à cet anéantissement et son effort par lequel il perdure profondément travesti et modifié, comme *témoin*.

Faut-il voir encore ici un trait marquant du judaïsme dans le silence qu'il fait de la vie dans l'au-delà ? Les deux faits sont peut-être liés. Mais pour comprendre la logique de l'effacement de la trace, peut-être faut-il recourir à d'autres catégories temporo-spatiales que celles que nous connaissons. Peut-être faut-il y trouver ici les structures d'un temps et d'un espace que seuls les présocratiques ont pu nous révéler, directement ou à travers les analyses de VERNANT et BEAUFRET, tous deux d'une façon très différente, mais où notre surprise est de constater que ce temps et cet espace, ces lieux et cette mémoire au sens des Grecs, la cure analytique nous en fournit l'accès privilégié.

Le (a) se révèle sous les structures de la nosographie comme organisation épi-sémantique et sous les modes du discours de l'analysé, de sa part sémantophore. Les analystes ont là le passage d'une porte étroite. L'approche d'une *technique psychanalytique structurale* me paraît devoir être basée sur la différenciation des représentants et de l'affect et sur la distribution différentielle des représentants. On est extrêmement frappé à la lecture des travaux de technique psychanalytique de constater *la carence totale sur tout ce qui concerne les modes de discours de l'analysé*.

Nous connaissons pourtant tous les difficultés considérables des cures qui ne se conforment pas au modèle établi par FREUD de l'association libre. Ce qui y manque le plus souvent est cette distribution différentielle des modes de représentation qui témoigne de la *non-identité à soi* du signifiant, condition nécessaire de l'analyse.

Je ne signale ce point que comme champ de recherches possibles sans pouvoir m'y arrêter davantage.

La difficulté essentielle de l'*investigation psychanalytique* vient de ce qu'elle est un *discours contraint* : il ne s'agit plus seulement de communiquer, mais de tout dire de la part de l'analysé. Du côté de l'analyste, elle est une *parole courante - verba volant* - que celui-ci ne peut, comme le linguiste ou l'ethnologue, enfermer dans sa boîte. L'analyste court après la parole de l'analysé.

Si la *pulsion de mort* infiltre la parole de l'analysé, dans le silence vers lequel elle le pousse toujours, c'est à une parole vivante que l'analyste a à faire :

- vivante par son refus d'être réduite au silence,
- vivante par son caractère réfractaire à tout embaument où le texte enfin conditionné se prête à tous les traitements auxquels les hommes du savoir le soumettent.

Nous saurons au juste ce qu'est le (a) lorsque nous aurons parcouru le champ des positions subjectives. Nous aurons alors une vision qui sera correspondante de celle du philosophe qui pense l'histoire et la culture à travers les modes de découverte du mouvement des idées, de l'art, de la science de son temps, mais comme un milieu polymorphe, hétérogène où s'illustrent diverses formes d'aliénation.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant. Le psychanalyste, ici, n'est pas disposé à abandonner sa priorité à quiconque dans l'examen de ces faits. Quitte à être taxé d'*impérialisme*, il restera toujours en arrêt devant cette affirmation de FREUD :

- que *les religions de l'humanité en représentent les systèmes obsessionnels*,
- tout comme *les diverses philosophies en représentent les systèmes paranoïaques*.

Les uns et les autres sont valorisés en tant qu'ils permettent au sujet de se sentir meilleur, dit FREUD, pour avoir ainsi échappé au désir et réussi à y installer autre chose à sa place. Et nous aurions ici, dans l'ordre des projections du fonctionnement de la psyché, les premiers éléments d'une conception ou d'une théorie mimétique du fonctionnement du sujet. La psychanalyse n'a pas encore épuisé les ressources de la *mimesis*. Il est insuffisant d'attribuer au psychanalyste une fonction de démystification qui permette de conserver un *cogito* purgé et purifié. C'est en fait parce que FREUD part de ce qui est scorie, déchet, faux-pas, qu'il découvre la structure du sujet comme rapport à la vérité.

Celle-ci est peut-être moins proche de l'image de PROMÉTHÉE chassé pour avoir dérobé le feu que de celle de Philoctète abandonné des siens sur une île déserte à cause de sa puante blessure.

#### Notes

(1) Publié dans les *Cahiers pour l'Analyse* n°3, mai-juin 1966.

(2) Ce graphe, dit "schéma L", est reproduit dans l'Introduction au "Séminaire sur la lettre volée", *La psychanalyse*, vol.II, p.9

(3) Ce graphe est introduit dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible d'une psychose », *La Psychanalyse*, vol.II, p.22. Cf. *infra* p. 18.

(4) Il n'est pas inutile de faire ici deux remarques :

a/ dans les travaux psychanalytiques français, se développe beaucoup la notion de relation d'objet (Bouvet) importée des auteurs anglo-saxons (M. Klein surtout, après Abraham). Lacan s'y oppose en soulignant l'absence de toute référence aux éléments de médiation dans ces conceptions. Surtout - ce qui revient peut-être au même - il condamnera cette optique en tant qu'elle débouche sur une opposition Réel-Imaginaire, en écrasant le Symbolique.

b/ L'opposition *moi idéal - Idéal du Moi* (Nunberg-Lagache) sert de plate-forme à des développements théoriques de Lacan insérés dans la perspective du rapport à l'Autre.

(5) "Remarques sur le rapport de D. Lagache", *La Psychanalyse*, vol.VI, p. 145.

(6) Séminaire sur *L'Angoisse* (1963) non publié. Je paraphrase Lacan, ne pouvant le citer.

(7) Séminaire sur "*Le Banquet*" (1960), non publié.

(8) Texte de cet exposé paru dans le n° 1 des *Cahiers pour l'Analyse*, sous le titre : "La suture".

(9) Je voudrais avant d'avancer dans mon propos ouvrir une parenthèse sur une certaine vacillation de la pensée freudienne à ce sujet qui a ébranlé le jugement de son commentateur Strachey dans la *Standard Edition* (vol. XXII, p.65). Elle concerne l'expression "der Träger des Ich-ideals" traduit par : le véhicule de l'Idéal du Moi, comme fonction du Sur-Moi. Ce terme de véhicule donne à penser. Loin qu'il faille y voir une image de support mécanique, mais au contraire y relever en l'occurrence un des quelques indices qui nous autorisent à parler d'une conception du sujet de l'inconscient comme Entzweiung. La fonction de l'Idéal « Idéal-funktion » s'y révèle fondamentale, dépassant et de loin le rang d'une fonction, mais devant se rattacher à ce que FREUD nomme plus heureusement : "Les Grandes Institutions" qui marquent une instance, ici le Moi pour ce qu'il y fait fonctionner sous le nom *d'épreuve de la réalité*. (*Complément métapsychologique à la doctrine des rêves*). L'idée de ces Grandes Institutions me paraît propre à qualifier cette "fonction de l'Idéal".

(10) A. Martinet, *La linguistique synchronique*, p.25.

(11) Cette théorisation est menée au cours du présent séminaire de J. Lacan.

(12) Les termes entre guillemets sont ceux utilisés par Littré aux articles chose, cause et objet.

(13) Je voudrais signaler que j'avais attiré l'attention sur ce point dès ma critique du rapport de LAPLANCHE et LECLAIRE parue dans les *Temps Modernes* en 1962. Mais il est clair qu'il s'agit là de deux types de signifiants différents, c'est-à-dire que nous devons garder à l'affect sa spécificité comme décharge face au représentant comme production, production en tant qu'elle est entrée dans un système de transformation combinatoire.

(14) Ces termes sont empruntés au vocabulaire de la biologie moléculaire.

(15) « Entretiens avec Jean Pouillon », *L'Œil*, n° 62, février 1960.

(16) Ceci évoque les têtes à jambes et les grylles gothiques [formes grotesques, caricatures médiévales gravées dans la pierre] sur lesquelles G. Lascault a attiré mon attention. Cf. Jurgis Baltusaitis : « Le Moyen-Âge fantastique » (chap. I).

LACAN

Je remercie très vivement GREEN de cet admirable exposé qu'il vient de nous faire sur sa position à l'endroit de ce que j'ai, comme il l'a rappelé, patiemment amené, construit, produit et que je n'ai pas fini de produire concernant *l'objet(a)*.

Il a vraiment très remarquablement montré toutes les connexions que cette notion comporte. Je dirai même qu'il a laissé encore en marge quelque chose qu'il aurait pu pousser plus loin - je le sais - et nommé quant à l'organisation des divers types de cure et à ce qui la constitue à proprement parler : à la fonction de *l'objet(a)* quant à la cure.

Je le remercie d'avoir fait cette clarification qui est bien plus qu'un résumé, qui est une véritable animation, un rappel excellent des différentes *étapes*, je le répète, dans lesquelles on peut préciser, là-dessus ma recherche ou mes trouvailles.

Je ne lui répondrai pas maintenant parce que nous avons un programme. Je pense qu'il voudra bien collaborer de la façon la plus étroite avec ce qui vient d'être recueilli pour que le texte de ce qu'il a donné aujourd'hui, et qui fait date, et qui peut nous servir de référence à ce qui sera développé et je l'espère, complété ou accru cette année, je pense que c'est une excellente base de travail pour ceux qui feront spécialement partie de ce séminaire fermé.

Merci beaucoup GREEN.

Vous avez rempli votre heure avec une exactitude que je ne saurais trop complimenter. Alors, je donne la parole à CONTÉ qui va vous proposer certain exposé de ce qu'il en est des articles de STEIN qui vont être aujourd'hui interrogés.

Néanmoins, je profite de l'intervalle pour vous faire part de ceci : d'un cercle d'étude et de travail qui s'appelle le cercle d'épistémologie et qui appartient à cette *École* dont nous sommes les hôtes ici. Ce cercle d'épistémologie s'est constitué au cours du cartel : *Théorie du discours de l'École freudienne* et il va publier des *Cahiers pour l'analyse*.

Le titre même de ces cahiers ne se commente pas plus. Mais je vous en donne quand même la direction et l'ouverture, la possibilité d'accueil. Ces cahiers seront mis à votre disposition bien sûr ici à l'entrée du séminaire mais à l'École Normale d'une façon permanente et également à la Sorbonne dans un endroit qu'on vous désignera ultérieurement.

J'ai donné à ces cahiers...

qui m'apparaissent animés de l'esprit le plus fécond et ceci depuis longtemps, je veux dire que le cercle qui va les éditer me paraît mériter toute notre attention, à tous ... j'ai donné ma première conférence de cette année qui, comme vous l'avez constaté était écrite, pour qu'elle soit publiée dans le premier numéro.

Il y aura d'autres choses. Vous verrez alors.

Je vais parler de deux articles<sup>54</sup> de STEIN en laissant de côté le troisième<sup>55</sup> plus récent, sa conférence sur *Le Jugement des psychanalystes* qui m'a paru poser des problèmes à un niveau différent.

Donc, ici deux articles qui se font suite et qui sont consacrés simultanément à fournir un certain repérage de la situation analytique et à élaborer une théorie du poids de la parole de l'analyste en séance.

Le premier article accentue surtout la référence au narcissisme primaire, le second introduisant l'opposition du narcissisme au masochisme est essentiel à la conception du transfert.

Je vais tout d'abord donner un compte-rendu rapide, trop rapide sûrement, de ce qui m'a paru constituer la contribution théorique essentielle de ce travail.

On me pardonnera, j'espère de passer peut-être un peu vite sur certaines articulations et surtout de priver ces écrits de leur référence à des cas cliniques précis qui leur donnent toute leur valeur de réflexion sur une expérience psychanalytique.

STEIN voudra bien tout au moins *me reprendre* pour le cas où j'aurai trahi ou mal traduit sa pensée.

Je donnerai ensuite un certain nombre de remarques critiques qui n'ont pas d'autre but que de tenter de saisir dans l'élaboration originale qui est la sienne les points de divergence avec l'enseignement de LACAN et par là, d'ouvrir un débat.

Le premier article est donc : « *La situation analytique, remarques sur la régression vers le narcissisme primaire dans la séance et le poids de la parole de l'analyste* », il a paru dans la *Revue française de psychanalyse*, 1964 : n° 2.

Le propos de STEIN vise à élucider le mode d'action de l'interprétation mais, je le cite ici :

*« Pour pouvoir aborder utilement la question, il faut se demander auparavant en quoi réside le pouvoir de la parole au cours de la séance, quel que soit le choix du contenu de l'interprétation, ce qui débouche sur le problème du pouvoir de la parole en général. »*

Ce problème, STEIN va l'aborder à partir de certains moments privilégiés de l'analyse. Telle est en effet la conséquence de la règle fondamentale : prié de se mettre dans un état d'attention flottante, le patient écoute en dedans et parle dans un seul et même mouvement. La perception et l'émission de sa parole sont *confondues*. Il ne parle pas, « ça parle ». L'analyste de son côté, en état lui aussi, d'attention flottante écoute le « ça parle ». Il n'écoute pas en personne, « ça écoute mais la parole et l'écoute ne font pas deux ».

*« Le patient et l'analyste tendent à être tous les deux en un, en lequel est contenu tout. La situation analytique, idéalement réalisée, ressemblerait tout à fait au sommeil et le discours qui s'y ferait entendre serait un rêve. »*

Ce qui est en jeu dans la situation analytique est donc bien une régression topique comportant « *l'abolition des limites entre le monde extérieur et le monde intérieur aussi bien du côté du patient que de l'analyste.* »

Cette régression topique est une régression vers le narcissisme primaire s'exprimant dans « *une certaine manière de bien-être qui mériterait – nous dit STEIN – d'être appelé le sentiment d'expansion narcissique* » ou encore dans « *l'illusion d'avoir l'objet du désir.* »

C'est ce qu'il dit à propos d'un exemple clinique ou dans le syndrome de béatitude accompagnant le début de certaines analyses. Or, de tels moments de l'analyse « *manquent rarement de susciter en séance l'évocation du passé.* »

« *La régression topique dans la situation analytique est à proprement parler la condition de la régression temporelle* » et « *c'est dans la régression topique que s'actualise un conflit paraissant répétitif du passé.* »

---

54 Conrad Stein, (1) *La situation analytique : remarques sur la régression vers le narcissisme primaire dans la séance et le poids de la parole de l'analyste, Revue Française de Psychanalyse*, mars-avril 1964, t. XXVIII, n° 2.

(2) *Transfert et contre-transfert ou le masochisme dans l'économie de la situation analytique, Revue Française de Psychanalyse*, mai-juin 1966, t. XXX, n° 3.

55 Conrad Stein (3) *Le jugement du psychanalyste, Interprétation*, Montréal, janvier-mars 1968, vol. 2, n° 1, p. 15-31.

Je cite encore :

*« Ce qui se passe à l'occasion de cette actualisation est analogue à ce qui se produit lorsqu'au moment du réveil, le rêveur formule le texte de son rêve. »*

Ici le patient sort de son état de libre association pour adresser la parole à l'analyste. Ça ne parle plus, il parle [en première personne], il réfléchit sur lui-même et corrélativement s'adresse à l'analyste comme à l'objet de son discours.

*« C'est en ce point précis - nous dit encore STEIN - qu'émerge l'agressivité, car l'agressivité, comme nous dit Freud, naît avec l'objet. »*

La suite de l'article enrichit cette articulation d'un certain nombre de précisions. Il peut en particulier y avoir au cours de la cure, défense contre la régression narcissique, en tant qu'elle peut favoriser la réapparition de conflits inconscients et d'angoisse.

Au parler facile, caractéristique de l'état d'attention flottante ou au silence de style fusionnel, s'oppose ainsi le parler sans discontinuer ou le silence vigile qui exprime toujours la défense contre la régression narcissique, la parole de l'analyste étant en pareil cas souhaitée comme protection contre la régression mais en même temps, redoutée en tant qu'elle « *prive le patient d'une satisfaction substitutive de l'expansion narcissique* », à savoir de l'exercice de la toute puissance.

La double incidence de la parole de l'analyste se trouve ainsi repérée :

- prononcée en personne, elle rompt l'expansion narcissique,
- alors que, se faisant entendre comme participant du « ça parle », elle favorise cette régression.

L'intonation ou le choix du moment de parler peuvent rendre compte de l'un ou l'autre de ces effets qui sont en fait habituellement présents simultanément mais en proportion variable.

J'ai signalé que le premier article introduisait donc une position de l'analysé qui, par rapport au narcissisme a valeur d'une situation de compromis. Craignant la régression, le patient tente de réduire l'analyste au silence, d'échapper à la fluctuation, en s'en faisant l'ordonnateur, d'en conserver la maîtrise et par là une jouissance substitutive de la régression narcissique.

Le deuxième article élabore cette position en opposant, cette fois, au narcissisme le masochisme du patient dans la cure. Il s'agit d'une conférence intitulée *Transfert et contre-transfert ou le masochisme dans l'économie de la situation analytique* prononcée en Octobre 1964 et que je remercie STEIN d'avoir bien voulu mettre à notre disposition.

L'expansion narcissique au cours de la séance est toujours menacée par l'éventualité de l'intervention de l'analyste en tant que celle-ci implique deux personnes séparées, donc une coupure entre le patient et ce qui n'est pas lui, « *une faille par où s'introduit un pouvoir hétérogène* » c'est-à-dire quelque chose qui est à mettre en rapport avec le principe de réalité.

Or, à ce niveau se réalise une fausse liaison constitutive du transfert.

*« Dans la situation analytique se produit un phénomène de confusion, de coalescence entre la représentation de l'intervention de l'analyste et la reconnaissance de la réalité du fait qu'il peut parler. »*

L'analyste apparaît comme l'origine de la réalité de l'existence, comme l'origine du pouvoir défaillant.

Le psychanalyste apparaît comme frustrant le patient de son plaisir de par sa propre volonté alors qu'il n'est point maître de la frustration que le patient éprouve dans *sa coupure* d'avec ce qui n'est point lui.

Ce phénomène - nous dit STEIN - nous est connu sous le nom de *transfert*. L'intervention de l'analyste passe dès lors pour « *un abus de pouvoir : Le transfert a pour corrélatif le masochisme* ». Mais en conférant à son analyste un tel *pouvoir absolu*, le sujet vise en fait à se rendre maître de ce même pouvoir qui manque à son accomplissement narcissique.

Se présentant comme bouffon, il fait du psychanalyste son roi. Il va souffrir pour le plaisir c'est-à-dire tenter de nier la réalité de l'existence tout en la reconnaissant puisque l'accomplissement narcissique est différé.

Plus fondamentalement encore, il vise à manquer au psychanalyste, « *à entretenir indéfiniment son désir en ne le satisfaisant point* ». Il s'agit pour lui d'être l'objet manquant, objet dont la complétude figure en somme « *l'accomplissement du narcissisme qui ne saurait être* ». Par cette réalisation substitutive il simule « *la possibilité que la frustration puisse ne plus être* ».

Ceci nous fait alors accéder au pas suivant qui est la reconnaissance de la visée sadique impliquée dans le masochisme du sujet, à savoir l'appel au contre-transfert car le psychanalyste qui subit le lot commun de ne pouvoir échapper à la frustration, peut à la limite se laisser tromper et se croire en effet maître de la frustration.

Restant frustré dans la réalité de son existence, il serait dès lors tenté d'attribuer le non accomplissement de son propre narcissisme à l'unique manquement de son patient ainsi devenu l'objet qui lui manque. C'est ainsi que le transfert s'établit dans la visée illusoire de la restauration d'un accomplissement narcissique supposé perdu, sous le signe de l'incertitude.

La terminaison de l'analyse, à l'inverse, implique l'accès à un certain ordre de certitude dans l'existence ou de savoir dans la frustration. À partir de ce très bref résumé des deux travaux de STEIN, je vais proposer un certain nombre de *remarques critiques* qui vont s'ordonner en trois groupes. Le premier groupe concerne le premier article surtout et l'opposition ou l'alternance introduite par STEIN et destinée à rendre compte à ce niveau du dynamisme de la cure.

Je rappelle qu'il situe d'une part, la règle de libre association qui tend à induire chez le patient un mouvement de régression vers le narcissisme primaire caractérisé comme fusion avec l'analyste et d'autre part, *la régression topique vers le narcissisme* conditionne une régression temporelle à savoir la ré-émergence des conflits anciens ou la répétition des conflits en quoi consiste à proprement parler le transfert.

La *compulsion de répétition* apparaît comme la négation de la compulsion à la régression topique où je cite encore une autre formule « *toute l'analyse est dans cette opposition* ».

Voici à ce propos toutes les questions que j'aimerais poser concernant la situation fusionnelle. Je rappelle deux formules, il y a un unique « ça » parlant et écoutant, ou encore le patient et l'analyste tendent à être tous deux en UN, en lequel est contenu tout. Eh bien, les moments où semblent se confondre la perception et l'émission de la parole dans une immédiateté où s'abolirait tout écran et tout intermédiaire, s'ils évoquent effectivement certaines situations cliniques, semblent assez exceptionnels dans l'ensemble et posent donc d'emblée le problème de leur signification dans la cure et tout particulièrement par rapport au transfert.

Certes c'est bien là ce que STEIN élabore dans son travail mais au niveau, pour ainsi dire, d'une expérience clinique globale, nous serions tentés de lui demander ce qui l'a conduit à choisir de privilégier des situations relativement rares pour en faire l'un des repères fondamentaux de la cure, ou encore...

pour rester à ce niveau clinique  
...nous aimerions peut-être savoir s'il tendrait à rapporter de tels faits à une structure névrotique déterminée par exemple, ou bien comment il les situerait par rapport à l'ensemble de la cure et par rapport à ses différents temps.

Dans un registre maintenant plus théorique le problème se poserait de savoir comment STEIN conçoit la régression topique dans la cure et dans quelle mesure elle lui paraît impliquer une situation de style fusionnel alors qu'elle paraîtrait avoir à première vue rapport avec quelque chose qui serait au contraire de l'ordre d'un dévoilement du grand Autre pour se référer ici à l'enseignement de LACAN.

Ou encore, y a-t-il lieu de faire converger l'état de libre association et l'activité du rêve d'une part, la réémergence du conflit et le récit du rêve conçu comme réflexion sur le rêve d'autre part.

Nous savons par exemple qu'un doute portant sur un des éléments du rêve, au moment de son récit, énoncé dans le récit, doit être considéré comme faisant partie du texte du rêve et que le sujet reste impliqué dans le texte du rêve précisément. Parallèlement, à propos de l'unique « ça » parlant et écoutant, nous lui demandons ce qu'il en est de l'analyste dans les moments narcissiques de la cure. Son *mode d'être* est-il à rapprocher de l'activité du *rêve* ? Autrement dit, est-il lui aussi soumis à la régression topique ou s'agit-il plutôt d'un fantasme de fusion de l'analysé ?

À propos maintenant du narcissisme primaire, il est présenté essentiellement comme une situation limite référée à une identification primaire fusionnelle ou à un état de satisfaction hallucinatoire du désir supposant une situation régie par *le principe de plaisir*.

Une note qui fait référence à NACHT met la fusion en rapport avec la mise en suspens de la parole séparatrice et paraît impliquer référence à un état anté-verbal ou préverbal. Certes, il nous est souligné que la régression en séance n'atteint jamais tout à fait le narcissisme primaire bien entendu, il y a seulement mouvement vers. Cependant, un certain nombre de passages du texte paraissent proposer le narcissisme comme quelque chose qui serait un pas primordial ou un premier temps du développement.

Le deuxième article, par contre, introduit un autre aspect. Le patient, pour figurer l'accomplissement du narcissisme impossible est conduit à tenter de se poser comme l'objet manquant, à la limite l'objet comblant de son analyste.

Il semble ainsi viser la restauration du narcissisme de l'autre et ce narcissisme se présenterait alors comme le mythe ou le fantasme de *la complétude du désir de l'Autre*. Nous nous étions demandés lequel de ces deux aspects semblait à STEIN le plus décisif, le plus essentiel ou encore comment il les articulait entre eux. Depuis lors STEIN, dans sa conférence sur *Le jugement du psychanalyste* a apporté sur ce sujet un certain nombre d'articulations précises et je pense que c'est dans cette direction qu'il serait conduit à nous répondre.

Je maintiens cependant cette interrogation dans la mesure où le problème restait posé au niveau de ces deux premiers articles. À propos maintenant du *deuxième article* plus spécialement, j'aimerais interroger le texte de STEIN sur les rapports de ces repères théoriques avec certaines catégories lacaniennes, notamment le grand Autre, le petit autre et *l'objet(a)*.

Je dois dire à ce propos que c'est la catégorie de *l'autre imaginaire* qui me paraîtrait le plus souvent primer au point que son travail m'a paru tendre, à différents moments, à présenter la situation analytique comme une situation duelle par exemple lorsqu'il met l'accent sur la dialectique de la frustration dans l'analyse.

De même dans le premier article, il nous est dit qu'au moment de la réactualisation du conflit, l'agressivité naissant avec l'objet, le patient sort de la fusion pour s'adresser en personne à l'analyste lui aussi re-personnalisé comme *objet* de son discours. N'est-ce point là situer l'analyste essentiellement comme l'autre imaginaire de la rivalité agressive ?

Certes STEIN introduit aussi le grand Autre qui se trouve également, certainement impliqué par ce que je viens de dire, ou également lorsque l'analyste se trouve désigné comme maître de la frustration ou source du pouvoir hétérogène mais il m'a paru néanmoins difficile de différencier dans son texte le grand Autre de l'autre de la relation imaginaire.

Enfin, STEIN introduit quelque chose qui semblerait proche de la catégorie de *l'objet(a)* en particulier dans le deuxième article : l'analysé tentant de se situer comme l'objet manquant de son analyste. Sans vouloir reprendre ici l'apport de LACAN concernant *l'objet(a)* et l'articulation du désir sadique et du désir masochiste, je fais la remarque que STEIN paraît à ce moment s'engager dans une description de la situation analytique en terme de désir.

Nous retrouvons alors la question : comment articule-t-il *ce niveau* avec celui du *narcissisme* ? En particulier avons-nous à situer *l'objet(a)* comme ce dont la possession, à la limite, serait restauration de la complétude perdue ?

Ou encore, si le narcissisme est synonyme de la disparition des limites entre le *moi* et le *non-moi*, est-il vraiment à rapprocher de ce qui peut se conduire au cours de la cure de l'ordre d'une évocation fantasmatique de l'objet qui ne paraissait impliquer une structure articulée plutôt qu'une indistinction fusionnelle.

Enfin, troisième groupe de remarques, je voudrais pour terminer reprendre les choses au niveau de ce qui fait l'axe du travail de STEIN et lui donne toute sa valeur pour nous, à savoir la mise en place du repérage du choix de la parole de l'analyste comme tel, ou encore du pouvoir de la parole.

Ce qui semble d'abord devoir être remarqué c'est que STEIN paraît amené à devoir orienter sa recherche par rapport à une série de positions à deux termes :

- par exemple l'alternance : *régression narcissique, réémergence des conflits*,
- ou bien l'opposition *narcissisme, masochisme*.

Ceci recouvrant les dualités freudiennes principe de plaisir – principe de réalité, processus primaire – processus secondaire.

S'agit-il là d'un modèle conceptuel que nous devrions considérer comme nécessairement impliqué comme cadrage de la situation analytique ? STEIN voit, bien-sûr, le terme de ses propos : c'est en somme une interrogation sur l'impression que son texte donne, qui est axé finalement essentiellement sur l'opposition *réel–imaginaire* en faisant passer au deuxième plan *la dimension propre du symbolique*.

Certes mon impression tient probablement au fait que STEIN, dans ce texte n'expose qu'un des niveaux de son articulation mais à ce niveau-même, la question méritait peut être cependant d'être posée.

Par exemple, dans le premier article, la parole de l'analyste prend son poids de ce qu'elle va dans le sens de la régression ou introduit au contraire une rupture restituant alors la dualité des personnes.

La parole est là pour renforcer l'unité ou souligner la dualité. Cette dernière éventualité paraît plus essentielle puisque STEIN soutient son point de vue en situant la parole comme ce qui intervient pour rompre le narcissisme en séparant le moi de ses objets. La parole est coupure. Elle est cette coupure qui introduit la double polarité sujet-objet.

J'avoue ici ne pas très bien savoir s'il y a lieu d'introduire essentiellement la parole comme coupure engendrant une dualité et ne pas saisir non plus exactement comment cette présentation s'accorde avec ce qui est dit des moments narcissiques de la cure où le sujet écoute en dedans et parle dans un seul et même mouvement, où ça parle, la parole semblant épouser le flux psychique sans faille ni coupure.

Dans le deuxième article, la parole s'oppose au narcissisme comme le principe de réalité au principe de plaisir : elle est ce qui oblige le patient à constater qu'il y a réalité, de son impossibilité de son accomplissement narcissique. Il y a là aussi une dualité sous la parole supportée et imposée au sujet. La parole est située du côté du réel représenté par l'analyste comme maître de la frustration.

Ceci serait-il à mettre au compte de l'erreur transférentielle ? Il me semble cependant que l'articulation de la parole et du *réel* comme tel gagnerait à être précisée.

C'est la même question qui se poserait enfin à propos de la fin de la cure comme savoir sur la frustration. Ce n'est pas l'analyste, nous dit STEIN, qui frustre le sujet de sa toute-puissance, mais la « *frustration est la réalité même de l'existence* ». Le psychanalyste aurait-il alors à jouer les représentants de la réalité dans le but d'y ramener ses patients ? Je force ici le texte et c'est seulement dans le but d'interroger STEIN sur le rôle décisif qu'il accorde à la frustration.

Il me semble que la catégorie plus radicale du manque peut se révéler plus maniable aux différents niveaux de la structure en permettant par exemple de situer la castration par rapport à la frustration et d'articuler plus précisément le symbolique par rapport au réel et à l'imaginaire. Je clos ici ces remarques qui visaient seulement à introduire une discussion.

LACAN

Sans m'attarder à tout ce que j'ai fait dire à CONTÉ, je crois que - m'adressant à STEIN - il ne peut que reconnaître qu'il y a là l'exposé le plus strict, le plus exact, le plus articulé, le plus honnête et j'ajouterais, le plus sympathique qu'on puisse donner de ce que nous connaissons actuellement de sa pensée, dans un effort qui n'a pas manqué de le frapper pour autant qu'incontestablement ce sont des avenues, si je puis dire, qui nous ont déjà servi au moins pour une grande part et qu'il était même votre fin de les intégrer, de mettre l'accent sur ce en quoi, mon Dieu, elles vous servent et rendent compte d'une authentique expérience.

Ce n'est pas maintenant que - moi - je vais mettre en valeur tout ce qui m'apparaît dans la position qui est la vôtre, garder la marque d'une sorte de retenue, de tension, de freinage liée à d'autres catégories qui sont celles, je dois dire, plus courantes dans la théorie commune qui est donnée actuellement de l'expérience analytique et dont les deux termes sont très bien marqués aux deux pôles dans ce que vous avez exposé, d'une part la notion, si discutable et dont ce n'est pas pour rien que je ne l'ai pas discutée jusqu'à présent à savoir celle du *narcissisme primaire*. J'ai considéré que, au point de mon élaboration, elle n'était jusqu'à présent, pour personne de ceux qui me suivent au moins, abordable. Vous verrez que...

avec les dernières notations topologiques que je vous ai données, il va paraître tout à fait clair que la différence de ce que j'ai assené comme articulation avec ce qui est jusqu'ici reçu dans cet ordre et montré en même temps, ce qui est toujours nécessaire, comment la confusion a pu se produire... que c'est là un nœud, qu'avant de l'aborder, on en approche, ce n'est pas maintenant que je vais le marquer. Peut-être même pas aujourd'hui du tout, quoique, que je peux peut-être à la fin de la séance en donner une indication.

D'autre part, le centrage tout à fait articulé et précis que vous donnez du schéma de la psychanalyse comme restant sur la frustration puisque, dites-vous, c'est autour de la frustration que se situe et même, comme vous le dites, que c'est là ce qu'on appelle à proprement parler le transfert, à savoir que l'analyste est - au départ - le représentant pour le sujet du pouvoir, de la toute-puissance, qui s'exerce sur lui sous la forme de la frustration et que - à la fin - la terminaison aboutira à ce savoir sur le fait que la frustration est *l'essence divine de l'existence*.

Je pense que là aussi, ce que j'ai fait et amené consiste proprement à dire qu'il n'y a pas que cet axe et que, en tout cas, la définition que vous donnez à la page 3 ou 4 de l'article sur transfert et contre-transfert, que ce qu'il en est, quand vous dites que ceci est à proprement parler le transfert, c'est très précisément pour dire le contraire que j'ai introduit le transfert par cette formule-clé, pour obtenir ce point de fixation mental à la direction que j'indique, c'est à savoir que le transfert est essentiellement fondé en ceci que, pour celui qui entre dans l'analyse, l'analyste est le *sujet supposé savoir*.

Ce qui est strictement d'un autre ordre, comme vous le voyez, à ce que je développe actuellement. C'est cette distinction de la demande et du transfert qui reste au départ, dans l'analyse autour de cette *Entzweiung* de la situation analytique elle-même par quoi tout peut s'ordonner d'une façon correcte c'est-à-dire d'une façon qui fasse, en quelque sorte, aboutir l'analyse à un terme, une terminaison à proprement parler, qui est d'une nature essentiellement différente de ce savoir sur la frustration. Ceci n'est pas la fin de l'analyse.

Je dis cela pour axer en quelque sorte, je ne dis pas qu'avec ça je clos le débat, au contraire, je l'ouvre, je montre que les lignes de fuite sont complètement différentes de ce que j'appellerai, en abrégé votre systématique qui après tout... que je n'ai pas de raison de considérer comme close. Peut-être que vous la rouvrirez. C'est votre systématique conçue, fermée, avec ce que nous avons actuellement, qui présente déjà un certain corps.

Je regrette assurément que CONTÉ, dans un dessein que l'on peut dire de rigueur, voyant qu'il n'arrivait pas tout à fait à voir le virage, la transformation, qui se produit dans votre 3<sup>ème</sup> article, qui contient également des choses, à mes yeux, extrêmement discutables, nommément l'accent que vous mettez sur la communication. Il s'agit évidemment toujours du sens qu'a la parole de l'analyste. Je souligne d'ailleurs, au point où nous en sommes de l'avancement des choses, que je ne considère pas que nous allons liquider tout ce débat aujourd'hui. Le 4<sup>ème</sup> mercredi de Janvier nous permettra de donner. Au point où nous en sommes du temps, est-ce que vous verriez déjà, vous, des choses qui vous paraîtraient bonnes à dire ou voulez-vous par exemple laisser MELMAN - qui a aussi quelque chose à dire - MELMAN avancer ce qu'il a apporté ?

STEIN : Je crois qu'il vaut mieux que je laisse d'abord parler les autres.

LACAN : Mais oui, parce qu'après tout, même si aujourd'hui vous n'avez pas tout votre temps de réponse, nous sommes réduits à un nombre limité justement pour ça, pour que nous considérions... pour que *l'enregistrement* de ce qui a été reçu puisse d'ici là mûrir. D'autres peut-être voudront intervenir. Je donne la parole à MELMAN.

STEIN : Je voudrais quand même, avant que MELMAN ne parle, dire combien j'ai apprécié l'exposé de CONTÉ.

Je reprendrai les choses au point même où CONTÉ les a fait partir. Du fait de ces travaux de STEIN, on peut penser qu'ils méritent une attention d'autant plus sympathique et soucieuse, qu'ils semblent constituer une sorte de réflexion sur une théorie générale de la cure psychanalytique, et que STEIN fait carrément partir sa réflexion du pouvoir de la parole de l'analyste, ce qui - dit STEIN - débouche sur le problème du pouvoir de la parole en général et qui culmine à la fin de ce premier article paru dans la *Revue Française de psychanalyse*, Mars-Avril 1964, dans cette formule :

*« Considérer le contenu des paroles prononcées, ne suffit jamais à rendre compte du changement produit par la parole en celui qui l'entend. Envisager, comme je l'ai fait ici, contrairement à la coutume, le discours analytique, autrement que du strict point de vue du contenu des paroles prononcées, ce paraît être un pas à la suite duquel l'intelligence du dit contenu se trouvera fondée sur celle du pouvoir de la parole. Car, c'est bien en apparence sur l'intelligence du contenu que se fonde pour l'essentiel l'action consciente du psychanalyste dans le progrès de la cure. »*

Le petit point que l'on pourrait remarquer c'est que, passer du pouvoir de la parole de l'analyste au pouvoir de la parole en général constitue un franchissement, constitue un pas, bien entendu, à mes yeux tout à fait souhaitable, mais qui implique bien, néanmoins, que nous avons affaire dans l'analyse au langage.

Et cette deuxième proposition, qu'il s'agit de considérer le contenu des paroles prononcées paraît une illustration si saisissante de ce qu'elle veut dire, que l'on pourrait aller chercher sa valeur, son poids, non seulement au niveau de son contenu mais également de son contenant, pour y remarquer par exemple que, au niveau de son contenant, il manque certains termes qui sont ceux, tout simples...

que je me permets de réintroduire ici pour la clarté de ce que je veux dire  
...qui sont les termes, bien entendu, de signifiant et de signifié, et dont je pense que leur introduction, met mieux sur les rails ce que STEIN veut dire.

En effet, que dit l'auteur ?

Je reprends ici un petit point développé par CONTÉ. C'est que la parole dans la cure aurait deux faces :

- L'une, celle du patient qui est ordonnée pour *l'association libre* et qui oriente irrésistiblement le patient dans la régression vers une expansion narcissique - narcissisme primaire - et dont le bien-être extrême, ultime, hypothétique, est lié au sentiment de fusion avec l'analyste, la dite fusion pouvant figurer la retrouvaille avec l'objet perdu, mythique, premier, du désir.
- L'autre face de la parole est celle de l'analyste dont celui-ci dispose et dont il peut se servir, soit pour favoriser cette régression vers cette expansion narcissique de type primaire, soit introduire une inévitable coupure, celle de la réalité dont, à tort, le patient le ferait agent.

On ne peut que marquer déjà ici la position assez particulière accordée par STEIN à la parole de l'analyste et qui, semble-t-il s'éclaire encore mieux dans ce dernier travail fait tout récemment aux lundis de Pierra AULAGNIER à Sainte-Anne, dernier travail qui porte pour titre *Le Jugement du psychanalyste* et où l'auteur dit ceci :

*« La parole exceptionnelle du psychanalyste qui vient combler l'attente du patient est effectivement reçue avec plaisir. Elle neutralise une tension dans un sentiment d'adéquation et de soulagement même si tout de suite après, elle doit susciter la colère, l'opposition ou la dénégation. De là sa comparaison fréquente à une substance, nourriture, sperme, ou enfant qui viendrait remplir le ventre du patient quitte parfois à ce qu'il en ait la nausée. »*

*Qu'ayant reçu une interprétation vers la fin de la séance, une patiente répond : vous m'avez fait plaisir, je voudrais partir là-dessus, qu'à la séance suivante elle évoque : le plaisir que j'ai quand vous me parlez, le côté inattendu de vos paroles et pourtant, c'est comme un miracle mais cette comparaison ne me plaît pas car dans le miracle - ajoute la patiente - il y a quelque chose de passif et que la patiente a du mal à expliciter son et pourtant qui se réfère à la peur que le plaisir ne dure pas et à son impression de ne pas pouvoir saisir tout ce que son psychanalyste lui dit. Et cela se termine ainsi ! Et l'on ne sera pas surpris de voir dans la suite, qu'elle avait reçu l'interprétation comme un enfant que son psychanalyste lui aurait donné : satisfaction coupable. »*

Et il me semble que c'est au niveau d'une formulation ici devenue tout à fait claire que se précise mieux sans doute ce que voulait dire STEIN quand il disait que le contenu n'épuisait pas *la parole de l'analyste*.

Et en effet, ce contenu tel qu'il est appelé loi, semble évoquer « nul signifié qui appellerait par là-même quelque articulation signifiante » mais semble essentiellement évoquer la place d'où la parole de l'analyste prendrait cette brillance si singulière.

Je ne crois pas forcer ici la pensée de STEIN en citant par exemple cette phrase, toujours dans ce dernier travail lorsqu'il dit que : « *La parole du psychanalyste est toujours attendue comme la répétition d'une parole déjà prononcée.* »  
J'aurai tendance bien entendu à dire : « *comme l'évocation d'une place déjà là de toujours* ».

Je continue STEIN :

« *Parole mythique, parole fondatrice qui l'établit à la fois (qui établit le patient à la fois) car ces deux effets sont inséparables en tant qu'objets du désir de l'Autre et en tant que sujet d'une faute originelle.* »

Et il me semble que, toujours en accordant à ces éléments leur place qui, à nos yeux paraît très importante dans le travail de STEIN et dans les effets qu'il fournit, je dirai que, supposer que la parole de l'analyste s'exerce à cette place dont j'essayais tout à l'heure d'évoquer la brillance si particulière, suppose bien entendu que l'analyste accepte ou entérine, pose tout simplement que sa parole vienne de ce lieu, et il me semble que tout un certain nombre d'articulations présentes dans le texte pourraient éventuellement s'ordonner autour de cette position supposée de la parole de l'analyste dans la cure.

Par exemple, lorsqu'il est dit que par ses libres associations l'analysé « *dans le parfait accomplissement de son don* » (c'est une citation) cherche à réaliser sa parole vers cette *même place* qui est celle visée *de l'analyste*, on peut penser donc que, si par ce don, l'analysé cherche à rejoindre ici ce qui peut lui sembler la place où la parole de l'analyste, il est susceptible éventuellement d'inscrire, disons un vécu, pour simplifier un terme de fusion mythique voire même dans quelque chose qui peut, à ce moment-là prendre le terme de cette extension narcissique si particulière susceptible d'aboutir à ces effets extrêmes c'est-à-dire à celui d'une fusion avec l'analyste.

J'ai un petit peu là-dessus... J'ai l'impression que je n'ai pas dit cela tout à fait clairement mais ce que je veux dire c'est qu'à partir du repérage de cette place on peut se demander si effectivement, à partir de ce moment-là, le mouvement de l'analysé dans la cure n'est pas une tentative de rejoindre un lieu à partir duquel effectivement une fusion mythique peut, de toujours, être supposée et peut-être évidemment, dans ce mouvement situer quelque chose qui est ce bien-être ineffable inscrit sous le terme de l'expansion narcissique primaire.

On pourrait également se demander *si situer la chose ainsi...*

je veux dire *la parole de l'analyste* à cette place ne vient pas, cette parole qui peut, soit combler cette régression narcissique, soit introduire la coupure

...si voir les choses ainsi ne vient pas rappeler cette bivalence courante et fréquente qui rappelle une spéculation fréquente qui a sans doute sa valeur sur le bon et sur le mauvais objet.

On pourrait se demander si également *situer les choses ainsi* n'est pas quelque chose qui permette de comprendre...

car à mes yeux, je dois dire, ça a paru comme assez surprenant

...le fait que si le sujet vient à manquer à la règle fondamentale dans la cure, il puisse immédiatement se sentir *coupable de masturbation*. On peut donc dire que là aussi, en situant les choses ainsi, où *coupable de quelque satisfaction auto-érotique originelle*.

On pourrait donc se demander si le refus du patient lorsqu'il vient à manquer à la règle fondamentale, de perdre quelque chose, en obéissant à cette règle imposée par l'analyse, si ce refus du patient n'est pas quelque chose qui prend ce caractère éventuellement auto-érotique ou masturbateur parce qu'il pourrait signifier la crainte ou le refus de se perdre, lui, le patient, en quelque objet à préciser qui serait, lui, détenu précisément au pouvoir et aux mains de l'analyste.

Que, par exemple, dans le dialogue de la cure puissent intervenir des éléments qui fassent intervenir le corps, le somatique, au niveau d'un malaise que la parole de l'analyste serait susceptible de lever. Il faut que je cite là encore ces quelques phrases qui me paraissent tout à fait claires et tout à fait intéressantes dans le propos, dans le texte de STEIN.

Il dit par exemple ceci :

« *Levant l'incertitude, cette parole de l'analyste supprime du même coup le malaise. Mais cette incertitude, le patient l'avait déjà partiellement levée en traduisant son malaise en une affection plus ou moins déterminée de son corps, phénomène très voisin de celui de la complaisance somatique que Freud étudie à propos de l'hystérie de Dora.*

*À l'incertain malaise dans l'attente de la parole du psychanalyste, le patient avait substitué une souffrance qui impliquait la représentation assez précise de la substance ou de l'agent physique nécessaire à sa suppression. Cela lui permettait au moins de savoir de quoi il manquait. Il lui avait suffi de prendre modèle sur une souffrance autrefois ressentie en raison de l'action de facteurs naturels et ainsi s'explique le fait que la parole de l'analyste puisse agir comme si elle était une substance ou un agent physique.* »

J'aurai tendance, d'ailleurs STEIN dit ailleurs, n'est-ce pas parfaitement que cette parole de l'analyste est également la même qui, enfin c'est encore beaucoup mieux imagé lorsque par exemple STEIN la compare à la nourriture :

*« Cette parole qui a pour effet d'entraîner une modification corporelle tout comme la nourriture calme la faim, ou comme les rayons du soleil suppriment la sensation du froid. J'ai déjà signalé - dit STEIN - que la parole pouvait à l'occasion faire disparaître une rage de dents ou un mal de tête. Il n'est pas rare non plus qu'elle calme une sensation de frais ou qu'elle réchauffe. Une telle identité d'effets pourrait donner à penser qu'elle est le substitut d'une substance ou l'agent d'une action physique ou qu'elle est d'une même nature. »*

Enfin, j'aurai tendance à voir également dans cette position, dans cette place particulière accordée à la parole de l'analyste quelque chose qui ferait que peut-être, la démarche logique de l'auteur se trouve engagée dans un système parfaitement binaire - CONTÉ a dit *duel* tout à l'heure - un système binaire soutenu par un modèle fondamental et que j'aurai tendance à voir comme ceci, non pas quelque chose qui serait comme ça, par exemple sous la formule « être ou ne pas être » mais quelque chose qui serait peut-être plutôt « être ceci ou être cela ».

Enfin, je me demandais aussi si ce n'est pas à partir de cette place, de ce lieu accordé à la parole de l'analyste que se trouve forcément posé le problème de la fin de la cure, dans cette situation close où effectivement comme le fait STEIN, ils ne peuvent être inscrits, ils ne peuvent être traduits qu'en termes d'artifices techniques.

Je dois dire que, bien entendu, STEIN ne va pas, dans ses propos, dans les textes que nous avons étudié ne va pas au delà de cette introduction, mais en tout cas, c'est néanmoins ainsi, je veux dire en termes d'artifices techniques, que cette fin de cure est évoquée et effectivement, bien sûr, on peut se demander comment dans cette situation duelle, relativement immobile et situant en ce lieu la parole de l'analyste les choses pourraient être tellement différentes.

Enfin, pour terminer, l'auteur pose, bien entendu, le problème de la vérité.

*« Comment - dit STEIN - l'analyste pourrait-il faire de sa parole la garantie de vérité alors que le patient dans le transfert lui attribue un pouvoir qu'il n'a pas ? »*

Ce qui débouche, bien entendu sur des formules qui font de l'analyste un trompeur, tout simplement lui-même trompé. Et je dirais que c'est pour sa part effectivement ce que je serais amené éventuellement à situer. Je veux dire dans une telle articulation bien qu'après tout, je vois mal effectivement comment il pourrait, là, en être autrement si l'analyste n'était amené peut-être, n'était conduit à aliéner autre chose à la place du leurre.

STEIN ajoute encore :

*« Il n'y aurait pas de psychanalyse si le psychanalyste prétendait se poser à tout instant en fidèle serviteur de la vérité. »*

Je relis bien cette phrase :

*« Il n'y aurait pas de psychanalyse si le psychanalyste prétendait à tout instant se poser en fidèle serviteur de la vérité. »*

Je dois dire que, pour ma part, je ne suis pas du tout d'accord, bien entendu, avec cette conclusion, que je pense, bien au contraire - je termine de façon abrupte et un petit peu rapide - que l'analyse a au contraire ce rapport fondamental à la vérité et que, si le psychanalyste ne pouvait effectivement en être constamment le garant, on risquerait de se retrouver dans ces positions de leurre, dans ces positions de trompeur trompé avec les conséquences que cela peut avoir sur le déroulement de la cure que j'ai essayé peut-être de manière un petit peu difficile ou pas toujours très claire de retracer dans ton propos.

LACAN

Il est deux heures deux. Je vous demande encore deux minutes. Je ne pense pas que STEIN répondra *aujourd'hui*. Le temps manque tout à fait et je pense que les choses doivent être reprises.

Une part, une part seulement de la difficulté du texte de MELMAN vient certainement de ceci que cet article sur *le Jugement psychanalytique* de STEIN n'a pas été suffisamment présenté.

Je pense qu'il n'échappe pas à STEIN lui-même ceci - que je vais éclairer tout de suite - qu'en somme MELMAN s'est livré à une lecture d'un article essentiellement fondé sur la fonction de prédication de l'analyste.

C'est en quelque sorte, pour autant que cette prédication, dites-vous, est attendue que vous notez, au niveau de quatre ressorts quels sont ses effets. Pour expliquer ces effets mêmes, MELMAN suppose de votre part une appréhension plus centrale de cette fonction de la parole de l'analyste. En somme il l'a lu - il ose le lire - au-delà de ce que vous osez vous-même voir. Chacun a tout de même pu suivre cette place qu'il désigne et c'est une interrogation. Ce n'est pas une prise de position.

C'est bien pour ça qu'il n'a pas nommément désignée, précisément en fin de compte, la place de *l'objet(a)*. Vous l'avez senti tout au long de l'exposé de MELMAN et ceci encore pose des problèmes, puisque, aussi bien ce serait de nature à réformer toute la chaîne de votre conception, sinon la nôtre, enfin la nôtre depuis dix ans, du rapport du patient à la parole de l'analyste qui n'irait presque à rien de moins qu'à être une position constituée non pas du tout là, il ne s'agit pas du masochisme, nous avons laissé complètement de côté aujourd'hui notre conception du masochisme parce qu'elle pose trop de problèmes.

Mais une conception en quelque sorte hypochondriaque de la fonction de la parole de l'analyste.

Naturellement, tout aboutit, il l'a fait admirablement aboutir, à cette difficulté que vous avez soulevée :

« *l'analyste doit-il être le fidèle serviteur de la vérité ?* » .

C'est ce que j'ai apporté récemment en disant qu'il n'y a pas de vrai sur le vrai.

Est-ce que ce n'est pas là ce qui vous permettrait de corriger ce qu'a, en quelque sorte, de simple approximation, cette notion, bien sûr, que le psychanalyste ne peut pas être le fidèle serviteur de la vérité pour la raison *qu'il ne s'agit pas de la servir*.

En d'autres termes, on ne peut pas la servir. Elle se sert toute seule.

Si l'analyste a une position à définir, c'est bien ailleurs que dans celle d'une *Bejahung* qui n'est en effet, jamais que la répétition d'une *Bejahung primitive*.

C'est bien plutôt justement que ce qui a été introduit lors d'un débat interne à notre École à quoi GREEN, qui en avait eu quelque écho, faisait allusion tout à l'heure.

Si justement l'analyste est dans une certaine position, c'est bien plutôt dans celle qui n'est pas encore du tout, je dirais...  
on en a parlé, pas encore élucidé  
...c'est la *Verleugnung* précisément.

Je vous donne ça comme dernière suggestion. Si vous voulez c'est à partir de là que nous pourrions reprendre le quatrième mercredi de Janvier ce débat donc simplement ouvert. Je pense que tout de même, s'il s'agit de STEIN, vous en avez eu aujourd'hui pour votre faim. Inutile d'ajouter que ce qui est amorcé [...] et que je pose comme une dernière question : est-ce qu'il n'y a pas une profonde confusion dans cette espèce de valeur prévalente, de valeur toujours de point d'aspiration, qu'à la pulsion orale dans toutes nos *théorisations* de l'analyse ?

Est-ce que ça ne vient pas d'une méconnaissance fondamentale de ce que peut avoir d'orientant, de directeur, dans un tel point de fuite, le fait qu'on oublie que la demande se prononce - quelle qu'elle soit - avec la bouche ?

Je vous souhaite une bonne année ! Vœux affectueux, vœux après tout qui dans ma bouche prend sa portée de pouvoir au moins sur un point, si réduit soit-il, de votre intérêt, y apporter moi-même quelque chose.

Nous allons poursuivre ce que nous avons à dire cette année de *l'objet(a)*.

Si vous me le permettez à la faveur de cette coupure et de ces vœux, d'y mettre l'accent sur une certaine solennité<sup>56</sup>, c'est le cas de le dire, nous dirons de cet *objet(a)*...

*objet de déchet*, vous en avez eu déjà assez d'approches pour sentir la pertinence de ce terme, objet, dans une certaine perspective et dans un certain sens rejeté, oui  
...ne dirons-nous pas de lui que, comme il est prédit, *Pierre de rebut* il doit devenir la *Pierre d'angle*<sup>57</sup> ?

Il est présent partout dans la pratique de l'analyse, encore, en fin de compte peut-on dire que personne ne sait le *voir*. Ceci n'est pas surprenant s'il a la situation des propriétés que nous lui donnons : l'articulation que nous allons essayer une fois de plus de faire avancer aujourd'hui.

Que personne ne sache le *voir*, est lié, nous l'avons déjà indiqué, à *la structure même de ce monde* en tant qu'il paraît être *coextensif* au monde de la vision. *Illusion fondamentale* que depuis le départ de notre discours nous nous attachons à ébranler, à réfuter en fin de compte. Mais que personne ne sache le *voir* - au sens ou *sache* c'est *puisse le voir* - n'excuse pas que personne encore n'ait su le *concevoir*, quand, comme je l'ai dit, son aperception est constante dans la pratique de l'analyse.

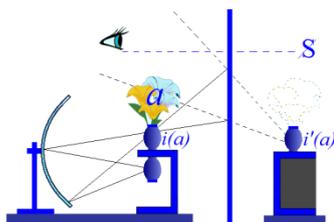
Tant et si bien - tant et tellement - qu'après tout l'on en parle de cet *objet* dit « *prégénital* », dont on se gargarise pour essayer, autour, de typifier cette appréhension injuste, imparfaite, d'une réalité dont la prise, dont la forme serait liée au seul effet d'une *maturation*... dont assurément les piliers sont fermes dans l'analyse, à savoir le lien qu'il y a entre cette *maturation* et quelque chose qu'il faut bien appeler par son nom : une *vérité*.

Cette *vérité* c'est que cette maturation est liée au *sexe*. Encore tout ceci dut-il paraître noyé dans une confusion du « *sexe* » et d'une certaine *morale sexuelle* - qui sans doute n'est pas sans être intimement liée au sexe puisque la morale en sort - qui, faute d'une délimitation suffisante, *fait de cet objet prégénital la fonction d'un mythe* où tout se perd, où l'essentiel de ce qu'il peut et doit nous apporter, quant à la fonction plus radicale de la structure du sujet tel qu'il sort de l'analyse, est qu'il abolit à jamais une certaine conception de la connaissance.

On en parle donc beaucoup :

- et non pas seulement au sens qui, je l'ai dit, est bien excusable, à savoir le « *voir* », car nous verrons quelles sont les conditions pour qu'une chose soit vue,
- et *sans savoir même le sens de ce qu'on en dit*, en quoi - puisque cette position « *ne pas savoir ce qu'on dit* » est proprement ce qui doit être tourné dans l'analyse, ce qui doit être forcé dans l'analyse, ce qui fait que l'analyse ouvre un nouveau chemin au progrès du savoir - on peut dire que l'analyste fait défaut à sa mission en ne progressant pas justement là où est le point vif où doit s'attacher son effort.

Je suis venu de loin pour accrocher ce point central et l'une des utilités de l'emploi de cet algèbre, *qui fait que cet objet je l'épingle de cette lettre (a)*, une des fonctions de cet emploi de *la notation algébrique* c'est qu'il est permis d'en suivre le fil, *comme un fil d'or* depuis les premiers pas de cette démarche qu'est mon discours et que m'attachant d'abord à accrocher le point vif, le point de partage de ce que c'est que l'analyse et de ce qui ne l'est pas, ayant commencé par *le stade du miroir* et la fonction du narcissisme, si dès l'abord j'ai appelé *i(a)* cette image aliénante, autour de quoi se fonde cette méconnaissance fondamentale qui s'appelle le *moi*.



<sup>56</sup> Jeu de mots sur « *solen* » en allemand.

<sup>57</sup> Cf. Bible, Psaumes 118 v 22 : « *La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient Est devenue la principale de l'angle* ».

Je ne l'ai pas appelé *i(s)* par exemple, l'image du *self*, *ce qui aurait aussi bien suffi, ça n'en aurait été qu'une image : ce qu'il y avait à démontrer, que ce n'était qu'imaginaire, était déjà suffisamment indiqué, j'ai appelé ça dès le départ i(a)*, ce qui est en somme, de façon superflue, redoubler l'indication qu'il y a dans l'identification de *l'aliénation fondamentale*. Nous nous *mé*-connaissons d'être *moi*. *(a)* est dans la parenthèse, au cœur de cette notation, si bien que déjà, c'est là qu'est indiqué qu'il y a quelque chose d'autre, le *(a)* précisément au cœur de cette capture et qui est sa véritable raison.

Il y a donc une double erreur :

- erreur du mirage de l'identification
- et méconnaissance de ce qu'il y a au cœur de ce mirage, qui le soutient réellement.

Je l'indique aujourd'hui pour la 1<sup>ère</sup> fois, je crois, vous allez le voir revenir aujourd'hui dans la suite de ce discours :

*(a)...*

repère, simple indication : je le dis. Je n'en donne pas ici la raison et vous allez la voir surgir  
*...(a) est de l'ordre du réel.*

J'ai eu, lors de mon séminaire fermé, la satisfaction de voir - par quelqu'un - *rassembler* jusqu'à la date de ce jour, couvrir dirais-je, à peu près tout *le champ de ce que j'ai articulé sur le (a)*, et poser les questions que ce rassemblement laisse ouvertes.

J'indique au passage pour tous ceux dont je ne puis, pour des raisons... pour des raisons de rapport de *masse*, de rapport entre *la quantité et la qualité* comme on dit ailleurs, du fait que la qualité change d'un auditoire qu'il soit trop ample et trop touffu, je m'excuse auprès de ceux que je ne convoque pas à ces travaux dont j'espère qu'ils prendront le ton d'un échange, d'un travail d'équipe.

Celui dont je parle - M. André GREEN - assurément n'a pas encore *amorcé le dialogue*, si ce n'est avec moi puisqu'il s'agissait de dire ce que j'avais dit jusqu'ici de *l'objet(a)* pour m'interroger, et *la pertinence* ici suffit pour m'imposer d'avance *l'adéquation*, sans ça à *quoi bon s'interroger, la pertinence des questions* est de celles auxquelles j'espère pouvoir cette année donner satisfaction.

Aussi bien, que tout ceux qui n'assistent pas à ces séminaires sachent qu'*ici la solution est simple au problème de la communication* : il suffit que cette *sorte de petit rapport* soit diffusé pour qu'aussi bien il serve à tous pour repérer ce que je pourrais y insérer de réponses par la suite. Dans d'autres cas où le dialogue sera de débat, d'articulations permettant d'être résumées un protocole, de même - ce sera simplement une question de délai - ce qui restera de ce qui peut être articulé comme linéament, réseau, obtenu de cette discussion sera communiqué de même. Il ne s'agit donc nullement dans le séminaire dit *fermé* d'ésotérisme, de quelque chose qui ne soit pas à la disposition de tous.

Je suis donc parti aujourd'hui de ces deux termes, rappelés dans le discours auquel je fais allusion, à savoir que c'est dès l'origine de mon sillon critique dans l'articulation de l'analyse, que nous voyons pointer, apparaître ce qui aboutit maintenant à l'articulation de *l'objet(a)* : *le moi fonction de méconnaissance*.

Il importe de voir jusqu'où s'étend, par rapport à ce qui s'est appelé, avant FREUD - prenons JANET comme repère - *la fonction du réel*, l'important est de souligner cette tare constitutive du *moi*. Contrairement à ce qu'on affirme, le *moi* dans FREUD n'est pas *la fonction du réel*, même s'il joue un rôle dans l'affirmation du *principe de réalité*, ce qui n'est pas du tout la même chose. Le *moi* est l'appareil de *la perception-conscience, Wahrnehmung-Bewusstsein*.

Or, si depuis toujours le problème de la connaissance tourne et vire autour de la critique de *la perception*, est-ce que de notre place d'analyste précisément, nous ne pouvons pas entrevoir ceci, qui se trahit dans *le discours philosophique* lui-même - car toujours en fin de compte, dans le discours traînent les clés de ce qu'il réfute - et le discours insensé des analystes sur *l'objet prégenital* nous laisse aussi saillir de-ci, de-là, *les articulations* qui permettraient de le situer correctement. C'est bien là ce que nous devons prévoir de quelque chose d'éclatant, qu'il devrait être depuis longtemps de *notre patrimoine* d'avoir mis à la disposition de tous. Qui ne sait combien est courte l'intelligence de l'homme et au premier plan ceux-là qui justement - guidés par le progrès du contexte scientifique - se sont mis à étudier l'intelligence là où elle doit être prise : au niveau des animaux.

Que nous sommes déjà récompensés quand nous savons déterminer le niveau d'*intelligence* par *la conduite du détour* !

Je vous le demande, pour ce qui est de l'*intelligence*, où est le degré de plus que l'homme atteint ? Il y a un degré de plus. Il y a ce qu'on trouve au niveau de la première articulation thalésienne - de THALÈS<sup>58</sup> - à savoir que de quelque chose, une mesure se détermine par rapport à autre chose, d'être - à cette autre chose - dans la même proportion qu'une 3<sup>ème</sup> à une 4<sup>ème</sup>.

Et c'est là strictement la limite de l'intelligence humaine, car c'est là seulement ce qu'elle saisit avec ses mains. Tout le reste de ce que nous plaçons dans ce domaine de l'intelligence, et nommément ce qui a abouti à notre science, est l'effet de ce *rapport*, de cette prise dans quelque chose que j'appelle *le signifiant*, dont la *portée*, dont la *fonction*, dont la *combinaison*, dépasse dans ses résultats ce que le sujet qui la manie peut en prévoir.

Car, contrairement à ce qu'on dit, ce n'est pas *l'expérience* qui fait progresser le savoir, ce sont *les impasses* où le sujet est mis d'être déterminé par la mâchoire - dirais-je - du signifiant. Si la proportion, la mesure, nous la saisissons, au point de croire, et sans doute à juste titre, que cette notion de mesurer c'est l'homme même : l'homme s'est fait - dit le présocratique<sup>59</sup> - le monde est fait à la mesure de l'homme.

Bien sûr puisque l'homme c'est déjà la mesure et ce n'est que ça. Le signifiant - j'ai essayé de l'articuler pour vous lors de ces dernières leçons - ce n'est pas la mesure : c'est précisément ce quelque chose qui, à entrer dans le *réel*, y introduit lors de la mesure ce que certains ont appelé et appellent encore *l'infini actuel*<sup>60</sup>.

Mais reprenons. Que signifie ce que je veux dire quand je répète après l'avoir tellement dit, que ce qui fausse la perception, si je puis dire, c'est la conscience ? À quoi peut tenir cette étrange *falsification* ?

Si, de toujours, j'ai attaché tant d'importance à la saisir dans le registre psychologique, au niveau du *stade du miroir*, c'est que c'est la chercher à sa place, mais cette place va loin. Le miroir ne se définit, n'existe que de cette surface qui divise - pour le renouveler - un espace à trois dimensions, espace que nous tenons pour *réel* et qui l'est sans doute, *je n'ai pas ici à le contester*. Je me déplace comme vous et n'ai pas le moindre petit pied à l'étrier du voyage taoïste, chevauchant quelque dragon à travers les mondes.

Mais justement, qu'est-ce à dire ? Sinon que l'image spéculaire n'aurait cette valeur d'*erreur* et de *méconnaissance* si déjà *une symétrie*, qu'on appelle *bilatérale*, par un plan sagittal ne caractérisait en tout cas l'être qui y est intéressé.

On a une droite et une gauche, qui ne sont évidemment pas semblables mais qui font *office* de semblables, en gros deux oreilles, deux yeux, une mèche sans doute de travers mais en tout cas, on peut faire la raie au milieu, on a deux jambes... On a des organes par paires - pour un grand nombre d'entre eux, pas dans tous - et quand on y regarde de plus près, à savoir quand on ouvre : à l'intérieur c'est un tant soi peu tordu, mais ça ne se voit pas au dehors.

L'homme, tout comme une libellule a l'air symétrique. C'est à un accident de cette espèce - « accident d'apparence » comme disent les philosophes - que quelque chose est dû, tout d'abord à cette capture dite du *stade du miroir*.

Est-ce qu'il n'y a pas - c'est la question qu'ici nous pouvons nous poser - une raison plus profonde, de ce qui paraît un accident, au fait de cette capture ?

---

58 Diogène Laërce, dans *Vies, Doctrines et sentences des philosophes illustres*, vol. 1, précise que Hiéronyme dit que Thalès mesura les pyramides d'Égypte en calculant le rapport entre leur ombre et celle de notre corps. L'anecdote rapporte que le Pharaon Amasis aurait mis ses connaissances à l'épreuve en lui disant que personne n'était en mesure de savoir quelle était la hauteur de la Grande Pyramide. (Plutarque, *Le Banquet des Sept Sages*, §2 : « Ainsi, vous, Thalès, le roi d'Égypte vous admire beaucoup, et, entre autres choses, il a été, au-delà de ce qu'on peut dire, ravi de la manière dont vous avez mesuré la pyramide sans le moindre embarras et sans avoir eu besoin d'aucun instrument. Après avoir dressé votre bâton à l'extrémité de l'ombre que projetait la pyramide, vous construisîtes deux triangles par la tangence d'un rayon, et vous démontrâtes qu'il y avait la même proportion entre la hauteur du bâton et la hauteur de la pyramide qu'entre la longueur des deux ombres. ») Il partit simplement du principe qu'à un certain moment de la journée, l'ombre de tout objet devient égale à sa hauteur. Il ne lui restait qu'à déterminer le moment exact. Il devait également pour cela tenir compte de ce que les rayons du soleil devaient être perpendiculaires avec l'un de ses côtés, ce qui ne se produisait que deux fois par année (21 novembre et le 20 janvier).

59 Protagoras : « L'homme est la mesure de toute chose »

60 Selon Hippocrate de Chios dit « Ibicrate le géomètre », élève de Sophrotatos, les philosophes grecs ont toujours fait clairement le distinguo entre *l'infini potentiel* - accepté par Aristote essentiellement à l'usage des mathématiciens - l'*apeiron* », plus exactement traduit par « l'illimité » - et *l'infini actuel*, par exemple l'ensemble des entiers naturels en tant que totalité achevée, qu'il refuse de considérer.

- *L'infini potentiel fut conçu déjà dans la Grèce antique*. On considère que l'on se dirige vers l'infini sans jamais l'atteindre. *L'infini est perçu comme une potentialité*.

- *L'infini actuel est une conception plus contemporaine*. À la Renaissance, la perspective cavalière, et par la suite la géométrie projective, introduisirent des points de fuite à l'infini, perceptibles sur des tableaux ou des dessins. Cela amena les penseurs à imaginer l'infini comme « atteignable » ou comme ayant une réalité proche, ils considérèrent l'infini comme une qualité intrinsèque de ce que ils étudiaient, l'infini étant perçu comme une réalité, ou bien plus souvent, car représentant Dieu, donc « inatteignable », « immontrable », à le cacher par un artifice graphique (bâtiment dans l'axe du point de fuite central).

C'est là bien sûr, qu'une vue un peu plus pénétrante, attentive des formes, pourrait nous mettre sur *la trace*, car d'abord tous les êtres vivants ne sont pas marqués de cette symétrie bilatérale. En plus, nous non plus car il suffit de nous ouvrir le ventre pour s'en apercevoir.

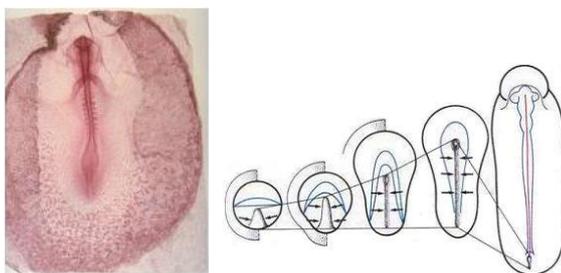
En plus, il nous est arrivé de nous intéresser aux formes en cours, à l'embryologie et là, plus nous avançons plus nous remarquons que ce que j'appelais tout à l'heure, que je désignais du terme de *torsion* ou encore de *disparité* ou encore - je voudrais me servir du *mot anglais*, si excellent - « *oddité* », domine toujours dans ce qui constitue la transformation, le passage d'un stade à l'autre.

Dans l'année où j'ai tracé au tableau, les premières utilisations de *ces formes* - auxquelles je vais venir maintenant - *en topologie* et où j'essayais d'inscrire pour l'*édification* de mes auditeurs et leur indiquer ce qu'il y avait à en tirer de résonance, comme analogie pour les introduire à ce qu'il faut enfin maintenant que *je leur montre pour être proprement la structure de la réalité et non pas seulement la figure* <sup>61</sup>.

Combien de fois ceux-ci n'ont-ils pas été frappés...

quand pour eux cette baudruche de quelque *tore* et de quelque *cross-cap*, je la montrai éventrée  
...de voir, en quelque sorte surgir au tableau une figure qui aurait pu passer au premier coup d'œil pour *une coupe de cerveau* par exemple avec des formes involuées si frappantes jusque dans la macroscopie, ou au contraire une étape de l'embryon ?

Après tout, ouvrez *un livre d'embryologie*, le premier venu, voyez les choses au niveau où un œuf, déjà à un stade assez avancé de division, nous présente ce qu'on appelle la ligne primitive, et puis ce petit point qui s'appelle « *le nœud de Hensen* », enfin c'est quand même assez frappant *que ça ressemble tout à fait* exactement à ce que je vous ai maintes fois dessiné sous le nom abrégé d'un *chapeau croisé*, d'un *cross-cap*.



Je ne vais pas, même un instant, glisser dans cette « *philosophie de la nature* ». Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, de toute façon nous ne pouvons trouver là qu'un indice de quelque chose qui indique que peut-être dans les formes de la vie il y a comme une espèce d'obligation de simulation de quelque structure plus fondamentale.

Mais ce que ceci simplement nous indique et qui doit être retenu, c'est qu'il n'est pas légitime de réduire le corps - au sens propre de ce terme à savoir ce que nous sommes, et rien d'autre, nous sommes des corps - *de réduire les dimensions du corps* à celle de ce qu'au dernier terme de la réflexion philosophique, DESCARTES a appelé « *l'étendue* » <sup>62</sup>.

Cette *étendue*, dans la théorie de la connaissance :

- elle est là depuis toujours,
- elle est là depuis ARISTOTE,
- elle est là au départ de *la pensée qu'on appelle* - j'ai horreur de ces foutaises - *occidentale*.

C'est celle d'un *espace métrique à trois dimensions, homogène* et au départ ce que ceci implique c'est *une sphère*, sans limite sans doute, mais constituée quand même par *une sphère*. Je vais tout à l'heure - j'espère - pouvoir préciser ce que veut dire cette appréhension correcte d'un *espace à trois dimensions, homogène*, et comment il s'*identifie* à la *sphère*, toujours limite même si elle peut toujours s'étendre.

C'est autour de cette appréhension de *l'étendue* que la pensée du *réel* - celle de *l'étant* comme dit HEIDEGGER - s'est organisée. *Cette sphère était le suprême et le dernier étant : le moteur immobile.*

61 Séminaire 1961-62 : « *L'identification* », séance du 07-03.

62 R. Descartes : « *Les principes de la philosophie* », in *Œuvres, Lettres*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1953, p.571. Cf. aussi *Méditation seconde*.



J'ai tiré autant d'enseignement de cette première expérience que de celle de *la sphère à sept dimensions* qui n'est là que pour vous amuser et pas pour faire « planète ».

Alors, la question est de savoir comment nous pouvons rendre compte de ceci qui est depuis toujours à la portée de la main, de quelque chose qui est tout de même aussi dans le *réel*, mais qui n'est pas du tout comme le dépeint la théorie de la connaissance : à savoir ce point central, ce point de convergence, ce point de réunion, de fusion, d'harmonie, dont on se demanderait alors pourquoi tant de péripéties, d'avatars, de vicissitudes depuis le temps qu'il serait là, à recueillir le macrocosme : ce sujet...

*dont la première chose que nous voyons, et on n'a pas pour ça attendu FREUD, c'est qu'il est - où qu'il aille, où qu'il fasse acte de sujet - de lui-même divisé*

...comment ça peut s'inscrire dans un monde à topologie sphérique.

Notre seule faveur c'est d'être au moment où peut-être...

d'avoir crevé וִיבְדֵל רָקִיעַ [raki'a], *firmamentum*, avant tout dans les spéculations des mathématiciens

...nous pouvons donner à l'espace, à l'étendue du réel, une autre structure que celle de *la sphère à trois dimensions*.

Bien sûr, il fût un temps où je vous fis faire, dans un certain *Rapport - de Rome* - les premiers pas qui consistent à bien marquer la différence...

*de ce moi qui se croit moi, à ce qu'il exige de nous, fascinés par ce point secret d'évanouissement qui est le vrai point de perspective au-delà de l'image spéculaire qui fascine celui qui, là, se reconnaît, se regarde*

...la différence qu'il y a entre cela et le « je » de la parole et du discours, de la parole pleine comme ai-je dit, celle qui s'engage dans ce vœu que j'ose à peine répéter sans rire : « Je suis ta femme »<sup>66</sup> ou bien « ton homme » ou bien « ton élève ».

Pour moi, je n'ai jamais fait allusion à cette dimension que sous la forme du « tu », comme bien entendu toute personne qui n'est pas absolument insensée. Que cette sorte de message, qu'on ne le reçoive jamais que de l'Autre et sous une forme inversée, c'est ce sur quoi j'ai insisté tout d'abord.

Au niveau de mon séminaire sur le Président SCHREBER j'ai longuement...

à propos de ce que j'ai appelé « le pouvoir de performation »<sup>67</sup>, de l'affirmation consacrant

...longuement balancé autour de « Tu es celui qui me suivra(s) » qui - bienfait des dieux en français - bénéficie de l'amphibologie de la deuxième et de la troisième personne du futur, on ne sait pas s'il faut écrire « suivras » ou « suivra »<sup>68</sup>.

Ça, on peut le dire, mais quant à celui qui dit : « Je suis celui qui te suivrait » : pauvre imbécile ! Jusqu'où est-ce que tu me suivras ? Jusqu'au point où tu perdras ma trace, ou celui où tu auras envie de me donner un grand coup de « t'abuses ! » sur la tête.

La légèreté de cette parole fondatrice est de celle dont les humains font usage pour tenter d'exister. C'est quelque chose dont nous ne pouvons commencer à parler avec quelque sérieux que parce que nous savons que ce « Je » énonçant, c'est lui qui est vraiment divisé, à savoir que dans tout discours, le « Je » qui énonce, le « Je » qui parle, va au-delà de ce qui est dit.

La parole dite « pleine » - premier élément de mon initiation - n'est ici que figure dérisoire de ceci : c'est qu'au-delà de tout ce qui s'articule, quelque chose parle que nous avons restauré dans ses droits de vérité.

« *Moi la vérité, je parle.* » dans votre discours trébuchant, dans vos engagements titubants et qui ne voient pas plus loin que le bout de votre nez, le sujet, le « Je » : celui-là ne sait pas du tout qu'il est. Le sujet du « je parle », parle quelque part en un lieu que j'ai appelé « le lieu de l'Autre », et là est ce qui, à jamais nous oblige de rendre compte d'une figure, structure qui soit autre que punctiforme et qui organise l'articulation du sujet. C'est cela qui nous amène à considérer d'aussi près que possible ce qui doit être repris de cette trace, de cette coupure, de ce quelque chose que notre présence dans le monde introduit comme un sillon, *comme un graphisme, comme une écriture*, au sens où elle est plus originelle que tout ce qui va sortir, au sens où une écriture existe déjà avant de servir l'écriture de la parole.

C'est là que, pour prendre notre saut, nous reculons d'un pas. Nous n'espérons pas crever וִיבְדֵל רָקִיעַ [raki'a] dans les trois dimensions. Peut-être à nous contenter de deux, ces deux qui nous servent toujours, après tout, et puisque depuis le temps que nous nous battons avec ce problème de ce que ça veut dire qu'il y ait au monde des êtres qui se croient pensants.

Que ce soit sur du parchemin, de l'étoffe ou du papier à cabinet que nous l'écrivions, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ça veut dire qu'il y ait au monde des êtres qui se croient pensants ?

66 Cf. Séminaires : Les Formations... 08-01 - 1958 ; Les Psychoses, 30-11, 07-12-1955.

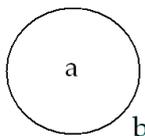
67 Cf. énoncés performatifs...

68 Cf. Séminaire : Les Formations... 08-01.

Alors, nous allons prendre une fonction déjà illustrée par un titre donné à l'un de ses recueils par un des esprits curieux de ce temps : Raymond QUENEAU, pour le nommer, a appelé un de ses volumes « *Bords* »<sup>69</sup>.

Puisqu'il s'agit de *frontières*, puisqu'il s'agit de *limites* - et ça ne veut pas dire autre chose, *bord* c'est limite ou frontière - essayons de saisir la frontière comme ce qui est vraiment l'essence de notre affaire.

Au niveau des deux dimensions, une feuille de papier, voilà la forme la plus simple du bord.

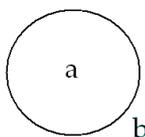


C'est celle dont on se sert depuis toujours, mais à laquelle on n'a jamais - jusqu'avant un certain Henri POINCARÉ - fait une véritable attention. Déjà un nommé POPILIUS et bien d'autres encore...

Et si on fait ça : \_\_\_\_\_ est-ce que c'est un bord ? Justement pas !

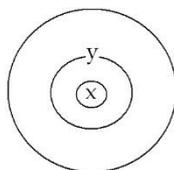
Mais ça ne veut pas dire que ça n'ait pas de bord. Ça : \_\_\_\_\_ ce trait, ça a deux bords ou plus exactement, par convention, nous appellerons son bord les deux points qui le lient.

C'est précisément dans la mesure où *ce que vous voyez là* - qui s'appelle aussi une coupure fermée - n'a pas de bord, justement, qu'elle *est* un bord, un bord entre ce qui est là [a] et ce qui est là [b].

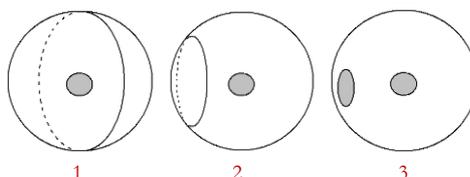


Ce qui est là [a], puisque nous nous sommes limités aux deux dimensions, nous allons l'appeler ce que ça est, nous allons l'appeler un *trou*. Un *trou* dans quoi ? Dans une surface à deux dimensions. Nous allons voir ce qu'il advient d'une surface à deux dimensions qui - à partir de ce que nous avons dit tout à l'heure, et qui est là depuis toujours - est une sphère - je n'ai pas dit un globe : une sphère - ce qu'il résulte dans la surface de l'instauration de ce *trou*.

Pour le voir, ce *trou* [x] étant - lui - stable dès le départ de l'expérience :



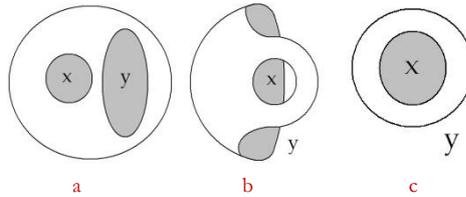
Faisons-en d'autres [y]. Il est facile de s'apercevoir que ces autres *trous*, sur lesquels nous nous donnons la liberté du mouvement, la liberté d'expérimenter, ce qui va résulter de ce qu'il y a un trou pour les autres trous, tous les autres *trous* peuvent se réduire à être ce point-sujet dont je parlais tout à l'heure. Tous !



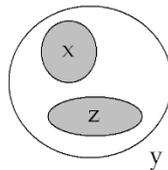
Car supposez que je fasse ceci [1-2], c'est la même chose. Si grande que soit la sphère, ce trou [Y] je peux l'élargir infiniment pour qu'il aille au pôle opposé se réduire à un simple point [3].

<sup>69</sup> Raymond QUENEAU : *Bords : mathématiciens, précurseurs, encyclopédistes*, Paris, Hermann, 1963, Réédition 1978.

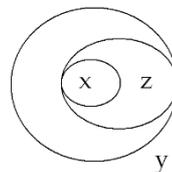
Ceci veut dire que sur une surface déterminée par ce bord que nous appelons le bord d'un disque, que - cette surface est une sphère en réalité - tous ces trous que nous pouvons pratiquer sont infiniment réductibles à un point, et en plus ils sont tous concentriques, je veux dire que même celui-là [a : y] que je fais en dehors de la première coupure, en apparence, il peut, par translation régulière, être amené à la position de celui-ci [b : x]. Il suffit pour ça de passer par ce que j'ai appelé tout à l'heure le pôle opposé de la sphère [c].



Et pourtant, quelque chose est changé depuis que nous avons fait deux trous. C'est qu'à partir de maintenant, si nous continuons à faire des trous : supposez que nous en faisons un comme ça ici : *c'est un trou réductible, réductible à un point.*



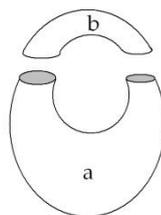
Mais si nous en faisons un, concentrique au premier trou et concentrique également au second, là, ce trou-là, n'a aucune chance d'évasion qui lui permette de se réduire à un point.



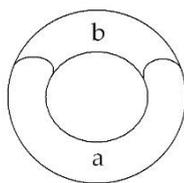
Il est irréductible, qu'on le rétrécisse ou qu'on l'élargisse, il rencontrera la limite du bord constitué par deux trous. Je le répète : je dis bord, au singulier, pour dire que, à une étape suivante de l'expérience dans la sphère, j'ai défini deux trous et c'est ça que j'appelle le bord. Ce qui veut dire quoi ? C'est qu'une surface qui est ici dessinée, qu'il vous est facile de reconnaître même si ça vous semble - puisqu'on peut l'appeler un disque - troué, voire quelque chose comme un jade chinois, vous pouvez voir qu'elle est exactement équivalente ici à ce qu'on appelle *un cylindre*. Avec *le cylindre*, nous entrons déjà dans une toute autre espèce surfacielles car je vous présente ici ma sphère à deux trous.



Je vous ai dit tout à l'heure que c'était tout à fait équivalent que ces trous *aient l'air* ou *n'aient pas l'air* de se concentrer, *si je puis dire*, l'un l'autre, c'est exactement le même tabac. D'ailleurs vous le voyez, cette espèce d'estomac que j'ai dessiné là est un cylindre, il suffit que j'en abouche autant, à savoir un cylindre à deux trous, aux deux trous précédents (b), ce qui en fait quatre.



Et il suffit que je les couse pour faire sortir la figure qui s'appelle tout simplement dans le langage des demoiselles, un anneau qu'il faut bien entendu conserver en image comme étant creux, pour voir de quelle sorte de surface il s'agit.



Depuis longtemps, je me suis servi de ce *tore* pour articuler bien des choses et vous en retrouvez la trace dans la dernière phase du *Rapport de Rome*<sup>70</sup>. Ce *tore*, à lui tout seul - et je dirai presque : intuitivement - introduit quelque chose d'essentiel à nous permettre de sortir de l'image sphérique de *l'espace* et de *l'étendue*.

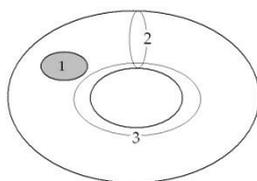
Car, bien sûr, nous ne nous imaginons pas que nous ayons dessiné là le vrai *tore* à 3 dimensions. Ce *tore*, à 2 dimensions lui, assurément est un bord, à savoir que dans la mesure où nous avons supprimé les bords du cylindre, c'est un *sans bord*, et comme surface il devient *bord* de quelque chose qui est son intérieur et son extérieur.

Mais c'est une figure simple et qui ne doit nous donner l'idée que, analogique de ce qu'il peut advenir de l'espace - de l'espace sphérique - si nous le supposons dans son ampleur, dans son épaisseur d'espace, dirais-je...

...pour me faire entendre d'un auditoire pas forcément rompu à l'usage *des formules mathématiques* ...qu'il soit, sur lui-même tordu, d'une façon torique.

Quoi qu'il en soit, à le prendre, ce qui nous suffit, comme modèle au niveau des deux dimensions, nous nous apercevons qu'ici, il y a - concernant ce que nous pouvons dessiner de bord à une dimension, de coupure - une différence d'espèce, de la nature la plus claire, entre :

- les cercles qui peuvent se réduire à n'être qu'un point [1]



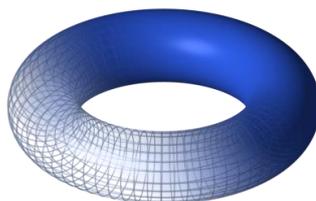
- et ceux qui vont se trouver, en quelque sorte bouclés, entravés, du fait d'être un cercle, par exemple tracé comme ceci [3] tout le long du tore, ou même ici [2] de le boucler dans ce que nous appellerons si vous voulez, son épaisseur d'anneau. Ceux-là sont irréductibles.

Je vous montrerai - j'en reprendrai ceci que j'ai déjà articulé l'année du séminaire sur *L'Identification*<sup>71</sup> - que le tore nous donne un modèle particulièrement exemplaire à figurer le nœud, le lien qui existe de la demande au désir.

Il suffit pour cela de déclarer...

*convention, mais convention dont vous verrez la motivation profonde quand je serai revenu des figures suivantes* ...que la demande doit à la fois boucler sa boucle autour de l'intérieur - l'intérieur d'anneau, de cet *anneau* qu'est le *tore* - et venir *se reboucler sur elle-même sans s'être croisée*. Voici à peu près la figure que vous obtenez.

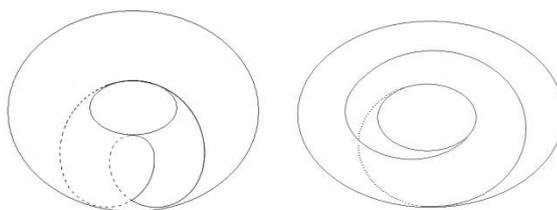
De quelque façon que vous la dépouilliez, c'est une figure comme ceci, *le vide central* de l'anneau étant ici :



70 *Écrits* p.321.

71 Séminaire 1961-62 : « *L'identification* », séances du 21-03 au 11-04.

Vous pouvez alors facilement constater qu'à dessiner une telle boucle :



vous êtes dans l'obligation de faire au moins deux boucles, je dirai, sur le vide intérieur de l'anneau, et pour que ces boucles se rejoignent, de faire un tour autour de l'autre vide, c'est-à-dire :  $2D$  au moins *plus 1 d* ou inversement  $2 d$  plus  $1 D$ . Autrement dit, un désir suppose toujours au moins deux demandes et une demande suppose toujours au moins deux désirs.

C'est là ce que j'ai articulé dans un temps et que je reprendrai. Je ne le rappelle ici que pour pointer l'élément sur lequel nous allons pouvoir revenir d'une façon qui ôte à cette figure son opacité.

*Il est important d'aller plus loin avant que je vous quitte. C'est à savoir, à vous montrer, ce qui constitue à proprement parler la découverte de cette topologie, qui est absolument essentielle pour nous permettre, à nous, de concevoir le lien qui existe entre ce sillon du sujet et tout ce que nous pouvons y accrocher d'opérateur et nommément le mirage que constitue ceci, qui est resté au fond du culot de « la psychanalyse cossue » comme un reste de la vieille théorie de la connaissance et rien d'autre : l'idée de la fusion auto-érotique, de la primordiale unité supposée de l'être pensant puisque de penser, il s'agit dans l'inconscient, avec celle qui le porte...*

- comme s'il n'était pas suffisant que l'embryologie nous montre que c'est de l'œuf lui-même que surgissent ces enveloppes qui ne font qu'un, qui sont contiguës avec les tissus de l'embryon, qui sont faits *de la même matière originelle*,
- comme si depuis les premiers tracés de FREUD, ceux là même dont il semble que nous n'ayons jamais pu les dépasser, il n'était pas *évident* au niveau de *L'Homme aux loups*<sup>72</sup>... rappelez vous *L'Homme aux loups* qui était né coiffé... est-ce que ceci n'a pas une importance capitale dans la structure tellement spéciale du sujet, que ce fait qu'il traîne - mais jusqu'après les pas franchis, les derniers pas de l'analyse de FREUD - cette sorte de débris qui serait l'enveloppe, cette obnubilation, ce voile, ce quelque chose, dont il se sent comme séparé de la réalité.

Est-ce que tout ne porte pas la trace :

- que dans la situation primitive de l'être, ce dont il s'agit c'est bien de son enfermement, de son enveloppement, de sa fermeture à l'intérieur de lui-même. Même s'il se trouve, par rapport à un autre organisme dans une position que les physiologistes n'ont absolument pas méconnue, qui n'est pas de symbiose mais de parasitisme ?
- que ce dont il s'agit dans la prétendue fusion primitive, c'est au contraire ce quelque chose qui est pour le sujet un idéal toujours cherché, de la récupération de ce qui constituait *sa fermeture - non pas son ouverture - primitive*.

C'est une première étape de la confusion, mais ce n'est pas dire, bien sûr que nous devons nous en arrêter là, et croire comme LEIBNIZ à *la monade*.

Car en effet, si ce complément nous demeure toujours à chercher comme une réparation jamais atteinte - ce dont nous avons effectivement dans la clinique les traces - il reste néanmoins que le sujet est ouvert et que ce qu'il s'agit de trouver, c'est précisément une limite, un bord, un bord tel qu'il n'en soit pas un, c'est-à-dire un bord qui nous permette sur sa surface de tracer quelque chose, qui soit constitué en bord, mais qui soi-même *ne soit pas un bord*.

Vous pouvez... vous l'avez vu déjà se retracer, la figure en huit inversé sur le tore, elle coupe le tore et l'ouvre d'une certaine façon tordue mais qui le laisse en un seul morceau. Et ce tore reconstitué est un bord : il y a un intérieur et un extérieur. Nous pouvons donc tirer modèle et enseignement d'*une certaine fonction de bord*, qui s'inscrit sur quelque chose qui est un bord.

---

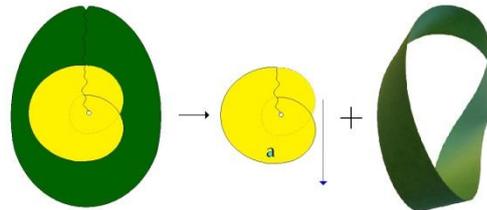
72 S. Freud : Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1954, 4<sup>ème</sup> éd. 1970.

Nous avons besoin d'une fonction de bord déterminant des effets analogues à ceux que j'ai décrits sur la surface, d'une *différence*, d'une *différenciation*, entre les bords qui pourront être tracés par la suite. Nous avons besoin de cela sur *quelque chose* qui ne soit pas le vrai bord, à savoir qui ne détermine ni intérieur ni extérieur. C'est précisément ce que nous donne la figure que j'ai appelée tout à l'heure [...] sur une feuille, cette sorte de bonnet croisé ou *cross-cap*.

Cette figure, je dirais, est trop en avant par rapport à ce que nous avons à dire. Ce que je veux aujourd'hui souligner avant de vous quitter c'est ceci : c'est que, une des deux surfaces qui se produisent quand sur cette surface - *faussement fermée, faussement ouverte*, c'est ce que j'ai appelé le *cross-cap* - nous traçons le même bord en huit inversé que j'ai décrit tout à l'heure.

Nous obtenons deux surfaces, mais deux surfaces qui là sont distinctes l'une de l'autre, à savoir :

- L'une est un disque,
- L'autre est une *bande de Möbius*.



Or, ce que ceci va nous permettre d'obtenir c'est - ensuite - des bords d'une structure différente.

Tout bord qui sera tracé sur la *bande de Möbius* donnera des qualités absolument distinctes de ceux qui sont tracés sur le disque, je vous dirai lesquelles la prochaine fois.

Et pourtant ce disque se trouve le corrélatif irréductible...

dès lors que nous avons affaire au monde du réel à trois dimensions,  
 au monde marqué de ce signe de *l'impossible* au regard de nos structures topologiques  
 ...ce disque occupe une fonction déterminante à l'endroit de ce qui est le plus original : la *bande de Möbius*.

Qu'est-ce que représente dans cette figuration *bande de Möbius* ?

C'est ce que nous pourrions illustrer la prochaine fois en montrant ce qu'elle est, c'est à dire pure et simple coupure, c'est-à-dire support nécessaire à ce que nous ayons une structuration exacte de la fonction du sujet, du sujet en tant que cette puissance osculatrice<sup>73</sup>, cette prise du signifiant sur lui-même qui fait le sujet nécessairement divisé et qui nécessite que tout recouplement à l'intérieur de lui-même ne fasse rien d'autre, même poussé à son plus extrême, que reproduire - de plus en plus cachée - sa propre structure.

Mais l'existence est déterminée par sa fonction dans la troisième dimension ou plus exactement dans le réel où elle existe.

Le disque, je vous le démontrerai, se trouve en position de traverser nécessairement - lui comme *réel* - cette figure qui est celle de la *bande de Möbius* en tant qu'elle nous rend possible le sujet.

- Cette traversée de la bande sans endroit ni envers nous permet de donner *une figuration suffisante du sujet comme divisé*.
- Cette traversée, c'est précisément la division du sujet lui-même.

Au centre, au cœur du sujet, *il y a ce point qui n'est pas un point*, qui n'est *pas sans* laisser un objet central.

Soulignez ce « *pas sans* », qui est le même que celui dont je me suis servi pour la genèse de l'angoisse. Cet objet, sa fonction par rapport au monde des objets, nous la désignerons la prochaine fois. Elle a un nom. Elle s'appelle la valeur.

Rien dans le monde des objets ne pourrait être retenu comme valeur s'il n'y avait point ce quelque chose de plus originel qui est un certain *objet*, qui s'appelle *l'objet(a)* et dont la valeur a un nom : *valeur de vérité*.

---

<sup>73</sup> Osculatrice : se dit de lignes, plans, surfaces, se touchant d'une façon particulière.

Je veux saluer la parution des *Cahiers pour l'analyse*. À l'intention des auditeurs de l'École Normale Supérieure : je ne puis dire assez combien je les remercie de cette collaboration, de cette présence qui est pour moi un grand soutien.

Contrairement à ce que j'ai pu entendre...

fut-ce à l'état d'écho, pour avoir été *émis très proche de moi*, je veux dire parmi ceux qui sont mes élèves  
 ...la théorie...  
 la théorie telle que je la fais ici, telle que je la construis  
 ...la théorie ne saurait aucunement être mise au rang du *mythe*.

La théorie, pour autant qu'elle est théorie scientifique se *prétend* et se *prouve* n'être pas un mythe.

Elle se *prétend*, dans la bouche de celui qui parle et qui l'énonce selon le registre...

qu'on ne saurait que réintégrer dans toute théorie  
 ...de la parole, de la dimension - au-delà de l'énoncé - de l'énonciation.

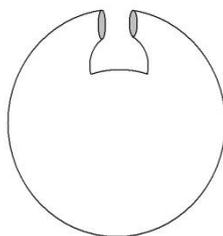
C'est pourquoi à l'origine de la théorie il n'est pas vain de savoir au nom de qui l'on parle. Il n'est pas accident que je parle au nom de FREUD et que d'autres aient à parler au nom de celui qui porte mon nom.

Quand je dénonce, par exemple, comme non vérité, d'énoncer au nom d'une certaine phénoménologie qu'il n'y a pas d'autre vérité de la souffrance que la souffrance elle-même, je dis : ceci est une non-vérité tant qu'on n'a pas *prouvé* que ce qui s'est dit au nom de FREUD...

que la vérité de la souffrance n'est pas la souffrance elle-même  
 ...est controuvé<sup>74</sup>.

Ceci dit la naissance de la science ne reste pas éternellement suspendue au nom de celui qui l'instaure parce que la science ne se *prétend* pas seulement *n'être pas* de la structure du mythe, elle se *prouve* n'être pas.

Elle se prouve en ceci qu'elle se démontre être d'une *autre structure* et c'est ce que signifie l'investigation topologique qui est celle que je poursuis ici, que je reprends aujourd'hui de la dernière fois où je l'ai arrêtée sur la structure du *tore* en tant que construit par la jonction où les deux trous sur la surface dite topologiquement sphère que je pense que vous ne confondez pas avec la baudruche des enfants, encore qu'elle ait, bien entendu, les plus grands rapports avec elle, qu'elle soit ou non gonflée : même réduite dans votre poche à l'état d'un petit mouchoir, c'est toujours une sphère.

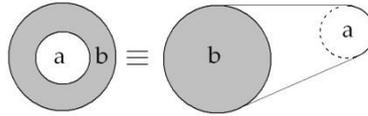


J'ai terminé, avec quelque hâte sans doute, limité par la coupure - celle du temps - qui gouverne, et pour tous les sujets, nos rapports. J'en suis resté à la coupure sur la surface du *tore*, d'un bord, d'un bord fermé, celui qui y instaure la répétition minimale.

Un tour ne suffit pas à nous livrer l'essence de la structure du *tore* : un tour fait réapparaître la béance des *deux trous* sur lesquels elle est *construite*, restituée, avec ces *deux trous* l'ouverture de ce que nous avons défini d'abord comme la bande cylindrique.

---

74 Controuvé : inventé de toute pièce, mensonger.



À savoir ce qui...

je pense n'avoir pas à y revenir aujourd'hui et que tout ceux qui sont là étaient là la dernière fois, pour les autres, mon Dieu, tant pis, qu'ils s'informent

...j'ai dit que deux trous, quels qu'ils soient, sur la sphère sont toujours concentriques même s'ils apparaissent, à une première vue,

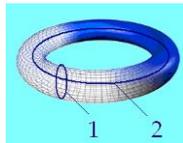
être ce qu'on appelle extérieurs. Ils sont toujours concentriques et créent ceci que je dessine ici qui s'appelle la bande, que nous appellerons par convention ici pour nous en servir, la bande cylindrique.

Topologiquement, que ce soit, je vous l'ai dit la dernière fois, un jade plat et perforé...

tout ça parce que c'est une figure sous laquelle cette bande peut apparaître et apparaît effectivement et non sans raison dans l'art ou dans ce qu'on appelle l'art

...ce peut donc être à la fois cette forme plate perforée au centre ou un cylindre, topologiquement c'est équivalent.

Un tour, donc sur le tore :



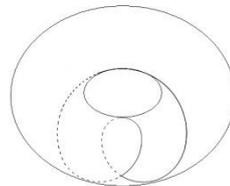
coupure ainsi faite [1] par exemple, ou aussi bien ainsi faite [2], a simplement pour effet de le renvoyer à la structure de la bande cylindrique et n'en révèle nullement, disons, la propriété. Il en faut deux. Bien commode pour supporter - pour nous - la nécessité de la répétition, pour ce que va représenter le tore, mais alors pour que cette coupure se ferme il faut que s'y ajoute, disons le tour fait autour du second trou...

puisque, ce qui définit la structure du tore, je veux dire intuitivement... je suis moi-même gêné de devoir poursuivre ce discours en des termes qui font appel à votre œil, à votre intuition

de ce que c'est, cet anneau creux, le tore. Mais profitons de ce support de l'intuition et après tout, il répond au fondement de la structure

...pour que la coupure se ferme en ayant fait deux tours autour du trou, si vous voulez appelons-la circulaire, il est nécessaire qu'elle fasse aussi, cette coupure, un tour autour du trou, appelons le,

le nom n'est peut-être pas le meilleur, mais qu'ici il fasse pour vous, image, figure, du « *trou central* » :



Conventionnellement, nous allons représenter... Je dis représenter au nom du terme de représentant. Si ce représentant mérite d'être appelé *représentation*, nous le verrons après. *Représentant* a l'avantage de dire ici « *tenant lieu* », ce qui veut dire que rien n'est tranché sur le sujet de la fonction de représentation et qu'aussi bien, peut-être, ce qui ici se définit, se découpe, s'affirme comme coupure peut bien, jusqu'à nouvel ordre, être pris à la lettre d'être réellement ce dont il s'agit. C'est pourquoi le terme « *représentant* » pour l'instant nous suffit.

Voilà, donc ce qui va se produire chaque fois que la répétition de ce tour...

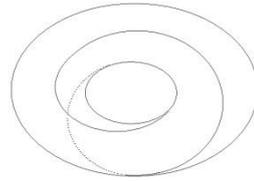
que par convention nous allons assimiler au tour de la demande

...deux D ne saurait aller sans que, pour que la courbe soit fermée, aussi le tour soit fait du trou central.

2 D ne va pas sans d ou si vous faites la coupure autrement, ce qui est aussi concevable, je pense...

il faut que je fasse les choses *un peu plus rigoureusement* pour que je ne sois pas tout à fait...

...ce qui est aussi concevable, un D (une demande) pour que la coupure soit fermée implique deux tours autour du trou central que nous appellerons l'équivalent de deux d.



La *demande* et le *désir* c'est ce...

qu'au cours de notre construction dès longtemps préparée et quand nous avons introduit au plus près de l'expérience analytique les termes *Fonction et champ de la parole et du langage*<sup>75</sup> ...ce à quoi nous avons donné la part qui est l'essentiel de l'expérience analytique, non pas seulement son truchement, son instrument, son moyen, mais assurément, il faut tenir compte *qu'il n'y a pas*, au dernier terme, *d'autre support* de l'expérience analytique *que cette parole et ce langage*.

Dire - si je puis dire - que sa substance est parole et langage, c'est là la donnée sur laquelle nous avons édifié cette première *restauration du sens de FREUD*. Mais bien sûr, ceci n'est pas là, pour nous, *tout dire*. Ce que finalement la topologie du tore vient à supporter c'est - en nous *imageant*, en nous permettant d'*intuitionner* - cette divergence qui se produit de l'énoncé de la demande, à la structure qui la divise et qui s'appelle le désir.

C'est une façon pour nous de supporter ce que nous donne une expérience dont les présupposés subjectifs sont à approfondir...

l'expérience psychanalytique à cette étape de structure que nous faisons ici supporter par *le tore* et qui est, disais-je, le premier temps que j'ai donné à *ma reconstruction de l'expérience freudienne* ...en un sens *Fonction et champ de la parole et du langage* c'est l'assurer sur le fondement du pur *symbolique*.

*Et si le tore ne suffit pas pour rendre compte de la dialectique de la psychanalyse elle-même*, si après tout sur *le tore* nous pouvons nous croire obligés à tourner éternellement dans ce cycle des deux termes, l'un dédoublé, l'autre masqué, de la demande et du désir, s'il faut que nous en fassions quelque chose, si je puis dire de cette coupure, et s'il faut que nous voyons où elle nous mène, à savoir : comment de ce cercle, de ce bord, qui, *selon la formule propre à tout bord est un sans bord*, c'est-à-dire, tournera toujours et sans fin sur lui-même - qu'est-ce qu'on peut reconstruire avec l'utilisation de coupure de ce bord ?

Un instant, arrêtons-nous donc, avant de le quitter. Avec cette... structure...

vous m'avez vu hésiter parce que j'allais dire « cette forme » et en effet, pour autant que nous allons la quitter pour passer à une autre structure, elle se détache comme une forme au moment où elle tombe ...arrêtons nous-y un instant pour envisager comment même il a été possible que nous retenne, que nous retenne nécessairement, car ce n'est pas vain détour mais passage obligé dans notre construction de la théorie si nous avons dû repartir de *Fonction et champ de la parole et du langage* comme du point initial : ce *pur symbolique* s'inscrit dans les conditions qui font que c'est le névrosé et je dirai, le névrosé moderne...

mode de manifestation du sujet non pas *mythiquement* mais historiquement daté, entré dans la réalité de l'histoire, sûrement à une certaine date, même si elle n'est pas datable, nous n'allons pas nous égarer sur ce qu'était les obsessionnels au temps des stoïciens, faute de documents, nous serons prudents à en faire éventuellement quelque reconstruction structurellement modifiée. Ce n'est pas cela qui nous importe ...car ce névrosé moderne [...] il n'est pas sans corrélation avec l'émergence de quelque chose, d'un déplacement du mode de la raison dans l'appréhension de la certitude qui est ce que nous avons cherché à cerner autour du moment historique du *cogito cartésien*.

Ce moment est inséparable aussi de cette autre émergence qui s'appelle la fondation de la science et du même coup, l'intrusion de la science dans ce domaine qu'elle bouleverse, qu'elle force, dirais-je, qui est un domaine qui a un *nom* parfaitement *articulable* qui s'appelle celui du rapport à *la vérité*. Les limites, les liens aux entournures si je puis dire, de la fonction du sujet en tant qu'elle est ainsi introduite dans ce rapport à la vérité, ont un statut que j'ai essayé seulement d'esquisser pour autant qu'à notre propos il est utile, car sans lui il est impossible de concevoir :

- ni l'existence comme telle,
- ni la structure du névrosé moderne, qui même qu'il ne le sache pas, est coextensif de cette présence du sujet de la science.

---

75 Écrits, p 237, ou t. 1 p. 235.

Outre que pour autant que son statut clinique et thérapeutique lui est donné par la psychanalyse, si paradoxal que cela vous paraisse, j'affirme qu'il n'existe, si singulier que cela vous paraisse, il n'existe, je dirais complété, *que* de l'instance de la clinique et de *la thérapeutique psychanalytique*.

À quoi vous allez légitimement - puisque j'ai dit « *complété* » - dire que la *praxis* psychanalytique est littéralement le *complément* du *symptôme*. Et pourquoi pas ? Puisque aussi bien c'est de la tension d'une certaine perspective et d'une certaine façon d'interroger la souffrance névrotique, que – effectivement – se complète, et dans la cure, la symptomatologie.

FREUD l'a souligné et à juste titre. Le fait qu'elle puisse également se *compléter* ailleurs, à savoir même avant que FREUD ait complété son expérience, il y avait eu certaine manière pour le névrosé de *compléter* ses symptômes avec M. JANET, ne va pas contre.

Il s'agit justement de savoir ce que nous pouvons retenir de *la structure janetienne* pour la constitution du névrosé comme tel. Mais après tout - je vous le dis tout de suite, ne vacillez pas pour autant - cette espèce, je ne dirai pas d'idéalisme, mais de relativisme du malade à son médecin, vous ferez bien de ne pas vous y précipiter parce que ce n'est pas du tout ça que je dis, malgré que ce soit ça qui ait été entendu parce que, un petit peu prématurément, j'ai introduit cette *fonction de la clinique psychanalytique* aux réunions de mon École et où j'ai, bien entendu, instantanément recueilli cette interprétation de la complémentation du névrosé par le clinicien et qu'à la vérité, j'espérais mieux de ceux qui m'entendent.

C'est peut-être aussi pour moi un peu excessif que d'en attendre tant puisque aussi bien j'ai été forcé, à titre d'exposé, de passer par ce terme de *compléter*, dont vous verrez comment il pourra être corrigé quand justement j'aurai pu progresser d'une autre *structure*. C'est *une complémentation*, peut-être, *mais qui n'est pas d'ordre homogène*.

C'est ce que va nous livrer la structure suivante, j'entends que je vais ici réintroduire la *bande de Möbius*.

Quoi qu'il en soit, marquons bien déjà, ce qu'il y a là de disparité fondamentale. C'est déjà ce qui est sensible, inscrit, vivant et qui a fait l'immense retentissement de la psychanalyse même sous les formes imbéciles où elle s'est d'abord présentée.

Quand j'ai dit que l'entrée du mode du sujet qu'instaure la science bouleverse et force le domaine du rapport à la vérité, observez que dans la parole donnée - dans la psychanalyse - au névrosé comme tel, ce qu'il représente - pour employer mon terme de tout à l'heure - c'est sans doute quelque chose qui appelle, qui se manifeste au premier plan comme demande de savoir et en tant que cette demande s'adressait à la science.

Mais ce qui s'est introduit avec la psychanalyse décidément du côté de celui qui s'autorise et se supporte d'être ici sujet de la science, qu'il sache ou non en quoi, pour autant il s'engage comme responsabilité, il faut bien le dire, il n'a pas l'air toujours de le savoir, quoi qu'il s'en targue, mais ce qui est original c'est que *la parole est donnée à celui que j'ai appelé le névrosé, comme représentant de la vérité*. Le névrosé, pour que la psychanalyse *s'instaure* et ait, ce que nous appellerons au sens large où j'emploie ce terme, un sens, c'est - et ce n'est rien d'autre - que la vérité qui parle, ce que j'ai appelé la vérité quand je l'ai fait dire - parlant en son nom :

« *Moi la vérité, je parle*. ». [Écrits, p. 409 ; ou t.1 p. 406.]

C'est là ce sur quoi il nous est demandé de nous arrêter et au plus près, car celui que nous écoutons la représente.

Telle est la dimension nouvelle. Son originalité tient dans cette disparité que ce crédit absolument insensé, qui est fait à une manifestation de parole et de langage, se fait dans *la science* en tant précisément que *la science*, dans ce déplacement fondamental qui l'instaure comme telle, l'exclut pour le sujet de la science dont il ne s'agit que de suturer les béances, les ouvertures, les trous par où, comme tel, va entrer en jeu ce domaine ambigu, insaisissable, bien repéré depuis toujours pour être le domaine de la tromperie qui est celui où, comme telle, *la vérité parle*.

C'est à cette jonction, à cet abouchement étrange qu'il s'agit de donner son statut.

Je le répète...

sans doute, j'ai eu trop l'occasion de m'apercevoir combien il est nécessaire pour se faire entendre d'insister ... la vérité comme telle est incitée, est convoquée, non plus à être prise comme dans l'émergence du statut de la science, comme problématique, mais à venir - si je puis dire - plaider sa cause elle-même à la barre, elle-même à poser le problème de son énigme dans le domaine de la science.

Ce rapport à *la vérité* ne saurait être éludé.

Ce n'est pas pour rien que nous avons une logique qu'on appelle moderne, logique dite propositionnelle, ébauchée... on peut même dire et croire autant qu'il faut aussi faire crédit tellement nous avons peu de documents...ébauchée, dis-je, par les Stoïciens.

Elle repose, cette logique dont vous auriez tort de minimiser l'importance de manifestation, car même si tardive, dans la construction de la science, ceci a occupé dans nos préoccupations présentes cette place extraordinaire qui n'en fait pas moins que révéler une problématique, qui sans doute résolue dans les premiers temps de la science en marche, ne nous rejoint pas par hasard au rendez-vous où nous la trouvons maintenant.

Sans pouvoir même en dire quoi que ce soit qui rappelle à ceux qui savent la complexité, la richesse et les déchirements, les antinomies, qu'elle instaure, je rappellerai simplement comme point de référence ce à quoi, si je puis dire elle réduit la fonction de *la vérité*.

Cette *ἀλήθεια* [aléthèia] cette figure ambiguë de ce qui ne saurait révéler sans occulter...

cette *ἀλήθεια* [aléthèia] dont un HEIDEGGER nous rappelle dans la pensée qui est la nôtre la fonction inaugurale, et nous rappelle à y retourner, je dois dire non sans une étrange maladresse de philosophe car au point où nous en sommes, j'ose dire que nous, psychanalystes, nous avons plus à en dire, oui, plus à en dire, que ce que HEIDEGGER dit de la *Wahrheit* même barrée dans son rapport au *Wesen*<sup>76</sup>

...laissons cela de côté un instant et disons qu'à l'*ἀλήθεια* [aléthèia] - c'est pour cela que je l'ai réintroduite - depuis *les Stoïciens*, s'oppose l'*ἀληθές* [aléthés], le vrai au neutre, attribut.

Qu'est-ce que peut vouloir dire l'*ἀληθές* [aléthés] détaché de l'*ἀλήθεια* [aléthèia] ?

Naturellement, ce n'est tout de même pas moi qui ai introduit pour la première fois cette question. Disons que toute la logique, *la logique propositionnelle moderne* que vous pouvez voir en ouvrant n'importe quel manuel, qu'on l'appelle *symbolique* ou non, vous verrez se constituer le jeu de ce qu'on appelle *l'opération logique* : *conjonction* par exemple, *disjonction*, *implication*, *implication réciproque*, *exclusion*...

nulle part vous n'y trouverez – je vous le dis en passant – la fonction logique pourtant que j'ai introduite l'année dernière... l'année avant dernière<sup>77</sup>, sous le nom de l'aliénation. J'y reviendrai...ces opérations se fondent, se définissent d'une façon qu'on appelle purement formelle à partir de la possibilité de qualifier un énoncé d'*ἀληθές* [aléthés], vrai ou faux, en d'autres termes de lui donner une *valeur de vérité*.

La logique la plus commune, celle à la vérité qui dure depuis toujours, et qui a peut-être quelque titre à faire durer, c'est une logique bivalente. Un énoncé est ou vrai ou faux.

Il y a de fortes raisons de présumer que cette façon de prendre les choses est tout à fait insuffisante comme d'ailleurs, il faut le reconnaître, les logiciens modernes s'en sont aperçu, d'où leur tentative d'édifier une logique multivalente. Ben, c'est pas commode vous savez ! Et d'ailleurs je dirai, provisoirement ça ne nous intéresse pas.

L'intéressant est de savoir simplement qu'on *construit une logique* sur le fondement bivalent *ἀληθές* [aléthés], vrai ou pas, et que l'on peut construire quelque chose qui ne se limite pas du tout à la tautologie : le vrai est vrai, le faux est faux, qui peut s'étendre sur des pages et des pages et qui - bien sûr - tout en prenant fortement référence à la tautologie, n'en construit pas moins quelque chose où l'on gagne du terrain.

C'est exactement le même problème que ce qui est...

on peut dire, la mathématique est une tautologie, d'un certain point de vue de logicien, mais il n'en reste pas moins que c'est une conquête, un édifice justement fécond et dont les faites, les apogées, les développements, appelez-ça comme vous voudrez, sont tout à fait substantiels, existants : au regard des prémisses, on a effectivement construit quelque chose, on a gagné un savoir.

Le rapport à la vérité est, en d'autres termes, ici suturé par la pure et simple référence à la valeur. Qu'on en demande plus quand on demande ce que c'est que d'être vrai bien sûr, la pensée dite *positiviste* ou *néo-positiviste* ira là au recours à la référence, mais ce recours à la référence...

en tant que ce serait l'expérience ou quoi que ce soit de l'ordre d'une objectalité expérientielle...sera toujours insuffisant, comme il est facile de le démontrer chaque fois que cette voie est prise.

76 M. Heidegger : *De l'essence de la vérité* (Vom Wesen der Wahrheit, 1943), Questions I, Paris, Gallimard, Coll. Tel, 1990.

77 Séminaire 1964 : Les fondements de la psychanalyse, séances du 27-04 au 17-06-1964.

Car on ne saurait, avec cette seule référence, expliquer ni le ressort, ni les parties, ni le développement, ni les crises, de toute la construction scientifique. Il nous faut nous rappeler pour avoir seulement une saine logique, nous pouvons complètement éliminer le simple rapport à l'être, au sens aristotélicien, lequel dit :

- « que le vrai est de dire de ce qui est, qu'il est », et « est » n'est pas là « qui existe »,
- « que le faux est de dire que ce qui est n'est pas », qu'il « n'est pas » qu'il est<sup>78</sup>.

On tente une issue pour échapper à cette référence à l'être, alors là il y a l'issue russellienne, celle à l'événement qui est tout autre chose que l'objet. La gageure est tenue par RUSSEL<sup>79</sup> dont la seule référence événementielle, à savoir du recouplement spatio-temporel, est quelque chose que nous pouvons appeler *une rencontre* et dès lors, on définira

- le vrai comme la probabilité d'un événement certain,
- le faux comme la probabilité d'un événement impossible.

Il n'y a qu'une faiblesse à cette théorie, à ce registre, c'est qu'il y a...

et c'est ici que nous nous remettons en jeu, nous autres analystes, une sorte de rencontre qui est celle dont je vous ai parlé la première année où j'ai parlé ici [E.N.S., rue d'Ulm, Paris V<sup>ème</sup>] tout de suite après la répétition

...c'est précisément la rencontre avec *la vérité*<sup>80</sup>.

Impossible donc d'éliminer cette dimension que je décris comme celle du lieu de l'Autre où tout ce qui s'articule comme parole, se pose comme vrai même et y compris le mensonge. La dimension du mensonge, contrairement à celle de la feinte, étant justement d'avoir *le pouvoir de s'affirmer comme vérité*.

Dans la dimension de la *vérité*, c'est-à-dire la totalité de ce qui entre dans notre champ comme *fait symbolique*, la *vérité* avant d'être vraie ou fausse...

selon des critères qui - je vous l'ai indiqué - ne sont pas simples à définir puisque, toujours, ils font entrer d'un côté, la question de l'être, et de l'autre, celui de la rencontre justement avec ce qui est en question : avec la *vérité*.

La *vérité* entre en jeu, restaure et s'articule comme primitive fiction autour de quoi va avoir à surgir un certain ordre de coordonnées dont il s'agit pour ne pas oublier la structure

...avant que quoi que ce soit puisse se poursuivre valablement de sa dialectique, *c'est cela qui est en question*.

C'est ici que devient fascinant ce qui se poursuit comme *œuvre*, comme *étreinte*, comme *trame*, sur ce point que j'ai appelé *le point d'aboutement de la vérité et du savoir*.

Si l'année dernière nous avons ici, fait si long, si grand état des thèses de FREGE<sup>81</sup> c'est qu'il tente une solution...

une parmi les autres, mais celle-là spécialement révélatrice pour nous d'aller dans *un sens radical*

...lorsque nous avons vu ou entrevu...

grâce à certains de ceux qui veulent bien ici me répondre

...ce que nous avons vu c'est qu'au niveau de la conception du concept, tout est tiré du côté

où ce qui va avoir à prendre valeur, ou non, de *vérité* est marqué d'une certaine sollicitation, réduction, limitation qui est proprement celle du fait qu'il a pu en tirer la théorie du nombre qui est la sienne et que si l'on y regarde de près, le *concept* fregien est entièrement centré sur ce à quoi peut être donné un *nom propre*.

En quoi pour nous, avec la critique que nous en avons faite l'année dernière ici...

je demande pardon à ceux qui n'y étaient pas participants

...en quoi se révèle le caractère spécifiquement subjectif...

au sens de la structure que nous-mêmes donnons au terme de sujet

...de ce qui pour un FREGE, en tant que logicien de la science, est ce qui caractérise comme tel l'objet de la science.

Je sais qu'ici je ne fais qu'approcher un point qui demanderait développement.

Si développement il y a, ce ne peut être que *sur question*. Si question il peut y avoir là-dessus ça pourra être fait à mon séminaire fermé. Mais j'en ai indiqué assez pour rejoindre ce sur quoi j'ai terminé la dernière fois, à savoir qu'il y a problème autour de cette fonction fregeienne<sup>82</sup> précisément de la *Bedeutungswert* qui est *Wahrheitswert*.

78 Aristote : Métaphysique, Livre Γ, 1011 b. Trad. Bernard Sichère, Pocket n°296 (2007) et n°326 (2010).

79 Bertrand Russell, La philosophie de l'atomisme logique, Écrits de logique philosophique, Paris, PUF, 1989, p.388 sq.

80 Séminaire 1964 : Les fondements de la psychanalyse ... séances des 04-02 (répétition) et 12-02-1964 (τύχη[tuché]).

81 Séminaire 1964-65 : Problèmes cruciaux... séances des 27-01, 24-02, 02-06-1965

82 Gottlob Frege : Sens et dénotation, in Écrits logiques et philosophiques, Paris, Seuil, Coll. Points, 1994 n°296, p.102.

Et que cette valeur de vérité, s'il y a problème, c'est là peut-être, que vous verrez en fait que nous pouvons apporter quelque chose qui en donne, qui en désigne, d'une façon renommée par notre expérience, le véritable secret, il est de l'ordre de *l'objet(a)*.

C'est au niveau de *l'objet(a)* en tant qu'*objet qui choisit dans l'appréhension du savoir*, que nous sommes - comme hommes de la science - rejoints par la question de la vérité.

Ceci est caché parce que *l'objet(a)* ne se voit même pas dans la suture du sujet telle qu'elle est édifée dans la logique moderne et que c'est proprement ce que notre expérience nous force d'y restaurer là où la théorie précisément, non seulement *se prétend* mais *se prouve* être supérieure au mythe et que c'est seulement à partir de là que peut être donné son statut...

un statut dont on rende compte et non pas seulement qu'on constate  
...comme le fait d'être divisé, son statut au sujet précisément, dont le sens ne saurait échapper à cette division.

C'est ici que s'introduit la structure du *plan projectif* pour autant que la surface en est autre et nous permet de répondre autrement de ce qui se découpe comme objet et comme sujet.

Cette *bande de Möbius*, je vous l'ai déjà montrée au cours des années qui sont passées, et déjà j'ai donné les indications qui vous mettent sur la voie de son utilisation pour nous dans la structure. La *bande de Möbius*, je l'ai déjà une fois construite devant vous, vous savez comment ça se fait. On prend une bande du type de celles que j'appelle bande cylindrique et la retournant d'un demi tour, on la colle à elle-même, on fait ainsi cette *bande de Möbius* qui n'a qu'une surface, qui n'a pas d'endroit et d'envers.

Et déjà, la première fois que je l'ai introduite<sup>83</sup> j'ai fait allusion à ceci : comment cette surface peut-elle être - comme on dit d'un habit, la doublure - comment peut-elle ou non être doublée ?

Eh bien, observez ici quelque chose d'essentiel à la structure de la sphère, cette structure de la sphère sur laquelle vit toute la pensée, au moins de celle qui est émergente jusqu'à l'entrée en jeu de la science, autrement dit la pensée cosmologique qui, bien entendu, continue de faire valoir ses droits même dans la science auprès de ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent.

Il ne suffit pas d'avoir, en matière sociale, des prétentions révolutionnaires pour échapper à certaines impasses concernant précisément ce qui est pourtant à la racine de l'entrée en jeu d'une révolution quelconque, à savoir le sujet.

Mais je n'évoquerai pas ici un dialogue, que peut-être j'ai déjà évoqué, avec un de mes confrères soviétiques.

J'ai pu m'apercevoir *et confirmer depuis par une information...*

qui, je vous prie de le croire est abondante,  
...que dans l'Union des Républiques Socialistes, on est encore aristotélien, c'est-à-dire que la cosmologie n'en est pas différente, c'est-à-dire que le monde est une sphère, que la sphère peut se doubler à l'intérieur d'une autre sphère et ainsi de suite, en manière de pelures d'oignons. Tout rapport du sujet à l'objet est le rapport d'une de ces petites sphères à une sphère qui l'entoure et la nécessité d'une dernière sphère...

encore qu'elle ne soit pas formulée  
...est tout de même là implicite dans tout le mode de penser la réalité .

Or quoi qu'on en pense, c'est là quelque chose qui peut bien se peindre en couleurs qu'on appelle ridiculement...

j'ai encore, il n'y a pas longtemps, entendu employer le terme  
...de réaliste, pour désigner *le mythe* - comme on disait - *de la réalité*.

En effet c'est bien d'une *réalité mythique* qu'il s'agit mais appeler ça réaliste a quelque chose d'*hallucinant* comme l'histoire de la philosophie nous commande d'appeler réaliste toute autre chose. C'est une affaire de querelle des universaux.

Quant à savoir si FREUD tombait ou non dans le travers de prendre la réalité pour la dernière ou l'avant-dernière ou l'une quelconque de ces pelures, à savoir pour croire qu'il y a un monde dont la dernière sphère, si l'on peut dire, soit immobile, qu'elle soit motrice ou non, je pense que c'est là avancer quelque chose de tout à fait abusif car s'il en était ainsi, FREUD n'aurait pas opposé *le principe du plaisir* et *le principe de réalité*.

Mais c'est encore un fait dont personne n'est arrivé jusqu'à présent à prendre conscience des *conséquences*, à savoir de ce que cela suppose quant à la structure.

---

83 Séminaire 1964-65 : « *Problèmes cruciaux...* », séance du 09-12.

Je répète qu'on voit combien est solidaire à la fois de l'idéalisme et d'un certain faux réalisme...

qui est le réalisme, je ne dirai pas de ce qu'on appelle le sens commun, car le sens commun est insondable, du sens des gens précisément qui se croient être *un moi, un moi qui connaît* et qui font une théorie de la connaissance ...c'est que tant que la structure est faite de ces sphères qui s'enveloppent l'une l'autre...

quel que soit l'ordre dans lequel elles s'étagent ...nous nous trouvons justement devant cette figure : entre nous (sphère subjective) et toute sphère, il y aura toujours une certaine quantité de sphères intermédiaires : idée, idée d'idée, représentation, représentation de représentation, idée de représentation, et qu'au-delà même de la dernière sphère...

disons que c'est la sphère du phénomène

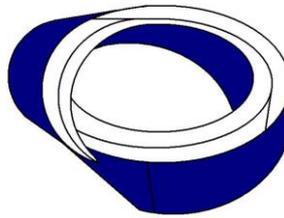
...nous pouvons peut-être admettre l'existence d'une « chose en soi », c'est-à-dire d'un au-delà de la dernière sphère. C'est autour de cela qu'on tourne depuis toujours et c'est l'impasse de la théorie de la connaissance.

La différence entre cette structure, la structure de la sphère, et celle de la *bande de Möbius* que je vous présente, est que si nous nous mettons à faire la doublure de cette *bande de Möbius* qui est celle-là que je tiens là dans la main droite :



Quand nous aurons fait un tour - c'est ce que je vous ai dit quand je vous l'ai présentée - nous serons de l'autre côté de la bande. Il semblerait donc qu'il faille la traverser, comme je vous l'ai dit la première fois pour lui faire sa doublure.

Mais c'est à condition de vouloir lui faire une doublure comme la doublure de ce manteau, ou la doublure de la sphère de tout à l'heure, une doublure qui se forme en un tour, mais si vous en faites deux vous l'enveloppez complètement à savoir que vous n'avez plus besoin d'en faire d'autre : la *bande de Möbius* est complètement doublée avec cet élément qui, en plus, lui est enchaîné.



*Concaténation*, terme essentiel à donner sa valeur non pas métaphorique mais concrète à la chaîne signifiante, seulement ce qui la double, cette *bande de Möbius*, c'est une surface qui n'a pas du tout les mêmes propriétés.

C'est une surface qui, si je la défais...

je crois que nous n'avons pour l'instant plus rien à en faire : je la défais

...cette *bande de Möbius* qui était bouclée avec elle, a pour propriété de pouvoir, si je puis dire, se doublant elle-même, accolant une de ses faces, appelons-la la face bleue...

pour ne pas dire l'endroit et l'envers : elle n'a pas d'endroit ni d'envers, elle a un endroit et un envers une fois qu'on a choisi

...la face bleue est collée à elle-même et la face rouge puisque je vous le répète, elle a un endroit et un envers, est toute entière dans ce qui se voit à l'extérieur.

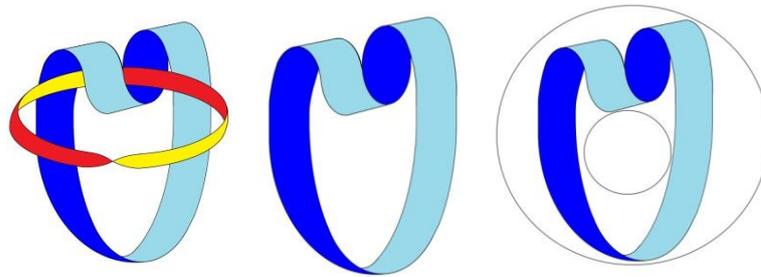
Voilà donc quelque chose, *une surface qui a pour propriété la bande de Möbius* primitive dans laquelle ces deux-là ont été faites...

c'est une *bande de Möbius* que vous prenez, construisez de façon ordinaire en la retournant ainsi

...si vous découpez, d'une façon *équidistante* [coupure non médiane] à un bord [video : [experiment 3](#)], si vous y faites une coupure, vous aurez après deux tours :

- une autre *surface de Möbius*, celle que je vous ai montré tout à l'heure,
- et à la périphérie, une bande, une bande qui, elle, n'est pas une *bande de Möbius*, c'est une bande avec deux faces ce n'est pas une bande *cylindrique* car, vous le voyez, elle a quand même une forme et une forme un petit peu bizarre, cette forme je vous la montre, elle est très simple à trouver, elle fait ici deux tours et dans ce cas-là, il en pend un.

Bon ! Faites la vérification. Cette bande est une bande applicable à la surface du tore. Voilà, je vous l'envoie pour que vous la regardiez.



Alors, qu'est-ce que nous avons ? Nous avons une *bande de Möbius* qui est telle que subissant une coupure, une coupure typique, d'une façon régulière équidistante à son bord, on aboutisse à :

- quelque chose qui est la *bande de Möbius*, qui reste toujours,
- quelque chose qui l'enveloppe complètement en faisant un double tour.

Ce quelque chose n'est pas une *bande de Möbius*, c'est quelque chose qui enveloppe la *bande de Möbius*, d'où ce quelque chose est issu dans la mesure où cette bande résulte d'une division de la *bande de Möbius*. Cette bande, en tant qu'à la fois enchaînée à la *bande de Möbius* mais tout en étant isolée, elle est applicable sur le tore. Cette bande, c'est ce qui pour nous, structurellement s'applique le mieux à ce que je vous définis pour être le sujet, en tant que le sujet est barré.

Le sujet en tant qu'il est, d'une part quelque chose qui s'enveloppe soi-même ou encore ce quelque chose qui peut suffire à se manifester dans ce simple redoublement car nul besoin, même que la *bande de Möbius* reste isolée au centre et enchaînée à cette bande qui est, comme vous l'avez vu de cette bande à simplement la faire se redoubler, je peux refaire la structure d'une *bande de Möbius*.

Ceci va nous servir d'appui pour définir la fonction du sujet. Quelque, chose qui aura cette propriété essentielle à définir la conjonction de l'identité et de la différence. Voilà ce qui nous paraît le plus approprié à supporter pour nous structurellement la fonction du sujet. Vous n'y verrez des détails, des finesses qu'à mesure que je poursuivrai, c'est à savoir de ce que vous y pourrez voir d'une façon plus intime ce rapport de la fonction du sujet à celle du signifiant.

Et la distance qui sépare dans un cas et dans l'autre ce rapport à la conjonction *de l'identité et de la différence*.

Et maintenant, je vous indique si la *bande de Möbius* est elle-même l'effet d'une coupure dans un autre mode de surface...

que pour vous faciliter les choses je n'ai pas introduite autrement et que j'ai appelé tout à l'heure *le plan projectif* ...c'est au prix d'y laisser le résidu d'une chute, elle, discal, que je prends pour support de *l'objet (a)* en tant que c'est de sa chute que dépend l'avènement de la *bande de Möbius* et que sa réintégration le modifie dans sa nature de chute discal c'est-à-dire le rend *sans endroit ni envers* et c'est là que nous retrouvons la définition de *l'objet (a)* comme *non spéculaire*.

C'est en tant que, vous le voyez, il se re-suture, il se re-colloque à sa place par rapport au sujet dans la *bande de Möbius*, qu'il a pour propriété de devenir ce quelque chose d'autre dont les lois sont radicalement différentes de celles de n'importe quel trou fait sur la sphère, qui aussi bien définit sujet ou objet. C'est un objet tout à fait spécial. Et hier soir - je regrette que la personne qui a introduit ce terme soit actuellement partie, vue l'heure - on nous a parlé de *retournement*.

Aucun emploi d'un terme tel que celui-là ne saurait être tenu pour légitime sauf à être proprement gâché s'il ne ressortit pas à cette référence structurale. C'est à savoir que sont d'une portée toute différente *selon les structures*, ce qui peut se qualifier de *retournement*.

À quoi bon ai-je martelé depuis des années la différence du *réel*, de *l'imaginaire*, du *symbolique* dont vous voyez maintenant incarné - je pense que vous le sentez - que tout à l'heure, dans ces successives sphères, vous avez bien vu comment là, *l'imaginaire* trouve sa place, *l'imaginaire c'est toujours la sphère intermédiaire entre une sphère et l'autre*.

*L'imaginaire* n'a-t-il que ce sens ou peut-il en avoir un autre ?

Comment parler d'une façon univoque du retournement, comment le faire sentir ?

Un gant...

prenons la plus vieille façon de présenter les choses, elle est déjà dans KANT<sup>84</sup>

...un gant retourné et un gant dans le miroir, ce n'est pas la même chose :

- un gant retourné c'est dans le *réel*,
- un gant dans le miroir, c'est dans l'*imaginaire* pour autant que vous prenez l'image du gant dans le miroir pour l'image du gant qui est dedans.

À partir de là vous pouvez bien voir que pour *nos formes*, celles que je peux vous dessiner au tableau il en est de même, parce qu'elles ont un endroit et un envers, et parce qu'elles ont un axe de symétrie. Mais pour le *plan projectif* et pour la *bande de Möbius*, qui n'ont pas d'endroit ni d'envers ni de plan de symétrie, quoi qu'ils se divisent en deux, ce que vous aurez dans le miroir est sérieusement à questionner.

Quant à ce que vous avez dans le *réel*, essayez toujours de retourner une *bande de Möbius*, vous la retournerez tant que vous voudrez, elle aura, toujours la même torsion car en effet cette *bande de Möbius* a une torsion qui lui est propre et c'est à ce titre qu'on peut *croire qu'elle est spéculaire* car elle tourne ou à droite ou à gauche. C'est justement en quoi je ne dis pas que la *bande de Möbius* n'est pas spéculaire, nous définirons le statut de sa spécularité propre, nous verrons que cela nous mènera à certaines conséquences.

Ce qui est important, c'est cette *fausse complémentarité* qui fait que nous avons d'une part, une *bande de Möbius* qui pour nous, est support et structure du sujet en tant que nous la divisons. Si nous la divisons par le milieu nous n'aurons plus ce résidu de la *bande de Möbius* enchaîné que je vous ai montré tout à l'heure, mais nous l'aurons encore sous la forme précisément de cette coupure et qu'importe, l'essentiel sera obtenu, à savoir la bande que nous appellerons torique, applicable sur le tore, et qui est capable de restituer, en s'appliquant sur elle-même la *bande de Möbius*. Ceci, pour nous structure le sujet.

*Quelque chose* se conjoint à cet *S*, que nous appelons (*a*), qui est (*a*) *non spéculaire*, en tant qu'il se ressoude, en tant qu'il est considéré comme *support* de ce *S* du sujet. D'autre part, en étant chu il perd tout privilège et littéralement laisse le sujet seul, sans le recours de ce support : ce support est oublié et disparu. C'est là que j'ai voulu vous mener aujourd'hui.

Je m'excuse de n'avoir pas pu pousser plus loin cet exposé mais j'ai pensé depuis longtemps qu'à ne pas mâcher littéralement les pas je risquais de prêter à la rechute toujours dans *la pensée psycho-cosmologique* qui est précisément celle à laquelle notre expérience va mettre un terme.

---

84 E. Kant : *Prolegomènes à toute métaphysique future*, Paris, Vrin, 2000, § 13.

[Thérèse PARISOT](#) [LACAN](#)

LACAN

Aujourd'hui va être employé à une sorte d'épreuve dont je voudrais vous dire d'abord le dessein. C'est d'abord une espèce d'échantillon de méthode.

On va vous parler - pas moi, la personne que j'en ai chargé - on va vous parler d'un éclairage apporté sur un point particulier de la *Divine Comédie* [I, II, III] de DANTE par quelqu'un qui, manifestement, y a été guidé par les suggestions qu'il a reçues de la connaissance de mon « *stade du miroir* ». Bien sûr, ce n'est pas ça qui lui a donné la connaissance de DANTE.

Monsieur DRAGONETTI, auteur de l'article dont on va vous rendre compte, est un éminent romaniste dont la connaissance très ample de DANTE est justement ce qui donne la valeur au repérage qu'il a fait de la fonction du miroir, dans un style tel que cela lui permette d'apporter sur la conscience et sa fonction fondamentale, des notations, on peut dire, tout à fait sans rapport avec ce qui circule de son temps. C'est cela qu'on va vous présenter.

Quel en est l'intérêt ? C'est d'indiquer le sens dans lequel pourrait être fait cet échantillonnage de structure qui permettrait de donner un ordre, un ordre autre que reposant sur des préconceptions d'évolution linéaire, d'évolution historique, ou plus exactement de cette introduction dans l'histoire de cette notion d'« *évolution* » qui la fausse complètement.

Bref, c'est là une espèce de premier modèle, modèle emprunté à ce qui se produit effectivement dans la réalité, mais qui est en quelque sorte confiné à des travaux de spécialistes, un modèle, si l'on peut dire - si vous voulez - de méthode historique telle qu'elle pourrait être guidée par des considérations structuralistes qui ici nous guident, en tant qu'elles seraient employées avec les références psychanalytiques.

Ce sera une occasion de les rappeler. Cela me mettra du même coup, en posture de vous rappeler certains *acquis* de mon enseignement antérieur, pour autant que j'aurai à les remettre *très prochainement* en communication avec ce que je continue de vous développer des *structures topologiques fondamentales*, pour autant qu'elles sont pour nous des *structures guides*.

Je vous parlerai d'autre chose dont je vous laisse la surprise mais dont je vous indique dès maintenant que tout en étant une analyse structurale d'un autre point du donné de l'acquis culturel...

vous verrez tout à l'heure ce que c'est que j'ai choisi  
...à quelque siècles de distance de DANTE, je me trouverai amené ici à un de ces *points tournants* d'introduction, de mise en évidence, de saillie d'une donnée structurale qui nous sera, spécialement pour nous psychanalystes, de la plus grande utilité, comme fondement, pour essayer d'ordonner ce qui se dit de complètement confus, parce que « *collabé* », parce qu'écrasé, si l'on peut dire, par les différents plans que ça invoque, au sujet du *masochisme*.

Alors, je donne la parole à Madame le D<sup>r</sup> PARISOT qui va vous rendre compte de cet article sur un point particulier de la *Divine Comédie*, à savoir cette présence de la spécularité, de ce que DANTE en pense.

Thérèse PARISOT

Le travail de DRAGONETTI est un travail qu'il a publié dans la *Revue des Études Italiennes*, T.XI n° 1-2-3, Janv.-Sept. 1965, pp. 85-146. Il a donné pour titre à son travail : « *Dante et Narcisse ou les faux monnayeurs de l'image* ».

Dans *Divine Comédie* il y a *deux allusions*, et deux seulement, *au mythe de Narcisse* :

- *la première en « Enfer »* où le nom de NARCISSE est mentionné,
- *la deuxième au « Paradis »* qui est traité seulement sous la forme d'une périphrase.

Le propos de Roger DRAGONETTI c'est, par le biais du commentaire de ces deux passages, d'avancer que la substance de *ce mythe* est sans cesse présente dans la *Divine Comédie* et qu'elle fut *le monstre intime* de DANTE.

*La première allusion, celle de l'Enfer*, on la trouve dans le *Chant XXX*, cette *allusion* elle-même est le *vers 128*. Elle figure au cours de l'épisode des *faux monnayeurs*.

L'épisode le voici : DANTE aperçoit un hydropique au ventre proéminent et aux membres disproportionnés, c'est Maître ADAM. L'image obsédante des ruisseaux du Casentin ne fait qu'augmenter la soif qui le dévore.

Accolées à lui, deux ombres : l'une c'est la femme de PUTIPHAR, l'autre c'est SINON le Grec de Troie. Maître ADAM et SINON échangent des coups dans une rixe provoquée par le premier, qui a traité le Grec de fourbe.

Le texte le voilà, traduit naturellement :

« *Et que te châtie, dit le Grec, la soif qui te crevasse la langue ainsi que l'eau pourrie qui fait que ton ventre te fait une clôture devant les yeux.* » [Enfer, Chant XXX, vers 121-123.]

À quoi le faux monnayeur répond :

« *Comme d'habitude ta bouche ne se démantibule que pour son mal, car si j'ai soif et si l'humeur me farcit, tu as la fièvre et la tête te fait mal ; et pour lécher le miroir de Narcisse, il ne te faudrait pas de longues paroles d'invitation.* » [Enfer, Chant XXX, 124-129]

Premier point : « *le miroir de Narcisse* » [Ovide : *Métamorphoses*, III, 336-510].

Ce *miroir de Narcisse*, on ne peut pas le prendre pour une simple *métaphore* pour désigner *l'eau fraîche*.

Ce n'est pas *l'eau fraîche désignée en termes plus beaux*. D'ailleurs ce serait tout à fait contraire à l'idée que DANTE a de la poésie.

C'est donc là une métaphore, mais c'est la *métamorphose* de cette eau, *la métamorphose* de cette eau en *miroir de Narcisse*.

DANTE ne parle donc pas seulement de l'eau mais d'*une surface réfléchissante comme durcie qui renvoie l'image* d'un NARCISSE épris de son ombre. *Ainsi l'eau fraîche est effectivement cette eau, mais une eau transmuée en miroir, une eau changée en image de l'eau.*

À partir de quoi *la riposte* de Maître ADAM prend son sens. On peut traduire comme ça :

« *ta fièvre te donne tellement soif que tu ne te serais pas beaucoup prier pour lécher une image de l'eau* ».

Le deuxième point c'est le sens allégorique qui concorde avec la lecture littérale de ces vers. Il faut donc chercher

- le sens symbolique de la faute de Maître ADAM,
- et le sens symbolique de cette difformité qu'est l'hydropisie.

Maître ADAM c'est donc un faux monnayeur, mais dont la *faute* apparaît d'une singulière gravité étant donné l'endroit où il est : dans l'*Enfer*. Ce qu'il a fait : à l'instigation des Comtes de Romena, il a fabriqué des *florins*.

Ces *florins* étaient bons de poids, mais leur alliage... ils comportaient un alliage.

Le *florin* était en principe une monnaie *d'or pur*. Ceux-là ne sont pas en or pur, ils comportent trois carats de métal.

Avant d'approfondir le sens de cette faute, il convient de la situer dans ce qu'on peut appeler l'ordonnance morale de l'*Enfer* qui est exposée - dans le *Chant XI* - exposée par la bouche de VIRGILE.

Il est dit que la fraude :

- d'une part présuppose la malice,
- et d'autre part il est dit que la fraude est le mal propre à l'homme.

Le premier point : la fraude, la falsification présuppose la malice. La malice se manifeste dans le choix délibéré du mal que l'on poursuit. Elle falsifie le principe lui-même qui fonde toute vertu sur le bien, en se dissimulant sous l'apparence d'un bien. Elle atteint Dieu dans ce qu'il y a de plus proche de son essence, à savoir la raison.

Si la raison rend l'homme semblable à Dieu c'est aussi par elle que cette similitude, dans l'analyse, s'adultère en son reflet, celui d'un Autre absolu, une semblance de l'absolu. La raison, captive de sa propre image du bien, séduite à son reflet, se rend semblable à son reflet en se choisissant comme telle, sens absolu de « *métamorphose* ».

Et ce sens, qui attire en son creux l'être de toute chose, en tire un double ressemblant où rien jamais ne se présente, ne se dérobe sous la semblance d'un absolu. C'est donc par sa latence que la malice est redoutable, et le propre de la malice c'est qu'elle n'apparaît jamais. Ce n'est pas une interprétation, c'est dans le texte ça. En fait c'est dans le *Chant XI*.

La deuxième chose qui est dite dans ce Chant c'est que la fraude est le mal propre à l'homme. C'est VIRGILE qui l'exprime dans un raccourci tout à fait saisissant, en un seul vers, le *vers 52* de ce *chant XI* :

« *La fraude - dont toute conscience sent le remords -* » [Enfer, Chant XI, 52]

En d'autres termes, toute conscience comme telle est mordue par la fraude. Il y a chez tout homme quelque chose de fondamentalement faussé dont la conscience porte les marques.

Il s'agirait de la faute première, la faute première c'est la séparation, c'est la morsure. Et dans la faute de toute conscience, dans *le remords*, il y a ce « *mor* » de la morsure. Et c'est la morsure d'ADAM [originel] qui a provoqué cette séparation, cette brisure, cette *brisure de la raison*.

Donc toute conscience est toujours déjà en rupture, entamée qu'elle est par la falsification originelle. Le faux monnayeur s'appelle ADAM. Naturellement le nom de ce personnage rappelle celui du *premier homme* et précédant le texte que j'ai lu au début - le texte de l'allusion à NARCISSE - tous *les thèmes de la faute originelle sont présents*.

Maintenant, en tenant compte de ce rapprochement symbolique et dans le même registre d'*interprétation*, on va voir en quel sens la fausse monnaie est une image de la faute originelle.

Ce *florin*, je vous l'ai dit, était un *florin* d'or pur, *la nature* restant toujours à cette époque, la référence. Ce florin d'or pur se reconnaît comme monnaie pure *au Nom et à l'Effigie*, *Nom et Effigie qui sont signes de vérité*.

Mais ce pouvoir de signifier appartient naturellement à celui qui a autorité pour authentifier le signe, c'est à dire le Prince. Le Prince se rend coupable s'il corrompt le signe. Le florin d'or est marqué à l'*Effigie* de JEAN-BAPTISTE. Cette effigie comme signe est donc le rappel d'un ordre divin à sauvegarder.

Lorsque la *monnaie* est falsifiée, le rapport authentique du signe et de la matière est détruit. Le symbole, perverti en fiction, crée une image d'intégrité sous laquelle s'imbriquent tous les abus de la fraude.

La fraude falsifie donc *la vérité de la monnaie* et du même coup elle falsifie *la monnaie de la vérité*. *La monnaie de la vérité* c'est une chose sainte. Elle adultère donc l'ordre divin : elle adultère le rapport à Dieu, le rapport à la source qui fonde l'ordre naturel des valeurs.

Quant au sens symbolique maintenant, de la difformité de Maître ADAM, on peut - *toujours dans le même registre* - la prouver. La « *chose publique* », de tout temps a été comparée à un corps - le *corps social*, qu'on emploie même maintenant - et les effets que provoque sur ce corps le gonflement démesuré des richesses abusives du prince conduit à des images de difformité.

Le prince est un membre de ce corps. Il devient une sorte de monstre, démesurément gonflé, gonflé au détriment du reste du corps, c'est à dire de la communauté. Il en résulte une disproportion monstrueuse de cette communauté. Et la difformité de Maître ADAM, cette hydropisie, une hydropisie telle qu'il a un énorme corps, une énorme panse.

Cette panse remonte devant ses yeux, donc elle fait un écran devant ses yeux, elle l'aveugle. Cette panse est pleine d'une eau qui est stagnante des richesses du prince, stagnante elle se corrompt, stagnante elle ne peut plus circuler dans le reste du corps de Maître ADAM et elle entraîne donc cette sécheresse de la bouche où les lèvres sont figées. Elle entraîne cette soif constante et également, cette maigreur des membres inférieurs qui ne peuvent plus soutenir maître ADAM, [:-] cette énorme panse aveugle.

En tenant compte de ces remarques *on peut se demander* :

- ce que représente Maître ADAM,
- ce que représente SINON,
- et que représente cette rixe,

...c'est à dire quel est le rapport entre Maître ADAM et SINON qui se termine par cette *merveilleuse allusion*.

Tout d'abord Maître ADAM .

La scène se déroule donc dans la perspective de la malice latente d'où est sorti l'art frauduleux du premier homme. Ce mal propre à l'homme, *l'hydropisie* donc *le symbolise*. C'est une maladie de l'eau, une perversion de l'homme à la source et c'est *une maladie pesante qui immobilise* dans une position grotesque ADAM. Là est la marque de son impuissance radicale.

L'image des ruisseaux du Casentin...

Le Casentin est un lieu proche de Romena, et Romena est le lieu de *la faute*, c'est là qu'ADAM a falsifié sa monnaie. ...cette image de cette source anéantie dans son reflet tourmente ADAM, et le fait est que, pourtant, il est prêt à sacrifier cette image pour voir ses instigateurs. Il est prêt à sacrifier ce reflet pour voir *le prince*, c'est à dire celui qui est cause de sa destruction spirituelle, c'est à dire *la malice* elle-même. Et le désir de la vue de *la malice* n'a d'égal que l'impuissance radicale d'ADAM à voir cette ombre puisqu'il ne peut pas se mouvoir.

Si on rappelle que le propre de *la malice* est sa latence, on comprend bien que ce qu'ADAM poursuit : le principe du mal, préférable à la source qui désaltère, se dérobe, et que ce n'est rien d'autre que le refus d'être, donc la dérobade radicale. Et Maître ADAM le porte en lui. Il le porte en lui comme un vide gonflé en rêve d'absolu. Et ce que son désir poursuit, ce n'est rien d'autre, en fin de compte, que Maître ADAM lui-même, au regard duquel échappe pour toujours le principe du mal comme l'Autre de l'absolu.

*En sacrifiant la monnaie - chose sainte - la faute a donc provoqué la perversion du signe, métamorphosé en fiction le symbole, souillé la source de justice, falsifié le lien d'amour entre les hommes, tel qu'il est voulu par Dieu. Il y a donc eu un choix. Mais ce choix néanmoins, c'est quand même l'amour, mais un « autre » amour. C'est celui que l'homme reporte entièrement sur soi par le détour d'une image, image qui feint l'amour pour autrui. C'est une doublure de l'absolu - qui manque - par un absolu fictif.*

Voilà pour Maître ADAM. Maintenant qu'en est-il de SINON ?

En falsifiant l'indicateur du principe divin, Maître Adam engage toute la communauté dans *une aventure de l'être et de l'apparence*. C'est ce qui ressort des paroles de SINON. SINON dit ceci :

*« Si je parlai faussement, eh bien, toi, tu faussas l'effigie [...], et je suis ici pour un seul crime, et toi, pour plus de crimes qu'aucun autre, fût-il démon. » [Enfer, Chant XXX, 115-117]*

SINON entre en scène alors que *la monnaie, parole de vérité* est déjà falsifiée. C'est du produit de Maître ADAM qu'il va faire usage dans la falsification de la *parole de vérité*. SINON, lui, il n'y est pour rien, il entre en jeu au niveau des effets de l'acte de Maître ADAM. La parole pervertie a entraîné une falsification illimitée du *langage* et c'est du *langage* que SINON abuse.

Le crime de SINON c'est de s'être donné pour *un déserteur* du camp grec et d'avoir décidé les Troyens à faire entrer le cheval de bois dans leur ville. En principe c'est ça. Ce qui le présente donc comme un fourbe et un fourbe par tactique.

Mais son crime est double. C'est la fourberie par tactique, mais il est également impliqué - à l'instar du crime de JUDAS - comme parjure dans un *délit* de notoriété universelle. Il est *le simulateur* qui feint d'être ce qu'il n'est pas, et un parjure parce que le langage dont il abuse, est une offense envers les dieux.

Le rapport, maintenant entre Maître ADAM et SINON.

SINON occupe une position très particulière dans cette scène.

Il est accolé d'une manière très étroite à l'hydropique et il semble même *faire corps* avec lui.

Maître ADAM ne peut l'apercevoir et Maître ADAM ignore même l'origine d'un tel voisinage.

Tout se passe comme si, une fois mise en circulation, la fausse parole - tout comme la fausse monnaie - ressemble tellement à l'authentique que la vraie devient méconnaissable et invisible. *Le signe qui porte garant, efface dans sa légalité apparente les traces de son origine suspecte*, tant et si bien que le faux monnayeur lui-même, n'est pas capable d'identifier les produits de son artifice.

Et la rixe éclate au moment où SINON s'entend présenté par Maître ADAM sous le qualificatif de « *fourbe* ».

Maître ADAM dit : « ...*le fourbe Sinon le Grec de Troie.* » [Enfer, Chant XXX, 98]

Il s'entend donc, d'une part dénoncé aux yeux du monde, et d'autre part il s'entend dénoncé dans l'attitude de sa latence. Et dans l'altercation au rythme extraordinairement rapide, tour à tour les deux simulateurs se placent en posture d'accusé et d'accusateur, ne reconnaissant nullement, dans la malice de l'autre leur propre simulation, et même jouant *le jeu de la vérité*. Le mot *vérité* revient par trois fois dans la bouche d'ADAM.

Tout ceci semble symboliser deux phases du mouvement d'auto-fascination de la conscience frauduleuse :

- d'une part Maître ADAM, bien que rivé à une image d'eau, image qui n'a pas pour lui de pouvoir autonome *puisque'il préfère à ce reflet la vision du principe du mal,*
- et d'autre part SINON, que le *principe du mal* ne peut intéresser *puisque'il ne se sent pas responsable de cette perversion.*

Lui, SINON, il n'a donc rien à préférer à une *image d'eau*. La source, anéantie dans *le langage* qu'il a feint, fait si bien recette sur cette fiction, qu'elle acquiert un pouvoir autonome pour SINON. Pour SINON la vraie source est devenue cette *eau en image* dont la conscience qui rêve est capable de s'abreuver. D'où la réflexion de Maître ADAM à SINON que

*« pour lécher le miroir de Narcisse, il ne faudrait pas pour t'y inviter beaucoup de paroles ».*

SINON représente dans le mouvement de la fraude, le point culminant, la perversion radicale où la malice enferme le falsificateur dans son image devenue pour lui la vérité même. Image de rien. On peut probablement dire que c'est à l'absolu de cette image que le pervers est fixé.

Ce qu'il en est de DANTE dans cette histoire, DANTE le raconte lui-même :

- il est fasciné par le spectacle de l'altercation,
- il est fasciné par les images de l'enfer.

Et pour rompre l'adhésion de son regard à l'erreur, il faut l'intervention de la voix de VIRGILE.

VIRGILE dit : « *Or donc, prends garde !* » [Enfer, Chant XXX, 131] De *ces images* DANTE a à se détourner. Ne pas prendre *ces images* pour la réalité, et apprendre à se détourner, tel est le sens que VIRGILE donne au chemin que DANTE parcourt avec lui : prendre garde à ce danger de capture, c'est veiller à la vérité. DANTE en effet s'éveille mais il lui faudra plus qu'une mise en garde pour s'éveiller vraiment.

Voilà le texte, dans la traduction de Madame ESPINASSE-MONGENET<sup>85</sup>. C'est DANTE qui parle :

*Je me tournai vers lui plein d'une telle honte  
qu'elle vit encore en ma mémoire.  
Et, pareil à celui qui rêve son dommage,  
et, rêvant, souhaite rêver,  
si bien qu'il désire ardemment ce qui est, comme si cela n'était point,  
tel je me fis, ne pouvant pas parler,  
car j'eusse souhaité m'excuser et je m'excusais  
en vérité, tout en ne croyant point le faire. [Enfer, Chant XXX, 134-141]*

La voix de VIRGILE amène DANTE à la vérité, et ce, dans la honte. Mais cet éveil est bref.

Né à la vérité dans la honte, DANTE s'arrête. Il s'arrête pour réfléchir la honte en voulant l'exprimer.

En voulant parler pour s'excuser, DANTE cesse de voir la réalité qui parle par elle-même dans le silence de la honte. Et son désir d'expression fait qu'il *méconnaît cette vérité* même au moment où elle s'accomplit. Il tombe à nouveau dans la réflexion brisée qu'il assimile à un sommeil. Cette comparaison *fixe*, en quelque sorte, l'impuissance radicale de la raison à jamais retrouver par elle-même la vérité. DANTE le dormeur, *désire ce qui est comme si cela n'était pas*.

Le fait réel, à savoir *la vérité* parlant par elle-même à travers la honte, est transmuée en irréel, l'impossibilité de parler. La réalité est prise pour l'irréel. VIRGILE *intervient* à toute vitesse à ce moment-là, et il dit :

*« Moins de honte efface un manquement plus grave, [...] que ne l'a été le tien ; c'est pourquoi de toute tristesse allège-toi... » [142-144]*

---

85 Dante, La Divine Comédie : *L'enfer*, Paris, Firmin-Didot, 1922 (bilingue), trad. Louise Espinasse-Mongenot  
: *L'enfer, Le purgatoire, Le paradis*, (bilingue) trad. Louise Espinasse-Mongenot, éd. Les libraires associés, Paris, 1965

De « *tristesse* » il s'agit. Et là, VIRGILE met l'accent sur ce qui, par delà la honte, pèse sur DANTE, un résidu de pesanteur, un résidu de mauvais désir. Cette dernière intervention semble avoir plus que la valeur de mise en garde de la première. On pourrait peut-être la dire, l'assimiler à une intervention. En tout cas, il en apparaît que la conscience originellement mordue est incapable - livrée à elle-même - de réagir contre le mauvais désir, la basse envie.

DANTE clôt ce chant XXX par ces paroles de VIRGILE.  
Il pose VIRGILE en quelque sorte comme mémoire de présence. VIRGILE dit :

*« ...et n'oublie point ce principe par lequel je serai toujours à ton côté,  
s'il arrive encore que le hasard te mène  
dans quelque lieu où se trouvent des gens en semblable litige :  
vouloir ouïr de telles choses est une basse envie. » [Enfer, Chant XXX, 145-148]*

Peut-être peut-on rapprocher la place qu'occupe VIRGILE de celle de l'analyste ?

*La deuxième allusion au mythe de Narcisse* est celle-ci dans *Paradis*, au *Chant III*.

La scène se passe dans le ciel de la lune. BÉATRICE vient de détruire l'opinion erronée de DANTE sur les tachées lunaires. DANTE se dispose à ce moment-là à confesser son redressement et sa nouvelle conviction. Voilà ce que DANTE dit :

*Et moi, pour confesser que corrigé et persuadé  
je l'étais bien, autant que me le permit ma révérence,  
je levai haut la tête afin de mieux parler.  
Mais une vision apparut qui retint  
à elle mon attention si étroitement par son aspect  
que de ma confession je ne me souvins plus.  
Tels d'un cristal transparent et limpide  
ou de la surface des eaux pures et tranquilles,  
non assez profondes pour que les fonds en soient obscurcis,  
nous reviennent les traits de notre visage  
si apâlis qu'une perle sur un fond blanc  
n'arrive point plus lente à nos prunelles,  
telles je vis plusieurs figures prêtes à parler,  
ce qui fut cause que je courus à l'erreur contraire  
à celle qui fit naître l'amour entre l'homme et la fontaine.  
Aussitôt dans l'instant que je m'aperçus de leur présence,  
estimant que c'était là le reflet de visages vus en un miroir,  
pour voir à qui ils appartenaient je tournais mes yeux en arrière ;  
et je ne vis rien : et je les reportai devant moi,  
droit aux yeux de mon doux guide  
qui souriant, avait une flamme en son saint regard. » [Paradis, III, 4-23]*

DANTE se disposait à confesser son redressement, mais cependant il n'a pas parlé. Le geste de porter le visage en avant change l'intention, devant une vision qui s'impose avec tant de force que DANTE en oublie sa confession.

DANTE aperçoit plusieurs visages qui, comme lui, sont prêts à parler. Croyant apercevoir *des images de miroir*, il tourne la tête en arrière pour voir *de qui* elles proviennent et ne voyant rien, il reporte les yeux en avant, droit dans le regard de Béatrice.

Dans le *Chant II* qui précède, BÉATRICE avait donc expliqué à DANTE ce que c'était que les tâches lunaires, et elle avait dit à DANTE que ce qui, sur la lune, lui apparaît comme ombre se révèle en vérité être aussi lumière, *mais lumière qui se différencie* de la partie proprement lumineuse de la lune *par un degré* de réceptivité, ou plutôt *de transparence*...  
je crois que le terme de *transparence* convient mieux

...un degré de transparence moindre. Alors, ombres comprises comme lumière et toujours présentées comme lumière apparaissant sur un fond lumineux, ce fond étant la mesure qui rend sensible leurs différences, et possible leur apparition.

Les ombres, les âmes du paradis sont, bien entendu, comprises aussi comme lumière, et c'est à la lumière divine qu'elles s'allument et laissent passer les rayons sans les arrêter.

*Dante symboliserait Dieu par un miroir où se reflètent les âmes du paradis.* Enfin c'est la conviction de DRAGONETTI. *Non pas par un miroir étamé mais un miroir dont le fond demeure entièrement lumière.* Les ombres, les images transparentes apparaissent dans le royaume de la lumière, et là la réflexion est considérée de manière *différente* de la réflexion terrestre.

*La réflexion est conçue comme action de rayonnement direct de la lumière divine à travers la transparence des corps célestes et non pas comme réflexion des rayons produite par des corps dont l'opacité fait écran à cette lumière.*

DANTE précise bien que la surface plus ou moins spéculaire sur laquelle apparaît sa vision est semblable à celle d'un cristal ou à celle d'eaux dont le fond n'est pas obscur, dont le fond n'est pas déroboé. Fond obscur et fond déroboé, c'est le *tain* du miroir de NARCISSE.

*Ici le fond est lumière. Ce n'est même pas qu'il n'y a pas de fond. Le fond est quelque chose, et il est lumière. Il ne s'agit donc pas de miroir sur le modèle terrestre : il s'agit de transparence pure, de miroir<sup>86</sup> sur le mode céleste.*

De plus il y a *deux sortes* d'images qui sont apparues : il y a les figures prêtes à parler, et il y a les figures mirées. Et ces images jouent l'une dans l'autre de manière à donner l'impression que les figures mirées, les visages des spectateurs, se mêlent aux visages prêts à parler.

DANTE se retourne pour rompre le sortilège du miroir et il révèle du même coup, dit DRAGONETTI, à quel degré il est conscient de l'erreur qui pervertit pareil rapport aux images.

DANTE a porté sur la vision un regard captif de son reflet, et tel, qu'il a changé la transparence en spectacle. Ce que DANTE dénoncerait comme :

« L'erreur contraire à celle qui enflamma d'amour l'homme pour la fontaine. »

C'est dans le refus de la raison sur elle-même d'avoir fait disparaître la réalité dans une image. À l'appel de la vision, DANTE répond par le redressement spontané du regard en direction des yeux de BÉATRICE.

Pour DRAGONETTI, BÉATRICE serait la vérité révélée qui détourne DANTE de la fascination d'une raison trop rassurée sur sa droiture. Et au regard de DANTE sur la transparence, le devenir transparent de ce regard lui-même, DRAGONETTI dit que voir, serait intérioriser la raison dans la foi.

*Le danger qui guette Dante est que sa raison, face à la transparence, soit tentée de la représenter au lieu de s'y présenter. La raison qui veut réduire la foi à une image de la réflexion terrestre ne mériterait plus alors ce nom parce que non seulement elle transforme son objet qui est essentiellement lumière en ombre, mais que coupée de la vraie lumière, cette raison qui devrait être transparente, dévient alors elle-même ombre projetée sur les choses.*

En cela, je pense que DRAGONETTI voit un DANTE dont le monstre s'incline sous le mythe de NARCISSE. Mais à cette interprétation de DRAGONETTI, peut-être peut-on ajouter ceci que, au sein de la transparence du paradis nulle possibilité d'être partie prenante. Remettre à Dieu la cause de son désir est la seule voie possible. Peut-être est-ce là le fantasme de DANTE, la transparence de son regard face à la lumière de Dieu.

Enfin au Paradis, il y a Dieu. Tout est lumière et la lumière vient de Dieu. La lumière c'est le regard de Dieu. Et entre Dieu et DANTE, il y a BÉATRICE. BÉATRICE qui n'est pas Dieu, qui n'est pas non plus - je crois - « la vérité révélée » de DRAGONETTI, mais BÉATRICE qui porte la marque de Dieu. Puis il y a, toujours entre Dieu et DANTE, la vision de DANTE sur laquelle il a collé des figures mirées. C'est de ces figures mirées qu'il a rompu le sortilège en se retournant, ce n'est pas de la vision elle-même : la vision elle-même préexistait à ces figures mirées. Cette vision, ce n'est pas la vision de n'importe quoi, c'est la vision d'âmes qui par contrainte manquèrent à leurs vœux de chasteté. C'est la vision de créatures de Dieu.

Puis il y a DANTE. Or, au Paradis la réflexion est conçue comme action de rayonnement directe de la lumière divine à travers la transparence des corps célestes. En face de Dieu, dans le champ du regard de Dieu, la seule présence qui ne soit pas transparente, c'est DANTE, peut-être la terre, un fond obscur.

Alors, plutôt que du narcissisme de DANTE, ne s'agirait-il pas également du *narcissisme* de Dieu ?

---

86 Cf. Dany Robert Dufour : *Lacan et le miroir sophianique de Babme*, Cahiers de l'Unebvue, 1998, E.P.E.L.

## LACAN

Vous avez eu un compte-rendu très fidèle de cet article de DRAGONETTI.

Pour ceux qui - peut-être - se seraient perdus à travers la fidélité même *des détours* que suit à cette occasion DRAGONETTI, je vais essayer de reprendre, une fois de plus, et résumer ce dont il s'agit. En même temps que, comme je l'ai annoncé, je montrerai l'intérêt qu'a pour nous une pareille référence.

Notre départ de cette année a été de rendre cohérent ce que nous avons à énoncer de la fonction de *l'objet(a)* dans la position de la psychanalyse en tant qu'elle s'origine de la science et de la science dans son rapport très particulier à la vérité. La science étant entendue comme la science moderne, née au XVII<sup>ème</sup> siècle, au siècle qu'on a appelé, en raison de cette *mutation* de la position du savoir, *le siècle du génie*.

Vous verrez que nous allons venir tout à l'heure à une des autres faces de cette apparition de la position scientifique en tant qu'elle a été éminemment incarnée par un autre que DESCARTES. Vous verrez tout à l'heure lequel, *si vous ne le devinez déjà*.

Il y a donc là une transformation profonde de quelque chose qui n'est pas éternel, qui répond à un autre champ, à un autre intervalle de l'histoire, à savoir le rapport antérieur à l'origine de la science, à ce qui s'inscrit sous la forme...

...des rapports du *savoir* et de *la vérité*. Ces rapports du *savoir* et de *la vérité* c'est toute la tradition que nous allons appeler, pour une plus grande commodité, philosophique. C'est dans ce cadre topologique que se situe la position d'un DANTE.

N'allons pas trop vite. Je ne dis pas que DANTE soit un philosophe, encore que son rapport à la philosophie soit tel qu'il ait pu être suivi, isolé, dans *tout un ouvrage* par exemple de M. Étienne GILSON qui a pour titre précisément *DANTE et la philosophie*, et qui tient sa promesse en nous montrant l'instance scandant la vie et l'œuvre de DANTE.

Notre topologie, ici - au sens où je l'entends, où je la manie, où je vous y introduis - n'a pas d'autre fonction que de permettre de repérer ces transformations des rapports du *savoir* et de *la vérité*. Si DANTE est ici choisi par nous aujourd'hui, pour vous être présenté, à l'intérieur de sa création poétique la plus éminente, celle de *La divine comédie* c'est pour une raison qui nous le détermine en deux temps, si l'on peut dire, ce choix.

*Premièrement*, il y introduit la présence de la construction religieuse chrétienne et la thèse *latente*, disons, dans ce choix, est celle-ci : qu'à l'origine de la tradition religieuse chrétienne, il y a cette introduction, dans le champ des rapports du *savoir* et de *la vérité*, *d'un certain Dieu*, auquel nous arriverons tout à l'heure pour le définir dans son origine - dans son origine juive - en tant que sa présence est *le point de cristallisation* de cette mue fondamentale pour nous, inaugurale, qui est celle même de l'introduction de la science.

Je dis...

je l'ai déjà suffisamment indiqué, je le répète ici avec plus de force et je vais le motiver tout à l'heure...l'introduction de ce Dieu des Juifs est le point pivot qui, quoique resté pendant des siècles en quelque sorte enrobé dans un certain maintien philosophique du rapport de *la vérité* et *du savoir*, finit par émerger, par venir au jour, par la conséquence surprenante que la position de la science s'instaure du travail même que cette fonction du Dieu des Juifs a instauré à l'intérieur de ces rapports du *savoir* et de *la vérité*.

*[Deuxièmement]* Ceci ne suffirait pas à nous faire choisir DANTE puisque aussi bien, tout théologien de l'ère médiévale eût pu nous servir de même d'exemple pour situer ce qu'il en est dans la tradition *philosophique* des rapports du *savoir* et de *la vérité*.

DANTE est en outre un poète. Et je vais essayer de vous dire comment c'est en tant que poète qu'il manifeste d'une façon non seulement éminente, mais choisie, l'émergence, le *point analytique* où, dans ce qu'il énonce, se *manifeste plus qu'il n'en sait*, et où il témoigne d'une certaine façon...

que je vais maintenant situer, je veux dire donner *les raisons pour lesquelles il peut en témoigner*...où il témoigne d'une façon en quelque sorte *anticipée*, pour nous, de la présence dans ces rapports du *savoir* et de *la vérité*, de ce qui, proprement cette année, est par moi promu comme la fonction de *l'objet(a)*.

C'est l'intérêt en effet de ces deux passages en tant qu'ils sont choisis, signalés par les critiques chez DRAGONETTI, qu'ils sont signalés par *la présence du miroir* qui nous permet, à nous d'y repérer la désignation manifeste et comme tel de *l'objet(a)* qui a nom ici : *le regard*.

Reprenons.

DANTE, bien entendu, loin d'échapper, tombe tout à fait... vous en savez - même si vous ne l'avez presque jamais ouvert - vous en savez assez sur *Divine Comédie* pour savoir que cette œuvre s'inscrit dans ce que j'appelle le module cosmologique, cosmologie de l'au-delà, ce n'en est pas moins une cosmologie, et qui emprunte ses cadres à la cosmologie établie, disons à partir des premiers philosophes grecs, portée à son premier modelage par ARISTOTE et transmise comme une forme, comme un cadre, à la pensée des physiciens du temps.

Le système Ptolémaïque par exemple, tout limité qu'il soit à l'observation du fonctionnement *du monde réel tel qu'il se présente*, c'est à dire pour rendre compte des rapports du mouvement des astres et l'instituer comme cohérent avec l'existence de ce monde qui est celui du monde terrestre, qui s'ordonne - vous le savez - en fonction de cette topologie de *la sphère, d'une série de sphères s'incluant les unes les autres*, qui sont les diverses sphères planétaires, avant d'arriver à la sphère supérieure, les étoiles fixes : il s'agit de rendre compte de leur fonctionnement.

Tel est le départ de la physique antique et c'est là-dessus...

ce que nous pouvons en somme, qualifier d'introduction à une science comme telle dans la connaissance humaine... c'est là-dessus que nous pouvons qualifier les Anciens comme ayant fait *les premiers pas* historiquement recevables, transmissibles, et qui ont servi de première matière à la révolution qui a été appelée « *la révolution copernicienne* », introduction elle-même, de celle - toute différente - de « *la révolution newtonienne* ».

Ce *monde cosmologique* qui inclut aussi des coordinations des diverses parties de l'enseignement disons de « *l'universitas* », c'est là le point de référence fondamental, le cadre dans lequel s'est développé ce qui a été enseignement jusqu'à une certaine date. La cosmologie donc avec ses coordonnées - psychologie, théologie, voire ontologie... - c'est dans ce cadre que se situe la pensée de DANTE. Qu'est-elle, sinon de nous présenter un premier clivage de *la vérité* et du *savoir* ?

Et c'est bien en effet ainsi que *toute la pensée médiévale*...

qui loin d'être une pensée négligeable, en quelque sorte à rejeter, quelque radicale que je vous présente la coupure instaurée par la naissance de la science moderne... est pour nous éclairante de cette topologie dont il faut que nous tenions compte dans la situation qui se réinstalle du fait de la question posée par l'expérience analytique, cette thématique d'opposition entre *la vérité* et le *savoir* est inscrite pendant tout le développement de la pensée médiévale, dans ce qu'on a appelé « *la doctrine de la double vérité* ».

*Nul penseur, nul enseignant* de cette époque n'a échappé à la question de *la double vérité*, c'est le véritable fondement de ce clivage qui devait être fait nécessairement par les « *enseigneurs* » de cette époque entre le champ de *la raison* et celui de *la révélation*.

Ce n'est pas autre chose que ceci :

- qu'il y a un champ prétendu du *savoir constructif* - dans l'idéal déductivement - concernant *la structure du monde*,
- et puis autre chose que nous ne connaissons que de source surnaturelle et de *par la parole de cet Autre* qu'est Dieu.

Cette *distinction* est *si fondamentale* dans la structure de tout ce qui s'est énoncé à cette époque que *nous devons rendre hommage à l'éminente rationalité de la pensée de ceux que j'appelle ces « enseignants »* pour ne pas les appeler de ce nom déprécié : *les scolastiques*. Admirons la fermeté de la raison de ces gens qui, soi-disant pris dans les suggestions qui ne sont plus pour nous qu'obscurantistes, qui nous viennent de la religion, ne les ont empêché de maintenir les droits de la stricte raison.

Ai-je besoin de rappeler que Saint THOMAS...

si mon souvenir est bon encore, après tout je n'en suis pas sûr, mais peu importe... en référence - c'est là *le point de référence* pour nous - à la condamnation de 1277 émanant de LA SORBONNE, de l'évêque TEMPIER, qui le condamne, précisément *d'avoir soutenu* - aux dires des *autorités ecclésiastiques* - *plus loin qu'il ne convient à la conscience chrétienne, la distinction de ces deux domaines*, et se trouve assimilé dans la même condamnation aux *averroïstes* et à l'enseignement par exemple d'un SIGER DE BRABANT, dont pourtant *il se distinguait par toutes sortes de modalités*.

Néanmoins ceci n'a pas empêché Saint THOMAS d'écrire ceci dont vous connaissez au moins le titre :

« *De aeternitate mundi contra murmurantes* ». C'est à dire *contre ce qui déjà devait provoquer sa condamnation*, à savoir de maintenir que du point de vue de la stricte raison le monde devait être éternel, et que seule la révélation nous indique qu'il n'en est rien.

Cette distinction de *la vérité* et du *savoir* n'est-elle pas ici pour nous rappeler que déjà toute l'organisation du savoir, du savoir en tant que supporté par ce « *corps* », qui jusqu'à l'inauguration de la position de la science moderne s'impose comme celui qui peut être dit « *du savoir* » - à savoir *le corps cosmologique, théologique, psychologique, ontologique* - que ce *corps* se pose comme ce mode d'approche ambigu qui est en même temps foncier éloignement de ce qu'il en est de *la vérité*.

Je dirai presque que *le savoir*, pendant des siècles est poursuivi *comme défense contre la vérité*.

*La vérité* - si vous voulez, pour vous le faire sentir - étant ici à repérer, à registrer, comme la question sur le rapport le plus essentiel au sujet, à savoir son rapport à la naissance et à la mort en tant que tout ce qui est de lui est dans leur intervalle. Ceci est la question de *la vérité* au sens où je définis *la vérité* comme celle qui dit : « *Moi la vérité, je parle.* »<sup>87</sup>. C'est de ceci, c'est de nos fins dernières que *la vérité* a à nous dire quelque chose.

Observez qu'ici l'énoncé du terme même d'intervalle et la métaphore même poétique du « *sombre bord* » est là pour nous rappeler le terme même - topologique, à proprement parler - celui que je désigne comme *la fonction du bord*.

Tout se passe comme si - pour prendre notre référence, qui n'est pas une métaphore - dans l'opposition de la logique moderne entre *l'ensemble ouvert* et *l'ensemble fermé*, le savoir pendant des siècles n'avait gardé, et aussi « bien gardé », *la trace* de choisir uniquement la part de *l'ensemble ouvert*.

Vous savez ce que c'est qu'un ensemble fermé : c'est ce qui est conçu comme unissant l'ensemble ouvert avec sa limite, en tant que topologiquement elle en est distinguée. *Limite, frontière, bord*, tels sont les termes dont il s'agit :

- la part de *la vérité* c'est celle de notre limite *entre la naissance et la mort*, limite en tant que sujet,
- et tout ce qui est du *savoir* c'est l'ensemble ouvert qui est compris dans l'intervalle.

C'est en ceci que le poète, quoi qu'il en ait, et même s'il ne le sait pas, réintroduit...

dès lors que ce qu'il sait et manipule c'est *la structure du langage* et non pas simplement *la parole* ...là réintroduit, quoi qu'il en ait, cette topologie du bord et l'articulation de la structure. C'est ce par quoi DANTE, ici va au-delà de ce qu'il emprunte à la structure du savoir de son temps, et justement dans la mesure de cette ambiguïté, introduite du fait qu'il projette les formes cosmologiques du savoir de son temps dans le champ de ce que j'appelle « *les fins dernières* ».

C'est d'avoir fait de la cosmologie de son temps - ce qu'il entend chanter - l'au-delà du *savoir*, le champ propre de *la vérité*, qu'il vient à faire saillir en deux points, dans le choix par un commentateur - qu'un commentateur, sans doute guidé, éclairé d'être situé dans l'époque moderne, nous permet de repérer en deux points, l'un de l'*Enfer*, l'autre du *Paradis*, des *constellations* que je qualifierai de *typiques*, qui sont proprement celles :

- du rapport qui lie *la parole*, en tant que se situant au champ de l'Autre, *comme support de la vérité*,
- et l'émergence nécessaire des coordonnées de *l'objet(a)* que, *au même point*, point dont on ne vous a pas tout à l'heure signalé assez précisément la profondeur, *au même point le plus profond de l'Enfer* se trouve conjoints :
  - *celui qui a fait de la parole le support d'une tromperie* [Sinon],
  - *et celui qui a fait la fausse monnaie* [Adam].

Quelle étrange conjonction, quelle nécessité singulière pour lesquelles il nous faut invoquer la double vue poétique, c'est que DANTE assurément, dans la seule lecture de ce poème marqué de tant d'étrangetés, nous impose l'idée *qu'il sait ce qu'il dit*, si étrange que nous paraissent à tout instant ces excès au regard de notre sens commun.

Ce n'est pas pour rien, ce n'est pas par hasard, que sont conjoints pour dialoguer, dans cette sorte de singulière étreinte, celui qui fondamentalement a menti...

et non pas de n'importe quelle façon, n'a pas simplement *menti*, n'a pas simplement *fraudé*, on vous l'a dit tout à l'heure, mais a fraudé en trompant la confiance de l'autre ...cette conjonction du mensonge comme atteinte à la foi avec le fait de la référence de ce *quelque chose* qui est non pas *vérité* mais *valeur de vérité*, cette *chose* dont il est si nécessaire d'introduire la référence quand il s'agit de la vérité que, quand HEIDEGGER nous propose le *Vom Wesen der Wahrheit*<sup>88</sup>, c'est de *la pièce de monnaie* que lui aussi parle.

Qu'est-ce que veut dire *une pièce de monnaie fausse* ? Est-ce que la fausse pièce de monnaie n'est pas aussi quelque chose qui est. Elle est ce qu'elle est. Elle n'est pas fausse. Elle n'est fausse qu'au regard de *cette fonction qui conjoint à la vérité la valeur*. C'est bien pourquoi ce dont il s'agit autour de *l'objet(a)* c'est cette *fonction de la valeur de vérité*.

C'est ici qu'il est *frappant, singulier*, de voir que DANTE - dans cette dispute de charretier qui s'établit entre les deux damnés - fait surgir de la bouche de l'un - précisément du *faux monnayeur*, s'adressant au *traître* - qu'il serait encore bien content s'il pouvait accéder à cette forme de méconnaissance qui serait de lécher le miroir de NARCISSE, c'est à dire de se croire au moins être lui-même, alors que ce dont il s'agit c'est précisément, comme en vous l'a articulé fort bien tout à l'heure, que jusqu'à cette essence de lui-même qui est d'être menteur, il l'a perdue, et qu'il ne peut plus *retrouver aucune forme de son être*, qu'à désirer passionnément retrouver en face de lui, celui qui l'a entraîné dans son foncier mensonge.

87 Écrits, p 409 ; ou t.1 p 406.

88 Martin Heidegger : De l'essence de la vérité, Op. cit., p 161-194 .

De même, arrivant au paradis, ce que DANTE appelle « l'erreur contraire à celle de Narcisse » c'est, s'appréhendant à quelque chose qui se présente pour lui comme un apparaître, de ne pas pouvoir faire autrement que de *se retourner* pour voir de quoi ce qu'il voit est l'image.

Ainsi lui-même, DANTE, nous livre que ceci qui se produit à la limite où il entre dans *le champ de Dieu*, nous propose des objets qui sont à proprement parler ce que je désigne comme des *objets(a)* : dans *le champ de Dieu*, en tant que c'est de lui qu'émanent les substances, rien de ce qui est *objet* ne se présente comme opacification relative, en quelque sorte, d'un pur regard, une transparence sur fond de transparence, et que cette apparition ne peut être reconnaissable pour la pensée de la réflexion - comme on dit - qu'à chercher, se retournant derrière soi, où peut bien être l'original.

Il m'est arrivé dans un temps d'écrire ces phrases :

« *Quand l'homme cherchant le vide de la pensée s'avance dans la lueur sans ombre de l'espace imaginaire en s'abstenant même d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien.* » [Écrits p.188]

Le piège de cette phrase, qui conclut l'un des chapitres du *Discours sur la causalité psychique*, c'est que cela a l'air de vous dire qu'il n'y a pas d'image, alors que cela veut dire que *l'image ne reflète rien*, désignant là, déjà ceci que le texte de DANTE accentue et qui est proprement ce dont je vous dis : *que le (a) n'est pas spéculaire*. En effet, quand il apparaît sur le fond transparent de l'être, c'est justement à la fois d'apparaître comme une image et une image de rien.

C'est ce que DANTE accentue dans cette seconde apparition, de la référence du miroir, à savoir que là où il croit qu'« *il y a* » en fonction du miroir, ce n'est que pour s'apercevoir que quand le *(a)* apparaît, s'il y a miroir, *il n'y a rien qui s'y mire*.

Telles sont les structures que *la construction poétique* de DANTE met au jour, et s'il le peut c'est parce qu'*il est poète* et que, *étant poète*, ce qu'il rejoint, ce n'est pas tant *notre science* que ce que nous sommes en train de construire pour l'instant, et que j'appelle la théorie. Le privilège de cette construction poétique par rapport à la théorie, la théorie psychanalytique si vous voulez, pour nous la théorie tout court, tient à ceci d'une relation privilégiée qui est construite, à travers une certaine forme d'ascèse du sujet à l'Autre.

Cette structure privilégiée, je l'ai définie l'année où j'ai fait mon séminaire sur l'éthique. C'est celle de *l'amour courtois* en tant que nous pouvons y repérer d'une façon éminente les termes :

- *I* : idéal du moi,
- *(a)* : l'objet(a),
- *i(a)* : image du *(a)* le fondement du *moi*,
- et *S*.

Cette structure privilégiée - je ne puis ici, que renvoyer à mon séminaire sur l'éthique ceux qui y ont assisté - est liée à *ce quelque chose* qui est *l'amour courtois* et qui est tellement important pour nous, pour révéler *les structures de la sublimation*.

Le centre de la vie de DANTE et de son œuvre c'est, *comme le souligne fortement une tête aussi rassise que M. Étienne GILSON*<sup>89</sup>, son choix de BÉATRICE et l'existence, *l'existence réelle*, de la personne désignée dans son œuvre sous ce nom. C'est dans la mesure où DANTE - comme la seule suite de son œuvre le désigne et s'en origine dans la *Vita Nuova*<sup>90</sup> - est un poète lié à la technique de *l'amour courtois* qu'il trouve, qu'il structure *ce lieu élu où se désigne un certain rapport à l'Autre comme tel, suspendu à cette limite du champ de la jouissance que j'ai appelé « la limite de la brillance ou de la beauté »*.

*C'est en tant que la jouissance* - je ne dis pas le plaisir - *est soustraite au champ de l'amour courtois* qu'une certaine configuration s'instaure où *est permis un certain équilibre de la vérité et du savoir*. C'est proprement ce qu'on a appelé - sachant ce qu'on faisait - *le gai savoir*.

Et dans mille termes de ce champ ainsi défini, où les érudits se perdent faute de pouvoir y apporter la moindre orientation philosophique, là nous trouvons mille termes qui nous désignent les références topologiques. Un terme très éminent par exemple celui-ci, qui est employé pour référer à la fonction de l'Autre et de l'Autre aimé, que la femme choisie est celle [...] ce qui nous paraît paradoxal, mais c'est dans Guillaume IX D'AQUITAINE : « *le Bon Voisin* ». Ce « *Bon Voisin* », pour moi - si j'avais le temps je pourrai y insister - ...est là aussi proche que possible de ce qui, dans la théorie mathématique la plus moderne s'appelle la fonction du voisinage : ce point absolument fondamental à instaurer cette dimension que j'ai introduite tout à l'heure de *l'ensemble ouvert* et de *l'ensemble fermé*.

89 Étienne Gilson : *Dante et Béatrice*, Paris, Vrin, 2000.

90 Dante : *La vie nouvelle (vita nuova 1292-93)*, Paris, Gallimard Folio bilingue, 1999.

Dans le développement que j'aurai à poursuivre sur le sujet de la structure, celle que je ramènerai...  
après l'avoir introduite l'année dernière sous la forme qu'elle a pour l'instant,  
c'est un fait, ça s'appelle comme ça, c'est *la bouteille de Klein*  
...permettra de structurer d'une façon décisive, ce que j'entends ici par « *ce rapport du sujet à l'Autre* ».

C'est en tant que DANTE, poète courtois le rejoint, qu'il peut faire les rencontres que je viens maintenant, je pense...  
il est trop tard en tout cas, pour savoir si je l'ai atteint cette année, dans la suite vous me le prouvez  
...j'ai suffisamment repéré ce dont il s'agit.

Nous arrivons à l'heure de deux heures et par conséquent, ce que je n'ai pas pu faire autrement - tout à l'heure -  
que de vous annoncer - et ce dont je me réjouis maintenant de ne vous avoir pas dit plus : comme cela vous n'aurez pas trop  
le sentiment d'être frustrés - ce dont je voulais parler comme second temps aujourd'hui, je n'ai pas le temps de le faire.

Je le ferai donc à mon prochain séminaire, et à ce titre, les gens qui sont invités au troisième séminaire,  
seront donc invités cette fois-ci, du même coup au quatrième séminaire.

[STEIN](#) [CONTÉ](#) [MELMAN](#) [AUDOUARD](#)

LACAN

Mes chers amis, la question est de l'existence et du fonctionnement de ce séminaire fermé. Ce qui m'a décidé à le faire, c'est que j'entends que s'y produise ce qu'on appelle plus ou moins proprement un dialogue. Ce terme est vague et on en abuse beaucoup. Le dialogue tel qu'il peut se produire dans le cadre que j'essaie de fonder de ce séminaire fermé n'a rien de privilégié au regard de tout dialogue.

Tout récemment par exemple quelqu'un est venu me demander quelque chose, ce quelque chose était en soi quelque chose de si exorbitant et impossible à accorder que je n'ai même pas cru un instant que c'était ça qu'on me demandait. Le résultat c'est que, concédant quelque chose que je pouvais tout à fait accorder, la personne qui était en face de moi a été convaincue que je lui accordais ce qui était selon son désir et qui, je vous le répète, était tellement hors des limites de la possibilité que je ne pouvais même pas penser que c'était ça qu'on me demandait.

Tel est l'exemple, facile à rapprocher d'une foule de vos expériences de ce que c'est qu'un dialogue. Il est évident que tout dialogue repose sur *un foncier malentendu*. Ce n'est tout de même pas *une raison* pour qu'on ne le provoque pas ne serait-ce que pour en faire ensuite le bilan et en démontrer le mécanisme. J'ai assuré, je pense la transition.

La dernière fois, vous avez entendu un travail fort sérieux et fort honnête qui a fort plu, à la suite de quoi j'ai fait des développements, trop brefs sans doute au regard de tout ce que j'aurais pu apporter sur ce sujet énorme, qui revient en somme à dire ce qu'est la fonction du désir dans *La Divine Comédie*.

Cette comédie, divine ou pas, je ne la recommencerai pas aujourd'hui. Je veux qu'aujourd'hui la séance soit remplie par les réponses, si courtes soient-elles, que pourra évoquer chez chacun de vous ce que vous allez entendre.

Vous allez entendre quelque chose certainement de très soigné. Tous ceux qui sont ici étaient, je pense, déjà le dernier mercredi de Décembre, à ce séminaire. Vous avez entendu un exposé très remarquable de GREEN sur ce qui est actuellement issu de ma définition de *l'objet(a)*. Ce travail paraîtra, et à partir de sa parution, c'est-à-dire des textes que vous pourrez tous avoir en main, sera repris à un des futures séminaires fermés. C'est du travail de GREEN que je parle.

D'autre part, vous avez eu une présentation de mon élève CONTÉ, un certain nombre de questions posées par mon élève MELMAN. Ces trois travaux qui ont été très préparés, ont suffi à remplir *le quatrième mercredi* auquel je fais allusion, *celui du mois de Décembre*. Il est dans la ligne des choses - *et de ce fait promis* - que vous entendiez aujourd'hui une réponse de STEIN.

J'ai appris hier soir de lui, avec plaisir, qu'il me demandait de parler plus d'une demi-heure. *Qu'il parle tout le temps qu'il voudra !* À une seule condition : de manière à laisser la moitié de la séance pour les réponses qui, j'espère, se manifesteront. Je m'excuse donc auprès de lui si je m'engage comme je le fais à ne pas prendre la parole moi-même aujourd'hui.

Puisqu'il s'avère pour certains que c'est la présence même de cette parole qui les met dans une position à ne pas vouloir - je résume, *c'est bien plus complexe* - s'exposer à je ne sais quelle comparaison dont la référence, à une occasion semblable, me paraît absolument à la limite de l'analysable, n'est-ce pas.

J'obtiendrai, ou je n'obtiendrai pas...

mais il ne s'agit pas, pour moi du tout, de la valeur du travail que j'ai fait pour vous ici  
...j'obtiendrai donc ou je n'obtiendrai pas qu'on intervienne.

Je vous prie donc maintenant de prêter votre attention à ce que va nous dire STEIN à qui je passe immédiatement la parole.

Conrad STEIN

Je prendrai pour point de départ de mes réponses, les remarques très précises et très pertinentes que CONTÉ a faites la dernière fois et du même coup, je serai amené à répondre à un certain nombre de questions de MELMAN pour ensuite relever un problème qui concerne tout particulièrement l'exposé de MELMAN.

Je crois qu'au centre de la préoccupation de CONTÉ, à propos des deux articles de moi qu'il a analysés, se trouvait cette notion de situation fusionnelle. C'est sur ce que CONTÉ relève ainsi qu'il insiste au départ et il cite deux phrases de moi, deux phrases qui figurent dans le premier article :

- l'une : « *Il y a un unique ça parlant et écoutant...* »
- et la deuxième : « *Le patient et l'analyste tendent à être tous deux en un, en lequel est tout.* »

À partir de là CONTÉ note que de tels états sont rares. Il est ainsi conduit à me demander :

- 1) si je rapporte ces états à une structure névrotique déterminée.
- 2) Comment je situe ces états par rapport à l'ensemble de la cure.

Arrêtons-nous donc à cette première question de CONTÉ. La réponse que j'espère pouvoir vous fournir, servira dans une grande mesure de clé pour toutes les autres questions et pour toutes les autres objections qui m'ont été faites. Ma réponse pourrait être la suivante : il est vrai que je rapporte ces états à une structure déterminée, à *une structure névrotique* déterminée, mais cette structure déterminée concerne tous les patients, *l'ensemble de tous les patients capables de transfert.*

Je dirai encore : *oui*, je rapporte tous ces états à une structure commune qui définit cette catégorie, et que j'essaierai d'élucider un peu tout à l'heure.

Je répondrai : *non*, s'il fallait prendre « structure », structure névrotique au sens strict du terme, c'est à dire ce qui distingue une forme de névrose d'une autre. Je ne pense pas que ces états ne se rencontrent que dans l'une des formes de névroses que l'on peut distinguer.

Quant à *l'ensemble de la cure*, je dois dire que la question est un peu plus difficile étant donné que dans ces travaux - travaux que j'ai donnés jusqu'à maintenant - *l'ensemble de la cure* n'est pas encore pris en considération en ce qui différencie dans ses phases successives.

Ce n'est pas de ça que j'ai traité pour l'instant. Par contre il s'agit bien de choses, de phénomènes qui se rencontrent d'un bout à l'autre de la cure, c'est à dire que dans ce premier stade, j'ai pris en considération quelque chose qui est commun, qui concerne non pas la cure mais qui concerne la séance analytique, quelle qu'elle soit, c'est à dire que j'essaie pour mon usage personnel - en premier lieu d'ailleurs - de trouver des repères qui soient valables pour la première séance aussi bien que pour la dernière d'une cure.

Les réponses que je viens de donner ainsi à CONTÉ sont en contradiction avec la notion, que je privilégie selon CONTÉ, d'états rares. Je pourrais objecter à cela : ou bien peu importe que ces états soient rares s'ils sont exemplaires. Je pourrais aussi objecter à cela : moi je les rencontre très fréquemment. Vous ne manqueriez pas de trouver que *l'une* ou *l'autre* réponse serait trop subjective pour servir de base à une discussion. Ce caractère subjectif de ma réponse serait encore accru si je vous rappelais qu'il s'agit là d'états limites qui ne sauraient être réalisés. Ce qu'on peut percevoir c'est que ce sont seulement des états qui peuvent - c'est ce que j'ai fait - être décrits comme tendant plus ou moins vers cette limite.

Pour abandonner ce registre par trop subjectif, nous devons considérer que *les cas limites* en question *ne sauraient être réalisés* et sont, par définition même, *imaginaires*. Nous sommes donc amenés à définir cet état imaginaire, ce qui revient plus précisément à définir le sens de la proposition : « *ça parle* ». C'est à propos de la définition du sens de cette proposition que je vais être amené à vous exposer un argument qui est peut-être un peu nouveau mais qui devrait vous servir de clé pour les principales questions qui ont été soulevées.

Je suis donc obligé de vous demander une attention particulièrement soutenue pendant quelques instants, puisque je suis obligé de vous énoncer un certain nombre de propositions sous une forme assez aride.

Il s'agit donc d'élucider le sens de la proposition : « *ça parle* ». Nommons *prédication* toute proposition qui désigne un sujet par le moyen de son prédicat.

Ce sujet, appelons-le *sujet du prédicat*. Quant à celui qui est à l'origine ou celui qui est l'agent de la prédication, celui qui, réellement, prononce les paroles et qui n'est pas habituellement représenté par un terme de la proposition, celui qui pourrait faire précéder la proposition d'un « *Je dis* », appelons-le *sujet prédicant*. S'il n'est pas *grammatical*, c'est un sujet supposé. Vous noterez qu'il est nécessairement toujours à la première personne. Maintenant, convenons que dans toute proposition, le sujet du prédicat est le terme qui désigne un patient déterminé une fois pour toutes.

Dans la situation analytique, il s'agit de celui que l'on appelle habituellement le patient, et si l'on voulait examiner avec cette méthode le contenu d'un dialogue quelconque, celui dont vous parliez LACAN tout à l'heure, eh bien, le patient pourrait être choisi arbitrairement mais il devrait rester toujours le même. Le patient doit rester toujours le même, qu'il soit parlé de lui, qu'il soit parlé à lui, ou qu'il parle lui-même.

Je vous donne un exemple pour bien préciser les choses. Le patient...

disons dans la situation analytique puisque en fait, ce n'est que celle-là que nous aurons en vue aujourd'hui et que je n'irai pas jusqu'à l'extrapolation qui concerne tout dialogue ...le patient dit à son psychanalyste :

« *Vous ne répondez pas à mon attente.* »

Le sujet du prédicat, contrairement aux apparences, est contenu dans « *mon* ». Ce qui veut dire que cette phrase, pour éclairer les choses, pourrait être transposée :

« *J'attends en vain votre réponse.* »

Là le sujet du prédicat serait bien « *Je* » : « *Je* » (prédicat) attends votre réponse. À ceci vous objecterez que les deux phrases n'ont pas le même sens. Je vous répondrai que cela nous montre qu'il n'est pas indifférent que le sujet du prédicat y figure d'une manière ou d'une autre. Notre proposition à nous : « *Ça parle en la séance.* » est une prédication au deuxième degré. Ne l'oublions pas. Nous n'avons pas à étudier spécialement cette prédication au deuxième degré, mais nous avons bien à savoir que lorsque nous parlons, nous parlons de paroles qui se disent dans la séance.

Il faut distinguer ce que nous en disons, des paroles qui se sont dites. Je ne veux rien dire d'autre. « *Ça parle en la séance.* », c'est notre discours sur la parole qui, dans la séance était prononcé. *Nous avons donc à nous demander : Qui parlait ? Qui parle ?* De toute évidence, dans le cas considéré : « *Ça parle en la séance.* », c'était, c'est le patient qui parle. *Cependant nous disons bien « ça parle » et non pas « il parle », pourquoi ?*

Parce qu'*il ne parle pas, il ne parle pas à son psychanalyste* dans le cas imaginaire que nous avons à considérer. Pour bien éclairer les choses, envisageons d'abord le cas où il parlerait à son psychanalyste, le cas à la limite de loin le plus habituel. Dans le cas où il parle à son psychanalyste, sa parole pourrait être précédée d'un : « *Je dis* ».

Ce qui implique que *l'on doit être deux dans l'écoute* :

- « *Je* » parlant et écoutant qui désigne le patient,
- du même ordre, en tant qu'il est « *Je* », que le « *Je* » de l'autre, le psychanalyste écoutant.

Pouvons-nous considérer un autre cas, où c'est le patient qui parle dont nous pouvons dire : « *il parle* ». Le patient peut prononcer des paroles qu'il suppose adressées à lui-même par son double ou par un tiers, par exemple *par son psychanalyste*. Cette supposition qui est la sienne, c'est que sa parole pourrait être encore précédée d'un « *Je dis* », « *Je* » semblable au « *Je* » de celui dont la parole est supposée. Tel n'est toujours pas le cas imaginaire que nous considérons.

Faisons d'abord quelques remarques ayant trait à cet ordre formel qui est celui du : « *il parle* » et que nous envisageons pour l'instant.

1<sup>ère</sup> remarque : « *Je* », *sujet prédicant*, est toujours du même ordre qu'un autre « *Je* », *sujet prédicant*,

2<sup>ème</sup> remarque : Lorsque c'est le patient qui parle, le sujet prédicant est par définition le même que le sujet du prédicat « *je dis* ».

3<sup>ème</sup> remarque : Lorsque le sujet prédicant est le même que le sujet du prédicat, ce dernier est toujours à la 1<sup>ère</sup> personne. Parlant de moi-même, je ne peux pas me désigner autrement que par « *Je* ». Pour parler de soi, on dit « *Je* ».

Mais dans le deuxième cas que nous avons considéré, pour faire parler un autre de soi, on dit à son psychanalyste « *vous me direz bien que...* », pour faire parler un autre que soi, on ne dit pas « *Je* », on dit *moi* : « *vous me dites* ».

À propos de cette forme réfléchie de la première personne : « moi », nous devons noter - c'est très important - qu'elle implique la référence à une prédication à la deuxième personne « vous me dites », « me » contient le sujet du prédicat.

Il n'en reste pas moins que la référence impliquée à la deuxième personne est celle du « tu » : « vous me dites tu ». Il y a donc dans la forme réfléchie de la première personne, moi, un certain degré de contamination du « Je », première personne à proprement parler par une référence à la deuxième personne : « tu ». Si je vous fais remarquer ce degré de contamination du « Je » dans cette forme réfléchie c'est parce qu'il nous amène aisément par transition au moi imaginaire que nous avons à considérer où il n'y a plus contamination du « Je » par la référence à un « tu » - « Je » et « tu » désignant toujours le même sujet, le sujet du prédicat - mais où il y a confusion des deux.

Qu'en est-il donc du cas imaginaire que nous devons maintenant considérer, celui à propos duquel notre commentaire est : « ça parle » ? Eh bien, nous avons vu que dans l'ordre formel où l'on peut dire « il parle », « il » désigne le sujet prédicant qui s'oppose toujours à un autre « Je », sujet prédicant.

L'ordre imaginaire est celui du « ça parle ». « Ça », désigne, comme émetteur de la parole une personne unique, il y a toujours deux « Je », il n'y a qu'un Ça : une personne unique et une personne innommée au sens qu'elle ne se nomme pas. D'ailleurs, lorsque nous disons « il parle » nous nous référons à celui qui dit « Je », et lorsque nous disons « ça parle » nous n'avons pas de nom pour désigner ce qui est à l'origine de la parole prononcée, nous n'avons pas de nom pour désigner le sujet prédicant pour la bonne raison que ce sujet prédicant perd là, son statut de sujet.

Le cas imaginaire est précisément celui où, contrairement à la loi...

que je vous ai présentée sous forme de remarque tout à l'heure

...où contrairement à la loi, le sujet du prédicat est à la deuxième personne, alors que le sujet prédicant est le même que le sujet du prédicat. Autrement dit, où la première et la deuxième personne ne font qu'une.

Exemple : Comment peut-on donner l'exemple d'un cas imaginaire. On ne peut le faire que d'une manière très approximative évidemment. Exemple : le patient parlant par la bouche de son psychanalyste. J'entends bien, non pas au sens figuré de la formule « parler par la bouche de quelqu'un d'autre », mais le patient parlant par la bouche de son psychanalyste, disons réellement, puisqu'il n'y a rien d'aussi réel - au sens où il s'agit de la réalité psychique - que l'imaginaire. Le patient parlant par la bouche de son psychanalyste c'est quelque chose - si on prend le terme dans son sens propre et non pas figuré - évidemment d'impossible dans tout domaine autre que celui de la réalité psychique, que FREUD assigna à la réalité psychique.

Alors, qu'est-ce qui se passe dans ce cas imaginaire ? Dans sa prédication, il se désignerait lui-même comme le sujet à la deuxième personne se disant « tu ». Si une telle parole était précédée d'un « je dis », cela donnerait - « je » et « tu » étant le même - « Je dis tu es je ». Or, il ne peut pas dire « tu es je », c'est pourquoi nous disons « ça dit tu es je ». La personne imaginaire qui est à la fois première et deuxième, nous la désignons dans notre discours sur son discours comme étant « Ça ». « Ça » est une personne imaginaire. « Ça » parle et le discours qui se fait entendre, semblable à une prédication, n'en a pas le statut en raison du caractère ubiquitaire du sujet qui s'y désigne (je vous ai dit tout à l'heure qu'il n'avait pas le statut d'un sujet).

Maintenant, il est peut-être bon de noter que nous avons distingué deux registres de la parole :

- le registre formel du « il parle »,
- et le registre imaginaire du « ça parle ».

Nous devons ajouter que ces registres admettent des subdivisions, des subdivisions très nombreuses mais cela n'est pas notre propos d'aujourd'hui d'examiner toutes les subdivisions possibles de ces registres, ce qui serait d'ailleurs un propos fort intéressant à faire.

Je voudrais simplement mentionner trois registres qui constituent des subdivisions du registre formel « il parle », trois registres parce qu'ils nous seront d'une utilité immédiate. Ces registres-là sont d'ailleurs les plus simples :

1) Celui de la désignation du sujet du prédicat à la deuxième personne. La parole dans ce cas est évidemment le fait de l'autre, celui qui dit « tu ». Ce registre est, dans une approximation très grossière, dans une toute première approximation, celui qui est privilégiée dans l'interprétation du psychanalyste qui dit à son patient « tu ».

2) Désignation du sujet du prédicat à la première personne réfléchie, registre que nous avons déjà rencontré comme exemple. Là c'est bien le patient qui parle de lui-même se désignant au moyen du propos supposé de son psychanalyste qui constitue le prédicat. Ce registre de la désignation de sujet à la première personne réfléchie - celui du prédicat - est celui de l'interprétation supposée du psychanalyste, c'est le registre, qui d'une manière encore très approximative, est d'une manière privilégiée celui du transfert.

Maintenant, me direz-vous, il existe quand même un registre extrêmement simple et dont nous avons déjà parlé tout à l'heure, et dont il faut bien tenir compte, c'est celui de la désignation du sujet du prédicat à *la première personne*, dans le cas de *la psychanalyse*, celui où le patient parle disant « *Je* ». Qu'en est-il de ce registre-là ?

Eh bien, je vous demande un instant, nous y reviendrons tout à l'heure. Car je vous propose de préciser tout cela en répondant à un certain nombre de questions de CONTÉ. Je présentais - dit CONTÉ - la parole comme introduisant une coupure. Je présentais encore la parole - dit-il - comme épuisant le flux psychique sans faille ni coupure. L'expression est de CONTÉ. Il y a là un paradoxe apparent qui amène CONTÉ à poser la question : « *Mais à son avis, qu'est-ce qui est primordial ?* »

Voici ma réponse : la fonction primordiale de la prédication me paraît résider dans le registre que j'ai désigné tout à l'heure comme étant celui de la désignation du sujet du prédicat à la deuxième personne, registre qui, d'une manière privilégiée serait celui de l'interprétation du psychanalyste. Je vous signale que tout ceci, bien entendu, demande à être beaucoup plus fouillé que je ne l'ai fait dans ce premier projet. Voilà donc ce qui est primordial.

J'ajouterai que la fonction de cette prédication a quelque rapport, et je dirais même, un rapport très intime, à ce que nous pouvons désigner comme étant la fonction paternelle, qu'elle est constitutive de l'appareil de l'âme, comme l'appelle FREUD ou appareil psychique, dans sa dimension topique aussi bien que dans sa structure, c'est à dire dans sa référence à ces trois personnes néo-grammaticales qui constituent ce qu'on appelle d'un terme propre, la deuxième topique freudienne, par conséquent constitutive du registre imaginaire dont nous disons « *ça parle* ».

Autrement dit constitutive de ce que, dans le langage habituel on appelle le « *ça* », tout aussi bien que constitutive du *moi* et du *surmoi*. Ajoutons maintenant que dans ce registre imaginaire, « *ça parle* », la fonction de prédication de la parole est en quelque sorte aliénée.

Notons maintenant qu'il y a incompatibilité entre « *ça parle* » et la prédication, que vis à vis du registre narcissique, « *ça parle* », la prédication a :

- ou bien un effet de coupure restituant le patient dans l'un des modes de registre où il parle,
- ou bien n'a pas d'effet du tout.

Dans ce cas-là, cette fonction de prédication, cette prédication est en quelque sorte *forlose* - pour reprendre le terme de LACAN - *dans l'exercice de sa fonction* et je pense que cette manière de voir les choses doit se recouvrir assez exactement avec ce que LACAN appelle *la forclusion du Nom du Père*.

Autrement dit lorsque « *ça parle* » et que, en quelque sorte les choses sont fixées dans ce registre, que la prédication reste sans effet, nous devons considérer qu'il n'y a pas de transfert, qu'il n'y a pas de transfert simplement au sens où l'intervention de la prédication, de la prédication qui désigne le sujet du prédicat à la deuxième personne, ne rompt nullement le « *ça parle* » et ne fait pas accéder le patient - en particulier - au registre de *la désignation du sujet à la première personne réfléchi*.

C'est à dire que dans ce cas de forclusion nous avons affaire, en pratique à des patients pour qui l'interprétation ne représente rien en tant que telle et qui n'accèdent pas au registre où ils se désignent eux-mêmes au moyen de l'interprétation supposée du psychanalyste. Voilà *la forclusion*, voilà ce qui est de *forclusion du Nom du Père* comme dit LACAN, et voilà très précisément la définition de la névrose narcissique telle que l'a distinguée FREUD.

Vous savez - je fais ici une incidente destinée à montrer que tout cela a aussi un intérêt pour la psychanalyse - vous savez que depuis que les psychanalystes ont commencé à s'occuper de gens qui étaient fous, à s'occuper d'aliénés, ils ont noté que ces gens-là éprouvaient vis à vis d'eux des sentiments très vifs, ce qui leur a fait croire que la folie n'excluait pas la possibilité du transfert.

Eh bien, c'est une erreur. Si on veut maintenir le cadre des *névroses narcissiques*, ce qui me paraît nécessaire, il faut prendre le transfert dans un sens plus restrictif que celui du sentiment attaché à quelqu'un, dans un *sens strict*...

... qui est celui que je vous propose par exemple, car il y a *beaucoup d'autres formulations possibles*  
... comme étant par exemple cette capacité de se désigner au moyen de l'interprétation supposée du psychanalyste.

Eh bien *la folie*, dans la mesure où le patient est fou...

car on n'est jamais entièrement fou, et c'est pour ça qu'on peut quand même traiter les fous  
... dans la mesure où le patient est fou, cette possibilité n'existe pas en raison de la forclusion dont il vient d'être question.  
Or - toujours dans cette incidente, puisque là je ne réponds plus aux questions de CONTÉ - il faut noter qu'il faut en revenir à ce registre dont je ne vous ai rien dit tout à l'heure, registre de la désignation du sujet à la première personne, le patient parlant de lui-même et disant « *je* ».

Eh bien, à cet autre extrême, pourrait-on dire, la fonction de prédication de la parole est, non pas aliénée, comme dans le registre imaginaire du « *ça parle* », mais elle est prétendument entièrement assumée. Ce registre pourrait être défini comme étant celui du narcissisme secondaire. Vis à vis de ce registre, la prédication :

- ou bien est remise en question en son effet,
- ou bien elle reste sans effet.

Là encore, il peut y avoir *forclusion* de cette fonction que LACAN désigne comme essentielle, du *Nom du Père*.

Là encore il n'y a pas de transfert possible, il n'y a pas de transfert possible dans la mesure où les choses sont vraiment ainsi. Nous avons affaire ici en pratique non pas à des fous mais bien au contraire, à des gens qui sont parfaitement sains d'esprit ou apparemment sains d'esprit, ces patients sains d'esprit qui ne font pas l'analyse, qui paraissent en quelque sorte *irréductibles* et dont on dit - dans un langage qui me paraît assez inapproprié et assez flou, d'autant plus que la terminologie est multiple - qu'ils présentent des défenses narcissiques rigides ou des défenses de caractère irréductibles, ou tout ce qu'on voudra.

Donc ceci, c'était une incidente, une indication très sommaire pour vous montrer que mes formulations un peu arides...

je ne pense pas qu'il soit nécessaire de voir

les choses comme je les vois et je ne pense pas qu'il soit nécessaire de s'intéresser à ce genre de formulations

...mais pour vous dire que dans la mesure où on s'y intéresse, cela ne veut pas dire qu'on ne s'occupe pas de psychanalyse.

Autre question de CONTÉ :

« Dans l'unique *ça parlant et écoutant*, le psychanalyste est-il lui aussi soumis à la régression, à la régression topique, ou bien s'agit-il plutôt d'un fantasme de fusion de l'analysé ? »

Eh bien je crois que ce qui précède permet de formuler la réponse très simplement, et implique déjà la réponse.

Dans toute la mesure où nous avons justement posé cette convention que le patient restait toujours le même, la convention déterminée prouve que lorsque nous parlons les paroles qui se font entendre au cours de l'analyse, nous ne pouvons pas tout d'un coup prendre le psychanalyste pour patient mais on peut raisonner ainsi, « *l'unique ça parlant et écoutant* » désigne bien évidemment le fantasme du patient, fantasme que trahit, au point de vue phénoménologique, un certain affect, une certaine manière d'être, *temporaire, aléatoire*, que j'ai désignée comme étant *l'expansion narcissique*.

Il ne s'agit pas du tout que l'on retienne cette terminologie qui n'a pas une importance fondamentale.

Ce qui est important c'est de souligner le caractère irréductiblement inconscient du fantasme du patient en énonçant...

plutôt que de parler d'expansion narcissique puisque nous faisons la théorie

...en énonçant, ce fantasme, de la manière suivante : « *Ça dit tu es Je* ». Vous remarquerez que « *tu es Je* », cette formule n'est pas *spécularisable* et qu'il n'y qu'un « *ça* », ce qui répond, je crois suffisamment à la question de CONTÉ .

Autre question :

CONTÉ dit que pour moi le narcissisme primaire paraît - il ne l'assure pas - paraît comme un pas primordial, comme un pas anté-verbal ou pré-verbal du développement. Par ailleurs le patient se posant comme l'objet manquant à son psychanalyste, paraît dans son travail viser à la restauration du narcissisme de l'autre. Cette restauration du narcissisme de l'autre se présenterait comme le mythe ou le fantasme de la complétude du désir de l'autre.

Alors CONTÉ se demande : quel est l'aspect décisif et comment les deux aspects s'articulent-ils entre eux ?

Eh bien ma réponse : sur le premier point, je crois que j'ai suffisamment répondu pour ne pas avoir à donner des précisions sur le fait qu'il est bien évident que je ne puis considérer le narcissisme primaire comme quelque chose d'anté-verbal ou de pré-verbal, c'est ce que j'ai essayé de vous montrer tout à l'heure.

Pour le deuxième point, je dirai à CONTÉ que je crois qu'il faut distinguer le *fantasme narcissique* ou le *mythe narcissique*.

Du moins on peut les distinguer. *Le fantasme narcissique* c'est le fantasme du patient : il est inconscient.

*Le mythe narcissique*...

voilà une notion, peut-être un peu plus nouvelle que CONTÉ introduit ainsi

...le *mythe narcissique*, lui, n'est pas inconscient mais conscient ou préconscient, susceptible de devenir conscient, ce *mythe narcissique* est celui selon lequel l'autre pourrait accomplir ou combler son désir.

*Le mythe narcissique* serait par exemple :

- le mythe du psychanalyste ordonnateur du destin,
- le mythe du psychanalyste érigé dans une fonction qui est à proprement parler celle d'une idole.

CONTÉ et MELMAN, par ailleurs ont voulu s'interroger sur le rapport des *repères* fournis par mes deux premiers textes avec un certain nombre des principales catégories lacaniennes. Ils se sont alors trouvés gênés de ce que le narcissisme primaire décrit en première approximation comme un état-limite de fusion, pouvait apparaître dans un aspect, en quelque sorte, amorphe.

Peut-être les précisions que leurs remarques m'ont amené à formuler quant à la signification de la proposition « *ça parle* », peut-être ces remarques, ces clés que j'ai essayé de fournir en une première approximation contribueront-elles à mieux poser les éléments d'une telle confrontation. Cependant, il reste, ne l'oublions pas que mon premier article introductif conserve et conservera un caractère plus descriptif que théorique à proprement parler, et que le deuxième article que CONTÉ a résumé vise à situer la parole du patient dans un plan défini par deux axes de coordonnées :

- celui imaginaire où « *ça parle* »,
- et celui formel où « *il parle* », désignant la première personne par le moyen de l'attribution de son objet.

La progression asymptotique vers le premier de ces axes je l'ai appelé « *mouvement de régression topique* », et la progression asymptotique vers le second de ces axes je l'ai appelé « *mouvement du refoulement* ». Ceci justifie pleinement l'impression de CONTÉ et de MELMAN qu'il s'agit là - comme ils disent - d'un cadrage de la situation analytique en référence à l'opposition, je ne dirais pas tellement de deux termes, comme ils disent, mais plutôt de deux axes.

CONTÉ a très bien senti par ailleurs que dans toute la mesure où un tel repérage conduisait à évoquer la relation sadomasochiste dans le transfert comme je le fais dans le deuxième article, un troisième terme s'y trouvait déjà nécessairement impliqué, troisième terme qui sera introduit dans le troisième de ces articles que MELMAN a commenté, celui de *La fonction de prédication de la parole du psychanalyste*.

Mais il reste qu'en ce troisième article le travail est loin d'être achevé. C'est bien cet inachèvement qui rend la confrontation en quelque sorte bancale. La question de la situation de la castration par rapport à la frustration, sur laquelle s'achève le commentaire de CONTÉ, sera abordée corrélativement à celle de la constitution de *l'idéal du moi* en tant qu'héritier du narcissisme primaire. Cela, je ne l'ai pas encore fait, mais c'est seulement alors que je pourrai parler de l'évolution et de *la terminaison de la cure*.

À propos de *la terminaison de la cure*, il est peut-être maintenant inutile que je dise...

comme le pensent peut-être CONTÉ et MELMAN

...que je dise si je puis la subordonner à quelque artifice dit technique.

Je crois avoir évoqué - sinon répondu à - toutes les questions et remarques de CONTÉ et à un grand nombre de celles de MELMAN. Pour CONTÉ, il ne reste que la question du rêve pour laquelle la réponse serait d'ailleurs un exercice très instructif mais je n'ai pas le temps. Mais il y a une sorte de reste en ce qui concerne MELMAN, je dois lui répondre séparément sur ce qui paraît faire entre lui et moi - ce qui a paru faire, tout au moins l'autre jour, entre lui et moi - le principal malentendu.

Voici de quoi il s'agit. Comment - dit MELMAN - l'analyste pourrait-il faire de sa parole la garantie de vérité alors que le patient, dans le transfert, lui attribue un pouvoir qu'il n'a pas. C'est ce que dit MELMAN me faisant parler, ce qu'il me fait dire. Or je n'ai rien dit qui puisse prêter à une telle paraphrase.

J'ai écrit - et ici MELMAN me cite correctement et même à deux reprises - dans un article qui au demeurant ne traite pas de la parole prononcée par le psychanalyste, c'est peut-être un artifice de faire un article laissant pour plus tard la question de la parole effectivement prononcée par le psychanalyste, mais cet artifice a été le mien. J'ai écrit dans cet article :

« *Il n'y aurait pas de psychanalyse si le psychanalyste prétendait à tout instant se poser en fidèle serviteur de la vérité.* »

Voilà ce que j'ai écrit et dans un contexte qui ne laisse - je crois - aucun doute sur le sens de cette phrase.

Pour être encore plus explicite, remplaçons le terme serviteur, si vous voulez, par le terme champion : « *champion de la vérité* ».

Qu'il ne s'en fasse pas *le champion* à tout instant ne signifie point qu'il ne serve point à ce que, tôt ou tard, *cette vérité* éclate. D'une manière générale, cela signifie donc qu'il se tait et qu'il n'empêche pas le patient de parler. Il ne s'oppose pas au développement du transfert en lequel le patient fait de lui un trompeur trompé, cela n'implique point - tout au contraire - qu'il accepte ou qu'il entérine cette position lorsqu'à son tour il vient à parler, c'est-à-dire à interpréter.

La place d'où le psychanalyste parle n'est pas la même que celle d'où, dans le transfert, il est supposé parler. C'est essentiel.

Une *remarque un peu incidente* quand même, n'est-ce pas ? À ce propos MELMAN parle de la place d'où la parole de l'analyste prendrait cette *brillance* si singulière. C'est une très belle expression. Mais lorsqu'on parle de ce problème :

- de la place de l'analyste,
- de la place occupée par l'analyste,
- de la place où l'analyste parle,

...je crois qu'il y a souvent dans le dialogue une certaine confusion entre *un problème de droit* et *un problème de fait*.

Je ne pense pas que nous soyons là en premier lieu pour dire de quelle place le psychanalyste doit parler, pour que sa parole prenne cette *brillance* si singulière, mais je crois que nous sommes là pour examiner en premier lieu, de quelle place il s'avère que le psychanalyste parle. Je soutiendrai cette considération d'une remarque qui peut paraître peut-être un peu méchante, mais MELMAN m'accordera bien que la parole de tel de ses collègues analystes - pour l'intelligence de qui il n'a pas la plus grande estime, je ne mentionne personne, c'est un exemple - dont il considère que cet analyste ne comprend pas grand chose à l'analyse et à ce qu'il fait, il m'accordera que même dans ce cas, pour peu qu'il soit en situation d'analyste avec son patient, il arrive bien de temps à autre que sa parole prenne cette *brillance*.

En fait, peut-être pas pour nous qui pourrions avoir le compte-rendu de l'analyse, mais pour son patient. Il ne s'agit donc pas tellement de la question de droit mais de la question de fait. MELMAN note que la parole, considérée indépendamment de son contenu qu'il m'accorde, semble évoquer essentiellement la place d'où la parole de l'analyste prendrait, dit-il, cette *brillance* si singulière. Il s'agit, dis-je, bien de la question de la place de celui qui prononce la parole, autrement dit du statut du sujet prédicant. Celui qui prononça l'*interprétation* désigne le patient comme sujet du prédicat à la 2<sup>ème</sup> personne.

Il n'a pas le même statut que celui qui, supposé parler dans le transfert est supposé désigner le patient à la deuxième personne, alors qu'il est en fait désigné par lui-même à la première, dans sa forme réfléchie : moi.

Le psychanalyste ainsi supposé parler, occupe la place du sujet du mythe de l'accomplissement narcissique. Il est supposé à l'origine de toute chose. Le psychanalyste donnant l'interprétation occupe la place d'un sujet lui-même désigné à son tour à la deuxième personne par un autre. Au contraire de celui qui est supposé à l'origine de toute chose, il est marqué par sa place dans la succession de la généalogie.

Je serais très bref pour terminer, mais il me reste à répondre à la suggestion que M. LACAN nous a faite à l'issue de la dernière réunion, de la réunion où il a été question de ces textes. Il nous a suggéré de reprendre aujourd'hui notre débat à partir de l'idée suivante : si l'analyste est dans une certaine position, ce ne peut être que celle de la *Verneinung* et non celle d'une *Bejahung*.

*Bejahung*, c'est en français, tout simplement l'affirmation. Or, chacun sait que la prédication peut prendre une forme affirmative ou négative, la catégorie de la prédication ne saurait donc être ni celle de l'affirmation ni celle de la négation. Voilà qui récusé, je crois, l'argument de M. LACAN selon lequel je situerais, moi, le psychanalyste dans une position d'affirmation, de *Bejahung*.

Et pour tenter de situer ce que j'ai tenté de formuler aujourd'hui dans l'optique de la suggestion de M. LACAN, je dirai en très bref, ceci. La parole du psychanalyste désignant le sujet à la deuxième personne est incompatible avec l'imaginaire « *tu es Je* » du narcissisme, je vous le rappelle.

Lorsque la parole du psychanalyste est entendue, elle ne peut être reçue :

- que comme une coupure,
- que comme *la* coupure constitutive du désir,
- que comme un déni de narcissisme, répétition du premier déni mythique où le fantasme « *tu es Je* » s'était constitué dans l'aliénation de la *fonction de prédication* ou *fonction de déni*, car c'est une seule et même chose ici, de la parole.

Ou selon les termes de FREUD, cette parole ne peut être reçue que comme un déni de toute puissance infantile, première formulation de FREUD, ou disons, comme un déni de toute puissance narcissique, pour s'en référer à la formulation ultérieure de FREUD. Déni qui est par conséquent corrélatif du refoulement.

Ce déni de toute puissance est au mieux illustré par la parole suivante, par la parole : « *du fait de votre souhait* », parole que le psychanalyste ajoute au texte du rêve de son patient : « *Il ne savait pas qu'il était mort* » suscitant ainsi la dénégation du patient : « *tel n'est point mon souhait* ».

Voilà ce que je voulais vous dire.

LACAN

STEIN, Je vous remercie beaucoup de ce que vous avez bien voulu apporter comme rassemblement de précisions sur ce que vous nous avez présenté d'ailleurs comme n'étant que les trois premiers temps de quelque chose qui est votre projet et qui, assurément doit en comporter au moins un autre, n'est-ce pas ?

Il faut donc que je vous remercie de deux choses :

- d'abord d'avoir réussi à en sortir cette première partie,
- deuxièmement d'avoir bien voulu nous les situer dans l'ensemble de votre dessein.

Je ne vais pas - comme je l'ai annoncé tout à l'heure, conformément à ce que j'ai annoncé - je n'interviendrais pas aujourd'hui ni sur le fond ni sur les détails de l'articulation que vous nous avez apportée, comptant sur les personnes qui vous ont entendu dans l'assistance pour apporter de premières remarques.

Je ne puis dire qu'une chose c'est que je me félicite, au-delà de ce qui a été la motivation immédiate pour laquelle j'ai voulu que certains de ces articles, dans l'ensemble et précisément à propos du premier, la discussion fût portée ici dans le cadre de notre séminaire. Assurément, dans ce que vous avez énoncé un certain malentendu a été dissipé concernant l'essence de ce que vous vouliez dire. Il reste néanmoins que ceci ne veut pas dire que je puisse être d'accord sur l'ensemble de votre *situation du problème* puisque c'est de cela qu'il s'agit.

Mais c'est assurément une chose assez profondément armaturée pour que cela nous désigne très bien le niveau où se placent certains problèmes essentiels. Je pense que...

car les limites que vous impliquez du développement de cette situation analytique peuvent être dépassées ... que c'est ici justement, là, une base, un point d'appui qui peut m'être excessivement précieux pour repérer en quoi ce que j'articule cette année me permet de critiquer cette position. Je le ferai assurément d'autant plus, et d'autant plus aisément, et d'une façon d'autant plus pertinente pour tous, que vous verrez où en sont tels ou tels de mes auditeurs par rapport à l'audition que cette présentation d'aujourd'hui impose.

Néanmoins, je ne peux pas, dès maintenant ne pas faire une rectification. Elle est importante. Je suis vraiment tout à fait désolé que le texte que je vous ai communiqué où particulièrement MELMAN avait apporté ses corrections, ait laissé passer dans la dernière page ce qui n'était de ma part, même pas un jalon, une corde lancée de votre côté. J'ai parlé le temps de deux pages et demie.

Il y a en effet écrit dans ce texte le mot dont peut-être *l'incorrection* aurait dû vous éveiller, le mot « *Verneunung* » qui n'existe pas. Vous avez traduit *Verneinung* et j'avais dit *Verleugnung*. De sorte que ceci met un peu en porte à faux - sans du tout d'ailleurs en diminuer l'intérêt - ce que vous m'avez, à moi, directement répondu en terminant.

STEIN - Je suis beaucoup plus d'accord avec *Verleugnung*.

LACAN

Alors, je demande d'abord, ce qui est naturel, à ceux à qui il a été répondu, à savoir nommément CONTÉ et MELMAN s'ils veulent bien maintenant *prendre la parole*. CONTÉ, vous avez pris des notes. Est-ce que vous voulez vous réserver un temps de réflexion ou est-ce que vous pouvez dès maintenant aborder ce que vous avez à dire ? Ne parlez pas de votre place, venez ici.

Alors puisqu'il est possible que les choses se passent assez bien à mon gré pour que tout à l'heure le départ se fasse par échelon comme il arrive, à savoir que quelques-uns soient limités par l'heure et s'en aillent, je tiens à vous en annoncer, c'est une des raisons pour lesquelles tout à l'heure je me réjouissais qu'ait pris dans l'ensemble de mon séminaire cette année, cette place qui a été prise par un discours tel que celui que nous venons d'entendre.

En effet, peut-être n'en saisissez-vous pas dès maintenant le rapport mais je crois qu'il n'y a pas de meilleur texte...

qui nous permette de relancer certaines des affirmations que j'entends discuter, de ce que nous a annoncé STEIN que celui-ci, ce texte, celui que je vous avais annoncé la dernière fois, avant que M<sup>me</sup> PARISOT vous parle de l'article de DRAGONETTI sur DANTE. Je ne peux, bien sûr, aucunement aujourd'hui commenter la fonction que j'entends lui réserver.

Mais après tout, pour ne pas l'aborder dans un effet de surprise et que quiconque à sa venue ait à tomber de son haut, je vous annonce à toutes fins utiles, c'est-à-dire pour que vous en rafraîchissiez votre connaissance, voire même que vous vous rapportiez *aux commentaires* nombreux et essentiels qu'il a provoqués, ce texte d'où je partirai la prochaine fois, que je prendrai comme relais de la suite topologique qui, cette année, vous apprend à situer la fonction de *l'objet(a)*, n'est autre que *Le pari de Pascal*.

Ceux qui veulent - comme il convient - entendre ce qui se dit cette année, ont donc huit jours au moins, pour se référer *aux différentes éditions* qui en ont été données. J'insiste - la plupart d'entre vous, j'espère, le savent - sur le fait qu'il y en a eu, depuis la première édition, celle des Messieurs de Port-Royal, une série de textes qui sont différents, je veux dire qui se rapprochent plus ou moins, qui tendent à se rapprocher de plus en plus *des deux petites feuilles de papier*, écrites d'une façon incroyablement grafouillée, *des deux petites feuilles de papier recto-verso* sur lesquelles ce qu'on a publié sur ce registre du pari de PASCAL se trouve nous avoir été laissé.

Donc je ne vous donne pas toute une bibliographie, à moins qu'à la fin quelqu'un me le demande. Vous savez aussi que nombreux sont les philosophes qui se sont attachés à en démontrer la valeur et les incidences.

Là aussi ceux qui peuvent avoir à me demander quelque chose, sur les articles les plus gros auxquels il convient qu'ils se réfèrent, pourront venir à l'occasion me le demander à moi-même à moins qu'un temps me soit laissé qui me permette de les indiquer.

Claude CONTÉ

J'ai l'intention de me limiter à très peu de choses, et essentiellement de remercier STEIN de ce qu'il nous a apporté aujourd'hui qui, en effet, m'a paru en grande partie nouveau par rapport à ce que j'avais lu et qui nous permet de situer les choses dans une autre perspective.

Déjà, certainement, le troisième article sur *Le jugement du psychanalyste*, avec l'introduction de la fonction de prédication aurait certainement pu permettre de mieux comprendre son premier article et en tout cas, ce qu'il a dit ce matin qui est plus précis, plus développé, laisse la plupart de mes remarques sans objet. Je dois dire que les difficultés qui se trouvaient soulevées sont résolues à ce niveau-là, le problème c'est de les reporter à un *autre niveau* de discussion.

Je reste tout de même un tout petit peu sur ma faim sur un certain nombre de points notamment sur les rapports entre le registre du narcissisme et le registre du désir par conséquent la dimension de *l'objet(a)*. Je ne vois pas encore très bien comment STEIN articule tous les registres.

Deuxième point : le deuxième article, celui sur le masochisme dans la cure insistait sur la référence à la parole prononcée par le psychanalyste comme réelle, ceci s'opposant à la dimension de l'imaginaire et je voulais demander à STEIN à ce propos s'il ne tend pas, dans ce texte, à situer le transfert - à faire basculer le transfert - un petit peu trop du côté de la demande et est-ce qu'il n'y aurait pas là une partialité de sa part au niveau de cette présentation.

En fait, je crois que le débat doit maintenant se porter, en effet, sur la fonction de la prédication, et c'est là une référence à laquelle je suis peu préparé pour intervenir. Je me réserverai une plus mûre réflexion à ce sujet. Et je me demande simplement à première écoute, à première audition, si on a à situer la prédication, cette première parole fondatrice originelle comme une prédication fondant le sujet c'est-à-dire attribuant au sujet un prédicat, le sujet devient tel, il est ceci ou cela, ou si la prédication ne serait pas à rapporter plutôt à un jugement porté sur des objets, ce qui pourrait éventuellement développer ce point.

Et à propos de ce troisième article sur *Le Jugement du psychanalyste*, il y a là aussi quelque chose que pour l'instant je saisis mal dans la pensée de STEIN où justement l'articulation du niveau du désir est celui de la loi ou encore de l'interdiction, c'est-à-dire le moment où STEIN passe du manque...

et par exemple l'analysé tentant de se poser comme objet manquant à l'analyste  
...où il passe donc de ce niveau, à celui du *manquement*, où il s'agit là du *manquement* à une loi et où il s'agit donc de l'interdiction, à savoir l'articulation très précise que fait STEIN entre le premier jugement fondateur, en tant qu'il établit le sujet d'une part comme objet du désir et d'autre part comme sujet d'une faute passée.

Il y a là une articulation que je n'ai pas bien saisie, mais sans doute faute d'y avoir réfléchi.

C'est tout ce que je voulais dire pour aujourd'hui.

Charles MELMAN

Il me semble que l'un des grands mérites de ton exposé est en tout cas de l'avoir rendu peut-être à tes auditeurs, beaucoup plus clair que nous n'avons essayé de le faire avec CONTÉ : quelles sont tes positions et ton avis sur la cure, ce qui bien sûr permet d'engager une discussion peut-être plus aisément.

Ce que je voudrais tout de même te dire, c'est que j'ai lu tes textes avec beaucoup d'intérêt et certainement d'autant plus grand que comme j'avais essayé de le dire la dernière fois, tout ce qui peut se présenter comme un effort de théorisation générale c'est à dire de ce qui se passe dans l'analyse, ne peut que bien entendu qu'éveiller *toute notre attention*, tout notre intérêt et *toute notre sympathie*, bien sûr.

Ceci dit, j'ai eu l'impression et le sentiment, en lisant justement ces trois textes - les trois derniers textes récents - qu'il était possible d'articuler les divers termes que tu avances, et qui sont ceux d'expansion narcissique primaire, tu nous as dit aujourd'hui, qu'après tout, ce terme *tu n'y tenais pas trop, tu l'abandonnerais volontiers*, je veux bien.

STEIN

Je précise qu'il ne s'agit pas là... que ce terme ne se réfère pas à un concept théorique. C'est pour ça que j'ai dit que je le considère comme descriptif donc comme d'une importance effectivement secondaire.

LACAN

C'est une précision très importante étant donné le caractère généralement essentiellement théorique qu'on donne au terme de narcissisme primaire.

MELMAN

Essentiellement théorique et très difficile à situer, je veux dire à l'intérieur de ton texte. Je veux dire qu'on a parfois l'impression... je veux dire que par exemple, quand tu situes le narcissisme primaire - ou tout au moins le but du narcissisme primaire - comme la retrouvaille de cet objet mythique perdu, il est bien certain que tu t'engages là dans une certaine voie, un certain *mode d'approche* de ce terme.

Mais ce que je voulais te dire c'est que j'ai regroupé en quelque sorte, tes diverses propositions et tes divers termes autour de quelque chose qui me semble être une position. Cette position est celle qui ferait de la parole de l'analyste un *objet(a)*. C'est autour de cela que j'ai essayé de te parler et c'est également, je dis bien autour de cela, qu'il me semble que les divers moments de tes textes semblent très bien s'articuler.

Lorsque tu dis que la parole de l'analyste est susceptible de prendre ce que j'appelais - d'ailleurs de manière un peu forcée, enfin - de prendre cette brillance si singulière. Je n'en doute bien sûr absolument pas, la question essentielle me paraissant bien plutôt celle de la position de l'analyste à l'égard de sa propre parole et en tant qu'elle est susceptible de figurer pour le patient cet objet particulier, cet *objet singulier*.

Pour reprendre les choses peut-être un petit peu par le commencement, ce qui m'a semblé, je dois dire, coïncider, en quelque sorte les développements de ces textes, en quelque sorte les réduire constamment à ce *jeu duel* entre le patient et l'analyste, ou les choses comme cela, oscillent de l'un à l'autre dans un mouvement où, comme tu le dis très clairement : *« on se demande comment ça peut finir »*.

Car enfin tu le dis quand même très clairement, tu poses en tout cas la question de façon très claire et tu as une certaine franchise, il me semble que la référence à l'Autre - j'entends ici bien entendu le grand Autre - le défaut de références que tu fais ici au grand Autre est le point où justement les choses viennent dans le texte s'agglutiner, se colmater et on finit par se demander comment elles peuvent se dénouer.

Par exemple, j'aurais tendance à interpréter ce que tu définis sous le terme de situation fusionnelle par lequel tu as commencé ton propos, je veux dire la réalisation de cet unique *« ça parlant et écoutant »*...

... que CONTÉ a relevé d'ailleurs comme un phénomène bien sûr possible mais rare  
... j'aurais bien sûr tendance à essayer de l'évoquer dans cette dimension qui serait, peut-être éventuellement celle où le patient pourrait avoir le sentiment que sa parole risquerait de rejoindre un discours, le discours de l'Autre, où toute séparation à partir de ce moment là, où toute rupture, où tout *hiatus*, où toute distance se trouverait abolie.

Je me demande aussi, si d'introduire cette référence ne permettrait pas de situer à mesure en tout cas...

je t'en demande pardon s'ils n'ont pas été en t'écoutant là forcément toujours suffisamment attentifs  
...mais ce que tu introduis au sujet de cette *distinction* des diverses personnes au sujet du « *tu* » et du « *il* » qui sont des catégories grammaticales qui, bien sûr, sont essentielles mais dont je dois dire, je me demande chaque fois en t'écoutant comment tu les utilises.

Je veux dire est-ce que tu les prends, est-ce que tu les relèves telles quelles dans le sujet de ton patient, je veux dire, est-ce que quand le patient dit « *je* » par exemple, à partir de là est-ce que tu le fais rentrer dans l'une des trois catégories que tu as isolées : désignation du sujet du prédicat à la deuxième personne, ou à la première personne réfléchie, ou bien encore, désignation du sujet du prédicat à la seconde personne, n'est-ce pas ?

Autrement dit, tout ce que tu introduis là dans un effort de distinction et d'analyse, du « *Je* », du « *tu* », et du « *il* », je me demande s'il peut même, je dirais être situé en dehors de cette référence à ce lieu tiers d'où le sujet reçoit sa parole à lui en tant que sujet. Pour ce qui est de cette petite pointe, comme cela, que tu avances concernant la vérité, la question de la vérité, permets-moi de te citer, lorsque tu dis ceci, dans ce texte sur le masochisme :

*« Le psychanalyste est appelée à intervenir, il est appelé de deux côtés à la fois. Dans le transfert le patient l'appelle en un lieu où il n'est pas. Il le situe au lieu supposé du pouvoir, du fait duquel il éprouve la frustration, c'est-à-dire ce pouvoir de réalité que l'analyste détiendrait et dont il pourrait faire usage à son gré pour interrompre l'expansion narcissique du patient. Au nom de la vérité, il serait appelé à se prononcer sur le transfert, l'analyste, à dénoncer l'illusion du patient. Répondant au premier appel d'un lieu où il n'est pas, il tromperait le patient en acceptant de lui servir de leurre et de s'arroger un pouvoir qui n'est pas le sien. Au nom de la vérité, il devrait s'abstenir de répondre à l'appel du patient et intervenir pour se récuser. Mais, dans l'écoute de l'analyste, l'appel du patient est constant. Tolérer le transfert c'est déjà tromper puisque c'est l'écoute qui le suscite. L'analyste devrait donc intervenir constamment pour dénoncer le faux au nom du vrai et ne point entendre l'appel à la tromperie. Son efficacité alors serait celle du prédicateur et non plus celle du psychanalyste. »*

*Et c'est là que tu ajoutes : « Il n'y aurait pas de psychanalyse si le psychanalyste prétendait se poser à tout instant en fidèle serviteur de la vérité. »*

Je crois que c'est certain, je crois que tu as parfaitement raison, mais je ne vois pas comment dans cette articulation là que tu avances, tu ménages – ce qui paraît néanmoins essentiel pour tout développement possible de la cure, à moins qu'elle ne devienne... je ne saurais pas trop exactement comment la situer – à moins que tu ne laisses une place pour, néanmoins dans ce mouvement, permettre l'existence de sa dimension qui serait celle de la vérité.

STEIN

Là je te réponds tout de suite. C'est que, il n'en est pas traité à ce point-là. Quant au terme prédicateur, dans ce texte il est bien évident que les développements ultérieurs vont n'amener à le supprimer. Jusque-là je l'avais simplement pris dans le sens de celui qui fait des sermons. Donc pour qu'il n'y ait pas de confusion, il sera supprimé là. C'est évident

MELMAN

Bon. Entendu comme cela. Je reprendrai peut-être également, peut-être à mon compte, peut-être en tout dernier lieu, ce que tu dis à l'égard du sujet prédicant qui tient une place importante dans tes derniers développements qui je crois méritent une grande réflexion. C'est là, la fonction éventuellement prédicante que tu assignerais à l'analyste.

LACAN

Bon. STEIN a évidemment - je m'en suis aperçu seulement après coup, j'étais sous le charme de sa parole – STEIN a sensiblement dépassé son temps, ce qui ne nous laisse pas suffisamment de temps pour la discussion que j'aurai attendue aujourd'hui. Maintenant, il y a place pour encore une personne. Est-ce que vous voulez intervenir GREEN ?

GREEN - Moi, je veux bien mais je ne veux pas priver les autres d'intervenir.

LACAN

Est-ce que MAJOR voudrait intervenir ?

Vous avez quelque chose à dire MAJOR ? Il faut que vous partiez. Bon...

Alors AUDOUARD ?

Xavier AUDOUARD

Il me semble que cette sorte d'univers grammatical où STEIN nous a situé tout à l'heure laisse à tout moment se constituer comme *un reste*. Et c'est sensible dans divers aspects de ses propos, par exemple lorsqu'il dit :

- que même si le *psychanalyste* a une activité contestable, ou qu'il occupe une position contestable à notre regard, il reste cependant qu'il y a une certaine brillance dans ses propos,
- que même si le psychanalyste n'est pas détenteur de la vérité, il reste cependant qu'il en est le serviteur fidèle,
- que s'il est vrai que la prédication est toujours ou positive ou négative, il reste cependant que le champ propre de la prédication tombe hors du positif comme du négatif.

Et ce n'est pas peut-être pour rien que justement *Verneinung* ici a été entendu à la place de *Verleugnung*. Car *Verleugnung* justement introduisait la dimension du *mensonge* qui est autre chose que la *dénégation*.

Dans cet univers grammatical où STEIN m'a paru situer les rapports de l'analyste avec l'analysé, il y a comme une sorte de fidélité qui apparaît à tout moment, où l'effort de spécularisation qui se ferait par exemple entre le « *Je* » et le « *tu* », entre la *première personne se réfléchissant*, où le « *tu* » venant à réfléchir la *première personne*, il y a dans cet effet de *spécularisation* où STEIN essaie d'introduire le rapport de l'analysé avec l'analyste, il y a comme du *non spécularisable* qui apparaît à tout instant. En somme on pourrait dire que cet univers logique d'une réflexion du « *tu* » sur le « *je* » ou « *je* » sur lui-même n'est peut-être pas tout à fait négligeable dans une orientation d'une dialectique et que, même si on introduisait dans une orientation plus dialectique, encore resterait-il que dans cette dialectique on ne trouverait guère de fond ou de vérité qui la fonde.

C'est en liaison par exemple avec ce que M<sup>me</sup> PARISOT nous a dit l'autre jour qu'on pourrait mettre tout ceci, à savoir qu'après tout le spécularisé n'est pas le spécularisable. Loin d'être le spécularisable il est peut-être simplement ce qui fait croire qu'il y a un spécularisable et que le spéculaire en tant que tel est toujours traversé par un reste qui tombe hors du champ de la réflexion.

En somme qu'il y ait une sorte d'abîme entre le sujet prédisant et le sujet du prédicat cela nous indique qu'il y a là entre eux deux, comme un monde, comme un vide, comme un quelque chose qui les éloigne, non certes sans pouvoir les dialectiser mais sans permettre à aucun moment que cela vise « *tu es Je* », sans que se constitue comme autre chose, comme un forçage qui n'appartient ni à la logique ni à la grammaire, mais à ce forçage particulier du désir.

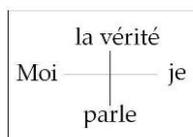
La prédication ne me paraît pas être au départ un acte logique comme l'enfant dit que le chien fait « *miaou* » et le chat « *woub* » - comme le disait LACAN - il ne s'agit pas d'une prédication qui appartient à l'ordre de la logique mais à l'ordre de ce forçage particulier qu'est le désir. Enfin, c'est simplement pour indiquer dans quelle voie on pourrait à mon sens introduire une critique d'une interprétation, peut-être à mon sens, trop satisfaisante parce que trop grammairienne.

LACAN – GREEN, dites un mot.

GREEN

Je m'excuse : j'aurais besoin du tableau. Je m'efforcerai d'être aussi bref que possible. Je pense que je voudrais juste dire quelques mots concernant la formule de LACAN :

« *Moi la vérité, je parle...* » avec ce que vient de dire STEIN. Alors, si nous écrivons :



...nous trouvons une phrase qui est en fait articulée selon deux axes : l'axe *Moi-Je* », et l'axe « *la vérité-parle* ».

Je pense que tout ça a un rapport avec ce que nous a dit STEIN des rapports entre le *je*, le *moi* et *la parole*.

AUDOUARD vient de faire remarquer que STEIN construit une équivalence des différents pronoms entre le « *Je* », le « *tu* » et éventuellement le « *il* ».

De même que le sujet ne peut pas dire « *je dis que tu es Je* » :

- du fait même que le « *je dis que tu es je* » est remplacé par « *ça dit que tu es je* »,
- de ce fait même je crois que c'est cette équivalence entre les différents pronoms qui me paraît fausser les choses.

Pourquoi ? Parce que si à ce moment-là - en connotant sous forme d'index « *ça dit que tu es Je* » - on peut dire en quelque sorte que dans l'énonciation même, dans la succession de l'énonciation, à partir du moment où le « *tu* » parvient au « *je* », le *je* s'en trouve pour ainsi dire transformé et n'est plus le même *Je* qu'au départ et il est ramené au *tu* primitif.

Je crois que ce point est très essentiel pour concevoir qu'il y a là quelque chose, qui est une circularité close et que la seule façon de sortir de la circularité, la seule façon que ça ne constitue pas un système qui tourne en rond, est en effet de concevoir qu'il existe une différence entre le « *tu* » et le « *Je* », cette différence étant celle du *grand Autre* et celle du *grand Autre barré* en tant que justement ce qui libère la barre, c'est *un reste*.

Il faut qu'il y ait *un reste*, et pour qu'il y ait *un reste* il faut qu'il n'y ait pas d'équivalence entre *les différentes valeurs pronominales*. Sur quoi tombons-nous là ? Nous tombons justement sur le terme, justement dont je parlais en premier : *la vérité*. C'est-à-dire que STEIN a parlé du *moi*, qu'il a parlé du *Je*, qu'il a parlé de *la parole*, mais justement la question, reste pendante en ce qui concerne *la vérité*. L'analyste est-il ou non *le fidèle serviteur de la vérité* ?

Eh bien je crois que c'est là qu'il nous faut quand même revenir, à la formule proposée par LACAN comme spécifiant le transfert, à savoir que le transfert s'adresse à un *sujet supposé savoir*, supposé savoir quoi ? C'est toute la question. Qu'est-ce qu'il sait le psychanalyste ? Eh bien ? Qu'est-ce qu'il sait ?

Je pense que tout le malentendu de la cure, toute sa *Verleugnung* c'est qu'il est censé savoir tout, sauf *la vérité*, et que c'est dans la mesure où ce malentendu existe au départ, que la cure peut se poursuivre pour arriver finalement à une situation où évidemment, il est bien entendu que le *sujet supposé savoir* n'est plus du côté de l'analyste, et que ce dont il est question, c'est bien une *vérité* qui ne peut être que celle du sujet. Je crois que nous trouvons une problématique tout à fait identique à celle que j'ai essayé d'analyser en ce qui concerne *l'oracle* chez les Grecs.

LACAN

J'essaierai de donner des formules encore plus précises mais celle-ci me paraît vraiment massive et tout à fait fondamentale.

Est-ce que vous voulez, STEIN, répondre *tout de suite*, ou bien comme il est concevable...

car je vous annonce déjà que je ferai en Février trois séminaires, deux séminaires ouverts et je ferai encore un séminaire fermé, le quatrième je serai, en principe, parti aux U.S.A.

...il est tout à fait concevable que le quatrième séminaire se passe à poursuivre une discussion si bien engagée.

Ce qui vous laisse tout loisir d'attendre pour répondre aux interventions d'aujourd'hui la prochaine fois, à moins que vous ne vouliez tout de suite placer quelques mots.

STEIN

Je ne pense pas qu'il me soit facile de faire une introduction substantielle la prochaine fois sur la base des remarques qui ont été faites aujourd'hui car ça ne mènerait à rien.

LACAN

Non, mais la prochaine fois il peut s'inscrire auprès de vous - ce serait plus simple - un certain nombre de personnes qui, ayant laissé mûrir ce qu'ils ont entendu aujourd'hui se proposeraient à venir discuter avec vous le quatrième mercredi.

STEIN - Oui, mais je ne pourrais pas m'avancer encore beaucoup plus sur...

LACAN - Non, il ne s'agit pas de ça. Il s'agit ou bien que vous disiez un mot auquel vous teniez beaucoup...

STEIN

Si ! Il y a un mot que je voudrais dire. C'est le suivant : dans toute cette discussion, et cela n'est pas fait pour nous étonner, on en arrive toujours à la tentation de réduire *ce reste* dont parlait AUDOUARD et que reprenait GREEN.

Dans l'argument de GREEN, que je ne veux pas reprendre dans son ensemble parce qu'il est très important, intéressant, je voudrais quand même simplement lui faire remarquer que, en me prêtant le propos d'établir une équivalence entre les différents pronoms, il réduit justement ce que je laissais en quelque sorte comme *reste*, car je n'ai pas désigné l'équivalence entre les différents pronoms mais justement, *une confusion* entre les différents pronoms dans le registre imaginaire, ce qui est tout à fait différent.

Et ceci m'amène - pour être très bref - à AUDOUARD, qui à mon avis a admirablement défini quelque chose qui se rapporte, qui est dans ce que je vous ai dit aujourd'hui, que le non-spécularisable apparaît à tout instant dans l'effort de spécularisation, dans la tentative de spécularisation, ceci est certain et ceci pourrait même résumer ce que j'ai dit aujourd'hui.

Mais alors je ne vois pas pourquoi AUDOUARD en tire argument pour dire que ma grammaticalisation n'est pas satisfaisante dans la mesure où elle réduit ce reste non-spécularisable, puisque justement, pour reprendre les excellents termes d'AUDOUARD, *cela* pourrait être encore formulé autrement.

Mais qu'est-ce qui est apparu dans ma démarche comme étant *le reste*, si ce n'est justement *ce registre imaginaire* ? C'est-à-dire qu'il est bien vrai qu'il n'y a pas discours spécularisé qui ne se réfère, qui ne comporte un reste ou, dans les termes où j'ai posé les choses, qui ne se rapporte à un *registre imaginaire*.

LACAN

Une des choses les plus saillantes et un point clé de votre exposé d'aujourd'hui, c'est quand vous dites que ce « *ça parle* », à savoir ce que j'appellerais la surface topologique unique du sujet et de l'Autre qui est bien là impliquée, cette surface topologique est de l'ordre imaginaire. La clé de tout est là et c'est là je crois qu'est votre erreur de formulation.

Nous pouvons aujourd'hui laisser les choses ici suspendues. Petite anecdote : je ne suis pas du tout opposé à cette *grammaticalisation* qui me paraît un point d'appui, si on sait s'en servir, un instrument tout à fait excellent.

Je voudrais quand même, comme ça, pour le plaisir de l'histoire, rappeler qu'à un certain congrès d'Amsterdam qui, si je crois bien, se situe en 1950... non, le premier Congrès d'Amsterdam c'est en... ?

GREEN - En 1948...

LACAN

En 1948, j'ai fait le discours que j'avais préparé à ce moment-là. Nous n'en étions pas encore au *commencement* d'un enseignement quelconque de ma part, qui était, qui tournait autour, non pas seulement de n'importe quelle grammaticalisation mais très précisément celle des pronoms personnels, discours au cours duquel j'ai dû crever les interprètes car j'ai été forcé de dire en dix minutes ce que j'avais préparé pour vingt, M<sup>me</sup> Anna FREUD ayant cru devoir dépasser largement son temps d'intervention...

Je me soucie de savoir si ceux des psychanalystes à qui j'ai enseigné quelque chose transmettront proprement ce que j'ai dit. C'est là le sens de l'épreuve que constituent les séances consacrées à un séminaire auquel je ne puis pas admettre autant de monde, pour la raison que cette assistance même serait un obstacle à cette vérification.

S'il est vrai que l'aspiration primaire du sujet psychologique est de présenter au désir de l'Autre cet objet fallacieux qu'est son image de soi, nous ne saurions prendre de précautions trop rigoureuses pour ne jamais...

... sous une forme quelconque, voir dans ce qui s'appelle *la cure psychanalytique* qui est une expérience proprement transcendante au regard de ce qui s'est exprimé jusqu'alors dans *l'ordre de l'éthique*

... nous ne saurions jamais prendre trop de précautions pour définir les voies par où cette formule du rapport du sujet au désir de l'Autre - que je viens de donner d'abord et qui n'a jamais été, dans aucune doctrine philosophique dépassée - soit effectivement dépassée, franchie d'une façon radicale.

C'est pourquoi, faute de pouvoir être au quatrième mercredi où se poursuivront les débats qui se sont instaurés depuis les deux mercredi derniers sur le sujet des formulations de Monsieur STEIN ici présent au premier rang de cette assemblée, je l'interrogerai pour que la balle en soit reprise sur ce qu'il entend par ce prétendu masochisme imputé au patient dans la mesure où il se soumet à une règle sévère.

Pourquoi si vite aller que de définir *masochisme* ceci, après tout dont nous pourrions n'avoir rien à dire au départ, si ce n'est *qu'il en veut*. C'est tout ce que nous pouvons en dire : « *il en veut !* », formule non pas vague mais minimale du désir. Tout désir alors serait-il d'être désir et en lui-même masochiste. Assurément si la question vaut d'être posée, elle vaut aussi de n'être pas tranchée trop tôt, surtout si nous nous souvenons de la formule que j'ai donnée, en parlant du *désir et de son interprétation* [séminaire 1958-59] *qu'en un certain sens, vues les conditions de l'expérience psychanalytique, le désir c'est son interprétation*.

S'exposer à cette situation, qui est vraiment fondamentale, que toute demande ne peut qu'être déçue, c'est là sans doute, ce que le patient a à affronter et ce qu'il ne saurait au départ prévoir, et au reste *quel masochisme dans ce cas à s'offrir à la déception*, comme l'a formulé fort bien quelqu'un d'autre de mes interlocuteurs<sup>91</sup>. L'analyste est en effet le *sujet supposé savoir*, *supposé savoir tout* sauf ce qu'il en est de la vérité du patient. Et bien plus qu'une situation s'établissant sur les données dont je vous indique ici la pointe, est-ce que le patient qui s'offre à l'expérience analytique ne nous dit pas :

*« C'est vous qui subirez, si vous me demandez la vérité, cette loi que toute demande ne peut qu'être déçue. Vous ne jouirez pas de ma vérité et c'est pour cela que je vous suppose savoir. C'est parce que c'est cela qui vous oblige à être trompé. La pulsion épistémologique, c'est la vérité qui s'offre comme jouissance et qui sait, par là même, être défendue car, qui pourrait jouir de la vérité ? »*

Pulsion donc, « plutôt mythique », laissez-moi accoler ces deux termes en un seul mot et recevez - psychanalystes - l'investiture de ce qui vous est ici imposé, l'adjectif en un seul mot : la *plutomythique*. Ce que le patient fait de nous c'est qu'il nous fait déchoir de la position de pyrrhonien<sup>92</sup>. Vous voudrez en savoir plus :

*« J'éveille votre désir le plus réfléchi, c'est-à-dire le plus méconnaissable.  
Le prédicat dont vous m'affecterez, c'est votre chute à vous, si vous qualifiez, vous vous qualifiez, je triomphe. »*

Sans doute y a-t-il là, comme STEIN l'a perçu, la pointe et *la naissance d'une culpabilité* chez le patient. Mais vous, si vous vous acceptez comme *juger*, vous voilà rejeté comme *sujet*, dès lors *dans l'ambiguïté d'avoir à se juger*. Le glissement harmonique de la langue, ce *sujet* qui a à se *juger*, reconnaissez-en là une de ces formes dont *chaque langue*, à sa façon, nous offre l'indication. Sans doute, ici, du même coup est l'avertissement de n'aller pas, de n'avoir pas à *aller trop loin* car, dit le patient :

*« Bien sûr vous me rendriez masochiste c'est-à-dire amoureux de votre angoisse que vous prenez pour une jouissance. Je suis devenu l'Autre pour vous et si vous n'y prenez garde, vous ne pouvez plus que jouer tout de travers. Car il suffit que je m'identifie à vous pour que vous voyiez bien que ce n'est pas de moi que vous jouirez. La muscade est passée et qu'à prendre votre réalité (Wirklichkeit), ce que j'efface jusqu'à la trace dans le réel (Realität), c'est justement ce que j'ai choisi en vous pour sanctionner cet effacement. »*

91 André Green ; cf. supra la fin de séance du 26-01.

92 Cf. Marcel Conche : *Pyrrhon ou l'apparence*, PUF, 1994, Coll. Perspectives critiques.

Ainsi l'idée d'un être subsistant et saisissable, fondant les relations de sujet à sujet est proprement le terrain savonné de pièges sur lequel au départ, une théorie insuffisante s'engage irrémédiablement. Et c'est pour cela qu'il est pour nous si souhaitable d'élaborer la structure qui nous permette de concevoir d'une façon radicale, comment est possible le progrès de celui qui s'offre dans la position de sujet supposé savoir et qui doit pourtant, *initialement* et de façon *pyrrhonienne*, renoncer à tout accès à *la vérité*.

Ὀὺ μᾶλλον [ou mallon], « pas plus ceci que cela », cette formule nodale est celle où s'exprime la position du *pyrrhonien* ou du *sceptique*, PYRRHON étant le chef de file d'une de ces sectes philosophiques que j'ai encore appelées à l'occasion « écoles » pour bien rappeler qu'autre chose était la pratique de la philosophie dans un certain contexte, celui où s'achevait un certain ordre socialement défini du monde antique.

Songez à ce qu'était la discipline de ceux qui s'imposaient précisément :

- dans l'introduction de tout prédicat,
- dans quelque question que ce fût sur *la vérité*,

...non pas seulement de repousser par un « ni... , ni... » les membres d'une alternative, mais de toujours se défendre contre l'introduction même de *la disjonction* - celle la plus apparemment s'imposant - le refus précisément de franchir la barre de son établissement et de rejeter tout ensemble les deux membres de la disjonction.

La position donc fondamentale d'un sujet comme s'imposant son propre arrêt au seuil de *la vérité* est ici quelque chose qui mériterait sans doute plus longue explication, retour sur ces textes, sans doute épars, insuffisants, pleins de problèmes, mais dont pourtant la lecture d'un SEXTUS EMPIRICUS<sup>93</sup> peut nous donner toute *l'ampleur*, celle qui ne se touche pas simplement à en lire dans quelque manuel le résumé, mais à suivre au détour d'un texte qu'il faut effeuiller page par page, *le style, le poids, la réalité du jeu* qui y était engagé.

Ce n'est point pour rien qu'ici j'avance cette référence que je donne comme visée aux plus studieux, fusse à leur indiquer d'y trouver dans l'excellent ouvrage de Victor BROCHARD<sup>94</sup> « *Les sceptiques grecs* », le complément, la situation, le fruit d'une méditation réelle dans un esprit moderne. Ce n'est point par hasard que je le mets ici au seuil de ce que j'ai annoncé aujourd'hui comme devant être mon sujet qui, sans doute ne doit pas être pour rien dans l'énorme assistance que je recueille, c'est à savoir : *Le pari de Pascal*.

*Le pari de Pascal*, j'espère qu'il n'est nul d'entre vous qui avant aujourd'hui n'en ait eu quelque vent. Je ne doute pas que *Le pari de Pascal* ne soit quelque chose - j'entends comme objet culturel - d'infiniment plus diffusé qu'on ne le suppose et si l'on s'émerveille qu'il y ait eu *quelques* textes de philosophes.

Après tout si je devais ici vous en donner *la bibliographie*, j'arriverais - mon Dieu - assez vite à l'épuiser : quand j'aurais atteint à une cinquantaine de références, du côté de ceux qui écrivent et qui jugent bon de nous faire part de leur pensée, j'en aurais vu le bout. Et tout ce qui a été dit - je regrette d'avoir à énoncer une formule si déprimante, je le regrette d'autant plus que ceci intéresse, si je puis dire, la réputation d'une corporation dite philosophique - tout ceci ne va pas bien loin.

Je ne serai pas, pourtant, sans vous recommander tel article, qui se recommande par le procédé excellent d'un départ au niveau, je ne dirai pas, du texte mais de l'écrit de ce petit papier, ou plutôt de *ces deux petits papiers* couverts *recto et verso*, qui est ce que PASCAL nous a laissé de ce qu'on pourrait appeler son griffonnage, et qui partant de là, car c'est bien nécessaire de n'y point voir quelque chose qui aurait été achevé à notre adresse mais qui pourtant - *et peut-être d'autant plus* - mérite d'être retenu comme nous donnant en quelque sorte, une sorte de substitut ou de substance réelle concernant cette singulière réalité incorporelle qui est proprement celle dont j'essaie, avec les ressources d'une topologie élémentaire, de faire valoir pour vous ce que nous pouvons en tirer au niveau de nos articulations.

À ce titre, l'article de Monsieur Henri GOUHIER...

paru dans une revue italienne et dont après tout, j'aimerais vous laisser ici l'indication, revue italienne qui est celle publiée sous le titre de *Archivio di filosofia*, n°3, 1962, organe de l'institut des études philosophiques, *Di studi filosofici* à Rome ... l'article de Monsieur Henri GOUHIER : « *Le pari de Pascal* » mérite, si vous pouvez vous procurer le tome de cette revue, votre attention. C'est, comme vous le voyez, un des derniers parus.

93 Sextus Empiricus : *Esquisses pyrrhoniennes*, Paris, Seuil, Coll. Points essais, 1997 (bilingue).

94 Victor Brochard : *Les sceptiques grecs*, Paris, Vrin, 1981 ; ou [Les sceptiques grecs](#), Gallica, pdf.

Dans le passé il y en a eu bien d'autres :

- depuis *les étonnements de* VOLTAIRE<sup>95</sup>,
- *les précisions de* CONDORCET,
- *les divagations de* LAPLACE,
- *le scandale de* Victor COUSIN<sup>96</sup> sur lequel ici je ne m'étendrai pas, n'ayant pas le temps de vous dire quelle fut la véritable fonction de ce qu'on appelle *l'électisme* [cf. 09-02],
- plus récemment *les remarques de mérite qui ont été données par le bon* LACHELIER<sup>97</sup>, qui assurément peuvent se lire.
- Je n'en dirai pas autant de quelque chose dont je vous donnerai un échantillon tout à l'heure, *l'article de* DUGAS et RIQUIER dans la *Revue philosophique* de 1900.

Depuis les choses ont été reprises au niveau de ce que nous appellerons le pari considéré au niveau du plan de l'Autre.

Doit-on parier ?

Parier - comme PASCAL nous l'indique, si tant est que c'est de cela qu'il s'agisse - ce qu'aurait de *certain*

le bien de notre vie - conçue à son niveau le plus ordinaire - *pour l'incertitude d'une promesse...*

dont l'articulation de PASCAL semble toute entière orientée à nous montrer le *sans mesure*

au regard de ce que nous abandonnerions

...« *introduction* » dit-on - pour nous : « *invite* » - au pari de la croyance : assurément discernez dès maintenant ce qui se propose dans l'avancée de ce *quelque chose*, après tout qui n'est pas si loin de la conscience la plus commune, cette vague angoisse de l'au-delà - qui n'est point forcément un au-delà de la mort - ne faut-il pas qu'elle existe pour se supporter dans toutes sortes de références qui, pour les plus exigeants, prennent forme dans ces espoirs auxquels on se consacre et qui ne sont, dans cette perspective, au regard de la religion, que quelque chose que pour le moins nous qualifierions d'*analogique*...

Dans un chapitre court et substantiel, l'auteur du *Dieu caché*<sup>98</sup> - M. GOLDMAN - ne semble pas, pour lui, du tout répugner à faire du *pari de Pascal* le prélude à la foi que le marxiste engage dans *l'avènement du prolétariat*.

Je serais loin de réduire à cette portée, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle est un tant soi peu trop apologétique, la portée d'un chapitre dont la valeur de discussion est assurément enrichissante, assez sans doute pour que nous puissions mettre cette part de l'entreprise au dessus du bricolage.

Mais il me semble que nulle part, personne ne s'est avancé dans ce texte du pari de ce point de vue :

que ce n'est pas un « *on* » qu'il s'agit de convaincre, que ce pari est le *pari de Pascal* lui-même, d'un « *Je* », d'un sujet qui nous révèle sa structure, structure parfaitement contrôlable et à contrôler, non pas de tel ou tel incident qui le confirme dans le contexte biographique, les gestes de PASCAL dans une vie dont on a raison de manifester les pas extrêmement complexes, les gestes tels qu'ils s'achèvent dans l'approche de la mort...

dans tel ou tel vœu qui peut nous paraître exorbitant : celui d'être mené aux incurables pour y achever son existence

...ce serait bien vite les épingler que d'y relever la thématique masochiste.

Si un sujet, si une pensée - qui sait si admirablement distinguer, vous allez le voir, dans la formulation stricte de positions essentielles - nous livre en quelque sorte sa structure, c'est là quelque chose qui pour nous, n'a à être relié qu'aux autres points où, aussi, la structure du sujet en tant que telle est par lui, dans une certaine position radicale, manifestée - et si nous avons l'honneur de voir s'affirmer, sans qu'au reste rien ne dise qu'il y eût là un quelconque message car après tout, ces petits papiers, nous les avons presque après sa mort, la mort n'est *peut-être pas* la limite d'aucun au-delà, elle est *sûrement* une des limites les plus faciles à utiliser quand il s'agit de faire les poches.

On a fait les poches à PASCAL. La chose est faite, profitons-en.

Profitons-en s'il y a quelque chose qui puisse *pour nous* nous permettre d'articuler un des plus *singuliers projets*, une forme d'entreprise les plus exceptionnelles qui nous ait jamais été donnée, et qui peut passer pour être la plus banale comme vous allez le voir.

95 Voltaire : *XXV<sup>e</sup> lettre*, in *Lettres philosophiques*, éd. F. Deloffre, Paris, Gallimard, Coll. Folio Classiques 1986.

96 Victor Cousin : *Des pensées de Pascal*. Rapport à l'Académie Française sur la nécessité d'une nouvelle édition de cet ouvrage. Paris, 1846.

97 Jules Lachelier : *Du fondement de l'induction...* Paris, Alcan, 1898.

98 Lucien Goldman : *Le Dieu caché : les pensées de Pascal*, Gallimard, Coll. Tel, 1976.

« Infini, rien. »<sup>99</sup>

Commence-t-il, ininterprétable.

« Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions.  
Elle raisonne là-dessus, et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose. »

Rappel des puissances de l'imaginaire .

« L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu ; ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini. »

Je ne résiste pas au plaisir de ne pas couper ce qui suit :

« Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde. Or la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus. Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature. Comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous savons ce qu'il est : il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair, car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature ; cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair (il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini). Ainsi, on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est. N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses vraies qui ne sont point la vérité même ? Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini, parce que nous sommes finis et étendus comme lui. Nous connaissons l'existence de l'infini et ignorons sa nature, parce qu'il a étendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous. Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue ni bornes. Mais par la foi nous connaissons son existence ; par la gloire nous connaissons sa nature. Or, j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose sans connaître sa nature. »

Telle est l'introduction développée dans la suite. Je vous prierai, à partir de là, de vous reporter au texte dont le départ est proprement que PASCAL...

... penseur, et penseur - si vous le voulez – religieux, intégré à la pensée que les réprouvés comme les élus, sont entièrement à la merci de la grâce divine

... n'en pose pas moins pourtant comme *démarche inaugurale*, que Dieu, d'aucune sorte de façon et jusque dans son être, ne saurait être connu.

Il pointe même à proprement parler qu'on ne saurait, de par le pouvoir de la raison, savoir s'il existe. L'important, je vais - j'espère - vous le montrer, et après tout je ne pense pas là apporter pour aucun d'entre vous quelque chose de *si surprenant*. Vous avez assez entendu parler - quoique suspendus dans le vague des problèmes de l'existence - pour que vous ne soyez pas surpris si j'indique – si j'indique en passant faute de pouvoir plus aujourd'hui m'y arrêter – que l'important n'est point tant *ce suspens*, en tant qu'il est radical, que la division qu'il introduit entre *l'être* et *l'existence*.

Le « *il existe* » qui fit tellement de difficultés à la pensée aristotélicienne pour autant qu'après tout, l'être posé se suffit : il existe parce qu'il est *être*. Et pourtant, l'intrusion de la révélation religieuse, celle du judaïsme pose - *je parle, parmi les philosophes à partir d'Avicenne* - la question de savoir comment caser ce suspens de l'existence en tant qu'il est nécessaire pour une pensée religieuse d'en remettre à Dieu la décision.

Cette impossibilité de caser d'une façon catégorisable la fonction de l'existence au regard de l'être fût-elle la même qui ira à rejaillir en question sur Dieu lui-même, à nous garder sur cette question de savoir s'il suffit de dire de Dieu qu'il est l'être suprême. N'en doutez pas : pour PASCAL *la question est tranchée* ! Un autre petit papier cousu, lui, plus profondément que dans une poche, sous une doublure...

« Non pas Dieu des philosophes mais Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob »<sup>100</sup>

... nous montre le pas franchi et *qu'il ne s'agit point de l'être suprême*.

99 « *Le pari de Pascal* » in « *Les pensées* », fragment 397, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1954, p.1212.

100 Cf. Pascal, *Mémorial* : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob non des philosophes et des savants. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. Dieu de Jésus-Christ. Deum meum et Deum vestrum. « Ton Dieu sera mon Dieu. » Oubli du monde et de tout, hormis Dieu. Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile. Grandeur de l'âme humaine. « Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. » Joie, joie, joie, pleurs de joie. Je m'en suis séparé : Dereliquerunt me fontem aquae vivae. « Mon Dieu, me quitterez-vous ? » Que je n'en sois pas séparé éternellement ».

Dès lors, déblayez, dégraissez ces questions préliminaires qui rendront assurément précieuses toutes références à un donné comme constituant suffisamment de par soi-même *une certitude*. Quand M.M.DUGAS et RIQUIER, à la fin de leur article - lisez-le, je ne prétends pas le faire juger tout entier à l'échantillon que je vous en donne - s'interrogent :

*« Et maintenant que penser d'une expérience qui se présente ainsi : pour entrer dans l'état d'âme du croyant vous dépouillerez votre nature, vous ferez table rase de vos instincts, de vos sentiments, de vos conceptions du bonheur. À ne considérer le pari qu'au point de vue logique, le refus de parier pour... »*

On appelle ça, dans l'argument - je ne vous l'ai pas lu assez loin pour que vous soyez à ce point de vocabulaire - « *prendre croix* ». Ça veut dire « *pari ou impair* », « *croix ou pile* », il ne s'agit pas de la croix chrétienne.

*« Mais si nous nous mettons en face des conditions réelles du pari, nous devons dire qu'il y aurait au contraire folie à prendre croix car la foi n'est pas telle que Pascal quelquefois la présente. Elle ne se superpose pas simplement à la raison, elle n'a pas pour effet de reculer les bornes de notre esprit sans entraver son développement naturel et de lui donner ainsi accès dans un monde qui lui serait naturellement fermé. En réalité elle exige l'abdication de notre raison, l'immolation de nos sentiments. Cet anéantissement de notre personnalité n'est-il pas le plus grand danger que nous puissions, humainement courir. Pascal, néanmoins, voit ce danger d'un œil indifférent. Qu'avez-vous à perdre ? Nous dit-il, tout rempli de ses idées théologiques - nous voilà dans la psychologie - il n'entre pas dans l'esprit de l'homme purement homme et son « discours » s'adresse exclusivement à celui qui admet déjà, sinon le péché originel et la déchéance de l'homme, du moins la faiblesse de la raison, la vanité du bonheur terrestre et toute cette philosophie pessimiste que lui-même a tiré du dogme chrétien - mais tout esprit qui n'a que la raison pour guide et qui croit à la dignité naturelle de l'homme et à la possibilité du bonheur ne peut manquer de considérer l'argumentation du pari à la fois comme une monstruosité logique et une énormité morale. La dureté d'un pareil jugement trouverait au besoin sa justification ou son excuse dans la remarque célèbre de Pascal sur la différence entre les hommes ou l'originalité des esprits. »*

Je vous passe quelques lignes pour arriver jusqu'à cette absolution indulgente :

*« Sa sincérité est évidente, sa franchise absolue et quelle que soit l'immoralité de ses thèses et la faiblesse de ses raisonnements, on continue à respecter son caractère et à admirer son génie. »*

Voilà qui est envoyé ! « Poupoule passez-moi mes pantoufles, je lui ai réglé son compte ! »

Néanmoins j'aimerais que, faisant appel à tout ceci, qui après tout, donne une note qui n'est à proprement parler jamais tout à fait absente, au moins comme état de ceux qui ont poussé le plus loin l'analyse du *pari de Pascal*, auxquels je ne voudrais pas - faute de craindre de l'oublier ensuite - manquer de joindre à ceux que je vous ai cités tout à l'heure, le chapitre consacré par Monsieur SOURIAU au pari de PASCAL dans son livre : *L'ombre de Dieu*<sup>101</sup>. Là aussi vous y verrez des aperçus tout à fait suggestifs et valables dans notre perspective au regard de *la façon dont il convient de manier ce témoignage*.

Un pari. On a dit sur ce pari beaucoup de choses, et en particulier qu'il n'en était pas un. Nous allons voir tout à l'heure *ce que c'est qu'un pari*. Ce qui fait peur, au départ, c'est l'enjeu et la façon dont PASCAL en parle. [pléiade, p.1213]

*« Examinons donc ce point et disons : Dieu est ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous. La raison n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini. Tout nous sépare. Il se joue un jeu... »*

Attention à cette phrase !

*...à l'extrémité de cette distance infinie où il arrivera croix ou pile. »*

Jamais « *cette distance infinie* » - à savoir ce qu'elle veut dire - n'a été vraiment prise en considération.

*« Que gagnerez-vous ? Par raison vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre. Par raison vous ne pouvez défendre nulle des deux. »*

C'est PASCAL qui parle.

*« Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix car vous n'en savez rien. - Non... répond l'interlocuteur qui est Pascal lui-même aussi... mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix car encore que celui qui prend croix et l'autre, soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute. Le juste est de ne point parier. - Oui, mais il faut parier. Cela n'est pas volontaire. Vous êtes embarqués. Lequel prendrez-vous donc, voyons, puisqu'il faut choisir. Voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre... »*

---

101 Étienne Souriau : *L'ombre de Dieu*, Paris, PUF, 1955, p. 47-87.

Personne ne semble s'être aperçu qu'il s'agit purement et simplement de les perdre.

*...le vrai et le bien, deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude. »*

Quand on engage quelque chose dans un jeu, dans un jeu qui se mène à deux il y a deux mises :

- *votre raison et votre volonté* est la première,
- *votre connaissance et votre béatitude* est la seconde, qui n'est point mise par le même partenaire.

Plus tard on discutera sur ce qui est en jeu, à savoir :

*« Gagez donc qu'Il est, sans hésiter [...] puisqu'il y a pareil hasard de gain, et de perte, si vous n'avez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gagner. » [p.1214]*

À la suite de quoi il nous est promis - en une formule dont il importe de ne pas méconnaître le texte - « *une infinité de vie* » d'abord, ce qui déplace bien sûr, les conditions de l'enjeu, ce ne sont point deux vies au lieu d'une, une vie de chaque côté qui sont mises dans le jeu, mais une vie d'une part et d'autre part, ce que PASCAL appelle d'abord :

- « *une éternité de vie* »,
- puis ensuite : « *une infinité de vie infiniment heureuse* ».

C'est ce que nous aurons à reprendre dans un instant quand nous étudierons ce que signifie un tel pari.

Mais d'abord je voudrais interroger sur ceci qui n'a point été retenu, c'est à savoir ce que veut dire « *engager sa vie* »

et comment elle est mise dans le jeu. Nous voyons PASCAL y faire allusion à plusieurs étapes de son raisonnement :

- Premièrement qu'elle ne peut pas ne pas y être engagée.
- Deuxièmement la façon dont il conviendra de la juger si, au terme, le pari est perdu.

*« Je réponds - dit PASCAL - perdue votre vie - et ici il articule - mais la perdant vous ne perdez rien. »*

*Singularité de ce rien !* D'abord il s'agit d'une vie, au moins pour un temps, dans le cas moyen, ce choix n'est point fait au lit de mort, encore que ceci ne soit point impensable, une vie que vous aurez vécue. Cette vie elle est évoquée à d'autres moments comme comportant plus d'un plaisir, plaisirs qu'il qualifie d'*empêchés* sans doute mais qui n'en sont pas moins là, pourvus d'un certain poids puisqu'ils feront obstacle à ce que de ce raisonnement, celui *auquel il s'adresse* sente la portée convaincante.

L'ambiguïté donc de cette vie entre :

- ceci qu'elle est le cœur de la résistance du sujet à s'engager dans le pari,
- et que d'autre part, au regard de ce dont il s'agit dans le pari, elle est un *rien*,

...ceci est proprement ce qui doit être par nous retenu pour *nous faire nous interroger* sur ce qui distingue ce *rien*.

Ce *rien* a tout de même cette propriété qu'il est l'enjeu dont nous allons voir tout de suite ce dont il s'agit concernant un pari, cette remarque est justement le quelque chose qui va nous permettre de donner sa véritable place dans la structure à ce prétendu *rien* de l'enjeu.

Et si, quand franchissant le terme du « discours » - entre guillemets, pour les y mettre comme M.M. DUGAS et RQUIER - de PASCAL, PASCAL, à celui qui vient à consentir à se soumettre aux règles du pari, dit pourtant :

*« Vous ne pourrez croire que les effets de mon pari s'identifient à ma croyance. »*

La réponse de PASCAL : « *Abêtissez-vous* »<sup>102</sup>, celle qui faisait l'horreur de M. Victor COUSIN, le premier à l'avoir extraite avec l'écrit du scandale des papiers directs - auxquels il avait directement accès - de PASCAL, cet « *Abêtissez-vous* » est pourtant assez clair.

Cet « *Abêtissez-vous* » est exactement ce que nous pouvons désigner par le renoncement aux *pièges*, aux *enveloppes*, à l'*habillement du narcissisme*, à savoir, au dépouillement de cette *image*, la seule que justement n'ont pas les bêtes, à savoir l'*image de soi*.

Ce qui tombe, *ce qui choisit*, au but proposé d'une certaine ascèse, d'un certain dépouillement, c'est proprement ce qui relie dans sa situation dans l'être, au niveau de ce qui s'en affirme comme « *je suis* » au champ de l'Autre, de ce qui dans le sujet relève de *la méconnaissance de soi*.

---

102 p.1215-16 : « *Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. »*

Est-ce à dire, si nous devons prendre pour égal au néant le *rien* qui reste, comment pourrait-il alors jouer son rôle d'enjeu ? Ce *rien*, est-ce que - j'introduis ici la question - nous ne pouvons pas l'identifier :

- à cet *objet* toujours fuyant, toujours dérobé,
- à ce qui est après tout - espoir ou désespoir - l'essence de notre désir,
- à cet *objet* innommable, insaisissable, inarticulable et pourtant que le pari de PASCAL va nous permettre d'affirmer, selon la formule que PLATON emploie dans le *Phédon*<sup>103</sup> concernant ce qu'il en est de l'être, comme quelque chose à quoi correspond *un discours invincible* ?

Le (*a*) comme cause du désir et valeur qui le détermine, voilà ce dont il s'agit dans l'enjeu pascalien.

Qu'est-ce que nous permet de le confirmer ? Assurément, je viens de le dire, le fait qu'il est engagé comme enjeu dans le pari.

Pour ceci, il convient de débrouiller les obscurités qui concernent ce que c'est qu'un pari. Un pari c'est un acte auquel beaucoup se livrent. J'ai dit « *c'est un acte* » : il n'y a pas en effet de pari sans quelque chose qui emporte la décision. Cette décision est remise à une cause que j'appellerai *la cause idéale* et qui s'appelle *le hasard*. Aussi bien, faisons très attention d'éviter ici l'ambiguïté qui consisterait à insérer le *pari de Pascal* dans les termes de la moderne théorie, *non encore née à cette époque*, de la probabilité. La probabilité est ce que le développement de notre science rencontre au dernier terme d'une certaine veine d'investigation du réel.

Et pour manifester *la permanence de la présence de cette ambiguïté* dont j'évoquai seulement tout à l'heure le profil concernant le rapport à l'être, je ne puis ici que rappeler comment - comme dirait PASCAL - se marquent « *les différences des esprits* », ce qui n'est point une remarque psychologique mais une référence à la structure du sujet.

La répugnance marquée - par exemple dans une lettre à Max BORN - d'EINSTEIN<sup>104</sup> pour cette réalité dernière qui ne serait qu'un joueur de dés, l'attachement foncier et proclamé de la part d'un esprit qui y engageait la plus haute autorité scientifique de son temps, pour la supposition d'un être - malin sans doute mais qui ne trompe pas - à savoir une certaine forme encore parfaitement subsistante au centre d'une pensée scientifique d'un être divin, voilà qui mérite d'être rappelé, au seuil de ce en quoi nous allons nous engager et qui est proprement...

ceci ne peut être défini qu'au moment de ce seuil, de ce pas, de ce franchissement radical de PASCAL  
...à savoir le terme strictement opposé d'un hasard défini [*αυτόματων* : *automaton*].

Car qu'est-ce que le hasard ? Le hasard se rattache essentiellement à la conception du *réel* en tant qu'*impossible*, ai-je dit. Impossible à quoi, compléterai-je aujourd'hui ? *Impossible à interroger, impossible à interroger parce qu'il répond au hasard*.

Qu'est-ce à dire de cette forme du *réel* ? Nous pouvons considérer - ne serait-ce que pour un instant et pour situer le sens de ce que nous articulons - comme « *le mur* »<sup>105</sup>, *la limite*, le point auquel nous essayons, au dernier terme par l'exploration de la science de finir par rejoindre, le point où il n'y a plus rien à en tirer qu'une réponse au hasard.

La science n'est point achevée, mais la progressive montée d'une pensée *qu'on appelle très improprement indéterministe*...  
pour autant que le niveau du *réel* que nous interrogeons nous y oblige  
...peut nous permettre au moins de suggérer cette perspective où s'inscrirait le savoir scientifique.

s'il est précisément ce que je vous dis - c'est-à-dire *renonciation au connaître, du même coup à l'être* - n'est-ce point dans la mesure où ce dont il s'agit c'est de construire sous forme *des instruments scientifiques*, ce qui, au cours de cette visée de rejoindre au *réel* le point de hasard, nous a été commandé comme instrument qui soit capable de le rejoindre.

---

103 Lapsus de Lacan : *Timée* ! Platon, *Timée*, 29b, « Dans ces conditions, il est aussi absolument nécessaire que ce monde-ci soit l'image de quelque chose. Or en toute matière, il est de la plus haute importance de commencer par le commencement naturel. En conséquence, à propos de l'image et de son modèle, il faut faire les distinctions suivantes : les paroles ont une parenté naturelle avec les choses qu'elles expriment. Expriment-elles ce qui est stable, fixe et visible à l'aide de l'intelligence, elles sont stables et fixes, et, autant qu'il est possible et qu'il appartient à des paroles d'être *irréfutables et invincibles*, elles ne doivent rien laisser à désirer à cet égard. » [29b] *τούτων δὲ ὑπαρχόντων αὐτὰ πάντα ἀνάγκη τόνδε τὸν κόσμον εἰκόνα τινὸς εἶναι. Μέγιστον δὲ παντὸς ἀρξασθαι κατὰ φύσιν ἀρχήν. Ὡδε οὖν περὶ τε εἰκόνας καὶ περὶ τοῦ παραδείγματος αὐτῆς διοριστέον, ὡς ἄρα τοὺς λόγους, ὧν πῆρ εἰσὶν ἐξηγηταί, τούτων αὐτῶν καὶ συγγενεῖς ὄντας· τοῦ μὲν οὖν μονίμου καὶ βεβαίου καὶ μετὰ οὐ καταφανοῦς μονίμου καὶ ἀμεταπτώτους - καθ' ὅσον οἶόν τε καὶ ἀνελέγκτους προσήκει λόγοις εἶναι καὶ ἀνίκητοις, τούτου δὲ μὴδὲν ἐλλείπειν » ( Cf. le [site de Philippe Remacle](#) )*

104 Albert Einstein, dans une lettre à Max Born du 04.12.1926 : « La mécanique quantique force le respect. Mais une voix intérieure me dit que ce n'est pas encore le *nec plus ultra*. La théorie nous apporte beaucoup de chose, mais elle nous rapproche à peine du secret du Vieux. De toute façon, je suis convaincu que lui, au moins, ne joue pas au dés ». Albert Einstein, Max Born : *Correspondance 1916-1955*, Paris, Seuil, 1972, p.107.

105 Cf. « *le mur de l'impossible* », in *L'étourdi* (1972), et les quatre formes : *inconstance, incomplétude, indémontrable, indécidable*.

Qu'est-ce qu'un *dé* sinon *un instrument fait pour faire surgir le pur hasard*. Dans l'investigation du *réel*, tous *nos instruments* peuvent n'être conçus que comme l'échafaudage grâce à quoi, à pénétrer plus avant, nous arrivons jusqu'au terme de l'absolu hasard. Je ne dis point que je tranche en cette matière. Sans doute, ils ne pourraient être suffisamment articulés qu'à entrer d'une façon bien plus précise, dans les élaborations que notre étreinte avec la physique nous contraignent de donner au principe de la probabilité. Mais nous sommes là à un niveau beaucoup plus élémentaire.

Est-ce que, avant que naisse cette *théorie de la probabilité* qui assure à ce registre si je puis dire, son *sérieux scientifique*, nous ne devons pas nous interroger sur ce que signifie la première spéculation sur le hasard indispensable toujours à mettre en exergue de toute spéculation sur la probabilité.

Ouvrez n'importe quel livre...

il y en a de bons, il y en a de mauvais - *il y en a un bon que je vous cite au passage* : « *Le hasard* » de M. Émile BOREL<sup>106</sup> - simplement du fait qu'il vous ramasse au passage une série d'objections, de *questions absurdes* : rien de plus intéressant pour nous que les *stultitiae questiones*<sup>107</sup>

...vous y verrez que pour ceux qui commencent à *donner corps*, à donner forme à cette question sur le hasard, quand j'ai dit tout à l'heure « *donner corps* » et évoquant cette édification de notre science, il me vient en écho la formule qui avait en quelque sorte - prenant des notes - jailli de ma plume : que dans le repérage sur ce « *mur de hasard* », *notre science, dans ses instruments, donnerait corps à la vérité*.

Mais qu'est-ce qui hante quiconque taquine, au niveau le plus *accessible* et le plus *élémentaire*, ce jeu du hasard :

- les singes dactylographes au bout de combien de temps auront-ils écrit avec leur machine un vers d'HOMÈRE ?
- Quelle est la chance qu'un enfant qui ne connaît pas l'alphabet ne range d'emblée dans le bon ordre les lettres ?
- Quelle chance y-a-t-il qu'un poème sorte de suites de coups de dés ?

Ces questions sont absurdes. Toutes ces éventualités, il n'y a aucune objection à ce qu'elles se réalisent du premier coup. Simplement que nous y pensions quand nous introduisons cette fonction du hasard, prouve ce que signifie pour nous la visée de cette cause.

Elle vise à la fois ce *réel* dont *il n'y a rien à attendre*...

ce qu'un poète en 1929 écrivait dans une petite revue introuvable : « *...le mal aveugle et sourd, le dieu privé de sens...* »<sup>108</sup>  
...et en même temps, elle en attend de se manifester comme un sujet.

Mais après tout, où en venons-nous ?

Même si les enjeux sont égaux...

ce qui est toujours ce dont on part pour commencer d'apprécier ce qui est en jeu dans un jeu de hasard ...que les chances, comme on dit, ou encore *l'espérance mathématique*, terme très impropre, soient égales à un demi, ici commence qu'il vaille la peine d'être joué.

Et pourtant, il est bien clair que si la chance n'est qu'un demi, vous ne ferez, à partie à mise égale, que récupérer la vôtre, ce qui ne veut rien dire. C'est donc qu'il y a dans le risque quelque chose d'autre qui est engagé.

Ce qui est engagé, ce qui est à l'horizon subjectif de la passion du joueur est ceci que, au terme de *l'acte*...

car il faut qu'il y ait *acte* et *acte de décision*

...au terme de ceci dont il faut d'abord qu'un certain cadre signifiant ait défini les conditions...

je ne l'ai pas encore abordé jusqu'ici parce que c'est là que nous allons entrer ensuite

...une réponse pure donne l'équivalent de ce qui en effet est toujours engagé comme *rien*...

puisque *la mise* est mise là pour être perdue, qu'elle *incarne* pour tout dire ce que j'appelle

*l'objet perdu pour le sujet dans tout engagement dans le signifiant*

...et qu'au-delà une autre chaîne  $[\Phi \rightarrow \Delta]$ ...

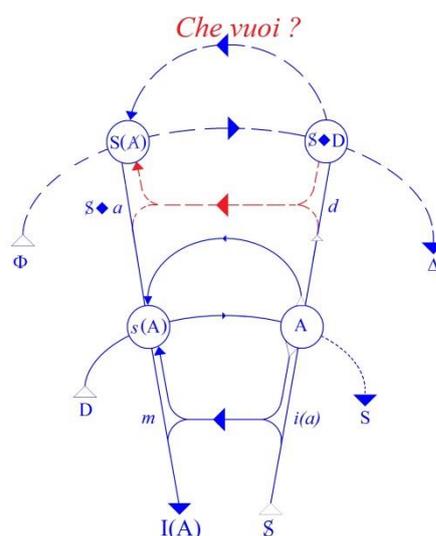
*supposée être signifiante et d'un autre ordre de sujet*

...livre quelque chose qui ne comporte pas d'*objet perdu* et de ce fait dans la séquence réussie, nous le rend.

106 Œuvres d'Émile Borel, éd. du C.N.R.S., 1998.

107 Stultitiae questiones : questions absurdes, insensées...

108 J. Lacan : *Hiatus irrationalis* (6 août 1929), Le Phare de Neuilly, 1933, n° 314. Réédité en 1977 dans le numéro 121 du Magazine littéraire.



Tel est le principe pur de la passion du joueur : le joueur se réfère - dans un certain au-delà qui est celui que définit le cadre du jeu – se réfère à un mode de rapport autre du sujet au signifiant, qui ne comporte pas la perte du (a).

C'est pourquoi il est capable s'il est joueur... Et pourquoi le déprécier si vous ne l'êtes pas, vous n'avez aucun doute sur les témoignages les plus importants de la littérature, qu'il y a là un mode existentiel et que si vous ne l'êtes pas, c'est peut-être simplement de ne pas vous apercevoir jusqu'à quel point vous aussi l'êtes, ce que j'espère bientôt vous montrer, comme fait PASCAL qui vous dit que vous êtes - que vous le vouliez ou non - engagés.

Ici, il faut nous arrêter un instant sur la façon dont, avant le pari, PASCAL a proprement essayé de donner substance si je puis dire, à cette référence - qui peut vous paraître hardie - que je vous donne de la présence de l'objet qui se retrouve dans la séquence hasardeuse.

Je vous expliquerai - sans doute pas aujourd'hui mais la prochaine fois, vu que l'heure me limitera - pourquoi PASCAL dans le pari, n'évoque pas qu'un jeu, et spécialement celui-là - et spécialement celui-là pour, disons vite il est tard, un janséniste - se joue en plusieurs coups.

Mais une chose, à l'époque même où il commençait d'écrire *Les Pensées* et où personne ne peut savoir s'il avait déjà écrit les petits papiers du pari, une chose a été par lui, travaillée dont il était très fier. Elle est essentielle à rappeler parce que, dans la triade qui est de sa propre plume et qui résume les trois temps du pari...

...dont je n'aurai donc aujourd'hui parcouru que deux, réservant pour la prochaine fois le troisième, pyrrhonien... nul accès à « la vérité géomètre », « géométrie du hasard », c'est en ces termes que PASCAL s'adresse à la société mathématique parisienne devant laquelle il présente certains des résultats de son triangle arithmétique. Il appelle lui-même « stupéfiante » cette capture, ce licol par lui passé de la géométrie au hasard.

Il dialogue longuement avec FERMAT, esprit sans doute éminent mais que sa position dans la magistrature de Toulouse, sans doute, disons distrait de la stricte fermeté nécessaire aux spéculations mathématiques. Car ils ne sont point d'accord sur ce qu'on appellera - vous verrez ce que c'est dans la suite - « la valeur des parties » c'est que justement, trop prématurément FERMAT entend les traiter au nom de la probabilité, c'est-à-dire de la série des coups, arrangés selon la suite des résultats combinatoires entre ce qu'ils donnent, disons avec PASCAL « croix ou pile ».

PASCAL a un tout autre procédé, c'est ce qui s'appelle dans PASCAL « la règle des parties ». Je vais essayer de la mettre tout de suite à la portée de votre main. Je vous conseille néanmoins de vous mettre très sérieusement à la lecture...

dans l'édition BOUTROUX, GAZIER, BRUNSCHVICG <sup>109</sup> au livre III du volume III... à la lecture de ce qu'il en est non seulement de « la règle des parties », mais du triangle arithmétique.

Parce que vous verrez à ce moment-là que ça ne se livre pas tout de suite, encore que... encore que c'est, comme je vais vous le dire, pour la première fois que PASCAL le présente à FERMAT ou à Monsieur DE CARCAVI, je ne me souviens pas.

109 Pascal : *Œuvres*, Léon. Brunschvicg, P. Boutroux, F. Grazier, 11 vol., Paris, Hachette, Collection les Grands Écrivains de la France, 1908-1914.

Une partie se joue en deux coups. Ceci suppose que les mises sont là. Nous disons provisoirement qu'elles sont égales. On joue un coup : je gagne. Mon partenaire désire arrêter là la partie. Je souligne cette *scansion* qui est abrégée dans PASCAL. Il parle tout de suite « *d'un commun accord* ». Or, nous le reverrons, ce « *commun accord* » mérite d'être interrogé. Je suis d'accord. Qu'est-ce que nous allons faire, puisque *personne n'a gagné*, si le hasard dont il s'agit c'est par exemple que deux fois la piécette sorte de suite « *croix* », sur lequel j'aurais parié, simple supposition.

Je n'ai pas gagné, et pourtant PASCAL dit, et affermit dans un développement qui donne à l'articulation dont il va s'agir tout son poids, car il en résulte une théorie mathématique dont les développements sont très amples, et c'est à *cette ampleur* que je vous priais tout à l'heure, en attendant de me réentendre la semaine prochaine, de vous reporter. PASCAL dit :

« *Ainsi doit raisonner le gagnant pour donner son accord. Il doit dire : j'ai gagné une partie.* ».

Ceci n'est rien auprès du pari puisque le pari c'est que j'en ai gagné deux et pourtant cela vaut quelque chose *car si nous jouons la seconde maintenant* :

- ou bien je gagne le tout : l'enjeu,
- ou bien si c'est vous qui gagnez nous sommes au même point qu'au départ, c'est-à-dire que si nous nous séparons, je répète « *d'un commun accord* », chacun reprend sa mise.

Donc pour consentir, moi qui suis *gagnant* maintenant, à l'interruption du jeu...

il y a ceux qui partent et ceux qui le font repartir, *Parturi cognoscant partitura jusque* :

ou bien *j'ai à reprendre ma mise*, ou bien *je gagne le tout*.

...je vous demande comme légitime de prendre la moitié de votre mise.

C'est de là que PASCAL part pour donner son sens à ce que signifie un jeu de hasard. Ce qui n'est pas mis en valeur c'est que si c'était moi le gagnant qui interrompe, mon adversaire serait tout à fait en droit de dire :

« *Pardon, vous n'avez pas gagné, et donc, vous n'avez rien à demander sur ma mise !* »

La substance, l'incarnation que donne PASCAL de la valeur de l'acte même du jeu, séparé de la séquence de la partie, voilà où se désigne que ce que PASCAL voit dans le jeu, ce sont précisément un de ces objets qui ne sont rien et qui peuvent quand même s'évaluer en fonction de la valeur de la mise car comme il l'articule fort bien, cet objet définissable en toute justesse et toute justice dans « *la règle des parties* », c'est l'*avoir* sur l'argent de l'autre, dit-il.

Il est deux heures et ces choses dans lesquelles je m'avance, dont vous verrez qu'au dernier terme, *nulle part*, là où je vous ai dit les choses aujourd'hui, n'est le pari, puisque le pari est - dans le *pari de Pascal* - sur l'existence de l'Autre.

Que ce pari tienne pour sûres les deux lignes séparées par une barre :

*Dieu existe*  
*Dieu n'existe pas*

à savoir que, non pas comme on l'a dit, le pari de PASCAL reste suspendu parce que si Dieu n'existe pas, il n'y a pas de pari puisqu'il n'y a *ni Autre, ni mise*, bien loin de là : la structure qu'avance le *pari de Pascal*, c'est la possibilité, non seulement *fondamentale*, mais je dirai essentielle, structurale, ubiquiste dans toute structure du sujet, que le champ par rapport auquel s'instaure la revendication du (*a*), de l'objet du désir :

- c'est le champ de l'Autre en tant que divisé au regard de l'être même,
- c'est ce qui est dans mon graphe comme S signifiant du A barré : **S(A)**.

Comme il arrive que je donne au début d'une de mes leçons quelques références de ce qui, dans la sphère de mon enseignement, se passe ailleurs, j'évoquerai aujourd'hui, au départ, quelque chose dont la pertinence - bien sûr entière - n'apparaîtra qu'à ceux ayant assisté à une séance d'hier soir de notre École Freudienne, mais qui pourtant, pour tous les autres, représentera une introduction à la *mise au point*, au sens photographique du terme, que va constituer mon discours d'aujourd'hui, par où j'achèverai, je l'espère, ce que j'ai à dire du *pari de Pascal* quant à ce qu'il conditionne d'essentiel du rapport engagé dans la psychanalyse.

D'où je partirai donc, comme *un préambule* qui est en même temps *parenthèse*, c'est d'une remarque très abrégée, forcément, concernant ce fantasme qu'on appelle - et qui est en question - sous le nom de *masochisme féminin*. Qu'on m'entende ! J'énonce que *le masochisme féminin est*, au dernier terme, *le profil de la jouissance réservée à qui entrerait dans le monde de l'Autre*, en tant que cet Autre serait l'Autre féminin, c'est-à-dire *la Vérité*.

Or *la femme...*

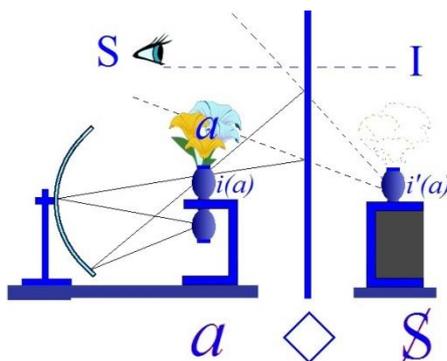
la femme si l'on peut en parler, la femme qu'on essayait hier soir de mettre en suspens dans une typique essence qui serait celle de la féminité, entreprise fragile

...*la femme...*

disons pour autant que comme FREUD le développe et l'énonce, un départ distinct de l'homme dans ce jeu qui s'engage, où il s'agit de son désir

...*la femme* n'est pas plus dans ce monde que l'homme. Sans doute, il arrive qu'elle le lui représente sous la forme de *l'objet(a)*, mais il faut le dire :

- c'est ce qu'elle se refuse énergiquement à être, puisque *son but est d'être i(a) comme tout être humain*,
- que la femme est narcissique *comme tout être humain*,
- et que c'est dans cette distance, cette déchirure qui s'installe - *de ce qu'elle veut être, à ce qu'on met en elle* - que s'instaure cette dimension, qui se présente dans le rapport de l'amour comme *tromperie*.



Ajoutons que ce narcissisme, c'est l'impasse, la grande impasse de *l'amour dit courtois* : qu'à la mettre en la position du **I**, de l'*Idéal du moi* au champ de l'Autre - point de repère où peut s'organiser ce statut de l'amour - ce narcissisme on ne peut que l'exalter, c'est-à-dire accentuer la différence. Dans ces quelques termes se repère l'impasse qu'il y a à essayer de définir, comme une fonction qui s'isolerait, la féminité.

Rien ici donc ne se repère qu'en ce terme il est un pôle féminin du rapport - du rapport à *la Chose* - et que « *féminin* » est ce terme de la vérité. Le « *féminin* » est radicalement trompeur sous toutes les formes où il se présente. Ceci nous servira de départ pour repérer les trois distances où peut s'accommoder le champ de cette recherche, que toujours l'ambition des philosophes a signalé comme *recherche de la vérité*.

Le danger qu'assume l'analyste en prenant la place de guide *sur ce chemin*, est-il celui que le mythe d'ACTÉON signale comme l'impossibilité de surprendre la mouvance *où se dessine notre destin*, comme celui que commandent les trois PARQUES : CLOTHO, LACHESIS, ATROPOS, *forme trinitaire du Dieu foncier, archaïque, ancestral*, celui dont nous sépare *l'autre révélation*, dont nous aurons tout à l'heure à reprendre le repère, à travers le *pari de Pascal* qui accommode sur la fonction du père, ce qui nous contient dans une interdiction déterminée à l'endroit de la Jouissance dernière.

Déjà l'énoncé inaugural de la pensée de FREUD nous signale l'importance de sa *suspension*, de la *suspension* de toute sa pensée autour de cet interdit du père dont nous verrons apparaître tout à l'heure, sous une autre forme, la formule.

Si dans les années qui ont précédé, c'est sur le *cogito* cartésien que je vous ai appris à vous arrêter, pour vous représenter comment se dessine la *schizze*, l'*Entzweiung*, la *division radicale* où se constitue le sujet, à reconnaître dans la formule du « *Je pense* » lui-même, que le point où se saisit la rupture de l'être du « *Je pense* » ne s'affirme *que d'un point de doute*, c'est pour approcher d'une façon plus sûre, cette formulation plus pure de la même fonction du sujet - cette fois radicalement en fonction du désir - que nous donne le *Pari de Pascal*, que j'ai ouvert *Les Pensées*.

Car assurément, ce qui déjà dans le *cogito* cartésien suffit à fonder l'être du sujet en tant que le signifiant le détermine comme *ne se saisissant qu'au point où*, autour de l'affirmation du « *Je pense* », *il s'est réduit à ce point de doute*, tel qu'il n'a plus aucun sens sinon qu'à *ouvrir les guillemets* de la conclusion qui lui donne toute sa substance, le « *donc je suis* » comme contenu de la pensée, sans pour autant qu'il rejette dans une *rétroposition* le « *je suis d'être* » de ce « *Je pense* » : je suis celui qui pense « *donc je suis* ».

Or si nous retrouvons la voie de FREUD, à considérer qu'en ce doute est toute la substance de l'objet central qui divise ainsi l'être du « *je pense* » lui-même, c'est pour autant que dans ce doute FREUD, dans sa *praxis*, nous fait reconnaître le point d'émergence de cette faille du sujet qui le divise et qui s'appelle l'inconscient.

Le point de suture, le point de fermeture inaperçu dans le « *Je pense donc je suis* », c'est là que nous avons à reconstruire *toute la part éliée* de ce qui s'ouvre, que nous rouvrons de cette béance et *qui ne peut*, sous toute forme du *discours* qui est le *discours humain*, *apparaître que sous la forme du trébuchement, de l'interférence, de l'achoppement* dans ce discours qui se veut cohérent.

Pourtant, ce qu'il y a qui fonde ce discours n'est par là point saisi : *discours du désir*, nous dit-on, mais qu'y-a-t-il qui fasse que nous puissions dire, que ce par quoi nous pouvons y suppléer c'est *le tenant lieu de représentation*. Vous entendez bien

- que c'est ici indiquer la place où fonctionne *ce qui soutient comme divisé tout ce qui se réalise du sujet dans le discours*,
- que c'est là la place où nous avons à chercher la fonction de *l'objet(a)*.

Le doute de DESCARTES est encore en ce passage d'une opération de balance, « *dubio dubito* », c'est l'habitude, je m'emploie à faire osciller ces *plateaux de la balance*. C'est autour d'une mise à l'épreuve du *savoir* au regard de *la vérité*, de ce qu'il en est ou n'en est pas, du vrai savoir.

Bien sûr HEIDEGGER<sup>110</sup> a belle part à représenter *qu'est abandonné le fond - irrémédiablement refoulé - de l'ἀλήθεια [aléthèia], l'Urverdrängung*. Si ce n'est pas ainsi qu'il la nomme, c'est ainsi que nous pouvons l'identifier. Mais ce rappel est fragile de ne représenter qu'un retour à une mouvance sans issue, conformément au terme qui est employé à l'origine de la pensée grecque c'est de l'εἴρεσις [éiéosis] qu'il s'agit, de l'*Echt*, de l'*authentique*.

DESCARTES installe en même temps qu'il révèle *à son insu*, la division du sujet autour de l'opération de mise à l'épreuve - opération négative, impossible - de reconnaître comment penchent les plateaux autour du vrai savoir. Il n'en retire que la certitude de l'épreuve opérée et que c'est dans ce doute du sujet que s'insère la certitude. *Pour reprendre et faire un pas de plus*, il faudra qu'il ramène l'argument antique, par où ce qui imprime dans l'ordre de nos pensées *l'idée de perfection*, se doit de garantir le chemin de notre recherche.

Assurément, on peut pointer et dessiner déjà ici, la distance qu'il y a de prise au regard de l'*argument ontologique* dont vous reconnaissez pourtant ici la forme, et qui pour avoir eu son prix dans l'exploration du champ de l'être, ne mérite plus pour nous, d'être ressaisi que sous cette forme qui y apparaîtra certaine, à qui sa réflexion aura assez montré que l'idée de perfection ne s'ébauche et ne se forme que sur le modèle de la compétition, de la bête de concours, et que sa substance n'est pas autre que celle dont le porc peut rêver quant à l'obésité de son châteaur.

Je n'aime pas le vain blasphème et l'on doit savoir que ce que je vise ainsi, ce n'est certes pas la visée de certains, d'un certain dévoiement concernant l'interrogation sur l'être divin, mais celle où *un certain détail philosophique* s'obstine à rester enlisé. Si bien qu'il faut remarquer que la démarche de DESCARTES tire l'épingle du jeu du sujet, *au regard du Dieu supposé trompeur*, et qu'à se retourner vers l'autre Dieu pour lui rendre la charge entière, à son arbitraire, de fonder *les vérités éternelles*, la question - elle est importante pour nous - est de savoir si dans ce jeu, puisque déjà l'épingle est retirée du jeu, c'est bien *le sujet qui doute* et que même le *Dieu trompeur* ne saurait lui retirer ce privilège, celui, même parfait, vers lequel il se retourne n'est pas alors - et je le dis, fort de ce que DESCARTES a pensé avant moi - n'est pas dès lors *un Dieu trompé*.

---

110 Martin Heidegger : *De l'essence de la vérité*, in *Questions I*, p. 181.

Ce point sensible est important pour nous et dans notre recherche, pour autant que c'est au piège de la forme idéale, comme en quelque sorte *préformée, ante-posée* au chemin où nous avons à guider la recherche du sujet, que proprement l'idéal de perfection a à se tromper.

Τούτων δὲ ὑπαρχόντων αὐτῶν πᾶσα ἀνάγκη τόνδε τὸν κόσμον εἰκόνα τινὸς εἶναι. Μέγιστον δὲ παντὸς ἄρξασθαι κατὰ φύσιν ἀρχήν. Ὅδε οὖν περὶ τε εἰκόνας καὶ περὶ τοῦ παραδείγματος αὐτῆς διοριστέον, ὡς ἄρα τοὺς λόγους, ὧν πῆρ εἰσὶν ἐξηγηταί, τούτων αὐτῶν καὶ συγγενεῖς ὄντας· τοῦ μὲν οὖν μονίμου καὶ βεβαίου καὶ μετὰ νοῦ καταφανοῦς μονίμου καὶ ἀμεταπτώτους – καθ' ὅσον οἶόν τε καὶ ἀνελέγκτους προσήκει λόγοις εἶναι καὶ ἀνικῆτοις, τούτου δὲ μηδὲν ἐλλείπειν.

[ « Dans ces conditions, il est aussi absolument nécessaire que ce monde—ci soit l'image de quelque chose. Or en toute matière, il est de la plus haute importance de commencer par le commencement naturel. En conséquence, à propos de l'image et de son modèle, il faut faire les distinctions suivantes : les paroles ont une parenté naturelle avec les choses qu'elles expriment. Expriment—elles ce qui est stable, fixe et visible à l'aide de l'intelligence, elles sont stables et fixes, et, autant qu'il est possible et qu'il appartient à des paroles d'être irréfutables et invincibles, elles ne doivent rien laisser à désirer à cet égard. » Platon, *Timée*, 29b]

Ce dont il y a à faire concernant *l'acte du médecin*, dit proprement PLATON, *c'est cette image qu'il a, lui le médecin, dans l'âme.*

N'est ce pas dire l'importance exacte qu'il y a, la représentation que nous avons à faire, à nous faire de la nature de l'enjeu quand il s'agit de l'ordre de rapport à *la vérité* seule accessible et définie par les conditions où nous engageons l'expérience qui se limite à celles où *le sujet est formé, et est dans la dépendance du signifiant comme tel.* Voilà ce qu'apure la structure du *Pari de Pascal.*

Quelque part, en un de ses points nombreux où se préfigure, dans ces dialogues de PLATON, qui sont bien loin, bien sûr, de nous livrer une doctrine, en quelque sorte unilatérale, rapport de *tout ce qui est, tout ce qui est* « *idée* », à cet *ετέος* [étéos] dont je parlais tout à l'heure, qui en donnerait l'essence de tout ce qui dans l'être subsiste bien loin de là à tout instant, nous trouverons des références faites pour nous orienter et nommément celle-ci qu'entre :

- *l'être éternel, qui n'existe pas,*
- *et ce qui naît et meurt, mais qui n'est pas,*

... le signe, la pierre de touche doit nous être donné en ceci : que *si le premier subsiste il doit se supporter d'un discours invincible.*

C'est bien encore ce que nous cherchons, à ceci près, que ce discours est celui qui doit nous permettre de reconnaître, dans ce champ qui est le nôtre - *d'une existence cernée entre la naissance et la mort* - ce que ce discours là peut tenir, qui soit de cet ordre « *invincible* »<sup>111</sup>.

Et c'est ici que nous introduit *le discours de PASCAL.* Nul étonnement qu'il ne parte de cette référence à *l'au-delà* de la vie et de la mort, mais ce n'est pas, je ne dirai pas *comme il semble*, mais bel et bien : *comme tout un chacun s'en aperçoit et s'en scandalise.* Tous ces messieurs de l'idéologie spiritualiste ici se redressent et font la petite bouche :

*« comment parler de ce qui est d'une si haute dignité, en termes de ces joueurs qui sont la lie de notre société ».*

Au temps de Victor COUSIN seuls les bourgeois ont le droit de se livrer à *l'agio.* Et ceux auxquels sera donnée dans la société, la charge de penser à ce qui se passe, ceux qui pourraient avertir le peuple de ce dont il s'agit effectivement dans ce qu'on appelle « *la marche du progrès* », sont priés de rentrer dans cet ordre de décence, auquel j'ai voulu donner tout à l'heure sous une forme scandaleuse, son enseigne énorme : celle du porc châtré, autrement dit de rester dans les limites de décence de la pensée qu'on appelle *l'éclectisme.*

N'avez-vous remarqué que dans ce pari concernant *l'au-delà*, PASCAL ne nous parle pas - jamais personne n'a vu ça... - de la vie éternelle : il parle d'une infinité de vie infiniment heureuse. Ça fait toujours des vies ça ! Et en fin de compte, à les appeler ainsi il leur garde leur horizon de vie, et la preuve c'est qu'il commence par dire :

« Est-ce que vous ne parieriez pas *seulement* pour qu'il y en ait *une autre* ?

Celui que j'ai appelé tout à l'heure, je veux dire la dernière fois « *le bon Lachelier* », eh bien il est bien gentil, il s'arrête là. Il dit : Quand même ! Qui est-ce qui parierait pour avoir *seulement une seconde vie* ?

Retrouvez le passage, je l'ai cherché frénétiquement tout à l'heure, vous le retrouverez aisément<sup>112</sup>.

<sup>111</sup> Cf. note sur le *Timée*, fin de la séance 02-02-66

<sup>112</sup> Pascal : *Pensées*, éd. Havet, 1851, Paris, p.148.

C'est que je ne lui reproche pas ce manque d'imagination, mais n'est-il pas vrai, simplement, qu'à couvrir son petit bonhomme de chemin d'éplucheur des chances en jeu dans le *Pari*, il nous invite, nous, à nous poser vraiment la question. Qu'est-ce qui se passe, effectivement, et cela ne vaudrait-il pas la peine d'engager un pari *seulement* avec quelques chances, quant à cette vie entre la naissance et la mort, cette vie qui est la nôtre, d'en avoir peut-être une seconde ?

Laissons-nous... laissons-nous arrêter un instant autour de ce jeu, peut-être un peu plus armés que d'autres pour saisir ce qu'apporterait d'irréductible différence, de franchissement, que nous puissions penser ainsi. Car il faut que ces deux vies soient, chacune, entre la naissance et la mort, mais il faudrait aussi que ce soit le même sujet. Tout ce qu'on aura joué précisément *dans la première*, nous savons que nous le pourrions jouer autrement *dans la seconde*, mais nous ne saurons toujours pas pour autant quel est *l'enjeu*. Cet objet inconnu qui nous divise entre *le savoir* et *la vérité*, comment ne pas espérer que la seconde vie nous donnera vue sur la première, que pour un sujet le signifiant ne sera pas ce qui représente le sujet - à l'infini - pour un autre signifiant, mais pour l'autre sujet que nous serons aussi ?

*Comment, cet autre sujet, ne pas en espérer le privilège, qu'il soit la vérité du premier ?* Dans d'autres termes, ne voyons-nous pas ici dans cette imagination - fantasme du fantasme - s'éclaircir ce qui sous le nom de « *fantasme* » joue, au secret de cette vie qui est bien telle que nous n'en avons qu'une et que jusqu'à la fin l'enjeu peut nous être caché.

*Cette supposition* implicite aux PARQUES...

telle que nous le lisons, si nous le lisons à la chandelle de l'irréflexion où se suspend tout notre sort... *cette supposition*, qu'après la mort nous en aurons *le fin mot*, à savoir que la vérité sera patente si *oui ou non*, il y aura là pour la tenir, le Dieu de la promesse, qui est-ce qui ne peut pas voir que *cette supposition* implicite à toute l'affaire, c'est elle qui la met véritablement en suspend. Pourquoi après la mort, si quelque chose y perdure, n'errerions-nous pas encore dans la même perplexité ?

Le jeu pascalien concernant cette *infinité de vie*, multipliée par *l'infinité d'un bonheur* qui doit bien avoir quelque rapport avec ce qui se dérobe à la nôtre, ne peut qu'avoir un autre sens, qui n'a rien à faire avec *la rétribution* de nos efforts aveugles, et c'est bien pour ça qu'il est cohérent que l'homme dont la foi était toute entière suspendue à ce quelque chose dont nous ne savons même plus parler, qui s'appelle la grâce, est dans une position cohérente quand il déroule sa pensée concernant l'enjeu, l'enjeu qui est celui du *bonheur*, à savoir de tout ce qui cause le périssable et l'échoué de notre désir, que cet *enjeu du bonheur* est de nature à rechercher sur le fond du pari.

Cet *objet(a)* que nous avons vu surgir dans cet au-delà imaginable, déjà de façon toute proche à seulement imaginer une vie seconde, ce n'est pas quelque chose que la pensée religieuse n'ait pas déjà sondé. Ceci s'appelle la *Communion des Saints*. Nul de ceux qui vivent à l'intérieur d'une *communauté de foi* qui a quelque rapport avec ce fondement du bonheur, n'est sans être intéressé à ce que quelque part, ce bonheur soit conquis par d'autres, de nous ignorés.

Cette conception est cohérente de ce que *chacune de nos vies*, nous autres « *du commun* », *n'est rien d'autre que le rêve* suspendu au mérite *de quelque inconnu*, et que ce qui s'exprime traditionnellement dans ce thème exploité par tout un théâtre qui va plus loin dans la dignité que vous ne pouvez le sonder d'abord, si vous pensez que *le théâtre de Shakespeare* lui-même en relève, celui dont le thème est que « *la vie est un songe* ». Au regard de cette perspective, le *Pari de Pascal* signifie le réveil.

L'étroitesse même du rapport à l'Autre concerne *cette doctrine de la prédestination et de la grâce* dont dès mon *Rapport de Rome* j'indiquais qu'au lieu de mille autres occupations futiles, les psychanalystes y tournent leurs regards. Tel est déjà, là dessiné, le point d'impact où nous pouvons...

ainsi qu'à la fin d'un article intitulé *Remarques* <sup>113</sup>, sur un certain discours auquel je vous prie de vous reporter... marquer le point où, d'ores et déjà, je désirais vous diriger au regard de la fonction de ce pari.

Car maintenant nous pouvons voir ce que signifie ce *Pari*, unique en ceci que *l'enjeu y est l'existence du partenaire*. Si PASCAL peut mettre en balance ce quelque chose qui n'est point le tout, mais l'infini qui s'ouvre, à seulement savoir le reconnaître en ce point où nous avons appris l'année dernière à désigner substantiellement *la fonction du manque* à savoir le nombre où l'indéfini n'est que le masque du véritable infini qui s'y dissimule et qui est justement celui ouvert par la dimension du manque, à le mettre en balance avec ce qui se désigne dans le champ du sujet comme *objet cause du désir*, qui se signale de n'être *rien* apparemment, et de cette confrontation même du balancement porté au-delà, au niveau du champ de l'Autre, de ce champ où pour nous se dessine toute la mise en forme signifiante à laquelle PASCAL nous dit :

« *Vous ne pouvez pas échapper, vous êtes embarqués déjà* ».

---

113 *Écrits* p.647 ou t.2 p.124.

C'est ce que le signifiant supporte, tout ce que nous appréhendons comme sujet, nous sommes dans le pari et c'est à celui à qui il appartiendra, comme il fut donné à PASCAL, d'en reconnaître les formes les plus pures, les plus voisines de *cette fonction du manque*, c'est là autour de *cette oscillation* frappant l'Autre et le mettant *entre cette question*, que j'ai déjà formulée, et que je me permets de rappeler parce que certains ici s'en souviennent : *cette question du « rien peut-être ? »*

[séminaire 1961-62 : « L'identification », séances des 21-03 et 28-03] et ce *message du « peut-être rien »*, que les réponses viennent :

- à la première : « *pas sûrement rien* »,
- à la seconde, pour autant que l'enjeu pour un PASCAL est justement celui de ce rien, fondé dans l'effet sur nous du désir, « *sûrement pas rien* ».

Je veux éclairer bien *la topologie* de ce qu'ici je désigne. J'ai trouvé - il y avait bien d'autres voies pour la faire jaillir, mais j'aimerais prendre la voie neutre - un logicien de la grammaire, tant pis. Il y a d'excellentes choses, parmi d'autres plus médiocres, dans un livre de Willard Van Orman QUINE qui s'appelle : *Word and Object* <sup>114</sup>. Vous y trouverez - au *chapitre IV : les caprices de la référence*, éd. Française. *vagaries of reference*, intraduisible : *flottement ?* - quelques remarques. Elles partent de ceci, qui est la position frégiennne, à laquelle nos exercices de l'année dernière <sup>115</sup> nous ont accoutumés, concernant la différence de ce qui est *Sinn* et de ce qui est *Bedeutung* :

- de ce qui fait *sens*, d'où je vous ai montré l'exemple : « *Green colourless idea's* »,
- et de ce qui concerne *le référent*.

Au moment où cette *parenthèse* que constitue le *Pari de Pascal* dans la suite de ma topologie, au moment où, vous ayant présenté dans le *cross-cap* la surface où nous pouvons discerner se conjoindre les deux éléments du fantasme, ceux qui ne fonctionnent qu'à partir du moment où la coupure fait que l'un de ces éléments : *l'objet(a)*, se trouve en position d'être la cause d'une invisible, insaisissable, indiscernable division de l'autre, le sujet - la question est par nous supportée dans ce modèle du *pari*, de concevoir, non pas ce qu'est ce fantasme, mais comment nous pouvons nous le représenter. Il est bien clair que dans son immanence il est inabordable et qu'il s'agit d'expliquer pourquoi l'analyse permet de nous faire tomber dans la main le *petit(a)* dont il s'agit.

C'est pour autant qu'une autre forme, celle que je n'ai point encore ramenée cette année, celle topologiquement, contingemment, si je puis dire de *la bouteille de Klein*, nous le livre. La fonction de l'Autre dans cet *Erscheinung* possible qui ne saurait être représentation de *l'objet(a)*, voilà ce que les dernières explications sur lesquelles sans doute s'arrêtera mon discours d'aujourd'hui, vont essayer d'éclairer. Allons tout de suite à ce dont il s'agit, à savoir la croyance.

Quand je vous ai parlé tout à l'heure de cette seconde vie, il pourrait apparaître cette réflexion : étalement, disjonction du fantasme, est-ce que vous ne vous êtes point fait incidemment la réflexion que ce serait là, donner à notre existence ce jeu aux entourures qui permettrait de relâcher un peu son sérieux ?

Il n'y a qu'un malheur, c'est que cette *seconde vie* qui n'existe pas et que j'ai essayé un instant, à l'intérieur du sérieux du *Pari de Pascal*, de faire pour vous vivre - eh bien nous y croyons. *Nous ne parions pas*, mais justement si vous y regardez de près, vous verrez que vous vivez comme si vous y croyez, ça s'appelle...

cette doublure qui fait *les délices des psychologues* et qui s'appelle à l'occasion le *niveau d'aspiration*. Rien ne s'entend aussi bien que les psychologues pour donner statut à toutes les immondices dont notre sort est perverti ...ça s'appelle notre « *vie idéale* », celle précisément que nous passons notre temps à rêver mollement.

Monsieur Willard Van Orman QUINE saisit, avec quelque astuce à propos d'un petit exemple que je ne vois pas du tout pourquoi je changerais, ce qu'il arrive dans ce qu'on appelle « *les fonctions propositionnelles* » qui ont pour modèle ceci, je laisse les noms :

« *Tom croit que Cicéron a dénoncé Catilina* ».

La chose prend son intérêt, c'est qu'en raison d'une information erronée TOM croit que...

celui que, dans les tragédies du XVI<sup>ème</sup> siècle, on aurait aussi bien désigné par ce nom francisé - non pas TULLIUS mais TULLE - à savoir pour nous qui, bien entendu, sommes des érudits c'est le même CICÉRON

...TOM croit que TULLE est vraiment incapable d'avoir fait une chose pareille.

Dès lors qu'en est-il de la référence du signifiant CICÉRON quant à l'énoncé « *Tom croit que Cicéron a dénoncé Catilina* » s'il maintient que TULLE - il ne sait pas qu'il est le même - n'en a rien fait ?

114 Willard van Orman Quine : *Word and Object*, Cambridge, MIT Press Ltd, 1960. *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1992.

115 Séminaire 1964-65 : « *Problèmes cruciaux...* », séance du 02-12-1964.

C'est autour de cette suspension qu'un grammairien apporte des précisions fort intéressantes sur la façon dont il convient de mesurer à l'aune de la logique telle ou telle forme de grammaire.

Car il devient intéressant de remarquer que si dans la même forme vous substituez, à la nomination, une forme indéfinie... ceci paraîtrait donc devoir opacifier encore plus la référence, bien au contraire la *référencial opacité*, à savoir l'opacité qu'introduit la fonction propositionnelle : « Tom croit... »

...c'est ici qu'il ne saurait s'agir de dire que la référence devient vague à partir du moment où vous dites que TOM croit que quelqu'un a dénoncé CATILINA. Assurément on peut aller plus loin et s'apercevoir que ce n'est pas la même chose de croire que quelqu'un a dénoncé CATILINA, ou de dire que quelqu'un existe dont TOM croit qu'il a dénoncé CATILINA. Mais vous voyez que nous commençons à entrer là dans un système de double porte qui, peut-être, nous entraînerait un peu loin.

Mais pour vous ramener à la question de l'existence de Dieu, ceci vous fera saisir la différence qu'il y a entre dire :

- « Il croit que Dieu existe », surtout si nous le trouvons dans le texte de quelqu'un qui nous dirait qu'on peut penser la nature de Dieu. Or précisément PASCAL nous dit qu'elle est à proprement parler non seulement inconnaissable mais impensable et donc qu'il y a un monde entre croire que Dieu existe en ce que, contrairement à ce que pensent les représentants de l'argument ontologique il n'y a aucun référent de Dieu.
- Et que, par contre, dire concernant l'indéterminé que devient Dieu dans « Je parie que Dieu existe. » c'est dire tout autre chose parce que ceci implique au-dessous de la barre : « Dieu n'existe pas ».

En d'autres termes, dire : « Je parie que Dieu existe ou... » - il faut ajouter le « ou » - *c'est introduire ce référent dans lequel se constitue l'Autre, le grand Autre, comme marqué de la barre qui le réduit à cette alternative de l'existence ou pas, et à rien d'autre.*

Or c'est bien ce qui est reconnaissable dans le message originel, par où apparaît dans l'Histoire celui qui change à la fois les rapports de l'homme à la vérité et de l'homme à son destin, s'il est vrai, comme on peut dire que je vous le serine depuis quelques temps, que l'avènement de la Science, de la Science avec un grand S, et comme je ne suis pas seul à le penser : ce que KOYRÉ a si puissamment articulé : *cet avènement de la Science serait inconcevable sans le message du Dieu des Juifs.*

Message parfaitement lisible en ceci : vu que, quand celui encore mal dépêtré de ses fonctions de mage en communication avec la Vérité, car ils furent en communication avec la vérité – il n'y a pas besoin de se régaler des dix plaies de l'Égypte pour le savoir, si vous aviez les yeux ouverts, vous verriez que la moindre de ces poteries qui sont inexplicablement pour nous le legs des âges antiques, respire la magie, c'est bien pour cela que les nôtres ne leur ressemblent pas.

Si je mets tellement au premier plan certains menus apologues comme ceux du pot de moutarde, ce n'est pas pour le simple plaisir de parodier les histoires du potier. Mais quand MOÏSE demande au messager dans *le Buisson Ardent* de lui révéler ce nom secret qui doit agir dans le champ de la vérité, il ne lui répond que ceci : אֶשֶׁר אֶהְיֶה [Eyé asher eyé]

Ce qui comme vous le savez, du moins pour ceux qui m'entendent depuis quelques temps, n'est pas sans poser des difficultés de traduction, dont assurément la plus mauvaise pour être formellement accentuée dans le sens de l'ontologie serait « Je suis celui qui suis. ». אֶשֶׁר [Asher] n'a jamais rien voulu dire de pareil, אֶשֶׁר [Asher] c'est le « ce que », et si vous voulez le traduire en grec c'est le ταυτί [tauti].<sup>116</sup> « Je suis ce que je suis. », ce qui veut dire : tu n'en sauras rien quant à ma vérité.

Entre ce « Je suis » préposé et celui qui est à venir, l'opacité, la raie subsiste de ce « ce que » qui reste, comme tel, irrémédiablement fermé.

Je raye sur le grand A cette barre : *A*, ce en quoi c'est là, à l'ouverture que nous venons frapper pour qu'en choit ce qui dès lors, dans le *pari de Pascal*, ne se conçoit pas comme rien de représentable, mais comme le *réel* vu par transparence au regard, de cette *brume subjective* de ce qui se profile de fumeux et d'incohérent, *de rêve* sur le champ de l'Autre, dans ce qui nous sollicite au réveil, à savoir de ce *petit(a)*.

C'est vrai qu'il est *réel* et *non représenté*, qu'il est là saisissable en quelque sorte par transparence, selon que nous-mêmes avons su organiser plus ou moins dans la rigueur signifiante le champ de l'Autre.

---

116 Exode, 3, 14 : à la question de Moïse : « Que leur dirai-je, s'ils me demandent quel est son Nom ? » La réponse de Dieu est : אֶשֶׁר אֶהְיֶה  
Le verbe hébreu « être » est conjugué au mode inaccompli (équivalent au futur) ; mot à mot « je serai qui serai ». Dieu dit à Moïse : « Je suis celui qui suis ».  
Et il ajouta : « C'est ainsi que tu répondras aux enfants d'Israël : Celui qui s'appelle « je suis » m'a envoyé vers vous. »

Ce *petit(a)* que nous connaissons bien, j'aurai à vous expliquer - *et seulement maintenant* - son rapport au *surmoi* : c'est quand il est au-delà de *la paroi d'ombre*, représentée par cet Autre suspendu autour de *la pure interrogation* sur son existence, que *le réveil* c'est là ce qui permet de le faire choir : non plus *post-posé* mais *ante-posé* par rapport à ce champ opaque du rêve et de la croyance, et que le rapport de l'analyste au regard de cet Autre...

...dont la définition à la fin de l'année dernière, je vous l'ai déjà donnée  
...c'est là que *la position de l'analyste* est à définir.

Le *partenaire*, le *répondant*, *celui* à partir de quoi s'inaugure la possibilité de l'entrée dans le monde *d'un ordre d'hommes qui ne soient point soumis à l'éternel leurre des fausses captures de l'être*, mais qui dépend de la réalisation de ceci :

*que cet Autre ...*

*que ce partenaire, celui qui n'est pas celui dont nous tenons la place,  
mais avec lequel nous avons à engager la partie à trois avec l'analysé et même avec un quatrième  
...que cet Autre sait qu'il n'est rien.*

PERRIER-ROUBLEF STEIN MELMAN OURY MICHAUDIrène PERRIER-ROUBLEF

LACAN nous a demandé d'assurer aujourd'hui son séminaire. Nous allons reprendre la discussion sur les trois articles de STEIN que vous connaissez. Mais auparavant, je voudrais introduire un débat centré sur les notions de *transfert* et de *névrose de transfert* pour tenter de restituer ces éléments dans le cadre de la conférence de STEIN sur le *transfert* et le *contre-transfert*. Cet exposé venant après celui de STEIN serait *en meilleure place avant*, tout au moins en sa première partie.

Cette première partie comporte en effet un survol de la notion de transfert chez FREUD et d'autres psychanalystes alors que STEIN approfondit cette notion dans la cure elle-même. Comme soutien, de la cure et en même temps comme obstacle, STEIN introduit le masochisme qui s'étale sur le divan et dont il s'agit de reconnaître l'économie... du masochiste, pas du divan  
...et le *narcissisme* qui s'épanouit à la faveur de la régression topique dans la situation psychanalytique.

la deuxième partie de nos exposés introduit ce que LACAN nous enseigne concernant *l'objet(a)* qui nous permettra de dépasser l'obstacle du *complexe de castration* auquel FREUD s'est heurté dans *ses psychanalyses interminables, ou mieux, infinies*. Dans ce débat sur les notions de transfert et de névrose de transfert, la question qui se pose est celle-ci :  
Peut-on prononcer indifféremment ces deux termes ?

Pour aborder ce thème, il m'a paru judicieux de citer un article de LACAN pris dans *La direction de la cure et le principe de son pouvoir*<sup>117</sup>. LACAN y disait en substance à propos du transfert :

*« Est-ce le même effet qui attache le patient à l'analyste, qui plus tard le fera s'installer dans la trame de satisfaction qu'on qualifie de névrose de transfert où il faut bien voir une impasse de l'analyse, entendons que l'analyse s'avère impuissante à résoudre, aboutissant à un point mort ? Est-ce le même effet encore qui donne à l'analyse au second stade, la dynamique qui lui est propre et que symbolise la scansion triadique : frustration, agression, régression où l'on motive son procès ? Est-ce le même effet enfin par quoi l'analyste vient, en son tout ou par partie, occuper les fantasmes du patient ?*

*Voilà sur quoi l'on peut s'étonner - dit Lacan - que la lumière ne soit pas faite. La raison en a été donnée par Ida Macalpine<sup>118</sup>: c'est qu'à chaque étape de la mise en question du transfert, l'urgence du débat sur les divergences techniques n'a jamais laissé place à une tentative systématique d'en concevoir la notion (de ce transfert) autrement que par ses effets. »*

Force nous est donc de faire état des pratiques où le transfert est évoqué dans les travaux actuels.

Dans *la technique* que LACAN qualifie de *corrective*, le transfert est apprécié pour autant qu'il permet de saisir, dans une conduite actuelle du patient, ce qu'on conçoit comme un *pattern [modèle]* inactuel, occasion de refléter l'introduction dans la réalité d'une *exigence* qui la déforme et qui ne saurait, comme telle, y recevoir de réponse<sup>119</sup>.

Cette tendance est orientée par la créance faite à la notion du moi inconscient autrement dit à un facteur de synthèse organisant les défenses du sujet contre ses propres tendances par une série de mécanismes dont Anna FREUD a dressé l'inventaire. LACAN pense que cette théorie est insuffisante pour n'avoir pu spécifier, dans la genèse, l'ordre d'apparition et la hiérarchie de ces mécanismes et leur coordination aux étapes du développement instinctuel.

Car il ne sert à rien, d'ordonner le traitement de la surface à la profondeur si la notion de leurs rapports est obscurcie.

117 Écrits p.585 ou t.2 p.62

118 Ida Macalpine : L'évolution du transfert, Revue Française de Psychanalyse, 1972, vol.36, n°3.

119 S. Nacht, J. Lebovici, M. Bouvet, R. Diatkine, J. A. Favreau, A. Doumic : *La Psychanalyse d'aujourd'hui*, Paris, PUF, 1956.

Le transfert n'est pas seulement lié à la dynamique de l'écart entre la réalité et *les symptômes* comme tels. Il joue dans le traitement un rôle positif et c'est même en quoi ABRAHAM en vient à formuler que *la capacité de transfert étant la capacité d'aimer, elle permettait de mesurer la capacité d'adéquation au réel, du malade*<sup>120</sup>. C'est bien cette vue d'ABRAHAM qui fait le fond de la conception que LACAN qualifie de *saturative* du traitement en soulignant la confusion qui s'est accumulée autour de la notion de transfert.

En ce qui concerne *la névrose de transfert*, la confusion est encore plus grande et chez FREUD lui-même ce n'est pas très clair. À consulter certains travaux, il semble qu'on puisse dégager deux notions assez communément admises :

- le transfert qui s'inscrit inévitablement dans la situation analytique, est un facteur d'efficacité du traitement.
- la névrose de transfert en revanche, implique le franchissement d'un seuil au-delà duquel le monde du malade se referme sur la personne de l'analyste. Une résistance massive s'installe alors qui sera difficile à entamer.

Entre *le transfert* et *la névrose de transfert*, il y a ainsi - et ce sont les termes de NACHT<sup>121</sup> - franchissement d'un seuil. Au-delà de ce seuil, il y a prolifération, organisation, utilisation à titre défensif par le névrosé de la relation psychanalytique, laquelle n'étant plus un moyen, devient un but en soi. S'agit-il là d'un processus inhérent à la structure créée par la méthodologie freudienne ? Il ne le semble pas et nous en savons assez pour pouvoir affirmer d'emblée que, lorsqu'une *névrose de transfert* s'installe ainsi, l'analyste y est pour *quelque chose*. Autrement dit :

- cette *névrose de transfert*, pourquoi survient-elle ?
- Quelle en sont la cause, le sens et la fonction ?
- Finalement, comment l'éviter ?

Revenons-en d'abord aux textes classiques sur le transfert. Parmi les auteurs qui se sont préoccupés de ce problème, FREUD d'abord et beaucoup d'autres ensuite, jugent que le transfert et la névrose de transfert ne font que reproduire, en les transposant, la névrose infantile et les relations que l'enfant a eues avec son entourage. C'est le transfert d'émois et d'affects de FREUD. Dans son article *Remémoration, répétition et élaboration* FREUD<sup>122</sup> écrit :

*« Le malade répète tout ce qui, émané des sources du refoulé, imprègne déjà toute sa personnalité : ses inhibitions, ses attitudes inadéquates, ses traits de caractère pathologiques. Il répète également pendant le traitement tous ses symptômes et, en mettant en évidence cette compulsion à répéter, nous n'avons découvert aucun fait nouveau mais acquis seulement une conception plus cohérente de l'état des choses. Nous constatons clairement que l'état morbide de l'analysé ne saurait cesser dès le début du traitement et que nous devons traiter sa maladie non comme un événement du passé mais comme une forme actuellement agissante. C'est fragment par fragment que cet état morbide est apporté dans le champ d'action du traitement et, tandis que le malade le ressent comme quelque chose de réel ou d'actuel, notre tâche à nous consiste à rapporter ce que nous voyons au passé ».*

Plus tard dans les conférences données en 1916 : *Introduction à la psychanalyse*, FREUD<sup>123</sup> insiste sur le fait qu'il serait déraisonnable de penser que la névrose du malade en traitement a cessé d'être un processus actif : elle a seulement *modifié son point d'impact*. C'est dans la relation transférentielle qu'elle porte tout son poids, c'est pourquoi nous voyons souvent le malade abandonner les symptômes de sa névrose.

Celle-ci s'exprime désormais sous une autre forme, grâce au transfert, qui représente donc une réédition camouflée de son ancienne névrose. L'avantage est que celle-ci pourra beaucoup mieux être saisie sur le vif et élucidée, puisque le thérapeute en représente cette fois le centre. On peut dire qu'on a alors, non plus affaire à la maladie antérieure du patient mais à une névrose nouvellement formée qui remplace la première. FREUD ajoute :

*« Surmonter cette nouvelle névrose artificielle c'est supprimer la maladie engendrée par le traitement. Ces deux résultats vont de pair, et quand ils sont obtenus, notre tâche thérapeutique est terminée »* [p.422]

Il exprime ainsi clairement que la fin de la cure et sa réussite dépendent de la possibilité de résoudre la névrose de transfert. Nous savons que c'est sur cela qu'il a buté dans *Analyses finies et infinies*<sup>124</sup>. Dans la *névrose de transfert*, l'analyste en est-il le centre ? Autrement dit, comme LACAN se pose la question, possède-t-il cet objet qui focalise le transfert de l'autre et au-delà de son avoir, qu'est-il lui-même ?

C'est très tôt dans l'histoire de l'analyse que la question de l'être de l'analyste apparaît. Que ce soit par celui qui a été le plus tourmenté par le problème de l'action psychanalytique n'est pas pour nous surprendre.

120 *Écrits* p.604-605, t.2 p.81.

121 S. Nacht : *La présence du psychanalyste*, Paris, PUF, 1994.

122 S. Freud : (1914, G.W.X), *Remémoration, répétition et élaboration*, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1999.

123 S. Freud : (G.W XI), *Introduction à la psychanalyse : Le transfert*, Paris, Payot, 1922

124 S. Freud : (G.W XVI), *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, Paris, PUF, 1985.

On peut dire en effet que l'article de FERENCZI<sup>125</sup> *Introjection et transfert* datant de 1909, est ici inaugural et qu'il anticipe de loin, sur tous les thèmes ultérieurement développés. Le transfert groupe - pour FERENCZI - les phénomènes concernant l'introjection de la personne du médecin dans l'économie subjective.

Il ne s'agit plus ici de cette personne comme support d'une compulsion répétitive, d'une conduite inadaptée ou comme figure d'un fantasme. Il s'agit de son absorption dans l'économie du sujet, par tout ce qu'il représente lui-même de problématique incarnée. La question est de savoir comment lui-même s'incarne dans la problématique projetée sur lui.

Si l'on en revient à FREUD<sup>126</sup> *Au-delà du principe du Plaisir* ch. III, et à la différence qu'il fait entre répéter et se souvenir, on se rappellera que le psychanalyste doit s'efforcer de limiter le champ de *la névrose de transfert* en forçant le plus possible dans le souvenir, et le moins possible dans la répétition.

Ce qui est souhaitable, nous dit FREUD, c'est que le malade conserve une certaine marge de supériorité, grâce à laquelle la réalité de ce qu'il reproduit sera reconnue comme un reflet, comme l'apparition dans le miroir, d'un passé oublié. Lorsqu'on réussit dans cette tâche, on finit par obtenir la conviction du malade et les conséquences thérapeutiques qui s'ensuivent. Tout cela définit le transfert et son maniement et non la névrose de transfert en tant que c'est ce qui est à éviter aux dires mêmes de FREUD. Lui-même ne l'évita pas s'il est vrai que dans *Analyses finies et infinies*, il se croit possesseur de ce quelque chose que vise l'analyse dans son désir.

Pour aller plus loin, il faut évoquer ce que LACAN enseigne concernant *l'objet(a)*.

Car dans la dialectique de l'ἔραστικός [erastès : l'amant] et de l'ἔρωμενος [erômenos : l'aimé] :

- ou bien cet objet se situe dans une *problématique incarnée* et c'est là le contre-transfert,
- ou bien, il se situe *entre* l'analysé et l'analyste.

C'est la *compréhension de ce cap* qui peut aider, plutôt que de se poser la question à la fin d'une séance : qu'est-ce que ça veut dire dans le transfert, qu'est-ce que le patient veut me dire à moi, l'analyste ? Car si l'analyste est un moi cela suffit à déterminer cette sorte de *relation duelle* qui ne peut être qu'une relation située dans le registre de l'identification à l'analyste ou à son désir. La névrose de transfert dans ce qu'elle a d'encombrant, dans son poids, plus on analyse le transfert, plus elle s'établit, et cela faute de savoir comment formuler autrement le transfert. Comment en effet, peut-on le formuler autrement ?

L'élément de répétition va de soi. Mais cet élément historique ne suffit pas. Il y intervient *un élément structural*. Certains éléments dans la structure, viennent jouer un rôle de pivot. Si on ne conçoit pas le mode de compréhension de différents points du transfert, si on ne fait pas entrer en jeu les points pivots dans la façon dont il convient d'aborder l'analyse dans la relation entre l'analysé et l'analyste, on aura beau analyser le transfert, on ne fera que stabiliser ce certain type de relation structurale.

Une image aliénante est clé dans la névrose. On constituera une néo-névrose : la névrose de transfert. Il faut tenir compte, non seulement de la structure de la névrose, mais du fait qu'elle est intéressée dans la relation complète qui se produit dans la relation psychanalytique. Dans *Au-delà du principe du plaisir*, chapitre VII, l'image idéale de la relation de transfert qui se veut la plus réduite possible, est une image dépassée. Elle va vers la structure. La cause de la névrose de transfert, c'est le mode sur lequel on analyse le transfert. Il faudrait articuler une formule précise du rapport à *l'image spéculaire i(a) dans l'algèbre lacanienne*, une correcte analyse du transfert, n'est pas de se demander à tout instant, qu'est-ce que le patient a voulu me dire ?

Il faut analyser ce que le patient appréhende du désir de l'autre à propos de *l'objet(a)*, repérer le degré d'émergence de *l'objet(a)* à chaque séance, autour de quoi peut se faire l'analyse du transfert, prendre le moi de l'analyste comme mesure de la réalité suffit pour qu'une névrose ne puisse se loger que là. Tout dépend donc de la façon dont l'analyste pense la situation.

Rappelons les grandes lignes de la théorie lacanienne pour situer cet *objet(a)* du névrosé. D'une part tout l'investissement narcissique ne passe pas par l'image spéculaire. Il y a un reste : le phallus (-φ). Dans l'image réelle du corps libidinalisé, le phallus apparaît :

- en moins,
- en blanc,
- il n'est pas représenté,
- il est même coupé de l'image spéculaire.

125 S. Ferenczi : *Transfert et introjection* (1909), Œuvres complètes, Paris, Payot, 1990.

126 S. Freud : (1920, G.W XIII), *Essais de psychanalyse*, *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Payot, 2006.

D'autre part le sujet barré par rapport à l'Autre, dépendant de l'Autre, est marqué du signifiant dans le champ de l'autre, mais il y a un reste, un résidu qui échappe aux statuts de l'image spéculaire. Cet objet, n'importe lequel, c'est (a), l'objet de l'angoisse. L'angoisse se constitue quand un mécanisme fait apparaître quelque chose à la place naturelle de (-φ), celle qu'occupe l'objet(a).

Il n'y a pas d'image du manque : si quelque chose apparaît là, *le manque vient à manquer*. S'il ne manque pas, l'angoisse apparaît. Ce qui peut donc venir se signaler à cette place(-φ) c'est l'angoisse et c'est l'angoisse de castration dans son rapport à l'Autre. Le dernier terme où FREUD est arrivé c'est l'angoisse de castration.

Pour LACAN, ce n'est pas elle qui constitue l'impasse dernière du névrosé : c'est *la forme de la castration*. C'est de faire de *sa castration* ce qui manque à l'Autre, c'est d'en faire la garantie de cette fonction de l'Autre, cet Autre qui ce dérobe dans le renvoi indéfini des significations. Le sujet ne peut s'accrocher à cet univers des significations que par la jouissance. Celle-ci, il ne peut l'assurer qu'au moyen d'un signifiant qui manque forcément. C'est l'appoint à cette place manquante que le sujet est appelé à faire par signe que nous appelons la castration.

Vouer sa castration à cette garantie de l'Autre, c'est devant quoi le névrosé s'arrête. C'est elle qui l'amène à l'analyse. Et c'est l'angoisse qui va nous permettre de l'étudier. Le névrosé, pour se défendre contre l'angoisse, pour la recouvrir, se sert de son *fantasme*, qu'il organise. C'est l'objet(a) qui fonctionne dans son *fantasme* : mais c'est un (a) postiche et c'est dans cette mesure qu'il se défend contre l'angoisse. C'est aussi l'appât avec lequel il tient l'Autre, on peut citer l'exemple de BREUER qui s'est laissé prendre à cet appât en analysant Anna O.

FREUD, lui, ne s'est pas laissé prendre. Il s'est servi de *sa propre angoisse* devant son désir, pour reconnaître que ce qu'il s'agissait de faire c'était de comprendre à quoi tout cela servait et d'admettre qu'Anna O. le visait, lui. C'est bien à ceci que l'on doit d'être entré par le fantasme dans l'analyse et dans son usage rationnel du transfert. Et c'est ce qui va nous permettre de voir que ce qui fonctionne chez le névrosé, à ce niveau (a) de l'objet, c'est quelque chose qui fait qu'il a pu faire le transfert du (a) dans l'Autre, ce qu'il faut lui apprendre à donner, au névrosé, c'est *rien*, et c'est justement son angoisse.

Je vais maintenant essayer de rappeler certaines parties de l'article de STEIN sur *Transfert et contre-transfert*, en m'excusant d'avance de n'avoir pas eu le temps de prendre connaissance de ses deux autres articles ainsi que des réponses qu'il a faites à MELMAN et à CONTÉ. Lorsque STEIN introduit, dans l'attente de l'intervention de l'analyste, la coupure entre le patient et l'analyste, entre le monde intérieur et le monde extérieur, coupure par où s'introduit un pouvoir hétérogène, il semble qu'il y ait alors en présence deux êtres : le sujet et l'objet, l'analyste et le patient.

Cette attente est ressentie comme déplaisir. L'analyste semble frustrer le patient du plaisir qu'il éprouve dans sa tendance à *l'expansion narcissique*. Et c'est la frustration que le patient éprouve dans cette coupure, c'est ce phénomène qui est le transfert. (*Ceci d'après l'article de STEIN*). la patient dote l'analyste, d'un pouvoir qui n'est pas le sien. Il semble à première vue, comme l'a dit CONTÉ, que cette dialectique de la frustration ramène la situation analytique à une relation duelle entre sujet et objet.

Pour ma part, c'est peut-être aussi d'ailleurs impliqué dans le texte de STEIN, bien qu'il ne l'ait pas explicité, je pense que le transfert est soutenu par la règle analytique et non par la relation à la personne de l'analyste qui justement, par son action, est dépossédé de sa personne. À l'arrière-plan de cette dialectique, se profile le troisième joueur, le grand Autre lacanien. L'analyste se trouve pris dans un dédoublement constitutif de la situation. Et ce dédoublement n'a rien à voir avec une relation duelle. Il y a là une contradiction qui crée l'ambiguïté. Si on l'oublie, c'est que ce joueur, ce troisième joueur, est bien l'analyste pour l'autre, et que pour l'analyste, c'est l'autre qui lui dicte ses coups. Il semble qu'on retrouve ici la visée sadique dont parle STEIN :

*« Que l'analyste peut se laisser tromper dans le transfert et prendre la place à laquelle le patient le situe, c'est-à-dire comme origine du pouvoir de la frustration. »*

C'est sur cette frustration que porte sa deuxième remarque. À mon avis, la frustration dans l'analyse n'a pas pour source le déplaisir causé par l'attente de l'intervention, attente qui introduirait *une coupure*.

Au contraire, elle naîtrait sur un horizon de non réponse à toutes les demandes que le patient formule, y compris celle qu'il ne formule pas. C'est par l'intermédiaire de la demande que tout le passé s'entrouvre jusqu'au fin-fond de la 1<sup>ère</sup> enfance. Et c'est parce que je me tais que je frustre mon patient. C'est par cette voie seulement que la régression analytique est *possible*. L'abstinence de l'analyste qui se refuse à gratifier la demande, la sépare du champ du désir, et le transfert est un discours où le sujet tend à se réaliser au-delà de la demande et par rapport à elle.

Pourtant il me semble que dans cet article de STEIN, tout laisse à penser que lorsqu'il dit frustration, c'est de castration qu'il s'agit et alors tout collerait très bien, comme nous allons le voir. STEIN situe la fin de l'analyse par l'accès au savoir sur la frustration. Pour FREUD, les frontières de l'analyse s'arrêtent au complexe de castration qui garde sa signification prévalente c'est-à-dire :

- 1) que l'homme peut avoir *le phallus* sur le fond de ne *l'avoir pas*,
- 2) que la femme n'a pas *le phallus* sur le fond de ce qu'elle l'a.

Et si FREUD a marqué le caractère à l'infini de certaines analyses, c'est qu'il n'a pas vu que la solution du problème de la castration n'est pas autour du dilemme de « *l'avoir ou pas* » car ce n'est que lorsque le sujet s'aperçoit *qu'il ne l'est pas* qu'il peut normaliser cette position naturelle de *combien il ne l'a pas*.

Pour revenir à l'article de STEIN, si le progrès du patient tend vers l'interminable, dans ce balancement entre le progrès apparent dans le monde et l'exigence du *statu quo* dans la position du masochisme, mettant le transfert sous le signe de l'incertitude, peut-être pourrait-on voir là une manifestation justement de *la névrose de transfert* aboutissant à un point mort. Cette incertitude inhérente à l'analyse est, comme l'a si bien dit STEIN, celle que FREUD voit dans la crainte de perdre, ou l'envie d'avoir un attribut sans prix. Nous retombons là dans les analyses infinies de FREUD *faute d'avoir différencié les plans de l'être et de l'avoir*. C'est bien d'ailleurs ce que dit STEIN sans l'explicitier :

« *La crainte de perdre ou l'envie d'avoir se retourne dans le transfert en la position de l'être pour l'analyste : être son plaisir ou sa croix.* »

Conrad STEIN

Je vais essayer d'être très bref au moins dans un premier temps. Je reviendrai sur certains points si ça paraît nécessaire. Ça m'a évidemment beaucoup intéressé, beaucoup, beaucoup. Et je vous remercie beaucoup. Je prends les points dans l'ordre où je les ai notés très rapidement.

En ce qui concerne la remarque de M<sup>me</sup> MACALPINE qui dit *qu'il n'y a pas de conception de la notion de transfert en dehors de ses effets*, pour elle c'est une constatation de fait et non un jugement de ce qui devrait être. Elle a raison de dire cela. Mais elle ne sait pas pourquoi il en est ainsi. Et je crois que si on voulait savoir pourquoi il en est ainsi, il faudrait noter une chose qui me paraît très évidente, c'est la suivante : vous savez que FREUD a découvert le transfert en même temps que la résistance, dès le début de la mise en œuvre de sa technique, de sa cure cathartique. Le transfert y apparaissait comme un accident, une complication de l'analyse qu'il a vite reconnu inéluctable. Par la suite, FREUD a changé d'avis et aujourd'hui, on nous apprend dans tous les organismes d'enseignement du monde que la cure psychanalytique consiste en premier lieu à analyser le transfert. C'est possible. C'est non seulement possible, c'est même vrai.

Je crois...

je ne peux pas développer la chose ici, c'est une idée qui, à mon sens, mériterait d'être fouillée  
...je crois que si les choses en sont encore aujourd'hui au point où elles en sont, c'est que malgré cette affirmation que l'analyse, c'est l'analyse du transfert, la pesée de cette conception initiale selon laquelle le transfert est une complication de la cure, cette pesée continue à s'exercer sur nous, c'est-à-dire que, dans une certaine mesure les analystes - quoi qu'ils disent le contraire - continuent à considérer le transfert comme une complication, comme un accident de la cure.

Maintenant, pour la question de la différence entre le transfert et la névrose de transfert, qui n'est pas très claire dans FREUD, je dois dire que je n'en suis pas partisan, en tout cas, pas dans la formulation que vous avez citée, qui, je crois est de NACHT, celle du seuil. Il est évident que si le transfert peut être le moteur de l'analyse, qu'il ne peut pas y apparaître comme un obstacle quasi irréductible : il n'y a pas là franchissement d'un seuil, dans le sens d'une question de quantité.

Vous avez présenté ça, si j'ai bien compris...

je n'avais pas cette citation présente à l'esprit ...comme s'il s'agissait d'une question de *quantité de transfert* : il est évident que ce n'est pas une question *quantitative* mais une question de structure du transfert. Mais je ne crois pas qu'on puisse distinguer *le transfert* et *la névrose de transfert* qui sont une seule et même chose. Ce qu'on peut distinguer, ce sont des modalités, des modalités du transfert, des modalités dans sa structure pour employer le terme que vous avez emprunté à LACAN, dans votre deuxième partie.

Quand vous avez dit qu'il fallait concevoir le transfert dans *sa dimension historique* et aussi dans *sa dimension structurelle* ce n'est pas un terme de FREUD. C'est bien de LACAN. Et moi, je suis tout à fait d'accord avec cette distinction. Je vais même peut-être plus loin que LACAN et c'est votre évocation de l'article de FERENCZI qui me l'a fait penser : je crois moi que toute la technique de la retrouvaille du passé, de la reconstruction du passé à travers les réminiscences...

car la réminiscence est quelque chose d'actuel et pas quelque chose de passé  
...que toute cette technique de retrouvaille est un moyen de l'analyse et rien d'autre, et qu'il est *l'un des moyens* qu'il est bon d'employer dans certaines conjonctures, qu'il n'est pas bon d'employer dans d'autres conjonctures.

Ce que le patient appréhende du désir de l'autre à propos de *l'objet(a)* et la question de la castration comme garantie de la fonction de l'Autre : je crois que ce sont ceux-là les thèmes lacaniens qui m'ont inspirés pour ce deuxième article. S'il y en a, ce sont ceux-là, sans aucun doute, quoique je n'emploie pas *l'algèbre* de LACAN parce que, pour une raison ou pour une autre, je ne suis pas sensible à l'avantage de ce type de formulation. J'ai peut-être tort. Mais enfin, c'est bien là que se trouve ma source d'inspiration Lacanienne. Il est important de le noter. Bien sûr, on ne peut pas développer la question maintenant.

Alors, dans les remarques que vous faites concernant mon article, la coupure où s'introduit un pouvoir hétérogène, cette coupure qui sépare, je ne dis pas deux êtres en présence, mais je dis deux personnes, pour une raison très précise que vous ne pouvez pas connaître. C'est parce que j'ai donné par ailleurs une définition très précise de la notion de personne. Là, je ne veux pas non plus me lancer là-dedans. Il est évident que je suis obligé de récuser votre remarque concernant...

comme je l'ai déjà fait à propos de la remarque similaire de CONTÉ  
...concernant la notion d'une relation duelle entre sujet et objet.

*Les raisons en sont multiples*, mais d'abord je vous fais remarquer que même dans la description que je donne dans ce texte, qui est loin de constituer l'œuvre achevée puisque ceux d'entre vous qui ont assisté au séminaire de Piera AULAGNIER ont entendu un chapitre supplémentaire que j'ai intitulé *Le jugement du psychanalyste* et que celui-là n'est pas encore le dernier mais même dans ce texte, vous remarquerez une chose, c'est que s'il y a des personnes en présence, il y en a au moins trois puisqu'il y a : celle du patient, et du psychanalyste dans la coupure, et il y a celle, mythique, qu'on pourrait décrire comme le « *tout est en un et un est en tout* », c'est-à-dire cette personne où le psychanalyste et le patient ne sont présents ni l'un ni l'autre en tant que sujet, dans la mesure où la régression topique, au cours de la situation analytique s'accomplit d'une manière dont on peut dire - c'est ce que j'ai développé à propos des argumentations de CONTÉ et de MELMAN - que « *ça parle* », le patient parle, le psychanalyste parle.

Ils sont deux et dans l'autre conjoncture qui n'est jamais parfaitement accomplie, de même que la conjoncture de la séparation n'est jamais parfaitement accomplie, non plus, « *ça parle* ». Donc vous avez déjà au moins trois personnes. Je ne veux pas dire qu'on ne peut décrire que ces trois personnes-là. À un autre stade du développement, trois personnes apparaissent dans une formulation différente mais il est bien certain qu'il ne peut pas y en avoir deux et je crois même que dans la conversation ou dans l'échange de paroles le plus banal, on ne peut pas considérer qu'il y a, comme le veut *une théorie* très en vogue aujourd'hui, qu'il y a *échange d'information*, une sorte d'insufflation, d'information entre deux interlocuteurs.

Une telle chose n'existe pas. L'information dont s'occupe *la théorie de l'information* - si elle est vraie - ce sont des ondes sonores et c'est une question de physique et de physiologie cérébrale, ça passe par l'oreille et ça va dans le lobe temporal. Ça n'est pas ça qui nous occupe. Pour que ces phénomènes physiques soient signifiants, il faut bien autre chose que cette *théorie de la communication d'une information entre deux personnes* et il faut bien qu'il y ait quelque part la référence à une troisième. Ça non plus je ne peux pas le développer. Donc, il n'est pas question de relation duelle.

Que *le transfert* est soutenu par *la relation analytique* : J'ai noté ça. Je ne sais pas si c'est vous qui le dites ou vous me citez ?

Irène ROUBLEF - Je vous cite.

STEIN

Bon. Nous sommes tout à fait d'accord en tout cas. Mais je crois - là aussi, je ne peux pas développer la chose - qu'il faudrait donner sa pleine dimension à ce terme soutenu - je croyais que vous le disiez dans votre objection, je n'ai pas mon texte parfaitement en mémoire.

Non, je crois que c'est votre objection. Mais il faut voir que le transfert est soutenu par la relation analytique ou quelque chose comme ça. Enfin, peu importe puisque nous sommes d'accord.

Soutenu... il faut donner le plein sens à ce terme car je suis de plus en plus persuadé, je ne peux pas vous le développer, je ne pourrais même pas très bien parce que c'est une idée récente, mais je ne crois pas qu'on puisse considérer que *la situation analytique* crée le transfert. Je crois que *la situation analytique* est une révélatrice du transfert.

- X dans la salle : M<sup>me</sup> PERRIER a dit : *la règle* ...

STEIN

J'ai marqué *relation*. Bon, vous avez raison. Et moi j'ai marqué autre chose probablement parce que j'avais envie d'en parler. Je continue quand même son argument pour en revenir très vite à *la règle*. Donc je pense qu'elle ne crée pas le transfert, je pense qu'elle le révèle et qu'elle nous permet d'en prendre connaissance.

Mais je crois que le transfert est justement ce facteur anthropologique universel d'où manque toute *théorie de la communication* conçue comme un *échange d'informations*. Là non plus, je ne peux pas développer ça. Quant à la question, du transfert soutenu par la règle analytique, c'est-à-dire la mise en valeur de l'importance de la règle analytique, je ne veux pas intervenir là-dessus maintenant mais précisément le premier paragraphe du chapitre que j'ai exposé au séminaire de Piera AULAGNIER et de CLAVREUL y est consacré. Alors, ce serait un peu long.

Ce que j'ai montré là : j'ai d'abord rappelé une chose qui est d'expérience, je crois, assez courante, c'est qu'il est *parfaitement inutile* de formuler ce que nous avons l'habitude de formuler comme étant la règle fondamentale, c'est-à-dire qu'il n'est pas du tout nécessaire de dire au patient qu'il faut qu'il dise tout ce qui lui viendra par la tête, etc. C'est parfaitement inutile mais ce que j'ai essayé de dégager c'est que, même si on ne la disait pas, la pesée de la règle restait la même. Il y avait au moins quelque chose qui était imposé d'une manière unilatérale, c'était par exemple, l'horaire des séances.

C'est-à-dire que, malgré tout, même si *le psychanalyste* ne formule aucune règle et vous dit je vous recevrai trois ou quatre ou cinq fois par semaine, tel jour, à telle heure, venez, couchez-vous sur le divan et qu'il ne lui dit rien de plus, cela suffit pour exercer une pesée tout à fait analogue à celle de la règle formulée. J'ai aussi fait remarquer à ce propos que ce qui est quand même très important, c'est que, il y a au moins une intervention du psychanalyste à chaque séance, intervention qui peut être attendue, qui est celle qui marque la fin de la séance. On n'y échappe pas.

Donc penser que le psychanalyste n'est pas intervenu parce qu'il n'a rien dit ce jour-là, ça n'est pas tout à fait juste. Il est évident que d'être intervenu pour dire quelque chose ou d'être intervenu pour avoir marqué la fin de la séance ce n'est pas pareil, mais c'est quand même une intervention. La preuve en est qu'il est des patients qui s'en vont d'eux même avant la fin de la séance parce qu'ils ne supportent pas que la fin de la séance soit indiquée par le psychanalyste. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de patients qui le fassent de manière constante, à *toutes les séances*, mais dans la pratique de chaque analyste, ça arrive de temps à autre.

la question de l'analyste trompé qui serait à l'origine du pouvoir, je crois que nous sommes tout à fait d'accord là-dessus. La frustration, me dites-vous, est au contraire sur un horizon de non réponse. Je veux bien. À la demande. Oui, bien sûr. Lorsque je parle de l'attente de l'intervention du psychanalyste, c'est que cet horizon, je suis tout à fait d'accord pour vous dire que la frustration est sur un horizon de non-réponse à la demande. Mais cet horizon de quoi est-il fait ?

Si ce s'est de cette attente de l'intervention du psychanalyste. Je ne crois pas que ce soit là des arguments contradictoires mais je crois, quant à moi, qu'il est nécessaire, parce que c'est cela qui soutient le transfert dans une définition stricte, de mettre l'accent sur cet horizon de non-réponse, sur l'attente de l'intervention du psychanalyste, c'est-à-dire sur son intervention *imaginée* ou *supputée*. C'est ça qui fait d'ailleurs une bonne partie du discours du patient pendant la séance : « *Vous allez me dire que...* » et « *J'imagine que...* », toujours : *vous, vous, vous*.

Avec certains patients, jamais. Quand ça n'a jamais lieu, vous savez à quel type de résistance nous avons affaire. Nous avons affaire au type de résistance que BLOUVET a appelé *la résistance au transfert*. Alors que la résistance qui est analysable est plutôt *la résistance* du transfert, c'est-à-dire *par le transfert*. Non, je ne pense pas du tout que ce soit contradictoire, mais je crois qu'il faut mettre l'accent sur ce qui vient meubler *cet horizon de non-réponse* qui est la supputation de l'intervention attendue. Et puis, ce qui se passe toujours, qui est important à considérer, c'est la *non conformité* de l'intervention, lorsqu'elle se produit enfin, avec ce qui était attendu.

Dernier point : vous dites que là où je parle de frustration, il faudrait parler de castration. Là-dessus, je ne peux pas vous donner une réponse absolument ferme et définitive parce qu'il est possible que vous ayez raison et que, pour moi, ce problème n'est pas encore tout à fait tranché. Cependant, je crois qu'en un premier temps, il est nécessaire de mettre l'accent sur la notion de frustration, comme je le fais dans cet article-là, parce que la frustration, qu'est ce que c'est ?

En français, la frustration c'est la suppression la privation de quelque chose à quoi on a droit, à la différence de la privation. Frustrer quelqu'un, c'est lui enlever quelque chose à quoi il a droit. Or, de quel droit s'agit-il si ce n'est du droit imaginaire de la toute puissance narcissique. Autrement dit, le droit dont il est question ici est loin d'être un droit au sens juridique, bien sûr il ne s'agit pas de frustration d'un droit au sens du code, il s'agit au contraire de frustration au sens de ce que le patient dans son narcissisme veut poser comme un droit, et qui est son désir.

Donc, Je crois qu'il faut, à ce niveau-là parler de frustration. La frustration, comme le dit LACAN, est d'ordre imaginaire. Or, le droit narcissique, le droit du désir à être accompli, si on peut parler de droit puisque c'est le contraire du droit, au sens du code, est bien d'ordre imaginaire. D'ailleurs, c'est ça qui soutient le fantasme. Quant à la castration comme le dit LACAN, il faut considérer qu'elle reste d'ordre symbolique.

Et alors, justement nous arrivons là, à propos de cette fin de l'analyse, qui est en un sens - comme je l'ai dit, ça ne résout pas la question - qui est en un sens savoir sur la frustration, mais savoir sur la frustration dans quoi ? Justement dans le fait d'assumer la castration au sens symbolique, c'est-à-dire dans le sens de la constitution de *l'idéal du moi*.

Et lorsque FREUD dit que *l'idéal du moi* est l'héritier du narcissisme primaire, et bien, dans cet héritage, nous avons justement le passage du registre *imaginaire* de la frustration, car on n'assume pas une frustration, la frustration on s'en plaint, il n'est pas *concevable* qu'il en soit autrement, donc dans cet héritage nous avons le passage du registre *imaginaire* de la frustration, au registre *symbolique* de la castration avec constitution de *l'idéal du moi*, constitution de *l'idéal du moi* dont il faudra justement étudier la place par rapport à celle où le patient dans son sentiment de *frustration*, met l'analyste en tant qu'origine du pouvoir.

*L'idéal du moi...* La fin de l'analyse n'est pas comme on l'a dit souvent dans une identification au psychanalyste. C'est une notion qui est absolument insoutenable mais en un sens on peut dire que la fin de l'analyse est dans l'identification à *l'idéal du moi*. *L'idéal du moi* dont on sait, dans la mesure où le savoir sur la frustration nous indique que cet *idéal du moi* est à une autre place que celle où est le psychanalyste.

Écoutez, j'ai déjà parlé beaucoup plus longtemps que je ne le voulais.

Irène ROUBLEF

Je ne voudrais pas non plus prolonger le débat mais simplement vous répondre deux ou trois *petites choses*.

D'abord sur Ida MACALPINE. Tout à fait d'accord sur la différence que vous faites entre *transfert* et *névrose de transfert* ou plutôt que vous ne faites pas, je crois en effet qu'il n'est pas du tout question d'une différence quantitative. C'est évidemment une différence de structure et que la névrose de transfert, si on avait bien compris ce que je voulais dire, c'était justement l'impasse à laquelle on arrive dans une analyse où on ne peut pas aller au-delà de ce à quoi on se heurte dans le complexe de castration quand on le place sur le plan de l'être, de l'être au lieu de l'avoir.

Pour FERENCZI, tout à fait d'accord sur ce que vous avez dit. Je suis aussi d'accord quand vous dites que, sans parler de *signifiant*, d'*objet(a) de grand Autre*, etc. que vous n'aimez pas l'algèbre lacanienne, mais que vous vous en servez. Je suis tout à fait d'accord avec vous puisque je le dis moi-même dans une remarque que je vous fais lorsque je vous parle de relation duelle avec, il semble - ai-je dit - qu'il y aurait deux êtres en présence, donc le mot être, je veux bien l'enlever : le sujet et l'objet, l'analyste et l'analysé, c'est vous qui le dites. J'ai dit que, moi, il m'apparaît - sans que vous l'ayez explicité que ce ne soit pas ça - et qu'en effet à l'arrière-plan se profile le troisième joueur qui est le grand Autre. Je l'ai dit pour vous.

Maintenant, je voudrais dire un mot sur ce qu'on appelle la relation duelle. Ça ne veut pas du tout dire qu'il y a un monsieur et un monsieur ou un monsieur et une madame qui sont là, face à face et puis c'est tout. Parce que, comme vous l'avez dit, il faudrait alors être dans *une île déserte*, ne pas parler, pour qu'il y ait une relation duelle.

Il est bien entendu que ce qu'on appelle une relation duelle dans l'enseignement lacanien, ce n'est pas du tout qu'il n'y a pas d'autre terme, il y en a forcément un troisième, mais que ça se place dans la dialectique de l'enfant et de la mère. Ce qui ne veut pas dire que le père n'apparaît pas. Il apparaît forcément puisqu'il a conçu l'enfant.

STEIN

Je ne comprends pas très bien. Si ça se place dans une dialectique de l'enfant et de la mère où le père apparaît, quelle autre dialectique peut-on concevoir ?

Irène ROUBLEF

Le père n'y apparaît pas de la même façon que lorsqu'on aborde l'Œdipe. Je sais bien que pour vous l'Œdipe existe d'emblée. Mais ce ne sont pas les notions que nous avons de la chose, et pour nous l'Œdipe ça commence à partir d'un certain moment du développement, très tôt d'ailleurs, beaucoup plus tôt que pour les analystes classiques, mais enfin ce qu'on appelle la relation à trois, si vous voulez, qui ne soit pas relation duelle, c'est lorsque le *Nom du Père* apparaît dans la relation entre la mère et l'enfant. Le *Nom du Père*, je ne vous dis pas... que le père n'a pas donné son sperme.

STEIN - À ce moment-là, c'est une relation à trois ?

Irène ROUBLEF

Oui, à partir du *Nom du Père* et à partir du moment où le désir de l'enfant est renvoyé vers le désir du père par l'intermédiaire de la mère. Enfin, Je crois qu'on pourra discuter très longtemps là-dessus.

STEIN

Là je pourrai quand même vous répondre publiquement ce que je vous ai dit au téléphone hier, c'est que je crois que ce que vous décrivez là, c'est bien le fait le plus originaire et le plus fondamental qui puisse exister, qu'on ne peut rien concevoir avant. Parce que, lorsque vous dites que dans une relation duelle, c'est une relation entre l'enfant et la mère où le père apparaît, comment apparaît-il ?

Irène ROUBLEF

Non je n'ai pas dit ça. J'ai dit bien sûr que le père a figuré puisqu'il a fait l'enfant avec la mère. Mais il n'apparaît pas dans la relation, dans cette première relation de la mère et de l'enfant, dans la relation du nourrisson.

STEIN - Moi, Je ne crois pas à l'existence d'une telle chose.

Irène ROUBLEF

Il faudra qu'on reprenne ce débat, ce serait vraiment trop long. Maintenant, au sujet de la frustration : vous dites que l'attente de l'intervention de l'*analyste* et la non-réponse, c'est *la même chose*. Je crois que ce n'est quand même *pas tout à fait la même chose*.

STEIN - Je dis que la non-réponse est la condition de cette attente.

Irène ROUBLEF

Ce n'est pas tout à fait ça que vous dites dans votre article lorsque vous parlez de ce que cette *attente de l'intervention* de l'analyste provoque l'introduction d'un pouvoir hétérogène qui provoque la coupure. Je ne crois pas... enfin, peut-être pourrait-on dire la même chose dans la non-réponse. Je crois que ce qui est important, c'est que la non-réponse porte sur la demande et qu'on a l'impression que, dans ce que vous décrivez dans votre texte, ça porte sur le désir. Et c'est pour ça que je dis que ce n'est pas de la frustration qu'il s'agit mais que c'est de la castration et que, au fond, vous dites la même chose que ce que nous disons seulement vous l'appellez autrement.

D'ailleurs vous n'avez qu'à voir la fin de votre texte. Vous dites exactement, mot pour mot, ce que LACAN disait : que lorsque FREUD n'arrive pas à terminer une analyse c'est parce qu'il se croit possesseur d'un objet très précieux. Mais qu'est-ce que c'est que cet objet très précieux sinon le *phallus*.

STEIN

Oui, mais reprenons cela. Quand vous dites : non-réponse, l'horizon de non-réponse, vous vous mettez bien sûr, disons à la place du patient, pour le dire. Il n'y a pas de non-réponse en dehors de l'évocation d'une réponse.

Irène ROUBLEF - Bien sûr.

STEIN - Le patient dira : « Il ne me répond pas ».

MELMAN - Qui « Il » ?

STEIN

Ça c'est une autre question. La non-réponse est un jugement négatif fait sur l'existence d'une réponse, donc il faut que cette réponse soit présente à l'esprit en tant que possibilité, donc je ne crois pas que ce soit tellement différent.

Irène ROUBLEF

Je crois qu'il faudra revoir tout cela puisque, on n'a peut-être pas beaucoup de temps. Justement, je voulais donner la parole à MELMAN et à CONTÉ.

[Charles MELMAN](#)

Oui, sur cette question, sur cette phrase : « *La frustration, survient sur un horizon de non-réponse à la demande.* »

Et sur cette discussion qu'a introduite Irène, de savoir si le terme de frustration est ici exact, est ici bien employé ou bien si ce serait le terme de castration qui serait à sa place. Il me semble que c'est précisément l'une des *questions* fondamentales qui se dégagent, qui se posent à la lecture de ton texte, et où je dois dire que pour ma part j'aurais tendance...

...pas seulement peut-être pour des raisons de commodité de lecture ou de facilité  
...j'aurais tendance à regretter que finalement *l'algèbre lacanienne* ne soit pas ici, après tout, utilisée.

Parce que, après tout, « *horizon de non réponse à la demande* », c'est en tout cas dans cette dimension que j'aurais tendance à voir ce qui est l'installation très précisément du transfert, c'est-à-dire que, « *horizon de non réponse à la demande* », la demande exercée en tant que formulée et en tant que justement se trouve là cet interlocuteur si singulier qui lui donne sa vraie dimension, à cette demande, c'est-à-dire celle d'être vraiment enfin entendue.

Et entendue non pas par quelque réponse qui viendrait immédiatement soi-disant la gratifier mais en fait constituer ce fonds, disons-le, si traumatisant de méconnaissance qui fait partie de nos relations habituelles, conventionnelles, normales, mais enfin cette installation de la demande dans son *vrai registre*, c'est-à-dire celui de la non-réponse pour que précisément, cette dimension du désir sur lequel la demande vient s'installer puisse être entendue. Il me semble que seule, donc, la non-réponse, en tant que précisément, en tant que non-réponse en tant que gratifiante, il me semble qu'elle vient couvrir ici, justement la dimension du transfert.

Bien sûr, je crois que dans la cure, le patient est amené bien sûr à nous prêter toutes les réponses, enfin, nous engager dans ce dialogue que tu évoquais si bien tout à l'heure, c'est-à-dire à nous prêter comme ça toutes les réponses que nous pourrions lui faire, tous les sentiments qu'il pourrait nous supposer. Ceci dit, je crois que, si nous nous livrions à... appelons ça un passage à l'acte, c'est-à-dire à lui dire, après tout, à lui répondre, à sa demande, n'est-ce pas, je crois que nous exercerions à ce moment-là un effet proprement traumatisant et de désarroi qui, enfin peut-être parfaitement perceptible, enfin - perçu ou noté - dans telle ou telle circonstance ou telle ou telle observation.

Ce qui fait que si, après tout, je dis bien après tout, si on se sert de l'algèbre lacanienne, et que l'on se pose la question de savoir où se situe l'absence de réponse, finalement, tout compte fait, toute séance faite où se situe l'absence fondamentale de réponse à la demande et, par là même le dégagement de cette dimension du désir, autrement dit je pense que si on fait intervenir ici le grand Autre, la *position respective* des divers partenaires dans la cure se trouve, à mon sens, beaucoup mieux précisée. Et cette *position respective* des partenaires dans la cure, tout à l'heure STEIN en évoquait trois ce qui semble en tout cas, certainement un minimum, je pense qu'elle se trouverait en tout cas également mieux précisée par cette petite notation, il me semble, très fine, très précise que tu fais à propos de l'analyste, de l'intervention implicite de l'analyste en début et en fin de séance. Autrement dit, que même si après tout, l'analyste se tait, du seul fait qu'il fixe l'heure de la séance et *du seul fait* qu'il est amené à un moment donné à dire : « restons-en là », la séance est terminée, il est amené implicitement à intervenir.

Je crois que c'est en fait une question. Je dois dire que ça ne me paraît pas, après tout, si simple que ça, car je pense qu'il y a *une technique* de la cure, par exemple, où justement le problème se pose de savoir si l'analyste, en fixant l'heure de la séance et en marquant sa levée, intervient ou n'intervient pas.

Je dois dire que, il me semble qu'il y a par exemple une technique de la cure, supposons comme ça la cure, la cure idéale, enfin, où les séances sont lundi, mercredi, vendredi, telle heure, durée strictement déterminée...

on sait combien l'inconscient des malades pige admirablement le temps, et combien les malades, même sans regarder leur montre, savent parfaitement le moment où, dans une séance dont le temps est, comme ça, strictement fixé, à quel moment va tomber la fin de la séance

...eh bien je pense que, donc, dans cette technique-là, avec ces séances à heure fixe, jour fixe, je ne suis pas sûr qu'il y ait intervention de l'analyste.

Je n'en suis pas sûr parce que je me demande si, justement, puisque j'introduisais la fonction du grand Autre pour essayer de situer, de partager la position des partenaires dans la cure, je me demande s'il n'y a pas en fait une déclaration implicite qui serait un petit peu différente, et qui serait plutôt, peut-être, la soumission de l'analyste, comme du patient, à une relation, un rapport au temps. En tant que bien entendu, il fait intervenir toujours une relation au grand Autre, soumission en quelque sorte, déclaration implicite ou intentionnelle d'identité entre l'analyste et le patient dans cette relation au temps, et où la dimension... enfin on ne va pas s'engager dans une discussion là-dessus.

Mais enfin je voudrais quand même dire que, parmi les divers partenaires qui sont présents dans la séance, où la dimension disons d'un quatrième qui serait en l'occurrence ce mort, comme ça, qu'on évoque de temps en temps, se trouve à mon sens, certainement introduite de manière très précise.

Bon, je n'ai peut-être pas répondu à ton souci, à tes questions mais enfin, en vous écoutant, voilà ce qui m'était venu.

Irène ROUBLEF

Je vous remercie de ces remarques et je vais peut-être demander à CONTÉ s'il veut parler.

Claude CONTÉ - ...

## Jean OURY

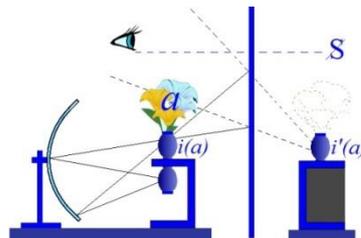
C'est simplement quelques remarques terminologiques parce que, il me semble que c'est important d'employer l'algèbre, lacanienne ou pas, mais enfin tout au moins, sur les termes d'avoir quand même des acceptions communes. Par exemple, pour employer les termes frustration, castration, privation. J'ai l'impression qu'il y a eu un certain mélange et que ça n'a pas abouti à un éclaircissement, justement parce que, de ma place, en tant qu'auditeur, j'ai pas compris grand chose à la discussion qui s'est engagée au sujet de la frustration et de la privation. Surtout quand STEIN a dit que c'est au niveau de la castration qu'on peut parler d'*idéal du moi*. Il me semble bien me souvenir que dans la *terminologie lacanienne*, il faut bien s'en tenir ici à une terminologie, il peut se faire qu'on peut en parler dans les termes lacaniens, c'est que l'*idéal du moi*, se place davantage au niveau de la privation. Encore faut-il bien définir les termes. Le terme de frustration est engagé par FREUD... enfin FREUD n'emploie pas le terme de frustration, c'est le terme de *Versagung* qui est traduit souvent par LACAN sous le terme de dédit.

Et en effet c'est dans la dimension, dans le registre, imaginaire que se place la frustration mais il précise bien que c'est... il emploie le terme de *dam*, de *dommage imaginaire* mais de quelque chose de *réel*. Par exemple, on veut un exemple clinique, disons de la frustration, c'est quand par exemple, on a à dire quelque chose, c'est peut-être un peu grossier, admettons qu'on soit dans la salle, qu'on a envie de dire quelque chose et que, pour des raisons de séance ou de temps, on ne peut pas le dire : il semble que ça, c'est du registre de la frustration en ce sens que le dit qu'on a dans la tête pour le dire, il est vraiment dédié et en même temps, il y a une espèce d'effet d'éclatement même du dire, éparpillement du dire qui est bien sûr, un *dommage imaginaire* mais qui peut aller loin, qui peut donner, créer toute une symptomatologie.

Tandis que dans la castration, c'est un registre *symbolique* mais qui porte sur un *objet imaginaire*. C'est pourquoi tout à l'heure j'ai dit que... j'ai fait ces remarques, en disant que l'*idéal du moi*, ce n'est pas au niveau de la privation mais dans un des premiers schémas, disons, de la mise en place, avant l'Œdipe, justement dans ce passage justement où le père va intervenir dans cette sorte de coalescence de l'enfant avec la mère, cette première ébauche de l'identification, c'est au niveau de la privation que ça se fait. Il faudrait le développer avec beaucoup d'exemples. Mais je pense qu'on n'a pas la temps et je n'ai pas les moyens ici. Maintenant, dans le transfert il est évident que *le transfert* c'est quand même au niveau de *la demande* que ça - il faudrait reparler de *la demande* très en détail - c'est au niveau de *la demande* qu'apparaît, en fin de transfert, l'impact de l'idéal du moi. Enfin, ça c'est une première terminologie.

Maintenant, une autre remarque. C'est au niveau de la relation duelle. J'ai l'impression que c'est toujours un terme très très malheureux à employer, le terme duel. Qu'en effet, comme le remarquait STEIN, il suffit d'une simple conversation... les bases mêmes de la linguistique le démontrent, que dans toute communication, il y a toujours un référent ou un contexte, le tout sur la notion, reprise par LACAN, du grand Autre, ce que les linguistes appelaient aussi « *la communauté linguistique* », le « *lieu du code* », etc. Il est certain qu'il n'y a pas simplement deux protagonistes. Mais il est un fait qu'il y a quand même un moment, disons historique, dans l'évolution de la personnalité, où apparaît une triangulation.

Et plutôt que de parler du passage un petit peu fantaisiste de deux à trois, ce qui ne veut pas dire grand chose peut-être, mais c'est là qu'intervient la fonction spéculaire, c'est au niveau du *stade du miroir*, l'importance dans le métabolisme justement, de la relation de l'assomption imaginaire par la fonction, du *stade du miroir*, c'est autour de ça que va se jouer ensuite la triangulation, mais il faut bien dire que déjà, le *stade du miroir* n'a de sens que s'il est pris lui-même dans un système *symbolique*. Il faut dire que ce qui précède l'*imaginaire*, c'est le *symbolique*. C'est grâce à ça que souvent LACAN schématise le *stade du miroir* en dessinant le miroir lui-même, en mettant que c'est le grand Autre, le miroir dans lequel se reflète le *moi*, dans cette méconnaissance.



Il semble là qu'en effet il y ait un passage d'un système, disons indéterminé, spéculaire, à un système de triangulation dans lequel intervient, d'une façon plus spécifique, disons, le *Nom du Père* ou la *Loi*, etc. On pourrait développer tout ça mais enfin c'est simplement pour marquer qu'il y a quand même peut-être une terminologie à définir d'une façon plus précise avant de pousser plus loin une discussion. Sans quoi j'ai l'impression qu'on...

Irène ROUBLEF

C'est très juste ce que vous dites que la relation duelle en effet, il faudrait y faire intervenir l'image spéculaire. Quant à ce que vous dites sur la frustration, il est bien évident que la frustration est *un dam imaginaire portant sur un objet réel*, vous avez oublié que l'agent en était la mère symbolique, mais ceci nous ramène toujours à ce qu'on ne peut pas appeler autrement que la relation duelle parce que, pour le moment on n'a pas d'autre *terme* pour l'appeler. Il est bien évident que c'est un terme tout à fait impropre. La relation duelle peut comporter un très grand nombre de personnes, de *petit (a)* ou de n'importe quelle lettre de l'alphabet.

STEIN

Je vais intercaler un mot, un mot pour dire que quand on parle de la castration...  
telle que, je crois, l'entend LACAN, qui est en cela freudien, il n'y a pas du tout d'écart, il n'y a aucune opposition de LACAN à FREUD en cette matière  
...quand on parle de la castration, il ne faut jamais oublier que pour nous, le concept de castration est un concept positif, c'est le concept de l'accession à un pouvoir véritable, et c'est là que se situe sa relation avec l'*idéal du moi*, c'est un concept positif figuré par l'image négative d'un manque. Tout ça qui se situe dans la marge entre la positivité de ce concept et la figuration qui est celle, négative, d'un manque, c'est quelque chose d'essentiel à la problématique de l'analyse.

On a souvent tendance à confondre la castration avec ce que les patients de FREUD lui disaient lorsqu'il en parle dans *Analyse terminée et analyse interminable* :

« De toute façon, tout ce travail que nous avons fait depuis quelques années, c'est bien gentil mais moi je n'aurai pas de pénis. »

Si c'est une femme, ou :

« Moi je suis quand même toujours exposé aux risques de le perdre puisqu'il existe, puisque j'en ai un. Je peux le perdre. »

Si c'est un homme.

Or justement, ça c'est le *complexe de castration*. Le *complexe de castration* et la *castration*, au sens où l'entend LACAN, ce n'est pas la même chose. Je crois que c'était quelque chose qu'il fallait dire. C'est justement là que le malade introduit ce leurre auquel FREUD s'est peut-être laissé prendre. Car en définitive, en plaçant les choses sur un plan beaucoup plus terre à terre de ce qu'on peut dire au patient, on est quand même amené à lui montrer...

et c'est là qu'intervient justement *la structure du transfert* dont vous parliez en citant LACAN, *opposée à son historicité*  
...on peut quand même être amené à lui montrer, par exemple, lorsque c'est une dame qui se plaint de n'avoir pas de pénis, de lui dire que de toute façon l'analyse ne lui en donne pas un, que ce dont elle se plaint - de ne pas avoir de pénis - que son envie du pénis n'est rien d'autre que ce avec quoi elle essaie de présenter au psychanalyste un leurre.

Car ce n'est pas vrai qu'elle a envie d'un pénis. Ce n'est pas vrai dans l'absolu. C'est vrai dans la mesure où cette envie lui permet de maintenir le psychanalyste dans la position que j'ai désignée comme étant celle du contre-transfert. Il faudrait dire ça d'une manière plus précise.

Irène ROUBLEF

C'est exactement celle à laquelle BREUER s'est laissé prendre avec Anna O. LACAN dit la même chose. Et d'ailleurs l'*idéal du moi* est en relation avec la castration puisqu'il apparaît chez FREUD dans le déclin du complexe de l'Œdipe.

STEIN

Ce n'est pas contradictoire avec ce que j'ai dit sur la privation...  
Il faut voir justement les origines de l'*idéal du moi*...

## Ginette MICHAUD

Il faut voir justement les origines de l'*idéal du moi*. C'est très très marginal à la discussion mais c'est à propos d'une remarque qu'a faite STEIN tout à l'heure sur ce qu'il croit être du transfert comme non révélé par l'analyse, enfin... comme révélé par l'analyse et comme préexistant.

Je pense qu'on ne peut qu'aller dans ce sens là. Le premier est FREUD qui l'a bien défini comme ça, comme quelque chose qui est révélé par la situation psychanalytique et qui préexiste, qui n'est pas repris, qui n'est pas ré-articulé en dehors, mais qui préexiste à la situation psychanalytique.

On peut dire également que, à partir du moment où il peut exister un support autre que *la situation analytique*, c'est pour ça que je trouve que, effectivement, le terme duel, n'est qu'un élément partiel, qu'une définition partielle de ce dont il s'agit ... que donc à partir du moment où il peut exister, une situation, où le mécanisme du transfert puisse être repris et articulé, on peut peut-être le mettre à jour et s'en servir, de la même façon qu'on peut s'en servir en analyse.

Par exemple, si on peut dire très sommairement, le transfert en analyse, enfin... l'analyste est celui sur qui... qui est le révélateur du transfert, sur qui porte le transfert, qui est en même temps, le destinataire donc du message et le lecteur du message, plus ou moins. Si par exemple, dans un organisme, dans une institution de soins où il existe ces mécanismes, où quelque part, une structure puisse être en position de polariser ce mécanisme ou une autre structure, ou là même, où une personne dans la position analytique, qui soit l'analyste ou qui soit le médecin, puisse se servir de ce phénomène.

Je crois que, on peut à ce moment-là reprendre des mécanismes de transfert qui ne sont pas forcément superposables au transfert de *la situation psychanalytique*. C'est pour ça que le terme duel c'est un terme... enfin, on peut situer l'analyse comme situation duelle à partir du moment où elle est située en négatif par rapport à un grand Autre, définir, enfin un grand Autre, enfin on peut dire en terme d'*exclusion*. Justement en analyse, enfin, l'analyste n'a pas :

- ni de rapports avec la famille,
- ni de rapports avec les amis,
- se situe en miroir, par rapport à ce qui va être projeté là.

Dans une institution, dans un groupe thérapeutique, la situation est tout à fait différente. Il n'y a pas ce système d'exclusion et c'est justement la possibilité de polariser tout ce qui est ailleurs vécu comme système d'exclusion et qui doit être repris pour être thérapeutique, pour que justement, les mécanismes de transfert ne puissent pas échapper au traitement, à la thérapie du malade globalement. Et pour éviter le passage à l'acte, ça se transforme en *acting out* c'est à dire disons en mécanismes qui font sens pour le désir... enfin, pour la demande disons de celui qui est dans cette situation, et puisse être repris par ailleurs sur le plan thérapeutique.

Je crois que là, il y a quelque chose à développer.

Irène ROUBLEF

Merci d'être intervenue. Est-ce que quelqu'un d'autre veut prendre la parole ? BEIRNAERT ? Non. Personne d'autre ? Est-ce que STEIN vous voulez dire quelque chose ?

STEIN - Ecoutez, je crois que j'ai beaucoup parlé. Merci. Non.

Irène ROUBLEF - Vous pourriez avoir quelque chose à dire en réponse à Ginette MICHAUD ?

STEIN

Non, tout ce que je peux lui dire c'est que ce n'est pas possible de discuter maintenant. Tout ce que je peux lui dire c'est que cette question m'intéresse. Je ne m'occupe pas du tout d'autre chose que d'*analyses*. Mais ça se situe - je ne crois pas que ça se superpose - mais ça se situe dans la même problématique que quelques mots que j'ai eu l'occasion de dire à propos d'une conférence que KECCHLIN a faite à l'*Évolution psychiatrique* sur la thérapeutique institutionnelle.

Et je crois que c'est une chose qui peut intéresser le psychanalyste, disons en tant que théoricien, même s'il n'a pas l'occasion de s'occuper, ou l'intention de s'occuper lui-même, d'institutions psychiatriques. Disons que je pense qu'il y a quelque chose à apprendre dans ce que les gens qui comme vous s'en occupent, ont à nous dire. Ça me paraît très certain. C'est-à-dire que je ne pense pas que la théorie du soin des malades en institutions puisse être autre que la théorie psychanalytique.

Et c'est ce que vous confirmez tout à fait. Donc ça m'a beaucoup intéressé.

Alors, pour terminer. Je voudrais vous remercier.

Irène ROUBLEF

Je vous remercie aussi, la séance est levée.

*J'aimerais que nous ouvrions la fenêtre d'ailleurs, car c'est vrai, je m'aperçois pour la première fois que c'est irrespirable.  
Je vous verrai après Jean-Paul.*

Bon, ben je ne sais pas dans quelle ampleur a pu être diffusé ceci, que j'avais fait connaître à qui de droit en posture de le transmettre, à savoir que ce séminaire aujourd'hui était un séminaire ouvert. Peut-être le fait que vous ne remplissez pas pour autant la salle est-il dû autant à la grève qu'à une insuffisante diffusion.

J'avais en effet, mon Dieu, assez envie de reprendre contact avec l'ensemble de mon auditoire après cette interruption dont je m'excuse. C'est un manque de ma part, sans doute. Mais enfin, il me fallait bien choisir et faire une fois ce que j'aurai dû faire depuis longtemps, à savoir ce voyage aux U.S.A.

Il m'a semblé, et encore tout à l'instant, que vous attendiez, que certains de mes auditeurs attendaient, que je vous en dise quelque chose. J'essaierai donc de satisfaire, au moins en partie, et d'une façon donc improvisée, à ce désir. Avant de le faire, pourtant, je tiendrai à mettre en avant, la *bonne surprise*, qui n'est pas une *entière surprise*, la satisfaction finale que j'ai eue disons, d'une *bonne surprise* que j'avais eue déjà avant mon départ. Pour dire de quoi il s'agit, je vous montrerai tout de suite ce dernier numéro des *Temps Modernes*, l'article de M. Michel TORT<sup>127</sup>, ici présent, paru en deux parties, qui s'appelle : *De l'interprétation ou la machine herménautique*.

Je ne vous en ai pas parlé avant de vous quitter, attendant la fin de cet article, dont je puis dire qu'il m'apporte de grandes satisfactions. Il me semble convenir que porte le nom de TORT celui qui y relève si bien le gant de ma raison. En effet je dirai que, pour qualifier cet article, qui est un véritable ouvrage, je pense qu'il est pour moi d'un grand encouragement de voir de la part de quelqu'un, dont je ne spécifierai pas encore, enfin, la qualité comme telle, de la part de quelqu'un, une mise au point, quelque chose que j'appellerai tout de suite, que je pointerai d'une façon qui pourrait être encore mieux qualifiée, mais enfin je ne trouve pas de meilleur terme que celui de *détournement philosophique*, ou encore, *détournement de pensée*.

Quelqu'un<sup>128</sup> de mon entourage immédiat, avait cru devoir mettre au premier plan - ce n'était pas sans courage - les éléments d'*emprunt*, pas forcément reconnus comme tels, depuis longtemps par l'auteur - des éléments d'*emprunt* à mon enseignement. À quoi il s'était attiré une singulière réponse dont vous pourrez, tout au moins certains, mesurer l'inexactitude en lisant un certain numéro de *Critique*. Le terme de « *plagiat* » - qui n'était pas sous la plume de mon élève - avait été mis en avant dans cette réponse, et non même sans en agiter les arrière-plans juridiques, assurément ce n'est pas là la question.

Il y a longtemps que j'ai parlé de cette question de *plagiat* pour souligner qu'à mes yeux, il n'y a pas de propriété intellectuelle. Néanmoins, après avoir été très longtemps non seulement *l'assistant* assidu mais même *le confident* du dessein particulier de mon enseignement à l'endroit de la psychanalyse, s'en servir - et ceci depuis fort longtemps - s'en servir dans des conférences faites en Amérique qui avaient du reste un grand succès, puis dans un ouvrage<sup>129</sup> à des fins qui sont proprement les fins contraires à celles qui constituent le fondement de la psychanalyse - mon enseignement étant un enseignement qui proprement prétend rétablir l'enseignement de la psychanalyse sur ses bases véritables - c'est cela que je qualifiais à l'instant de « *détournement de pensée* ».

Je puis le faire d'autant plus que l'article de M. Michel TORT est précisément la démonstration exacte de cette *opération scandaleuse* qui reflète d'ailleurs le ton général qui à notre époque est celui de ce qu'on appelle plus ou moins vaguement : *philosophie*. C'est bien pour cela que j'hésitais à qualifier M. Michel TORT de philosophe, l'opération à laquelle il se livre n'ayant rien de commun avec ce qui est dans ce domaine et dans ce champ, d'usage.

La distinction ferme, rigoureuse, implacable qu'il fait entre ce qu'il en est de l'interprétation psychanalytique et de ce champ vague et mou, que j'ai déjà désigné comme celui proprement de toutes les escroqueries de notre époque, qui s'appelle « *l'herménautique* », cette distinction une fois fixée, est vraiment le genre d'opération que je puisse le plus souhaiter venant de ceux qui m'écoutent, et qui m'écoutent de façon appropriée, j'entends : en entendant la portée de ce que je dis.

127 *De l'interprétation ou la machine herménautique*, Les Temps Modernes, n° 237, fév. 1966 et n° 238, mars 66 .

128 Jean-Paul Valabrega : « *Comment survivre à Freud ?* », *Critique*, n° 224, janvier 1966, p. 68.

129 Paul Ricœur : *De l'interprétation*, Paris, Seuil, 1965.

L'ouvrage de Monsieur Michel TORT à cet égard, représente une borne, une borne essentielle sur laquelle, vraiment on pourra se fonder pour qualifier ce que j'ai voulu dire concernant ce qu'il en est de l'interprétation psychanalytique. En effet, si vous vous reportez à ce que j'ai avancé à la fin de mon séminaire de l'année dernière, concernant la situation créée par l'avènement de la science, et que cet avènement a été possible dans la mesure où *une position était prise qui usait du signifiant, si je puis dire, en lui refusant toute compromission dans les problèmes de la vérité*, si l'on pense :

- que par là que cette situation est créée, par quoi *du champ de la vérité la question est posée à la science* par chacun de ceux qui se trouvent atteints par cette modification fondamentale : *qu'en est-il de la vérité ?*
- Que c'est proprement sur ce *champ de la vérité* effectivement que la religion répond, et qu'est actuellement inéliminable de toute position philosophique de partir de ce fait : de la distinction, de l'opposition radicale de la religion et de la science,
- qu'il est impossible qu'il est intenable, comme peut le faire un WHITEHEAD<sup>130</sup>, d'essayer de répartir les domaines de la science et de la religion comme deux domaines distincts d'une *objectivité* qui pourrait avoir quoi que ce soit de commun, que leur différence est très précisément de deux abords essentiellement et radicalement différents de la position du sujet.
- Que dès lors il s'avère, que si je dis que *la psychanalyse, c'est proprement l'interprétation des racines signifiantes de ce qui, du destin de l'homme fait la vérité*, il est clair que l'analyse se place sur le même terrain que la religion et est absolument incompatible avec les réponses données dans ce champ par la religion pour la raison propre qu'elle leur apporte une interprétation différente.

La psychanalyse, au regard de la religion est dans une position essentiellement démystifiante. Et l'essence de l'interprétation analytique ne peut, d'aucune façon, être mêlée, à quelque niveau que ce soit, de l'interprétation religieuse de ce même *champ de la vérité*. C'est en ce sens que je dirai que M. Michel TORT, en articulant ceci jusqu'au point où ceci rejette dans le même champ à démystifier la presque totalité de la tradition philosophique, dialectique hégélienne comprise, s'est démontré en cette occasion être, ce que je ne peux en fin de compte qualifier que d'un mot, puisqu'il n'y en a pas d'autre à ma portée pour l'instant : *un freudien*. Ceux qui méritent d'être qualifiés de ce terme sont à ma connaissance, proprement à compter sur les doigts.

Eh bien, après avoir rendu, cette justice à M. TORT, l'avoir remercié, lui offrir à cette occasion, tout ce qui pourra lui convenir pour adopter son ouvrage dans quoi que ce soit qui puisse être de mon orbe, comme façon de le republier, avoir aussi désigné à l'attention de tous, *et prié chacun de s'y reporter, et je dirai ligne par ligne*, eh bien - mon Dieu - j'essaierai de vous dire un peu ce que vous attendez, m'a-t-on dit, à savoir mes impressions de ce court voyage d'Amérique, puisque j'y ai passé vingt-huit jours.

Aborder, surtout d'une façon - comme ça - un peu impromptue cette expérience, ce n'est peut-être pas très commode. D'abord parce que, il y a là des conséquences pratiques et des projets dont je ne puis après tout faire état, qu'après en avoir conféré avec mes collaborateurs les plus proches, dont je ne dois la confiance qu'à eux. C'est pourtant bien tout de même sur ce champ de ce que j'ai pu rencontrer là-bas de la réalité, disons, psychiatrique, voire universitaire dans son ensemble, que vous m'attendez. Peut-être même - pourquoi pas ? - m'attendez-vous sur mes... souvenirs de voyage.

Prendre contact avec ce qui n'est un nouveau monde après tout que pour moi, puisque j'ai attendu mon âge avancé pour y mettre le pied, ceci suggère peut-être à certains quelque curiosité, je ne vais sûrement pas me mettre à jouer devant vous au KEYSERLING à propos de cette rencontre. Et tout de suite je dirai que la prudence et le respect du réel me commandent, après une traversée aussi courte, surtout de m'abstenir de jugements.

Je pense d'ailleurs, foncièrement, et pas de cette date, que le bénéfice à tirer d'un voyage c'est qu'on voit au retour ce qui vous est bien connu, familier, *d'un autre œil*. C'est là, la véritable découverte d'un voyage. Et c'est en ce sens que ce voyage est une grande découverte car je ne sais pas encore jusqu'ou va aller le fait que je vois ici les choses *d'un autre œil*, mais je suis certain qu'à cet endroit, ce voyage ne sera pas sans conséquence. Comment essayer de dire ça ? Mon premier sentiment là-dessus ? Il s'agit dans ce que je vais dire, de *mon* expérience. Vous voyez bien comme je le situe.

Il ne s'agit pas *d'un jugement* sur les *États-Unis d'Amérique*. Il s'agit de ce que moi j'y ai vu, et qui tout d'un coup laisse prévoir tout ce que je vais par exemple, à partir de maintenant *laisser tomber dans mon discours*.

---

130 Alfred North Whitehead : *La science et le monde moderne*, éd. du Rocher, 1994, Coll. L'esprit et la matière.

Tendance, indication... Pas sûr que j'aïlle aussi loin que je vais le dire. Le départ d'un tel effet, je vais essayer de le résumer en une courte phrase. Il m'a semblé rencontrer *un passé, un passé absolu, compact, un passé à couper au couteau, un passé pur, un passé d'autant plus essentiel qu'il n'a jamais existé*, ni à la place où il est pour l'instant installé, ni là d'où il est censé venir, à savoir de chez nous. Évidemment, ceci peut venir peut-être *d'un excès de tourisme*.

Le fait qu'à New York j'ai rencontré des églises gothiques et même des cathédrales à tous les coins de rues - je dis à tous les coins de rues, il y a des gens qui y ont été qui peuvent dire que c'est vrai, on ne l'a pas assez souligné et c'est comme ça... Le fait que l'Université de Chicago à laquelle j'ai cru devoir aboutir, mettant ici un terme à la série de six conférences que j'ai faites là-bas... J'y tenais beaucoup parce que Chicago est un endroit qui est élu dans mon histoire. Il s'y est tramé des choses bien intéressantes, celles qui devaient être en principe destinées à me retirer désormais toute possibilité de parole. Je n'étais donc pas du tout mécontent d'aller l'y porter moi-même.

À Chicago j'ai vu une Université toute entière - mais une université, là-bas, vous savez, c'est très grand - toute entière construite en *gothique*. Une centaine de bâtiments d'un *gothique*, je dois dire, parfait. Je n'ai jamais vu de plus beau *gothique*, de plus pur *gothique*. Je peux dire que c'est rudement bien fait. Le faux *gothique* vaut largement le vrai, je vous l'assure !

Nous savons que les méthodes universitaires dans tous les pays du monde, restent datées de l'*époque gothique*. La Sorbonne, par exemple, est toujours structurée comme à l'ère de sa naissance qui était à l'*époque gothique*. Elle se distinguait déjà par une *violente, manifeste, opposition* à tout ce qui pouvait se créer de neuf, comme nous le savons à propos de cette condamnation, que je vous ai rappelé récemment, qu'elle a cru devoir porter contre Saint-THOMAS d'AQUIN, qui était un petit audacieux novateur.

Quand je parle de la gothicité de l'université, je ne dis pas pour autant qu'elle en soit restée toujours aux mêmes principes, elle a plutôt déchu. À l'époque gothique justement, on maintenait très sévèrement ce principe des *deux vérités* dont je vous parlais tout à l'heure, quand on faisait de la philosophie, c'était pas pour défendre la religion, c'était pour l'en séparer. De nos jours, nous avons procédé à ce *mixin* dont, bien entendu, les résultats s'étendent. Ceci n'est qu'un rappel de ce que je disais tout à l'heure.

En tout cas, il y a une chose certaine, c'est que la Sorbonne à l'époque où elle était de *bonne gothicité*, n'était pas construite en gothique, pas tout au moins dans ce gothique parfait de l'université de Chicago. Ceci n'est qu'impressif. Vous avez quand même le même sentiment quand vous voyez entassés dans des musées ces formidables, inimaginables collections d'impressionnistes, qui semblent là comme exilés, comme prisonniers, extraits de cette atmosphère, de cette lumière parisienne de la fin du dernier siècle où ils sont éclos, qui sont visités, dans une sorte d'usage cérémoniel par des hordes de femmes et d'enfants qui défilent, je dois dire à quelque heure de la journée, à quelque jour de la semaine qu'on survienne, devant cette sorte d'éclat incomparable, déchirant, qu'ils prennent de leur accumulation même.

Comme si c'était là en effet, le lieu où devait *échouer* le produit, enfin, éclatant, d'un art que nous avons, il faut bien le dire, ici, particulièrement dédaigné - je veux dire au moment où il surgissait - et c'est donc une fois de plus notre passé, là, massif, qui se trouve là-bas, je dirais d'une certaine façon qui a pesé, pesé très lourdement sur quoi que ce soit d'autre qui semblerait après tout, appelé à naître dans une société qui existe depuis assez longtemps pour avoir ses *maîtres propres de culture*.

Évidemment, il y a des *petits bourgeois* de temps en temps. Je ne peux pas vous dissimuler la satisfaction que j'ai eue à voir un appartement tout entier meublé de menus échantillons de ces petites poussées comme ça de fièvre créative qui s'est intitulé elle-même de la rubrique du *Pop Art*. C'était un type qui avait fait fortune dans les entreprises de taxi et qui s'était trouvé être effectivement un des premiers à financer, c'est-à-dire à donner par ci par là deux cents dollars à ce groupe jusqu'alors dispersé de gens qui s'étaient lancés dans un certain registre.

Je ne veux pas vous décrire ni les principes, ni l'aspect, ni le style, ni... enfin ce qui rayonne de ce *Pop Art*, ce que je veux dire c'est que ce personnage... qui restait là, a entièrement meublé, habillé, son appartement, ses murs, couverts des fruits des œuvres du *Pop Art*, m'a fait un long discours, très boniment, pour m'expliquer comment il avait perçu, aidé, soutenu ce *Pop Art*. J'ai trouvé ça extraordinairement sympathique. Enfin quelque chose me paraissait dans cet art en rapport avec la société qui le soutenait.

Malheureusement quand j'ai - sans aucun *sens particulier du paradoxe*, car j'avais éprouvé à cette expérience un assez vif plaisir - *j'en ai fait part aux gens très distingués que je rencontrais à New York, j'ai senti une certaine réserve*. On me regardait d'un drôle d'œil. Je veux dire *qu'on se demandait si je ne poussais pas la plaisanterie un peu loin* car le *Pop Art pour l'instant*, semble bien - *et déjà* - *rentré dans les dessous*, et même ce qui lui a succédé, à savoir l'*Op Art*.

Bref, ce que j'appelais tout à l'heure la dominance du passé, je viens de vous l'illustrer - *j'improvise*, je m'excuse, d'être si long - je viens de vous l'illustrer dans *des champs* qui ne sont pas à proprement parler ceux qui nous intéressent mais c'est peut-être que je ne voudrais pas trop en dire, que je voudrais épargner ce qu'après tout, je ne connais qu'imparfaitement et forcément *par des gens qui eux, étaient plutôt aspirants à ce que quelque chose change* de ce que nous appellerons « le mode d'enseignement de la psychologie », voire *de la psychologie dans la médecine*, de ce qui était le statut, le mode de vie, les *habitus du psychiatre*.

« *Après tout, c'est extraordinaire* - je prends les termes propres de quelqu'un qui me parlait - *c'est extraordinaire, la facilité de la vie là-bas pour un psychiatre, on n'a vraiment pas besoin, me disait-on, de se donner de la peine pour avoir de la clientèle.* »

Et à partir de là des noms m'ont été cités - qui ne sont pas des moindres - qui sont plutôt capables d'être ceux auxquels je pourrais épingler des propos comme ceux-ci :

« *Mon Dieu, pourquoi se poser des questions, et surtout si peu que ce soit « métaphysiques », alors mon Dieu qu'après tout, tout va si bien, qu'on finit son ouvrage à cinq heures et demi, on boit son whisky, on lit un roman, habituellement d'espionnage, et qu'on se place devant sa télévision.* »

Je ne vois pas pourquoi on *reproche* à ce qui constitue une « classe sociale », d'avoir ses commodités, simplement c'est à nous de nous apercevoir de ce que cela peut comporter, bien sûr, d'inertie, d'installation.

Eh bien, quelles que soient les apparences, il ne faut pas croire pourtant, que sur ce fond, sur ce fond très particulier qui est peut-être, si je puis dire, *l'envers de ces « gratte-ciels », de cette verticalité monumentale*, qui est d'ailleurs, chose singulière n'est-ce pas, le privilège exclusif des banques. À côté de ça, il y a tout un monde horizontal qui est précisément celui habité par les gens de la classe que j'évoquai à l'instant, à savoir un monde infini, une mer de petites maisons de deux étages, parfaitement imitées du style anglais, dans lesquelles vivent, avec - mon Dieu ! - ce qu'on peut appeler tous les agréments de l'existence, un personnel considérable, qui est précisément celui qui nous intéresse à l'occasion, puisque c'est celui au milieu duquel j'étais appelé à me déplacer en pérégrin ou en pionnier comme vous voudrez.

DETROIT où j'ai passé, est une ville de 25 km de large sur 18 km de hauteur ce qui, quand on va chercher un bon restaurant entraîne un temps malgré tout considérable pour la traverser en auto. Encore que le cœur de cette ville soit constitué par un nœud d'autoroutes. À l'intérieur de ce réseau d'autoroutes, vous avez les allées dont je vous parle avec les innombrables petites maisons et toutes celles où j'ai pénétré, bien sûr - étant donné la classe des gens que je voyais - étaient fort bien meublées et plutôt encombrées d'objets d'art empruntés aux pérégrinations à travers le monde qui sont nombreuses, comme vous savez, des personnages intéressés.

Tel est pour le style et le complément de ce que j'ai appelé tout à l'heure cette sorte d'inertie passéiste et d'un passé singulier, je reviens là-dessus, car cela m'a suggéré cette forme de question : il y a une dimension du passé qui est à définir comme essentiellement, radicalement, différente de celle qui nous intéresse sous la rubrique de *la répétition*.

Le passé dans lequel elle n'intervient à aucun degré - et c'est bien un sentiment de cette sorte que j'ai eu à la rencontre de *cet extraordinaire passé* - c'est que c'est un passé sans aucune sous-jacence - de *répétition*. C'est peut-être ce côté *singulier, frappant, impressionnant* je vous l'assure, qui m'a donné, tout au moins, disons le sentiment, qui est celui, enfin, d'une pâte absolument impossible à remuer. Car *ce n'est pas dire* pour autant que je n'ai rencontré là-bas de nombreuses occasions de dialogue. Et je dirai que sur les six auditoires que j'ai eus, nommément...

- à l'Université de COLUMBIA, dès mon arrivée,
- au M.I.T. (Massachusetts Institute of Technology),
- à l'Université de HARVARD, (Center for cognitive studies),
- à l'Université de DETROIT où j'ai parlé devant le collège des professeurs, après une de ces sortes de cérémonie qui consiste en un déjeuner que l'on prend dans une salle fort confortable - qui se distingue par l'absence de toute boisson vinique dont ce n'est pas le privilège des États-Unis,
- à l'Université DAN HARBOUR à quelque 55 km de là, qui est une ville - alors j'ai parlé de l'université de Chicago : le mot ville était une métaphore pour l'université DAN HARBOUR ce n'en est pas une : la circulation de quelques 30.000 étudiants qui vivent là dans une ville quasiment spécialisée pour les recevoir.
- Et enfin à l'Université de CHICAGO,

...le public étant diversement *dosé* selon ces différents endroits :

- plus de linguistes et de philosophes,
- peu de médecins à COLUMBIA,
- mais par contre un public presque entièrement médical à CHICAGO, ceci tenant au fait d'une partie de l'université auxquels s'était adressé mon ami Roman JAKOBSON, à qui je veux maintenant ici rendre hommage pour toute l'entreprise dont il a été à la fois l'initiateur et l'organisateur.

Eh bien, je dois dire que sur ces six auditoires, j'ai eu, *en réponse* à ce que j'ai cru devoir articuler, dont je n'aurai peut-être pas le temps de vous donner idée, *en réponse*, les questions - mon Dieu - les plus pertinentes, les plus intéressantes que j'ai eues avec les professeurs de diverses spécialités avec lesquels, grâce à leur accueil, leur charmante hospitalité, j'avais ensuite, tout au long de la journée, ou lors de rencontres, dîners et autres festivités, l'occasion de m'expliquer.

J'ai eu le sentiment d'une très grande ouverture à des choses que j'apportai et qui, à leurs oreilles, étaient pourtant, incontestablement, inédites. Je parle ici du milieu universitaire. J'excepte, là comme partout, ce que nous appellerons le milieu « *Highbrow* », la haute *intelligentsia*, localisée, pour moi tout au moins, dans ce que j'ai rencontré à New York. Car à New York mon enseignement est *inédit* peut-être - mais il ne le sera probablement pas toujours - mais il est loin d'être inconnu. Mais comme on vous l'a dit sans doute déjà très souvent, New York n'est pas l'Amérique. À New York on sait parfaitement ce qui se passe ici, et la petite place que j'y tiens n'est pas ignorée.

Mais pour revenir à mes contacts avec l'université américaine, mon sentiment - confirmé d'ailleurs par mes interlocuteurs, qui m'ont dit *ce qu'il fallait que j'en attende et que je n'en attende pas* - mon sentiment est que le champ est très large des lieux et des points où vous pouvez retenir l'attention, nouer des liens, élaborer des contacts qui seront suivis, enregistrés, publiés.

J'ai rapporté quelques échantillons de revues à proprement parler intérieures à des universités et que j'ai même lus en route avec un très vif intérêt car il y a des articles excellents, de toutes sortes et de toutes espèces et on peut dire que *tout est à faire*. On peut dire aussi que *rien n'est à faire* car assurément, avec autant d'ouverture, d'accueil, voire de succès, le sentiment, le sentiment au moins actuellement général - je parle parmi mes interlocuteurs, je ne me permettrai pas d'avoir un sentiment moi-même - est qu'en aucun cas on ne changera rien à l'équilibre actuellement atteint, qui laisse *très suffisamment de liberté* à chacun *aux entourures* : une personne qui entraîne avec elle un nombre suffisant de collaborateurs, n'est certainement pas empêchée de travailler, et tout s'installe donc dans une juxtaposition de *coexistence vitale* qui semble bien pour l'instant exclure - même si l'on aspire à un renouvellement de style et spécialement dans ce qui nous intéresse, dans ce qui m'intéresse : à savoir le statut de l'enseignement de la psychanalyse - qu'on n'arrivera à rien qui ressemble à un renversement de courant, à un reflux, à un retour de marée, à tout ce que vous voudrez qui ressemble à un changement fondamental.

Néanmoins entre ce « *tout à faire* » et ce « *rien à faire* », je crois que mon penchant pour l'instant est assurément - mon Dieu - ne serait-ce qu'à la façon de relever un défi - et puis il y a autre chose dans le monde que les *États-Unis d'Amérique du Nord* - d'y faire quand même au moins quelque chose sous la forme de publication et c'est là ce que je réserverai quant à mon projet, à mes élèves plus proches.

Y ajouterai-je en deux mots, le complément, la confidence de ceci : que, au cours de ce petit *travel* qui n'est presque qu'un petit *trip*, je me suis réservé à la fin huit jours, pour mon plaisir personnel et qu'ayant projeté d'abord de le faire dans l'Ouest américain, j'ai changé mon projet, ne pouvant soudain résister à la proximité de ce pays plein de magie, je pense pour certains d'entre vous, qui s'appelle le Mexique, j'y ai été passer *huit jours*.

Je ne vous en parlerai pas longuement maintenant. Je n'y ai pas du tout eu là la vie d'un missionnaire. J'ai eu celle d'un touriste, il faut bien le dire, rien de plus. Enfin les choses que j'ai vues m'ont touché, en deux points. C'est qu'on ne peut qu'être très impressionné de voir enfin - quoi ? - quelque chose qui est bien la religion antique, puisque tout à l'heure nous en parlions de religion, de ces *têtes* qui sont toujours là absolument inchangés, le visage, et j'oserai dire le regard de ces Indiens toujours les mêmes - que ce soit ceux qui vous servent à pas discrets dans les couloirs des hôtels ou qui habitent les cabanes encore de chaume au bord des routes - ces Indiens qui ont la même figure exactement, que nous voyons figée dans le basalte ou le granit, ces fragments flottants que nous recueillons de leur art antique, ces Indiens ont là, je ne sais quoi d'un rapport qui persiste avec la seule présence sur les monuments de ce qu'on appelle improprement pictogramme, idéogramme ou autres, désignations impropres de ce que nous pouvons appeler hiéroglyphes, et aussi bien pas toujours déchiffrés, mais dont la reprise par les peintres contemporains ou les architectes...

car à Chicago il y a sur les murs d'une bibliothèque ultra-moderne par exemple,

les quatre façades entières décorées de ce que nous pourrions appeler l'usage d'épaves de ces formes significantes ... ce qui se véhicule par là me semble quelque chose d'à la fois énigmatique, et en même temps d'aussi impressionnant par cette sorte de lien invisible à travers une cassure irrémédiable qui subsiste, entre les générations qui se lèvent et celles de ces étudiants qui peuplent une université à Mexico - je dirais *la plus énorme* de toutes celles que j'ai vues - avec ces signes, ces signes avec quoi quelque chose est à jamais rompu et qui pourtant sont là, traduisant d'une façon visible, ce que je ne pourrai appeler - parce que je suis devant cet auditoire - qu'un rapport conservé avec ce qu'il y a de si sensible dans tout ce que nous savons de ces cultes antiques, cette chose à quoi n'ont rien compris, sinon par un effet d'horreur, les premiers conquérants, et qui n'est autre...

- que partout visible,
- partout présente,
- partout accrochée, comme en forme de breloque toutes les formes de la divinité qui n'est autre que *l'objet(a)*.

Nous aurons sans doute - peut-être ! - à y faire allusion par la suite et peut-être aurais-je l'occasion de vous le donner à titre, enfin, de simple illustration marginale, mais non sans doute, sans portée, à ce que je continuerai de vous en dire. Eh bien, il est inutile au milieu de tout ça de vous signaler ce que je pensais voir s'en esquisser comme conséquence. Je me suis donné un mal énorme, au cours des nombreuses années de mon enseignement, pour faire parvenir à un milieu qui n'était pas spécialement préparé à le recevoir, un certain nombre d'informations plus spécialement concernant le champ de la linguistique.

Vous avez déjà senti depuis longtemps que je peux avoir là-dessus de légères nostalgies, le résultat est que, après quinze ans de cet enseignement, j'ai mis, peut-être un petit peu avant les autres, ce petit milieu qui était celui sur lequel j'opérais, au parfum, au parfum de quelque chose qui maintenant, cavale d'elle-même partout, à tous les carrefours, à tous les coins de rue, voire sous le nom plus ou moins approprié - qu'il sera bientôt absolument, même impossible à nettoyer tellement il va être couvert de ces diverses incrustations de coquillages qui revêtent les épaves - le mot de « *structuralisme* ». C'est que c'est plutôt là qu'il va s'agir de procéder à un *très, très sérieux nettoyage* pour tout de même dire quel est le nôtre de « *structuralisme* ».

Cet effort que j'ai pu faire aussi pour rappeler les conditions de naissance et l'évolution de la science dans ce que ça peut avoir pour nous de décisif, de nous concevoir comme déterminés par cela. Il faut bien le dire, j'ai eu *la surprise* aux États-Unis de trouver une grande partie de mon programme, de ce qui est dans mon séminaire, étalé sur des murs d'une dizaine de mètres de long sous forme de petits diagrammes, sur lesquels d'ailleurs personne ne jetait les yeux, qui contenaient absolument d'une façon décisive, les dates, les points tournants et parfaitement bien expliqués dans chaque ligne de la classification des sciences et qui, si je dois le dire... je dois dire que si c'était là-bas que j'avais à enseigner, m'eussent *épargné bien des peines*. Car en fin de compte, toutes ces choses là sont au niveau du livre de poche.

C'est là l'intérêt, l'importance de ce que j'appellerais d'un certain côté, l'évacuation du passé qui est du même coup possible si nous en voyons bien la dimension propre, ce côté d'inertie, on pourrait en laisser la manipulation aux ouvriers de la pelle. Il faut bien le dire, ceci n'est du tout une perspective de *despise*, de mépris. Ce qui apparaît là-dedans au contraire de plus certain, c'est ce que ça dégage concernant notre propre essence. Parce qu'à partir du moment où le passé, à l'état de pur passé, est là-bas existant, local, sous sa forme parfaite, car comme je vous le démontrerai tout à l'heure - la peinture de l'université de Chicago - il existe plus parfait qu'il n'a existé.

La création impressionniste est là comme une mouche prise dans l'ambre, dans une perfection de statue qu'elle n'a jamais eue ici. Au regard de ce passé *qui est nous* en quelque sorte, dont on nous délivre, il y a tout un côté de nous-mêmes, qui nous en reste, qui est bien *nous* tels que nous sommes actuellement et qui n'en est que le *ratage*. Pour le voir porté à la caricature, c'est encore à Mexico qu'il faut aller et à l'hôtel Del Prado s'installer devant une fresque qui a la taille de cette paroi de notre pièce ici, qui est de Diego RIVERA et qui s'appelle : [Un rêve de dimanche après-midi sur l'Alameda](#).

L'*Alameda*, c'est la sorte de *Tuileries* de Mexico et la figure que nous prenons sur ce panneau, je ne vais pas vous le décrire, *procurez-vous en des photographies, elle est bien instructive*.



Voilà donc ce que je crois que nous pouvons apprendre en allant aux États-Unis et aussi bien sur le sol entier de cette noble Amérique, c'est *la figure* de tout ce qui a été manqué, au passé, c'est *la figure* en quelque sorte rétroactive d'une adhérence à quelque chose qui n'a jamais été vécu, et qui comme tel ne peut pas l'être, sous aucune forme, si l'on se laisse aller un peu à quelque mouvement que ce soit qui soit celui de l'espoir, d'une vivacité, d'une création *assurément*.

Tout ce qui vous reste d'un pareil contact c'est une impression vraiment écrasante de ce qu'il peut y avoir de lourd à soulever dans notre monde.

De quoi leur ai-je parlé ? Il est bien certain que je ne leur ai pas fait à proprement parler un séminaire. Quoique mon enracinement dans un certain style n'étant pas si possible à rompre d'un seul coup, c'est à ce penchant, cette habitude, voire ce besoin que j'ai pris d'une certaine façon de crocher mon audience que je dois - à mon étonnement, je dois dire - de n'avoir pu en aucun cas me résoudre à leur parler en français, et chose curieuse, d'être vraiment arrivé à leur parler en anglais.

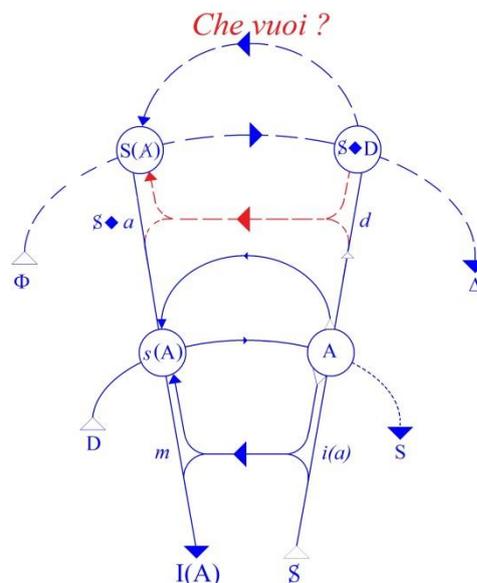
L'habitude que j'ai de suivre sur vos visages l'effet assez particulier de cette parole, ne m'a pas semblé extrêmement différente de ce que j'éprouvais devant ces auditoires, à savoir que leur visage captif, sinon illuminé me donnait bien le sentiment que quelque chose de cet anglais n'était pas de telle nature qu'ils n'en reçussent pas l'impression d'un langage articulé. Voilà !

Alors je leur ai parlé - je vais vous dire ça en deux mots puisqu'on va se quitter dans quelques instants - j'ai un peu centré les choses, parce qu'il fallait bien me faire entendre, sur quelque chose qui m'a paru percutant. Et puis moi, vous comprenez, je suis dans mon *objet(a)*, pour l'instant, j'essaie de vous l'amener comme ça, en route et de vous le faire glisser dans un certain nombre de chaussettes, et d'où il nous doit ressortir de telle ou telle façon. Nous verrons ça, nous reprendrons ça la prochaine fois.

Il fallait bien que je retourne aux *bases*. Et après tout, ça m'a permis de les rassembler *ces bases*. Non pas, bien sûr que je les laisse, comme ça, aller à la dérive. Mais enfin pourquoi pas : ça m'a peut-être permis de prendre le module d'un discours plus regroupé, plus simple aussi, plus percutant, encore que *le coup de marteau* ne soit jamais absent de ce que je vous raconte. Peut-être qu'après tout, j'en ferai un petit recueil qui ne sera peut-être pas si mal adapté à des oreilles américaines puisque c'est à des oreilles américaines que je l'ai mesuré.

Eh bien, j'ai cru devoir partir de quelque chose qui est tout de même un trait *sensible*, un trait *facile* à faire entendre et qui n'est pas nouveau, bien sûr pour vous, c'est celui de la distinction de *la demande et du désir*. Évidemment en anglais - je me vantais de m'être fait entendre - c'est évidemment avec un vocabulaire et des raffinements syntaxiques plus réduits que j'ai été amené à parler. Il est tout à fait facile de faire entendre à des gens qui vous écoutent, quand on leur demande quelque chose, qu'ils aient à se méfier : *que ce n'est pas toujours ce qu'on vous demande qui est justement ce qu'on désire que vous donniez*.

Il suffit d'avoir un petit peu la moindre expérience, il suffit d'avoir une petite amie pour que cette vérité soit immédiatement perceptible et après ça vous pouvez entrer dans *des considérations structurales*. Oui, parce qu'à partir de ce moment-là, bien sûr, vous pouvez montrer que *le désir doit être extrait de la demande*, et qu'il y a ce second temps, que la demande est articulée dans l'inconscient. Il suffit là de faire référence aux vérités que je vous ai *rappelées depuis toujours* et qui consistent simplement à ouvrir les premiers livres de FREUD.



En fin de compte, il n'est pas impossible, même devant un auditoire américain, d'introduire l'inscription de la formule qui est au coin en haut et à droite de mon graphe à savoir :  $S \diamond D$  (S barré dans son rapport à la demande) à savoir que c'est précisément là que s'accroche la division du sujet.

Ce qui est évidemment réintégrer cette *division du sujet* au même plan, au même niveau où FREUD a introduit la division de l'inconscient et du préconscient, supprimer la distance qui sépare ce début de son œuvre, de ce point qui est son point de chute, le *splitting de* ce qu'il appelle l'*ego*, c'est-à-dire le *splitting du sujet*, pour montrer par exemple, à cette occasion, que la remarque que FREUD fait « *que dans l'inconscient ne fonctionne pas le principe de contradiction* », est une remarque qui n'est que de première approche, inadéquate en un sens, si elle va jusqu'à impliquer qu'il n'y ait pas de *signe de négation* dans l'inconscient. Car nous savons tous, et à lire les textes de FREUD lui-même, que la négation a - je ne dis pas dans l'inconscient, ça ne voudrait rien dire, mais dans *les formations de l'inconscient - des représentants* tout à fait repérés et clairs.

*La prétendue suspension du principe de non contradiction au niveau de l'inconscient, c'est simplement cette fondamentale splitting du sujet.*

Il y a quelque chose d'autre que j'ai mis au premier plan de mes discours et qui suit, comme un grain de chapelet suit l'autre, *cet abord par la différence de la demande et du désir, c'est la désignation du point* - qui est le même point de rendez-vous d'où je suis parti tout à l'heure, au reste concernant les rapports du savoir et de la vérité - c'est que ce que FREUD nous apporte, *c'est la désignation du lieu d'incidence d'un désir* particulier et qui est le *point* par où la sexualité entre en jeu comme fondamentale dans le domaine qu'il s'agit de définir et que *ce point s'appelle le désir de savoir*.

C'est parce que *la sexualité entre en jeu d'abord par le biais du désir de savoir* que le désir dont il s'agit dans la dynamique freudienne est *le désir sexuel*. C'est parce qu'il entre en jeu sous les espèces, que déjà avaient repéré et non sans motif les esprits religieux, c'est parce que la *cupido sciendi* a été située là où il fallait par FREUD que tout est changé dans la dynamique de l'éthique :

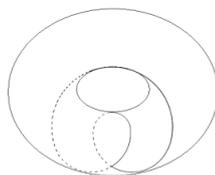
- que les autres désirs, *le désir de jouissance* et *le désir de domination* s'avèrent n'être pas du même niveau,
- que l'un se trouve dans cette position dépendante d'être au niveau du narcissisme,
- que l'autre - *désir de jouissance* - est précisément là pour nous manifester ce que j'appellerai la duplicité du désir.

Car loin que *le désir* soit *désir de jouissance*, il est précisément la barrière qui vous maintient à la distance plus ou moins justement calculée de *ce foyer brûlant*, de ce qui est essentiellement à éviter pour le sujet pensant, qui s'appelle *la jouissance*.

Irais-je jusqu'à vous dire que j'ai amorcé pour eux ce qui sera le pas suivant de ce que je vais avoir à exposer devant vous. À savoir, tenant compte de ceci dont bien sûr je n'ai pu que parler dès l'abord, à savoir du lieu de l'Autre, point de position de *la vérité*, comme lieu où est mise en question *la vérité de la demande*, comme lieu aussi où apparaît et surgit du même coup la dimension du *désir*, j'ai pu amorcer ce qui - je viens de vous le dire - va être la suite de mon discours et qui consiste à préciser ceci : que le désir, ce désir dont d'abord je vous ai articulé le lieu disant que le désir c'est d'abord le désir de l'Autre, *la topologie* va nous apprendre à mettre en fonction *cette sorte de retournement* qui est proprement celui que j'essaierai de vous manifester au niveau que je vous montrais, tels qu'ils sont, tel qu'il est faisable - *comme on retourne un gant* - au niveau de *la structure du tore* : que si le désir est à repérer, à mesurer en fonction d'une demande de l'Autre, ce que *la structure* va nous permettre de voir, la structure qui est *la structure du tore*, c'est qu'il y a un *fondement structural* parfaitement...

je minimise en disant qu'il est *illustré* par *la structure du tore* : il est soutenu par *la structure du tore, le tore est la substance, l'ὑποχείμενον* [upokeimenon] *de la structure* dont il s'agit concernant le désir, le *tore* peut apparaître, avec évidence, c'est ce que je vous montrerai à bout de craie la prochaine fois

...que s'y inscrit de la façon la plus claire *le rapport* qu'il y a du soutien d'un désir, non pas à la demande mais à la demande répétée ou à *la double demande*. Et le fait que cette figure, qui est proprement celle que je vous dessine ici :

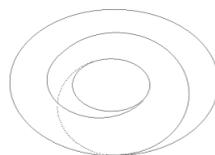


2 D + d

le retournement de la structure du tore peut manifester, matérialiser sous vos yeux ce qui s'en peut obtenir...

et nous verrons ce que signifie retournement en fonction de ce qu'il arrive du retournement quand il s'agit des autres *structures topologiques* à savoir du *cross-cap* et de *la bouteille de Klein*

...ce retournement étant opéré, nous avons *deux désirs* en rapport avec *une demande*.



2d + D

Cette duplicité du désir par rapport à la demande est à la racine de tout ce qui, dans le champ analytique s'étend aussi loin que ce qu'on appelle confusément ambivalence et qui peut seule trouver là sa raison. C'est ce que la prochaine fois, j'aurais l'occasion de vous développer d'une façon plus ample. Et vous voyez d'ores et déjà que ce dont il s'agit c'est de la fonction d'une coupure, que dans ces trois formes que j'aurai à reprendre sous cet angle, c'est la même forme de coupure, à savoir ce que j'ai appelé l'*S* ou *le huit inversé* qui nous en donne la clé et la forme, et qu'il y a des fonctions différentes.

Bref, pour conclure et dire ce que j'essayais avant tout de faire passer aux oreilles de mon auditoire aux Amériques, c'est qu'il est un domaine isolable, dans le champ appelé jusqu'ici psychologique, qui est le domaine de ce qui est déterminable comme champ du langage et effet dans ce champ de ce qui est la parole, que ceci est définissable : c'est *la fonction du sujet. Fonction du sujet qui n'est pas, comme j'ai pu le voir écrit récemment, fonction d'absence mais fonction au contraire de la présence intense de quelque chose de caché.*

Ce qui est ce qui nous ramène au fondement freudien de l'inconscient et ce qui est ce sur quoi je vous quitterai aujourd'hui en vous donnant rendez-vous pour le séminaire ouvert de la semaine prochaine.

Diego RIVERA



*Je rappelle aux quelques-uns d'entre vous qui n'étaient pas là la dernière fois que l'administration de l'École m'a chargé de vous demander de ne pas fumer : de ne pas fumer, cher Alain. C'est une demande de l'administration de l'École.*

Cette dernière fois donc, je vous ai parlé, au premier abord de ce que je pouvais en donner immédiatement, de ma visite aux Amériques. C'est là un sujet qui n'a pas fini, je pense, de porter ses fruits, ou ses conséquences, dans la suite de ce que j'aurais à vous dire. Pour *aujourd'hui*, nous le laisserons radicalement de côté - *On m'entend au fond ? Pas très bien* - et que donc ce sujet je ne le reprendrai pas *aujourd'hui*.

Je n'ai pas parlé que de cela la dernière fois et pour ce que j'ai dit d'autre, je me suis aperçu que j'avais mis, disons certains, dans l'embarras, pour ne pas dire produit chez eux quelque scandale. En effet, j'ai touché à deux points : le premier, à cause de l'article de Michel TORT, j'ai dit, j'ai tenu sur le plagiat quelques propos qui m'ont valu la manifestation d'un *étonnement*.

« *Comment* - a pu me dire l'un des meilleurs de mes auditeurs - *pouvez-vous faire bon marché, comme vous l'avez énoncé, du plagiat ?* » Répétant ce que pourtant j'avais *dit* depuis longtemps, depuis très longtemps, depuis toujours - ceux-là le savent qui me suivent depuis l'origine - qu'il n'y a pas de propriété des idées.

« *Est-ce que vous ne semblez pas tenir beaucoup vous-même, que de ce qui vous est dû, hommage, à l'occasion, vous soit rendu ?* » Je crois qu'il y a là un point à préciser : si en effet il est bon qu'à chacun, pas seulement à moi, hommage soit rendu de ce qu'il peut apporter de nouveau dans la circulation de ce qui s'articule d'un discours cohérent, ceci ne peut être que du point de vue de l'histoire, et d'une façon, qui doit y rester limitée.

Qui donc songerait, faisant un cours de *mathématiques*, à rendre à chacun des initiateurs de ce qu'il est amené à articuler dans son cours, sa place et son dû. Tout ceci reste assimilé, réintégré, repris, généralisé ou particularisé selon les cas, et d'une façon, après tout, qui se passe fort bien de toute référence au premier temps de la mise en circulation d'une démonstration ou d'une forme. C'est pourquoi j'ai entendu, déplacer l'accent sur ce que j'ai appelé, d'une façon plus ou moins propre, « *détournement d'un mouvement de la pensée* ». Ceci est bien *autre chose*.

*Quand un discours*, dans ce qu'il a de conquérant, de *révolutionnaire* pour appeler les choses par leur nom, *est en train de se tenir*, et de nos jours nous savons où ces discours se tiennent, en reprendre *les opérations* voire même *le matériel* pour l'orienter à des fins qui sont proprement celles d'où il entend se distinguer, c'est là qu'au moins serait-il nécessaire de *rapporter* les éléments du discours, là où on les a pris et où ils ont été créés, orientés, à une fin parfaitement articulée et claire, et qui est celle qu'on entend desservir.

Si l'analyse est une opération qui se poursuit en référence à la science, et en tant que re-posée d'une façon entièrement orientée par l'existence de cette science, *la question de la vérité*, cette interrogation est par l'analyse portée à son maximum : au minimum d'étroitesse, précisément, qui correspond à cette visée que *c'est la science qu'elle interroge*.

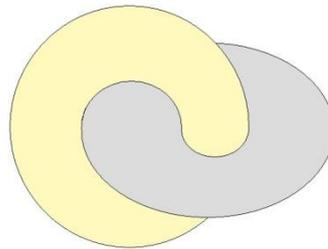
Si sur cette *question de la vérité*, c'est la religion qui doit donner la réponse, que ne le dit-on ouvertement ! Mais alors qu'on ne se targue pas de la position du philosophe, qui jusqu'à ce jour, précisément n'a jamais varié de s'en distinguer, de cette réponse religieuse. Personne n'a encore osé faire de FREUD un apologiste de la religion.

Pour quelqu'un, ne pas reconnaître que c'est moi qui lui ai appris à lire FREUD, alors que cette opération est en cours, pour en détourner l'incidence - de cette lecture sur les sables du désarroi de la pensée spiritualiste : ceci est proprement une malhonnêteté, non pas d'écrivain qui dérobe tel ou tel passage du discours d'un confrère, mais de philosophe. C'est à proprement parler une *trahison philosophique* à laquelle je ne donnerai pas cette sorte de grandeur qui serait de révéler ce qu'il peut y avoir à partir d'un certain moment de *malhonnêteté foncière* dans la position philosophique elle-même, si elle ignore combien *la psychanalyse* la renouvelle.

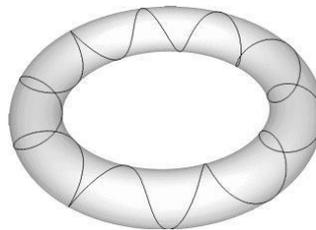
Dans ce cas, c'est simplement *une malhonnêteté débile, un manque absolu de sérieux, un pur désir de parade*, dont je remercie M. TORT d'avoir démontré l'inopérance et le ridicule. J'ai parlé ensuite d'autres choses *que j'ai à peine amorcées*. J'ai parlé du retournement introduisant ce que j'ai à vous dire aujourd'hui sur le plan topologique, et ma foi, de ce retournement il s'est trouvé que certains se sont sentis un tant soit peu retournés : c'est qu'à la vérité, *dans un certain contexte* les mots portent, et que là encore nous nous trouvons, bien sûr, rapportés à ce qu'il en est, non tant de l'usage des idées, mais de l'usage des mots.

Prendre un mot comme support *d'un nœud du discours* n'est assurément pas une opération inoffensive puisque ce mot a déjà pu être pris dans un autre discours. C'est un autre niveau de la fonction de l'homonymie et dans certains cas, il peut en effet en porter avec lui certaines conséquences.

Ce retournement, que j'ai donc amené au jour, ou plutôt *ramené*, comme vous allez le voir, à propos de *la figure du tore*, j'ai cru pouvoir le faire d'une façon assez rapide croyant qu'au moins dans une partie de mon auditoire, on se souvenait qu'à la fin de l'année 1962 - c'est le séminaire 1961-62, sur *L'Identification*, celui où j'ai mis au jour la fonction fondamentale du *trait unaire*, de la coupure et où, introduisant déjà la fonction des différentes formes topologiques dont je vais avoir à parler aujourd'hui, à propos du tore, le 30 Mai 1962 exactement j'ai expressément montré comment s'articulaient deux champs qui étaient proprement ceux de deux *tores*, si vous voulez, pris l'un dans l'autre, telle que cette figure peut le représenter et, comme je l'ai longuement détaillé, comment il est possible de voir, dans les roulements de l'un sur l'autre, roulements dont il est *démontrable* qu'est spéculativement possible la possibilité d'un entier décalque de tout ce qui peut se dessiner sur l'un, au cours de ce roulement sur l'autre...

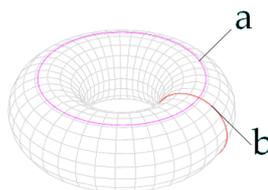


Avec ce que ceci comporte, c'est que *la coupure suivante*, dont j'ai montré l'importance parce que c'était précisément là ce sur quoi j'ai - pendant cette année - longuement insisté, que *la coupure suivante*, que nous avons appris à traduire comme le chemin entourant si l'on peut dire le corps du tore, *c'est la demande*.



Et comment il est nécessaire qu'une demande qui se répète dans cette forme d'équivalence, ne puisse se former que...  
 je m'exprime dans *des termes imagés et simples* de façon à bien me faire entendre de cet auditoire qui n'est pas forcément initié aux formes proprement mathématiques qui donneraient à ceci sa rigueur  
 ...à faire, si je puis dire, *le tour de ce trou central*, qui est la propriété topologique essentielle du tore, celle qui introduit dans *son extérieur*, cette énigme de contenir *un intérieur par rapport à l'intérieur du tore*, ou si vous voulez, d'une façon plus rigoureuse, de permettre *que des circuits fermés à l'intérieur du tore, s'enchaînent ou se bouclent par rapport à des circuits fermés qui sont extérieurs*.

Je vous l'illustre, voici, je vais le faire dans une autre couleur : voilà *un circuit fermé à l'intérieur* [b], vous voyez que c'est un tore. Il est possible de faire *un circuit fermé à l'extérieur* [a] qui soit bouclé avec le circuit fermé intérieur :



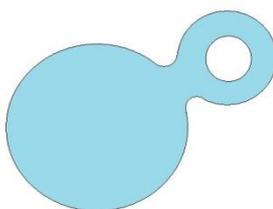
Ce qui est strictement impossible dans la formule topologique qui forme depuis toujours le modèle sur lequel s'articule la pensée de *l'intérieur et de l'extérieur*, qui est *la sphère* : quelque circuit fermé que vous fassiez à l'intérieur de la sphère, il ne sera jamais bouclé avec un circuit fermé extérieur.

Cette forme topologique étant restée longtemps la forme prévalente pour toute conception de la pensée, et restant par exemple, immanente à l'usage des cercles d'EULER en logique, c'est précisément là l'intérêt des nouveautés topologiques que je promeus devant vous : le fait de vous montrer de quel usage elles peuvent être pour résoudre certaines impasses des problèmes qui nous sont à nous posés par la topologie de notre expérience, et qui trouvent dans ces nouvelles formes topologiques leur support et leur solution.

Que ce retournement soit bien un retournement, ceci peut se voir aisément, et je le dis tout de suite. C'est de l'ordre, semble-t-il, de la récréation mathématique que de le représenter, comme je vais vous le représenter.

Néanmoins cela garde tout son intérêt et toute son importance. Comme je ne pourrais pas l'insérer aisément dans la suite de mon discours, je vais vous en donner tout de suite l'image. Considérez simplement ceci comme une introduction à ce qui va vous être dit d'une façon plus cohérente et plus développée.

Ce n'est pas simplement d'un autre tore qu'il s'agit dans celui-ci qui peut servir de décalque à ce qui est inscrit sur l'autre. Topologiquement, un tore est quelque chose de tout à fait équivalent à ce qu'on appelle en topologie l'insertion sur une sphère, d'une poignée.



Vous voyez bien que par transformation continue comme on s'exprime dans certains manuels, c'est exactement la même chose, un tore ou une poignée, que cette espèce de cloche fermée. À partir de là, il vous sera aisé de comprendre la légitimité du terme de *retournement* si nous donnons à ce mot, *son sens intuitif*, son sens intuitif dont ce n'est pas pour rien qu'il évoque la manipulation, la manœuvre, la main, cette main qui est présente jusque dans le terme allemand pour désigner ce traitement : *Handlung*. La faveur que nous pouvons y trouver est justement celle, sinon de complètement réduire à ce qu'il y a de prévalence visuelle dans le terme d'intuition, tout au moins de le faire reculer.

Déjà les stoïciens en avaient senti l'importance et la nécessité - certains d'entre vous savent ce qu'ils faisaient de la main ouverte, de la main fermée, du poing, voire justement de ce retournement que la main image. Ici, c'est à proprement parler à cette sorte de retournement qui est lié à l'usage de la main, retournement de la peau qui la recouvre, le retournement du gant pour l'appeler par son nom, que nous faisons référence. Ce fait qu'un *gant droit retourné fasse un gant gauche*, et plus exactement fasse l'image du gant dans le miroir, pour autant que l'image du gant dans le miroir c'est le gant de l'espèce opposée, voilà qui est le point de départ de l'intérêt que nous portons à ce terme de retournement.

N'oubliez pas que cet exemple intuitif est proprement ce qui a nécessité pour KANT<sup>131</sup>, certains des amarrages de son esthétique transcendante. Je ne m'y arrête pas plus longtemps pour l'instant mais consultez le chapitre qui, si mon souvenir est bon, est le chapitre treize des *Prolegomènes à toute métaphysique future*<sup>132</sup>. Vous en verrez l'importance qui va s'enraciner plus loin dans toute la discussion entre LEIBNIZ et NEWTON sur la nature de l'espace.

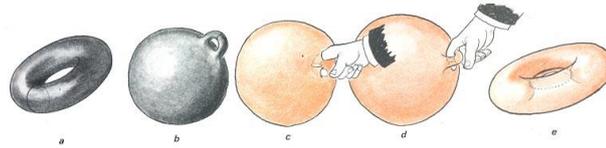
Pour le cas de *notre sphère avec la poignée*, elle est uniquement là, surtout sous cette forme, pour vous rendre sensibles à ceci : qu'un tore est tout aussi retournable qu'un quelconque support *d'homologie sphérique* tel que le gant.

Car le gant, vous le voyez bien, n'est pas dissemblable, quant à sa topologie, d'une sphère, il suffit que vous souffliez assez fort sa baudruche pour le voir se réduire à une forme sphérique.

Le tore est retournable également. Il suffit en effet, pour que vous le voyez tout de suite, que passant par une ouverture quelconque votre main, vous alliez accrocher l'intérieur de la poignée pour voir ce qui s'y passe. Voici maintenant ma sphère ouverte pour ma main et retournée.

131 Emmanuel Kant : *Critique de la raison pure*, Paris, Flammarion, 2006.

132 Emmanuel Kant : *Prolegomènes à toute métaphysique future...*, Paris, Vrin, 1968, I<sup>ère</sup> partie, § 13.



Ici vous voyez se dessiner, avec deux trous dans la sphère, ce qui pourrait apparaître être une *poignée intérieure*. Je vais mettre mon doigt, ici à l'intérieur de cette *poignée intérieure*. Il vous est du même coup immédiatement sensible je pense, qu'à *tirer là-dessus*, vous voyez se produire, se reproduire, une poignée extérieure. Il n'y a pas de poignée intérieure insérable sur une sphère. Toute poignée est toujours une poignée extérieure.

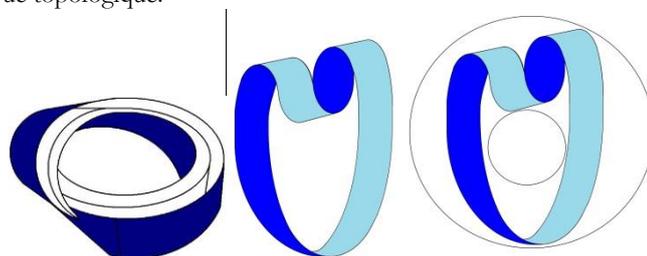
La seule différence avec la première, celle qui est ici, sera de se profiler ici dans un axe sagittal par rapport à vous, alors qu'elle était ici transversale, autrement dit, de même que les deux tores précédents, d'être l'un par rapport à l'autre dans une position de déplacement *d'un quart de tour*, non pas d'un demi tour, comme dans *une translation* qui tenterait d'en reproduire l'équivalent, mais d'un quart de tour. *Ce quart de tour est très important car il est irréductible à toute translation spéculaire.*

Néanmoins, il reste, au niveau du tore, que quelque chose n'apparaît pas aussitôt, qui nous détache des possibilités particulières qui font que *le retournement* - la substitution de l'endroit à l'envers et inversement - est quelque chose qui reproduit *la formation spéculaire*. On pourrait dire ici qu'on trouve quelque chose qui, *à ce quart de tour près*, ferait de *l'image retournée du tore*, après tout quelque chose qui n'est pas *réellement*, qui n'est pas *fondamentalement* différent du point de vue *topologique* et qui en donne encore en quelque façon, *un équivalent spéculaire*.

Je le répète, c'est à ce déplacement d'un quart de tour près, dont nous allons mieux voir, à rapprocher le tore des formes topologiques de sa famille, qu'il est déjà quelque chose qui sépare le tore de toute surface d'homologie sphérique concernant cette relation à l'image spéculaire. Nous allons le voir maintenant plus en détail. Mais pour ne pas faire baisser, si je puis dire, votre attention, à m'étendre sur ce qui fait la force générale de ces aspects *topologiques* qui se distinguent de *la sphère*, je vais tout de suite matérialiser pour vous ce dont il s'agit. Il s'agit *du rapport d'un décalque à l'image spéculaire*, vous n'avez qu'à vous reporter à ce que j'ai déjà - suffisamment, je pense - manipulé devant vous de la *surface* ou de la *bande de Möbius*, pour vous rappeler à la fois ce que je vous en ai dit, et ce qui en vient aujourd'hui dans mon explication.

Si la *surface de Möbius* se fait de *joindre les deux extrémités d'une bande après un demi tour*, et *s'il en résulte* - ce que je vous ai dit en son temps - *une surface unilatère*, vous pouvez vous souvenir de ce que je vous ai dit, ici dans mon cours, il y a déjà deux ans<sup>133</sup>. C'est à savoir que pour recouvrir cette surface, pour en faire l'équivalent et le décalque il faudra que vous en fassiez deux fois le tour, c'est-à-dire que, partant d'un point, ou d'une ligne transversale qui est celle-ci vous arrivez après un tour, à être à l'envers du point d'où vous êtes d'abord parti, et qu'il faut que vous fassiez un second tour pour revenir conjointre votre décalque à la ligne dont vous êtes parti.

Vous aurez donc un décalque, une surface collée à la première, qui aura diverses propriétés, dont la première d'abord est d'être pour nous - pour parler rapidement - deux fois plus longue que la première, d'autre part d'être complètement différente d'elle, du point du vue topologique.

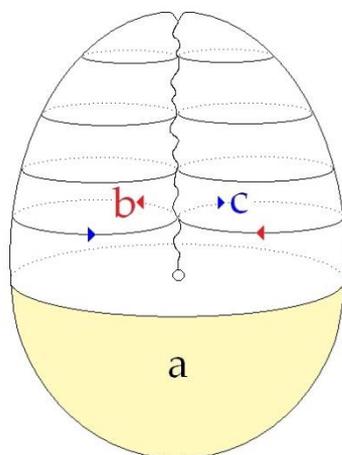


Elle n'est ni *homéomorphe*, ni *homéotope*, elle n'est pas *homologue*, car elle - au lieu de se conjointre à elle-même, après un demi tour, une demi torsion sur elle-même - elle est conjointe à elle-même d'une *torsion complète*, ce qui aura pour effet de vous la présenter de la façon que je peux facilement reproduire en coupant - j'ai déjà maintes fois fait ce geste - celle-ci par son milieu, à savoir quelque chose qui se présente comme une double boucle, laquelle est conjointe d'une façon bien particulière qui reste à préciser, qui n'est pas n'importe laquelle mais dont je vous ai déjà dit, et montré qu'elle a pour *propriété* d'être applicable sur la surface d'un tore, d'une façon qui reproduit exactement la double boucle et l'inclusion du trou central dans cette boucle, qui est exactement celle-ci. Cette différence qu'il y a, du décalque radical à ce dont il part, c'est là proprement ce sur quoi repose cette distinction que je fais qu'en parlant de *l'objet(a)* je dis *qu'il n'est pas spéculaire*.

133 Séminaire 1964-65 : « *Problèmes cruciaux...* » séance du 09-12-1964

L'objet(a) étant précisément de la bande de Möbius, vous le savez :

- ce qui la complète et ce qui est son support,
- ce qui ferme la bande de Möbius pour donner cette surface complétée auxquels sont donnés légitimement les noms divers du *plan projectif* quelquefois ou mieux encore, dans le cas où nous la représentons... cette construction que j'ai maintes fois représentée devant vous sous cette forme dont vous savez qu'elle représente l'entrecroisement de ce qui est la surface qui se gonfle ici dans la partie inférieure [a] de cette baudruche, l'entrecroisement de cette surface avec elle-même qui ici passe derrière [b], de même ici celle-ci passe derrière [c]



...c'est ce qu'on appelle le *cross-cap*, la *partie supérieure*, ou plus exactement, quand nous avons - comme dans cette figure - amputée de la partie sphérique inférieure ou calotte, ceci représente ce qu'on appelle le *cross-cap*, ou autrement dit la *mitre*. L'ensemble de la figure, si vous voulez, appelons-là - pour ça, pour cette forme représentée - sphère mitrée.

Ce qui donne une actualité singulière, si vous me permettez un peu de fantaisie, aux représentations de DALI des évêques morts sur la plage de Cadaquès. Quoi de plus beau, semble avoir deviné DALI, qu'un évêque statufié, pour représenter ce qui nous importe ici à savoir le désir.

Cette propriété générale d'un certain nombre de fonctions topologiques, de se présenter, avec une distinction plus ou moins apparente, dont je pense ici vous avoir fait saisir, au niveau de la *bande de Möbius*, le caractère s'imposant, alors qu'il peut être, dans certaines des autres formes, plus larvé - voilà ce qui est essentiel à distinguer, et qui pour nous, nous dirige vers ce que, pour parler rapidement nous appellerons si vous voulez « *les formes mentales* » qui sont celles auxquelles nous devons accommoder notre expérience, ce qui est là seulement une approche de la question, laquelle est celle-ci : quel est le rapport de cette structure avec le champ de notre expérience ?

Quelqu'un m'a demandé récemment si - j'entends quelqu'un qui n'est pas de notre domaine, qui est un mathématicien fort distingué, dont j'ai l'honneur d'être l'ami depuis quelques temps et que certains ici connaissent, au moins par la liaison que j'ai commencé d'établir entre eux et lui - ce quelqu'un qui n'a pas du tout été inattentif à la sortie du premier cahier du cercle épistémologique m'a posé certaines questions sur tel ou tel texte de M. MILNER ou de M. MILLER et s'est inquiété, en quelque sorte, de ce dont il s'agissait, à savoir si c'était de *modèles mathématiques* ou même de *métaphores*.

J'ai cru pouvoir lui répondre que les choses dans ma pensée allaient plus loin, et que les structures dont il s'agit ont droit d'être considérées comme de l'ordre d'un *ὑποκείμενον* [*upokeimenon*], d'un *support*, voire d'une *substance* de ce qui constitue notre champ. Le terme donc de « *forme mentale* » comme toujours est là d'approche, est inapproprié.

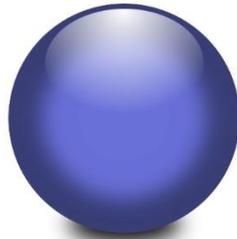
N'oubliez pas pourtant que celui qui a introduit de façon éminente cette question de la révision des formes topologiques comme fondement de la géométrie, Henri POINCARÉ pour le nommer, et ses publications qui commencent comme vous le savez, au compte-rendu de la *Société de Mathématiques de Palerme*. Entendez bien qu'il s'agissait là de quelque chose qui nécessite, chez le mathématicien lui-même, une sorte d'exercice, d'exercice d'auto-brisure des cadres intuitifs qui lui sont habituels et qu'il admettait que dans ces références, il y avait la source d'une sorte de conversion de l'exercice intuitif de l'esprit qu'il considérait comme non seulement fondamental mais nécessaire à l'inauguration de cette révision.

Disons maintenant quelles sont *les formes* dont il s'agit et quelles sont celles qui vont nous servir. *Elles sont au nombre de quatre, dont brièvement*, à l'usage de ceux pour qui ces termes ont un sens, je dirai que le caractère commun est que la caractéristique dite d'EULER-POINCARÉ, précisément que je viens de nommer, y est égale à zéro [ $F - A + S = 0$ ]. Je ne vais pas vous dire ce que c'est que cette caractéristique d'EULER-POINCARÉ, néanmoins je vais tout de même vous en donner une pointe, un aperçu, sans ça, à quoi bon la nommer. Commençons d'abord par énumérer ces quatre formes qui sont :

- *le cylindre*, ou le disque troué, ce qui *topologiquement* est exactement la même chose,
- *le tore*,
- *la bande de Möbius*
- et *la bouteille de Klein*.

Ces quatre formes topologiques ont cette constante d'EULER-POINCARÉ.

Pour vous donner l'idée de la différence qu'il y a entre ces surfaces et celle de la sphère, je vous rappellerai que la sphère - j'ai mis des ombres pour la rendre plus mignonne -



la sphère et tout ce qui lui est homologue, à savoir par exemple tous les polyèdres que vous connaissez qui peuvent s'y inscrire car quelle que soit la complication de ces polyèdres, ils sont homologues à une sphère : si vous faites à l'intérieur de la sphère, par exemple, un tétraèdre, vous verrez qu'il n'est pas de nature essentiellement différente, il n'y a qu'à souffler dans le tétraèdre assez fort pour qu'il devienne sphérique.

Eh bien, l'une des incarnations de cette constante d'EULER consiste à prendre, quand il s'agit du polyèdre :

- le nombre de ses faces :  $F$ ,
- le nombre de ses arêtes :  $A$ ,
- et le nombre de ses sommets :  $S$ ,
- et à y colloquer alternativement le signe plus et le signe moins, par exemple :  $F - A + S$ .

Je mets ici un signe moins et ici un signe plus et nous avons pour ce qui est du tétraèdre :  $+4 - 6 + 4$ . Vous voyez que ceci donne exactement pour résultat le chiffre **2**. C'est précisément parce que si vous faites, n'est-ce pas :  $4 - 6 + 4$  ça fait **2**, vous pouvez vérifier ceci à propos de *n'importe quel polyèdre*.

Si je vous ai mis le plus simple, c'est pour ne pas vous fatiguer, si vous prenez un dodécaèdre, le résultat sera le même. Mais si vous faites un polyèdre quelconque qui soit inscrit dans un tore, vous vérifierez facilement qu'à faire la même opération, à savoir l'addition des faces avec les sommets, et la soustraction des arêtes, vous aurez **0**.

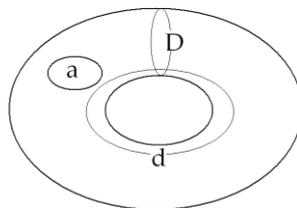
Maintenant, quel est l'usage que nous pouvons faire de ces quatre éléments topologiques, respectivement :

- *le cylindre*,
- *le tore*,
- *la bande de Möbius*,
- *la bouteille de Klein*.

C'est là que nous allons venir maintenant, et vous parlant de cet usage, il faut d'abord que je mette l'accent sur certaines des propriétés, l'usage viendra après. Impossible de vous en jeter à la tête, si je puis dire, tout de suite la valeur opératoire, dans telle ou telle de nos références. Impossible de vous en donner *la translation, la traduction* tout de suite, si d'abord je ne mets pas en valeur ce qui les distingue l'une de l'autre et ce qui leur donne ces précieuses propriétés, qui ne sont autres, je vous le répète que les propriétés mêmes de notre champ, que nous voyons ici en raison du fait que ces figures ne sont pas quoi que ce soit que vous puissiez légitimement traduire par ce par quoi, je suis pourtant forcé de vous les *représenter*.

À savoir par quelque chose qui s'intuitionne, mais par quelque chose qui dans toute sa rigueur, ne s'articule que de référence symbolique, et d'une formulation qui ne se supporte que de l'usage plus ou moins élaboré et combiné de ce que j'appellerai des *lettres*. Pour autant qu'une théorie des ensembles pourrait ici vous amener à ce chapitre particulier de la topologie qui nous attache dans l'occasion, je pourrais entièrement vous le développer au tableau sous la forme *d'une série de formules* qui ne se distingueraient pas à votre regard de l'usage commun *des formules algébriques* et que ça serait évidemment *d'un cheminement* beaucoup plus sûr, pour l'usage que nous pourrions en faire.

Autrement dit, il importe, concernant ces surfaces, que vous fassiez la distinction dans votre esprit de ce qui est de *la surface locale*, et de *la surface globale*. Il est de la conséquence de votre capture par ce qui s'appelle l'intuition, autrement dit l'imaginaire, que vous pensiez ces surfaces comme des surfaces locales c'est-à-dire, que vous ne puissiez pas détacher l'intuition d'une portion quelconque de ces surfaces de ce qu'implique le fait qu'une surface locale peut faire partie d'un plan indéfini ou d'une sphère ce qui est équivalent, topologiquement. Mais toute parcelle d'une surface globale telle qu'elle est définie ici topologiquement, doit se concevoir comme porteuse essentiellement des propriétés de la surface globale. C'est pourquoi par exemple, il ne nous intéresse absolument pas de considérer dans le tore, un de ces petits fragments par exemple [a], que nous appellerons disques dans l'occasion, en tant qu'il peut se réduire à un point.



Ceci n'a rien à faire topologiquement avec le tore, car ce qui distingue le tore de la sphère, où la même chose se produit, comme sur le plan, c'est qu'il y a dans le tore des circuits fermés, exactement apparemment équivalents à celui que nous avons défini ici tout d'abord [d], et dont vous voyez bien qu'il se distingue radicalement du premier, premièrement en ceci :

- qu'il ne découpe rien à la surface du tore, il l'ouvre simplement, *il le transforme en un cylindre*,
- et d'autre part, qu'il ne peut d'aucune façon se réduire à un point, puisque le trou central du tore est ce qui arrêterait, si je puis dire, son rétrécissement.

Sur un tore, vous voyez bien qu'il existe deux sortes de circuits fermés de cette espèce, voici l'autre [D]. Et vous reconnaissez ici donc, les deux formes de coupure que dans un premier abord, j'ai demandé qu'on me suive par hypothèse en convenant d'attacher à l'une la connotation d'une de ces coupures significatives que nous pourrions considérer comme représentant la demande. À cette condition que nous nous apercevions de ce que comporte la répétition de ce cycle quand il ne se ferme pas et comment pour se fermer, il doit *obligatoirement* passer par le circuit de l'autre espèce [d], que de ce fait, nous nous apercevons pouvoir particulièrement aisément symboliser ce fait, que pour nous *ce que la demande se trouve supporter*, par rapport à ce que je vous ai appris à considérer comme sa conséquence, à savoir *la dimension du désir, elle ne saurait le supporter comme tel qu'à se répéter*.

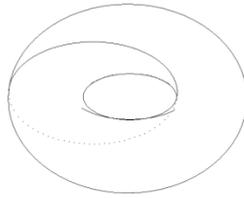
Ce qui du même coup nous suggère, quelque originalité spéciale de ce terme de *répétition*, à savoir qu'il n'est pas en quelque sorte une dimension vaine, qu'en elle-même *la répétition* développe *quelque chose* qu'il y a pour nous tout intérêt à illustrer de cette façon. En effet, pour reprendre POINCARÉ<sup>134</sup>, *c'est lui qui a introduit la fable, si l'on peut dire philosophique, l'idée de ces « êtres infiniment plats »* qui pouvaient subsister sur les surfaces topologiques qu'il a mises en circulation. Ces « êtres infiniment plats » ont une valeur, ont une valeur qui est de nous faire remarquer ceci, à savoir : ce qu'ils peuvent et ce qu'ils ne peuvent pas savoir.

Il est clair que, si nous supposons, une topologie, une structure qui est elle-même de surface, habitée par des « êtres infiniment plats », ce n'est certainement pas pour nous référer nous-mêmes à ce que vous voyez forcément ici représenté, à savoir la plongée dans l'espace, des dites formes topologiques. Pour ce qui subsiste au niveau de cette structure topologique, ce que j'appelle - au passage, comme ça et en m'en excusant - *le trou central*, est absolument impossible à apercevoir. Par contre, ce qu'il est possible d'apercevoir, c'est la cohérence des boucles telles que je viens de vous les dessiner.

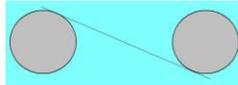
Il est également parfaitement possible à l'intérieur même du système de s'apercevoir qu'une espèce de boucle que je vais vous représenter maintenant, si vous le voulez - pour économiser - sur la même figure, celle-ci qui conjoint en un seul, les deux espèces de circuit fermé qui pour nous - pour nous qui plongeons dans l'espace parce que nous sommes, au moins provisoirement, assez infirmes pour y trouver un secours - il se trouve y faire circuit à la fois autour de ce que j'appellerai - pourquoi, puisque nous en sommes à la compromission, nous arrêter ? - « *le trou intérieur* » et « *le trou extérieur* ».

134 H. Poincaré : *La science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion, 1968, 2<sup>e</sup> partie, chap.III : *La géométrie de Riemann*.

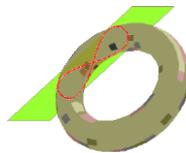
« Imaginons un monde uniquement peuplé d'êtres dénués d'épaisseur ; et supposons que ces animaux « infiniment plats » soient tous dans un même plan et n'en puissent sortir. Admettons de plus que ce monde soit assez éloigné des autres pour être soustrait à leur influence. Pendant que nous sommes en train de faire des hypothèses, il ne nous en coûte pas plus de donner ces êtres de raisonnement et de les croire capables de faire de la géométrie. Dans ce cas, ils n'attribueront certainement à l'espace que deux dimensions. »



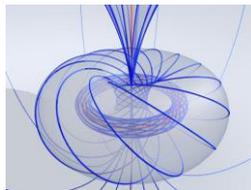
Cette boucle qui s'appelle - parce que c'est celui qui l'a découverte - un [cercle de Villarceau](#). Il a découvert ceci bien avant qu'on fasse de la topologie, il l'a découvert au milieu de propriétés métriques sur lesquelles je n'insisterai pas. Il s'est amusé à découvrir que cette sorte de boucle, à condition de la déterminer par une opération bien choisie, pouvait être, dans un tore fait par la rotation d'un cercle régulier, que cette boucle elle-même pouvait être circulaire. C'est très facile de s'en apercevoir. Il suffit de pratiquer sur le tore [une coupe par un plan bitangent](#), ce qui en coupe se présente comme ça :



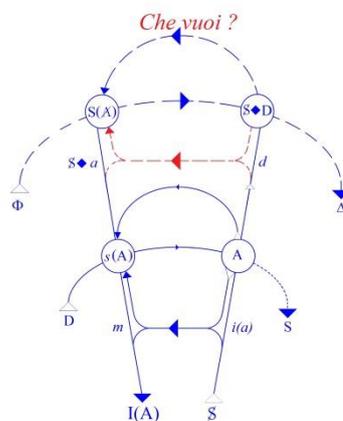
Ceci était déjà une première approche, il y avait quelque aperçu topologique dans cette approche de [VILLARCEAU](#). Je n'y fais allusion que pour vous faire remarquer que même un être infiniment plat, dans la surface du tore, peut s'apercevoir qu'il y a deux séries de ces cercles de [VILLARCEAU](#). Il y a ceux qui vont dans ce sens-là, et puis il y a ceux qui vont dans le sens contraire et qui ont pour propriété de recouper tous les premiers :



Bien entendu vous voyez bien qu'on peut en faire toute une série faisant tout le tour du tore, qui ne se recouper pas :



Ceci pour vous montrer l'élaboration possible, le matériel que mettent à notre portée ces structures pour quelque chose qui n'est rien de moins que l'articulation cohérente de ce qui se pose à nous comme problème au regard par exemple d'une réalité comme le fantasme. J'ai insisté dans le début de mon enseignement sur [la fonction imaginaire](#) comme étant ce qui supporte radicalement l'identification narcissique, le rapport microcosme-macrocosme, tout ce qui a servi jusqu'à présent de module à la *cosmologie* comme à la *psychologie*.



J'ai construit un graphe pour vous montrer - à un autre état, et dans une autre référence à la combinatoire symbolique - quelque chose qui est aussi [une forme d'identification](#) celle [qui fait le désir se supporter du fantasme](#).

Le fantasma, je l'ai symbolisé par la formule  $S$  *coupure*, si vous voulez, de  $(a)$  :  $S \diamond a$ . Qu'est-ce que c'est que ce  $(a)$  ?

Est-ce que c'est quelque chose d'équivalent à  $i(a)$ , image spéculaire, ce dont se supporte - comme FREUD l'articule expressément - cette série d'identification s'enveloppant l'une l'autre, s'additionnant, se concrétisant à la façon des couches d'une perle, au cours du développement qui s'appelle le *moi*. Est-ce que le  $(a)$  n'est qu'*une autre fonction de l'imaginaire* ? Quelque chose doit tout de même vous mettre en soupçon qu'il n'en est rien : si j'avance depuis toujours *que le  $(a)$  n'a pas d'image spéculaire*. Mais qu'est-il ?

Pour vous reposer, parce que je pense qu'après tout, tout ceci est bien aride, je vous dirai qu'*une fable, un modèle, un apologue* m'est venu à l'esprit, précisément au temps de mes conférences aux U.S.A., mais que je vous en ai réservé la primeure. C'est-à-dire que le mot qui m'est venu à l'esprit pour vous faire saisir où est le problème, ce mot je ne l'ai pas mis en circulation. Je l'ai d'autant moins mis en circulation que je ne crois pas qu'il ait de traduction en anglais.

Mais enfin je leur en ai donné quand même une petite idée : j'ai employé le terme *frame* ou *framing*.

Il y a un mot beaucoup plus beau en français, c'est un mot qui a son prix sur la scène du théâtre, c'est le mot « *praticable* ». Après tout, peut-être certains d'entre vous se souviennent-ils de la façon dont j'ai parlé du fantasma à certaines de nos journées provinciales<sup>135</sup> quand j'y ai fait référence à un jeu - qui n'est point de hasard - du peintre MAGRITTE, qui l'a dans ses tableaux répété bien souvent, à savoir de représenter l'image qui résulte de la pose, dans le cadre même d'une fenêtre, d'un tableau qui représente exactement le paysage qu'il y a derrière. À ceux-là, mon introduction du praticable n'apportera rien de nouveau, à ceci près que c'est un petit peu plus mettre l'accent et le point sur les  $i$ .



Quel est le fruit de la présence du *praticable* sur la scène du théâtre, sinon à une certaine distance, d'être pour nous *trompe-l'œil*, d'introduire une perspective, un jeu, une capture dont on peut dire qu'il participe de tout ce qu'il en est dans le domaine du visuel, de l'ordre de *l'illusion* et de *l'imaginaire*. Néanmoins, si vous passez derrière le praticable, il n'y a plus moyen de s'y tromper. Et pourtant le praticable est toujours là. Il n'est pas imaginaire. Le bâti existe. C'est là très précisément ce dont il s'agit, il faut avoir poussé les choses assez loin - et très précisément dans une analyse - pour arriver au point où nous touchons, dans le fantasma, *l'objet(a)* comme le bâti.

La *fonction du fantasma* dans l'économie du sujet n'en est pas moins de *supporter le désir* de sa fonction illusoire.

Il n'est pas illusoire : c'est par sa fonction illusoire qu'il soutient le désir, le désir se captive de cette division du sujet en tant qu'elle est causée par le bâti du fantasma. Qu'est-ce à dire ? Est-ce à dire que nous puissions nous contenter de dire que, comme au théâtre, il n'y a qu'à avoir son entrée dans les coulisses pour aller visiter le praticable et en avoir le fin mot ?

Il est bien évident que ce n'est pas de cela qu'il s'agit et que, comme les êtres infiniment plats qui habitent ce corps, ce n'est pas à nous déplacer sur la surface du tore, que nous aurons jamais l'idée de ce qui est là sous forme de trou, et qui selon toute apparence, doit bien avoir quelque chose à faire avec cet *objet(a)* puisque c'est de son existence que dépend la distinction de ces deux boucles :

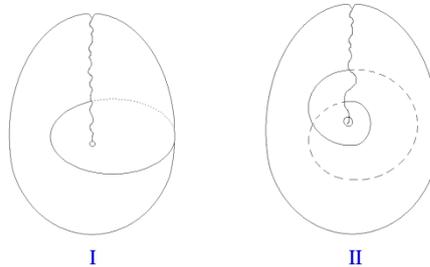
- celles  $[d]$  qui sont faites autour de cette torsion externe,
- avec celle  $[D]$  qui les rejoint à franchir ce trou.

C'est ici que l'usage des autres *surfaces topologiques* dont je vous ai annoncé la fonction peut nous être de quelque service.

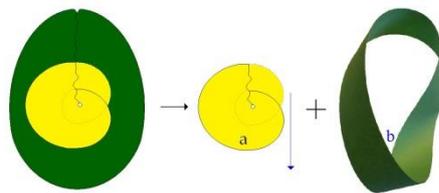
135 « Journées Provinciales » d'octobre 1962 sur le fantasma.

Je n'ai pas besoin, je pense, de longuement pérorer sur ce qui peut se décrire au niveau du *plan projectif*, quand il est particulièrement aisé - et je l'ai fait maintes fois - de le représenter ici par ce que j'ai appelé tout à l'heure improprement le *cross-cap*.

Car cet *impropre* nous permet la remarque - mais continuons de l'appeler ainsi, je n'aime pas beaucoup la *sphère mitrée* - de nous apercevoir qu'une coupure, qui d'une façon très frappante a exactement la même structure de double boucle que celle qui nous permet au niveau du tore, de mettre en évidence la présence du trou central, même aux êtres plats, alors que je vous fais remarquer qu'elle est, au niveau de la simple coupure [I], du *cercle de VILLARCEAU* parfaitement indiscernable, que cette double boucle ici [III] a pour effet - je pense l'avoir suffisamment de fois décrite devant vous, pour que vous vous en souveniez - de séparer la surface.



Contrairement à ce qui se passe pour la double boucle quand elle est faite sur le tore : le tore reste d'un seul tenant. Mais ici nous avons au centre, cette surface de ce que nous pouvons appeler *un faux disque* [a] si vous voulez, mais qui est tout de même bel et bien *un disque* dont nous savons depuis longtemps que je le prend pour *support* ou encore *armature* et enfin *cause de l'illusion du désir*, autrement dit comme *équivalent de l'objet(a)*.



L'autre partie du *cross-cap* [b] étant... ceci est très facile à mettre en évidence, je l'ai fait autrefois, à cette même époque lointaine, en 62, par des dessins dont certains se souviennent encore, extraordinairement raffinés mais vraiment dont je serais ici un peu las de reproduire le détail, ils n'avaient qu'un intérêt, c'est dans certaines des transformations qui consistent à déplier le repli qui se trouve là, et aussi bien à le réduire ici, on va s'apercevoir que l'autre partie - appelons-la, la partie b, et celle-là a - que l'autre partie, est une *bande de Möbius*.

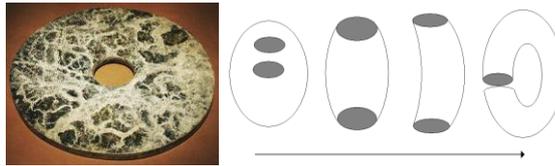
En cours de déploiement, vous pouvez sur cette figure faire apparaître toutes les *illusions les plus ravissantes* :

- approchez ça de la forme de la conque de l'oreille,
- d'une coupe médiane montrant les involutions des formes extérieures du cerveau,
- aussi bien de n'importe quoi d'autre, à savoir une coupe des enveloppes embryonnaires.

Ceci n'a qu'une valeur suggestive et peut-être pas tout à fait sans nous indiquer que quelques choses de ces formes enroulées sont inscrites partout à l'intérieur de l'organisme.

Mais alors, est-ce que nous ne pouvons pas nous poser la question de savoir si nous ne trouvons pas ici confirmation de ce que nous cherchions concernant ce que j'ai appelé - approximativement jusqu'à présent - « *le trou central du tore* », une confirmation de cette indication qu'au niveau du tore - et la chose aura son importance si nous sommes amenés par exemple à symboliser le fonctionnement en décalque des deux tores d'une façon telle qu'ils nous servent à représenter par exemple une relation spécifique de la névrose, celui qui lie le désir du sujet à la demande de l'autre - cette suggestion que, ici, le trou, à savoir quelque chose d'insaisissable est ce qui représente la place de *l'objet(a)*.

Est-ce qu'à le trouver dans son support au niveau d'une autre surface comme celle du *cross-cap*, nous ne voyons pas là une suggestion qui peut être précieuse du point de vue opératoire. Quelque chose nous le confirme, à savoir ceci : un tore, c'est fait de la couture des deux bords, des deux trous qui constituent les limites d'un cylindre ou d'un jade troué, comme vous voudrez.

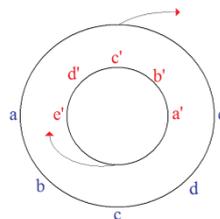


Car ce n'est pas pour rien que quelque chose comme les jades troués ça se fait depuis longtemps, bien sûr, nous ne savons plus ce que ça veut dire mais il est assez probable que ceux qui se sont donnés assez de mal à l'origine pour les faire, savaient que ça pouvait servir à quelque chose. Il n'y a pas tellement que ça de *formes trouées naturelles*, et ce n'est pas pour rien que la gravure chinoise manifeste nettement dans toutes ses propositions et ses associations que ses formes de pierre trouée qu'elle nous montre avec surabondance, sont toujours liées à des thèmes érotiques, par parenthèse.

Comment est-ce constitué un *plan projectif*? La forme rigoureuse, je vous la donne d'emblée, pour vous montrer à quel croisement on la rencontre et comment on la construit...

mais c'est elle qui est à la fois la plus essentielle, je veux dire dans une représentation topologique tout à fait couramment reçue, valable et fondamentale

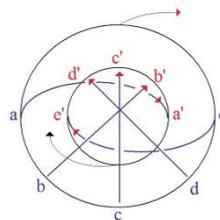
...c'est celle-ci : partez d'une figure qui est faite comme l'autre, vous voyez, *des deux cercles qui font bord dans le cylindre et identifiez chaque point d'un de ces cercles avec le point diamétralement opposé de l'autre.*



En d'autres termes, ce qui dans la *bande de Möbius* se représente comme ceci :



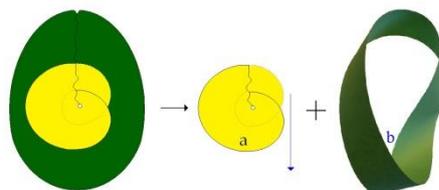
À savoir que c'est en la tordant d'un demi tour, que c'est en venant appliquer cette flèche dans son sens, bien sûr, en l'accoudant à l'autre flèche qui est dans le sens opposé, que vous obtenez une *bande de Möbius*. Eh bien, cette opération-là, faites-là avec deux limites circulaires. Vous aurez ce qui, ici va dans ce sens là, s'accoler ici, dans ce sens-là.



Il est facile de voir à cette coupure même, que dans une pareille topologie qui est celle du *plan projectif*, le disque central... encore que ça ne saute pas à l'intuition, mais quand je vous l'ai représenté comme ça, vous le voyez tout de suite...le disque central n'est pas un trou, mais fait partie de la surface. C'est pourquoi un *plan projectif* est dit...

je ne vous apprends là... je ne sais pas, ça peut vous surprendre, mais reportez-vous aux manuels de topologie, vous y verrez - ce qui est considéré comme fondamental - ceci

...que le *plan projectif* est composé de *deux parties* à savoir, d'un disque central, et de quelque chose qui l'entoure, qui a la structure d'une *bande de Möbius* que je considère, par cette figure, comme suffisamment illustré.

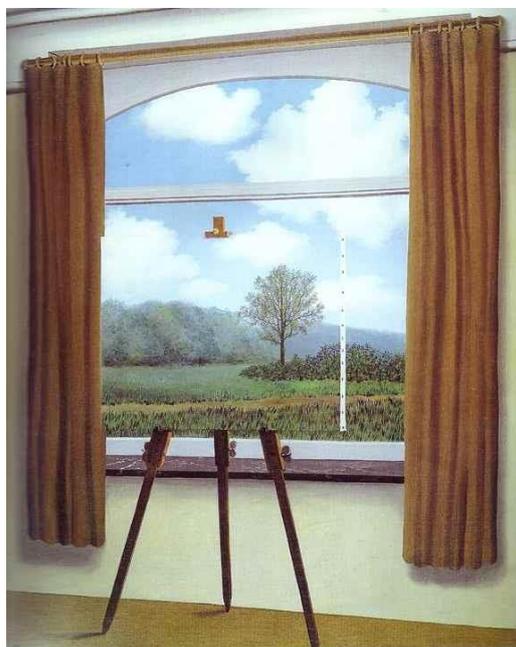
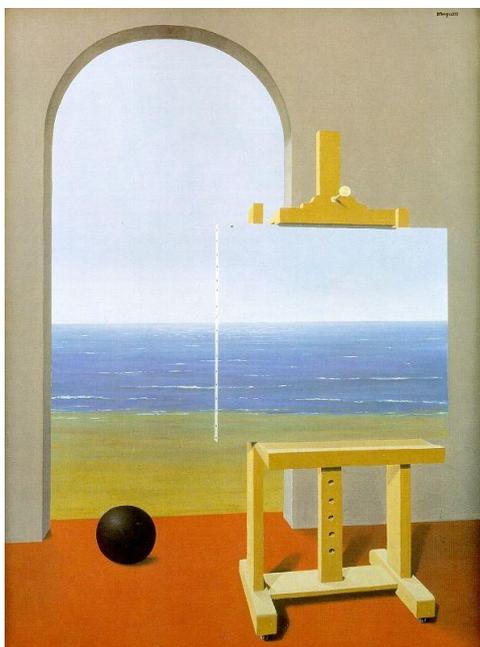


À ceci près, que ce disque central, lui, puisque c'est un vrai disque, est parfaitement évanouissant. À savoir qu'il est également vrai que le *plan projectif* ce soit ce que je vous dessine là maintenant, à savoir simplement une surface telle que chacun de nos points soit identique au point diamétralement opposé, il n'est pas nécessaire que le disque central apparaisse : il peut se réduire à n'être rien. En quoi se démontre sa propriété éminente pour représenter telle dimension de *l'objet(a)* et très spécialement le regard par exemple, dont la propriété d'objet et de piège, consiste précisément en ceci qu'il peut être totalement éliminé.

Je ne puis vous quitter sans vous faire remarquer cette chose que je pense avoir déjà suffisamment avancée devant vous pour n'avoir qu'à y faire allusion : c'est que grâce à la coupure en huit inversé, à la double boucle, le découpage du *tore* - qui, je vous le répète, reste d'un seul tenant - est fait d'une façon telle qu'à condition d'une couture appropriée, vous en faites très aisément - et il ne s'agit pas là d'une question matérielle, manipulative, encore qu'elle le soit, elle n'est point incorporelle - vous pouvez très facilement du *tore* ainsi ouvert par la double boucle, en y procédant - c'est très facile, je pense que vous le concevez puisque je vous dis que la *surface de Möbius* coupée par le milieu vient s'appliquer sur le *tore*, inversement si la coupure du *tore* représente précisément, ce qui en isole cette surface à double boucle - vous en faites très aisément une *bande de Möbius*.

C'est là le lien topologique qui nous donne l'idée de la transformation possible de ce qui se passe à la surface du *tore*, en ce qui doit se passer sur une *surface de Möbius* si nous voulons que puisse en surgir la fonction de *l'objet(a)*. Néanmoins cet *objet(a)*, restant encore là si fuyant, problématique, en tout cas si accessible à la disparition, peut-être n'est-ce pas là ce qui est suffisant. C'est ce qui fera qu'une fois de plus je vous laisserai sur un suspense et vous montrerai comment la *bouteille de Klein* résout cette impasse.

#### MAGRITTE



[retour 30-03](#)   [retour 11-05](#)   [retour 25-05](#)

Je vais, après ces vacances qui nous ont séparés... il faut que je vous retrouve un mercredi préfixé pour être un séminaire fermé, et qui de ce fait vous réduit à un nombre d'élèves choisis, que je ne trouve pas du tout être une mauvaise façon aujourd'hui de nous réunir, pour les choses que j'aurai à vous dire.

En effet contrairement à ce qui est le principe de ces séminaires fermés, à savoir que ça devrait - ça pourrait en tout cas - être quelqu'un d'autre que moi-même qui d'abord, au moins pose la question, eh bien ce sera moi qui vous parlerai aujourd'hui, ne serait-ce que pour compenser, renouer ce qui a été interrompu par mon mois d'absence au trimestre dernier, et aussi je l'espère, pour amorcer pour la prochaine fois une collaboration qui donnerait à ce séminaire fermé, la prochaine fois, son caractère propre de séminaire.

Je vais commencer, puisque aussi bien ce temps de vacances m'a reporté sur les problèmes présents déjà dans mes premiers propos, de mes relations avec mon audience, eh bien je me suis dit, puisque c'est hier soir que j'en ai reçu pour la correction, que j'allais voir là un signe et que j'allais vous faire d'abord lecture de quelque chose que vous voyez être là en placard qui est destiné à l'annuaire de l'École des Hautes Études.

Chaque année paraît, de chacun de ceux qui collaborent à l'enseignement des Hautes Études, un petit résumé de son cours. Ce résumé n'est bien entendu pas celui de cette année, *c'est celui de l'année dernière*, il n'est pas très en avance, vous le voyez. Mais enfin *il est encore bien temps* puisque aussi bien ça va me donner l'occasion de vous en faire part. Je vous en fais part parce que, comme vous allez le voir, en le rédigeant *j'ai pensé à vous*. Non pas à vous le lire, je ne pouvais pas savoir que ça viendrait.

Mais vous allez le voir, *j'ai pensé à vous*. Sans plus de préambule donc, je commence cette lecture. Il s'agit de ce qui l'année dernière s'est appelé : *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*.

*« Le problème mis au centre... »*

Dis-je, dans ce petit résumé que vous imaginez bien être un ultra-condensé

*...le problème au centre, tient en ces termes : l'être du sujet...*

Je suppose que je m'adresse à des gens qui ont assisté à ce séminaire de l'année dernière

*...termes où nous portait la pointe de nos références antérieures. Que l'être du sujet...*

c'est encore d'actualité cette année

*...que l'être du sujet soit refendu, Freud n'a fait que le redire, sous toutes les formes, après avoir découvert que l'inconscient ne se traduit qu'en nœud de langage, a donc un être de sujet. C'est de la combinatoire de ces nœuds qu'est franchie la censure, laquelle n'est pas une métaphore, de porter sur leur matériel de ces nœuds du langage. »*

Pour ces deux petits paragraphes, encore que, un résumé n'est pas un objet didactique, tout de même je rappelle les très solides *fondements* de notre départ, qui est justement ceci que l'inconscient a structure de langage, que la censure ne soit pas une métaphore, ça veut dire qu'elle coupe dans du matériel et c'est de là que nous sommes partis avec FREUD. Je pense l'avoir résumé là en cinq lignes.

*« D'emblée, Freud... »*

c'est à l'usage des gens qui trouverait trop obscur mon résumé s'il élidait ces *vérités premières*

*...D'emblée Freud affirme - cette incomplétude - que toute conception d'un recès de la conscience vers l'obscur, le potentiel, voire l'automatisme est inadéquat à rendre compte de ces effets. »*

Rappel donc que tout ce qui entend faire de l'inconscient une moindre, une virtuelle, une « *anté* », une *pré*-conscience, n'est pas l'inconscient.

Trois lignes donc encore - ce que je précise :

*« Voilà qui n'est rappelé que pour écarter toute « philosophie » de l'emploi que nous avons fait cette année - cette année dont j'ai à rendre compte - du cogito, légitime croyons nous, de ce que le cogito ne fonde pas la conscience mais justement, cette refente du sujet. Il suffit de l'écrire : Je suis pensant : « donc je suis ». ... »*

Je répète : « Je suis pensant : « donc je suis » », c'est ça ce que je pense : « I am thinking : « therefore I am » »

*...Et de constater que cette énonciation, obtenue d'une ascèse... »*

bien sûr elle ne nous tombe pas du ciel elle consiste d'abord en un aménagement, en un grand balayage de tout savoir actualisé au temps de DESCARTES - qui entreprend cette ascèse.

*« ...que cette énonciation refend l'être, lequel, de ses deux bouts - « Je suis pensant... », « ...donc je suis. » à la fin - ne se conjoint qu'à manifester quelque torsion qu'il a subie dans son nœud. - son nœud à l'énonciation - Causation ? Retournement ? Négativité ? - avec des points d'interrogation - C'est cette torsion dont il s'agit de faire la topologie. »*

Je rappelle ici, dans le suivant paragraphe, sous quel angle j'ai touché à PIAGET et VIGOTSKY qui - dis-je :

*« du premier au second, illustrent le gain qu'on réalise à repousser toute hypothèse psychologique des rapports du sujet au langage, même quand c'est de l'enfant qu'il s'agit. Car cette hypothèse n'est que l'hypothèse qu'un être de savoir prend sur l'être de vérité que l'enfant a à incarner à partir de la batterie signifiante que nous lui présentons... »*

que lui présente loyalement comme tel VIGOTSKY

*...et qui fait la loi de l'expérience. Mais c'est anticiper sur une structure qu'il faut saisir dans la synchronie, et d'une rencontre qui ne soit pas d'occasion. C'est ce que nous fournit cet embrayage du 1 sur le 0, venu à nous du point où Frege entend fonder l'arithmétique. »*

Résumé donc en trois lignes, de la fonction qu'a joué dans cette année dernière, notre étude du fonctionnement de l'arithmétique.

Le 1 numérote la classe nulle. Référence aux conférences de MM. MILLER et MILNER<sup>136</sup>.

*« De là on aperçoit que l'être du sujet est la suture d'un manque. Précisément du manque qui, se dérochant dans le nombre, le soutient de sa récurrence... »*

c'est l'idée sur laquelle est fondée la théorie du nombre du successeur

*...mais en ceci ne le supporte que d'être en fin de compte, ce qui manque au signifiant pour être l'1 du sujet, soit ce terme que nous avons appelé dans un autre contexte, le trait unaire, la marque d'une identification primaire qui fonctionnera comme idéal. Le sujet se refend d'être à la fois effet de la marque et support de son manque. Quelques rappels de la formalisation où se retrouve ce résultat seront ici - écris-je - de mise. »*

Aussi court que soit la place qu'on me réserve, j'ai tout de même la place de rappeler :

*« D'abord notre axiome, fondant le signifiant comme ce qui représente un sujet - non pas pour un autre sujet mais - pour un autre signifiant. Cet axiome situe le lemme qui vient d'être réacquis d'une autre voie : ... »*

ce que nous venons de dire avant

*...le sujet est ce qui répond à la marque par ce dont elle manque. Où se voit que la réversion de la formule...*

de celle du signifiant que je viens de donner avant comme axiome

*...que la réversion de la formule ne s'opère qu'à introduire, à un de ses pôles - le signifiant - une négativité. La boucle se ferme, sans se réduire à être un cercle, de supposer... »*

---

136 G. Frege, *Les fondements de l'arithmétique*, op. cit.

Cf. Séminaire *Problèmes cruciaux...* conférences de Jacques-Alain Miller le 24-02-65 et Jean-Claude Milner le 02-06-1965.

Troisième terme, appelez-le comme vous voudrez, après l'axiome et le lemme

*...que le signifiant s'origine de l'effacement de la trace. La puissance des mathématiques, la frénésie de notre science ne repose sur rien d'autre que sur la suture du sujet, de la minceur de sa cicatrice... »*

et après tout, en parlant de *cicatrice*, ne croyez pas que j'emploie un terme qui répugne à un mathématicien, c'est un terme de POINCARÉ, dans son *analysis situs*.

*« ...ou mieux encore de sa béance, les apories de la logique mathématique témoignent (théorème de Godel) de cette minceur – vous vous rappelez le début de la phrase – et toujours, bien sûr, au grand scandale de la conscience. On ne s'illusionne pas sur le fait... »*

moi je ne m'illusionne pas, ni j'espère vous non plus

*...qu'une critique à ce niveau ne saurait décaper la plaie... »*

de la béance du sujet partout ailleurs qu'au niveau où la science la maintient suturée à la force du poignet de l'arithmétique

*...ne saurait décaper la plaie des excréments, dont l'ordre de l'exploitation sociale, qui prend assiette de cette ouverture du sujet*

et ne crée donc pas - quoi qu'on en pense, fut-ce dans le marxisme - l'aliénation

*...dont l'ordre donc de l'exploitation sociale - dis-je - s'emploie à recouvrir la dite plaie, avec plus ou moins de conscience. »*

Il y a beaucoup de choses qui servent à ça. Discipline de vérité, nous dirons en général mais...

*« Il faut mentionner la tâche... »*

Ajouterai-je, n'ajouterai-je pas « *servile* » ? Je ne l'ai pas mis dans le texte, je l'ai mis à titre de correction d'auteur pour le « *typo* », je ne sais pas encore si je le laisserai

*...qu'ici remplit depuis la crise ouverte du sujet, la philosophie. [...servante de plus d'un maître E.P.H.E.] »*

J'ai dit « *depuis la crise ouverte du sujet* », je désigne une date dans l'histoire de la philosophie, la philosophie comme on dit, depuis qu'elle est en rapport avec la science et qu'elle y tient bien mal son rôle

*« Il est d'autre part exclu qu'aucune critique portant sur la société y supplée... »*

à cette critique, dont je dis que je ne m'illusionne pas, pour le pouvoir que nous avons de décaper la plaie des excréments, etc.

*...qu'aucune critique – donc – portant sur la société y supplée... »*

c'est très important

*...puisque elle-même - cette critique - ne saurait être qu'une critique venant de la société, c'est-à-dire...*

quelle qu'elle soit

*...impliquée dans le commerce de cette sorte de « *pensement* », que nous venons de dire. C'est pourquoi seule l'analyse de cet objet - le « *pensement* » - peut l'affronter dans son réel qui est d'être l'objet de la psychanalyse. »*

Propos pour l'année actuelle

*« Nous ne nous contentons pas pourtant de suspendre, ce qui serait un aveu de forfait, dans notre abord de l'être du sujet, à l'excuse d'y retrouver - bien sûr - sa fondation de manque. »*

C'est précisément là ce pourquoi je vous fais cette lecture : je voudrais jeter, comme une semence, dans ce que j'appellerai votre « *attitude fondamentale d'auditeur* ».

*« C'est précisément la dimension qui dérouta - n'hésitais-je pas à écrire - de notre enseignement que de mettre à l'épreuve cette fondation - de manque - en tant qu'elle est dans notre audience. Car comment reculions-nous à voir que ce que nous exigeons de la structure quant à l'être du sujet, ne saurait être laissé hors de cause chez celui qui le représente éminemment - dans notre discours même - pour le représenter d'être et non de pensée tout comme le cogito... »*

« tout comme fait le cogito » a-t-on sauté - vous voyez, on ne perd jamais son temps

*...à savoir le psychanalyste ? C'est bien ce que nous trouvons dans le phénomène, notable cette année-là, de l'avance prise par une autre partie de notre auditoire, à nous donner ce succès - dis-je - de confirmer la théorie que nous tenons pour juste, de la communication dans le langage. »*

Ce qui n'est pas toute communication. Mais vous la connaissez depuis longtemps, cette formule. Il faut croire que les miennes ne perdent pas tellement à être rabâchées puisqu'il faut effectivement que je les répète et que je les annonce.

*« Nous l'exprimons à dire que le message n'y est émis qu'au niveau de celui qui le reçoit. Sans doute faut-il faire place ici, puisque je fais allusion à l'autre partie de mon auditoire, au privilège que nous tenons du lieu dont nous sommes l'hôte. »*

Ceci est un hommage à l'École Normale Supérieure.

*Mais ne pas oublier qu'en la réserve qu'inspire ce qui paraît de trop aisé à certains, dans cet effet de séminaire, la résistance qu'elle comporte - cette réserve - et j'ajoute : ...et qui se justifie. Elle se justifie de ce que les engagements soient d'être et non de pensée, et que les deux bords de l'être du sujet se diversifient ici de la divergence entre vérité et savoir. La difficulté d'être du psychanalyste tient à ce qu'il rencontre comme être du sujet : à savoir le symptôme. Que le symptôme, soit « être de vérité », c'est ce à quoi chacun consent, de ce qu'on sache ce que psychanalyse veut dire, quoi qu'il soit fait pour l'embrouiller. »*

Même chez ceux qui l'embrouillent le plus, je suis sûr que j'obtiendrai le consentement à leur jeter tout de suite à la figure ceci : c'est que l'essence du symptôme – notre position dans le symptôme – c'est que c'est un être de vérité.

*« Dès lors on voit ce qu'il en coûte à « l'être de savoir », de reconnaître les formes heureuses de ce à quoi il ne s'accouple, lui, que sous le signe du malheur - du malheur de son patient. Que cet « être de savoir » doive se réduire - celui du psychanalyste - à n'être que le complément du symptôme, voilà ce qui fait horreur, et ce qu'à l'éluder - « l'être de savoir » en question - il fait jouer, vers un ajournement indéfini du statut de la psychanalyse - comme scientifique, s'entend. C'est pourquoi même le choc qu'à clore l'année sur ce ressort, nous produisîmes, n'évitât pas qu'à sa place se répâtât le court-circuit. »*

Et je fais allusion à une forme sous laquelle ceci nous revint et qui est très importante.

*« Il nous revint, d'une bonne volonté bien sûr évidente, et même à se parer de paradoxe comme elle faisait, que c'est la façon dont le praticien le pense, qui fait le symptôme. »*

Ça a l'air d'être la suite de ce que j'avais avancé avant. Pourtant il y a bien lieu que j'y sursaute, car...

*« Bien sûr, c'est vrai de l'expérience des psychologues par quoi nous avons introduit le grelot. - report au paragraphe VIGOTSKY, PIAGET - Mais c'est aussi rester comme psychothérapeute... »*

Et ça, exactement au niveau de dire ça, de dire ça qui, en un certain sens est vrai, mais qui n'est pas la vérité que nous avons, nous, à dire, qui n'est pas celle à laquelle nous nous affrontons, au moment où j'apporte sur le sujet de la clinique, ceci, à savoir que nous avons, comme analyste, à prendre part dans le symptôme.

*...Donc c'est rester, comme psychothérapeute, exactement au niveau de ce qui fait que Pierre Janet n'a jamais pu comprendre pourquoi il n'était pas Freud. La dive bouteille - conclus-je - c'est la bouteille de Klein. Ne fait pas qui veut, sortir de son goulot ce qui est dans sa doublure. Car tel est construit le support de l'être au sujet. »*

Voilà ! Je ne vous ai pas lu ce petit morceau pour vous donner l'occasion de le connaître, car vous n'auriez jamais été de toute façon le chercher dans cet annuaire. Qui lit les annuaires ? Mais pour...

*M<sup>me</sup> X : on pourra avoir ce texte ?*

[À Gloria] Ma chère, faites-en faire quelques tirages à part. Bon ! Moi, je le donne à l'annuaire. Je n'en fais pas faire de tirage à part. Personne ne le fait. Mais enfin, en effet, ça peut vous être utile, car c'est un tout petit texte auquel j'ai donné assez de soin pour qu'on le considère comme ayant une petite fonction de gong.

Si je ramorce, je reprends, je renoue, je rappelle, à partir de ce texte pour continuer, voyez-vous, ce dont je partirai le plus aisément c'est bien sûr, naturellement, de *la fin*. Ça n'en sera que plus facile pour vous pointer quelque chose auquel on ne songe pas souvent : *c'est l'orgueil qui se cache derrière la promotion*, telle qu'elle se fait d'ordinaire, *de tout pas vers le relativisme*.

Je propose, j'indique que le problème de l'analyste est justement son implication dans *le symptôme* qui se propose devant lui et l'interroge, lui, *être de savoir*, comme *être de vérité*. Je dis en somme :

- que le drame de l'analyste, c'est que forcément son *être de savoir* est infléchi, est impliqué dans cette confrontation,
- *qu'Œdipe, quoi qu'il fasse, rend la main au moins pour un temps à la Sphinge*, puisque c'est de cela qu'il s'agit.

De s'être manifesté en fin de compte, supérieur comme *être de savoir*, c'est justement ça qui fait de lui un héros.

Ce que nous ne sommes pas à tout instant. Aussitôt, cette pensée saute, et très facilement, à cette fonction de cette présence de l'observateur dans l'observation qui est aussi ça que nous indique le progrès de notre physique, et qui nous donne l'idée, comme on dit, que « *nous ne sommes pas rien* ». Mais c'est le contraire.

Même dans *la théorie de la relativité* physique, qu'elle soit *restreinte* ou *généralisée*, ça veut pas dire du tout que c'est l'observateur qui règle l'affaire, ça veut dire au contraire que l'affaire l'a à l'œil, l'observateur. En d'autres termes, toute théorie relativiste ne donne aucune espèce - comme elle est habituellement ressentie - aucune espèce de regain de force quelconque à l'idée du sujet comme *sujet de la connaissance*, à l'idée d'une *bipolarité* qui serait là *complémentaire*, que vous les opposiez ou non à l'aide de signes, qui seraient en quelque sorte réciproques et d'égalité dignité. Il n'y a absolument rien de pareil. Tout ce qui s'accroît dans cette perspective, que ce soit celle du progrès de la science, ou celle de notre expérience à nous, analystes, c'est qu'il nous est impossible de nous en sortir de cette illusion, sauf justement, ce que nous appellerons un petit peu plus que de très grande précaution, sauf le remaniement principal, structurel, absolument total de la topologie de la question.

Et d'introduire dans :

- *quelque chose* qui ne saurait d'aucune façon être appelé « *une autre façon de connaissance* » qui tournerait la difficulté,
- *quelque chose* qui n'est point de l'ordre de la connaissance,
- *quelque chose* qui est de l'ordre du calcul, de la combinatoire,
- *quelque chose* que nous faisons sans doute fonctionner mais qui ne se livre pas pour autant à nous, à l'impulsion d'une façon telle qu'elle nous permettrait de repartir tout simplement d'un pas plus lesté sur le même chemin, considéré comme élargi et perfectionné.

Il y a beaucoup de choses à dire, là, et en particulier quelque chose auquel je voudrais tout de même donner un peu de soin aujourd'hui, parce que c'est à la fois faire face à des objections, ma foi, pas très efficaces, on peut toujours laisser parler, courir : en fin de compte, une telle façon que la mienne d'aborder la psychanalyse aurait quelque chose, comme on dit de trop *intellectualiste*, pourquoi pas *verbale*, et puis aussi bien de *l'usage* qui est fait à l'intérieur de la psychanalyse *du fameux* « *pouvoir des mots* ». Comme d'habitude, les pouvoirs *maléfiques*, et celui-là en particulier, le pouvoir du mot, magique encore, comme on dit, de toute puissance magique, qu'il s'agisse de la pensée ou des mots, tout ça revient au même, c'est toujours l'autre, bien sûr, qui tombe dedans.

Bien sûr que nous avons affaire, toujours, à cette opération de démythification qui consiste à reprendre des termes qui traditionnellement ont été saisis dans certains mots, et à les remettre en question.

Quand NIETZSCHE - après tout, pour l'amener là... ce n'est pas qu'il ait fait un travail bien excellent, mais enfin, c'était un début et ça a frappé bien du monde - quand NIETZSCHE s'emploie à retrouver à la trace ce qui, dans la tradition philosophique a donné consistance à tel terme qu'il vous plaira, à « *l'âme* » par exemple, qu'est-ce que nous avons à en faire ?

Est-ce bien là la voie ? Quand nous irons à dire, même avec nos moyens qui ne nous permettent qu'une extrapolation d'une élégance qui dépasse ce à quoi il avait accès, à *désigner quelque support de cette âme dans l'ombre du corps*, celle qu'a laissé en route le personnage de CHAMISSO<sup>137</sup> que ferons-nous de plus que *d'être toujours* exactement sur la même voie d'où est partie toute l'affaire. Une affaire qui dépasse de beaucoup l'affaire particulière de la psychologie à laquelle nous avons affaire, à savoir l'apologue, la fable de la caverne dans PLATON<sup>138</sup>, *V<sup>ème</sup> livre*, si mon souvenir est bon, de la *Πολιτεία* [Politeia]: *cette ombre*, ce n'est pas une autre que celle qui joue *sur la muraille* vers laquelle les captifs de la caverne ont la tête - dans toutes sortes d'appareils - nécessairement maintenue, *sans pouvoir se tourner, voir ce qui est derrière et de quoi ces ombres sont, sur la muraille, la projection*.

137 [Adelbert von Chamisso : « L'étrange histoire de Peter Schlemihl »](#) (1813), Paris, Flammarion, 2007.

138 [Platon : La République](#), 514a, Gallimard, Pléiade, 1950, rééd. 2007.

Mais qu'est-ce qu'implique cette fable fondamentale ? Est-ce qu'il s'agit de savoir si l'on sort, ou si l'on ne sort pas ? Elle implique *ce qui*, à se reporter au texte, *est désigné comme un feu*, le feu qui justement, de l'éclairage projeté, produit la fantasmagorie, autrement dit, le feu de feu, idée centrale, la source bel et bien figurée ailleurs, en d'autres textes de PLATON par le soleil lui-même [508a], *le point inaugural où s'indique l'identité de l'être du réel et de l'être de la connaissance*.

Moyennant quoi, tout se structure selon cette forme d'enveloppes s'enveloppant les unes les autres, topologie de la sphère, capable de se redoubler comme identiques de simplement ce qu'on appelle en topologie « *se napper* », c'est-à-dire se recouvrir comme une doublure, qui s'en va jusqu'au point, terme de l'enveloppe, de toutes les enveloppes, sur lesquelles on présente, pour s'opposer à l'identité de deux êtres, le contenu du savoir.

Seulement il y a une remarque qui à elle toute seule, peut mettre, à condition simplement d'accepter de retomber dans les ténèbres, ces choses en suspens : à remarquer que si assurément l'ombre s'éteint s'il n'y a plus de soleil, *le corps lui est toujours là* : on peut le tâter dans les ténèbres et recommencer l'expérience sur un nouveau pied. Or c'est de cela qu'il s'agit.

Il ne s'agit pas de savoir à quels leurres imaginaires les mots donnent consistance en leur donnant leur cachet. Ce ne sont pas *les leurres* qui trompent, ce sont *les mots*. Mais c'est justement là leur force. Et c'est ce qu'il s'agit d'expliquer.

Si l'*âme* - pour reprendre les choses au point vif où nous croyons l'affaire nettoyée - est une entité qui a quelque *consistance*, c'est non pas - disons-nous cette année, pour autant que nous étudions l'objet de la psychanalyse - c'est non pas que l'*âme* soit quelque chose qui soit ni *l'ombre du corps*, ni *son idée*, ni *sa forme*, mais qui soit, à proprement parler *ce qui de lui choit : déchet, chute...* c'est ce qui, du corps, tombe sous le couperet de ce quelque chose qui se produit comme effet du signifiant.

Et c'est dans la mesure où le signifiant - sur ce sujet incarné - porte sa marque, que quelque chose de corporel, d'effectif, matériel, se produit, qui est ce qui est en question. Ce n'est donc pas *sanction par le langage de quelque mirage imaginaire*, qui se produit, mais *effet de langage* qui, de se cacher sous ces mirages, leur donne tout leur poids. C'est là ce qui est la nouveauté de l'abord psychanalytique fondé sur ce fait que *l'effet de langage* dépasse, parce qu'il la précède, toute appréhension subjective qui puisse s'autoriser elle-même d'être appréhension de conscience.

Et toute critique du « *pouvoir des mots* », comme on dit, qui s'y attaque comme telle...

car après tout, ce qui perdure sous l'étiquette académique de psychologie n'est rien d'autre jamais que cette voix... c'est de partir du statut verbal, incontestablement, parce que traditionnel, d'une certaine *fonction* de l'*âme*, de la mettre en cause comme manque, et d'interroger à partir de là qu'est-ce qu'il y a de réel là-dedans qui laisse debout parfaitement le cadre du *pouvoir des mots*. Alors que ce qu'il s'agit d'interroger c'est : qu'est-ce qu'a produit le langage, comme effet inaugural sur lequel repose tout le montage, qui fait la monture de l'état de sujet ?

Ceci ne s'aborde pas simplement de « *le regarder en face* ». C'est pourquoi le rapport de *l'être de savoir* à *l'être de vérité*, est fondé sur ce qui - pour parler ici de celui même qui vous parle - fait justement que mon discours ne se sustente d'aucun remaniement du vocabulaire.

Si je dis qu'*il n'y a pas de métalangage*, je l'accentue de ceci que je ne tente pas d'en introduire un, un nouveau, qui sera toujours soumis à ceci d'être comme tout métalangage, partie du langage.

La première condition de saisie qu'il s'agit bien du rapport à un être de vérité, c'est que *dans le discours* elle s'articule comme *énigme* et je regrette bien si ceci, dans tous les temps...

et à FREUD lui-même qui l'a avoué et reconnu comme tel quand il a écrit la *Science des rêves*, *Umschreibung* disait-il, enragé de ne pas pouvoir retrouver le style de ces *petits rapports scientifiques* d'avant, *Umschreibung*, ce qui veut dire « *maniérisme* »

...à travers les cas historiques de la crise du sujet, les explosions littéraires et esthétiques en général, de ce qu'on appelle le « *maniérisme* », correspondent toujours au remaniement de la question sur *l'être de vérité*.

Oui. Il s'agirait de trouver un *court-circuit* pour retrouver notre *objet(a)* puisque aussi bien une idée m'en vient.

Elle m'a été fournie - refournée - il n'y a pas longtemps par GUILBAUD<sup>139</sup> avec qui j'ai d'hebdomadaires entretiens depuis quelque temps. Il m'a rappelé que c'était FRANKEL je crois, qui faisait ce coup là à ses auditeurs : 1, 2, 3, 4, 5.

« *Quel est le plus petit nombre entier qui n'est pas écrit sur le tableau ?* » Ben écoutez : allez ! *Le plus petit nombre entier non écrit sur le tableau ?* Vous croyez naturellement qu'on veut vous *faire des tours*. Mais ce n'est pas compliqué, c'est le 6. Êtes-vous sûrs que le 0 est un nombre entier ? Ça se discute... [Puis Lacan écrit au tableau : « *le plus petit nombre entier qui n'est pas écrit sur le tableau.* »]

139 Georges Théodule Guilbaud, mathématicien français, Institut Poincaré, MSH, spécialisé dans les mathématiques des sciences humaines : théorie des jeux, cybernétique (Cf. son *Que Sais-je ?*), combinatoire (Cf. « *Pour qu'on lise Pascal* » in revue Française de recherche opérationnelle 6<sup>ème</sup> année, 3<sup>ème</sup> trimestre 1962 - n° 24, et « *Leçons d'à peu près* », Diderot éditeur 1998.

Alors, quel est-il maintenant le plus petit nombre entier qui n'est pas écrit sur le tableau ? Aucun évidemment. Quoi ? Qu'est-ce que vous allez dire ? Quoi que vous disiez, je vous dirai : il est écrit sur le tableau. Ça vous la coupe ? Eh bien, c'est justement de ça qu'il est question, que ça vous la coupe. Ça ré-instaura, ça vous montre, ça vous réintroduit, puisque c'est de ça qu'il s'agissait, dans la question du langage, fondé, comme vous le voyez sur l'écriture, *l'objet(a)*. Ça vous la coupe ? Vous n'avez absolument rien à pousser à cette occasion, comme voix ? Quoi ?

*M. X – ... au tableau : qui n'est pas écrit...*

Oui, c'est très pertinent, bien sûr. On pourrait partir de là et en faire beaucoup de choses. Bon. Est-ce que c'est à dire, qu'avec ce « *ça vous la coupe* » nous avons là le tout de ce dont il s'agit concernant la castration ? Je dis non. Il ne s'agit des choses qu'au niveau de *l'objet(a)*.

*Pour que quelque chose d'écrit tienne* en somme, *il vous faut payer votre écot*, c'est-à-dire que si je ne mets que des choses écrites, par exemple un discours scientifique à partir du début de la théorie des ensembles, jusque ... rien ne m'arrêtera jusqu'à la fin, j'épuiserai tout le parcours de la physique moderne, ça ne tiendra de toute façon, que si je l'accompagne d'un discours qui vous le présente. Il n'y a aucun moyen de présenter le discours – fût-il le plus formalisé que vous supposiez - il n'y a aucun moyen de présenter si vous voulez le *Bourbaki*, sans préface ni sans texte.

C'est de cela qu'il s'agit, et donc des rapports du langage qui - incontestablement, en effet - est coupure et écriture, avec ce qui se présente comme discours, langage ordinaire, et qui nécessite ce support de *la voix*, à ceci près bien sûr que vous ne prenez pas *la voix* pour simplement la sonorité, ce qui la ferait dépendre du fait que nous sommes sur une planète où il y a de l'air qui véhicule du son. Ça n'a absolument rien à faire avec ça.

Quand je pense que nous en sommes encore, dans la phénoménologie de *la psychose*, à nous interroger sur la texture sensorielle de la voix, alors qu'avec simplement les six ou huit pages de prélude que j'ai données dans mon article sur *Une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*<sup>140</sup>, j'ai désigné l'abord parfaitement précis sous lequel peut-être de nos jours, au point où nous en sommes, on peut interroger le phénomène de la voix.

Il n'y a qu'à prendre le texte de SCHREBER<sup>141</sup>, et à y voir distingué - comme je l'ai fait - ce que j'ai appelé « *message de code* » et « *code de message* », pour voir qu'il y a là moyen de saisir d'une façon non abstraite mais parfaitement déjà phénoménologisée, la fonction de la voix en tant que telle. Moyennant quoi, on pourra commencer à se détacher de cette position invraisemblable qui consiste à mettre en question l'objectivité des voix de l'halluciné.

Vous objectiviez l'halluciné. En quoi ses voix seraient-elles moins objectives ?

En quoi la voix sous prétexte qu'elle n'est pas sensorielle, serait-elle de l'irréel, de l'irréel au nom de quoi ?

C'est un préjugé qui date de je ne sais quelle étape archi-archaïque de la critique de la prétendue connaissance.

Est-ce que la voix est irréal, allons-nous à dire, de ce que nous la soumettons aux conditions de *la communication scientifique*, à savoir qu'il ne peut pas la faire reconnaître, cette voix qu'il entend, et la douleur alors, est-ce qu'il peut la faire reconnaître ? Et pourtant, va-t-on discuter que la douleur soit réelle ?

*Le statut de la voix* est à proprement parler *encore à faire*. Mais non seulement il est à faire, il est à *faire entrer* dans les catégories mentales du *clinicien* dont nous parlions précisément tout à l'heure, qui très certainement, même quand il réussit, je l'ai noté dans le même texte, quelque chose d'aussi heureux que d'apercevoir les choses qui se voyaient depuis probablement un bon bout de temps à l'œil nu, mais que personne n'avait jamais relevées, à savoir qu'il y a de ces phénomènes de voix qui s'accompagnent de mouvements laryngés et musculaires autour de l'appareil phonatoire et que ceci bien sûr a son importance, et n'épuise certainement pas la question, et en tout cas lui donne un mode d'abord, ça n'a pas fait avancer pour autant, d'un pas de plus, *le statut de la voix*.

Ici je voudrais quand même faire remarquer que c'est une bien grande ingratitude, pour quiconque a un tout petit peu le sens clair de ce que NIETZSCHE appelait justement la généalogie, de la morale ou d'autre chose, ce serait tout à fait une folie de méconnaître ce que *le statut de la science* précisément - *je parle de la nôtre* - doit à SOCRATE qui précisément se référerait à *sa voix*. Il ne suffit pas de prétendre en finir avec les voix, se satisfaire ou croire qu'on a satisfait à un phénomène comme celui-là, au fait que SOCRATE disait expressément se référer à sa voix, pour dire : « *Oh ben oui, il avait dans un coin, un truc qui tournait pas rond.* ». Quand il s'agit de SOCRATE, il me semble difficile de ne pas saisir la *cohérence* de l'ensemble de son appareil, surtout étant donné que cet appareil était là pour fonctionner tout le temps à ciel ouvert.

140 *Écrits* p.531 ou t.2 p.9.

141 D. P. Schreber : *Mémoires d'un névropathe* (1903), Paris, Seuil, Coll. Points, 1985. Cf. séminaire 1957-58 : *Les formations de l'inconscient*, Seuil 1998, séances des 29-01 et 21-06-1958.

Nous pouvons avoir l'idée, précisément qu'en fait la question du sujet telle que je la pose, est parfaitement et totalement ouverte au niveau de SOCRATE, quoique nous puissions penser de la façon dont nous ont été transmis ces entretiens qui étaient la base de son enseignement, arrangés, modifiés, enrichis de quelque façon que nous le supposions par tel ou tel, et par PLATON spécialement. Il n'en reste pas moins que leur schéma est clair, que la décantation est parfaite de *l'être de savoir* et de *l'être de vérité*. Il faut relire tout PLATON avec ce fil conducteur qui se prend - ceci que bien sûr je vous ai appris antérieurement à déchiffrer beaucoup plus loin - en appelant les choses par leur nom et en disant ce dont il s'agit dans *le désir de savoir*, à savoir *l'ἄγαλμα* [agalma]. Mais laissons pour l'instant !

Que ce à quoi SOCRATE répond est ceci : « *quel est l'être de vérité de ce désir de savoir ?* ». Qu'est-ce qu'il veut dire quand ceci aboutit prétendument à la transcription platonicienne : « *Occupe-toi de ton âme* » ? Nous le laisserons pour plus tard. Mais ce n'est pas pour rien que j'évoque ici SOCRATE, que je rappelle d'ailleurs cette clé : *être de savoir* et *être de vérité*. Je laisserai aussi aujourd'hui de côté une remarque que je pourrai faire sur cet emploi du terme de *clé* alors que je viens de dire tout à l'heure que son enseignement ne comportait pas de mot-clé. C'est peut-être justement que la propriété des clés en question, c'est de ne pas avoir de serrure. Et en effet, toute la question est là. Je veux simplement faire une remarque qui est celle que, bien entendu, chacun pourrait élever ici : « *alors, pourquoi Socrate n'a-t-il pas découvert, articulé, l'inconscient ?* »

La réponse, bien sûr, est déjà impliquée dans l'antérieur de son discours : parce qu'il n'y avait pas notre science constituée. Si j'ai souligné à quel point la psychanalyse dépend d'un statut assuré, suturé, de *l'être de savoir*, je pense que cela pourrait déjà passer pour une réponse suffisante si justement *la question ne se reportait pas* simplement à :

« *Pourquoi n'y avait-il pas au temps de Socrate, à titre de départ, une science ayant le statut de notre science, celui que j'ai défini d'une certaine façon, précisément : la suture du côté de la vérité ?* »

Je n'irai pas bien loin, étant donné l'heure, aujourd'hui dans ce sens mais comme c'est sur la voie de quelque chose qui nous importera beaucoup, pour nous ramener dans ce dont il s'agit, à savoir la position du psychanalyste, à savoir ce que je voudrais pour la prochaine fois que quelqu'un apporte ici comme contribution :

- qu'on prenne *un des meilleurs, un des plus grands*, et sur le point d'où il a apporté les choses de plus de relief, je prie qu'on reprenne ici mon article sur la théorie du symbolisme qui a été fait en commentaire de l'article de JONES<sup>142</sup>,
- et puis qu'on y mette en connexion ce qui est impliqué aussi, simplement *indiqué* dans mon article, à savoir la façon dont JONES a eu à se débrouiller avec le problème de la sexualité féminine pour autant qu'il intéresse le statut de la fonction phallique. [Cf. *Écrits*, p.697 ou t.2 p.175.]

Qu'on fasse le départ des incohérences manifestes où glisse sans cesse son discours, où de la façon dont c'est *le symptôme* même auquel il a affaire qui le rectifie et qui en quelque sorte réintègre et fait plus que suggérer, *impose* en quelque sorte *toutes écrites* - et contrairement à son intention - *les formules mêmes*, topologiques, qui sont les nôtres.

Je voudrais que quelqu'un se livrât à cette petite manœuvre et ne me forçât pas - une fois de plus - à m'y exercer moi-même. Quel extraordinaire texte que celui auquel je me suis attaqué dans cet article dont je parle, cet article sur le symbolisme. Il consiste en somme, à nous dire - vous le verrez dans le texte - à dire, conformément en fin de compte aux choses que je suis arrivé à dire après lui, que ce n'est pas une métaphore de dire que *le symbolisme* est fait *comme une métaphore*, que *c'est une vraie métaphore*, que là, la métaphore au lieu de s'éloigner - comme il s'exprime - du concret, s'en rapproche à toute volée. Qu'est-ce qu'il y a en fin de compte de plus vrai que cette direction sinon qu'à la fin c'est faux tout de même, parce que ce n'est pas *une métaphore* : c'est *une métonymie*.

Pour le *phallus* avec la femme et avec ce qu'il introduit effectivement d'un relief extraordinaire concernant *le déterminisme, la fonction, le sens même* de l'homosexualité féminine, on peut dire que tout est dans le texte sans que l'auteur comprenne ce qu'il dit. Est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose où s'inscrit précisément ce rapport au *symptôme* dont je parle, qui est nécessité, qu'on peut - sur l'autre face - considérer qu'il n'a pu accéder aussi profondément au sens du *symptôme* qu'à en manquer la théorie?

Ainsi pouvons-nous nous demander ce qui fait que la science, *la science grecque* qui savait construire déjà d'admirables automates, n'a pas pris *son statut de science*. C'est *qu'il y a une autre voix, qui joue son rôle dans l'interrogation socratique*. Je pense que vous l'évoquez avant que je la désigne : c'est celle qu'il appelle à déposer de temps en temps, d'une façon assez exemplaire, *assez scandaleuse* peut-être, nous n'en saurons jamais rien, pour les oreilles contemporaines, *c'est la voix de l'esclave*.

---

142 Ernest Jones : *The Theory of Symbolism*, in *Papers on Psycho-analysis*, Baillière, Tindall and Cox, 1950, p. 87.  
*La théorie du symbolisme* (1916), in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1997, p.82.  
Cf. Guy Le Gaufey : *Symbole, symbole et symbole*, L'Unebêvue, n° 3, Automne 1993.

Comment se fait-il que l'esclave réponde donc toujours si juste, réponde toujours si bien et aille droit à la vérité, à la qualité du nombre irrationnel qui répond à la diagonale du carré ? Est-ce que nous ne saisissons pas là ce dont il s'agit, qui n'est justement rien d'autre que le statut du désir.

Si ni FREUD ni SOCRATE n'ont été - quelque dissolvant qu'ait été leur produit - n'ont été jusqu'à la critique sociale... Car après tout, que je sache, SOCRATE *n'a pas introduit le matérialisme historique*, qu'il en fit un petit peu trembler sur leurs bases les statues des Dieux. Il est tout à fait clair que ce n'était pas pour rien qu'ALCIBIADE coupait la queue de son chien, que ça n'était pas pour *faire* uniquement *parler les gens*, puisque ça ressemble un tout petit peu trop à une certaine affaire de mutilation des HERMÈS, qui, elle, a fait quelque bruit<sup>143</sup> pour qui n'était pas tout à fait sans relation avec la dialectique sur *l'être de vérité*. Mais ça, ce n'est pas de la critique sociale. Appelons ça de l'action directe. C'est de l'anarchisme, chose qui comme vous le savez n'est plus de nos façons. SOCRATE n'a pas fait de critique sociale et FREUD non plus. C'est sans doute parce que l'un et l'autre avaient l'idée *d'où* se situait un problème économique extraordinairement important, celui des rapports du désir et de la jouissance.

S'il n'y a pas eu de science antique, c'est parce qu'il fallait, pour qu'il y ait de la science, qu'il y ait l'industrie moderne. Et pour qu'il y ait de l'industrie moderne, il fallait que les esclaves ne soient pas des *propriétés privées*. Les *propriétés privées*, on les ménage, on ne les fait pas aussi violemment travailler que dans « *les régimes de liberté* ».

Moyennant quoi le problème de la jouissance dans le monde antique, était résolu, et de la façon dont je pense vous voyez clairement ce qu'elle est : les êtres dévolus à la jouissance, à la jouissance pure et simple, c'était les esclaves, comme tout l'indique d'ailleurs : au respect, *contrairement à ce qu'on dit*, qu'ils recueillaient : on ne maltraitait pas un esclave comme ça, surtout que c'était un capital, au fait qu'il suffit d'ouvrir TERENCE - sans parler d'autres : EURIPIDE... - pour s'apercevoir que tout ce qu'il y a de rapport de raffinement, de rapports courtois, de rapports amoureux, se passe toujours du côté d'êtres qui sont dans la condition servile. Et que *nihil humani a me alienum* de TERENCE<sup>144</sup> désigne l'esclave, n'a pas d'autre sens. Pourquoi irait-on dire une connerie pareille, s'il ne s'agissait pas de dire : « *Je vais là où est l'humanité, aux esclaves.* »

La jouissance du monde antique, c'est l'esclave. Et ce parc réservé à la jouissance, si je puis dire, c'est cela qui a été le facteur d'inertie qui fait que la science, ni du même coup l'être du sujet n'ont pu se lever. Sans doute le problème de la jouissance, pour nous, se posera en d'autres termes, et certainement du fait du capitalisme dans des termes un peu plus *compliqués*. Il n'en reste pas moins qu'à un certain endroit, FREUD<sup>145</sup> l'a pointé du doigt, et que nous aurons, à propos du *Malaise dans la civilisation* à repasser par cette route, pour reprendre notre fil.

---

143 Cf. Plutarque : *Les vies parallèles*, Paris, Belles Lettres, tome III, 1969.

144 Tèrece : *Heauton timorroumenos* : *Le bourreau de soi-même*, Paris, Flammarion, 1993, acte I, sc.1 : *Chremes* : « *Homo sum, humani nil a me alienum puto.* »

145 Sigmund Freud (1929) : *Das Unbehagen in der Kultur. Le malaise dans la culture*, Paris, PUF, 2004.

DRAZIEN LACAN

LACAN

Bon. « *Inter...* » comme on dit. « *Inter...* » en latin - c'est Saint AUGUSTIN qui commence comme ça, une sorte d'énoncé qui a fini par s'éroder à force de courir - « *Inter urinas et faeces nascimur*<sup>146</sup> ». C'était un délicat. Cette remarque qui en elle-même ne semblerait pas comporter de conséquences infinies, puisqu'aussi bien on en est né de ce *périnée*, il faut quand même bien dire que, on court après. Il est certain que si Saint AUGUSTIN avait des raisons de s'en souvenir, c'était pour d'autres raisons, pour d'autres raisons qui nous intéressent tous, en ce sens que ce n'est pas à titre de vivant, de corps, que nous naissons « *Inter urinas et faeces...* », mais à titre de *sujet*.

C'est bien pour ça, que ça ne se limite pas à être un mauvais souvenir, mais à être quelque chose qui, au moins pour nous qui sommes là, nous sollicite présentement cette année de nous *intéresser vivement* aux *objets(a)* dont il se trouve qu'au moins l'un d'entre eux se trouve en connexion avec ces environs. Au moins l'un d'entre eux et même deux, le deuxième - *à savoir le pénis* - se trouvant occuper, dans cette détermination du sujet, une place tout à fait fondamentale.

La façon dont FREUD articule ce nœud a introduit une grande nouveauté quant à la nature du sujet. Il est particulièrement opportun de se le rappeler quand la nécessité de l'avènement de ce sujet nous la fait venir d'un tout autre côté, à savoir du « *Je pense* ». Et vous devez bien sentir que si je prends tellement de soin de l'articuler à partir du « *Je pense* », c'est bien sûr pour vous ramener au terrain freudien qui vous permettra de concevoir pourquoi c'est le sujet que nous saisissons dans sa pureté au niveau du « *Je pense* » à cette connexion étroite avec deux *objets(a)* si incongrûment situés.

Il faut dire d'ailleurs, que nous qui ne sommes pas de parti-pris, nous n'avons pas de visée spéciale vers l'humiliation de l'homme, nous nous apercevons qu'il y a deux autres *objets(a)* – *chose curieuse* – restés, même dans la théorie freudienne, à demi dans l'ombre, encore qu'ils y jouent leur rôle d'instance active, à savoir : *le regard* et *la voix*. Je pense que la prochaine fois, je reviendrai sur le regard. J'ai fait deux, et même trois, célèbres séminaires, comme on dit, dans la première année de mes conférences ici<sup>147</sup>, où j'ai tenté pour vous de vous faire sentir la dimension où s'inscrit cet objet qu'on appelle *le regard*.

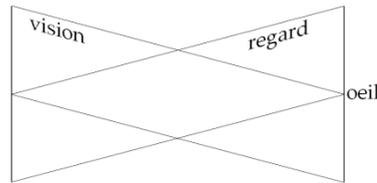
Certains d'entre vous s'en souviennent sûrement. Ceux qui viennent depuis longtemps à mon séminaire ne peuvent pas en avoir laissé passer l'importance. Et puisque j'aurai l'occasion, je pense, la prochaine fois d'y mettre tout l'accent, je voudrais dès aujourd'hui, à ceux qui représentent le bataillon sacré de mon assistance, à savoir vous autres, de vous recommander d'ici-là - parce que ça rendra beaucoup plus intelligible les références que j'y ferai - ce qui est paru, dans le très brillant bouquin qui vient de sortir de notre ami Michel FOUCAULT, ce qui est paru dans *le premier chapitre* de ce livre, sous le titre : *les suivantes*, chapitre I du livre de Michel FOUCAULT<sup>148</sup> intitulé, pour ceux qui sont aujourd'hui durs de l'oreille, in-ti-tu-lé : *Les mots et les choses*. C'est un beau titre.

De toute façon, ce livre ne vous décevra pas et en vous recommandant la lecture du premier chapitre, je suis en tout cas bien sûr de ne pas le desservir, car il suffira que vous ayez lu ce premier chapitre pour voracement vous jeter sur tous les autres. Néanmoins j'aimerais qu'au moins un certain nombre d'entre vous aient lu ce premier chapitre d'ici la prochaine fois parce qu'il est difficile de n'y pas voir inscrit - en une description extraordinairement élégante - ce qui est précisément cette double dimension que, si vous vous souvenez, j'avais représentée autrefois par deux triangles opposés : celui de la vision avec, ici, cet objet idéal qu'on appelle l'œil et qui est censé constituer le sommet du plan de la vision, et ce qui dans le sens inverse s'inscrit sous la forme du regard.

146 Cette formule de Porphyre de Tyr (233-305), reprise par Saint Augustin dans ses « *Confessions* », Freud la cite dans plusieurs textes : « *Malaise dans la culture* », « *Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse* », et dans « *Dora* ».

147 Séminaire 1964 : *Les fondements...* 26-02, 04-03, 11-03.

148 Michel Foucault : *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.



Quand vous aurez lu ce chapitre vous pourrez... vous serez beaucoup plus à l'aise pour entendre ce que j'y donnerais la prochaine fois comme suite. Autre petite lecture, genre distraction, pour lire sous la douche, comme on dit, il y a un excellent petit livre qui vient de paraître sous le titre *Paradoxes de la conscience*<sup>149</sup>, rédigé par quelqu'un que nous estimons tous - j'imagine - parce que nous avons tous ouvert, à quelque moment, quelques-uns de ses livres, nourris de la plus grande érudition scientifique, qui s'appelle Monsieur RUYER...

on prononce Ruyère paraît-il, Raymond RUYER, professeur à la Faculté des lettres de Nancy ... Monsieur RUYER, qui dans cette retraite provinciale poursuit depuis de longues années, un travail d'élaboration extraordinairement important du point de vue épistémologique, vous donne là une sorte de recueil d'anecdotes qui, je dirai, a à mes yeux une valeur cathartique tout à fait extraordinaire : celle de réduire en effet ce qu'on peut appeler *les paradoxes de la conscience* à la forme d'une sorte d'*Almanach Vermot* - ce qui est tout de même assez intéressant - je veux dire, les met à leur place, à leur place en somme de « *bonnes histoires* ».

Il semblerait que depuis un bon moment les paradoxes qui nous attirent doivent être autre chose que des paradoxes de la conscience. Bref, sous cette rubrique, vous verrez résumés toutes sortes de paradoxes dont certains *extrêmement importants*, justement en ceci qu'ils ne sont pas des paradoxes de la conscience mais quand on les réduit au niveau de la conscience, ils ne signifient plus rien que des futilités. C'est une lecture extrêmement salubre et il semble qu'une bonne part du *programme de philosophie* devrait être mis définitivement hors du champ de l'enseignement après ce livre qui montre l'exacte portée d'un certain nombre de problèmes qui n'en sont pas. Que pourrais-je vous recommander encore ?

Il y a dans les deux derniers numéros d'*Esprit* un commentaire par quelqu'un qu'on m'affirme être *un révérend père dominicain* et qui signe Jacques-M. POHIER<sup>150</sup> et qui se consacre à l'examen d'un livre<sup>151</sup> auquel on a fait beaucoup d'allusions ici et auquel M. TORT a donné sa sanction définitive. Il reste néanmoins qu'il y a *d'autres points de vue pour l'aborder*, et que le point de vue du religieux n'est pas du tout à négliger, et je vous prie de lire cet article. Vous y verrez la façon dont mon enseignement peut être utilisé à l'occasion, dans une perspective religieuse quand on le fait honnêtement. Ce sera un heureux contraste avec l'usage, qu'on en a fait précisément dans l'autre livre que je ne désigne ici que d'une façon indirecte.

Que vous conseiller encore ? Ben, mon Dieu, je crois que c'est là toutes mes petites ressources. Tout de même, vous allez voir qu'aujourd'hui nous allons mettre à l'ordre du jour l'examen d'un article de JONES.

Car l'intérêt de *ces séminaires fermés*, c'est de nous livrer à des travaux d'étude et de commentaire pour autant qu'ils peuvent fournir matériau, référence et aussi quelquefois initiation de méthode à notre recherche et cet article de JONES que nous allons voir aujourd'hui, qui s'appelle : *Développement précoce de la sexualité féminine*<sup>152</sup> et qui est paru en 1927, je vous signale, je vous signale parce que JONES a commis deux autres articles<sup>153</sup>, aussi importants que celui-ci, et que le second comme ce premier...

non pas le troisième mais après tout on peut s'en passer ... *ont été traduits* - ça m'a été rappelé d'une façon qui m'a paru assez heureuse, car je l'avais complètement oublié - *ont été traduits* dans le n° 7 de *La psychanalyse* consacré à la sexualité féminine, numéros qui ne sont peut-être pas épuisés, de sorte que - mon Dieu - pour ceux d'entre vous, qui n'ont pas une trop grande *familiarité* avec la langue anglaise, ceci vous facilitera - rétrospectivement, je pense, pour ceux qui n'ont pas encore lu le premier article - de bien saisir ce que nous arriverons à dire aujourd'hui sur cet article, et lisant l'autre, d'y trouver l'amorce de travaux futurs que j'espère...

Puisque j'espère que j'obtiendrai autant de bonne volonté pour les prochains séminaires fermés que j'en ai obtenu pour celui-ci, en m'y prenant d'une façon un peu à court terme qui mérite d'être soulignée ici pour introduire les personnes qui ont bien voulu, sur ma demande, s'y dévouer.

149 Raymond Ruyer : *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*, Paris, Albin Michel, 1966.

150 Jacques-M. Pohier : *Au nom du Père...*, Esprit, Seuil, (I) Mars 1966 : p.480 et (II) Avril 1966 : p.947.

151 Paul Ricœur : *De l'interprétation, Essai sur Freud*, Seuil, 1965.

152 Ernest Jones : *Développement précoce de la sexualité féminine*, in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, p.399.

153 Ernest Jones : *Le stade phallique* (1932) p.412 ; *La sexualité féminine primitive* (1935) p.442, in *Théorie et pratique de la psychanalyse*.

Vous y trouverez - en outre - dans ce numéro sur la sexualité féminine [n°7 de *La psychanalyse*], sous le titre de « *La féminité en tant que mascarade* »<sup>154</sup> - qui est exactement la traduction du titre anglais - un *excellent* article, d'une *excellente* psychanalyste, qui s'appelle Madame Joan RIVIÈRE, qui a toujours pris les positions les plus pertinentes sur tous les sujets de la psychanalyse et tout à fait *spécialement*, je vous le dis en passant, sur le sujet de la psychanalyse d'enfant. Vous voyez que vous ne manquez pas d'objet de travail, le plus pressé étant de lire Michel FOUCAULT pour la prochaine fois.

Alors, comme je tiens beaucoup à cette collaboration *from the floor*, comme on dit, d'un séminaire fermé, je vais donner la parole tout de suite à M<sup>elle</sup> Muriel DRAZIEN qui a bien voulu faire à votre usage une sorte de présentation, d'introduction de cet article de JONES qui s'appelle *Développement précoce*, ou *Premier développement*, comme il vous conviendra, *de la sexualité féminine*<sup>155</sup>.

Vous allez voir d'abord de quoi il retourne, et j'espère que j'arriverai à vous montrer l'usage que j'entends en faire.

---

154 Joan Rivière : *La féminité en tant que mascarade*, in « *Féminité mascarade* », études psychanalytiques réunies par M.C. Hamon, Paris, Seuil, 1994, p.197.

155 Ernest Jones : « *Le développement précoce de la sexualité féminine* », in « *Théorie et pratique de la psychanalyse* », Payot 1969, pp. 399-411. La traduction ici utilisée par Muriel Drazien est celle du n°7 de la revue « *La psychanalyse* ».

Muriel DRAZIEN

[écrit au tableau : *unseen man, unseeing man*]

C'est un terme, *unseen man*, qui est présent dans le texte original de JONES et qui est traduit en français très exactement, mais qui, forcément, manque un petit peu de... piquant.

- *Qu'y a-t-il chez la femme, qui corresponde à la crainte de castration chez l'homme ?*
- *Qu'est-ce qui différencie le développement de la femme homosexuelle de celui de la femme hétérosexuelle ?* [La psychanalyse, n° 7, p.240]

Voilà les deux questions qu'Ernest JONES se pose, et que son article « *Early development of female sexuality* » paru dans *The International Journal of Psychoanalysis* en 1927, vise à élucider.

Très vite, dans le fait de cerner la première question, JONES centre le problème autour du concept de castration et c'est en ce point qu'il s'arrête pour essayer d'élaborer un concept plus concret et plus satisfaisant au déroulement d'un certain fil conducteur de cet article qui est annoncé dès le premier paragraphe. C'est là que JONES évoque :

- des notions de *mystification* et de préjugés chez les auteurs écrivant au sujet de la sexualité féminine,
- que les analystes diminuaient l'importance de l'organe génital féminin et avaient donc adopté une « *position phallo-centrique* », comme il dit à propos de ces questions. [La psychanalyse, n° 7, p.239]

Que ces fils conducteurs soient pour JONES l'occasion de remettre en question tout le concept de *castration*, en faisant jaillir ces points où il est lui-même insatisfait de la formulation donnée alors de ce concept, n'empêchera pas que JONES s'y prend lui-même dans ce fil, aux divers moments où il parle de la réalité biologique comme fondamentale :

- Quand il souligne « *le rôle primordial de l'organe sexuel mâle* » : « *The all important part normally played in male sexuality by the genital organ...* ». [p.241]
- Quand il parle de la menace partielle que représente la castration : « *La castration n'est qu'une menace partielle, si importante soit-elle, de la perte de capacité à l'acte sexuel et du plaisir sexuel* ». [La psychanalyse, n° 7, p.241]
- Quand il fait remarquer que la femme est sous une dépendance étroite à l'égard de l'homme en ce qui concerne sa gratification : « *Pour des raisons physiologiques évidentes, la femme est beaucoup plus dépendante à l'égard de son partenaire pour sa gratification que l'homme, à l'égard du sien. Vénus a eu beaucoup plus d'ennui avec Adonis que Pluton n'en a eu avec Perséphone* ».
- Enfin quand il précise ce qui est pour lui la condition même de la sexualité normale : « *Pour ces deux cas (en parlant des inversions) la situation primordialement difficile, c'est l'union, simple mais fondamentale, entre pénis et vagin* ».

Le *parti-pris inconscient*, comme l'appela Karen HORNEY, a contribué, nous dit JONES, à considérer *les questions* touchant la sexualité beaucoup trop *du point de vue masculin* et à donc jeter dans une position de méconnu ce qu'il appelle les « *conflits fondamentaux* » :

« *En essayant de répondre à cette question, c'est-à-dire de rendre compte du fait que les femmes souffrent de cette terreur au moins autant que les hommes - j'en vins à la conclusion que le concept de « castration » a, par certains côtés, entravé notre appréciation des conflits fondamentaux.* » [La psychanalyse, n° 7, p.240]

Le concept, incontestablement plus général et plus abstrait auquel JONES aboutit est celui d'*aphanisis*. Cet *aphanisis* sera la disparition totale, irrévocable, de toute capacité à l'acte sexuel ou au plaisir de cet acte. Ce serait donc la crainte - *dread* en anglais, qui est encore plus - la crainte de cette situation qui est commune aux deux sexes.

À propos d'*aphanisis*, nous avons pensé que ce terme ne pouvait correspondre, au niveau clinique à rien d'autre que *la disparition du désir tel que nous l'entendons*. À ce moment-là, *la crainte d'aphanisis se traduirait par la crainte de la disparition du désir* ce qui nous paraît l'envers d'une de ces médailles : ou bien *désir de ne pas perdre le désir*, ou bien *désir de ne pas désirer*.

En tout cas JONES *n'ira pas plus loin* dans le développement de ce concept qu'il applique à ces fins utiles, et nous pouvons supposer qu'il ne suffisait pas, ni à lui-même, ni à une formulation plus rigoureuse de ce que représente la castration féminine.

Nous suivons JONES jusqu'à la deuxième question maintenant, qu'il aborde par un aperçu du développement normal de la fille, le stade oral, le stade anal, l'identification à la mère, au stade « *bouche-anus-vagin* », suivi bientôt, comme il dit, par l'envie du pénis. En précisant la distinction : d'envie de pénis « *pré* » et *post-œdipienne*, ou *auto* et *allo-érotique*, JONES rappelle la fonction dans la régression comme défense contre une privation à ce dernier stade, privation à ne jamais partager un pénis avec son père dans le coït, ce qui renverrait la petite fille à sa première *envie de pénis*, c'est-à-dire d'avoir son propre pénis à elle.

C'est à ce moment que la fillette doit choisir, point de bifurcation entre son attachement incestueux au père et sa propre féminité. Elle doit renoncer :

- ou bien à son objet,
- ou bien à son sexe, souligne JONES.

Il lui est impossible de garder les deux. Je crois que ça mérite à ce moment-là, de vous lire le paragraphe où il précise :

*« Il n'existe que deux possibilités d'expression de la libido dans cette situation, et ces deux voies peuvent être empruntées l'une et l'autre. La fille doit choisir, grosso modo, entre abandonner son attachement érotique au père et l'abandon de sa féminité, c'est-à-dire son identification anale à la mère. Elle doit changer d'objet ou de désir ; il lui est impossible de garder les deux. Elle doit renoncer soit au père, soit au vagin (y compris les vagins pré-génitaux). Dans le premier cas les désirs féminins s'épanouissent à un niveau adulte - c'est-à-dire charme érotique diffus, (narcissisme), attitude vaginale positive envers le coït, culminant dans la grossesse et l'accouchement - et sont transférés à des objets plus accessibles. Dans le second cas le lien avec le père est conservé, mais cette relation d'objet est transformée en identification - c'est-à-dire en complexe du pénis. » [La psychanalyse, n° 7, p.247]*

Les filles qui « *renoncent à l'objet* » poursuivent un développement normal.

Tandis que dans le deuxième cas où le sujet abandonne son sexe, *le non-abandon de l'objet se transforme en identification* et c'est celui-ci le cas de l'homosexuelle.

*« La divergence mentionnée - qui, est-t-il besoin de le dire, est toujours une question de degré - entre celles qui renoncent à leur libido d'objet (le père) et celles qui renoncent à leur libido de sujet (le sexe), se retrouve dans le champ de l'homosexualité féminine. » [p.249]*

Donc JONES opère une division à l'intérieur du groupe homosexuel :

*« On peut y distinguer deux grands groupes. Primo : les femmes qui conservent leur intérêt pour les hommes mais qui ont à cœur de se faire accepter par les hommes comme étant des leurs. À ce groupe appartient un certain type de femmes qui se plaignent sans cesse de l'injustice du sort de la femme et du mauvais traitement des hommes à leur égard. Secundo : celles qui n'ont que peu ou pas d'intérêt pour les hommes, mais dont la libido est centrée sur les femmes. L'analyse montre que cet intérêt pour les femmes est un moyen substitutif de jouir de la féminité. Elles utilisent simplement d'autres femmes pour l'exhiber à leur place. » [La psychanalyse, n° 7, p.249]*

C'est nous qui soulignons maintenant que par la première division que JONES opère, ce sont dans ces *deux sous-groupes* d'homosexuelles, toutes des femmes ayant choisi de garder leur objet : le père, et de renoncer à leur sexe.

C'est ici qu'il faut suivre attentivement l'exposé de JONES pour voir ce qui se passe :

*« Il est facile de voir que le premier groupe ainsi décrit recouvre le mode spécifique des sujets qui avaient préféré abandonner leur sexe, tandis que le deuxième groupe correspond aux sujets ayant abandonné l'objet (le père) et se substitue à lui par identification. » [p.249]*

Alors, je répète : « *...tandis que le deuxième groupe correspond au sujet ayant abandonné l'objet (le père)...* »

*« Les femmes appartenant au second groupe s'identifient aussi, avec l'objet d'amour, mais cet objet perd alors tout intérêt pour elles ; leur relation d'objet externe à l'autre femme est très imparfaite car elle ne représente dès lors que leur propre féminité au moyen de l'identification et leur but est d'en obtenir par substitution la gratification de la part d'un homme qui leur reste invisible (le père incorporé en elles). » [La psychanalyse, n° 7, p.249]*

Et voilà l'homme qui leur reste invisible : *unseen man*.

D'après ces descriptions, on ne peut que remarquer que cet intérêt pour les femmes, en quelque sorte fuyant, semble porter sur un attribut, sans qu'il y ait de véritable relation d'objet.

Que pourrait-on y comprendre s'il s'agit là d'une identification double :

- d'une part au père,
- d'autre part à l'amante ?

Nous proposons qu'il s'agit dans cet exemple d'une *opération symbolique* :

- *Premièrement* : que l'amante est le symbole de la féminité perdue plutôt que la féminité à laquelle le sujet aurait renoncé.
- *Deuxièmement* : cet homme qui lui est invisible, *the unseen man*...  
ce qui ne veut pas dire *the unseeing man*  
...le père ou plutôt *ce qui de lui voit, ce qui de lui est seeing, l'œil*  
symbole déjà évoqué par JONES dans sa *théorie du symbolisme* et précisé par lui en ce lieu *comme phallique*  
... est le véritable objet car *sa présence* est nécessaire, voire indispensable à l'accomplissement du rite destiné à rendre au père ce qu'il n'a pas donné.

Pour vous laisser une image très saisissante de ce type de relation, je voudrais vous lire un épisode qui est vu par *le narrateur* : Marcel, dans *Du côté de chez Swann*, dans un moment où lui, par le hasard si on veut, est aussi *unseen* d'ailleurs, c'est-à-dire il s'est caché, il est caché par les circonstances et la scène se déroule devant lui sans qu'on sache qu'il est là.

Évidemment, toute la scène est intéressante. Je vous rapporte simplement quelques lignes :

« Dans l'échancrure de son corsage de crêpe M<sup>lle</sup> Vinteuil sentit que son amie piquait un baiser. Elle poussa un petit cri, s'échappa, et elles se poursuivirent en sautant, faisant voler leurs larges manches comme des ailes et gloussant et piaillant comme des oiseaux amoureux. Puis M<sup>lle</sup> Vinteuil finit par tomber sur le canapé, couverte par le corps de son amie. Mais celle-ci tournait le dos à la petite table sur laquelle était placé le portrait de l'ancien professeur de piano. »

LACAN - qui est son père...

Muriel DRAZIEN

« M<sup>lle</sup> Vinteuil comprit que son amie ne le verrait pas si elle n'attirait pas sur lui son attention et elle lui dit, comme si elle venait seulement de le remarquer :

– Oh, ce portrait de mon père qui nous regarde. Je ne sais pas qui a pu le mettre là ?  
J'ai pourtant dit vingt fois que ce n'était pas sa place. »

Je me souviens que c'était les mots que M. Vinteuil avait dits à mon père à propos du morceau de musique. Ce portrait leur servait sans doute habituellement pour des profanations rituelles car son amie lui répondit par ces paroles qui devaient faire partie de ses réponses liturgiques :

– Mais laisse le donc où il est, il n'est plus là pour nous embêter. Crois-tu qu'il pleurnicherait et qu'il voudrait te mettre ton manteau s'il te voyait là, la fenêtre ouverte, le vilain singe. »

M<sup>lle</sup> Vinteuil répondit par des paroles de doux reproche : « Voyons, voyons. » ... [M. Proust : *Du côté de chez Swann*, Pléiade, 1954, p. 162]

Et plus loin :

« Mais elle ne put résister à l'attrait du plaisir qu'elle éprouverait à être traitée avec douceur par une personne si implacable envers un mort sans défense ; elle sauta sur les genoux de son amie et lui tendit chastement son front à baiser comme elle aurait pu faire si elle avait été sa fille, sentant avec délices qu'elles allaient ainsi toutes deux au bout de la cruauté en ravissant à M. Vinteuil, jusque dans le tombeau, sa paternité. » [p. 162-163]

Et plus loin (c'est le narrateur qui parle) :

« ...je savais maintenant, pour toutes les souffrances que pendant sa vie M. Vinteuil avait supportées à cause de sa fille, ce qu'après la mort il avait reçu d'elle en salaire. » [p. 163]

## LACAN

Merci Mademoiselle.

Bon. Mademoiselle DRAZIEN, en somme, vous a donné une introduction, une introduction ma foi rapide. Elle n'est pas... et après tout, nous n'avons nullement à lui en faire reproche puisque c'est une *introduction*.

Elle a mis deux choses très importantes en relief concernant cet article qui, quoique court, comporte certains détours qu'elle a cru devoir éluder, sur, par exemple, l'idée de *privation* et celle de *frustration* qui s'ensuit, les rapports de *la privation* à *la castration*, tous termes qui sont pour nous - ceux tout au moins qui se souviennent de ce que j'enseigne - d'une assez grande importance.

Mais elle n'a pas *mal fait* néanmoins puisque pour vous, qui êtes dans *la position toujours difficile de l'auditeur*, ce qui est mis en relief ce sont deux termes :

- d'une part la notion d'*apbanisis*,
- et d'autre part, la façon dont FREUD... Non ! ...dont JONES, dans le souci qu'il a de chercher ce qu'il en est de la castration chez la femme, se voit reporter sur certaines positions qui comportent des références qu'on peut qualifier, à proprement parler, de « *références de structure* ».

Ces *références de structure*, il est clair - vous vous reporterez à cet article - qu'il ne sait pas les organiser.

Il ne sait pas les organiser en raison du même souci que celui qui guide son article sur le symbolisme, à savoir de pointer d'une façon qui soit rigoureuse et valable, ce qui constitue les amarres de la théorie freudienne de l'inconscient.

Le symbolisme a pris, de toute une série de fils qui se sont détachés du tronc freudien principal, la valeur de quelque chose qui permet *l'utilisation symbolique*, au sens courant du terme, des éléments mis en valeur par le maniement de l'inconscient.

Cette *utilisation symbolique*, celle qui fait que JUNG voit dans *le serpent* le symbole de la *libido* par exemple, c'est quelque chose à quoi FREUD s'est opposé de la façon la plus ferme, en disant que *le serpent* est - s'il est le symbole de quelque chose - il est la représentation du *phallus*.

Moyennant quoi FREUD... JONES ! - deux fois que je fais le lapsus ! - JONES fait de grands efforts pour nous montrer *la métaphore* - puisqu'en fin de compte, c'est bien à cette référence linguistique qu'il est obligé - pour nous montrer *la métaphore* se développant dans deux sens.

Dans un sens de toujours plus grande légèreté de contenu ...

on ne peut pas se référer à un autre registre, encore que ce ne soit pas le terme qu'il emploie mais il est forcé d'en employer tellement d'autres qui sont toutes... qui sont tous du même ordre

...à savoir d'une sorte de rarefaction, de vidage ou d'abstraction, ou de généralisation, bref, de respect dans cette sorte d'ordonnance, de hiérarchie concernant *la consistance de l'objet* qui est celle d'une théorie enfin classique de la connaissance.

On voit bien que ce dont il s'agit, c'est de nous montrer que le symbole n'a en aucun cas cette fonction, que le symbole tout au contraire, est ce quelque chose qui nous ramène à ce qu'il appelle, dans son langage et comme il peut, « *les idées primaires* ».

À savoir quelque chose qui se distingue par un caractère à la fois de *concret*, de *particulier*, d'*unique*, d'*intéressant*, la totalité, si on peut dire, et *la spécificité de l'individu* dans sa vie même dirons-nous, pour ne pas employer le terme que bien entendu il évite, qui n'est autre que le terme d'*être*.

Il est bien clair pourtant que quand il fait *référence* à ces « *idées primaires* », et qu'il y inscrit justement, des termes concernant ce qui est l'être, à savoir : la naissance, la mort, les relations avec les proches par exemple, il désigne lui-même quelque chose qui n'est pas un *donné biologique*, mais bien au contraire, une articulation qui transcende, qui transpose, qui transcrit ce donné biologique à l'intérieur de conditions d'existence qui ne se situent que dans des relations d'être.

Toute l'ambiguïté de l'article sur le symbolisme de JONES tient là. Néanmoins, ce qu'il vise...

en son effort principalement pour montrer que ce dont il s'agit dans le symbolisme ...cerne quelque chose qu'il ne sait pas désigner mais qu'il cerne tout de même, en quelque sorte, du mouvement propre de son élan, de son expérience à lui, concrète, de ce dont il s'agit dans l'analyse.

Il arrive à ce résultat de mettre, d'une façon tellement unique, en avant des symboles qui tous sont, à différents degrés, des symboles du *pballus*, qu'il nous force bien à nous poser la question, en fin de compte, de ce que c'est que le *pballus* dans l'ordre symbolique.

Il ne nous convainc pas - loin de là - que le *pballus* est purement et simplement le pénis, mais il laisse ouverte la question de la valeur centrale qu'ont un certain nombre d'entités dont le *pballus* est celle qui se présente avec le maximum d'incarnation, quoique ne se présentant que derrière un voile, voile qu'il n'a pas levé. C'est pour ceci que je ferai reprendre cet article par quelqu'un qui l'a préparé pour aujourd'hui mais qui préfère, en somme de lui-même, le remettre à une étape ultérieure, c'est-à-dire disons à notre prochain séminaire fermé.

Je reprendrais, à l'occasion, en commentaire, les détails de cet article sur *la théorie du symbolisme*, mais je vous avertis d'ores et déjà qu'il y a un article de moi, qui est paru si mon souvenir est bon, dans *La psychanalyse* numéro 6...

C'est le numéro 6 où c'est paru ?

SAFOUAN – 5 !

LACAN

le numéro 5... sur *La théorie du symbolisme chez Jones*<sup>156</sup>. Ce que nous faisons aujourd'hui a...

par rapport à ce que j'aurai à développer donc dans les prochains séminaires sur la fonction de *l'objet(a)* ...une certaine valeur de... je ne dirai pas d'anticipation, mais d'horizon. Car en fin de compte, il y a un rapport entre la place de *l'objet(a)* en tant qu'elle est fondamentale, qu'elle nous permet, dans *un certain mode de structure* qui n'a pas d'autre nom que celui du *fantasme*, de comprendre *la fonction déterminante - déterminante à la manière d'un support ou d'une monture* ai-je dit - qu'a, dans la détermination de *la refente du sujet, l'objet(a)*.

Cet *objet(a)*, comme je vous l'ai indiqué dans mon discours de tout à l'heure, et bien sûr ce n'est pas une nouveauté, se présente sous, non pas *quatre formes*, mais disons *quatre versants*, en raison de la façon dont il s'insère sur deux versants d'abord, la demande et le désir.

Sur *le versant de la demande*, ce sont les objets que nous connaissons sous les espèces :

- *du sein*, au sens et dans la fonction qu'on lui donne dans la psychanalyse,
- *et de l'excrément* ou encore, comme on s'exprime : *féces*.

L'autre versant est celui qu'a la relation du désir. C'est donc une fonction d'un degré plus élevé. Je le fais remarquer en passant, la lecture tout à l'heure du texte français qu'a faite M<sup>lle</sup> DRAZIEN y révèle une inexactitude : ce qui était traduit par *le désir* à une certaine place...

à savoir que l'homosexuelle était amenée à renoncer à son désir pour l'objet, pour ne pas renoncer à son sexe ...est inexact, en anglais c'est *the wish*, et du moment que c'est *the wish*, ce n'est pas *le désir*, c'est *le vœu* ou *la demande*.

*Le désir*, nous en avons ici situé la place topologique suffisamment par rapport à la demande pour que vous conceviez ce que je veux dire quand je dis, je parle, d'un autre versant, à propos de la fonction de deux autres *objets (a)*, à savoir :

- du *regard*,
- et de *la voix*.

Dans les deux couples se fait une opposition qui, du sujet à l'Autre peut se situer ainsi :

- *demande de* l'Autre : c'est *l'objet(a) féces*,
- *demande à* l'Autre : c'est *l'objet(a) sein*.

Eh bien, la même opposition existe, quoiqu'elle ne puisse que vous paraître encore, puisque je ne vous l'ai pas expliquée, plus obscure, il y a aussi quelques formes, non pas... l'obscurité n'est pas tant :

- sur *le désir de* l'Autre, que vous sentirez déjà immédiatement supporté par *la voix*,
- que sur *le désir à* l'Autre qui représente une dimension que j'espère, à propos du *regard*, pouvoir vous ouvrir.

Mais au cœur de cette fonction de *l'objet(a)*, il est clair que nous devons trouver ce qui est tout à fait *central à l'institution*, à *l'instauration* de la fonction du *sujet*.

---

156 *Écrits* p.697 ou t.2 p.175.

C'est, à très proprement parler, la fonction que vient occuper à la même place *le phallus*, qui précisément n'a absolument pas le même caractère concernant ce qu'on pourrait appeler comme une question commune englobant dans sa parenthèse *l'ensemble des objets en question*. Il n'a pas... il n'entre pas comme organe, puisqu'en fin de compte, dans tous ces cas, et si immatériels que puissent vous paraître deux d'entre eux, il s'agit bel et bien dans tous les cas d'un *représentant organique*. Assurément, il semble déjà moins substantiel, moins saisissable, au niveau du *regard* et de *la voix* mais ça n'est néanmoins pas en raison simplement d'une sorte *de différence d'échelle, de différence scalaire* - comme on dirait - *dans le caractère insaisissable*, que nous trouvons ici *le phallus*.

*Le phallus* entre, comme tel, dans une certaine fonction qu'il s'agit maintenant de définir et qui, à proprement parler, *ne peut se définir que dans la référence du signifiant*. La double dimension qui se révèle ici est - vous le verrez - quelque chose qui différencie le caractère *se déroband*, le caractère *insaisissable* de la substantialité de *l'objet(a)* quand il s'agit du *regard* et de *la voix*. Ce caractère *se déroband*, caractère *insaisissable n'est absolument pas de la même nature quant à ces deux objets et quant au phallus*.

Que se passe-t-il quand quelqu'un comme M. JONES, je le dis nourri, inspiré du style même le plus pur de la première recherche analytique, quand la valeur de découverte qu'avaient les réalités de l'expérience, ne pouvait encore d'aucune façon être réduite, n'avait pas pu être peu à peu ré-aspirée dans une série de voies, de traces qui représentent à proprement parler, par rapport à cette expérience, une rationalisation et qui est toute celle qui a fait se développer la psychanalyse dans une voie, qui, à quelque titre mérite d'être située dans quelque parallélisme par rapport à la réduction, si l'on peut dire éducative qu'Anna FREUD a faite de la psychanalyse au niveau des enfants.

Toute masquée que puisse être telle inflexion de la psychanalyse au regard de l'adulte, nous pouvons dire que tout ce qui fait intervenir, dans l'état actuel des choses et tel que ceci a été exprimé, quelque référence que ce soit à *la réalité*, ou encore à l'institution d'un *moi meilleur*, moins distendu, plus *fort* comme on dit, tout ceci ne consiste qu'à avoir fait rentrer les voies que l'analyse nous a permis d'imaginer, dans le registre *du développement*, dans le sens *d'une orthopédie*, fondamentalement qui dissipe, à proprement parler, le sens de l'expérience psychanalytique.

JONES n'en est certes pas là et le fait que ce qu'il produit devant nous représente bien quelque chose qui tend à retrouver des points d'appui dans un certain nombre de références reçues, c'est à ceci que M<sup>lle</sup> DRAZIEN a fait allusion en parlant d'un certain nombre de recours à ce qu'on peut appeler un certain nombre de préjugés scientifiques, primauté par exemple de la référence biologique, pourquoi *primauté*? Il n'est absolument pas, bien entendu, question de la négliger ni même de ne pas dire qu'en fin de compte, elle est première, mais assurément *la poser premièrement comme première*, c'est là qu'est toute l'erreur, car ce dont il s'agit à l'occasion, c'est de la prouver. Or, elle n'est pas prouvée.

Elle n'est pas prouvée au départ, au moins quand nous nous trouvons devant un phénomène aussi *paradoxal* que la généralité du complexe de castration, pour autant que généralité veut dire aussi *incidence* dans les deux sexes, les deux sexes ne se trouvant pas, par rapport à ce quelque chose qui se présente d'abord et d'une façon fondamentale, comme dessinant la structure de ce complexe de castration, comporte *quelque chose* qui se rapporte à une partie, et à une partie seulement de l'appareil génital, dans la partie qui vient s'offrir de façon manifeste et visible, et en quelque sorte prégnante, et d'un point de vue de *gestalt*, qui est chez l'homme, le pénis.

Non pas privilège mais privilège qui prend une valeur si l'on peut dire de *phanie*, de *manifestation* et où c'est comme tel, semble-t-il, tout au moins au premier abord, qu'il s'introduit avec une valeur prévalente.

Telle est en d'autres termes *la fonction* que va prendre *le complexe de castration* si nous l'examinons *sous un certain biais*.

Eh bien, il est excessivement remarquable que la première démarche de JONES, aille dans le sens d'une subjectivation. Je donne à ce mot le poids qu'il peut prendre ici, étant donné ce que j'énonce de la définition du sujet depuis déjà presque deux ans, et depuis beaucoup plus longtemps, bien sûr, pour ceux qui viennent ici depuis plus ou moins toujours.

*Nous ne pouvons pas ne pas voir*, si nous sommes déjà un peu rompus à cette perspective, *la relation* qu'à l'introduction par JONES *du terme d'aphanisis*, à propos du complexe de castration *avec ce que je vous ai représenté de l'essence du sujet*, à savoir ce *fading*, ce perpétuel mouvement *d'occultation derrière le signifiant* ou *d'émergence intervallaire*, qui définit comme tel le sujet dans son fondement, dans son statut, dans ce qui constitue l'être du sujet.

Il y a quelque chose de tordu qui permet d'aborder d'une façon toute différente la relation *être-non-être*...

non pas d'une façon qui, en quelque sorte, s'en extrait comme si un jugement pouvait quelque part saisir la relation de l'*être* et du *non-être*, mais d'une façon qui y est, en quelque sorte, profondément impliquée

...nous fait saisir que nous ne saurions d'aucune façon spéculer, raisonner, structurer tout ce qu'il en est du sujet, sans partir de ceci que nous-mêmes comme sujets soyons impliqués dans cette profonde *duplicité*, qui est la même que le *cogito* cartésien dégage, en se fixant sur un point de plus en plus réduit à l'idéal, jusqu'à être, lui de néant, qui est le « *Je pense* ».

« *Je pense* » ne voulant rien dire à lui tout seul, ce qui permet d'écarter, de diviser, de montrer, à quelle *torsion* il faut que nous supposions que soit en quelque sorte soumis cette subsistance du sujet pour qu'il puisse apparaître dans une telle *perspective que l'être est dissocié entre l'être antérieur à la pensée, et l'être que la pensée fait surgir*, l'être du « *Je suis* » de celui qui pense, l'être qui est amené à l'émergence, du fait que celui qui pense dit donc « *Je suis* ».

L'*aphanisis* de JONES n'est absolument concevable que dans la dimension d'un tel être. Car comment lui-même nous l'articule-t-il ? Quel pourrait être le recul de quoi que ce soit qui ne soit pas de l'ordre du sujet par rapport à une crainte de perdre la capacité de ce qui est dit en anglais : *capacity* de... le terme *sexual enjoyment*, je sais qu'il est très difficile de donner un support qui soit équivalent à notre mot français « *jouissance* », à ce qu'il désigne en anglais. *Enjoyment* n'a pas les mêmes résonances que *jouissance* et il faudrait en quelque sorte le combiner avec le terme de *lust* qui serait, peut-être un peu meilleur.

Quoi qu'il en soit, cette dimension de la jouissance, dont je vous ai marqué la dernière fois que nous allions l'introduire, qu'elle est en quelque sorte un terme qui pose par lui-même des problèmes essentiels que nous ne pouvions véritablement introduire qu'après avoir donné son statut au « *je suis* » du « *Je pense* », la jouissance pour nous, ne peut être qu'identique à toute présence de corps, *la jouissance* ne s'appréhende, *ne se conçoit que de ce qui est corps*.

Et d'où jamais ne pourrait-il surgir d'un *corps* quelque chose qui serait la crainte de ne plus *jouir* ? S'il y a quelque chose que nous indique *le principe du plaisir*, c'est que s'il y a *une crainte*, c'est *une crainte de jouir*. La jouissance étant à proprement parler une ouverture dont ne se voit pas la limite, et dont ne se voit pas non plus, la définition. De quelque façon qu'il jouisse, bien ou mal, *il n'appartient qu'à un corps de jouir ou de ne pas jouir*.

C'est tout au moins la définition que nous allons donner de la jouissance, car pour ce qu'il en est de la jouissance divine, nous reporterons, si vous le voulez bien, cette question à plus tard ! Non pas qu'elle ne se pose pas. Il nous semble qu'il y a un défilé qu'il est important de saisir, c'est ceci : comment peuvent s'établir les rapports de la jouissance et du sujet ?

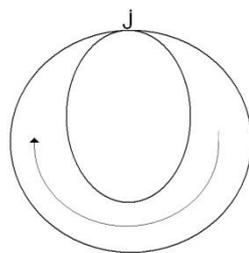
Car le sujet dit « *Je jouis* ». Le centre, que je ne dirais pas implicite, parce qu'aussi bien, il est formulé, *il est dit en clair* dans FREUD, le centre de la pensée analytique, c'est qu'il n'y a rien qui ait plus de valeur pour le sujet que l'*orgasme*. L'*orgasme* est l'instant où est réalisé un sommet privilégié de bonheur. Ceci mérite réflexion.

Car en plus, il n'est pas moins frappant qu'une pareille affirmation comporte en quelque sorte par elle-même une dimension d'accord. Même ceux qui font quelque réserve sur le caractère plus ou moins satisfaisant de l'*orgasme* dans les conditions où il nous est donné d'y atteindre, n'en iront pas pour autant à ne pas penser que si cet *orgasme* est *insuffisant*, il n'y en a pas un *plus vrai, plus substantiel*. Qu'ils l'appellent de quelque nom qu'il s'agisse : union, voie unitive, fusion, totalité, perte de soi - *quoi que vous voudrez* - ce sera toujours de l'*orgasme* qu'il s'agira.

Est-ce que, il ne nous est pas possible, même à garder accroché à quelque *point d'interrogation* ce qui est là pris comme *point de départ*, est-ce qu'il ne nous est pas possible dès maintenant de saisir ceci : que nous pouvons considérer l'*orgasme* dans cette fonction, disons même provisoire, comme représentant *un point de croisement, ou encore un point d'émergence, un point où précisément la jouissance, je dirais, fait surface*. Ceci prend pour nous, un sens privilégié de ceci : que *là où elle fait surface*, à la surface par excellence, celle que nous avons définie, que nous essayons de saisir comme structurale, comme celle du sujet.

Je vous indique aussitôt les repères que ceci peut prendre dans - pourquoi pas ? - ce que nous appellerons notre système. Je ne refuse pas le mot « *système* » à conditions que vous appeliez système la façon dont je systématise les choses et qui est précisément faite de références topologiques.

Nous pouvons bien considérer la jouissance, celle qui est dans l'*orgasme*, comme quelque chose qui s'inscrit par exemple d'une forme particulière qu'en prendrait notre *tore*, si notre *tore* c'est ce cycle du désir qui s'accomplit par la suite des boucles répétées d'une demande. Il est clair qu'en fonction de certaines définitions de l'*orgasme* comme point terminal, comme point de rebroussement comme vous voudrez, ce sera d'un *tore* à peu près fait ainsi qu'il s'agira :

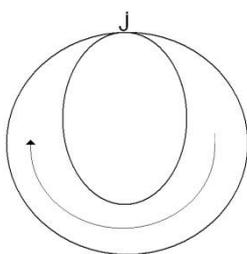


Mais ici [J] il a une valeur punctiforme. En d'autres termes, toute demande s'y réduit à zéro, mais il n'est pas moins clair qu'il blouse le désir. *C'est la fonction*, si l'on peut dire, *idéale et naïve de l'orgasme*. Pour quiconque essaie de la définir à partir de données introspectives, *c'est dans ce court moment d'anéantissement*, moment d'ailleurs punctiforme, fugitif, qui représente la dimension de tout ce qui peut être le sujet, dans son déchirement, dans sa division, *que ce moment de l'orgasme - j'ai dit de l'orgasme - se situe*.

Il est clair que c'est au titre de jouissance, dont pour nous, il ne suffit pas de constater que dans ce moment d'idéal - j'insiste sur idéal - il est réalisé dans la conjonction sexuelle, pour que nous disions qu'il est *immanent* en la conjonction sexuelle et la preuve c'est que ce moment d'orgasme est exactement équivalent dans la masturbation, je dis : en tant qu'il représente ce point terme du sujet. Nous n'en retenons donc, dans cette fonction, que le caractère de jouissance, et jouissance qui n'est point encore définie ni motivée.

Mais ceci nous permettra de comprendre à condition de nous apercevoir de l'analogie qu'il y a entre la « forme » de la *bouteille de Klein*, si j'ose dire...

si tant est qu'on puisse parler de la forme, mais enfin, puisque je la dessine, elle a une forme... je la représente *sous la forme inversée* par rapport à ce que vous voyez d'habitude, dans le dessin que j'ai appelé *son ouverture*, *son cercle de réversion*, la *bouteille de Klein* apparaît en haut comme le point [J] de tout à l'heure.



Ce *cercle de réversion* où je vous ai déjà appris à trouver le *point nodal* de ces deux versants du sujet tels qu'ils peuvent se rejoindre de l'affrontement de la *couture de « l'être de savoir » à « l'être de vérité »*, je vous ai aussi dit<sup>157</sup> que *c'était là la place où nous devons inscrire précisément comme conjonction de l'un à l'autre, ce que nous appelons le symptôme*.

Et c'est un des fondements les plus essentiels à ne pas oublier de ce que FREUD a toujours dit de la fonction du *symptôme* : *c'est qu'en lui-même le symptôme est jouissance*.

Il y a donc d'autres modes d'émergence, structurellement analogues, de la jouissance au niveau du sujet que l'orgasme. Je n'ai pas besoin - ce serait facile mais le temps m'en empêche - de vous rapporter le nombre de fois où FREUD a mis en valeur l'équivalence de la fonction de l'orgasme avec celle du *symptôme*. Qu'il ait tort ou raison est une autre question que de savoir ce qu'il veut dire en cette occasion, ce que nous, nous pouvons là-dessus en construire.

Alors, il conviendrait peut-être d'y regarder à deux fois avant de *faire équivaloir l'orgasme et la jouissance sexuelle*.

Que l'orgasme soit une manifestation de la *jouissance sexuelle* chez l'homme et singulièrement compliquée de la fonction qu'il vient occuper dans le *sujet*, c'est bien ce à quoi nous avons affaire et nous aurions tout à fait tort de collaber, en quelque sorte, comme une seule et même réalité, *ces trois dimensions*.

Car c'est ça qui est à proprement parler *réintroduire*, sous une forme dangereusement masquée, et *par-dessus le marché* ridicule, les vieilles implications du mysticisme auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure, dans le domaine d'une expérience qui ne les nécessitent nullement. Un poète autrefois<sup>158</sup> qui a dit *post-coïtum animal triste* ajoutait - parce que ça, on l'oublie toujours - *prater mulierem gallumque : mis à part la femme et les coqs*. Chose curieuse, depuis que ce que j'appelle la *mystique psychanalytique* existe, on n'est plus triste après le coït. Je ne sais pas si vous avez jamais remarqué ça mais c'est un fait. Les femmes, bien sûr, déjà n'étaient pas tristes mais puisque les hommes l'étaient, c'est curieux qu'ils ne le soient plus.

Par contre, quand les femmes ne jouissent pas, elles deviennent extraordinairement déprimées, alors que jusque là elles s'en accommodaient extrêmement bien. Voilà ce que j'appelle l'introduction de la mystique psychanalytique. Personne n'a encore définitivement prouvé qu'il faille à tout prix qu'une femme ait un orgasme pour remplir son rôle de femme. Et la preuve c'est qu'on en est encore à ergoter sur ce qu'il est, ce fameux orgasme chez la femme.

157 Cf. Séminaire 1964-65 : « *Problèmes cruciaux...* » séances des 13-01, 20-01, 27-01-1965.

158 [Claude Galien](#) : *L'âme et ses passions*, Belles lettres, 1995. « *Post coïtum omne animal triste est, sive gallus et mulier* ».

Néanmoins, cette *métaphysique* a pris une telle valeur... je connais un très grand nombre de femmes qui sont malades de ne pas être sûres qu'elles jouissent vraiment, alors qu'en somme elles ne sont pas si mécontentes que ça de ce qu'elles ont, et que si on ne leur avait pas dit que *c'était pas ça*, elles ne s'en préoccuperaient pas.

Ceci nécessite qu'on mette un petit peu *les points sur les i* concernant ce qu'il en est de la jouissance sexuelle. Si on pose d'abord que ce qui nous intéresse au premier plan c'est de savoir *ce qu'il en est au niveau du sujet*, c'est une première façon d'assainir la question. Mais on pourrait aussi se poser la question de savoir *ce qu'il en est au niveau de la conjonction sexuelle*.

Parce que là il est très remarquable, que c'est un phénomène bien étrange que nous parlons toujours *comme si*, du seul fait que *la différence sexuelle existe* chez le vivant avec ce qu'elle nécessite de conjonction, l'accomplissement de la conjonction s'accompagnait d'une jouissance en quelque sorte univoque, et univoque en ce sens que nous devrions tout simplement l'extrapoler de ce que nous les humains, ou si vous voulez, les primates plus particulièrement évolués, nous en connaissons de cette jouissance. Eh bien, je ne vais pas entrer dans ce chapitre aujourd'hui parce qu'il est très curieux qu'il ne soit jamais traité. Enfin c'est un fait, qu'il ne l'est pas.

Mais enfin il est tout à fait clair que tout d'abord, il est impossible de définir, de saisir quelques signes de ce qu'on pourrait appeler « *orgasme* » chez la plupart des femelles dans le domaine animal. Pour une ou deux espèces où on le peut...

qui ne font justement que montrer qu'on pourrait *trouver des signes* s'il y en avait, puisque quelquefois on en trouve... il est tout à fait clair que partout ailleurs on n'en trouve pas, en tout cas de signes objectifs de l'orgasme chez la femelle. Alors, puisqu'on pourrait en trouver et qu'on n'en trouve pas, c'est quand même quelque chose de nature à vous jeter un petit doute sur les modalités de la jouissance dans la conjonction sexuelle.

Je ne dis pas, je ne vois pas pourquoi j'excepterai la conjonction sexuelle de la dimension de la jouissance qui me paraît une dimension absolument coextensive à celle du corps. Mais que ce soit celle de l'orgasme, ça ne semble nullement obligé. C'est peut-être d'une nature toute différente et la preuve d'ailleurs, c'est justement *là où elle est la plus impressionnante, la conjonction sexuelle, là où elle dure une dizaine de jours, entre les grenouilles par exemple, qu'on voit bien que ce dont il s'agit, c'est d'autre chose que de l'orgasme*. C'est quand même très important.

Nous sommes ici pleins de métaphores. La *tumescence*, la *détumescence* est une de celles qui me paraissent les plus extravagantes. Il s'agit de manifester dans la suite des comportements ce qu'on pourrait appeler par rapport à la conjonction « un comportement ascendant » ou comportement d'approche, suivi d'« un comportement de résolution des charges » après lequel se produira la séparation.

Au mode de l'existence d'un organe érectile qui est très loin d'être universel, il y a des animaux...

*je ne vais pas m'amuser à faire ici pour vous de la biologie mais je vous prie d'ouvrir les gros traités de zoologie*... il y a des animaux qui réalisent la conjonction sexuelle à l'aide d'organes de fixation parfaitement non tumescibles *puisque ce sont purement et simplement des crochets*. Il paraît bien évident que l'orgasme, dans ces cas, s'il existe, doit prendre, même chez le mâle, une toute autre apparence dont rien ne dit par exemple, qu'il serait susceptible de quelque subjectivation.

Ces distinctions me paraissent importantes à introduire parce que si JONES au départ, en quelque sorte s'écarte et s'étonne - et c'est ainsi qu'il introduit sa notion de l'*aphanisis*, le caractère distinct en somme qu'il y a entre :

- l'idée de *la castration* telle qu'elle se substantifie dans l'expérience, à *savoir la disparition du pénis*,
- et de quelque chose qui lui paraisse tout ce qu'il y a de plus important, à savoir une disparition, mais qui n'est pas celle du pénis, qui pour nous ne peut être que celle du sujet,

...et qu'il s'imagine pouvoir être la crainte de la disparition du désir, alors que ceci est en quelque sorte une contradiction dans les termes, car le désir précisément se soutient de la crainte de se perdre lui-même, qu'il ne saurait y avoir d'*aphanisis* du désir, il ne saurait y avoir dans un sujet de représentation de cette *aphanisis* pour la raison que *le désir en est soutenu*.

Le « *persévérer dans l'être* » spinozien est le même texte et le même thème qui dit : « *Le désir est l'essence de l'homme.* »<sup>159</sup>

L'homme persévère dans l'être comme désir. Et il ne saurait s'évader d'aucune façon de ce soutien du désir.

Il y a précisément l'ambiguïté de pouvoir comporter sa propre retenue et sa propre crainte d'être « *face de défense* » en même temps que « *face de suspension* » vers la jouissance.

Alors est-ce que ne prend pas ici toute sa valeur l'autre bout de l'arc, de la trajectoire qu'accomplit JONES pour nous, *quand très fermement* et à combien juste titre, puisqu'il s'agit d'introduire les choses au niveau du sujet, *il nous met*, pour ce qui est de la femme, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, *au cœur de la façon dont peut se présenter pour elle l'impasse subjective*. Opposé au *couple fils-mère*, d'où est partie, non sans raison, toute l'exploration analytique, il nous parle du *couple père-fille*.

---

159 Spinoza : *Éthique*, éd. de l'Éclat, trad. Misrahi, 2005.

Et que nous dit-il ? Tout part ici d'une privation. *L'inceste père-fille*, nous savons, quant à nous, de toute notre expérience, qu'il est par ses conséquences analytiques - je ne peux pas les définir autrement, disons névrosantes, mais le terme n'est pas suffisant puisque ça va jusqu'à avoir des conséquences psychosantes - il *est infiniment moins dangereux*, il l'est même, dangereux au degré zéro, *au regard de l'inceste mère-fils* qui a toujours les conséquences ravageantes auxquelles je fais allusion.

Au niveau du couple père-fille, *la fonction de l'interdit*, telle qu'elle s'exerce dans ses conséquences dialectiques, dans ce qu'on appelle *l'interdit fondamental de l'inceste* qui est l'interdit de la mère, prend une forme simplifiée qui met bien en valeur la fonction privilégiée de la femme au regard de la conjonction sexuelle.

Car si la spécificité d'une certaine sorte de vivant est qu'un organe à la fois érectile et comme tel privilégié comme support de la jouissance, en soit l'ambocepteur, eh bien, qu'est-ce que ça veut dire ? *C'est que pour elle*, il n'y a pas de problème : *faire l'amour*, si les choses avaient une valeur absolue bien sûr, est forcément alloplastique, si je puis dire, *implique qu'elle aille à celui qui l'a*.

Si elle n'avait pas quelques-unes des propriétés du petit bonhomme il n'y aurait aucun problème. Le petit bonhomme en a d'autres précisément en ceci qu'il peut jouir de lui-même exactement comme un petit singe. La question serait donc toute simple mais il ne s'agit pas de ça, précisément parce qu'il y a le langage et la loi - le père est interdit - et par cette voie entre en fonction le problème.

Or qu'est-ce que nous dit JONES ? Qu'est-ce qu'il nous crie à tue-tête en nous rendant compte de son expérience ? Qu'est-ce qu'il nous dit si ce n'est que là encore, la femme va garder son avantage, va être gagnante, mais il faut voir comment, et pour voir comment, il ne faut pas garder en la tête tous ces préjugés.

Voyons ce qu'il nous dit : Il faut que la femme choisisse *entre son sexe et son objet*, elle renonce à *l'objet paternel* et elle va garder son sexe. Il n'existe que deux possibilités d'expression de la libido dans cette situation et ces deux voies peuvent être empruntées l'une et l'autre, *grosso modo*, entre :

- abandonner son attachement érotique au père,
- et l'abandon de sa féminité.

Elle doit changer d'objet ou de désir. Et que va-t-il nous dire de ce qu'il en est à ce niveau ? Voyons, décrivez-nous exactement, M<sup>lle</sup> DRAZIEN, dites-moi exactement la place du paragraphe où il nous décrit... Voilà :

« *Dans le premier cas, les désirs féminins s'épanouissent à un niveau adulte, c'est-à-dire, charme érotique diffus* - il souligne - *narcissisme*. »

Qu'est-ce à dire ? C'est que JONES<sup>160</sup>, ici, de son expérience, la première chose qu'il a à mettre en avant, quant à ce qui résulte du choix que je ne qualifierai pas de normal mais de légal, celui qui renonce à *l'objet paternel* pour conserver son sexe, en somme c'est de cela qu'il s'agit, eh bien, ceci veut dire *qu'il ne sert à rien de renoncer à l'objet pour conserver quelque chose, puisque ce quelque chose qu'on veut conserver au prix d'une renonciation, c'est précisément cela qu'on perd*.

Car qu'est-ce qu'à à faire avec l'essence de la féminité le « *charme érotique diffus* » qui consiste dans le maniement de l'attirail narcissique, sinon très précisément ce que M<sup>me</sup> Joan RIVIÈRE a épinglé comme la féminité au titre de *mascarade* ? Et ceci doit bien refléter quelque chose, c'est que précisément à partir d'un tel choix, la femme a à prendre la place, pour des raisons qu'il s'agit pour nous de préciser, de *l'objet(a)*.

Dans la perspective paternelle, et patriarcalisante, la femme, née d'une côte de l'homme est un *objet(a)*. Se soumettre à la Loi pour conserver son sexe, non seulement ne lui évite pas de le perdre, mais le nécessite. Au contraire - ce n'est pas moi qui le dis, c'est JONES - dans l'autre cas : conservation de l'objet, c'est-à-dire du père, quel va être le résultat. Le résultat c'est le choix homosexuel...

je le répète je ne puis faire plus aujourd'hui que de dire : c'est JONES qui le dit.

Et après tout, toute notre expérience derrière, y compris l'épinglage, un petit peu incomplet parce que élidé, de toute la présence de PROUST qui lie ce cas, avec tout le caractère *divinatoire* qu'à son intuition et son art mais qu'importe !

C'est dans l'autre cas, à savoir pour autant que l'objet père est conservé, que la femme trouve quoi ? Ce que dit JONES donc, à savoir : sa féminité. Car dans toute attitude ou fonction homosexuelle, ce que la femme trouve, *à la place de l'objet* - et on dit que c'est *à la place de l'objet primordial* - c'est sa féminité.

---

160 Lapsus (?) de Lacan : Freud.

Et alors, deuxième temps de ce qui se passe à l'intérieur de ce second choix. Ici les termes de JONES - malgré lui - ne sont pas équivoques. C'est de l'accentuation de la fonction de ce dont il s'agit, à savoir un certain objet, et cet objet comme perdu, que le choix va se faire :

- soit que cet objet devienne objet de *revendication*, et que la prétendue homosexuelle devienne une femme en rivalité avec les hommes et revendiquant d'avoir comme eux le *phallus*,
- soit que dans le cas de l'amour homosexuel, ce soit au titre de ne pas l'avoir qu'elle aime, c'est-à-dire de réaliser ce qui est en somme le sommet de l'amour : de donner ce qu'elle n'a pas.

De sorte qu'en fin de compte, nous n'aurions - et après tout pourquoi ne pas l'admettre - de jouissance de la féminité comme telle que de ce départ homosexuel qui ne fait simplement qu'illustrer la fonction médiatrice que prend ce *phallus* qui alors nous permet de désigner sa place. Car si ce dont il s'agit quant au statut du sujet c'est de *savoir ce que l'être perd d'être à être celui qui parle ou qui pense*, il s'agit aussi de savoir ce qui vient prendre la place de cette perte quand il s'agit de jouir. Et que l'organe privilégié de la jouissance y soit employé, quoi de plus naturel, c'est, si j'ose dire, *ce que l'homme a sous la main*.

Mais alors, les choses se passent à deux degrés. Cet organe - comme tout organe - on l'emploie à une fonction. Loin que la fonction crée l'organe, il y a un tas d'animaux qui ont des organes dont ils n'ont certainement pendant longtemps jamais su que faire, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé *un truc* pour l'utiliser. Je vous en donnerai de nombreux. Naturellement, ce n'est pas des organes absolument, comme le foie ou le cœur. Il y en a un qui a une petite scie dans l'œsophage. il faut se donner tellement de mal pour comprendre ce qu'il peut en faire, qu'on admire que lui ait réussi à en faire quelque chose.

Ben, c'est pareil. C'est avec ce pénis qu'on va faire quelque chose de beaucoup plus intéressant à savoir un signifiant, un signifiant de la perte qui se produit au niveau de la jouissance de par la fonction de la loi. Et ce qui est important, ça n'est pas sa fonction comme signifiant. Quand vous aurez regardé d'un petit peu plus près que la plupart de vous ne le font, ce qu'on appelle dans le langage « les morphèmes », vous saurez la fonction qu'il y a à ce qu'on appelle le cas ou *la forme non marquée*.

Il pourrait y avoir là *une désinence* ou *une flexion* qui indiquerait que c'est *le futur, le passé, le substantif, le partitif*<sup>161</sup> ou le *torsif* [?]. Et que ça a un sens qu'il n'y ait justement pas à cette place de marque. Là est l'essence de la fonction de signifiante et si la femme garde, conserve, porté à une puissance supérieure ce que lui donne de n'avoir pas le *phallus*, c'est justement de pouvoir faire de cette fonction du *phallus* le parfait accomplissement de ce qu'est au cœur de *la castration* : le mot *phallus*, *c'est-à-dire la castration elle-même*, de pouvoir en porter la fonction de signifiante en ce point d'être *non marquée*.

C'est là-dessus que je terminerai aujourd'hui, certainement forcé d'abréger étant donné l'heure.

Je pense, tout au moins pour ceux qui sont ici et dont je désire qu'ils *saisissent* tout particulièrement où va nous mener la réémergence de ce « *complexe de castration* » dont plus personne ne parle car il est assez frappant que dans le dernier article auquel je vous ai dit de vous reporter ce soit un *Père Dominicain* - ni analysé, ni analyste lui non plus - qui fasse remarquer que dans un certain livre, on ne parle absolument pas du *complexe de castration*.

Ce n'est pas étonnant. Je ne lui ai pas appris ce que c'était. Il ne peut pas le savoir.

Mais j'espère qu'avec - je pense - suffisamment de temps, c'est-à-dire pas plus que la fin de l'année, nous y aurons un peu avancé.

---

161 Catégorie grammaticale qui exprime la partie opposée au tout.

Il s'agit pour nous de situer notre topologie : de nous situer, nous *analystes*, comme agissant en elle.

Dans une réunion fermée en un tout petit groupe, quelqu'un posait récemment la question, à propos de ce que j'ai dit de cette topologie : « *qu'elle n'est pas une métaphore* ».

Qu'en est-il ? Que signifie de nous situer comme sujets dans une référence qui n'est pas métaphorique.

Je n'ai pas répondu : celui qui me questionnait n'avait pas été présent au dernier séminaire fermé et la réponse elliptique que j'aurais pu donner : « *nous affronter à la jouissance* » aurait été une réponse qui n'aurait pas été suffisamment commentée.

Être situé dans ce qui n'est plus *la métaphore du sujet* c'est aller chercher les fondements de sa position, non point dans aucun effet de signification, mais dans ce qui résulte de la combinatoire elle-même.

Qu'en est-il exactement du sujet, dans sa position classique, de ce lieu nécessité par la constitution du monde objectif ?

Observez qu'à ce *sujet pur*, ce sujet dont *les théoriciens de la philosophie* ont poussé jusqu'à l'extrême la référence unitaire, à ce *sujet*, dis-je, *on n'y croit pas tout à fait*, et pour cause. On ne peut croire qu'à *lui - du monde - tout soit suspendu*, et c'est bien ce en quoi consiste *l'accusation d'idéalisme*. C'est ici que *la structure visuelle* de ce sujet doit être explorée.

Déjà j'ai approché ce que, de matière, nous apporte notre expérience analytique, au premier chef : *l'écran, l'écran* que notre expérience analytique nous apprend *comme étant le principe de notre doute : ce qui se voit - non pas révèle - mais cache quelque chose*.

Cet écran pourtant, supporte pour nous tout ce qui se présente. Le fondement de la surface est au principe de tout ce que nous appelons *organisation de la forme, constellation*. Dès lors tout s'organise en une superposition de plans parallèles, et s'instaurent les labyrinthes sans issue de *la représentation* comme telle.

Dans un livre que j'ai conseillé à la plupart de ceux qui sont ici, puisque aussi bien, cette assistance n'est pas beaucoup plus étendue que celle que j'ai eue la dernière fois, un livre qui s'appelle *Les paradoxes de la conscience*, de Monsieur RUYER, vous verrez la conséquence de ce renvoi structural.

Tout ce que nous concevons comme correspondance point par point de ce qui est d'une surface sur une autre, s'y image de *la représentation* d'un point dont les rayons partants traversent ces deux plans parallèles y manifestant d'une trace à une autre, de celle sur un plan au plan correspondant, *une fondamentale homologie*, de sorte que, de quelque façon que nous manipulions le rapport de *l'image à l'objet*, il en résulte qu'il faut bien qu'il y ait *quelque part*, ce fameux sujet qui unifie la configuration, la constellation pour la limiter à quelques points brillants, qui, quelque part l'unifie ce quelque chose en quoi elle consiste.

D'où l'importance du *sujet*. Mais cette fuite dans *une unité mythique* où il est facile de voir l'exigence du pur esprit unificateur, la voie - la voie par laquelle je vous mène qui est proprement ce qu'on appelle méthode - aboutit à *cette topologie* qui consiste en cette remarque : que *ce n'est point à rechercher ce qui va correspondre à cette surface au fond de l'œil qui s'appelle la rétine*, ou aussi bien à toute autre, à quelque point où se forme l'image, qu'il s'agit de se reporter comme constituant l'élément unificateur.

Bien sûr, ceci part de la distinction cartésienne de *l'étendue* et de *la pensée*. Cette distinction suppose *l'étendue*, soit l'espace, comme *homogène*, en ce sens impensable qu'il est, comme dit DESCARTES, *tout entier à concevoir comme parties extra parties*, mais à ceci près, qui est voilé dans cette remarque, c'est qu'il est *homogène* : que chaque point est identique à tous les autres tout en étant différent, ce qui est proprement ce que veut dire l'hypothèse, à savoir que *toutes ses parties se valent*.

Or, l'expérience de ce qu'il en est de cette structure de l'espace, non point quand nous le distinguons de *la pensée*, de *la pensée en tant que* la supporte uniquement et fondamentalement la *combinatoire signifiante* :

- que *cet espace* n'en est effectivement point *séparable*,
- qu'il en est, au contraire, intimement cohérent,
- qu'il n'y a nul besoin d'une pensée de survol pour la ressaisir en cette cohérence nécessaire,
- que *la pensée* ne s'y introduit pas *d'y introduire la mesure*, une mesure, en quelque sorte applicable, arpenteuse, qui loin de l'explorer, le bâtit.

J'ai désigné là l'essence de ce qu'il en est du premier pas de la géométrie, comme son nom de *géométrie* en véhicule encore la trace...de la géométrie grecque euclidienne, entièrement fondée précisément sur ce thème d'une *mesure introduite*, où se cache que ce n'est point *la pensée* qui la véhicule, mais à proprement parler ce que les Grecs ont eux-mêmes nommé « *mesure* ».

« *L'homme est la mesure de toute chose* » [Protagoras]. C'est-à-dire *son corps : le pied, le pouce, et la coudée*. Or, le progrès de la pensée restée intitulée *géométrisante* - et sans doute n'est ce pas pour rien que *more geometrico* a toujours paru l'idéal de toute déduction de la pensée - le progrès - dis-je - de cette géométrie nous montre l'émergence d'un autre mode d'abord, *où étendue et combinatoire se nouent* d'une façon étroite et qui est à proprement parler, *la géométrie projective*.

Non point égalité, mesure, effet de recouvrement, mais comme vous vous en souvenez encore : effort souvent pénible pour fonder les premières déductions de la géométrie. Rappelez-vous du temps où on vous faisait passer la muscade d'un retournement sur le plan : Dieu sait que c'est là opération qui ne semblait pas impliquée dans les prémices pour fonder le statut du triangle isocèle. *Déplacement, translation, manipulation, homothétie même* : tout ce jeu à partir duquel se déploie en éventail la déduction euclidienne, se transforme à proprement parler, dans la géométrie projective, justement d'introduire, de figure à figure, la fonction de l'équivalence par transformation.

Singulièrement ce progrès se marque historiquement par la contribution d'artistes à proprement parler, à savoir ceux qui se sont intéressés à *la perspective*. La perspective n'est pas l'optique. Il ne s'agit point dans la perspective *de propriétés visuelles* mais précisément *de cette correspondance* de ce qui s'établit concernant les figures qui s'inscrivent dans une surface, à celles qui dans *une autre surface* sont produites, *de cette seule cohérence* établie de la fonction d'un point à partir duquel les lignes droites conjoignent ce point aux articulations de la première figure, se trouvent, à traverser une autre surface, faire apparaître une autre figure. Nous retrouvons là *la fonction de l'écran*.

Et rien n'est impliqué que d'une figure à l'autre apparaisse une relation de *ressemblance* ou de *similitude*, mais simplement de cohérence que nous pouvons définir entre les deux. *L'écran* ici fait fonction de ce qui s'interpose entre *le sujet* et *le monde*. Il n'est pas un objet comme un autre. Il s'y point quelque chose.

Avant de définir ce qu'il en est de la représentation, l'écran déjà nous annonce à l'horizon, la dimension de ce qui, de la représentation, est le représentant. Avant que le monde devienne *représentation*, son *représentant*, j'entends *le représentant de la représentation* - émerge.

Je ne me priverai pas d'évoquer ici une première fois, fusse pour y revenir, une notion qui, quoique préhistorique, ne saurait d'aucune façon passer pour archéologique en la matière. *L'art pariétal*, celui que nous trouvons précisément au fond de ces espaces clos qu'on appelle des *cavernes*, est-ce que dans son mystère, dont le principal est assurément que nous restons encore dans l'embarras quant à savoir :

- jusqu'à quel point ces lieux étaient éclairés : ils ne l'étaient qu'à l'orifice,
- jusqu'à quel point ces lieux étaient visités : ils semblent l'avoir été rarement, si nous en faisons foi *aux traces que nous pouvons repérer sous la forme de traces de pas* dans des lieux qui pourtant sont favorables à en porter *les marques*, ... *l'art pariétal* semble nous reporter à rien de moins que ce qui plus tard s'énonce dans *le mythe platonicien de la caverne*, qui prendrait là bien d'autres portées en effet que métaphorique.

Si c'est au sein d'une caverne que PLATON tente de nous porter pour faire surgir pour nous la dimension du réel, est-ce un hasard si sans doute ce qui se trouve sur ces parois, où les récentes explorations par des méthodes enfin scientifiques...

*et qui, devant ces figures ne s'essoufflent plus à imaginer l'homme des premiers temps dans je ne sais quelle anxiété de rapporter suffisamment pour le repas de midi à sa bourgeoise, cette exploration qui, elle, se portant non pas sur l'interprétation imaginative de ce qu'il peut en être du rapport d'une flèche et d'un animal surtout quand il apparaît que la blessure porte les traces les plus évidentes d'être une représentation vulvaire*

...cette méthode, qui a fait entrer en jeu avec M. LEROI-GOURHAN<sup>162</sup> l'appareil d'un fichier soigné, voire l'usage d'une machine électronique, nous représente que ces figures ne sont pas réparties au hasard et que la fréquence constante, univoque des cerfs à l'entrée, des bisons au milieu, nous introduit en quelque sorte directement, encore que M. LEROI-GOURHAN - et pour cause - n'use pas de ce repère pourtant bien simple, tel qu'il lui est immédiatement donné par la portée de *mon enseignement*, à savoir qu'il n'y a nul besoin que ceux qui participaient très évidemment, autour de ces peintures encore pour nous *énigmatiques*, à un culte, que ceux-là n'avaient nul besoin d'entrer jusqu'au fond de la caverne pour que *les signifiants de l'entrée* ne les représentent *pour les signifiants du fond*, qui n'avaient point besoin, par contre, d'être si fréquemment - *en dehors des temps précis de l'initiation* - visités comme tels.

Tout ce qui accompagne ces cortèges singuliers : *lignes de points, flèches* qui apparaissent ici beaucoup plus *directrices du sujet* que vectrices de l'intention alimentaire, tout nous indique qu'*une chaîne structurale*, qu'une répartition dont l'essence est à proprement parler d'être *signifiante*, est ce quelque chose qui seul peut nous donner le guide d'une pensée à la fois forte et prudente, au regard de ce dont il s'agit.

---

162 André Leroi-Gouhran (1911-1986) : *Le geste et la parole*, t.1, *Technique et langage*, 1964 ; t.2 *La mémoire et les rythmes*, 2000, Paris, Albin Michel.

*Fonction de l'écran comme support*, comme tel, *de la signifiante*, voilà ce que nous trouvons tout de suite à l'éveil de ce quelque chose qui de l'homme nous assure que, quel que fût le ton de voix qu'il y donna, il était un être parlant. C'est bien ici qu'il s'agit de saisir de plus près *le rapport de la signifiante à la structure visuelle*, laquelle se trouve de par la force des choses, à savoir de par le fait qu'il semble, jusqu'à nouvel ordre, que nous n'aurons jamais aucune trace de *la voix* de ces premiers hommes, c'est assurément du style de *l'écriture* que nous trouvons les premières manifestations chez lui de *la parole*. [Cf. Leroi-Gouhran : *Le geste et la parole*]

Je n'ai point besoin d'insister sur un fait très singulier que mettent en évidence également ces représentations dont on s'extasie qu'elles soient naturalistes, comme si nous n'avions pas appris dans notre analyse du réalisme à quel point tout art est foncièrement *métonymique*, c'est-à-dire désignant autre chose que ce qu'il nous présente, ces formes *réalistes* représentent avec une remarquable constance, cette ligne oscillante qui se traduit en fait par la forme de cet **S** allongé où je ne verrai, quant à moi, aucun inconvénient à voir se recouper celle de l'« **S** » dont je vous décline le sujet.

Oui, exactement pour la même raison que quand Monsieur HOGARTH cherche à désigner ce qu'il en est de la structure de la beauté, c'est aussi exactement et nommément à cet « **S** » qu'il se réfère.



William Hogarth Autoportrait

Pour donner corps, bien sûr, à ces *extrapolations* - j'en conviens - qui peuvent vous paraître hardies, il nous faut maintenant en venir à ce que j'ai appelé tout à l'heure *la structure visuelle de ce monde topologique, celui sur lequel se fonde toute instauration du sujet*. J'ai dit que cette structure est antérieure *logiquement* à la physiologie de l'œil et à l'optique même, qu'elle est cette structure que les progrès de *la géométrie* nous permettent de formuler comme donnant, sous une forme exacte, ce qu'il en est - *je souligne exacte* - ce qu'il en est du rapport du *sujet* à *l'étendue*.

Et certes je suis bien empêché par de simples considérations de décence de vous donner ici un cours de *géométrie projective*. Il faut donc qu'au moyen de quelques indications, je suscite en vous le désir de vous y reporter, qu'au moyen de quelques apologies je vous en fasse sentir la dimension propre .

La *géométrie projective* est à proprement parler *combinatoire*, combinatoire de points, de lignes, de surfaces susceptibles de tracés rigoureux, mais dont le fondement intuitif - ce que *points, lignes, plans*, pour vous évoquent - se dissipe, se résorbe, et à la fin s'évanouit derrière un certain nombre de nécessités purement combinatoires qui sont telles par exemple, que le point se définira comme intersection de deux lignes, que deux lignes seront définies comme *se coupant toujours*...

car une définition combinatoire ne vaut pas si elle comporte *des exceptions de l'ordre intuitif*,

si nous croyons que les parallèles sont justement les lignes qui ne se coupent pas

...deux lignes se couperont toujours en un point et l'on se débrouillera comme on pourra, mais il faut que ce point existe.

Or il apparaît :

- que précisément ce point existe,
- et que c'est même à le faire exister qu'on fondera la géométrie projective,
- et que c'est bien là en quoi consiste l'apport de la perspective.

C'est que c'est précisément à le projeter sur un autre plan, qu'on le verra sur cet autre plan, apparaître d'une façon dont l'intérêt n'est pas qu'il soit là intuitif, à savoir parfaitement visible dans la jonction des deux lignes sur la ligne d'horizon, mais qu'il ait à répondre, *selon les lois strictes d'une équivalence attendue, à partir des hypothèses purement combinatoires*, je le répète, qui sont celles qui se poursuivront dans les termes :

- que *deux points*, par exemple, *ne détermineront qu'une seule ligne droite*,
- et que *deux lignes droites ne peuvent se couper en deux points*.

Pour vous faire sentir ce qu'il en est de *telles définitions*, je vous rappelle, qu'il en résulte qu'à l'encontre des manipulations de la démonstration euclidienne, l'admission de ces principes, qui se résument en une forme qu'on appelle *principe de dualité*, une géométrie purement projective, non métrique, pourra avec assurance, traduire un théorème acquis en termes de points et de lignes, en substituant *point à ligne* dans son énoncé, et *ligne à point*, et en obtenant un énoncé certainement aussi valable que le précédent.

C'est là ce qui surgit au XVII<sup>ème</sup> siècle avec le génie de PASCAL<sup>163</sup>, sans aucun doute déjà préparé par l'avènement multiple d'une dimension mentale telle qu'elle se présente toujours dans l'histoire du sujet qui fait, par exemple, que *le théorème dit de Brianchon*, lequel s'énonce : « *qu'un hexagone formé par six lignes droites qui sont tangentes à une conique, donc hexagone circonscrit...*

je pense que vous savez ce que c'est qu'une conique mais je vous le rappelle : conique c'est un cône, c'est une hyperbole, c'est une parabole ce qui veut dire dans l'occasion qu'il s'agit de certaines de leurs formes telles qu'elles sont engendrées dans l'espace et non pas simplement sous forme de révolutions. Un cône se définissant alors, par la forme qui se présente dans l'espace, de par l'enveloppement d'une ligne joignant un point à un cercle par exemple et ne la joignant pas forcément d'un point situé perpendiculairement à son centre ... toutes ces lignes donc présentent la propriété que les trois lignes qui joignent des sommets opposés... ce qui est facile à déterminer quelle que soit la forme de l'hexagone, par un simple comptage  
*...ces trois lignes convergent en un point.*

Du seul fait de l'admission des principes de la géométrie projective ceci se traduit immédiatement en ceci : *qu'un hexagone formé par six points qui reposent sur une conique, qui est alors un hexagone inscrit, que dans ce cas les trois points d'intersection des côtés opposés, reposent sur une même ligne*. Si vous avez écouté ces deux énoncés, vous voyez qu'ils se traduisent l'un de l'autre par simple substitution sans équivoque, de *point à ligne* et de *ligne à point*.

Il y a là, dans le procédé de la démonstration, vous le sentez bien, tout autre chose que ce qui fait intervenir mensuration, règle ou compas, et que, s'agissant de combinatoire, c'est bien de points, de lignes voire de plans, en terme de pur signifiant et aussi bien de théorèmes qui peuvent s'écrire seulement avec des lettres, qu'il s'agit. Or ceci à soi seul va nous permettre de donner une toute autre portée à ce qu'il en est de *la correspondance d'un objet avec* ce que nous appellerons *sa figure*.

Ici nous introduirons l'appareil qui déjà nous a servi comme essentiel à *confronter à cette image mythique de l'œil...*

qui, quelle qu'elle soit, élude, élide, ce qu'il en est du rapport de la représentation à l'objet, puisque, de quelque façon, la représentation y sera toujours un double de cet objet  
*...confronter à ce que je vous ai d'abord présenté comme la structure de la vision, y opposant celle du regard. Et ce regard, dans ce premier abord je l'ai mis là où il se saisit, là où il se supporte, à savoir là où il s'est épanché : en cette œuvre qu'on appelle un tableau.*

*Le rapport* en quelque sorte originaire *du regard à la tache*, pour autant même que le phylum biologique peut nous le faire apparaître effectivement, selon des organismes extrêmement primitifs, sous la forme de la tache, à partir de quoi la sensibilité localisée que représente la tache dans son rapport à la lumière, peut nous servir d'image, d'exemple de ce quelque chose où s'origine le monde visuel, mais assurément ce n'est là qu'*équivoque évolutionniste* dont la valeur ne peut prendre, ne peut s'affirmer comme référence que de se référer à une structure synchrone parfaitement saisissable.

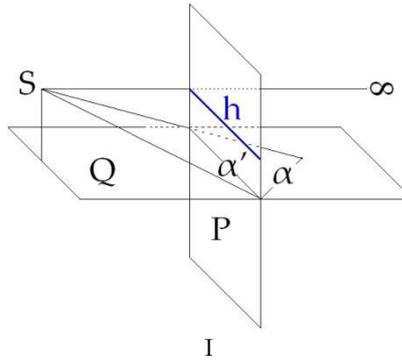
Qu'en est-il de ce qui s'oppose comme *champ de vision* et comme *regard* au niveau précisément de cette topologie ? Assurément *le tableau* va continuer d'y jouer un rôle, et ceci n'est point pour nous étonner. Si déjà nous avons admis que quelque chose comme *un montage*, comme *une monture*, comme *un appareil*, est essentiel à ce que nous visons, pour en avoir, nous, l'expérience, à savoir *la structure du fantôme*.

Et *le tableau* dont nous allons parler...

puisque c'est dans ce sens que nous en attendons service et rendement  
...c'est bien *dans sa monture de chevalet* que nous allons *le prendre, ce tableau* de quelque chose qui se tient comme un objet matériel, c'est là ce qui va nous servir de référence pour un certain nombre de réflexions.

---

163 -Théorème de Pascal dit de l'*hexagramme mystique* : Pour un hexagone inscrit dans une conique, le théorème de Pascal affirme que les points d'intersection des côtés opposés de l'hexagone s'ils existent, sont alignés. La droite que forme cet alignement est appelée droite de Pascal. La figure est appelée hexagramme mystique. En géométrie projective, un des trois points où les trois points peuvent être des points à l'infini.  
-Théorème de Brianchon : Les diagonales qui joignent les sommets opposés d'un hexagone sont trois droites concourantes si et seulement si l'hexagone est circonscrit à une conique.



Dans la géométrie projective, ce tableau ce va être ce plan dont je parlais tout à l'heure, sur lequel à la percée de chacune des lignes que nous appellerons, si vous le voulez « *lignes oculaires* »...

pour ne faire aucune équivoque avec rayon visuel ...les lignes qui joignent le *point essentiel* au départ de notre démonstration, que nous allons appeler *œil*, et qui est ce sujet idéal de l'identification du sujet classique de la connaissance...

N'oubliez pas par exemple, dans tous les schémas que j'ai donnés, sur l'identification, que c'est d'un *S*, *point d'œil*, que partent les lignes que je trace de ce point dans une ligne droite, ligne oculaire qui se joint à ce qui, ce que nous désignerons comme support, *point*, *ligne*  $[\alpha]$  voire même *plan*, dans le plan-support  $[Q]$ .

Ces lignes traversent cet autre plan  $[P]$  et les points, les lignes où elles le traversent...

*voire la traversée du plan qui se déterminera par rapport à une de ces lignes, de la contenir par exemple*

...ces traversées du plan-figure - je distingue donc plan-support  $[Q]$  et plan-figure  $[P]$  - cette traversée de la ligne oculaire, laissant sa trace sur le plan-figure  $[\alpha']$ , c'est à ceci que nous avons affaire dans ce qu'il en est de *la construction de la perspective*. Et c'est elle qui doit nous révéler, matérialiser pour nous, la topologie d'où il résulte que quelque chose se produit dans la construction de la vision qui n'est autre que ce qui nous donne la base et le support du fantasme, à savoir *une perte* qui n'est autre que celle que j'appelle *la perte de l'objet(a)* et qui n'est autre que le regard, et d'autre part *une division du sujet*.

Que nous apprend en effet la perspective ? La perspective nous apprend que toutes les lignes oculaires qui sont parallèles au plan-support  $[S-\infty]$  vont déterminer sur le plan-figure une ligne qui n'est autre que la *ligne d'horizon*  $[h]$ . Cette *ligne d'horizon* est, vous le savez, le repère majeur de toute construction perspective. À quoi correspond-elle dans le plan-support ? Elle correspond, *si nous maintenons fermes les principes de la cohérence de cette géométrie combinatoire*, également à une ligne.

Cette ligne est à proprement parler celle que les Grecs ont manquée du fait que, pour des raisons que nous laisserons aujourd'hui de côté même si nous devons un jour les mettre en question, que les Grecs ne pouvaient que manquer et qui est à proprement parler cette ligne - ligne également, et de par nos principes, également ligne droite - qui se trouve à l'infini sur le plan-support et qu'intuitivement nous ne pouvons concevoir que comme en représentant, si je puis dire le tout.

C'est sur cette ligne que se trouvent les points où dans le plan-support les parallèles convergent, ce qui se manifeste dans le plan-figure, *vous le savez*, de la convergence de presque toutes les lignes parallèles à l'horizon. On image ceci en général, et on le voit sous la plume des meilleurs auteurs, c'est ce que vous savez bien, quand vous voyez une route qui s'en va vers l'horizon, elle devient de plus en plus petite, de plus en plus étroite.

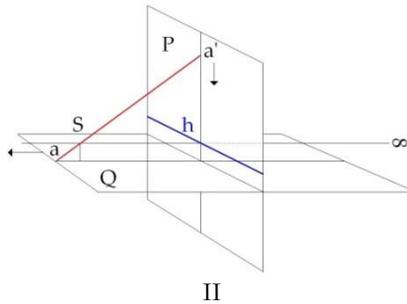
On n'oublie qu'une chose, le danger qu'il y a à de telles références car tout ce que nous connaissons comme horizon est un horizon de notre *boule terrestre*, c'est-à-dire un tout autre horizon, déterminé par la forme sphérique, comme on le remarque d'ailleurs - *sans y voir, semble-t-il, la moindre contradiction* - comme on le remarque quand on nous dit que l'horizon est la preuve de la rotondité de la terre.

Or, je vous prie de remarquer que même si nous étions sur un plan infini, il y aurait toujours, pour quiconque s'y tiendrait debout, une ligne d'horizon. Ce qui nous trouble et nous perturbe, dans cette considération de la ligne d'horizon, c'est d'abord ce sur quoi je reviendrai tout à l'heure, à savoir que nous ne la voyons jamais que dans un tableau. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en est de la structure du tableau.

Comme un tableau est limité, il ne nous vient même pas à l'esprit que si le tableau s'étendait infiniment, la ligne d'horizon serait droite jusqu'à l'infini... tellement en cette occasion, nous nous satisfaisons d'avoir simplement à penser d'une façon grossièrement analogique, à savoir que l'horizon qui est là sur le tableau, c'est un horizon comme notre horizon, dont on peut faire le tour. Une autre remarque est celle-ci : c'est qu'un tableau est un tableau, et la perspective une autre chose. Nous allons voir tout à l'heure comment on s'en sert dans le tableau.

Mais si vous partez des conditions que je vous ai données pour ce qui doit venir à se tracer *sur le plan-figure*, vous remarquerez ceci, c'est qu'un tableau fait dans ces conditions qui seraient celles d'une stricte perspective, aurait pour effet, si vous supposez par exemple - *parce qu'il faut bien vous accrocher à quelque chose* - que vous êtes debout sur un plan couvert d'un quadrillage à l'infini, que ce quadrillage vienne bien entendu, s'arrêter - *nous verrons tout à l'heure comment* - à l'horizon.

Et au-dessus de l'horizon ? Vous allez dire naturellement : le ciel. Mais *pas du tout, pas du tout, pas du tout, pas du tout !* Au-dessus, ce qu'il y a, à l'horizon, derrière vous, comme je pense que si vous y réfléchissez, vous pourrez immédiatement le saisir, à tracer la ligne qui joint le point que nous avons appelé **S** à ce qui est derrière sur le *plan-support* [III : a] dont vous verrez aussitôt qu'il va se projeter *au-dessus de l'horizon*. [II : a']

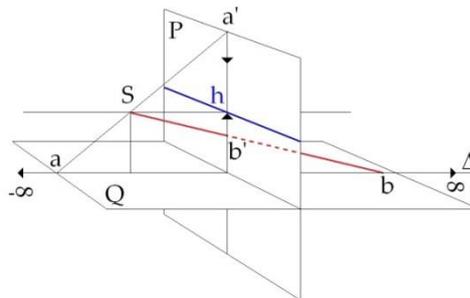


II

Faisons qu'à cet horizon du plan projectif viennent, du plan-support, se coudre au même point d'horizon les deux points opposés du plan-support [III : a'-h] :

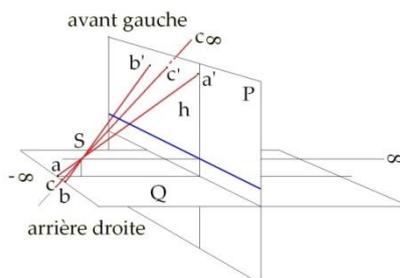
- l'un par exemple, qui est tout à fait à gauche de vous sur *la ligne d'horizon* du plan-support  $[\rightarrow -\infty]$ , viendra se coudre...
- à un autre qui est tout à fait à votre droite sur *la ligne d'horizon* également du plan-support  $[\rightarrow +\infty]$ .

Est-ce que vous avez compris ? Je veux dire... Non ? Re commençons...



III

Vous avez devant vous une surface... vous avez devant vous un quadrillage-plan. Supposons, pour la plus grande simplicité qu'il soit horizontal et vous, vous êtes vertical. C'est une ligne joignant votre œil - *je vais dire des choses aussi simples que possible* - avec un point quelconque de *ce plan-support quadrillé et à l'infini* qui détermine sur le plan vertical, disons, pour vous faire plaisir, qui est celui de *la projection* qui va déterminer la correspondance point par point : *à tout point d'horizon* - c'est-à-dire à l'infini du plan-support - *correspond un point sur l'horizon* de votre plan vertical. Réfléchissez à ce qui se passe. Bien sûr, s'agit-il d'une ligne qui justement, comme j'ai commencé de le dire, n'a rien à faire avec un rayon visuel : c'est une ligne qui part derrière vous du *plan-support* et qui va à votre œil. Elle va aboutir sur le *plan-figure* à un point au-dessus de l'horizon.

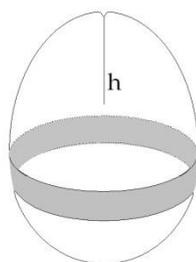


IV

À un point qui correspond à l'horizon du plan-support va correspondre un autre point venant le toucher *par en haut* si je puis dire, sur la ligne d'horizon, et ce qui est *derrrière vous à droite* [c : *arrière droite sur le schéma*], puisque cela passe et que ça se croise au niveau du *point-œil*, va devenir *[avant gauche]*, exactement *dans le sens inverse où ceci se présenterait si vous vous retourniez, à savoir que ce que vous verriez à gauche si vous vous retourniez vers cet horizon [vers -∞]*, vous le verrez s'être piqué à droite au-dessus de la ligne d'horizon sur le plan projectif, de la projection.

En d'autres termes, que ce qui est une ligne [Δ], que nous ne pouvons pas définir comme ronde, puisqu'elle n'est ronde que de notre appréhension quotidienne de la rotondité terrestre, que c'est de cette ligne, qui est à l'infini sur le plan-support, que nous verrons les points se nouer, venant respectivement d'en haut, et d'en bas, et d'une façon qui, pour l'horizon postérieur, vient s'accrocher dans un ordre strictement inverse à ce qu'il en est de l'horizon antérieur.

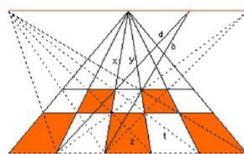
Je peux, bien entendu dans cette occasion, supposer, comme le fait PLATON dans sa caverne, ma tête fixe et déterminant par conséquent deux moitiés dont je peux parler, concernant le plan-support. Ce que vous voyez là n'est rien d'autre d'ailleurs, que l'illustration pure et simple de ce qu'il en est quand *le plan projectif* je vous le représente au tableau sous la forme d'un *cross-cap* :



C'est à savoir que ce que vous voyez - *au lieu d'un monde sphérique* - c'est une certaine bulle qui se noue d'une certaine façon, se recroisant elle-même et qui fait que ce qui s'est présenté d'abord comme un plan à l'infini, vient dans un autre plan, s'étant divisé, *se renouer à lui-même* au niveau de cette ligne d'horizon et se renouer d'une façon telle qu'à chacun des points de l'horizon du plan-support vient *se nouer quoi ?* Précisément *ce que montre la forme*, que je vous ai déjà mise au tableau, *du plan projectif*, à savoir son point diamétralement opposé. C'est bien pour cela qu'il se fait que dans une telle projection c'est le point postérieur à droite qui vient se nouer au point antérieur à gauche.

Tel est ce qu'il en est de la ligne d'horizon, nous indiquant déjà que ce qui fait *la cohérence d'un monde signifiant à structure visuelle est une structure d'enveloppe*, et nullement d'indéfinie étendue.

Il n'en reste pas moins qu'il n'est point assez de dire ces choses telles que le viens de vous *les imaginer*, car j'oubliais dans la question le quadrillage que j'avais mis là uniquement pour votre commodité, mais qui n'est pas indifférent, car un quadrillage étant fait de parallèles, il faut dire qu'étant admis en outre ceci que j'ai fixé ma tête, toutes les lignes parallèles de l'espace, comme vous n'avez, je pense, aucune peine à l'imaginer, iront rejoindre, en un certain *point de fuite à l'horizon* : un seul point, à savoir que c'est la direction de toutes les parallèles dans une certaine position donnée qui détermine l'unique point d'horizon sur lequel dans le plan-figure, elles se croisent.



Si vous avez ce quadrillage infini dont nous parlons, ce que vous verrez se conjoindre à l'horizon, ce sera toutes les parallèles de tout le quadrillage en un seul point. Ce qui n'empêche pas que ce sera le même point où toutes les parallèles de tout le quadrillage postérieur viendront d'en haut, également, *se conjoindre*.

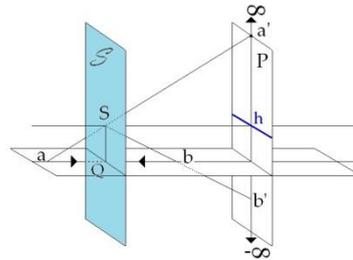
Ces remarques qui sont fondamentales pour toute science de la perspective et qui sont ce dont tout artiste en mal d'ordonner *quoi que ce soit*, une série de figures sur un tableau, ou aussi bien les lignes de ce qu'on appelle un monument, qui est la disposition d'un certain nombre d'objets autour d'un vide, tiendra compte, et que *ce point sur la ligne d'horizon* dont je parlais tout à l'heure à propos du quadrillage, est exactement ce qui est appelé couramment...

je ne vois pas que j'y apporte là quoique ce soit de véritablement bien transcendant  
*...le point de fuite de la perspective. Ce point de fuite de la perspective est à proprement parler ce qui représente dans la figure, l'œil qui regarde.*

L'œil n'a pas à être saisi en dehors de la figure, il est dans la figure et tous, depuis qu'il y a une *science de la perspective*, l'ont reconnu comme tel et appelé comme tel :

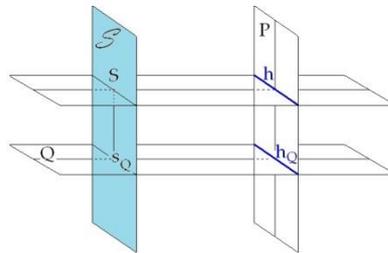
- il est appelé *l'œil* dans ALBERTI<sup>164</sup> [[Léon Battista Alberti \(1404-1472\) : De Pictura](#)],
- il est appelé *l'œil* dans VIGNOLA<sup>165</sup> [[Vignola \(1507-1573\) : Le due regole de la prospettiva](#)]
- il est appelé *l'œil* dans DÜRER<sup>166</sup> [[Albrecht Dürer \(1471-1528\) : Underweysung der Messung](#)]

Mais *ce n'est pas tout* - car je regrette qu'on m'ait fait perdre du temps à expliquer ce point pourtant véritablement accessible - *ce n'est pas tout*. Ce n'est pas tout du tout car il y a aussi les choses qui sont *entre* le tableau et moi. Les choses qui sont entre le tableau et moi, elles peuvent également, par le même procédé, se représenter sur le plan du tableau, où elles s'en iront vers des profondeurs que nous pourrions tenir pour infinies. Rien de ceci ne nous en empêche, mais elles s'arrêteront en un point qui correspond, à quoi ? Au plan parallèle au tableau qui passe, *je vais dire, pour vous faciliter les choses*, qui passe par mon œil ou par le point S.



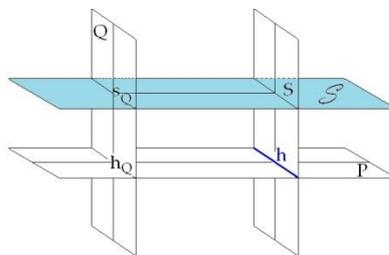
V

Nous avons là deux traces : Nous avons la trace de ce par quoi le tableau vient couper le support [VI : hQ] et l'inverse de la ligne d'horizon [sQ].



VI

En d'autres termes c'est ce qui, si nous renverrions les rapports, et nous en avons le droit, constitue comme ligne d'horizon dans le support [sQ], la ligne infinie dans la figure [h].



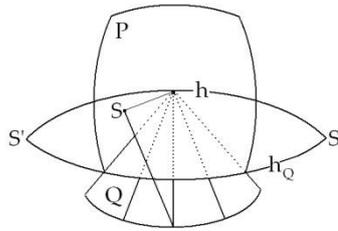
VII

Et puis, il y a la ligne qui représente la section du support par le plan du tableau [hQ]. Ce sont *deux lignes*. Il est tard et je vous dirai quelque chose de beaucoup moins rigoureux en raison du peu de temps qui me reste, les choses sont plus longues à expliquer qu'il n'apparaît d'abord.

164 Léon Battista Alberti : De Pictura, 1435, Allia, 2007.

165 Iacopo Barozzi, dit « Il Vignola » ; Cf. *Les deux règles de la perspective pratique* de Vignole, Egnatio Danti, Paris, éd. C.N.R.S., 2003.

166 Albrecht Dürer : Underweysung der Messung, Nuremberg, 1525. Instruction sur la manière de mesurer, Paris, Flammarion, 1995



Rigoureusement, ceci veut dire qu'il y a un autre point d'œil [S'] qui est celui qui est constitué par la ligne à l'infini [h] sur le plan de la figure, et son intersection par quelque chose qui y est bien, à savoir la ligne [hQ] par laquelle le plan de la figure coupe le plan-support. Ces deux lignes se coupent puisqu'elles sont toutes les deux dans le plan de la figure. Et qui plus est, elles se coupent en un seul point car ce point est bel et bien le même sur la ligne à l'infini.

Pour en rester sur un domaine de l'image, je dirai que cette distance [δ] des deux parallèles, qui sont dans le plan-support celles qui sont déterminées par ma position fixée de regardant et celle qui est déterminée par l'insertion, la rencontre du tableau avec le plan-support, cette *béance*, cette *béance* qui, dans le plan-figure ne se traduit que par un point, par un point qui, lui, se dérobe totalement car nous ne pouvons pas le désigner comme nous désignons le point de fuite à l'horizon, ce point essentiel à toute la configuration, et tout à fait spécialement caractéristique, ce point perdu si vous voulez vous contenter de cette image, qui tombe dans l'intervalle des deux parallèles quant à ce qu'il en est du support : c'est ce point que j'appelle le point du sujet regardant.

Nous avons donc le point de fuite qui est le point du sujet en tant que voyant et le point qui choit dans l'intervalle du sujet et du plan-figure et qui est celui que j'appelle le point du sujet regardant. Ceci n'est pas une nouveauté. C'est une nouveauté de l'introduire ainsi, d'y retrouver la topologie du S dont il va falloir savoir maintenant où nous situons le (a) qui détermine la division de ces deux points. Je dis de ces deux points en tant qu'ils représentent le sujet dans la figure.

Aller plus loin nous permettra d'instaurer un appareil, un montage tout à fait rigoureux et qui nous montre, au niveau de ce qu'il en est de la combinatoire visuelle, ce qu'est le fantasme. Où nous aurons à le situer dans cet ensemble, c'est ce qui se dira par la suite.

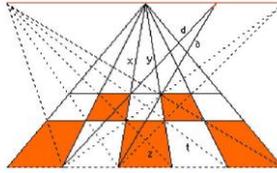
Mais dès maintenant, pour que vous ne pensiez pas que je vous emmène là dans des endroits abyssaux - je ne fais pas de la psychologie des profondeurs, je suis en train de faire de la géométrie, et Dieu sait si j'ai pris des précautions, après avoir lu tout ce qui peut bien se rapporter à cette histoire de la perspective, depuis EUCLIDE<sup>167</sup> [Michel Chasles, *Les trois livres des Porismes d'Euclide*] qui l'a si parfaitement loupée dans ses *Porismes*, jusqu'aux personnes dont j'ai parlé tout à l'heure, et jusqu'au dernier livre de Michel FOUCAULT qui fait directement allusion à ces choses dans son analyse des « *Suivantes* », dans le *premier chapitre des Mots et des choses*, j'ai essayé de vous en donner quelque chose de tout à fait « *support* », c'est le cas de le dire.

Mais quant à ce point parfaitement défini que je viens de donner comme le *deuxième point* représentant le sujet regardant dans la combinatoire projective, ne croyez pas que c'est moi qui l'ai inventé.

Mais on le représente autrement, et cet autrement a été déjà appelé par d'autres que par moi, *l'autre œil* par exemple. Il est exactement bien connu de tous les peintres, ce point. Car puisque je vous ai dit que ce point, dans sa rigueur, il choit dans l'intervalle tel que je l'ai défini sur le plan-support, pour aller se situer en un point que vous ne pouvez naturellement pas pointer mais qui est nécessité par l'équivalence fondamentale de ce qui est la géométrie projective et qui se trouve dans le plan-figure, il a beau être à l'infini, il s'y trouve.

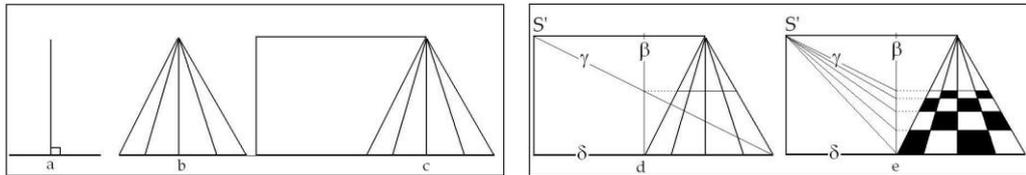
Ce point comment est-il utilisé ? Il est utilisé par tous ceux qui ont fait des tableaux en se servant de la perspective, c'est-à-dire très exactement depuis MASACCIO et VAN EYCK sous la forme de ce qu'on appelle *l'autre œil*, comme je vous le disais tout à l'heure. C'est le point qui sert à construire toute perspective plane en tant qu'elle fuit, en tant qu'elle est précisément dans le plan-support. Elle se construit très exactement ainsi dans ALBERTI.

167 Michel Chasles : *Les trois livres de Porisme d'Euclide*, Jacques Gabay, 2007.



Elle se construit un peu différemment dans ce qui est LE PELERIN<sup>168</sup>. [Jean Pèlerin Viator (1445–1524), *De Artificiali Perspectiva*]

Voici... Voici ce dont il s'agit de découvrir la perspective, à savoir un quadrillage par exemple dont la base vient s'appuyer ici, nous avons un repère [a].



Si je m'y prête, je veux dire si je veux simplement faire les choses simples pour votre compréhension, je me mets au milieu de ce repère du quadrillage, et une perpendiculaire élevée sur la base de ce quadrillage me donne à l'horizon le *point de fuite* [a]. Je saurais donc, d'ores et déjà, que mon quadrillage va s'arranger comme ça, à l'aide de mon *point de fuite*. [b]

Mais qu'est-ce qui va me donner la hauteur où va venir le quadrillage en perspective ?  
Quelque chose qui nécessite que je me serve de mon autre œil ?

Et ce qu'ont découvert les gens, assez tard puisqu'en fin de compte la première théorie en est donnée dans ALBERTI, contemporain de ceux que je viens de vous nommer, MASSACHIO et Van EYCK : eh bien, je prendrai ici une certaine distance [delta], qui est exactement ce qui correspond à ce que je vous ai donné tout à l'heure, comme cet intervalle de mon bloc au tableau. Sur cette distance, prenant un point [S'] situé à la même hauteur que le point de fuite, je fais une construction, une construction qui passe dans ALBERTI par une verticale située ici [beta]. Je trace ici la diagonale [gamma], ici une ligne horizontale et ici, j'ai la limite à laquelle se terminera mon quadrillage, celui que j'ai voulu voir en perspective.

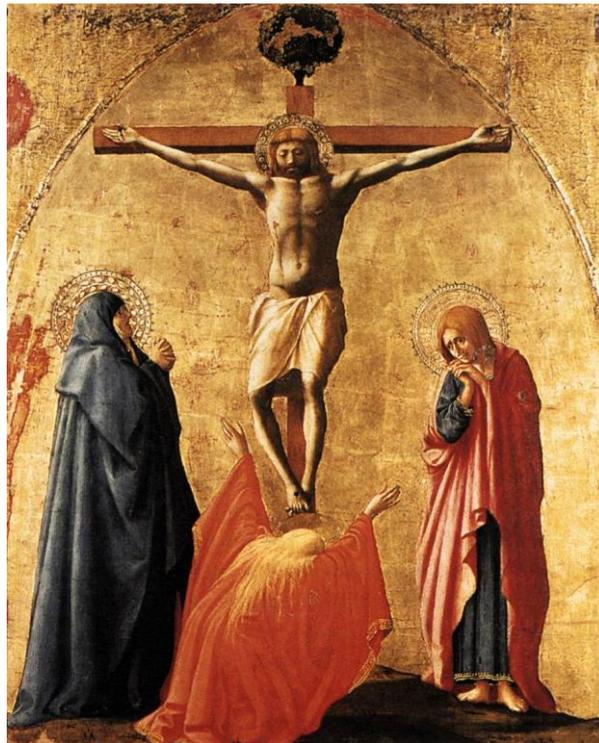
J'ai donc toute liberté quant à la hauteur que je donnerai à ce quadrillage pris en perspective, c'est-à-dire, qu'à l'intérieur de mon tableau, je choisis à mon gré la distance où je vais me placer de mon quadrillage pour qu'il m'apparaisse en perspective et ceci est tellement vrai que dans beaucoup de tableaux classiques, vous avez sous une forme masquée une petite tache, voire quelquefois tout simplement un œil. L'indication ici, du point où vous devez vous-même prendre la distance où vous devez vous mettre du tableau pour que tout l'effort de perspective soit pour vous réalisé.

Vous le voyez, ceci ouvre une autre dimension qui est celle-ci, celle-ci qui est exactement la même qui vous a étonné tout à l'heure, quand je vous ai dit qu'au-dessus de l'horizon, il n'y a pas le ciel. Il y a le ciel parce que vous foutez au fond sur l'horizon, un portant qui est le ciel. Le ciel n'est jamais qu'un portant dans la réalité comme au théâtre et de même, entre vous et le ciel il y a toute une série de portants. Le fait que vous puissiez choisir dans le tableau votre distance et n'importe quel tableau dans le tableau, et déjà le tableau lui-même, est une prise de distance, car vous ne faites pas un tableau de vous à l'orifice de la fenêtre dans laquelle vous vous encadrez.

Déjà vous faites le tableau à l'intérieur de ce cadre. Votre rapport avec ce tableau et ce qu'il a à faire avec le fantasma, cela nous permettra d'avoir des repères, un chiffre assuré pour tout ce qui, dans la suite, nous permettra de manifester les rapports de *l'objet(a)* avec le *S*, c'est ce que j'espère, et j'espère un peu plus vite qu'aujourd'hui, je pourrai vous exposer la prochaine fois.

168 L. Brion-Guerry : *Jean-Pèlerin Viator, sa place dans l'histoire de la perspective*, Belles Lettres, 1982.

MASACCIO



Van EYCK



Pour ce qui est du savoir, il est difficile de ne pas tenir compte de l'existence du savant - « *savant* » ici pris seulement comme le support de l'hypothèse du savoir en général - sans y mettre forcément la connotation de *scientifique*. Le savant sait quelque chose ou bien il ne sait rien, dans les deux cas, il sait qu'il est un savant.

Cette remarque est seulement faite pour vous pointer ce problème *préparé* depuis longtemps et je dirai même, présentifié depuis, non pas seulement que j'enseigne, depuis que j'ai poussé mes premières remarques sur ce que nous rappelle de fondamental l'analyse et qui est centré autour de la fonction du *navissisme* ou du stade du miroir. Disons pour aller vite, puisque nous avons commencé en retard, que *le statut du sujet* au sens le plus large, au sens non encore débroussaillé, non pas au sens où je suis en train d'essayer d'en serrer pour vous la structure, ce qu'on appelle le sujet en général veut simplement dire, dans le cas que je viens de dire : il y a du savoir *donc* il y a un savant.

Le fait de savoir qu'on est un savant ne peut pas ne pas s'intriquer profondément dans la structure de ce savoir. Pour y aller carrément disons que le professeur, puisque le professeur a beaucoup affaire avec le savoir, pour transmettre le savoir, il lui faut charrier une certaine quantité de savoir qu'il a été prendre soit dans son expérience, soit dans une accumulation de savoir faite ailleurs et qui s'appelle par exemple dans tel ou tel domaine, *la philosophie par exemple, la tradition*. Il est clair que nous ne saurions négliger que la préservation du statut particulier de ce savant - j'ai évoqué le professeur mais il y en a bien d'autres statuts, celui du médecin par exemple - que la préservation de son statut est de nature à infléchir, à incliner ce qui, pour lui, lui paraît le statut général de son savoir. Le contenu de ce savoir, le progrès de ce savoir, la pointe de son extension, ne sauraient ne pas être influencés par la protection nécessaire de son statut de sujet savant.

Ceci me semble assez évident si l'on songe que nous en avons devant nous la matérialisation taxable par les consécration sociales de ce statut qui font qu'un monsieur n'est pas considéré comme « *savant* » uniquement dans la mesure où *il sait* et où il continue de fonctionner comme savant, les considérations de rendement viennent là, de loin, derrière celles du maintien d'un statut permanent à celui qui a accédé à une fonction savante. Ceci n'est pas injustifié et dans l'ensemble arrange tout le monde, tout le monde *s'en accommode* fort bien, chacun a sa place : le savant « *savante* » dans des endroits désignés, et on ne va pas regarder de si près si son *savantement* à partir d'un certain moment se répète, se rouille, ou même devient pur semblant de *savanterie*.

Mais comme beaucoup de cristallisations sociales, nous ne devons pas nous arrêter simplement à ce qu'est la pure exigence sociale, ce qu'on appelle habituellement les fonctions de groupe et comment un certain groupe prend un statut plus ou moins *privilegié* pour des raisons qui sont en fin de compte toujours à faire remonter à quelque origine *historique*. Il y a bien là quelque chose de structural et qui, *comme le structural nous force souvent de le remarquer*, dépasse de beaucoup la simple *interrelation d'utilité*.

On peut considérer que du point de vue du rendement, il y aurait avantage à faire le statut du savant moins stable. Mais il faut croire justement qu'il y a dans les mirages du sujet, et non dans la structure du sujet lui-même, quelque chose qui aboutit à ces structures stables, qui les nécessite. Si la psychanalyse nous force à remettre en question le statut du sujet, c'est sans doute parce qu'elle aborde ce problème - problème de ce qu'est un sujet - d'un autre départ :

- si pendant de longues années j'ai pu montrer que l'introduction de cette expérience de l'analyse dans un champ qui ne saurait se repérer que de conjoindre une certaine mise en question du *savoir* au nom de *la vérité*,
- si la scansion de ce champ va se chercher en un point plus radical, en un point antérieur à cette *rencontre*, à cette *rencontre d'une vérité* qui se pose et se propose comme *étrangère au savoir*, nous l'avons dit,

...ceci s'introduit du premier biais de demande, qui d'abord dans une perspective qui se réduit ensuite, se propose comme plus primitif, comme plus archaïque et qui nécessite d'interroger comment s'ordonnent dans leur structure, cette demande avec quelque chose dont elle discord et qui s'appelle *le désir*.

C'est ainsi que par ce biais en quelque sorte, dans ce clivage structural nous sommes arrivés à remettre en question ce statut, du sujet, à considérer que loin que *le sujet* nous paraisse un point-pivot, une sorte d'axe autour de quoi tourneraient - quels que soient les rythmes, la pulsation, que nous accordions à ce qui tourne - autour de quoi tourneraient les expansions et les retraits du savoir, nous ne pouvons considérer le drame qui se joue, qui fonde l'essence du sujet tel que nous le donne l'expérience psychanalytique, en introduisant le biais du désir au cœur même de la fonction du savoir, *nous ne pouvons le faire sur le fondement de statut de la personne qui*, en fin de compte, est ce qui a dominé jusque là, la vue philosophique qui a été prise du rapport de l'homme à ce qu'on appelle *le monde*, sous la forme d'un certain *savoir*.

Le sujet nous apparaît fondamentalement divisé, en ce sens qu'à interroger ce sujet au point le plus radical, à savoir s'il sait ou non quelque chose, c'est là le doute cartésien, nous voyons ce qui est l'essentiel dans cette expérience du *cogito* : l'être de ce sujet - au moment qu'il est interrogé - fuir en quelque sorte, diverger sous la forme de *deux rayons d'être qui ne coïncident que sous une forme illusoire à l'être* qui trouva sa certitude de se manifester comme être au sein de cette interrogation.

*Je pense... Pensant, je suis. Mais je suis ce qui pense, et penser « je suis » n'est pas la même chose que d'être ce qui pense.* Point non remarqué mais qui prend tout son poids, toute sa valeur, de se recouper dans l'expérience analytique de ceci : que *celui qui est ce qui pense, pense d'une façon dont n'est pas averti celui qui pense : « je suis »*. C'est là le sujet qu'est chargé de *représenter* celui qui, dirigeant l'expérience analytique, s'appelant le psychanalyste, voit se re-poser pour lui ce qu'il en est de la question du savant.

Le rapport du psychanalyste à la question de son statut reprend ici sous une forme d'une acuité décuplée celle qui est posée depuis toujours concernant le statut de celui qui détient le savoir. Et le problème de la formation du psychanalyste n'est vraiment rien d'autre que - par une expérience privilégiée - de permettre que vienne au monde, si je puis dire, des sujets pour qui cette division du sujet ne soit pas seulement quelque chose qu'ils savent mais quelque chose *en quoi* ils pensent.

Il s'agit que viennent au monde *quelques uns* qui sauraient découvrir ce qu'ils expérimentent dans l'expérience analytique, à partir de cette position maintenue : *que jamais ils ne soient en état de méconnaître* qu'au moment de savoir, comme analystes, ils sont dans une position divisée. Rien n'est plus difficile que de maintenir dans une position d'être ce qui, assurément pour chacun, s'il mérite le titre d'analyste, a été à quelque moment dans l'expérience, éprouvé.

Et voilà : à partir du moment où le statut *est instauré* de celui qui est *supposé savoir* dans la perspective analytique, *tous les prestiges de la méconnaissance spéculaire* renaissent, qui ne peuvent que *réunifier* ce statut du sujet, à savoir laisser tomber, élider l'autre partie qui est celle dont pourtant ça devrait être l'effet de cette expérience unique, ce devrait être l'effet séparatif par rapport à l'ensemble du troupeau, que certains non seulement le sachent mais soient, soient au moment d'aborder toute expérience de l'ordre de la leur, soient conformes ou au moins pressentent ce qu'il en est de cette structure divisée.

Ce n'est pas autre chose que le sens de mon enseignement de rappeler cette exigence, quand assurément c'est ailleurs que sont les moyens d'y introduire...

mais que de par une structure, je le répète : qui de beaucoup dépasse son conditionnement social

...quelque chose...

quelle que soit l'expérience, du seul fait du fonctionnement où chacun s'identifie

à un certain statut nommable, dans l'occasion celui d'être le savant

...qui tend à faire « *rentrer dans l'ordre* » l'essentiel de la *schizophrénie* par laquelle seule pourtant peut s'ouvrir un accès à l'expérience qui soit au niveau propre de cette expérience.

C'est en tant que *sujet divisé* que l'analyste est appelé à répondre à la demande de celui qui entre avec lui dans une expérience de sujet. C'est pourquoi ce n'est pas *pur raffinement, ornement de détail, peinture* d'un secteur particulier de notre expérience, qui illustrerait en quelque sorte ce qu'il convient d'ajouter d'information à ce que nous pouvons connaître par exemple de la *pulsion scopique* que la dernière fois j'ai été amené à développer devant vous des fonctions de la notion de *la perspective*.

C'est dans la mesure - au contraire - où il s'agit pour vous d'illustrer ce qui peut soutenir de son appareil, ce autour de quoi il s'agit que la subjectivité de l'analyste se repère, et se repérant n'oublie jamais, même au moment où *le second point de fuite*, si je puis dire, de sa pensée, tend à être oublié, élidé, laissé de côté, du moins dans la force de quelque schème, se voit rappeler à lui-même qu'il doit chercher où fonctionne cet autre point de fuite : au moment même, à l'endroit même où il tend à formuler quelque *vérité* qui de par son expression même, s'il n'y prend garde, se trouvera retomber dans *les vieux schèmes unitaires du sujet de la connaissance* et l'incitera, par exemple, à mettre au premier plan telle idée de totalité qui est à proprement parler ce dont il doit le plus se méfier *dans la synthèse de son expérience*.

La dernière fois, essayant pour vous, par des voies abrégées, de présentifier ce que peut nous apporter ce que nous enseigne *l'expérience de la perspective*, encore que ces voies je les ai choisies aussi praticables que je l'ai pu, assurément j'ai eu le sentiment de n'avoir pas toujours réussi à concentrer, sinon toute *l'attention*, du moins à avoir toujours réussi à la récompenser. Faute peut-être de quelque schéma, et pourtant c'était bien ce que j'entendais repousser, reculer, pour éviter quelque malentendu.

Je vais pourtant aujourd'hui le faire, le résumer et dire ce qui, dans cette expérience de la perspective, pour nous, à proprement parler peut illustrer ce dont il s'agit, à savoir *le rapport de la division du sujet à ce qui spécifie*, dans l'expérience analytique, *la relation proprement visuelle au monde, à savoir un certain objet(a)*.

Cet *objet(a)* que jusqu'ici, et d'une façon approchée et qui n'a d'ailleurs pas à être reprise, j'ai distingué du champ de la vision comme étant la fonction du *regard*, comment ceci peut-il s'organiser dans l'expérience, l'expérience structurale,

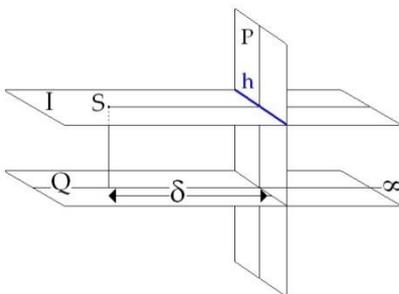
- pour autant qu'elle instaure un certain type de pensée dans la géométrie,
- pour autant qu'elle est rendue sensible dans tout le fonctionnement de l'art, et spécialement dans la peinture.

J'ai fait la dernière fois, verbalement, une construction qu'il est facile de retrouver telle quelle dans un ouvrage de perspective. Ce n'est pas de celui-là qu'il s'agit - on me l'a apporté à l'instant - c'est l'ouvrage par exemple, ou plutôt le recueil des articles d'Erwin PANOFSKY<sup>169</sup> sur la perspective. Il y en a une édition en allemand qui est d'ailleurs... où les articles, je le vois, se groupent différemment de cette édition italienne.

J'ai rappelé que, dans le rapport dit projectif, qui s'établit du plan de ce qu'on peut appeler le tableau, au plan de ce que - pour être simple aujourd'hui - nous appellerons le sol perspectif, il y a des correspondances linéaires fondamentales qui s'établissent et qui impliquent des éléments, à proprement parler non intuitifs, et qui sont pourtant des éléments fondamentaux de ce qu'on peut appeler l'espace, ou l'étendue projectifs.

Une géométrie cohérente, instaurant une parfaite rigueur démonstrative, qui n'a rien de commun avec *la géométrie métrique*, s'établit à condition d'admettre que ce qui se passe dans ce que j'ai appelé aujourd'hui « *le sol perspectif* », pour remplacer un terme - *je me suis rendu compte* - plus difficile à maintenir dans l'esprit, que celui-là que j'avais employé la dernière fois, la correspondance des lignes tracées donc sur le sol perspectif avec les lignes traçables sur le tableau, implique qu'une ligne à l'infini sur *le sol perspectif* se traduise par la ligne d'horizon sur le tableau.

Ceci est le premier pas de toute construction perspective. Je vais le schématiser de la façon suivante :



Supposez que :

- ce soit ici [Q] le sol perspectif,
- je vous laisse de profil le tableau [P],
- je mets ici ce dont je n'ai pas encore parlé : le point œil [S] du sujet.

J'ai suffisamment indiqué la dernière fois ce dont il s'agissait pour que vous compreniez maintenant le sens du tracé que je vais faire. Je vous ai dit, indépendamment de quoi que ce soit à quoi vous ayez à vous référer dans l'expérience, et nommément pas l'horizon tel qu'il est effectivement expérimenté sur notre boule, en tant qu'elle est ronde, un plan infini suppose que de ce point d'œil, il soit en [I], posant un plan parallèle au sol perspectif, que vous déterminiez la ligne d'horizon [h] sur le tableau selon la ligne où ce plan parallèle coupe le plan du tableau.

L'expérience du tableau et de la peinture nous dit que n'importe quel point de cette ligne d'horizon est tel que les lignes qui y concourent correspondent à des lignes parallèles quelles qu'elles soient, sur le sol perspectif. Nous pouvons donc choisir n'importe quel point de cette ligne d'horizon comme centre de la perspective. C'est ce qui se fait en effet dans tout tableau soumis aux lois de la perspective. Ce point est proprement ce qui dans le tableau, ne répond pas seulement, vous le voyez, au sol à mettre en perspective, mais à la position du point qui comme tel dans la figure, représente l'œil : c'est en fonction de l'œil de celui qui regarde que l'horizon s'établit dans un plan-tableau.

À ceci, vous ai-je dit la dernière fois, tous ceux qui ont étudié la perspective, ajoutent ce qu'ils appellent *l'autre œil*, à savoir l'incidence dans la perspective de la distance [δ] de ce point S au plan du tableau. Or, aussi bien *en fait*, que dans l'usage qu'on en fait dans n'importe quel tableau, cette distance est arbitraire, au choix de celui qui fait le tableau. Je veux dire qu'elle est au choix à l'intérieur du tableau-même.

169 Erwin Panofsky : *La perspective comme forme symbolique et autres essais*, Paris, Minuit, 1976, Coll. Le sens commun.

Est-ce à dire que du point de vue de *la structure du sujet...*

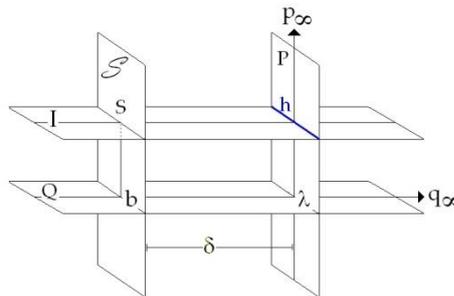
en tant que le sujet : est le sujet du regard, est le sujet d'un monde vu, c'est ce qui va nous intéresser  
 ...est-ce à dire que nous pouvons négliger cette partie du sujet, qu'elle ne nous apparaisse qu'en une fonction d'artifice, qu'alors que la ligne d'horizon est structurale, le fait que le choix de la distance librement est laissé à mon choix, de moi qui regarde, je puisse dire qu'il n'y a là qu'artifice de l'artiste, que c'est à la distance où je me mets mentalement de tel ou tel plan, que je choisis dans la profondeur du tableau, que ceci soit donc en quelque sorte caduc et secondaire et non pas structural ?  
 Je dis : c'est structural, et jamais personne jusqu'ici ne l'a suffisamment remarqué.

Ce second point, dans la perspective, se définit de la remarque que quelle que soit *la distance* du sujet provisoire...

du sujet **S** qui est justement ce que nous avons à mettre en suspens et voir comment il rentre dans le tableau  
 ...que quelle que soit *la distance* de ce sujet au tableau :

- il y a quelque chose qui est simplement « *l'entre lui et le tableau* », ce qui le sépare du tableau, et que ceci n'est pas simplement quelque chose qui se notera de *la valeur métrique* de cette *distance*,
- que cette *distance* en elle-même s'inscrit quelque part dans la structure, et que c'est là que nous devons trouver, non pas l'autre œil comme disent les auteurs de « perspective » entre guillemets, mais l'autre sujet.

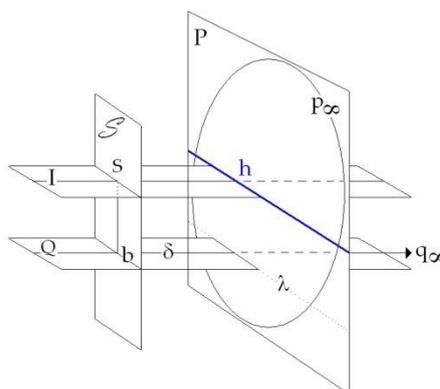
Et ceci se démontre de la façon dont je l'ai fait la dernière fois et qui, pour certains n'a pas été comprise, et qui se fonde sur la remarque que premièrement si nous faisons passer par le point **S**, un plan [S], parallèle non plus cette fois au plan perspectif mais au tableau, *il en résulte deux choses.*



D'abord que ceci nous incite à remarquer qu'il existe une ligne [λ] d'intersection du tableau avec le plan, « *sol perspectif* » dont le nom est connu, qui s'appelle - si j'en crois le livre de PANOWSKY - qui s'appelle « *la ligne fondamentale* ».  
 Je ne l'ai pas appelée ainsi la dernière fois et c'est cette ligne-là.

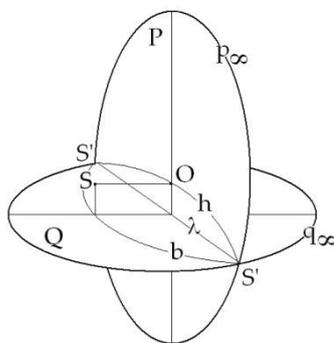
Le plan [S] parallèle au tableau qui passe par le point **S** coupe le plan du sol perspectif en une ligne [b] parallèle à la première .  
 De la représentation de ces *deux lignes* sur le tableau, ce que j'appelais la dernière fois le plan-figure, va se déduire ce que nous appellerons *le second point sujet*. En effet dans la relation triple : point-sujet [S], plan-tableau [P], sol perspectif [Q], nous avons vu qu'à la ligne infinie sur le sol perspectif [q ∞] - là je pense avoir assez indiqué la dernière fois ce que cette ligne infinie veut dire - à la ligne infinie du sol perspectif correspond la ligne horizon sur le plan-tableau.

Dans le même groupe de trois vous pouvez - *si vous y regardez de près* - vous apercevoir que la ligne ici définie, appelons-la ligne **b**, celle de la parallèle à la ligne fondamentale, a la même fonction par rapport à la ligne infinie du plan du tableau [p - ∞] que l'horizon dans le plan-tableau a par rapport à la ligne infinie dans le sol perspectif.



Elle est donc représentée dans la figure par cette ligne infinie, bien sûr dans le tableau, et d'autre part comme la ligne fondamentale est déjà dans le tableau, l'autre point-sujet [S'] - alors que le premier se définissait ainsi : n'importe quel point dans la ligne d'horizon - l'autre point-sujet [S'] peut s'écrire ainsi : le point d'intersection de la ligne infinie du plan tableau avec la ligne fondamentale. Vous voyez là que j'ai représenté d'une façon qui n'est que figurée, qui est insuffisante, la ligne infinie par un cercle puisqu'en somme pour *l'intuition*, elle est cette ligne qui est toujours, de tous les côtés à l'infini sur un plan quelconque. Intuitivement, nous la représentons par un cercle mais elle n'est pas un cercle. Le prouvent tout son maniement et les correspondances ligne par ligne, point par point qui constituent l'essentiel de cette géométrie projective.

L'apparent double point de rencontre qu'elle a avec la ligne fondamentale n'est qu'une pure apparence puisqu'elle est une ligne, une ligne à considérer comme ligne droite comme toutes les autres lignes, et que deux lignes droites ne sauraient avoir qu'un seul point d'intersection.



Ce ne sont pas là choses que je vous demande d'*admettre* au nom d'une construction qui serait mienne.

*Je ne peux pas, pour vous, pousser la porte de la géométrie projective*, et nommément pas pour ceux qui n'en ont pas encore la pratique. Mais il est très simple pour quiconque de s'y reporter et voir qu'il n'y a rien à reprendre dans ce que j'avance ici, à savoir qu'il en résulte que nous avons deux point-sujet - dans toute structure d'un monde projectif ou d'un monde perspectif - deux point-sujet :

- l'un [O] qui est un point quelconque sur la ligne d'horizon, dans le plan de la figure,
- l'autre qui est à l'intersection d'une autre ligne parallèle à la première, qui s'appelle la ligne fondamentale [λ], qui exprime un rapport du plan figure au sol projectif avec *la ligne à l'infini*, dans le plan-figure [p-∞].

Ceci mérite d'être pointé par le chemin où c'est venu, où nous avons pu l'établir.

Mais une fois établi par cette voie, dont vous verrez par la suite qu'elle n'est pas sans - pour nous - constituer une trace importante chaque fois que nous aurons à repérer cet autre point-sujet, je pense pour vous dire maintenant que si, dans le plan-figure, nous traçons la ligne d'horizon qui est parallèle à cette ligne fondamentale, nous devons en déduire que la ligne d'horizon coupe cette ligne infinie *exactement au même point où la coupe la ligne fondamentale* puisque c'est une ligne parallèle à la première. D'où vous verrez se simplifier beaucoup le rapport de ces deux points :

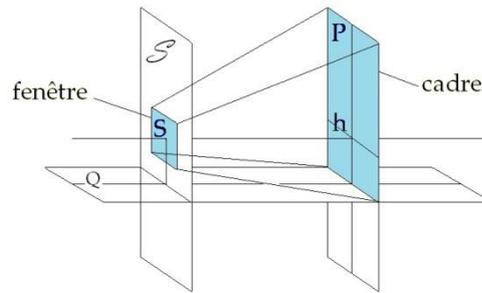
- l'un est un point quelconque sur la ligne d'horizon,
- l'autre est le point à l'infini en ceci que le point à l'infini n'est pas un point quelconque, qu'il est un point unique malgré que là, il ait l'air d'être deux.

C'est ceci qui sera pour nous, quand il s'agira de mettre en valeur la relation du sujet dans le fantasma et nommément la relation du sujet à *l'objet(a)*, ceci aura pour nous valeur d'appui et mérite que vous ayez passé le temps nécessaire, pas plus, pas plus que dans les démonstrations de DESCARTES. Une démonstration une fois saisie est démontrée, encore faut-il en tenir la rigueur et les procès. Ceci est ce qui doit nous servir, nous servir de référence chaque fois que nous avons à opérer quant au fantasma scopique.

Ce sujet divisé est soutenu par une monture commune : *l'objet(a)*, qui dans ce schéma est à chercher où ? Il est à chercher en un point où bien entendu il *tombe et s'évanouit*, sans ça ce ne serait pas *l'objet(a)*. *L'objet(a)* est ici représenté par ce quelque chose qui, justement, dans la figure - qu'ici, j'espère vous en avoir montré avec ce succès, de vous en rendre quelque chose sensible - *l'objet(a)* c'est ce qui supporte ce point S, ce que j'ai ici figuré par la menée de ce plan parallèle.

Ce qui y est *évidé* et ce qui pourtant y est toujours, c'est ce que sous plus d'une forme, j'ai déjà introduit dans *le rapport structural du sujet au monde* : c'est *la fenêtre*. Dans le rapport scopique de ce sujet au point S d'où part toute la construction, apparaît spécifié, individualisé dans ce mur, si je puis m'exprimer ainsi, que représente ce plan parallèle en tant qu'il va déterminer le second point du sujet, dans ce mur il faut qu'il y ait une ouverture, une fente, une vue, un regard.

C'est cela précisément, qui ne saurait être vu de la position initiale de la construction.



Nous avons déjà vu cette fonction de *la fenêtre*, l'année dernière<sup>170</sup> nous rendre des services en tant que surface de ce qui peut s'écrire de plus *premier* comme fonction de signifiant. Appelons-là du nom qu'elle mérite, elle est, précisément dans cette structure fermée qui est celle qui nous permettrait de nouer les uns avec les autres tous ces différents plans que nous venons de tracer et reproduire la structure du plan projectif sous sa forme purement topologique, à savoir *sous l'enveloppe du cross-cap*, elle est *ce quelque chose de troué* dans cette structure qui permet précisément que s'y introduise l'irruption d'où va dépendre, d'où va dépendre la production de la division du sujet, c'est-à-dire à proprement parler, ce que nous appelons *l'objet(a)*.

C'est en tant que *la fenêtre*, dans le rapport du regard au monde vu, est toujours ce qui est élidé, que nous pouvons nous représenter la fonction de *l'objet(a)*. *La fenêtre* :

- c'est à dire aussi bien la fente des paupières,
- c'est à dire aussi bien l'entrée de la pupille,
- c'est à dire aussi bien ce qui constitue cet objet le plus primitif de tout ce qui est de la vision : la chambre noire.

Or c'est ceci que j'entends aujourd'hui vous *illustrer*, vous illustrer par une œuvre dont je vous ai dit qu'elle avait été mise au premier plan dans telle production récente d'un investigateur dont le type de recherches n'est certainement pas très éloigné de celui dont ici - au nom de *l'expérience psychanalytique* - je prends la charge, encore que n'ayant pas la même base ni la même inspiration, j'ai nommé : Michel FOUCAULT et ce tableau de VELAZQUEZ qui s'appelle *Les Ménines*<sup>171</sup>.

Ce tableau, je vais le faire maintenant - fermez la fenêtre - maintenant projeter devant vous pour que nous y voyons d'une façon sensible ce que permet une lecture de quelque chose qui n'est nullement en quelque sorte fait pour répondre à la structure de ce tableau même, mais dont vous allez voir ce qu'il nous permet... *Qu'est-ce qui se passe ?*



170 Séminaire 1964-65 : « *Problèmes cruciaux...* », séance du 23-06.

171 Diego Velázquez : *Las Meninas*, 1656, Madrid, Prado.

Il s'agit là d'une diapositive qui m'a été prêtée par le Louvre, que je n'ai pas pu expérimenter avant, et qui vraiment ne donnera là que le plus faible support, mais qui pour ceux qui ont vu soit quelque photographie de ce tableau dit des *Ménines*, soit simplement qui s'en souviennent un peu, nous servira un peu de repère.

*Vous n'avez pas un petit bâtonnet, quelque chose pour que je puisse montrer les choses ? Ce n'est pas beaucoup, mais enfin c'est mieux que rien. Voilà. Alors, peut-être pourriez-vous, vous voyez quand même un peu, enfin, le minimum. Est-ce que, quand on est là-bas dans le fond, on voit quelque chose ?*

*M<sup>lle</sup> X - Aussi bien que devant. Monsieur Milner a essayé.*

Remarquez que ce n'est pas tellement défavorable, n'est ce pas... Ici, vous avez la figure du peintre. Vous allez la substituer tout de suite pour que, tout de même, on voit qu'il est bien là. Alors, mettez au point.

*X - C'est tout, je ne peux pas davantage.*

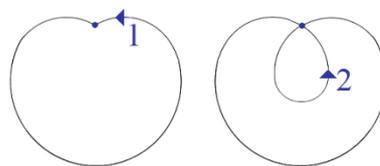
Oui... remettez la première. Le peintre est au milieu de ce qu'il peint. Et ce qu'il peint vous le voyez réparti sur cette toile, d'une façon sur laquelle nous allons revenir. Ici, ce trait que vous voyez est la limite, le bord externe - touché de lumière c'est pour ça qu'il émerge - de quelque chose qui va de là, très exactement jusqu'à un point qui se trouve ici, vous voyez presque toute la hauteur du tableau, et qui nous représente - vous voyez ici un montant de chevalet - un tableau vu à l'envers.

Il est sur cette toile. Il œuvre ce tableau et ce tableau est retourné - *Vous avez quoi à dire ?* - ceci est le plan essentiel d'où nous devons partir, et qu'à mon avis Michel FOUCAULT - que je vous ai tous prié de lire - dans son très remarquable texte, a éludé. C'est en effet le point autour de quoi il importe de faire tourner toute la valeur, *toute la fonction de ce tableau*. Je dirais que ce tableau est effectivement une sorte de carte retournée, et dont nous ne pouvons pas ne pas tenir compte qu'il est comme une carte retournée, qu'il prend sa valeur d'être du module et du modèle des autres cartes. Cette carte retournée, elle est là vraiment faite pour vous faire abattre les vôtres.

Car en effet, il y a eu - je ne pourrais pas ne pas en faire mention - discussion, débat, sur ce qu'il en est de ce que le peintre, ici VELÀZQUEZ, est là - à une certaine distance du tableau, de ce tableau - en train de peindre.

La façon dont vous répondez à cette question, dont vous abattrez vos cartes, est en effet absolument essentielle à l'effet de ce tableau. Ceci implique cette dimension que ce tableau *subjugué*. Depuis qu'il existe, il est la base, le fondement de toutes sortes de débats. Cette subjugation a le plus grand rapport avec ce que j'appelle cette *subversion* - justement - *du sujet*, sur lequel j'ai insisté dans toute la première partie de mon discours aujourd'hui, et c'est précisément de s'y appuyer qu'il prend sa valeur. En fait, le rapport à l'œuvre d'art est toujours marqué de cette subversion. Nous semblons avoir admis avec le terme de sublimation quelque chose qui, en somme, n'est rien d'autre.

Car si nous avons suffisamment approfondi le mécanisme de *la pulsion* pour voir que ce qui s'y passe, c'est un aller et retour du sujet au sujet, à condition de saisir que ce retour n'est pas *identique* à l'aller et que précisément le sujet, conformément à la structure de la *bande de Mabius*, s'y *boucle à lui-même* après avoir accompli ce demi-tour, qui fait que, parti de son endroit, il revient à se coudre à son envers, en d'autres termes qu'il faut faire *deux tours pulsionnels* pour que quelque chose soit accompli qui nous permette de saisir ce qu'il en est authentiquement de la division du sujet.



C'est bien ce que va nous montrer ce tableau dont la valeur de capture tient au fait qu'il n'est pas simplement ce à quoi nous nous limitons toujours, *précisément parce que nous ne faisons qu'un tour*, et que peut-être en effet, pour la sorte d'artiste à qui nous avons affaire, c'est-à-dire ceux qui nous consultent, l'œuvre d'art est à usage interne : elle lui sert à faire sa propre boucle. Mais quand il s'agit d'un *Maître* tel que celui présent, il est clair que au moins ce qui reste de toute appréhension avec cette œuvre est que *celui qui la regarde y est bouclé*. Il n'y a pas de spectateur simplement, qui ne fasse autre chose que de passer devant à toute vitesse et *rendre ses devoirs au rite du musée*, qui ne soit saisi par la particularité de cette composition dont tous s'accordent à dire que quelque chose se passe en avant du tableau qui en fait quelque chose de tout à fait spécifique, à savoir - on s'exprime comme on peut - que nous sommes pris dans son espace.

Et on se casse la tête à chercher par quelle astuce de construction, et de construction perspective ceci peut se produire.

À partir de là on va plus loin, on spéculé, sur ce qu'il en est de la fonction de chacun des personnages et des groupes et l'on ne voit pas que tout ceci fait une seule et même question. On procède généralement par cette voie qui est en effet la question qui va rester au cœur du problème et qui est celle à laquelle, à la fin, j'espère pouvoir donner la réponse.

Qu'est-ce que le peintre fait ? Qu'est-ce qu'il peint ? Ce qui implique, et c'est le plus souvent puisqu'il s'agit de critique d'art, la force sous laquelle se pose la question : qu'a-t-il voulu faire ? Puisqu'en somme, bien sûr, personne ne prend à proprement parler au sérieux la question : que fait-il ? Le tableau est là, il est fini et nous ne nous demandons pas ce qu'il peint actuellement. Nous nous demandons : qu'est-ce qu'il a voulu faire ? Ou plus exactement quelle idée veut-il nous donner de ce qu'il est en train de peindre ?

Point où déjà se voit marqué évidemment un rapport qui pour nous, est bien reconnaissable : ce que nous désirons, et désirons savoir, c'est à très proprement parler quelque chose qui est de l'ordre de ce qu'on appelle désir de l'Autre, puisque nous disons : qu'est-ce qu'il a voulu faire ?

C'est certainement la position erronée à prendre car nous ne sommes pas en position d'analyser, je ne dirai pas la peinture, mais un tableau. Il est certain que ce qu'il a voulu faire, *le peintre*, il l'a fait puisque c'est là devant nos yeux, et que par conséquent cette question, en quelque sorte s'annule elle-même d'être en deçà du point où elle se pose, puisque nous la posons au nom de ce qu'il a déjà fait. En d'autres termes, dans le retour de boucle dont je parlais tout à l'heure, et c'est en ceci déjà que ce tableau nous introduit à la dialectique du sujet, il y a déjà un tour de fait et nous n'avons qu'à faire l'autre. Seulement, pour ça il ne faut pas manquer le premier.

La présence du tableau qui occupe toute cette hauteur et qui du fait même de cette hauteur, nous incite à y reconnaître le tableau lui-même, qui nous est présenté par la voie - je le note, en quelque sorte en marge de notre progrès - qui passe par une autre voie que cette discussion, pour ceux qui ont avancé cette thèse - que je me permets de considérer comme futile - que c'est d'un autre tableau qu'il s'agit - vous le verrez tout à l'heure, nous le discuterons de plus près - à savoir le portrait du roi et de la reine, que vous ne pouvez pas voir bien sûr, sur cette figure, bien sûr tout à fait insuffisante que je vous ai apportée.



Ici dans le fond, et comme vous le savez j'espère dans l'ensemble, est présent dans un cadre dont nous aurons à discuter tout à l'heure de ce qu'il signifie, mais dont certains prennent le témoignage comme indiquant que le roi et la reine sont ici en avant du tableau et que c'est eux que le peintre peint : ceci est à mon avis réfutable.

Je ne veux pour l'instant que remarquer que c'est sur ce fond, que je vous dis que la taille de la toile est déjà un argument qu'on peut apporter pour qu'il n'en soit pas ainsi et que cette toile représentée soit exactement, représente, le tableau que nous avons là, en tant qu'il est une toile supportée sur une monture de bois dont nous voyons là, ici, l'armature. Et qu'en d'autres termes, nous avons dans ce tableau la représentation de ce tableau comme réalité.

Je peux bien là pousser cette petite porte qui fait qu'une fois de plus nous y trouvons le recoupement de ma formule qui fait là, de l'objet pictural, un *Vorstellungsrepräsentanz*. Non pas du tout que je dise que le tableau est représentation dont la monture, le support, serait le représentant. S'il fonctionne ici pour nous faire apercevoir ce qu'il y a là de vérité, c'est en ceci : qu'à nous mettre dans le tableau ce qui, chose curieuse, est là fait pour la première fois.

Car il y a déjà eu des choses telles que *les miroirs dans le tableau*, même de nombreux à cette époque, *mais le tableau dans le tableau - ce qui n'est pas la scène dans la scène*, pas du tout, c'est quelque chose qui a été fait là, semble-t-il, pour la première fois et guère refait depuis, sauf au niveau du point où je vous l'ai repéré, à savoir dans [MAGRITTE](#). Représentation, c'est bien en effet ce qu'est cette figure de la réalité du tableau, mais elle est là pour bien nous montrer que, au niveau de réalité et de représentation, ce qui est là tracé dans le tableau, et le tableau, mutuellement se saturent.

Et que c'est là en quoi il nous est pointé que justement ce qui constitue le tableau dans son essence n'est pas *représentation*, car quel est l'effet de ce tableau dans le tableau : *Vorstellungsrepräsentanz*.

C'est très précisément que tout ces personnages, que vous voyez justement en tant qu'ils ne sont pas du tout des représentations, mais qu'ils sont *en représentation*, que tous ces personnages quels qu'ils soient, dans leurs statuts, tels qu'ils sont là effectivement dans la réalité, quoique morts depuis longtemps, mais qu'ils y sont toujours, sont des personnages qui se soutiennent en représentation et avec une conviction entière, ce qui veut dire précisément *que de ce qu'ils représentent, aucun d'entre eux ne se représente rien*.

Et c'est cela l'effet de ce quelque chose qui, introduit dans l'espace du tableau, les noue, les cristallise, dans cette position d'être des personnages en représentation, des personnages de cour. À partir de là, que VELÁZQUEZ le peintre, aille se mettre au milieu d'eux, prend tout son sens. Mais bien entendu, il va beaucoup plus loin que cette simple touche, si l'en peut dire, de *relativisme social*. La structure du tableau permet d'aller bien au-delà.

À la vérité, pour aller au-delà, il aurait fallu partir d'une question... non pas d'une question, mais d'un tout autre mouvement que ce mouvement de la question dont je vous ai dit qu'elle s'annulait du seul fait de la présence de l'œuvre elle-même, mais partir de ce qu'impose l'œuvre telle que nous la voyons là, à savoir que la même bouche d'enfance qui nous est suggérée par le personnage central, par cette petite infante...

qui est la seconde fille du couple royal : Philippe IV et Doña Mariana d'Autriche  
... la petite Doña Margherita, je peux dire cinquante fois peinte par VELÁZQUEZ, que nous nous laissons guider par ce personnage qui vient en quelque sorte à notre devant dans *cet espace* qui est pour nous le point d'interrogation.

Et pour tous ceux qui ont vu ce tableau, qui ont parlé de ce tableau, qui ont écrit de ce tableau le point d'interrogation qu'il nous pose ce sont, poussés par sa bouche, *les cris* dirais-je, dont il convient de partir pour pouvoir faire ce que j'appellerai le second tour de ce tableau...

et c'est celui, me semble-t-il qui est manqué dans *l'analyse de l'œuvre dont je parlais tout à l'heure* [Foucault]  
... « *Fais voir ce qu'il y a derrière la toile* » telle que nous la voyons à l'envers, c'est un « *Fais voir !* » qu'il appelle et que nous sommes plus ou moins prêts à prononcer.

Or, de ce seul « *Fais voir !* » peut surgir ce qui en effet à partir de là s'impose, *c'est-à-dire ce que nous voyons*, à savoir ces personnages tels que j'ai pu les qualifier pour être essentiellement des personnages en représentation. Mais nous ne voyons pas que cela, nous voyons *la structure du tableau*, son montage *perspectif*. C'est ici qu'assurément je peux regretter que nous n'ayons pas ici un support qui soit suffisant pour vous démontrer ces traits dans leur rigueur.

Ici, le personnage que vous voyez s'encadrer dans une porte au fond de lumière est le point très précis où concourent les lignes de la perspective. C'est en un point à peu près situé selon les lignes qu'on trace entre la figure de ce personnage, car il y a de légères fluctuations du recoupement qui se produisent, et son coude que se situe le point de fuite, et ce n'est pas hasard si par ce *point de fuite*, c'est précisément ce personnage et un personnage qui sort.

Ce personnage n'est pas n'importe lequel. Il s'appelle aussi VELÁZQUEZ : Nieto au lieu de s'appeler Diego-Rodriguez. Ce Nieto est celui qui a eu quelques voix au vote qui a fait accéder VELÁZQUEZ à la position *d'Aposentador du roi*, c'est-à-dire quelque chose comme *Chambellan ou Grand Maréchal*. C'est une sorte en somme de personnage qui le *redouble*, et ce personnage ici se désigne à nous de ce fait : parce que ce que nous ne voyons pas, et nous disons « *Fais voir !* », non seulement lui le voit de là où il est, mais qu'il l'a - *si je puis dire* - trop vu, il s'en va. Est-ce qu'il y a meilleur moyen de désigner cette pointe, quant à ce qui s'épanouit quant au sujet de la fonction de l'œil, que ceci qui s'exprime par un « vu » en quelque sorte, définitif ?

Dès lors, la présence de VELÀZQUEZ lui-même dans cette position où vous l'avez vu tout à l'heure et la seconde photo n'étant pas meilleure que la première, vous n'avez pas pu voir ce que vous pourriez voir sur de meilleures reproductions et ce dont témoignent mille auteurs qui en ont parlé, à savoir que ce personnage qui regarde - on le souligne - vers nous spectateurs - *Dieu sait si on a pu spéculer sur cette orientation du regard* - ce personnage a précisément le regard le moins tourné vers l'extérieur qui soit. Ceci n'est pas une analyse qui me soit personnelle. Maints auteurs - la grande majorité - l'ont remarqué.

L'aspect en quelque sorte, rêveur, absent, tourné vers quelque *disegno interno*<sup>172</sup>...

comme s'expriment les gongoristes, je veux dire toute la théorie du style baroque, maniériste, concettiste, tout ce que vous voudrez, et dont GONGORA est l'exemple, est la fleur.

... *disegno interno* ce quelque chose à quoi se réfère le discours maniériste et qui est proprement ce que j'appelle que dans ce discours il n'y a pas de métaphore, que la métaphore y entre comme une composante réelle : cette présence de VELÀZQUEZ dans sa toile, sa figure portant en quelque sorte le signe et le support qu'il y est là, à la fois comme la composante et comme élément d'elle, c'est là le point structural, représenté, par où il nous est désigné, ce qu'il peut en être, par quelle voie peut se faire qu'apparaisse dans la toile même, celui qui la supporte en tant que sujet regardant.

Eh bien, il est quelque chose de tout à fait frappant et dont la valeur ne peut, à mon avis, être repérée que de ce que je vous ai introduit dans cette structure topologique. Deux traits sont à mettre en valeur : *ce que ce regard regarde*, et dont chacun vous dit « *c'est nous, nous les spectateurs* ». Pourquoi nous en croire tant ? Sans doute il nous appelle à quelque chose puisque nous répondons ainsi que je vous l'ai dit. Mais ce que ce regard implique...

– comme aussi bien *la présence du tableau retourné* dans le tableau,

– comme aussi bien *cet espace qui frappe tous ceux qui regardent le tableau, comme étant en quelque sorte unique et singulier*,

...c'est que ce tableau, s'étend jusqu'aux dimensions de ce que j'ai appelé *la fenêtre*, et la désigne comme telle.

Ce fait que, dans un coin du tableau, par le tableau lui-même, en quelque sorte retourné sur lui-même pour y être représenté, soit créé cet espace en avant du tableau où nous sommes proprement désignés comme l'habitant comme tel, cette présentification de la fenêtre dans le regard de celui qui ne s'est pas mis par hasard, ni n'importe comment, à la place qu'il occupe : VELÀZQUEZ, c'est là le point de capture et l'action qu'exerce sur nous, spécifique, ce tableau.

À cela, il y a un recoupement dans le tableau. Je ne peux que regretter une fois de plus de devoir vous renvoyer à des images, en général, d'ailleurs je dois dire, dans de nombreux volumes, toujours assez mauvaises : ou trop sombres ou trop claires. Ce tableau n'est pas facile à reproduire mais il est clair que *la distance du peintre au tableau*, dans le tableau où il est représenté est très suffisamment accentuée pour nous montrer *qu'il n'est justement pas à portée de l'atteindre et que là, il y a une intention*.

À savoir que cette partie du groupe, ce qu'on a appelé ici *Las Méninas, Les Ménines*...

– à savoir Doña Margherita,

– avec Doña Maria Agostina de SARMIENTO qui est à genoux devant elle

...sont en avant du peintre, alors que les autres, encore qu'ayant l'air, d'être sur un plan analogue, devant, sont plutôt en arrière, et que cette question de ce qu'il y a de cet espace entre le peintre et le tableau est non seulement là ce qui nous est présenté, mais qui se présentifie à nous par cette *trace* qu'il suffit de désigner pour reconnaître qu'ici, *une ligne de traversée* marque quelque chose qui n'est pas simplement division lumineuse, groupement de la toile, mais véritablement *sillage du passage* de cette présence fantasmatique du peintre en tant qu'il regarde.

Si je vous dis que c'est quelque part au niveau de la recoupée de la ligne fondamentale avec le *sol perspectif* et en un point à l'infini que va le sujet regard, c'est bien également de ce point que VELÀZQUEZ a fait sous cette forme fantomale, qui spécifie cet *auto-portrait* parmi tous les autres, un des traits qui se distingue assurément du style du peintre.

Il vous dirait lui-même : « *Croyez-vous qu'un autoportrait, c'est de cette goutte là, de cette huile-là, de ce pinceau-là, que je le peindrais ?* ».

Vous n'avez qu'à vous reporter au portrait d'[INNOCENT X](#) qui est à la Galerie PAMPHILJ, pour voir que le style n'est pas tout à fait le même.

---

172 *Libertas artibus restituta : la liberté rendue aux arts*. Ce mouvement, initié dès le début de la Renaissance, a vu progressivement se construire une théorie des arts visuels fondée sur une promotion de sa dimension « intellectuelle ». Pour que la peinture pût être considérée comme un art « libéral », digne d'être pratiquée et enseignée par les « gens libres », il lui fallait être arrachée du rang des métiers et des artisanats, qui supposaient un asservissement au corps et à son exercice, et rapprochée des disciplines de l'esprit. C'est ainsi que, dans son *Traité de peinture* posthume (1651), Léonard de Vinci affirme vouloir traiter de la peinture comme une *cosa mentale* et non plus seulement comme une activité manuelle. De nombreux auteurs, comme Zuccaro et Bellori, en Italie, ont présenté la peinture comme un « *art de l'esprit* », soumis au *disegno interno*, au dessein de l'artiste (par rapport au *disegno esterno*, le dessin, l'œuvre comme objet extérieur) – à sa capacité à forger en son esprit une image précise et complète de l'œuvre qu'il souhaite réaliser, et cela même avant de l'avoir exécutée.

Ce fantôme du sujet regardant et rentré par cette trace qui est encore là sensible et dont je puis dire que tous les personnages portent la vibration, car dans ce tableau - où c'est devenu un cliché, un lieu commun, et je l'ai entendu articuler des bouches, je dois dire les plus non seulement autorisées mais les plus élevées dans la hiérarchie des créateurs - ce tableau dont on nous dit que c'est le tableau des regards qui se croisent et d'une sorte d'inter-vision comme si tous les personnages se caractérisaient de quelque relation avec chacun des autres : si vous regardez les choses de près, vous verrez qu'à part le regard de la *Ménine* Maria Agostina de SARMIENTO qui regarde Doña Margherita, aucun autre regard ne fixe rien.

Tous ces regards sont perdus sur quelque point invisible comme qui dirait : « *un ange a passé* » précisément le peintre. L'autre *Ménine* qui s'appelle [Isabel DE VELASCO](#) est là, en quelque sorte comme interdite, les bras comme, en quelque sorte écartés de la trace de ce passage. L'idiote, là, le monstre Mari-BARBOLA, la naine, regarde ailleurs et non pas du tout, comme on le dit, de notre côté. Quant au petit nain, il s'occupe ici à faire très précisément, à jouer très précisément le rôle qu'il est fait pour jouer en tant qu'imitation de petit garçon, il fait « *l'affreux jojo* » : *il donne un coup de pied sur le derrière du chien comme pour en quelque sorte lui dire « Tu roupilles, alors ! T'as pas reniflé la souris qui vient de passer ».*

Regards, nous dirait-on, si on voulait encore le soutenir, mais observez que dans un tableau qui serait *un tableau du jeu des regards*, il n'y a pas, en tout cas même si nous devons retenir ce regard de l'une des *Ménines*, deux regards qui s'accrochent, de regards complices, de regards d'intelligence, de regards de quête. Doña Margherita, la petite fille, ne regarde pas la suivante qui la regarde. Tous les regards sont ailleurs. Et bien entendu, le regard - au fond - de celui qui s'en va, n'est plus qu'un regard qui veut dire « Je te quitte », loin qu'il soit pointé sur quiconque.

Dès lors que peut vouloir dire ce qu'on amène au centre de la théorie de ce tableau quand on prétend que ce qui est là au premier plan, à notre place et Dieu sait si le spectateur peut se délecter d'un tel support, d'une telle hypothèse, ce sont *le roi et la reine* qui sont reflétés dans ce miroir qui devrait vous apparaître ici et qui est dans le fond ?

À ceci j'objecterai : le peintre - où qu'il se montre dans ce tableau - où entend-il que nous le mettions ? Une des hypothèses, et une de celles qui ont le plus séduit parmi celles qui ont été avancées, c'est que, puisque le peintre est là et que c'est ceci qu'il a peint, c'est qu'il a dû, tout cela, le voir dans un miroir, un miroir qui est à notre place. Et nous voici transformés en miroir.

La chose n'est pas sans séduction ni même sans comporter un certain appel à l'endroit de tout ce que je vous évoque comme relativité du sujet à l'Autre, à ceci près que - quand vous voudrez - c'est autour d'une telle expérience que je vous pointerai *la différence stricte qu'il y a entre un miroir et la fenêtre* : deux termes précisément qui structurellement n'ont aucun rapport. Mais tenons-nous en au tableau. Le peintre se serait peint ayant vu toute la scène des gens autour de lui dans un miroir.

Je n'y vois qu'une objection, *c'est que rien ne nous indique*, des témoignages de l'histoire, et Dieu sait si ce sont là des nouvelles que l'histoire se charge de transmettre, rien ne nous indique que VELAZQUEZ fut gaucher.

Or c'est bien ainsi que nous devrions le voir apparaître si nous prenons au sérieux le fait que, dans une peinture faite soi-disant à l'aide d'un miroir il se représente tel qu'il était bien en effet, à savoir tenant son pinceau de la main droite.

Ceci pourrait vous paraître mince raison. Il n'en reste pas moins que s'il en était ainsi, cette théorie serait tout à fait incompatible avec la présence, ici, du roi et de la reine. Ou c'est le miroir qui est ici, ou c'est le roi et la reine.

Si c'est le roi et la reine, ça ne peut pas être le peintre, si le peintre est ailleurs, si le roi et la reine sont là, *ça ne peut pas être le peintre* qui est là. Comme moi je suppose qu'il y était effectivement.

Vous ne comprenez pas Monsieur CASTORIADIS ?

– Non !

Dans l'hypothèse que le roi et la reine, reflétés là-bas dans le miroir étaient ici pour se faire peindre par le peintre, comme je viens d'éliminer l'hypothèse que le peintre fût là autrement que par l'art de son pinceau il fallait bien que le peintre fût là.

Et d'ailleurs, l'exigence que le peintre fût là et non pas de l'autre côté d'un miroir que nous serions nous-même, est dans le fait de supposer que roi et reine sont dans le miroir. En d'autres termes, à la même place nous ne pouvons pas mettre deux quelconques des personnages de ce *trio* qui sont : un miroir supposé, le roi et la reine, ou le peintre. Nous sommes toujours forcés, pour que ça tienne d'en mettre deux à la fois et ils ne peuvent pas être deux à la fois.

Si le roi et la reine sont là pour être reflétés dans le fond dans le miroir...

or il est impossible qu'ils soient représentés comme étant là dans le miroir, ne serait-ce qu'en raison de l'échelle, de la taille où on les voit dans le miroir où ils ont à peu près la même échelle que le personnage qui est en train de sortir à côté d'eux. Alors qu'étant donnée la distance où nous sommes, ils devraient être exactement deux fois plus petits. Mais ceci n'est encore qu'un argument de plus

...Si le roi et la reine sont là dans cette hypothèse, alors, le peintre est ici et nous nous trouvons devant la position avancée par les anecdotiers, par Madame de MOTTEVILLE<sup>173</sup> par exemple, à savoir que le roi et la reine étaient ici et ils seraient debout - *encore plus !* - en train de se faire... de poser et auraient devant eux la rangée de tous ces personnages, dont vous pouvez voir quelle serait la fonction naturelle, si vraiment pendant ce temps-là VELÀZQUEZ était en train de peindre toute autre chose qu'eux et par dessus le marché, quelque chose qu'il ne voit pas puisqu'il voit tous ces personnages dans une position qui l'entoure.

J'avance, à l'opposé de cette *impossibilité manifeste*, que ce qui est l'essentiel de ce qui est indiqué par ce tableau, c'est cette fonction de *la fenêtre*. Que le fait que la trace soit en quelque sorte marquée de ce par quoi le peintre peut y revenir est vraiment là ce qui nous montre en quoi c'est là, la place vide.

Que ce soit en symétrie à cette place vide qu'apparaissent ceux, si je puis dire, dont non pas le regard mais la supposition qu'ils voient tout, qu'ils sont dans ce miroir exactement comme ils pourraient être derrière un grillage ou *une vitre sans tain*, et après tout, rien à la limite ne nous empêcherait de supposer qu'il ne s'agisse de quelque chose de semblable, à savoir de ce qu'on appelle « *connecté* », *en connexion* avec une grande pièce, un de ces endroits du type endroit pour épier, qu'ils soient là en effet, que le fait qu'ils voient tout, soit ce qui soutient ce monde d'être en représentation, qu'il y ait là quelque chose qui nous donne en quelque sorte le parallèle au « *Je pense donc je suis* » de DESCARTES : « *Je peins donc je suis* » dit VELÀZQUEZ, et je suis là qui vous laisse avec ce que j'ai fait pour votre éternelle interrogation.

Et je suis aussi dans cet endroit d'où je peux revenir à la place que je vous laisse, qui est vraiment celle où se réalise cet effet de ce qu'il y ait chute et désarroi de quelque chose qui est au cœur du sujet. La multiplicité même des interprétations, leur - on peut dire - leur embarras, leur maladresse, est là, suffisamment faite pour le souligner.

Mais à l'autre point qu'avons-nous ? *Cette présence du couple royal* jouant exactement le même rôle que le dieu de DESCARTES, à savoir que dans tout ce que nous voyons, rien ne trompe, à cette seule condition que le Dieu omniprésent, *lui*, y soit trompé. Et c'est là, la présence de ces êtres que vous voyez dans cette atmosphère brouillée si singulière du miroir. Si ce miroir est là, en quelque sorte l'équivalent de *quelque chose qui va s'évanouir au niveau du sujet* qui est là, comme en pendant de ce *petit (a)* de la fenêtre au premier plan, est-ce que ceci ne mérite pas que nous nous y arrêtions un peu plus ?

Un peintre, une trentaine d'années plus tard qui s'appelait Luca GIORDANO, précisément un maniériste en peinture, et qui a gardé dans l'histoire l'étiquette de « *fa presto* » parce qu'il allait un peu vite, extraordinairement brillant d'ailleurs, ayant longuement contemplé cette image dont je ne vous ai pas fait l'histoire quant à la démonstration, a proféré une parole, une de ces paroles, mon Dieu comme on peut les attendre de quelqu'un qui était à la fois maniériste et fort intelligent : « *C'est la théologie de la peinture* » a-t-il dit.

Et bien sûr, c'est bien à ce niveau théologique où le Dieu de DESCARTES est le support de *tout un monde en train de se transformer par l'intermédiaire du fantôme subjectif*, c'est bien par cet *intermédiaire* du couple royal qui nous apparaît scintillant dans ce cadre au fond que ce terme prend son sens. Mais je ne vous quitterai pas sans vous dire, quant à moi, ce que me suggère le fait qu'un peintre comme VELÀZQUEZ, ce qu'il peut avoir de visionnaire.

Car qui parlera à son propos de réalisme ? Qui par exemple à propos des *Hilanderas* osera dire que c'est là la peinture d'une rudesse populaire ? Elle l'est sans doute, qui veut simplement éterniser le *flash* qu'il aurait eu un jour en quittant a manufacture de tapisseries royales et en voyant les ouvrières au premier plan faire cadre à ce qui se produit au fond.

---

173 [Françoise Bertaut de Motteville](#) : (1621-1689), Mémoires, Vol. 1 à 5, Gallica.



Je vous prie simplement de vous reporter à *cette peinture* - sur quelque chose qui vaille plus que ce que je vous ai montré là - pour voir combien peut être distante de tout *réalisme* - et d'ailleurs, *il n'y a pas de peintre réaliste*, mais visionnaire, assurément - et à mieux regarder *ce qui se passe au fond de cette scène*, dans ce miroir où ces personnages nous apparaissent clignotant et eux assurément distincts de ce que j'ai appelé tout à l'heure fantomal mais vraiment brillants, il m'est venu ceci : qu'en opposition, polairement à cette fenêtre où le peintre nous encadre, et comme en miroir il nous fait surgir ce qui pour nous sans doute, ne vient pas à n'importe quelle place, quant à ce qui se passe pour nous des rapports du sujet à *l'objet(a)*, l'écran de télévision.

[INNOCENT X](#)



[retour 11-05](#) [retour 25-05](#)



[GREEN](#) [AUDOUARD](#) [LACAN](#)

LACAN

Je voudrais saluer parmi nous la présence de Michel FOUCAULT qui me fait le grand honneur de venir à ce séminaire. Quant à moi je me réjouis d'avoir moins à me livrer devant lui à mes habituels exercices que d'essayer de lui montrer ce qui fait le but principal de nos réunions c'est-à-dire un but de formation, ce qui implique plusieurs choses entre nous, d'abord que les choses ne doivent pas être ces choses des deux bords, du vôtre et du mien, et immédiatement repérées au même niveau, sans ça, à quoi bon : c'est une fiction d'enseignement.

C'est bien pour cela que depuis trois de nos *rencontres*, je suis amené à revenir sur le même plan, à plusieurs reprises, par *une sorte d'effort d'accommodation réciproque*. Je pense que déjà, entre l'avant-dernière fois et la dernière, il s'est produit un pas et j'espère qu'il s'en fera un autre aujourd'hui. Pour tout dire, je reviendrai aujourd'hui encore sur ce support tout à fait admirable que nous ont donné *Les Ménines*, non pas qu'elles aient été amenées au premier plan comme l'objet principal, bien sûr - nous ne sommes pas ici à l'École du Louvre - mais parce que, il nous a semblé que s'y illustraient d'une façon particulièrement remarquable certains faits que j'avais essayé de mettre en évidence et sur lesquels je reviendrai encore pour quiconque ne m'aura pas suffisamment suivi. Il s'agit là évidemment de choses peu habituelles.

L'emploi ordinaire de l'enseignement, qu'il soit universitaire ou secondaire, par lequel vous avez été formé, fait que ce qui constitue par exemple la forme vraiment essentielle de la géométrie moderne, vous reste non seulement ignoré mais spécialement opaque, ce dont j'ai pu, bien sûr, voir l'effet quand j'ai essayé de vous en amener, par des figures, des figures très simples et exemplaires, essayé de vous en amener quelque chose qui en suscît pour vous la dimension.

Là-dessus *Les Ménines* se sont présentées, comme il arrive souvent - il faut bien s'émerveiller, on a tort de s'émerveiller - les choses vous viennent comme bague au doigt. On n'est pas seul à travailler dans le même champ. Ce que Monsieur Michel FOUCAULT avait écrit dans son premier chapitre a été tout de suite remarqué par certains de mes auditeurs, je dois dire avant moi, comme devant constituer une sorte de point d'intersection particulièrement pertinent entre deux champs de recherche.

Et c'est bien en effet ainsi qu'il faut le voir, et je dirai d'autant plus qu'on s'applique à relire cet étonnant premier chapitre, dont j'espère que ceux qui sont ici se sont aperçus qu'il est repris un peu plus loin dans le livre, au *point-clé*, au *point-tournant*, à celui où se fait la jonction de ce mode, de ce mode constitutif si l'on peut dire des rapports entre *Les mots et les choses* tel qu'il s'est établi dans un champ qui commence à la maturation du XVI<sup>ème</sup> siècle pour aboutir à ce point particulièrement exemplaire et particulièrement bien articulé dans son livre qui est celui de la pensée du XVIII<sup>ème</sup>.

Au moment d'arriver à ce qui fait... à son but, dans sa perspective, au point où il nous a amené, la naissance d'une autre articulation, celle qui naît au XIX<sup>ème</sup> siècle, celle qui lui permet déjà de nous introduire à la fois la fonction et le caractère profondément ambigu et problématique de ce qu'on appelle « *les sciences humaines* », ici Monsieur Michel FOUCAULT s'arrête et reprend son tableau des *Ménines*, autour du personnage à propos duquel nous avons laissé la dernière fois nous-même suspendu notre discours, à savoir, dans le tableau, la fonction du roi. [*Les mots et les choses*, p.318]

Vous verrez que c'est ce qui nous permettra *aujourd'hui*, si nous en avons le temps, si les choses s'établissent comme je l'espère, d'établir pour moi la jonction entre ce que je viens d'amener, en apportant cette précision que la géométrie projective peut nous permettre de mettre dans ce qu'on peut appeler la subjectivité de la vision, de faire la jonction de ceci, avec ce que j'ai apporté déjà dès longtemps *sous le thème du narcissisme du miroir*.

Le miroir est présent dans ce tableau sous une forme énigmatique, si énigmatique qu'humoristiquement la dernière fois, j'ai pu terminer en disant qu'après tout, faute de savoir qu'en faire, nous pourrions y voir ce qui apparaît être, d'une façon surprenante en effet, quelque chose qui ressemble singulièrement à notre écran de télévision.

Ceci est évidemment un *conchetto*. Mais vous allez le voir aujourd'hui - si nous en avons le temps, je le répète - que ce rapport entre le tableau et le miroir, ce que l'un et l'autre, non pas seulement nous illustrent ni ne nous représentent, mais vraiment représentent comme structure de la représentation, c'est ce que j'espère pouvoir introduire aujourd'hui. Mais je ne veux pas le faire sans avoir eu ici quelques témoignages des questions qui ont pu se poser à la suite de mes précédents discours.

J'ai demandé à GREEN, qui d'ailleurs - puisque nous sommes en séminaire fermé - s'était offert en quelque sorte spontanément, à m'apporter cette réplique en m'en apportant en dehors de ce cercle. Je vais donc lui donner la parole. Je crois qu'AUDOUARD - je ne sais pas s'il est ici - voudra bien aussi nous apporter certains éléments d'interrogation et tout de suite après, j'essaierai, en leur répondant, peut-être - j'espère - d'amener M. Michel FOUCAULT à me donner quelques remarques. En tout cas, je ne manquerai certainement pas de l'interpeller.

Bien. Je vous donne la parole, GREEN. Je suis un peu fatigué de la voix aujourd'hui. Je ne suis pas sûr que dans cette salle, dont l'acoustique est aussi mauvaise que la propreté, aujourd'hui tout au moins, je ne suis pas sûr que... on m'entende très bien jusqu'au fond. Si ? Enfin, c'est le moment de faire un petit mouvement de foule et de vous rapprocher. Je me sentirai plus sûr.

## André GREEN

En fait, ce que LACAN m'a demandé c'est *essentiellement* de lui donner l'occasion de repartir sur le développement qu'il avait commencé la dernière fois. Et c'est à partir de certaines remarques que je m'étais faites moi-même au moment de son commentaire, que j'avais pris la liberté de lui écrire. Ces remarques tenaient essentiellement aux conditions de projection qui étaient très directement liées au commentaire de LACAN et à sa propre place, occupée par lui, dans le commentaire, et de ce qu'il n'y pouvait apercevoir du point où il était.

Les conditions de cette projection ayant été, comme vous le savez, défectueuses, et l'absence d'une suffisante obscurité ont considérablement dénaturées le tableau, et notamment, certains détails de ce tableau sont devenus totalement invisibles. C'était en particulier le cas pour ce qui concernait...

LACAN

GREEN, ce n'est pas une critique... On va le projeter aujourd'hui. Aujourd'hui, ça va marcher. Je ne pense pas que c'ait été « *l'insuffisante obscurité* », encore que l'obscurité nous soit chère, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Je crois que c'est que la lampe était - je ne sais pas pourquoi - mal réglée ou faite pour un autre emploi.

Bref, mon cliché la dernière fois - j'ai maudit l'École du Louvre, j'ai eu tort et je suis allé m'en excuser - mon cliché était non seulement très suffisant mais vous allez le voir, excellent. C'est donc une question de lampe.

*Naturellement, il faut baisser ces rideaux si nous voulons avoir la projection. Alors, faites-le vite. Vous serez gentils. Voilà. Merci. Alors, vous y allez Gloria. Vous mettez Les Ménines.*

André GREEN

En fait, ce qui était effacé en cette occasion, c'était le personnage de VELÀZQUEZ lui-même, le peintre et le couple. Aujourd'hui, on peut mieux le voir, mais la dernière fois justement, ce qui était effacé c'était le personnage du peintre et ce couple, ce couple qui était apparu comme totalement effacé.

Je me suis interrogé sur cet effacement et je me suis demandé si, au lieu de le considérer simplement comme une insuffisance, nous ne pouvions pas considérer que cet effacement était lui-même significatif de quelque chose comme une de ces productions de l'inconscient, comme l'acte manqué, comme l'oubli et s'il n'y avait pas là une *clé*, une *clé* qui unit étrangement le peintre et ce couple qui se trouve être dans la pénombre, qui paraît, du reste, se désintéresser de la scène et qui paraît chuchoter.

Et c'est à partir de cette réflexion que je me suis demandé s'il n'y avait pas là quelque chose à creuser, à propos de cet effacement, et effacement de trace dans le tableau, où les plans de lumière sont distingués de façon très précise, aussi bien par LACAN que par FOUCAULT, avec notamment le plan de lumière du fond, de l'autre VELÀZQUEZ, le VELÀZQUEZ du fond, et le plan de lumière qui lui vient de la fenêtre.

Ce serait donc dans cet *entre-deux*, dans cet *entre-deux* lumières que, peut-être, il y aurait là quelque chose à creuser sur la signification de ce tableau. Maintenant, on pourrait peut-être rallumer si vous voulez. Ceci ce sont donc les remarques que j'avais faites à LACAN par écrit, sans du tout penser qu'elles n'avaient un but différent que *de relancer sa réflexion*. Et puis, j'ai repris le texte de FOUCAULT, ce chapitre tellement remarquable, pour y constater un certain nombre de points de convergence avec ce que je venais de vous dire, et notamment ce qu'il dit lui-même du peintre, il dit :

*« Sa taille sombre et son visage clair sont mitoyens du visible et de l'invisible. » [Les mots et les choses, p.19]*

Par contre, FOUCAULT me paraît avoir été très silencieux sur le couple dont je viens de parler. Il y fait allusion du reste, il parle de courtisan qui est là, et il ne parle pas du tout du personnage qui, à ce qu'il paraît, semble être une religieuse, à ce qu'on peut voir. Là je dois dire que *la reproduction* qui est dans le livre de FOUCAULT ne permet absolument pas de la voir, alors que la reproduction que vient d'épingler LACAN ici, permet de penser qu'il y a de fortes raisons pour que ce soit une religieuse. Et j'ai retrouvé, évidemment dans le texte de FOUCAULT, un certain nombre d'oppositions systématiques qui éclairent la structure du tableau.

Certaines de ces oppositions ont déjà été mises en lumière et notamment, par exemple il y a l'opposition du miroir :

- le miroir comme support d'une opposition entre le modèle et le spectateur,
- le miroir comme opposition au tableau et à la toile, et notamment, en ce qui concerne cette toile, une formulation de FOUCAULT qui nous rappelle, je crois, beaucoup la barrière du refoulement.

« Elle empêche que soit jamais repérable ni définitivement établi le rapport des regards. » [Les mots et les choses, p.21]

Cette espèce d'impossibilité conférée à la situation de la toile, à son envers de savoir, ce qui y est inscrit, nous fait penser, à nous, qu'il y a là un rapport tout à fait essentiel. Mais surtout, par rapport aux réflexions de LACAN sur la perspective, ce qui m'a paru intéressant, c'est, non pas de retrouver d'autres oppositions, il y en a et j'en oublie bien entendu, mais surtout d'essayer de comprendre la succession des différents plans du fond vers la surface, justement dans la perspective de LACAN sur la perspective. Eh bien, il n'est certes pas indifférent, je crois, qu'on puisse y retrouver au moins quatre plans. Quatre plans qui sont successivement :

- le plan de l'autre VELÀZQUEZ : celui du fond,
- le plan du couple,
- le plan du peintre,
- et le plan constitué par *l'Infante et ses suivantes, l'idiote, le bouffon et le chien* qui sont tous en avant de VELÀZQUEZ.

Ils sont en avant de VELÀZQUEZ et je crois qu'on peut diviser ce groupe lui-même en deux sous-groupes :

- *le groupe constitué par l'Infante* où FOUCAULT voit un des deux centres du tableau, l'autre étant le miroir, et je crois que ceci est évidemment très important,
- *et l'autre sous-groupe constitué par l'animal et les monstres, c'est-à-dire l'idiote et le bouffon Nicolasito Percusato avec le chien.*

Je crois que *cette division* sur le mode *d'arrière en avant*, avec ces deux groupes, pourrait nous faire penser, et là peut-être que je m'avance un peu, mais c'est uniquement pour donner une matière à vos commentaires et à vos critiques, *comme quelque chose qui fait de ce tableau, bien sûr un tableau sur la représentation, la représentation de la représentation classique*, comme nous disons, *mais aussi peut-être de la représentation comme création* et comme, finalement, cette antinomie de la création entre - sur la partie gauche - entre cet être, absolument, qui dans le rapport de l'Infante à ses deux géniteurs qui sont derrière, représente la création sous sa forme humaine la plus réussie, la plus heureuse, et au contraire déporté de l'autre côté, du côté de la fenêtre, par opposition à la toile, ces ratés de la création, ces marques de la castration que peuvent représenter *l'idiote et le bouffon*.

Si bien qu'à ce moment-là, ce couple qui serait dans la pénombre, aurait une singulière valeur par rapport à l'autre couple reflété dans le miroir, qui est celui du roi et de la reine. Cette dualité étant probablement trop portée, à ce moment-là sur le problème de la création, en tant que justement c'est ce que VELÀZQUEZ est en train de peindre, et où nous trouvons cette dualité, probablement entre ce qu'il peint et le tableau que nous regardons. Je crois que c'est par opposition à *ces plans* et à *ces perspectives*, et probablement le fait que ce n'est pas un hasard - ce que je ne savais pas - si *le personnage du fond*, et FOUCAULT écrit à propos de *ce personnage du fond*, dont je ne savais pas qu'il s'appelait VELÀZQUEZ et dont on peut dire qu'il est l'autre VELÀZQUEZ, il dit de lui une phrase qui m'a beaucoup frappée :

« Peut-être va-t-il entrer dans la pièce ?

*Peut-être se borne-t-il à épier ce qui se passe à l'intérieur, content de surprendre sans être observé. »* [Les mots et les choses, p.26]

Eh bien je crois que justement, ce personnage de par sa situation est justement en posture d'observer. Et il observe quoi ? Évidemment tout ce qui se déroule devant lui, alors que VELÀZQUEZ, lui, n'est absolument pas en mesure d'observer ce couple qui est dans la pénombre, et ne peut que regarder ce qui est en avant de lui, c'est-à-dire ces deux sous-groupes dont je viens de parler.

Je ne veux pas être beaucoup plus long pour laisser la parole à LACAN, mais je crois que nous ne pouvons pas ne pas voir à quel point dans tout cela et dans le rapport de la fenêtre et du tableau dont parle LACAN, eh bien, je crois que l'effet de fascination produit par ce tableau - et je crois que c'est ça qui est le plus important pour nous, c'est que ce tableau produit un effet de fascination - est directement en rapport avec le fantasme dans lequel nous sommes pris et peut-être que, justement, y a-t-il là quelque rapport avec ces quelques remarques que je faisais concernant la création, autrement dit la scène primitive.

LACAN

Bien. Nous pouvons remercier GREEN à la fois de son intervention et - mon Dieu, ça n'a pas l'air très aimable ! - de sa brièveté. Mais nous avons perdu beaucoup de temps au début de cette séance. Je demanderai à AUDOUARD - s'il veut - de faire une intervention dont je ne doute pas qu'elle doive avoir les mêmes qualités.

Xavier AUDOUARD

Justement, il me semble que dans un séminaire comme celui-ci, ne doivent pas se borner à parler ceux qui ont compris, les élèves brillants, mais que ceux qui n'ont pas compris, aussi puissent le dire.

Alors je voudrais *dire* à Monsieur LACAN et à vous-même, en m'excusant d'avance du caractère un peu ingrat de cette intervention, que ce que je voudrais exprimer, c'est surtout ce que je n'ai pas compris dans la présentation que M. LACAN nous a faite, de la topologie que M. LACAN nous a faite, en partie dans la rencontre *du plan-support et du plan-figure*.

D'abord, il y a plusieurs manières de *ne pas comprendre*. Il y a une manière qui est de sortir du séminaire en se disant : « *Je n'ai rien compris du tout. Mon vieux toi, tu as compris quelque chose ?* » - « *Moi non plus* » dit l'autre. Et puis on en reste là. Et puis, il y a l'autre manière que pour une fois j'ai adoptée c'est de me mettre devant une feuille de papier et essayer de me faire mon « *petit graphe à moi* », mon petit schéma à moi. Ça n'a pas été sans mal. C'était surtout ce matin, parce que c'est ce matin que Monsieur LACAN m'a téléphoné pour me dire que j'aurais peut-être quelque chose à dire.

Alors je me suis dépêché à faire quelque chose, alors c'est vraiment tout à fait comme ça, impromptu. Seulement, je suis bien gêné car ce « *petit graphe à moi* », j'aurais bien voulu le mettre quelque part, et je m'aperçois que ce serait détruire l'ordonnement de la séance et...

LACAN - Le papier est pour ça, servez-vous de ça.

AUDOUARD

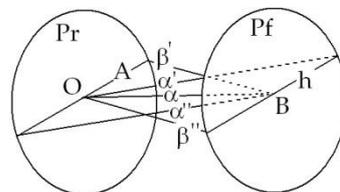
Merci beaucoup. Alors ce que je vais faire, je vais simplement en vous disant la manière dont je me suis vu obligé de m'exprimer à moi-même les choses, je demanderai à M. LACAN de me dire en quoi je me suis trompé...

LACAN – Allez-y mon vieux, allez-y.

AUDOUARD

...nous permettront de mieux voir. Bon.

Je vais figurer par un plan circulaire, ce plan du regard [Pr] dans lequel mon œil est pris, plan du regard dans lequel mon œil est pris, donc que mon œil ne peut pas voir. Ici, il va y avoir la ligne infinie [ $\alpha$ ] qui va conduire à l'horizon [h].

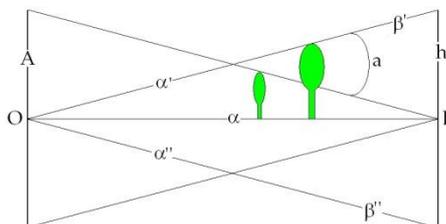


Ici [A], il va y avoir la répétition projective de cette ligne [h] qui ne sera pas seulement la répétition projective de cette ligne comme s'il s'agissait d'une géométrie métrique, mais qui va être la possibilité, pour une géométrie métrique que chacun de ses points, bien sûr, parallèles à cette ligne [ $\alpha$ ] vienne à s'y projeter et constituer une ligne parallèle, mais en réalité, pour mon œil situé ici [O] dans le champ du regard, chacune de ces lignes [ $\alpha$ ,  $\alpha'$ ] n'est donc plus parallèle mais viendra constituer un point [B], comme ceci, dans la perspective offerte à mon œil.

Bon. Il est aussi certain que la ligne infinie [ $\alpha$ ] qui se trace depuis le champ du regard jusqu'à l'horizon, sera elle-même, d'une manière ou d'une autre - et c'est là que peut-être ma position est un petit peu incertaine - d'une manière ou d'une autre projetée sur cette ligne [h] et donc en fin de compte, sur ce point [B]. Chaque point de cette ligne [ $\alpha$ ] et chaque point de cette ligne [A] seront, en fin de compte, projetés sur ce point [B].

Ici j'ai le plan-figure [Pf], c'est-à-dire ce qui s'offre à moi, ce qui s'offre à mon regard lorsque je regarde : mon champ, mon champ dans lequel le plan que je ne puis pas voir, moi, c'est-à-dire le plan-support, le plan du regard dans lequel mon œil est pris, d'une manière ou d'une autre, va se projeter. Tant et si bien que, comme M. LACAN nous l'a souvent fait remarquer, *je suis vu autant que je vois*.

C'est-à-dire que les lignes  $[\alpha', \alpha'']$  qui viennent ici rejoindre le plan du regard ou cette ligne fondamentale dont nous a parlé M. LACAN, à ce plan-figure, seront aussi bien inversables si je puis dire, comme ceci  $[\beta', \beta'']$ , par une projection exactement inverse. Tant et si bien que si je considère que dans le plan-figure se projette le plan-regard, que le plan-regard me renvoie quelque chose qui venait du plan-figure, il y aura à chaque point intermédiaire entre le plan du regard et la ligne infinie, le point de fuite, le point d'horizon, il y aura à chaque point de cet espace, une différence entre la perspective, si je la considère comme vectorialisée pour ainsi dire comme ceci, ou vectorialisée comme cela, c'est-à-dire que, par exemple, un arbre qui aura cette dimension dans ce vecteur.



Il y aura cette dimension dans ce vecteur.

Il y aura donc ici un écart  $[a]$ , quelque chose de non vu qui ne vient qu'exprimer que, à chaque point de ce plan  $[Pr]$ , il y a aussi, un écart de chaque point par rapport, à lui-même, c'est-à-dire que cet espace ne sera pas homogène et que chaque point sera décalé par rapport à lui-même en un écart non vu, non visible qui cependant vient constituer étrangement chacune des choses que mon œil perçoit dans le *plan perspectif*. Chacune de ces choses, vues dans le plan perspectif étant renvoyée par le plan-figure en tant que dans ce plan-figure, le plan du regard se projette. Chacun de ces écarts pourra être appelé  $[a]$  et ce  $[a]$  est constitutif de l'écart que chaque point du plan-regard prend par rapport à lui-même. Une non-homogénéité absolue de ce plan se découvre ainsi et chaque objet se découvre comme pouvant avoir une certaine distance par rapport à lui-même, une certaine différence par rapport à lui-même.

Et je suis frappé que, dans ce que vient de nous dire GREEN, si l'on considère en effet cette sorte d'entrecroisement des éclairages du plan, les figures dont il nous a parlé se situent comme à l'intersection pour rejoindre en quelque sorte, pour rejoindre ce qui se croise ici comme cela. Et qu'en effet, il y a, peut-on dire aussi, dans l'éclairage des visages par rapport aux corps un petit quelque chose qui dépasse et qui pourrait - en manière d'illustration simple, je ne prétends pas faire plus - qui pourrait nous indiquer cette petite différence justement que prend l'objet par rapport à lui-même quand on met en regard, c'est le moment de le dire, le plan du regard et le plan de la figure.

Voilà la manière dont je me suis exprimé les choses et je laisse à M. LACAN le soin de me dire que je me suis lourdement trompé ou que j'ai méconnu une partie de ce qu'il a dit l'autre jour.

## LACAN

Je vous remercie beaucoup AUDOUARD. Voilà. C'est vraiment une construction intéressante parce qu'exemplaire. Je peux difficilement croire qu'il ne s'y soit pas mêlé pour vous le désir de concilier *un premier schéma* que j'avais donné au moment où je parlais de *la pulsion scopique*, il y a deux ans<sup>174</sup> avec ce que je viens de vous apporter la dernière fois et l'avant-dernière. Ce schéma tel que vous le produisez et qui ne correspond ni à l'un, ni à l'autre de ces deux énoncés de ma part, si toutes sortes de caractéristiques dont la principale est de vouloir figurer - du moins je le crois, si je ne me trompe pas moi-même sur ce que vous avez voulu dire - en somme, une certaine *réciprocité* de la représentation que vous avez appelée *la figure*, avec ce qui se produit dans le plan du regard d'où vous êtes parti.

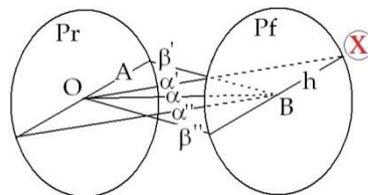
Je pense, c'est bien en effet d'une espèce de représentation strictement réciproque qu'il s'agit et où se marque, si l'on peut dire, le vertige permanent de l'intersubjectivité. Là-dessus vous introduisez, d'une façon qui mériterait d'être critiquée dans le détail, je ne sais quoi que je ne veux pas, dans lequel je ne veux pas m'appesantir, où il résulterait quelque chose par quoi l'objet, c'est bien d'un objet qu'il s'agit puisque vous avez supposé un petit arbre qui tirerait en quelque sorte - je vais un peu vite - qui tirerait tout son relief, de la non-coïncidence des deux perspectives qui le saisissent.

Ce qui, en effet, doit être à peu près soutenable de la façon dont vous avez posé les choses. Et d'ailleurs je crois que, à la fin, ce n'est pas pour rien que vous nous présentez dans le plan du regard deux points écartés l'un de l'autre et qui viennent là singulièrement, sans que je ne sache si c'est votre intention, mais d'une façon frappante, évoquer la vision binoculaire. Bref, vous paraissez avec ce schéma être tout à fait prisonnier de quelque chose d'assurément confus, et qui prend son prestige de recouvrir assez bien ce que s'efforce d'explorer la physiologie proprement *optique*.

Or - je vais naturellement très vite - ça vaudrait la peine d'être discuté en détail avec vous, mais alors je pense que le séminaire d'aujourd'hui ne pourrait pas être considéré comme restant dans l'axe de ce que nous avons à dire. Bref il est facile de repérer là les défauts de votre construction par rapport à ce que j'ai apporté, le fait que vous soyez parti de quelque chose que, disons, vous appelez le plan du sujet voyant ou le plan du regard, que vous soyez parti de là est une *erreur* tout à fait sensible et extrêmement déterminante dans l'embaras que vous a donné la suite de votre tentative de recouvrir ce que j'ai dit. Ça ne me donnera qu'une occasion de l'exprimer une fois de plus.

Partir de là en disant que ceci [A], dont *vous avez tracé la ligne horizontale* sans préciser tout de suite, n'est-ce pas, ce que c'était... et d'ailleurs ce sur quoi nous restons dans l'embaras, parce que, cette ligne, ce par quoi elle est déterminée : elle est déterminée par ce plan que j'ai appelé la première fois *le plan-support*, que j'ai appelé plus simplement et pour faire image, ensuite, le sol n'est-ce pas, *le plan sol*...vous ne le précisez pas, mais par contre supposer que quoi que ce soit qui est dans ce plan, dans ce plan du regard, peut aller se projeter à ce quelque chose que vous avez introduit d'abord et qui est la ligne d'horizon, c'est vraiment manquer l'essentiel de ce qu'apportait la construction que je vous ai montrée l'autre jour [supra 11-05] en second temps, après l'avoir d'abord exprimée [Supra 04-05] d'une façon, enfin, qui aurait pu se traduire simplement *par des lettres ou des chiffres* au tableau.

Rien de ce qui est dans ce plan du regard - si nous l'avons défini comme je l'ai défini, c'est-à-dire comme parallèle au plan-figure, ou encore au tableau, n'est-ce pas - rien très précisément, ne peut aller s'y projeter dans le tableau d'une façon qui soit par vous représentable, puisque cela va en effet s'y projeter, puisque tout s'y projette mais cela va s'y projeter selon, non pas la ligne d'horizon mais la ligne à l'infini du tableau.



Ce point-là [X] donc, que je vais faire en rouge pour le distinguer de vos traits, ce point-là, donc, est le point à l'infini du plan du tableau. Vous y êtes ? Ceci est facile à concevoir puisque, si nous rétablissons les choses comme elles doivent être, à savoir, je dessine ici...

*Vouslez-vous me mettre d'autres feuilles de papier Gloria s'il vous plaît parce que, ce sera vraiment trop confus...*

174 Séminaire 1964 : *Les fondements...*, ou *Les quatre concepts...*, Seuil 1973, séances des 04-03 et 11-03-1964.

Pendant ce temps-là, je vais, tout de même, essayer de dire en quoi tout ceci nous intéresse, parce que, après tout, pour quelqu'un comme FOUCAULT qui n'a pas assisté à nos précédents entretiens, cela peut paraître un peu en dehors des limites de l'épure, c'est le cas de le dire. Mais enfin ça peut m'être l'occasion, ça peut m'être l'occasion, de préciser ce dont il s'agit : nous sommes des psychanalystes, à quoi avons-nous affaire ?

À une pulsion qui s'appelle la *pulsion scopique*. Cette pulsion, si la pulsion est une chose construite comme FREUD nous l'inscrit, et si nous essayons à la suite de ce qu'inscrit FREUD concernant la pulsion, qui n'est pas un instinct, mais un *montage*, un *montage* entre des réalités de niveau essentiellement hétérogènes, comme ce qui s'appelle la *poussée*, le *Drang*, quelque chose que nous pouvons inscrire comme étant l'orifice du corps où ce *Drang*, si je puis dire, prend son appui et d'où il tire, d'une façon qui n'est concevable que d'une façon strictement topologique, sa constance, cette constance du *Drang* ne peut s'élaborer qu'en la supposant émaner d'une surface dont le fait qu'elle s'appuie sur un bord constant, assure finalement, si l'on peut dire, la constance vectorielle du *Drang*.

De quelque chose ensuite, qui est un mouvement d'aller et de retour : *toute pulsion inclut en* quelque sorte en *elle-même*, quelque chose qui est, non pas sa réciproque, mais *son retour sur sa base*. Ceci à partir de quelque chose que nous ne pouvons concevoir, à la limite, et d'une façon, je dis non pas métaphorique mais foncièrement inscrite dans l'existence, à savoir un tour, elle fait le tour, elle contourne quelque chose, et c'est quelque chose que j'appelle *l'objet(a)*. Ceci est parfaitement illustré d'une façon constante, dans la pratique analytique, en ceci que *l'objet(a)*, dans la mesure où il nous est le plus *accessible*, où il est littéralement *cerné par l'expérience analytique*, est d'une part, ce que nous appelons *le sein*, et nous l'appelons dans des contextes suffisamment nombreux pour que son ambiguïté, son caractère problématique saute aux yeux de chacun.

Que le sein soit *objet(a)*, toutes sortes de choses sont bien faites pour montrer qu'il ne s'agit pas là, de ce quelque chose de charnel dont il s'agit quand nous parlons du sein, ce n'est pas simplement ce quelque chose sur quoi le nez du nourrisson s'écrase, c'est quelque chose qui, pour être défini - s'il doit remplir les fonctions et aussi bien, représenter les possibilités d'équivalence qu'il manifeste dans la pratique analytique - c'est quelque chose qui doit être défini d'une bien autre façon.

Je ne mets pas l'accent ici sur la fonction qui présente aussi les mêmes problèmes que constitue, de quelque façon que vous l'appeliez, le *scybalum*, le *déchet*, l'*excrément*, ici nous avons quelque chose qui est en quelque sorte tout à fait clair et cerné. Or, dès que nous passons dans le registre de la pulsion scopique, qui est précisément celle que dans cet article, cet article sur lequel je m'appuie, pas simplement parce que c'est l'article sacré de FREUD<sup>175</sup>, parce que c'est un article *culmen* où vient pour lui s'exprimer justement quelque nécessité, qui est sur la voie de cette précision *topologique* que je m'efforce de donner.

Si dans cet article, il met particulièrement en valeur cette fonction d'aller et de retour dans la pulsion scopique, ceci implique que nous essayions de cerner cet *objet(a)* qui s'appelle le regard. Donc c'est de *la structure du sujet scopique* qu'il s'agit et non pas du champ de la vision. Tout de suite, nous voyons là qu'il y a un champ où le sujet est impliqué d'une façon éminente.

Car pour nous - quand je dis nous, je vous dis vous et moi, Michel FOUCAULT, qui nous intéressons au rapport des *mots et des choses*, car en fin de compte, il ne s'agit que de ça dans la psychanalyse - nous voyons bien tout de suite aussi que ce sujet scopique intéresse éminemment la fonction du signe.

Il s'agit donc de quelque chose qui d'ores et déjà introduit une toute autre dimension que la dimension que nous pourrions qualifier - *au sens élémentaire du mot* - de « *physique* », que représente *le champ visuel en soi-même*. Là-dessus, si nous faisons quelque chose dont je ne sais pas si vous accepterez l'intitulé, à vous de me le dire si nous essayons de faire, sur quelque point précis ou par quelque biais, quelque chose qui s'appelle « *histoire de la subjectivité* ».

C'est un titre que vous accepteriez, non pas en sous-titre parce que je crois qu'il y en a déjà un, mais en sous-sous-titre, n'est-ce pas, et que nous définissions soit un champ, comme vous l'avez fait pour *La naissance de la clinique*, ou pour *L'histoire de la folie*, en un champ historique comme dans votre dernier ouvrage, il est bien clair que *la fonction du signe* y apparaît ce quelque chose d'essentiel, cette *fonction essentielle* que vous, vous donnez dans une telle analyse.

Je n'ai pas le temps, grâce à ces retards que nous avons pris, peut-être de soulever point par point, dans votre premier chapitre tous les termes, non pas du tout où j'aurai en quoi que ce soit à objecter, mais bien au contraire qui me paraissent *littéralement* converger vers la sorte d'analyse que je fais. Vous aboutissez à la conclusion que ce tableau serait en quelque sorte *la représentation* du « *monde des représentations* » comme vous considérez que c'est ce dont le système, je dirais infini, d'application réciproque constituerait la caractéristique d'un certain temps de la pensée.

Vous n'êtes pas tout à fait contre ce que je dis là ?

---

175 S. Freud : *Pulsions et destins des pulsions*, in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, Coll. Idées, 1968, p.11- 44.

FOUCAULT : ...

LACAN

Vous êtes d'accord ! Merci. Parce que ça prouve que j'ai bien compris.

Il est certain que rien ne saurait plus *nous instruire*, de la satisfaction que nous donne son éclat, qu'une telle controverse. Je ne pense absolument pas vous apporter une *objection* en disant qu'en fin de compte *ce n'est que* - en faveur d'une fin didactique, à savoir de poser pour nous les problèmes qu'imposerait une certaine limitation dans le système - *repère*, qu'il est en effet important qu'une telle saisie de ce qu'a été, disons, la pensée pendant le XVII<sup>ème</sup> et le XVIII<sup>ème</sup> siècles, nous soit proposée.

Comment procéder autrement si nous voulons même commencer à soupçonner sous quel biais les problèmes, à nous, se proposent ? Rien n'est plus éclairant que de voir, de pouvoir saisir dans quelle - je peux dire le mot - *perspective* différente ils pouvaient se proposer dans un autre contexte, ne serait-ce que pour éviter les erreurs de lecture, je dirais même plus, simplement pour nous permettre la lecture, quand nous n'y sommes pas naturellement disposés, d'auteurs comme ceux dont vous mettez par exemple, d'une façon éblouissante, en avant la facture, comme CUVIER par exemple. Je ne parle pas, bien sûr, de tout ce que vous avez apporté aussi dans le registre de l'économie de l'époque et aussi de sa linguistique.

Je vous pose la question : est-ce que vous croyez... vous ne croyez pas qu'en fin de compte, quel que soit le tracé, le témoignage, que nous pouvons avoir des lignes où s'est assurée la pensée d'une époque, il s'est toujours posé à *l'être parlant*, quand je dis posé, je veux dire qu'il était dedans et que, de ce fait, nous ne pouvons pas ne pas partir de la pensée que, exactement les mêmes problèmes, structurés de la même façon, se posaient pour eux comme pour nous.

Je veux dire que ce n'est pas là une espèce simplement de présupposé, en quelque sorte *métaphysique*, et même pour le dire plus précisément, heideggerien, à savoir que la question de *L'essence de la vérité* s'est toujours posée de la même façon et que, on s'y est refusé d'un certain nombre de façons différentes, c'est toute la différence. Mais tout de même, nous pouvons toucher du doigt sa présence, je dis, non pas simplement comme HEIDEGGER en remontant à l'archi-antiquité grecque mais d'une façon directe.

Dans la succession de chapitres que vous donnez : *parler, échanger, représenter* - je dois dire d'ailleurs que, à cet égard, les voir résumer dans la table des matières, à quelque chose de saisissant - il me semble que le fait que vous n'y ayez pas fait figurer le mot « *compter* » à quelque chose d'assez *remarquable*. Et quand je dis « *compter* », bien sûr je ne parle pas seulement d'arithmétique ni de *bowling*. Je veux dire que vous avez vu que en plein cœur de la pensée du XVII<sup>ème</sup> siècle, quelque chose certainement qui est resté méconnu et qui même a été hué, vous savez aussi bien que moi de qui je vais parler, à savoir celui qui a reçu les pommes cuites, qui a rentré sa petite affaire et qui, néanmoins, est resté indiqué comme ayant - pour les meilleurs - brillé du plus vif éclat, autrement dit Girard DESARGUES, et pour marquer quelque chose qui échappe, me semble-t-il à ce que j'appellerais « *le trait d'inconsistance* » des modes réciproques des représentations, dans les différents champs que vous nous décrivez pour faire le bilan du XVII<sup>ème</sup> et du XVIII<sup>ème</sup>.

En d'autres termes, le tableau de VELÀZQUEZ n'est pas la représentation de - je dirais - *tous les modes de la représentation*, il est, selon un terme qui va bien sûr n'être là que comme un dessert, n'est-ce pas, et qui est le terme sur quoi j'insiste quand je l'emprunte à FREUD, à savoir : *le représentant de la représentation*. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Nous venons de faire... enfin d'avoir un témoignage éclatant - je m'excuse AUDOUARD - de la difficulté avec laquelle peut passer le spécifique de ce que j'ai essayé d'introduire, par exemple, dans un temps, intervalle assez court à remonter, c'est-à-dire depuis deux de nos réunions, quand il s'agit du champ scopique.

Le champ scopique, il y a longtemps qu'il sert dans cette relation à *L'essence de la vérité*. HEIDEGGER est là pour nous rappeler dans cet *ouvrage* <sup>176</sup>...

dont je ne conçois même pas pourquoi il n'a pas été traduit le premier, comme *Wesen* - non pas comme *Wesen der Wahrheit* - mais de la *Lehre* [*Doctrine, enseignement*] de PLATON sur *la vérité*, ouvrage qui non seulement n'est pas traduit mais en plus, est introuvable

...est là pour nous rappeler combien, dans le premier enseignement, il est absolument clair, manifeste, sur ce sujet de *la vérité*, -que PLATON a fait usage de ce que j'appellerais ce monde scopique.

---

176 M. Heidegger : *Vom Wesen der Wahrheit*, Frankfurt, V. Klosterman, 1988. *De l'essence de la vérité*, Paris, Gallimard, 2001, trad. Alain Boutot.

Il en a fait un usage, comme d'habitude, beaucoup plus astucieux et rusé qu'on ne peut l'imaginer, car en fin de compte, tout le matériel y est, comme je l'ai rappelé récemment :

- le trou, l'obscurité, la caverne,
- cette chose qui est si capitale, à savoir *l'entrée*, ce que je vais appeler tout à l'heure *la fenêtre*,
- et puis derrière, le monde que j'appellerais « *le monde solaire* ».

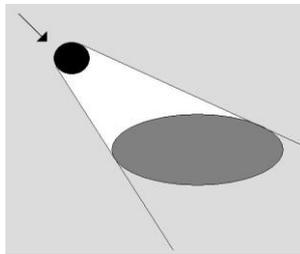
C'est bien l'entière présence de tout le bataclan qui permet à HEIDEGGER d'en faire l'usage éblouissant que vous au moins Michel FOUCAULT, ici, vous savez...

parce que je pense que vous l'avez lu, et comme cet ouvrage est introuvable il doit y en avoir peu qui l'aient lu jusqu'ici, ici, mais j'en ai tout de même quelque peu parlé ...c'est-à-dire de faire dire à PLATON beaucoup plus qu'on n'y lit ordinairement, et de montrer, en tout cas, la valeur fondamentale d'un certain nombre de *mouvements du sujet* qui sont très exactement quelque chose qui, comme il le souligne, lie la vérité à une certaine formation, une certaine *παιδεία* [paideia]. À savoir à ces mouvements que nous connaissons bien, en tout cas dont ceux qui suivent mon enseignement, connaissent bien la valeur de signifiant : mouvement de tour et de retour, mouvement de celui qui se retourne et qui doit se maintenir dans ce *retournement*.

Il n'en reste pas moins que la suite même des temps nous montre à quelle confusion peut prêter un tel départ, si nous ne savons pas sévèrement isoler, dans ce champ du monde scopique, la différence des *structures*. Et bien sûr, c'est aller sommairement que, par exemple, y faire une opposition, une opposition d'où je vais partir.

L'apologue de la fable de PLATON, telle qu'elle est d'habitude reçue, n'implique que :

- quelque chose qui est un point d'irradiation de la lumière, un objet qu'il appelle « *l'objet véritable* »,
- et quelque chose qui est l'ombre<sup>177</sup>.



Que ce que voient ceux qui sont les prisonniers de la caverne ne soit qu'ombre, c'est là, d'habitude, tout ce qui est reçu de cet enseignement. J'ai tout à l'heure marqué *combien HEIDEGGER arrivait à en tirer plus*, en montrant ce qui y est en effet.

Néanmoins, cette façon de partir de cette centralité de la lumière vers quelque chose qui va devenir non pas simplement la structure qu'elle est, à savoir *l'objet et son ombre*, mais une sorte de dégradé de réalité qui va en quelque sorte introduire au cœur même de tout ce qui apparaît, de tout ce qui est *scheinen* [apparaître, sembler, briller...], pour reprendre ce qui est dans le texte de HEIDEGGER une sorte de mythologie qui est justement celle sur laquelle repose *l'idée même de l'Idée*, qui est l'Idée du « *bien* » : celle où est, où se trouve l'intensité même de *la réalité*, de la consistance, et d'où en quelque sorte, émanent toutes les enveloppes qui ne seront plus en fin de compte qu'enveloppes d'illusions croissantes, de représentations toujours de représentations.

C'est cela d'ailleurs précisément - si vous me permettez de vous le rappeler, je ne sais pas, après tout, si vous avez tous une bonne mémoire - que le 19 Janvier j'ai illustré ici, en faisant commenter par M<sup>me</sup> PARISOT, ici présente, *deux textes de DANTE*, les deux seuls où il ait parlé du « *miroir de Narcisse* ».

Or, ce que nous apporte notre expérience, l'expérience analytique, est centré sur le phénomène de l'écran. Loin que le fondement inaugural de ce qui est la dimension de l'analyse soit quelque chose où, comme en un point quelconque, la primitivité de la lumière, de par elle-même fait surgir tout ce qui est ténèbres sous la forme de ce qui existe, nous avons, et d'abord, affaire à cette relation problématique qui est représenté par l'écran.

*L'écran n'est pas seulement ce qui cache le réel, il l'est sûrement, mais en même temps il l'indique.*

---

<sup>177</sup> Chez Platon, l'« *Idée* », l'Objet véritable, est distinct de ses occurrences (son ombre).

Quelles structures porte *ce bâti de l'écran* d'une façon qui l'intègre strictement à l'existence du sujet ?

C'est là *le point tournant* à partir duquel nous avons... si nous voulons rendre compte des moindres termes qui interviennent dans notre expérience comme connotés du terme « *scopique* », et là bien sûr nous n'avons pas affaire qu'au « *souvenir écran* »,

- nous avons affaire à ce quelque chose qui s'appelle *le fantasme*,
- nous avons affaire à ce terme que FREUD appelle non pas représentation mais *représentant de la représentation*,
- nous avons affaire à plusieurs séries de termes dont nous avons à savoir s'ils sont ou non synonymes.

C'est pour cela que nous nous apercevons que ce monde « *scopique* » dont il s'agit n'est pas simplement à penser dans les termes de la lanterne magique, qu'il est à penser dans une structure qui heureusement nous est fournie.

Elle nous est fournie... je dois dire, qu'elle est présente quand même au long des siècles, elle est présente dans toute la mesure où tels et tels l'ont manquée. Il y a un certain théorème de PAPPUS<sup>178</sup> qui se trouve d'une façon surprenante être exactement inscrit dans les théorèmes de PASCAL et de BRIANCHON, ceux sur la rectilinéarité de la colinéarité des points de rencontre d'un certain hexagone en tant que cet hexagone est inscrit dans *une conique*.

PAPPUS en avait trouvé un cas particulier qui est très exactement celui où cet hexagone n'est pas inscrit dans ce que nous appelons couramment « *une conique* » mais simplement dans deux droites se croisant, ce qui je dois dire... jusqu'à une époque qui était celle de KEPLER, on ne s'était pas aperçu que deux lignes qui se croisent c'est une conique.

C'est bien pour ça que PAPPUS n'a pas généralisé son truc. Mais qu'on puisse faire une série de ponctuations qui prouvent qu'à chaque époque, cette chose qui s'appelle déjà géométrie projective n'a pas été reconnue, c'est déjà suffisamment nous assurer qu'était présente un certain mode de relation au monde scopique dont je vais essayer de dire maintenant, et dans la hâte où nous sommes toujours ici pour travailler, quels sont les effets structuraux.

Qu'est-ce que nous cherchons ? Si nous voulons rendre compte de la possibilité d'un rapport, disons au *réel* - je ne dis pas au monde - qui soit tel, qu'instituée s'y manifeste la structure du fantasme, nous devons dans ce cas avoir quelque chose qui nous connote la présence de *l'objet(a)*, de *l'objet(a)* en tant qu'il est la monture d'un effet. Non seulement je n'ai pas à dire : « *ce que nous connaissons bien* », nous ne le connaissons pas justement, nous avons à en rendre compte de cet effet premier, donné, d'où nous partons dans *la psychanalyse*, qui est la division du sujet.

À savoir que dans toute la mesure - je sais que vous la faites à bon escient - où vous maintenez la distinction du *cogito* et de *l'impensé*, pour nous, il n'y a pas d'impensé. La nouveauté pour la psychanalyse, c'est que là où vous désignez - je parle en un certain point de *votre développement* : l'impensé dans son rapport au *cogito* - là où il y a cet impensé, ça pense, et c'est là le rapport fondamental, d'ailleurs dont vous sentez fort bien quelle est la problématique, puisque vous indiquez ensuite, quand vous parlez de la *psychanalyse* que c'est en cela que la *psychanalyse* se trouve radicalement mettre en question tout ce qui est sciences humaines.

Je ne déforme pas ce que vous dites ?... Quoi ?

Michel FOUCAULT – Vous reformez.

LACAN

Bien sûr. Et en plus – naturellement - en plus d'une façon qui nécessiterait beaucoup plus de franchissement et d'étapes. Alors, ce dont il s'agit c'est d'une géométrie qui nous permette, non seulement *d'être représentation* - dans un *plan-figure* - de ce qui est dans un *plan support*, mais *que s'y inscrive ce tiers-terme qui s'appelle le sujet* et qui est nécessaire à sa construction.

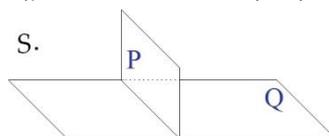
C'est très précisément pourquoi j'ai fait la construction que je suis forcé de reprendre, qui d'ailleurs n'a rien d'originale, qui est souvent empruntée aux livres les plus communs sur la perspective, à condition qu'on les éclaire par la géométrie desarguienne et par tous les développements qu'elle en a fait depuis, aussi bien au XIX<sup>ème</sup> siècle.

Mais justement DESARGUES est là pour pointer qu'au cœur de ce XVII<sup>ème</sup> siècle déjà, toute cette géométrie qu'il a parfaitement saisie, cette existence fondamentale par exemple, d'un principe comme le principe de dualité, qui ne veut dire essentiellement par soi-même que : *les objets géométriques* sont renvoyés à *un jeu d'équivalence symbolique*.

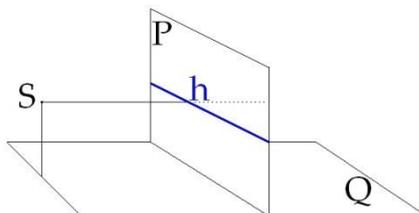
---

178 Pappus d'Alexandrie, *La collection mathématique*, éd. Albert Blanchard, 2000.

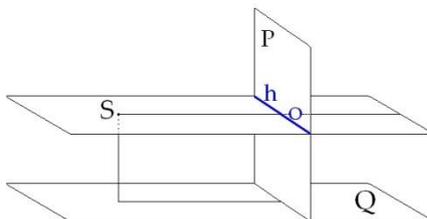
Eh bien, à l'aide simplement du plus simple usage des montants de la perspective, nous trouvons ceci :



que pour autant qu'il faille distinguer ce *point-sujet* [S], ce *plan-figure* [P], le *plan-support* [Q], bien sûr je suis bien forcé de les représenter par quelque chose, entendez que tous s'étendent à l'infini, bien sûr. Eh bien, *quelque chose est repérable* d'une façon double qui inscrit le sujet dans ce plan-figure qui, de ce fait, n'est pas simplement enveloppe, *illusion détachée* si l'on peut dire, de ce qu'il s'agit de représenter, mais en lui-même constitue une structure *qui, de la représentation est le représentant*.



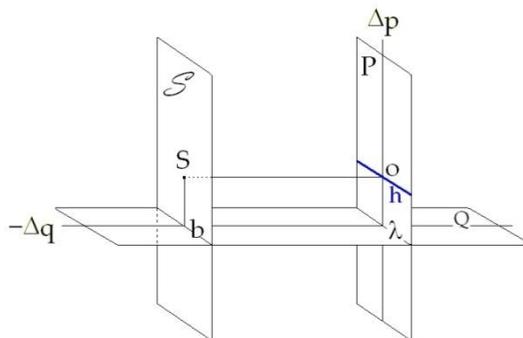
Je veux dire que *la ligne d'horizon*, pour autant qu'elle est directement déterminée par ce point qu'il ne faut pas appeler *point-ciel* mais *point-sujet*, point-sujet, si on peut dire entre parenthèses, je veux dire sujet nécessaire à la construction, et qui n'est pas le sujet puisque le sujet, il est engagé dans l'aventure de la figure, et qu'il est nécessaire que là se produise quelque chose qui, à la fois indique qu'il est quelque part en un point nécessairement, mais que son autre point - encore qu'il soit nécessaire, qu'il soit présent - soit en quelque sorte *élide*.



C'est ce que nous obtenons en remarquant, *je le rappelle* - le temps me manque pour en refaire d'une façon aussi articulée la démonstration - que si cette *ligne d'horizon* est déterminée par simplement une parallèle, un plan parallèle qui passe par le point sujet, *plan parallèle au plan du sol*, ceci, tout le monde le sait, mais que ce type d'horizon, d'ailleurs, dans l'établissement d'une perspective quelconque implique le choix d'*un point* [O] sur cette *ligne d'horizon* et que, chacun sait ça, *c'est ce qu'on appelle le point de fuite* et que donc la première présence du *point-sujet* dans *le plan-figure*, c'est un point quelconque de la *ligne d'horizon*, disons n'importe quel point, je souligne encore, il doit y en avoir en principe un. Quand il y en a plusieurs, c'est quand il arrive que les peintres se permettent la licence, quand il y en a plusieurs, c'est à *des fins déterminées*. De même que, quand nous avons plusieurs « *moi idéal* » ou « *moi idéaux* » - l'un et l'autre se disent - c'est à certaines fins.

Mais que, il y a - *mais ça c'est bien sûr une des nécessités de la perspective* - tout ceux qui sont là-dedans *les fondateurs*, à savoir : ALBERTI, et PELLERIN - autrement dit VIATOR, mais aussi bien Albert DÜRER, qui l'appellent « *l'autre œil* ».

Je le répète, ceci prête à confusion car il ne s'agit en aucun cas de vision binoculaire, la perspective n'a rien à faire avec ce qu'on voit, et le relief. Contrairement à ce qu'on s'imagine *la perspective c'est le mode* - « *en un certain temps, en une certaine époque* », comme vous diriez - *par lequel le peintre comme sujet se met dans le tableau*, exactement comme les peintres de l'époque improprement appelés *primitifs* se mettaient dans le tableau comme donateur. Dans le monde dont il s'agissait que le tableau soit le représentant, au temps des prétendus primitifs, le peintre était à sa place dans le tableau.



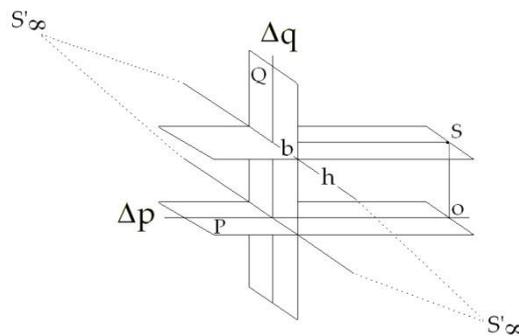
Au temps de VELÀZQUEZ, il a l'air de s'y mettre, mais il n'y a qu'à le regarder pour voir, vous l'avez fort bien souligné, à quel point c'est à l'état d'absence qu'il y est. Il y est *en un certain point* que je décris précisément en ceci qu'on touche *la trace du point d'où il vient*, de ce point - pour vous, pour vous seulement, car je l'ai déjà assez dit pour les autres - de ce point que je n'ai pas jusqu'à présent qualifié, qui est l'autre point de présence, l'autre *point-sujet* dans le champ du tableau, qui est ce point qui se détermine, non pas de la façon dont on vous l'a dit tout à l'heure, mais en tenant compte précisément de ceci qu'il y a un plan et un seul [S], *parallèle au plan du tableau*, qui ne saurait aucunement s'inscrire *dans le tableau*.

Et c'est bien ce qui fait déjà sauter aux yeux à quel point est problématique la première présence du point S sur *la ligne d'horizon* sous la forme d'un point quelconque. Ce point quelconque sous sa forme de *point d'indifférence* est bien justement ce qui est de nature à nous surprendre sur ce qu'on pourrait appeler sa primauté.

Par contre, en tenant compte de ceci : que cette ligne [b]...

que nous déterminons comme la *ligne d'intersection* du plan [S] qui passe par le point S supposé de départ, d'intersection avec le plan support

...que cette ligne sur le *plan-figure* a une traduction [Δp] qu'il est facile de saisir, parce qu'il suffit simplement de renverser, ce qu'il nous a paru tout naturel d'admettre concernant la relation de l'horizon [h] avec la ligne infinie [Δq] sur le plan support, là dans l'autre disposition :



Il apparaît tout de suite que ceci [b], si vous voulez, constitue une ligne d'horizon par rapport à quoi la ligne à l'infini du plan-figure [Δp] jouera la fonction inverse et que, dès lors, c'est à l'intersection de la ligne fondamentale [Δ], c'est-à-dire du point où le tableau coupe le plan-support, à l'intersection de cette ligne fondamentale avec cette ligne [b] à l'infini, c'est-à-dire en un point à l'infini que se place le second pôle [S'] du sujet.

C'est de ce pôle que revient VELÀZQUEZ après avoir fendu sa petite foule et *la ligne de scission qui s'y marque*, n'est-ce pas, de son passage, en quelque sorte de ce qui forme son groupe modèle, nous indique assez que c'est de quelque part, hors du tableau qu'il vient ici surgir.

Ceci, je le regrette, me fait prendre les choses du point *le plus théorique et le plus abstrait*, et l'heure s'avance, je ne pourrai donc pas mener les choses aujourd'hui jusqu'au point où je voulais les mener. Néanmoins la forme même de ce qui m'a été apporté tout à l'heure comme interrogation nécessitait que je remette ceci au premier plan.

Néanmoins, si quelques-uns d'entre vous peuvent faire encore le sacrifice de quelques minutes après cette heure de deux heures, je vais tout de même passer, c'est à dire en prenant les choses au niveau de la description, je dois dire fascinante, que vous avez faite du tableau des *Ménines*, vous montrer l'intérêt concret que prennent ces considérations dans le plan de la description même.

Il est clair que depuis toujours, critiques autant que spectateurs sont absolument fascinés, inquiétés par ce tableau. Le jour où quelqu'un, je ne veux pas vous dire son nom, encore que j'aie là toute la littérature, a fait la découverte que c'était formidable ces petits *roi et reine* qu'on voyait dans le fond, que c'était sûrement là *la clé de l'affaire*, tout le monde l'a acclamé : comme c'était vraiment formidable, intelligent d'avoir vu ça qui est évidemment... qui s'étale... on ne pas dire au premier plan puisque c'est au fond, mais enfin qu'il est impossible de ne pas voir. Enfin... On a progressé de découvertes héroïques en autres découvertes diversement sensationnelles... Mais il n'y a qu'une chose qu'on n'a pas tout à fait expliquée, c'est à quel point cette chose, si ce n'était que ça : « *coucou, le roi et la reine sont dans le tableau* » ça suffisait à faire l'intérêt du truc.

À la lumière, si on peut dire, puisque nous ne travaillons pas ici dans le plan photopique, nous n'avons pas affaire à la couleur, je la réserve pour l'année prochaine, si cette année prochaine doit exister, nous travaillons dans le champ scotopique en effet, dans la pénombre, comme ici.

Ce qui est important, intéressant, c'est ce qui se passe entre ce point S rituel, car il ne sert qu'à la construction, tout ce qui nous importe c'est ce qu'il y a dans la figure, mais il joue quand même son rôle, c'est ce qui se passe entre ce point-là, dans l'intervalle entre lui et l'écran. Or, s'il y a quelque chose que ce tableau nous *impose*, c'est grâce à un artifice qui est celui d'ailleurs dont - je vous en rends hommage - vous êtes parti.

À savoir que la première chose que vous avez dite c'est que « *dans le tableau il y a un tableau* » et je pense que vous ne doutez pas plus que moi que *ce tableau qui est dans le tableau* soit *le tableau* lui-même, celui que nous voyons, encore que peut-être là-dessus, vous prêtez à laisser se perpétuer cette interprétation que ce tableau serait le tableau où il fait le portrait du roi et de la reine. Vous vous rendez compte, il aurait pris le même tableau de trois mètres dix-huit avec la même monture pour faire le roi et la reine seulement, ces deux pauvres petits cons qui sont là au fond, or c'est précisément de la présence de ce tableau qui est la seule *représentation* qui est dans le tableau, cette représentation sature, en quelque sorte, le tableau en tant que réalité.

Mais le tableau est autre chose, puisque je ne vous *le démontrerai* pas aujourd'hui, j'espère que vous reviendrez dans huit jours, parce que je pense qu'on peut dire quelque chose sur ce tableau qui aille au delà de cette remarque qui est vraiment inaugurale, à savoir ce que c'est vraiment que ce tableau. J'ai assez souligné la dernière fois les difficultés que représentent toutes les interprétations qui en ont été données, mais évidemment il faut partir de l'idée que ce qui nous est caché et dont vous faites si bien valoir la fonction, de *quelque chose qui est caché*, de *carte retournée* pour vous forcer à abattre les vôtres.

Et Dieu sait si, en effet, les critiques n'ont pas manqué de les abattre, les leurs de cartes. Et pour dire une série de choses extravagantes, pas tellement d'ailleurs, ça a suffi de les rapprocher pour quand même aboutir à savoir pourquoi leur extravagance, dont une est celle par exemple : *que le peintre peint devant un miroir qui serait à notre place*. C'est une solution élégante, malheureusement, elle va tout à fait contre cette histoire du roi et de la reine qui sont dans le fond parce qu'alors, il faudrait aussi qu'eux soient à la place du miroir. Il faut choisir. Bref, toutes sortes de difficultés se présentent, si simplement nous pouvons maintenir que *le tableau est dans le tableau comme représentation de l'objet tableau*.

Or cette problématique de *la distance entre le point S et le plan du tableau* est à proprement parler à la base de l'effet captatif de l'œuvre. C'est pour autant que ce n'est pas une œuvre avec une perspective habituelle, c'est une espèce de tentative folle, qui d'ailleurs n'est pas le privilège de VELÁZQUEZ, je connais - Dieu merci - assez de peintres et nommément l'un dont je vais vous faire montrer pour vous donner une petite - comme ça - friandise, à la fin de cet exposé...

dont je regrette d'être forcé de toujours revenir sur les mêmes plans qui soient trop arides  
...un peintre dont je vais, en vous quittant, vous montrer ici une œuvre, que vous pouvez d'ailleurs aller tous voir là où elle est exposée, montrant que c'est bien le problème du peintre - *et ceci, reportez-vous à mes premières dialectiques comme quand j'ai introduit la pulsion scopique* - à savoir que le tableau est un piège à regard, qu'il s'agit de piéger celui qui est là devant.

Et quelle plus propre façon de le piéger que d'étendre le champ des limites du tableau, de la perspective, jusqu'au niveau de ce qui est là, au niveau de *ce point S*, et que j'appelle à proprement parler *ce qui s'évanouit toujours, ce qui est l'élément de chute*. La seule chute dans cette représentation, ou ce *représentant de la représentation* qu'est le tableau en soi, c'est cet *objet(a)*, et *l'objet(a) c'est ce que nous ne pouvons jamais saisir et spécialement pas dans le miroir, pour la raison que c'est la fenêtre que nous constituons nous-même d'ouvrir les yeux simplement*. Tout cet effort du tableau pour attraper ce plan évanouissant qui est proprement ce que nous venons apporter, nous tous baguenaudeurs :

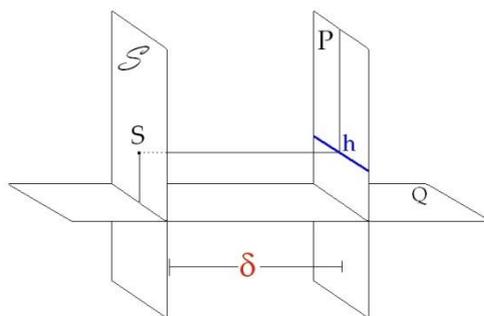
- nous sommes là dans une exposition à croire qu'il ne nous arrive rien quand nous sommes devant un tableau,
- nous sommes pris comme mouche à la glue, nous baissons le regard comme on baisse culotte et pour le peintre, il s'agit, si je puis dire, de nous faire entrer dans le tableau.

C'est précisément parce qu'il y a cet intervalle entre cette *haute toile* représentée de dos et *quelque chose* qui est - le cadre du tableau - en avant, que nous sommes dans ce malaise. *C'est une interprétation proprement structurale et étroitement scopique*. Si vous revenez m'entendre la prochaine fois, je vous dirai pourquoi c'est ainsi car à la vérité je reste ici aujourd'hui strictement dans *les limites de l'analyse* de la structure : de la structure telle que vous l'avez faite, de la structure de ce qu'on voit sur le tableau. Vous n'y avez introduit rien du dialogue, si je puis dire, du dialogue qu'il suggère entre quoi et quoi... ?

Ne croyez pas que je vais vous refaire - après AUDOUARD - de la *réciprocité*, à savoir que nous sommes priés, nous, de dialoguer avec VELÁZQUEZ : j'ai assez dit depuis longtemps que *les relations du sujet à l'Autre ne sont pas réciproques* pour que je n'aie pas tomber dans ce piège aujourd'hui.

*Qui est-ce qui parle en avant ? Qui est-ce qui interroge ? Qui est-ce qui - plutôt - crie et supplie, et demande à Velázquez « Fais voir ! » ?*

C'est là le point d'où il faut partir, je vous l'ai indiqué la dernière fois, pour savoir en fait qui est-ce qui est là dans le tableau ?



Et que cet intervalle  $[\delta]$ , cet intervalle entre les deux plans, le plan du tableau et le plan du point  $S$ , que cet intervalle qui coupe le plan-support en deux parallèles et par ce qui, dans le vocabulaire de DESARGUES s'appelle « *essieu* »... car, en plus, histoire de se faire un peu plus mal voir : un vocabulaire qui n'était pas comme celui de tout le monde [G. DESARGUES : *Brouillon project d'une atteinte aux événements des rencontres d'un cône avec un plan* (1639)] ...dans l'« *essieu* » de l'affaire qu'est-ce qui se passe ?

Certainement pas ce que nous disons aujourd'hui et que le tableau, soit fait pour nous faire sentir cet intervalle, c'est ce qui est doublement indiqué dans notre rapport de *happage* par ce tableau d'une part et dans le fait que dans le tableau, VELÁZQUEZ est manifestement tellement là pour nous marquer l'importance de cette distance qu'il n'est pas - remarquez le, vous avez dû le remarquer mais vous ne l'avez pas dit - il n'est pas à portée, même avec son pinceau allongé, de toucher ce tableau. Naturellement on dit : il a reculé pour mieux voir. Oui, bien sûr... Mais enfin, le fait manifestement qu'il ne soit pas à portée du tableau est là le point absolument capital.

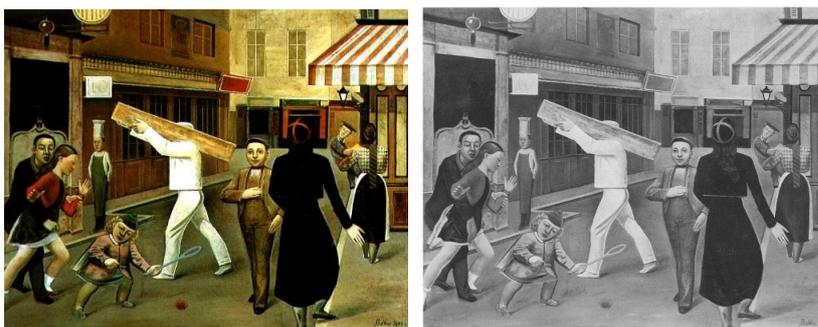
Bref que les deux points de fuite de ce tableau soient non pas simplement celui qui fuit, lui aussi vers une fenêtre, vers une béance, vers l'extérieur, posé là comme en parallèle à la béance antérieure, et d'autre part VELÁZQUEZ, dont *savoir ce qu'il nous dit* est là le point essentiel. Je le ferai parler pour terminer, non pas pour terminer parce que je veux encore que vous voyez le tableau de BALTHUS tout de même, pour dire les choses dans un langage lacanien, puisque je parle à sa place, pourquoi pas ? Il nous dit, en réponse à « *Fais voir !* » :

« *Tu ne me vois pas d'où je te regarde.* »

C'est une formule, fondamentale à expliciter ce qui nous intéresse en toute relation de *regard*. Il s'agit de la pulsion scopique et très précisément dans l'exhibitionnisme comme dans le voyeurisme, mais nous ne sommes pas là pour voir si dans le tableau, *on se chatouille* ni s'il se passe *quelque chose*. Nous sommes là pour voir comment ce tableau nous inscrit la structure des rapports du *regard* dans ce qui s'appelle *le fantasme* en tant qu'il est constitutif.

Il y a une grande ambiguïté sur le mot *fantasme*. *Fantasme* inconscient, bon, ça c'est un objet. D'abord c'est un objet où nous perdons toujours une des trois pièces qu'il y a dedans à savoir deux sujets et un (*a*). Parce que, ne croyez pas que j'ai l'illusion que je vais vous apporter le fantasme inconscient comme un objet, sans ça la pulsion du fantasme renaîtrait ailleurs. Mais ce qui trouble, c'est que chaque fois qu'on parle du fantasme inconscient, on parle aussi implicitement du fantasme de le voir. C'est-à-dire que l'espoir, du fait qu'on court après, introduit en la matière beaucoup de confusion.

Moi pour l'instant, j'essaie de vous donner à proprement parler ce qui s'appelle « *un bâti* », et « *un bâti* » ce n'est pas une métaphore parce que le fantasme inconscient repose sur « *un bâti* » et c'est ce « *bâti* » que je ne désespère pas, non seulement de le rendre familier à ceux qui m'entendent mais *de le leur faire entrer dans la peau*. Tel est mon but, *et ceci est un exercice absolument scabreux*, et qui pour certains paraît dérisoire, que je poursuis ici, et dont vous n'entendez que de lointains échos. Je vais maintenant vous faire passer, grâce à Gloria, l'image de [Monsieur BALTHUS](#).



Il y a une exposition BALTHUS pour l'instant. Elle est au Pavillon de MARSAN<sup>179</sup> : *information gratuite*. Moyennant une modique somme, vous pourrez tous aller admirer ce tableau. Eh bien, c'est un *petit devoir* que je donne à certains. Je leur donne pour ça toutes les vacances - voyons : regardez ce tableau - s'en étant procuré, je l'espère quelques *reproductions*, ce n'est pas très facile. Je dois celle-ci à Madame Henriette GOMEZ, qui se trouvait - *c'était absolument d'ailleurs pour elle un étonnement* - qui se trouvait l'avoir dans son fichier. Voilà !

Il y a une légère différence dans le tableau que vous verrez, voyez-vous - contrairement à ce qui se passe dans VELÀZQUEZ, parce qu'il y a évidemment des questions d'*époques* - ici, dans ce tableau-là, on se chatouille un peu et cette main, pour la tranquillité du propriétaire actuel a été légèrement regrattée par l'auteur.



Je le lui ai remontré hier soir, je dois dire que, il m'a dit que c'était quand même bien mieux composé comme ça. Il regrettait d'avoir fait une concession qu'il avait cru devoir. C'était une espèce de contre-concession. Il avait dit :

*« Après tout, je fais peut-être ça pour embêter les gens alors pourquoi ne pas le lâcher »*

Mais c'est pas vrai. Il l'avait mis là parce que ça devait être là...

Enfin, toutes les autres choses qui sont là, doivent aussi être là et en fin de compte, quand j'ai vu ce tableau...

je l'avais vu déjà une fois, autrefois, et je ne m'en souvenais plus, mais quand je l'ai vu cette fois-ci, dans ce contexte,

vous attribuerez ceci, je ne sais pas à quoi, à ma lucidité ou à mon délire, c'est à vous d'en trancher

...j'ai dit : *« Voilà Les Ménines. »* Pourquoi est-ce que ce tableau ce sont *Les Ménines* ?

Tel est le petit devoir de vacances donc, que je laisserai parmi vous aux meilleurs.

---

<sup>179</sup> Balthus, exposition du 12 mai au 27 juin 1966, pavillon de Marsan, Musée des Arts Décoratifs, 107 rue de Rivoli 75001 Paris.

Je vais commencer, *sotto voce*, par vous lire rapidement, quelque chose qui représente un bref compte-rendu qu'on m'a demandé en cette époque de l'année, comme il se fait, de mon séminaire.

Ce sera moins long que ce que je vous ai donné déjà, de développé concernant le séminaire de l'année dernière, mais comme je sais que cette première lecture a rendu service, pour ce qui est du séminaire de l'année dernière, je vais entrer en matière aujourd'hui en vous donnant, en vous rappelant, ce qui est la situation du séminaire de cette année.

*« Ce séminaire qui est, pour nous encore en cours - écris-je - s'est occupé, suivant sa ligne de la fonction longtemps repérée dans l'expérience psychanalytique au titre de la relation d'objet. On y professe qu'elle domine, pour le sujet analysable, sa relation au réel et l'objet oral ou anal y sont promus aux dépens d'autres dont le statut, pourtant manifeste, y demeure incertain. C'est que, si les premiers - de ces objets - reposent directement sur la relation de la demande, bien propice à intervention corrective, les autres, exigent une théorie plus complexe puisque, n'y peut être méconnue une division du sujet, impossible à réduire par les seuls efforts de la bonne intention, étant la division même dont se supporte le désir. Ces autres objets, nommément, le regard et la voix - si nous laissons à venir l'objet en jeu dans la castration - font corps avec cette division du sujet et en présentent dans le champ même du perçu, la partie élidée comme libidinale. Comme tels, ils font reculer l'appréciation de la pratique qu'intimide leurs recouvrements à ces objets, par la relation spéculaire avec les identifications du moi qu'on y veut respecter. Ce rappel suffit à motiver que nous ayons insisté de préférence, cette année, sur la pulsion scopique et son objet immanent, le regard. Nous avons donné la topologie qui permet de rétablir la présence du percipiens lui-même dans le champ où comme imperçu, il est pourtant perceptible, quand il ne l'est même que trop, dans les effets de la pulsion qui se manifestent comme exhibition ou voyeurisme. Cette topologie qui s'inscrit dans la géométrie projective et les surfaces de l'analysis situs, n'est pas à prendre, comme il en est des modèles optiques chez FREUD, au rang de métaphore, mais bien pour représenter la structure elle-même. Cette topologie rend compte enfin de l'impureté du perceptum scopique en retrouvant ce que nous avions cru pouvoir indiquer dans un de nos articles - très précisément celui de la « Question préliminaire à tout traitement possible des psychoses » - ce que nous avions cru pouvoir indiquer de la présence du percipiens irrécusable de la marque qu'elle porte là du signifiant, quand elle se montre monnayée dans le phénomène jamais conçu de la voix psychotique. L'exigence absolue en ces deux points, scopique et invoquant, d'une théorie du désir, nous reporte à la rectification des inflexions de la pratique, à l'autocritique nécessaire de la position de l'analyste, autocritique qui va au risque attaché à sa propre subjectivation, s'il veut répondre honnêtement, fusse seulement à la demande. »*

Je vais aujourd'hui poursuivre sur cet objet exemplaire, que j'ai choisi depuis trois séminaires de prendre, pour fixer devant vous les termes dans lesquels se situe cette problématique, problématique de l'objet(a) et de la division du sujet, pour autant, comme je viens de le dire - que ce n'est pas sans raison que l'obstacle dont il s'agit, c'est celui que procure l'identification spéculaire, c'est en raison du rôle particulier - à la fois par sa latence et l'intensité de sa présence - que constitue l'objet(a) au niveau de cette pulsion.

*Voulez-vous nous faire revoir le tableau des Ménines ?*

Voici ce tableau. Vous l'avez déjà vu la dernière fois, assez je pense pour avoir eu depuis la curiosité d'y revenir. Ce tableau, vous savez maintenant, par la thématique qu'il a fournie dans la dialectique des rapports du signe avec les choses, nommément dans le travail de Michel FOUCAULT, autour de qui s'est proférée toute mon énonciation de la dernière fois par les discussions nombreuses qu'il a fournies à l'intérieur de ce qu'on peut appeler la critique d'art, ce tableau, disons nous présente, nous rappelle ce qu'il a été à son propos avancé, d'un rapport fondamental qu'il suggère avec le miroir.

Ce miroir qui est au fond, et où l'on a voulu voir en quelque sorte et comme en passant légèrement, l'astuce qui consisterait à y représenter ceux qui seraient là devant, comme modèles, à savoir le couple royal, ce miroir, d'autre part, est mis en question quand il s'agit d'expliquer comment le peintre pourrait s'y situer, et nous peignant ce que nous avons là devant nous, peut - lui - le voir. Le miroir, donc qui est au fond et le miroir à notre niveau. *Voulez-vous rallumer ?*

Ceci, miroir et tableau, nous introduit au rappel par où aujourd'hui je veux entrer dans l'explication, que j'espère pouvoir faire complète aujourd'hui, complète et définitive, de ce dont il s'agit : *la relation du tableau au sujet est foncièrement différente de celle du miroir.*

Que j'aie avancé que dans le tableau comme *champ perçu*, peut s'inscrire à la fois la place de l'objet(a), et sa relation à la division du sujet, que ceci je vous l'aie montré, en introduisant mon problème par la mise en avant de la fonction - dans le tableau - de la perspective en tant que c'est le mode où à partir d'une certaine date historiquement situable, le sujet - nommément le peintre - se fait présent dans le tableau et pas seulement en tant que sa position détermine le point de fuite de la dite perspective.

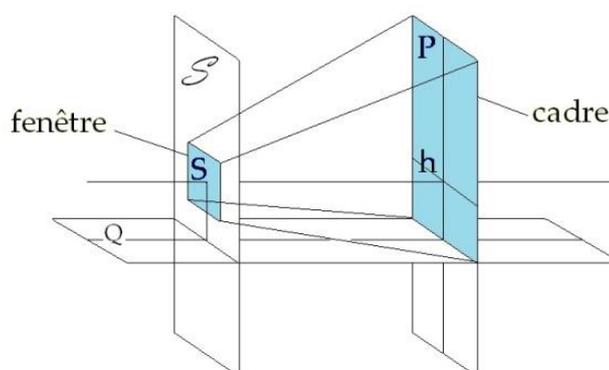
J'ai désigné le point où est, non pas comme l'ont dit les artistes, parlant en tant qu'artisans, comme *l'autre vil* : ce point qui règle la distance à laquelle il convient de se placer pour apprécier, pour recevoir au maximum, l'effet de perspective, mais cet autre point que je vous ai caractérisé comme étant *le point à l'infini* dans le plan du tableau.

Ceci à soi tout seul suffit à distinguer dans le champ scopique *la fonction du tableau de celle du miroir*. Ils ont tous les deux, bien sûr, quelque chose en commun, c'est le cadre, mais dans le miroir ce que nous voyons c'est ce quelque chose où il n'y a pas plus de perspective que dans le monde réel : la perspective organisée c'est l'entrée dans le champ du scopique, du sujet lui-même. Dans le miroir, vous avez le monde tout bête, c'est-à-dire cet espace où vous vous repérez, avec les expériences de la vie commune en tant qu'elle est dominée par un certain nombre d'intuitions où se conjugue, non seulement le champ de l'optique, mais où il se conjugue avec la pratique et le champ de vos propres déplacements.

C'est à ce titre, et à ce titre d'abord, qu'on peut dire que le tableau...  
structuré si différemment et dans son cadre, dans son cadre qui ne peut être isolé  
d'un autre point de référence, celui occupé par le point S dominant sa projective  
...que *le tableau n'est que le représentant de la représentation. Il est le représentant de ce qu'est la représentation dans le miroir.*  
*Il n'est pas de son essence d'être la représentation.*

Et ceci, l'art moderne vous l'illustre : un tableau, une toile avec une simple merde dessus, une merde réelle...  
car qu'est-ce d'autre après-tout, qu'une grande tache de couleur ? Et ceci est manifesté d'une façon, en quelque sorte provocante, par certains extrêmes de la création artistique  
...est un tableau autant qu'est une œuvre d'art le *ready made* de DUCHAMP à savoir aussi bien la présentation, devant vous de quelque porte-manteau accroché à une tringle.

Il est d'une structure différente de toute représentation. C'est à ce titre que j'insiste sur la différence essentielle que constitue, emprunté à FREUD, ce terme de *représentant de la représentation, Vorstellungsrepräsentanz*,



C'est que le tableau, de par sa relation au point S du système projectif, manifeste ceci, qui parallèle à lui, existe encadrant ce point S lui-même dans un plan [S], donc *parallèle au plan du tableau [P]*, et que j'appelle « *la fenêtre* », à savoir ce quelque chose que vous pouvez matérialiser comme *un cadre parallèle à celui du tableau*, en tant qu'il donne sa place à ce point S, qu'il l'encadre.

C'est dans ce cadre où est le point S qu'est, si je puis dire, le prototype du tableau, celui où effectivement le S se sustente, non point réduit à ce point qui nous permet de construire dans le tableau la perspective, mais comme le point où le sujet lui-même se sustente dans sa propre division, autour de cet *objet(a)* présent qui est sa monture.

C'est bien en quoi l'idéal de la réalisation du sujet serait de présenter ce tableau dans sa fenêtre et c'est l'image provocante que produit devant nous un peintre comme MAGRITTE, quand il vient effectivement dans un tableau inscrire un tableau dans une fenêtre. C'est aussi l'image à quoi j'ai recouru pour expliquer ce qu'il en est de la fonction du *fantasme* : l'image qui implique cette contradiction, si jamais elle était réalisée dans quelque chambre, comme ici, éclairée d'une seule fenêtre, que l'accomplissement parfait de cet idéal plongerait la salle dans l'obscurité.

C'est bien en quoi le tableau doit être produit quelque part en avant de ce plan [fenêtre] où il s'institue comme place du sujet dans sa division, et que la question est de savoir ce qu'il advient de ce quelque chose qui *tombe dans l'intervalle*, à ce que le sujet écarte de lui le tableau. Ce qu'il advient, ce que l'objet exemplaire autour de quoi je travaille, ici, devant vous, manifeste, c'est que le sujet, sous sa forme divisée, peut s'inscrire dans le plan-figure [P], dans le plan, écarté du plan [fenêtre] du fantasme où se réalise, l'œuvre d'art.

L'artiste, comme aussi bien tout un chacun d'entre nous, renonce à la fenêtre pour avoir le tableau et c'est là l'ambiguïté que je donnai l'autre jour, que j'indiquai sur la fonction du fantasme. Le fantasme est le statut de l'être du sujet et le mot « *fantasme* » implique ce désir de voir se projeter le *fantasme*, cet espace de recul entre deux lignes parallèles, grâce à quoi, toujours insuffisant mais toujours désiré, à la fois faisable et impossible, le *fantasme* peut être appelé à apparaître en quelque façon dans le tableau. Le tableau, pourtant n'est pas représentation. Une représentation *ça se voit*. Et comment ce « *ça sa voit* » le traduire ? « *Ça se voit* », c'est « *n'importe qui le voit* ». Mais aussi c'est la forme réfléchie, de ce fait il y a - *immanente dans toute représentation* - ce « *se voir* ».

La représentation comme telle, *Le monde comme représentation* et le sujet comme *support* de ce monde qui se représente, c'est là « *le sujet transparent à lui-même* » de la conception classique et c'est là justement ce sur quoi il nous est demandé, par l'expérience de la pulsion scopique, ce sur quoi il nous est demandé de revenir.

C'est pourquoi quand j'ai introduit la question de ce tableau avec le « *Fais voir !* », mis dans la bouche du personnage sur lequel nous allons revenir aujourd'hui, le personnage central de l'infante, Doña Margarita, fille de Mariana d'Autriche : « *Fais voir !* ». Ma réponse a été d'abord celle qu'en ces termes j'ai fait donner à la figure de VELÁZQUEZ présente dans le tableau :

*« Tu ne me vois pas d'où je te regarde. »*

Qu'est-ce à dire là ?

Comme je l'ai déjà avancé, la présence dans le tableau de ce qui, seulement dans le tableau, est représentation...

celle du tableau lui-même, qui lui, est là comme *représentant de la représentation*

...a la même fonction dans le tableau qu'un cristal dans une solution sursaturée, c'est que tout ce qui est dans le tableau se manifeste comme n'étant plus représentation mais *représentant de la représentation*.

Comme il apparaît, à voir - *faut-il que je fasse de nouveau resurgir l'image ?* - que tous les personnages qui sont là, à proprement parler ne se représentent rien et justement pas *ceci* : qu'ils *représentent*. Ici prend toute sa valeur la figure du [chien](#) que vous voyez à droite. Pas plus que lui, aucune des autres figures ne fait autre chose que d'être sa représentation, *figures de cour* qui miment une scène idéale où chacun est dans sa fonction d'être *en représentation*, en le sachant à peine.

Encore que là gît l'ambiguïté qui nous permet de remarquer que, comme il se voit sur la scène quand on y traîne un animal, le chien aussi, est lui aussi toujours très bon comédien.

*« Tu ne me vois pas d'où je te regarde »*

Puisque c'est *d'une formule frappée de ma façon* qu'il s'agit, je me permettrai de vous faire remarquer que *dans mon style* je n'ai point dit « *Tu ne me vois pas, là, d'où je te regarde* », que le « *là* » est éliminé, ce « *là* » sur lequel la pensée moderne a mis tant d'accent sous la forme du *dasein* comme si tout était résolu, de la fonction de l'être ouvert à ce qu'il y ait *un être là*.

Il n'y a pas de « *là* » où VELÁZQUEZ, si je le fais parler, invoque dans ce « *Tu ne me vois pas d'où je te regarde* ». À cette place béante, à cet intervalle non marqué, est précisément ce « *là* », où se produit la chute de ce qui est en suspens sous le nom de *l'objet(a)*. Il n'y a point d'autre « *là* » dont il s'agisse dans le tableau, que cet intervalle que je vous y ai montré, expressément dessiné, entre ce que je pourrai tracer - *mais que vous pouvez, je pense, imaginer aussi bien que moi* - des deux glissières qui dessineront le trajet dans ce tableau comme sur une scène de théâtre, du mode par où arrivent ces *portants ou praticables* :

- dont le premier est le tableau au premier plan, dans cette ligne légèrement oblique, que vous voyez se prolonger facilement, à voir seulement de la figure de ce grand objet sur la gauche,
- et l'autre, tracée à travers le groupe, je vous ai appris à reconnaître son sillage, qui est celui par lequel le peintre s'est fait introduire comme *un de ces personnages de fantasmagorie* qui se font, dans la grande machinerie théâtrale pour se faire déposer à la bonne distance de ce tableau c'est-à-dire un peu trop loin, pour que nous n'ignorions rien de son intention.

Ces deux glissières parallèles, cet intervalle, cet « *essieu* » que constitue *cet intervalle*, pour reprendre ce terme de la terminologie baroque de Girard DESARGUES, *là - et là seulement - est le Dasein*. C'est pourquoi l'on peut dire que VELÁZQUEZ le peintre, parce qu'il est un vrai peintre, n'est donc pas là pour trafiquer de son *dasein*, si je puis dire.

La différence entre *la bonne et la mauvaise peinture*, entre *la bonne et la mauvaise conception du monde*, c'est que, *de même que les mauvais peintres ne font jamais que leur propre portrait, quelque portrait qu'ils fassent, et que la mauvaise conception du monde voit dans le monde le macrocosme du microcosme que nous serions*, VELÁZQUEZ, même quand il s'introduit dans le tableau comme autoportrait, ne se peint pas dans un miroir, non plus il ne se fait d'aucun bon autoportrait. Le tableau, quel qu'il soit, et même *autoportrait* n'est pas mirage du peintre mais piège à regards.

C'est donc la présence du tableau dans le tableau qui permet de libérer le reste de ce qui est dans le tableau, de cette fonction de représentation. Et c'est en cela que ce tableau nous saisit et nous frappe. Si ce monde qu'a fait surgir VELÀZQUEZ dans ce tableau - et nous verrons dans quel projet - si ce monde est bien ce que je vous dis, il n'y a rien d'abusif à y reconnaître ce qu'il manifeste et ce qu'il suffit de dire pour le reconnaître.

Qu'est cette scène étrange qui a eu pour les siècles passés cette fonction problématique si ce n'est quelque chose d'équivalent à ce que nous connaissons bien dans la pratique de ce qu'on appelle les jeux de société, et qu'est d'autre qu'un jeu la société, à savoir le tableau vivant ? Ces êtres qui sont là - sans doute en raison des nécessités mêmes de la peinture - projetés devant nous, qu'est-ce qu'ils font, sinon de nous représenter, exactement, ces sortes de groupes qui se produisent dans ce jeu du tableau vivant.



Qu'est cette attitude :

- presque gourmet de la petite princesse,
- de la suivante agenouillée qui lui présente cet étrange petit pot inutile sur lequel elle commence de poser la main,
- ces autres qui ne savent point où placer ces regards, que l'on s'obstine à nous dire qu'ils seraient là pour s'entrecroiser, quand il est manifeste qu'aucun ne se rencontre,
- ces deux personnages dont Monsieur GREEN a fait l'autre jour quelque état et dont - ceci soit dit en passant - il aurait tort de croire que le personnage féminin soit une religieuse, c'est ce qu'on appelle une *guarda damas*, tout le monde le sait, et même son nom Doña Marcela de ULLOA<sup>180</sup>,
- et là, qu'est-ce que fait VELÀZQUEZ *sinon de se montrer à nous en peintre et au milieu de quoi ?* De tout ce gynécée !

Nous reviendrons sur ce qu'il signifie, sur les questions vraiment étranges qu'on peut se poser concernant le premier titre qui a été donné à ce tableau, je l'ai vu encore inscrit dans un dictionnaire qui date de 1872 : « *La famille du roi* ».

Pourquoi *la famille* - mais laissons ceci pour l'instant - quand il n'y a manifestement que la petite infante qui ici la représente ?

Ce *tableau vivant*, je dirais, et c'est bien ainsi, dans ce geste figé qui fait de la vie une nature morte, que sans doute ces personnages, comme on l'a dit, se sont effectivement présentés. Et c'est bien en quoi, tout morts qu'ils soient, ainsi que nous les voyons, ils se survivent, justement d'être dans une position qui du temps même de leur vie, n'a jamais changé.

Et alors, nous allons voir, en effet ce qui, d'abord, nous suggère cette fonction du miroir. Est-ce que cet être, dans cette position de vie fixée, dans cette mort qui nous la fait, à travers les siècles, surgir comme presque vivante, à la façon de *la mouche géologique prise dans l'ambre*, est-ce que, à l'avoir fait passer, pour dire son « *Fais voir !* », de notre côté, nous n'évoquons pas, à son propos, cette même image, cette même fable du saut d'Alice, qui nous rejoindrait, de plonger, selon un artifice dont la littérature carollienne - et jusqu'à Jean COCTEAU - a su user et abuser : la traversée du miroir ?

Sans doute ! Dans ce sens, il y a quelque chose à traverser, ce qui dans le tableau nous est en quelque sorte conservé figé. Mais dans l'autre ? À savoir de la voie qui, après tout nous semble ouverte et nous appelle d'entrer, nous, dans ce tableau : *il n'y en a pas*. Car c'est bien la question qui vous est posée par ce tableau, à vous qui si je puis dire, vous croyez vivants, de ceci seulement, qui est une fausse croyance, qu'il suffirait *d'être là pour être au nombre des vivants*.

Et c'est bien là ce qui vous tourmente, ce qui prend chacun *aux tripes*, à la vue de ce tableau, comme de tout tableau, en tant qu'il vous appelle à entrer dans ce qu'il est au vrai, et qu'il vous présente comme tel ceci : *que les êtres sont non point là représentés mais en représentation*.

---

<sup>180</sup> C'est grâce à la description du peintre Antonio Palomino en 1724, que l'on a pu identifier les différents personnages représentés dans le tableau.

Et c'est bien là le fond de ce qui rend pour chacun si nécessaire de faire surgir cette surface invisible du miroir dont on sait qu'on ne peut pas la franchir. Et c'est la vraie raison pourquoi au musée du Prado, vous avez, légèrement sur la droite et de trois quart, pour que vous puissiez vous y raccrocher en cas d'angoisse, à savoir un miroir car il faut bien, pour ceux à qui ça pourrait donner le vertige, qu'ils sachent que le tableau n'est qu'un leurre, une représentation.

Car après tout dans cette perspective - c'est le cas de le dire - à quel moment, posez-vous la question, vous distinguez-vous des figures du tableau en tant qu'elles sont là, en naturel, en représentation et sans le savoir ? C'est ainsi qu'en parlant du miroir à propos de ce tableau, sans doute on brûle, bien sûr, car il n'est pas là seulement parce que vous le rajoutez : nous allons dire en effet jusqu'à quel point le tableau c'est cela même, mais pas par le bout que j'ai cru à l'instant devoir écarter de ces petites *Ménines* avec leur temps de *Dasein* encore affilé.

Mais je ne veux point ici faire de l'anecdote, ni vous raconter de chacune ce qu'en ce point où elles sont là saisies elles ont encore à vivre, ceci ne serait que détail à vous égayer et *il ne convient pas, rappelons-le, de confondre le rappel des pignochages d'observation et d'anamnèse avec ce qu'on appelle la clinique, si on y oublie la structure*. Nous sommes aujourd'hui ici pour, cette *structure*, la dessiner. Qu'en est-il donc de cette scène étrange où ce qui vous retient vous-même de sauter, ce n'est pas simplement que dans le tableau, *il n'y ait pas assez d'espace* ?

Si le miroir vous retient ce n'est pas par sa résistance ni par sa dureté, c'est par la capture qu'il exerce, en quoi vous vous manifestez très inférieurs à ce que fait le chien en question - puisque c'est lui qui est là, prenons-le - et que d'ailleurs ce qu'il nous montre, c'est que du mirage du miroir il en fait très vite le tour, une ou deux fois : *il a bien vu qu'il n'y a rien là derrière*.

Et si le tableau est au musée, c'est à dire en un endroit où, si vous faites le même tour, vous serez aussi fort rassurés, c'est-à-dire que vous verrez qu'il n'y a rien, il n'en est pas moins vrai que, tout à fait à l'opposé du chien, si vous ne reconnaissez pas ce dont le tableau est le représentant, c'est justement de manquer cette réaction qu'il a, de vous rappeler qu'au regard de la réalité, vous êtes vous-même *inclus* dans une fonction analogue à celle que représente le tableau, c'est-à-dire pris dans le fantasme. Dès lors interrogeons-nous sur *le sens* de ce tableau : le roi et la reine au fond, et semble-t-il dans un miroir, telle est là l'indication que nous pouvons en retirer. J'ai déjà indiqué la visée du point où nous devons chercher ce sens. Ce couple royal, sans doute a-t-il à faire avec le miroir, et nous allons voir quoi.

Si tous ces personnages sont en représentation, c'est à l'intérieur d'un certain ordre, de *l'ordre monarchique* dont ils représentent les figures majeures. Ici notre petite Alice, dans sa sphère représentante, est bien en effet comme l'Alice carollienne,

avec au moins un élément qui - j'en ai déjà employé la métaphore - se présente comme des figures de cartes : ce roi et cette reine [dans Alice] dont les proférations déchaînées se limitent à la décision « *coupez-lui la tête* ».

Et d'ailleurs, pour faire ici un rappel de ce sur quoi j'ai dû passer tout à l'heure, observez à quel point cette pièce n'est pas seulement meublée de ces personnages, tels que j'espère vous les avoir éclairés, mais aussi d'innombrables autres tableaux : c'est une salle de peinture, et on s'est pris au jeu d'essayer de lire sur chacune de ces cartes quelle pouvait bien être la valeur qu'y avait inscrite le peintre. Là encore c'est une anecdote où je n'ai point à m'égayer, sur le sujet d'APOLLON et MARSYAS qui sont au fond, ou bien encore de la dispute d'ARACHNÉ et de PALLAS, devant le tissage de cet enlèvement d'Europe que nous retrouvons au fond de la peinture voisine, ici exposée, des *Hilanderas*.

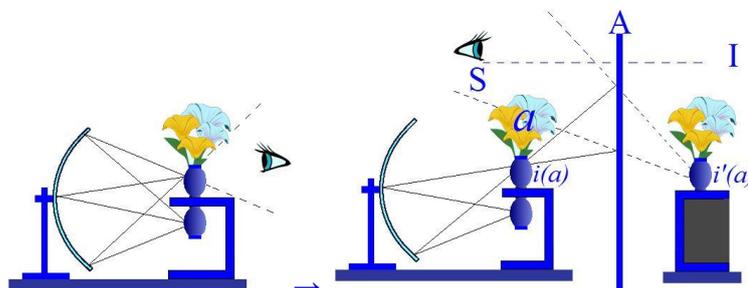
Où sont-ils ce roi et cette reine autour de quoi en principe se suspend toute la scène, à proprement parler ? Car il n'y a pas que *la scène primitive, la scène inaugurale*, il y a aussi cette transmission de *la fonction scénique* qui ne s'arrête à nul moment primordial. Observons que la représentation est faite - pour qui, pour quoi ? - pour leur vision, mais de là où ils sont, ils ne voient rien ! Car c'est là qu'il convient de se souvenir de ce qu'est le tableau : non point une représentation autour de quoi l'on tourne et pour laquelle on change d'angle. Ces personnages n'ont pas de dos et le tableau, s'il est là retourné, c'est pour précisément que ce qu'il a sur sa face, à savoir ce que nous voyons, nous soit caché. Ce n'est pas dire *qu'il s'offre pour autant au prince*.

Cette vision royale, elle, est exactement ce qui correspond à la fonction, quand j'ai essayé de l'articuler explicitement, du grand Autre dans la relation du narcissisme. Reportez-vous à mon article dit *Remarques...*<sup>181</sup>, sur un certain discours qui s'était tenu au *Congrès de Royaumont*. Je rappelle pour ceux qui ne s'en souviennent plus, ou d'autres qui ne le connaissent pas, qu'il s'agissait alors de donner sa valeur, de restaurer dans notre perspective deux thématiques qui nous avaient été produites par un psychologue et qui mettait l'accent sur *le moi idéal* et *l'idéal du moi*, fonctions si importantes dans l'économie de notre pratique ...mais où de voir rentrer la psychologie indécrottable de ses références *consciencielles* dans le champ de l'analyse, nous voyions de nouveau *produits* : le premier comme le *moi qu'on se croit être*, et l'autre comme celui *qu'on se veut être*.

---

181 *Écrits* p.647 ou t.2 p.124.

Avec toute l'amabilité dont je suis capable quand je travaille avec quelqu'un, je n'ai fait que cueillir ce qui, dans cette amorce pouvait me paraître favorable à rappeler ce dont il s'agit. C'est à dire d'une articulation qui rend absolument nécessaire de maintenir dans ces fonctions leur structure, avec ce que cette structure impose du registre de l'inconscient, que j'ai figuré par cette image du *point S* qui par rapport à un *miroir* effectivement, dont il s'agit de savoir maintenant, quelle est ici la fonction ambiguë, à se mettre donc, à l'aide de ce miroir par où je définis dans ce schéma le champ de l'Autre, en pouvoir de voir, grâce au miroir, d'un point qui n'est pas celui qu'il occupe, ce qu'il ne pourrait voir autrement du fait qu'il se tient dans un certain champ, à savoir ce qu'il s'agit de produire dans ce champ, ce que j'ai représenté par un vase retourné sous une planchette et profitant d'une vieille expérience de physique amusante<sup>182</sup>, prise pour modèle.



Ici il ne s'agit point de *structure* mais, comme chaque fois que nous nous référons à des modèles optiques, d'une *métaphore* bien sûr, une *métaphore* qui s'applique, si nous savons que grâce à un miroir sphérique une *image réelle i(a)* peut être produite d'un objet caché sous ce que j'ai appelé *une planchette* et que, dès lors si nous avons là *un bouquet de fleurs* prêt à accueillir ce cernage, le col de ce vase...

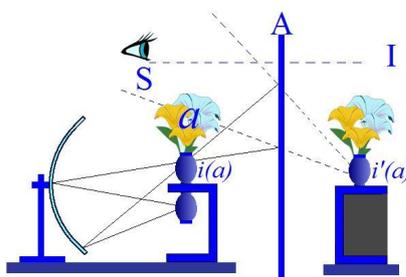
Il y a là un jeu qui est précisément celui qui constitue ce petit tour de physique amusante, à condition que pour le voir on soit dans un certain champ scénique qui se dessine à partir du *miroir sphérique*. Si on ne l'occupe pas justement, on peut, à se faire transférer comme vision, dans un certain point du miroir se trouver là, dans le champ conique qui vient du miroir sphérique. C'est-à-dire que c'est ici qu'on voit le résultat de l'illusion, à savoir *les fleurs entourées de leur petit vase*.

Ceci bien sûr, comme modèle optique, n'est point la structure, pas plus que FREUD n'a jamais pensé vous donner la structure de fonctions physiologiques quelconques, en vous parlant *du moi, du surmoi, de l'idéal du moi ou même du Ça*. Il n'est nulle part dans le corps. *L'image du corps* par contre y est. Et ici le miroir sphérique n'a point d'autre rôle que de représenter ce qui en effet dans le cortex, peut être l'appareil nécessaire à nous donner dans son fondement, cette *image du corps*.

Mais il s'agit de bien autre chose dans la relation spéculaire, et ce qui fait pour nous le prix de cette image dans sa fonction narcissique, c'est ce qu'elle vient, pour nous, à la fois à enerrer et à cacher, de cette fonction du *petit(a)*. *Latente à l'image spéculaire, il y a la fonction du regard*. Et pourtant *je suis étonné*, sans savoir à quoi le rapporter...

à la distraction j'espère, non pas au manque de travail, ou simplement au désir de ne pas s'embarrasser soi-même... est-ce qu'il n'y a pas là quelque problème au moins *soulevé*, depuis que je vous ai dit que *le (a) n'est pas spéculaire ?*

Car dans ce schéma, le bouquet de fleurs vient de l'autre côté du miroir : il se reflète dans le miroir, le bouquet de fleurs !



C'est bien toute la problématique de *la place de l'objet(a)*.

À qui appartient-il dans ce schéma : à la batterie de ce qui concerne le sujet, ici en tant qu'il est intéressé dans la formation de ce *moi idéal*, ici incarné dans *le vase de l'identification spéculaire* où le *moi* prendra son assiette, ou bien à quelque chose d'autre ?

182 Henri Bouasse : *Optique et photométrie dites géométriques*, Delagrave, 1934. « L'expérience du bouquet renversé », p.86.

Bien sûr, ce modèle n'est point exhaustif. Il y a le champ de l'Autre, ce champ de l'Autre que vous pouvez incarner dans le jeu de l'enfant, que vous voyez s'incarner dans les premières références qu'il fait aussitôt, à sa découverte de sa propre image dans le miroir : il se retourne pour la faire en quelque sorte authentifier, par celui qui à ce moment-là le soutient, le supporte ou est dans son voisinage.

La problématique de *l'objet(a)* reste donc toute entière à ce niveau. Je veux dire, celui de ce schéma. Eh bien, est-ce que j'ai besoin de beaucoup insister pour vous permettre de reconnaître, dans ce tableau, sous le pinceau de VELÀZQUEZ, une image presque identique à celle que je vous ai là, présentée?

Qu'est-ce qui ressemble plus, à cette sorte d'objet secret sous une brillante vêtue...

qui est d'une part, ici représenté dans le bouquet de fleurs, voilé, caché, pris, enserré, autour de cette énorme robe du vase qui est, à la fois *image réelle*, mais *image réelle saisie au virtuel du miroir*



...et l'habillement de cette petite infante, personnage éclairé, personnage central, modèle préféré de VELÀZQUEZ qui l'a peinte sept ou huit fois, et vous n'avez qu'à aller au Louvre pour la voir peinte la même année. Et Dieu sait si elle est belle et captivante !



Qu'est-ce que c'est - pour nous analystes - que cet *objet étrange* de la petite fille que nous connaissons bien. Sans doute, elle est déjà là selon la bonne tradition qui veut que la reine d'Espagne n'ait pas de jambes.

Mais est-ce une raison pour nous de l'ignorer : au centre de ce tableau est l'objet caché, dont ce n'est pas avoir l'esprit mal tourné de l'analyste - je ne suis pas ici pour abonder dans une certaine thématique facile - mais pour l'appeler par son nom, parce que ce nom reste valable dans notre registre structural, et qui s'appelle « *la fente* ».

Il y a beaucoup de fentes, dans ce tableau, semble-t-il, vous pourriez vous mettre à les compter sur les doigts :

- en commençant par Dona María Augustina de SARMIENTO qui est celle qui est à genoux,
- l'Infante,
- l'autre qui s'appelle Isabel de VELASCO,
- l'idiotie là, le monstre Mari-BARBOLA,
- la doña Marcela da ULLOA aussi.

Et puis, je ne sais pas, je ne trouve pas que les autres personnages soient d'une nature autre qu'à être des personnages, à rester dans un gynécée en toute sécurité pour celles qu'ils gardent, le *guarda damas*, falot qui est tout à fait à droite, et pourquoi pas aussi le cabot qui, tout comédien qu'il soit, me paraît un être bien tranquille. Il est bien singulier que VELÀZQUEZ se soit mis là, au milieu. Il fallait vraiment le vouloir.

Mais cette anecdote franchie, ce qui est important, c'est le contraste de ceci, que toute cette scène qui ne se supporte que d'être prise dans une vision, et vue par des personnages dont je viens de vous souligner que par position ils ne voient rien. Tout le monde leur tourne le dos et ne leur présente, en tout cas, que ce qu'il n'y a pas à voir. Or, tout ne se soutient aussi que de la supposition de leurs regards. Dans cette béance gît à proprement parler une certaine fonction de l'Autre, qui est justement celle là d'une vision monarchique au moment où elle se vide. De même qu'à maintes reprises, pour ce qui est de la conception du Dieu classique, *omniprésent, omniscient, omnivoyant*, je vous pose la question :

- *Ce Dieu là peut-il croire en Dieu ?*
- *Ce Dieu là sait-il qu'il est Dieu ?*

De même ce qui ici dans la structure même s'inscrit, c'est cette vision d'un Autre qui est cet Autre vide, pure vision, pur reflet, ce qui se voit, à *la surface*, proprement de miroir de cet Autre vide, de cet Autre complémentaire du « *Je pense* » cartésien, je l'ai souligné, de l'Autre en tant qu'il faut qu'il soit là pour supporter ce qui n'a pas besoin de lui pour être supporté, à savoir la vérité qui est là, dans le tableau, telle que je viens de vous la décrire. Cet Autre vide, ce Dieu d'une théologie abstraite, pure articulation de mirage, Dieu de la théologie de FÉNELON, liant *l'existence de Dieu à l'existence du moi*, c'est là le point d'inscription, la surface sur laquelle VELÀZQUEZ nous représente ce qu'il a à nous représenter.

Mais comme je vous l'ai dit : *pour que ceci tienne, il reste qu'il faut qu'il y ait aussi le regard.*

C'est ceci qui, dans cette théologie est oublié et cette théologie dure toujours, pour autant que la philosophie moderne croit qu'il y a eu un pas de fait avec la formule de NIETZSCHE qui dit que « *Dieu est mort* ». *Et après ? Ça a changé quelque chose ?* « *Dieu est mort, tout est permis.* » dit le vieil imbécile, qu'il s'appelle le père KARAMAZOV ou bien NIETZSCHE.

Nous savons tous que depuis que Dieu est mort, tout est comme toujours, dans la même position, à savoir que rien n'est permis, pour la simple raison que la question, non pas de la vision de Dieu et de son omniscience, est là ce qui est en cause, mais de la place et de la fonction du regard. Là, le statut de ce qu'il en est advenu du regard de Dieu n'est pas volatilisé. C'est pour ça que j'ai pu vous parler comme je vous ai parlé du pari de PASCAL, parce que comme dit PASCAL : « *nous sommes engagés* » et que les histoires de ce pari, ça tient toujours. Et que nous en sommes toujours à jouer à la balle entre notre regard, le regard de Dieu, et quelques autres menus objets comme celui que nous présente, dans ce tableau l'Infante.

Et ceci va me permettre de terminer sur un point essentiel pour la suite de mon discours. Je m'excuse pour ceux qui n'ont pas le maniement de ce que j'ai avancé précédemment, de l'ordre de ma topologie, à savoir ce menu objet appelé le *cross-cap* ou le *plan projectif*, où peut se découper d'un simple tour de ciseaux la chute de *l'objet(a)*, faisant apparaître cet **S** doublement enroulé qui constitue le sujet.

Il est clair que dans la béance réalisée par cette chute de l'objet, qui est en l'occasion le regard du peintre, ce qui vient s'inscrire c'est, si je puis dire, un objet double car il comporte un *ambocepteur*. La nécessité de cet *ambocepteur*, je vous la démontrerai quand je reprendrai ma démonstration topologique, dans cette occasion, c'est précisément l'Autre.

À la place de son objet, le peintre dans cette œuvre, dans cet objet qu'il produit pour nous, vient placer quelque chose qui est fait de l'Autre, de cette vision aveugle qui est celle de l'Autre, en tant qu'elle supporte cet autre objet, cet objet central : l'Infante, la petite fille, la *girl*, en tant que *phallus* qui est ceci aussi bien, que tout à l'heure je vous ai désigné comme *la fente*.

Qu'en est-il de cet objet ? Est-il l'objet du peintre ou de ce couple royal dont nous savons la configuration dramatique, le roi veuf qui épouse sa nièce, tout le monde s'esbaudit : « *vingt-cinq ans de différence ! C'est un très bon intervalle d'âge !* » Mais peut-être pas quand l'époux a environ *quarante ans*. Il faut attendre un peu !

Et entre les deux de ce couple, où nous savons que ce roi impuissant a conservé le statut de cette monarchie qui, comme son image même, n'est plus qu'une ombre et un fantôme, et cette femme jalouse, nous le savons aussi par les témoignages contemporains, quand nous voyons que dans ce tableau qu'on appelle « *la famille du roi* », alors qu'il y en a une autre, qui a vingt ans de plus, qui s'appelle Marie-Thérèse et qui épousera Louis XIV.

Pourquoi est-ce qu'elle n'est pas là, si c'est la famille du roi ? C'est peut-être que la famille ça veut dire toute autre chose. On sait bien qu'étymologiquement famille ça vient de *famulus*, c'est-à-dire tous les serviteurs, toute la maisonnée. C'est une maisonnée bien *centrée* ici sur quelque chose et sur quelque chose qui est la petite Infante, *l'objet(a)* en quoi nous allons ici rester sur la question dont il est mis en jeu, dans une perspective de *subjectivation* aussi dominante que celle d'un VELÀZQUEZ dont je ne peux dire qu'une chose, c'est que je regrette d'abandonner son champ dans *Les Ménéines* cette année, puisque aussi bien, vous voyez bien que j'avais envie aussi de vous parler d'autre chose.

Quand il se produit ce quelque chose...

qui n'est bien entendu pas la psychanalyse du roi,  
puisque d'abord ce serait de la fonction du roi qu'il s'agit, non pas du roi lui-même  
...quand vient apparaître, dans cette prise parfaite, cet objet central où viennent se conjoindre, comme dans la description de Michel FOUCAULT, ces deux lignes croisées qui départagent le tableau pour, au centre, nous isoler cette image brillante.

Est-ce que ce n'est pas fait pour que nous analystes, qui savons que c'est là le point de rendez-vous de la fin d'une analyse, nous nous demandions comment, pour nous, se transfère cette dialectique de *l'objet(a)*?

Si c'est à cet *objet(a)* qu'est donné le terme et le rendez-vous où le sujet doit se reconnaître. Qui doit le fournir : lui ou nous ? Est-ce que nous n'avons pas autant à faire, qu'à faire VELÀZQUEZ dans sa construction ? Ces deux points, ces deux lignes qui se croisent, portant dans l'image même du tableau ce bâti de la monture, les deux montants qui se croisent.

C'est là où je veux laisser suspendu la suite de ce que j'aurai à vous dire, non sans y ajouter ce petit trait : il est singulier que si je termine sur la figure de la croix, vous puissiez me dire que VELÀZQUEZ la porte, sur cette espèce de blouson avec manches à crevée, dont vous le voyez revêtu.

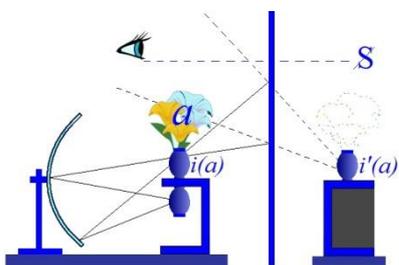
Eh bien, apprenez-en une que je trouve bien bonne : VELÀZQUEZ avait, pour le roi, démontré la monture de ce monde qui tient tout entier sur le fantasme. Eh bien, dans ce qu'il avait peint d'abord, il n'y avait pas de croix sur sa poitrine, et pour une simple raison c'est qu'il n'était pas encore « *Chevalier de l'ordre de Santiago* ».

Il a été nommé environ un an et demi plus tard et on ne pouvait la porter que huit mois après. Et tout ça nous mène... tout ça nous mène en 1659. Il meurt en 1660 et la légende dit qu'après sa mort, c'est le roi lui-même qui est venu, par quelque subtile *revanche*, peindre sur sa poitrine cette croix.

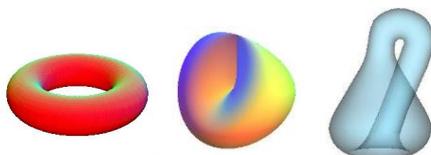
Nous avançons vers la clôture de cette année dont je m'aperçois que, par rapport à la plus grande partie de mes collègues, je la prolonge avec un zèle inhabituel. Il n'est pas coutume de vous solliciter d'une présence au-delà du début de Juin, pourtant on sait que ma coutume est différente et il est probable que je ne la modifierai pas beaucoup cette année. Tout dépend de la place que je donnerai au séminaire fermé : un ou deux.

Il me reste donc deux fois à vous parler dans la position d'aujourd'hui, dite du « *cours ouvert* ». Ce sera bien sûr, pour essayer de rassembler le sens de ce que j'ai apporté devant vous cette année sous le titre de *L'objet de la psychanalyse* dont vous savez qu'il n'est point cette sorte d'ouverture vague qui s'offre à simple lecture du titre mais qu'il veut dire très précisément ce que j'ai articulé dans la structure comme *l'objet(a)*.

Vous pourrez remarquer aussi que, si *l'objet(a)* est bien celui dont il se trouverait prendre dans son accolade l'ensemble des objets que les psychanalystes ont fait fonctionner sous cette rubrique, j'aurais certainement manqué *quelque peu*, même beaucoup, à ma fonction descriptive ou de collation. Je les ai énumérées quelquefois à la file, mais on ne peut pas dire que je me sois appesanti sur leurs *bouquets* et puisque l'autre jour je rappelais leur *représentation* justement sous la forme d'un *bouquet de fleurs*, je ne me suis pas étalé sur leur botanique à chacune.



J'ai surtout parlé d'éléments topologiques, et d'éléments topologiques où en somme je n'ai pas jusqu'à présent, d'une façon explicite, tout à fait pointé où le mettre cet *objet(a)*. Bien sûr, ceux qui m'écoutent bien, ont pu plus d'une fois recueillir que *l'objet(a)* est structure topologique, celle que je vous ai imagée par les figures du *tore*, du *cross-cap*, de la *mitre*, voire de la *bouteille de Klein* : on peut l'en détacher avec une paire de ciseaux.



Ils ont pu entendre aussi que c'est là une opération sur la nature de laquelle on se tromperait tout à fait si on croyait que l'en détacher avec une paire de ciseaux sous la forme de quelques rondelles, ça représente quoi que ce soit.

Là encore *le terme de représentant de la représentation* conviendrait, car la représentation n'est absolument pas du tout dans cette opération d'isolation, de découpage, et il est facile de s'apercevoir que ces structures, sur lesquelles j'ai opéré pour mettre en valeur l'articulation de cette opération, ces structures ont, si je puis dire, leur *ressources propres* en des points qui, singulièrement, par rapport à ce qu'elles représentent, justement ne peuvent guère se désigner que par le terme de « *trou* ».

Si notre *tore* est efficace à représenter quelque chose, un enroulement répété, successif, comme du fameux serpent AMPHISBÈNE<sup>183</sup> qui représente pour les Anciens quelque *symbole de la vie*, bref si ce *tore* a une valeur quelconque c'est justement parce que c'est *cette structure topologique* qui est marquée de cette chose centrale, qu'il est assurément bien difficile de cerner quelque part, puisqu'elle semble simplement n'être qu'une partie de *son extérieur*, mais qui incontestablement structure le *tore* très différemment d'une *sphère*.

183 Amphibisbène : serpent à deux têtes de la mythologie.

Eh bien, *l'objet(a)*...

je le disais tout à l'heure, ceux qui ont prêté attention à ce que je disais  
et qui ont pu, même incidemment, me le voir explicitement prononcer

...*l'objet(a) c'est là, dans cet espace du trou qu'il est proprement, disons représentable, proprement de ce fait qu'il n'est aucunement représenté.*

Nous allons voir ces choses tout à l'heure se boucler, à savoir pourquoi en somme, nous en venons à une référence proprement *située dans* ce champ topologique. Mais dès maintenant vous pouvez voir qu'il y a sûrement quelque cohérence entre le fait qu'au dernier temps des séminaires qui ont précédé, y inclus les séminaires fermés, qui se sont passés tout entier à développer à propos d'un *tableau très éminent* pour permettre de manifester, accentuer en quelque sorte, par le peintre, la fonction de la perspective, nous nous sommes trouvés, je dois dire d'une façon à laquelle vous pouvez faire la plus grande confiance, je veux dire que j'y ai poussé aussi loin que possible la rigueur avec laquelle peut s'énoncer, dans ce cas du *champ scopique*, comment se compose *le fantasme*, enfin qu'il est pour nous *le représentant de toute représentation possible du sujet*.

Vous sentez bien qu'il y a un rapport entre le fait que j'ai mis tous les feux sur ce champ scopique, sur *l'objet(a)* scopique, le regard, en tant - il faut bien le dire - qu'il n'a jamais été étudié, jamais été isolé, je parle : là où j'ai à parler, à savoir dans *le champ psychanalytique*, où il est tout de même bien étrange qu'on ne se soit pas aperçu qu'il y avait là quelque chose à isoler autrement que pour l'évoquer dans - et encore, sans le nommer - dans de *grossières analogies*.

Un auteur au nom un petit peu rebattu dans l'enseignement analytique, Monsieur FENICHEL, nous a démontré les analogies de l'identification scopophilique avec la manducation. Mais analogie n'est pas structure et ce n'est pas à l'intérieur de la scopophilie, isoler de quel objet il s'agit et quelle est sa fonction.

Il y a bien d'autres choses encore par où *le regard* aurait pu faire son entrée. Au point où nous en sommes, et où au moins une partie d'entre vous ont pu la dernière fois m'entendre, après *l'avoir situé ce regard, au centre même du tableau, caché quelque part sous les robes de l'Infante, de ce point enveloppé*, leur donner, si je puis dire leur rayonnement, j'ai fait remarquer qu'il était là.

Par quel office ? S'il est vrai, comme je l'ai dit que ce que *le peintre* nous représente c'est l'image qui se produit dans l'œil vide du roi, cet œil qui *comme tous les yeux est fait pour ne point voir*, et qui supporte en effet cette image telle qu'il nous l'a peinte, c'est-à-dire non pas dans un miroir mais bel et bien son image dans le bon sens, à l'endroit.

Ici le regard est ailleurs, *là* dans l'objet qui est *l'objet(a)* par rapport à ceux qui, tout au fond, le couple royal, en posture à la fois de ne rien voir et de voir par leur reflet quelque part au fond de la scène là où nous sommes.

*Cet objet(a), devant ce miroir, en somme inexistant de l'Autre* nous avons posé la question de savoir de qui il est l'appartenance :

- de ceux qui le supportent dans *cette vision vide*,
- ou du peintre, ici placé comme sujet regardant qui fait surgir *la transmutation de l'œuvre d'art* ?

Cette ambiguïté de l'appartenance de *l'objet (a)*, c'est là ce qui nous permet de le rapporter, de renouer à ce fil précédent que nous avons laissé pendant, autour de la fonction de *l'enjeu* en tant que nous l'avons illustré du pari de PASCAL.

*L'objet (a) rejoignant ici sa plus universelle combinatoire, c'est ce qui est en jeu entre S et A en tant que aucun d'entre eux ne saurait coexister avec l'autre, sinon d'être marqué du signe de la barre, c'est à dire d'être en position de divisé précisément de l'incidence de l'objet(a).*

L'impasse, l'écartèlement où est mise la fonction du sujet, justement dans la fonction du pari...

ce pari absurde vraiment crucial pour tous ceux qui se sont penchés sur son analyse

...je rappelle que j'en ai fait le chapitre d'introduction, à l'avancée de mon exposé cette année, sur *l'objet(a)*.

Il s'agit aujourd'hui de placer ce que j'avance ainsi, de le replacer dans l'économie de ce que vous connaissez de ce qui vous sert d'appui dans la doctrine de FREUD. Car aussi bien, il ne doit pas être oublié, pour situer la portée de ce que je vous enseigne, du *procédé* de mon enseignement, qu'il n'est autre que ce qu'il s'est déclaré être à l'origine et qui lui donne sa chair et son lien, car autrement *on pourrait s'étonner de tel ou tel détour de mes cheminements*.

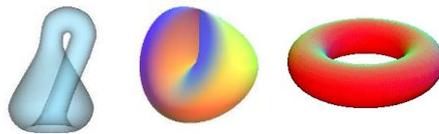
Et pour qui reprendra ce que j'énonce depuis maintenant quelques quinze ans, dans le recueil qui en a toujours été fait avec soin, sinon avec succès, et qui permettra au moins d'en garder le réseau général, on verra qu'il n'y a rien qui n'ait été à chaque fois, très exactement commandé par ceci, que ce qui m'est demandé est quoi ? Repenser FREUD !

Voilà comme je l'avancerai d'abord, prêtant là à toutes sortes d'ambiguïtés, voire de malentendus, *Rückkehr zu Freud, retour à Freud* ai-je dit d'abord, à un moment où ceci prenait son sens des manifestations confusionnelles d'un *prodigieux dévoiement* dans l'analyse. Il est d'importance secondaire qu'il apparaisse, ou non, que j'y ai si peu que ce soit obvié.

C'était moins de cette contingence que *je m'autorisais* : l'idéal bien classique à toutes sortes d'idéalisations d'un retour aux sources, n'est certes pas ce qui me poignait : repenser, voilà *ma méthode*. Mais j'aime mieux ce second mot si justement, vous penchant sur lui pour le dévisser quelque peu, vous vous apercevez que le mot « *méthode* » peut exactement vouloir dire : *voie reprise par après*. [de *μετά* « vers » et *οδος* « voie, manière de faire »] Le mot *μετά* [méta], comme toutes les prépositions grecques, et à la vérité comme toutes les prépositions dans toutes les langues, pour peu qu'on s'y intéresse, est toujours un objet d'études extraordinairement rémunérant.

S'il y a une espèce de mot à propos duquel on peut dire que toute espèce de proéminence donnée dans l'étude linguistique à la signification est destinée à se perdre dans un labyrinthe inextricable, c'est bien les prépositions. L'exploration de la richesse et de la diversité de l'éventail des sons du mot *μετά* [méta], vous pouvez vous-même essayer d'en faire l'épreuve avec les dictionnaires et vous verrez que rien n'obvie à ce que de ce *μετά* [méta], je passe à ce que proprement nécessitent les formes structurales que j'ai cette année promues devant vous.

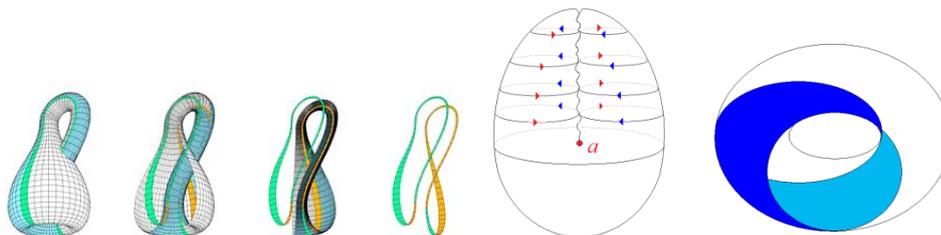
Et nommément en vous montrant sur la *bande de Möbius* qui joue dans - apparemment - dans deux de ces formes [bouteille de Klein, *cross-cap*], la fonction d'un rapport tout à fait fondamental, exemplaire, la fonction de support de ce qui est leur structure et qui est aussi latente à la troisième [tore], cette *bande de Möbius* qui nous exemplifie ce que j'appellerai la *nécessité*, dans une structure, du double tour.



Je veux dire que *par un seul tour*, vous ne bouclez qu'apparemment ce qui s'y cerne, ne faisant retour à votre point de départ qu'à cette seule condition d'y avoir renversé votre orientation - surface non orientable - *ce qui nécessite qu'après, si je puis dire, l'avoir deux fois perdue, vous ne la retrouviez qu'à faire deux tours*.

C'est très exactement le sens que je donnerai à ma méthode au regard de ce qu'a enseigné FREUD. S'il y a en effet quelque chose d'étrange qui soit le caractère bouclé, fermé, s'achevant - quoique marqué d'une torsion - par quelque chose qui se rejoint dans ce point, où - *je l'ai longtemps souligné* - choit sa plume, soit : la *Spaltung* de l'*ego*<sup>184</sup> et qui revient tout chargé du sens accumulé au cours d'une longue exploration, celle de toute sa carrière, vers un point originel - au sens complètement transformé - point originel d'où il partait presque de la notion complètement différente du *dédoublement de la personnalité*. Disons que cette *notion*, en somme courante, qu'il a su complètement transformer par les repères de l'*inconscient*, c'est celle-là à laquelle à la fin, sous la forme de la *division du sujet*, il donnait son sceau définitif.

Ce que j'ai à faire, c'est très exactement de faire une seconde fois le même tour. Mais dans une telle structure, le faire une seconde fois n'a absolument pas le sens d'un pur et simple redoublement.



Et cette nécessité structurale a quelque chose de tellement premier qu'il ne nous est permis d'y accéder que par la voie d'un difficile repérage, quelque chose qui, je dirais presque nécessite une sorte de boussole à laquelle il me faut bien...

*de la façon dont j'ai à opérer : parlant à des praticiens*

...justifier de vous fier à la mienne, très proprement en tant qu'elle se supporte d'une combinaison de l'expérience analytique et de la lecture de FREUD mais dont la trigonométrie a tout de même sa sanction, c'est à savoir, disons le mot, *si ça colle ou pas*.

Tous ceux qui viennent là pour m'entendre peuvent recouper effectivement, qu'avec une construction qui bien des fois semble s'appareiller d'éléments qui étaient à FREUD bien étrangers, *c'est très précisément à ces points de rendez-vous importants que je me trouve le rencontrer et d'une façon qui éclaire d'une toute nouvelle perspective les points sur lesquels il a mis l'accent de la valeur*.

184 Sigmund Freud : *Die Ichspaltung*... 1940. G.W XVII, *Le clivage du moi dans les processus de défense*.

J'ai dit tout à l'heure qu'il n'était pas tellement important, que pendant le temps où je poursuis cette opération, se manifeste bien clairement quelque chose du côté de ce qui s'énonce du courant de la psychanalyse comme *un renversement du mouvement*. Il faut bien en tout cas que je me résigne que ce que j'enseigne ne porte pas immédiatement ce qu'il est fait pour engendrer, qu'il se contente d'abord de rassembler ceux qui y peuvent trouver matière.

Car aussi bien, il est un certain ordre d'opérations auquel je n'ai pas à donner de nom général, si ce n'est qu'il est proprement celui qui s'exemplifie de ce que je viens de définir, à savoir l'achèvement d'une structure dont il n'est pas tellement essentiel qu'il se sanctionne immédiatement par ses effets de communication.

Au grand étonnement de quelqu'un que j'évoque ici dans le souvenir [Maurice Merleau-Ponty], j'ai pu énoncer que ce que j'avais dit un jour...

- devant un auditoire qui n'était certainement pas le vôtre,
- devant un auditoire qui n'était pas non plus de tellement mauvaise qualité,
- mais devant un auditoire fort peu préparé

...ce que j'avais pu avancer sous un titre comme : *Dialectique du désir et subversion du sujet* [Écrits p.793 ou t.2 p.273]...

- « Comment - me disait-on - pouvez-vous croire qu'il y ait le moindre intérêt à énoncer ce que vous énoncez devant des gens aussi peu faits pour l'entendre ? Est-ce que vous croyez que ceci existe dans une sorte de tiers ou de quart espace ? »

Assurément pas, mais qu'une certaine *boucle* ait été effectivement bouclée et que quelque chose - si peu que ce soit - en reste indiqué quelque part, voilà qui suffit parfaitement à justifier qu'on se donne la peine d'en faire l'énoncé.

C'est ici que la notion d'« intersubjectivité » devient tout à fait secondaire : le dessin de la structure peut attendre, une fois qu'il est là, il se soutient par lui-même et à la façon, si je puis dire, la métaphore m'en vient là *extemporanée*, à la façon d'un piège, d'un trou, d'une fosse. Il attend que quelque *sujet du futur* vienne s'y prendre.

Il n'y a donc que peu à s'inquiéter de ce qu'on peut appeler *la défaillance d'une certaine communauté, dans l'occasion la psychanalytique*, ou plutôt, il y a à repérer à ce propos, en quoi cette défaillance consiste précisément, dans la mesure - comme je le fais quelquefois - où on peut y repérer qu'elle *porte témoignage en faveur de la structure qu'il y a à dessiner*.

Vous me direz : « Où sont les critères de celui qui donne la bonne structure ? » Mais précisément, c'est la structure elle-même.

Dans le champ où il s'agit du sujet, si la structure est telle que dans *l'esquisse, le projet* que vous faites *d'un champ d'objectivation*, il n'est pas impliqué comme nécessaire que vous deviez trouver *la marque, l'empreinte, la trace sanglante et éclatée du sujet lui-même*, si c'est exclus d'avance, si je puis dire, au nom de cette *fausse modestie expérimentale*...

qui croyant s'autoriser de ce qui a été réussi dans le champ de la science physique, croit pouvoir se permettre de projeter en ce champ qu'on appelle « *psycho-sociologie* », cette sorte d'objectivation pleine et de plein droit, au nom de je ne sais quelle façon de tirer son épingle du jeu au départ,

...à l'abri de la *fausse modestie expérimentale*, nous dirons qu'il est un critère, *un registre de l'épreuve* qui est valable logiquement, que j'appellerais de ces termes.

Il y a des structures initiales de la démarche de la pensée dont on ne peut rien dire de plus qu'elles peuvent ou ne peuvent pas être soupçonnées d'être vraies. Là est le test de la structure. Si faussement modeste qu'elle soit, celle qui s'avance dans son champ, celui que j'ai nommé tout à l'heure, d'une façon qui ne présente pas en elle la nécessité de cette déchirure, de cette béance, de cette plaie, ce qui s'en retrouvera c'est le signe dans un certain nombre de paradoxes.

Et aussi bien le champ de cette science réussie, sans doute, qui est la nôtre - pour autant que dans tout son champ physique, elle a réussi à forclure le sujet - ne peut donner son fondement, son principe mathématique qu'à retrouver cette même *béance*, sous la forme d'un certain nombre de paradoxes.

En ce point elle continue à pouvoir donc être soupçonnée d'être vraie. Mais toute cette plaie que nous laissons s'étendre, au nom de ne pas savoir motiver ce que veut dire qu'elle ne saurait en aucun cas être supposée d'être vraie, voilà ce qui laisse le champ libre à ce que j'ai appelé cette plaie que vous pouvez épinglez encore du terme de « *médico-pédagogique* ».

C'est bien là, la gravité du cas du psychanalyste. Car c'est toute leur force, et je pense que ce que les mots que je dis ont assez de poids et de portée pour que, concernant leur place, vous donniez son sens à ce prestige - ils n'en ont pas d'autre - dans le champ de la science : qu'ils peuvent bien être soupçonnés d'être les *représentants d'une représentation* qui serait véridique. C'est bien dans ce registre, et ce qui accroche et ce qui arrête devant ce qui serait normal, une pure et simple position de rejet puisque, aussi bien, nous n'avons pas encore réussi à donner un statut valable au matériel qu'ils apportent.

Or c'est bien là, qu'est le glissement et l'alibi : qu'une formation réponde à une définition de *la structure*, par quoi elle peut être soupçonnée d'être vraie. Ce qui, puisqu'il n'y a que soupçon, ne veut pas dire suffisance, mais implique un « *il faut* » au-delà duquel peut-être, rien d'adjoind ne peut décisivement apporter la suffisance.

Tel est ce signe qui est la définition de ce soupçon, et c'est bien là en effet notre *problématique*, devant ce que nous propose *le symptôme comme question de vérité*. Chaque fois que nous avons affaire, *diversement campés dans un savoir*, à cette interrogation de *la vérité*, la même ambiguïté se présente, que supporte et qu'incarne le terme de *représentant de la représentation*.

Car c'est bien ainsi que depuis toujours échoue, sur *le leurre* que je vais dire, la critique - par l'*Aufklärung* - de la religion. Ces représentants savent fort bien l'erreur en quoi consiste - *cette représentante de la vérité* - de l'attaquer sur les représentations, sur les représentations qu'elle en donne, et ceci, les représentants eux-mêmes, c'est-à-dire les personnages diversement sacratisés, le savent fort bien. Ils encouragent que les assiégeants de la citadelle discutent sur la vraisemblance de l'arrêt du soleil dans « *la bataille de Josué* »<sup>185</sup> ou telle ou telle autre historiette du texte sacré.

La question n'est pas à porter dans la structure qui prétend intéresser *la question de la vérité* sur *les représentations*, quelles que puissent être les représentations de cette structure, mais sur *les représentants de la représentation*. C'est pourquoi ceux-ci aiment mieux que la bataille se porte sur les thèmes, d'autant plus inexpugnables de la révélation, qu'on peut les pourfendre aussi longtemps qu'on voudra, comme ils sont de la matière même de la structure, c'est-à-dire pas de la même matérialité que les épées qui les traversent, ils se porteront encore longtemps fort bien.

Ainsi, inverse est ce que nous pourrions appeler « *la trahison des psychanalystes* ». C'est que pour être les représentants d'une position qui peut être soupçonnée d'être vraie, ils se croient en devoir de donner corps par tout autre moyen que ceux qui devraient découler du cernage le plus strict de leur fonction de représentant : *ils s'efforcent au contraire d'authentifier les représentations de toutes les façons les plus étrangères qu'ils puissent chercher, pour leur donner le sceau du généralement reçu*.

Voici, dans la fin de ce que nous cherchons à construire, *les critères de la structure* en tant qu'ils répondent à ces exigences - étant donné ce qui est abordé, à savoir la structure du sujet - qu'une doctrine puisse être soupçonnée d'être vraie, ce qui implique chez ceux qui en sont les *représentants* quelque chose d'autre que de s'appuyer sur des critères étrangers.

Voilà ce qui justifie non seulement la méthode mais les limites selon lesquelles nous devons aborder certains éléments-clé de cette structure et concernant tel *objet(a)*, celui par exemple du champ scopique, assurément nous imposer cette discipline qui ne va pas sans quelque puritanisme, de faire peu de cas de la richesse de ce qui nous est là offert. Car aussi bien comment ne pas remarquer quel point de concours est ce regard autour duquel, déjà FREUD nous a appris, lui, et lui seul, à repérer la fonction, la valeur du signe de l'*Unheimlichkeit*<sup>186</sup>.

Car vous pourrez remarquer - à reprendre son étude - dans les œuvres qu'il apporte en témoignage de cette dimension, le rôle, la fonction qu'y joue *le regard sous cette forme étrange de l'œil aveugle* parce qu'arraché, ou quelque attribut que ce soit qui peut en représenter l'équivalent proche : *les lunettes* par exemple ou encore *l'œil de verre, le faux œil*.

C'est là *toute la thématique d'HOFFMANN*<sup>187</sup>, et Dieu sait si elle est encore *plus riche* que je ne peux ici l'évoquer. La référence aux *Élixirs du diable* est là à votre portée. Il y a toute une *Histoire de l'œil*, c'est le cas de le dire.

Et ceux qui ont ici l'oreille ouverte à ce qui peut être information larvée, savent à quoi je fais allusion en parlant de *L'histoire de l'œil*. C'est un livre publié anonyme par un des personnages les plus représentatifs d'une certaine inquiétude essentielle à notre époque, et qui passe pour un roman érotique. *L'histoire de l'œil*<sup>188</sup> est riche de toute une trame bien faite pour nous rappeler, si l'on peut dire, l'emboîtement, l'équivalence, la connexion entre eux, de tous les *objets(a)* et leur rapport central avec l'organe sexuel.

Bien sûr, ce n'est pas sans effet que nous pourrions en rappeler que ce n'est pas en vain que c'est dans ce point de la fente palpébrale que se produit le phénomène du pleur dont on ne peut pas dire que nous n'ayons pas à cette occasion à nous interroger sur son rapport à la signification structurelle donnée à cette fente. Et comment ne pas voir aussi que ce n'est pas en vain que l'œil ou plutôt cette fente joue le rôle, pour nous la fonction, de porte du sommeil.

En voilà beaucoup, et assez pour nous égarer.

185 La Bible, Livre de Josué, X, 12-13.

186 S. Freud : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, Folio, 2003.

187 Ernst Theodor Amadeus Hoffman : *Les élixirs du diable...*, Paris, Phébus, Coll. Libretto, 2005.

188 Georges Bataille : *Histoire de l'œil*, Gallimard, Paris, Coll. L'imaginaire, 1993.

Trop de richesses ou trop d'anecdotes ne sont faites que pour nous faire retomber dans l'ornière de je ne sais quelle référence développementale où chercher une fois de plus les temps spécifiques dans l'histoire qui, quel que soit l'intérêt de ces repères, ne font que nous dissimuler ce qu'il s'agit de définir, à savoir la fonction occupée par ce champ scopique dans une structure qui est proprement celle qui intéresse le rapport du sujet à l'Autre.

Il est bien étrange, précisément qu'alors qu'au cours de tout ce temps, nous avons promu la fonction de la communication dans le langage comme étant ce qui, essentiellement, devait centrer ce qui regardait l'inconscient...

alors que de toutes parts, nous n'avons cessé de réentendre cette objection qui n'en est pas une, à savoir qu'il y a du « *pré-verbal* », de « *l'extra-verbal* », de « *l'anté-verbal* », alors qu'on a fait état, disons-nous, du geste, de la mimique, de la pâleur, de toutes les formes vasomotrices, cénesthésiques ou autres, où soit disant pourrait s'exercer je ne sais quelle communication ineffable, comme si nous l'avions jamais contesté  
...que personne n'ait jamais promu ce qui était pourtant le seul point sur lequel il y avait vraiment quelque chose à dire, à savoir l'ordre de communication qui se passe par le regard. Ça, en effet, ce n'est pas du langage !

C'est justement ce qui vient à l'appui de la portée de son recentrement...

du maniement de l'inconscient sur ce qui est du langage et de la parole

...c'est que justement FREUD a inauguré la position analytique en en excluant le regard.

C'est *une vérité première* dont on est tout de même bien forcé de faire état car le fait justement qu'on l'élide et qu'on l'oublie, prouve à quel point on est à côté de la plaque.

Alors cet *objet(a)*, celui qui est en cause dans le champ scopique, pourquoi est-ce *celui-là que nous avons mis*, en somme *en avant*, *en pointe* et sur lequel cette année, nous nous sommes trouvés focaliser ce qu'on appelle, en cette occasion, l'attention ?

L'*objet(a)* est l'enjeu de ce qu'il y a de fondateur pour le sujet dans son rapport à l'Autre. Notre question est suspendue sur le sujet de son appartenance. Regardons de plus près de quoi il s'agit, et en partant du plus élémentaire de ce qui est donné dans l'expérience, à propos de ce que les analystes appellent « *la relation d'objet* ». S'ils ont nettement laissé s'infléchir ce rapport du sujet à l'Autre, à le réduire au registre de la demande, prenons-en faveur.

Les deux plus connus de ces objets, les objets-type, si je puis dire, dans la fonction, l'état qu'en fait l'analyse :

- c'est *l'objet de la demande* faite à l'Autre, du *bon sein* comme on dit,
- c'est *l'objet de la demande* qui vient de l'autre, celui qui donne sa valeur à *l'objet excrément*.

Il est clair que tout ceci nous laisse enfermés dans une relation parfaitement duelle...

quand je dis « parfaitement » je ne veux y inscrire par là nul accent de *satisfecit*, mais de fermé, de parfaitement clos ...et l'on sait ce qu'il en résulta de réduction de toute la perspective, aussi bien théorique, compréhensive, pratique, clinique, psychologique et même pédagogique, pour s'enfermer dans ce cycle de la demande, cohérent de celui de « *la frustration ou gratification* », « *frustration ou non frustration* ».

La restitution, en quelque sorte interne, immanente à la fonction de la demande, de ce qui doit en surgir comme autre dimension du seul fait que cette demande s'exprime par le moyen du langage : en tant qu'il donne au lieu de l'Autre la primauté, permet de donner un statut suffisant à *la dimension du désir*. Dans *la dimension du désir* vient à se manifester le caractère spécifique de *l'objet(a)* qui le cause, en tant que cet objet prend *cette valeur absolue*, ce cachet qui fait que ce que nous découvrons dans l'efficacité de l'expérience, ce n'est pas à proprement parler de *la satisfaction du besoin* qu'il s'agit : ce n'est pas que l'enfant soit rempli, ni que rempli il s'endorme, qui compte,

- c'est que quelque chose qui prend un accent si particulier, un accent de condition si absolue, qu'il vient à être isolé sous ces termes différemment dénommés qu'on appelle : *nipple*, *bout de sein*, *bon sein*, *mauvais sein*,
- ce n'est pas de sa forme biologique qu'il s'agit, mais d'une certaine fonction structurale qui...  
justement permet de lui trouver l'équivalent qu'on veut dans, aussi bien la tétine par exemple, le biberon ou n'importe quel autre objet mécanique, ou même le petit coin ou le petit bout de mouchoir pourvu que ce soit le mouchoir sale de la mère  
...donnera, présentera la fonction de cet objet oral d'une façon qui mérite d'être spécifiée, structurellement, comme étant là, la cause du désir.

Cette fonction de *condition absolue* à laquelle est porté un certain objet, qui n'est définissable qu'en terme structural, voilà ce sur quoi il importe de mettre l'accent, pour en donner les caractéristiques. Car, en effet, c'est quelque chose qui est emprunté au domaine charnel et qui devient l'enjeu d'une relation que - pour parler tout à fait improprement - on peut appeler « *intersubjective* ».

Mais quel est, de cet objet, l'exact statut ? C'est précisément ce que nous sommes en train d'essayer de définir. Pour les deux premiers objets que j'ai pointés, ils sont en jeu dans la demande mais pourtant pas sans qu'ils intéressent le désir de l'Autre. La valeur prise par l'objet réclamé dans la dialectique autant orale qu'anale joue sur le fait qu'en le donnant ou en le refusant, le partenaire, quel qu'il soit, fait valoir ce qu'il en est de son désir, dans son consentement ou son refus.

La dimension du désir surgit avec l'avènement de cet objet qui, je le répète, n'est pas l'objet de la satisfaction d'un besoin, mais d'un rapport de la demande du sujet au désir de l'Autre. Il est à l'inauguration de la fonction du désir et il introduit, dans cette dimension de la demande, qui s'origine du besoin, la condition absolue du rapport au désir de l'Autre.

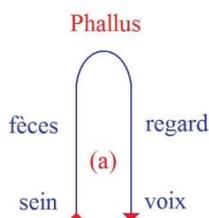
Voici pourquoi ces deux objets se trouvent prévalents dans la structure de la névrose, et pourquoi à rester dans un horizon d'autant plus facilement borné que c'est eux-mêmes qui le bornent...

quand je dis horizon, il a un sens depuis que j'ai parlé d'une certaine façon, de *l'objet scopique*  
 ...les psychanalystes se contentent si aisément d'une théorie qui met tout l'accent sur la demande et la frustration, sans s'apercevoir que c'est une caractéristique spécifique de la névrose.

*Le névrosé a ce rapport à l'Autre :*

- que sa demande vise le désir de l'Autre,
- que son désir vise la demande de l'Autre.

Dans cet entrecroisement qui est lié aux propriétés - je l'ai accentué plusieurs fois - de la structure du tore, gît la limitation de la structure névrotique. D'une autre dimension s'agit-il pour *les autres objets* que j'ai déjà introduits dans un certain *quatuor*, peut-être est-il un cadran, à savoir : *la voix* et *le regard*.



Il est certainement remarquable que je ne me sois pas penché cette année, étant donnée la prédilection que je peux avoir pour le champ des effets de la parole, sur *la voix*. Sans doute ai-je pour cela mes raisons, ne serait-ce que celles que la limitation de temps m'impose peut-être, de devoir en prendre quelque peu pour faire comprendre et promouvoir les choses nouvelles que j'ai apportées justement sur le champ scopique.

Que pour ce qui est de *la voix* en tout ça, l'objet soit directement impliqué et immédiatement au niveau du désir, c'est ce qui est évident. *Si le désir du sujet se fonde dans le désir de l'Autre*, ce désir comme tel se manifeste au niveau de *la voix*. La voix n'est pas seulement l'objet causal mais l'instrument où se manifeste le désir de l'Autre. Ce terme est parfaitement cohérent, et constituant si je puis dire, le point sommet par rapport aux deux sens de la demande :

- soit à l'Autre,
- soit venant de l'Autre.

Comment, alors pourrions-nous situer cet objet et ce champ scopique ? Est-ce que ce n'est pas là que nous lui voyons...

et comme à nous laisser guider par le parallélisme des termes *désir, demande, de..., à...*

...que nous voyons s'ouvrir cette dimension singulière, déjà pour nous offerte par l'évocation de la fenêtre - qu'aussi bien on l'appelle elle-même volontiers « *un regard* » - dans cette dimension de désir à l'Autre, d'ouverture, d'aspiration par l'Autre, qui est à proprement parler ce dont, à ce niveau, il s'agit.

C'est alors que nous pouvons voir pourquoi il prend dans la topologie elle-même cette fonction privilégiée, puisque en fin de compte, à quelque réduction combinatoire que nous puissions pousser ces formes topologiques, dont je fais devant vous état en en faisant image, il semble qu'il y reste quelques résidus de ce que, peut-être faussement, on appelle intuitif, et qui est proprement cet *objet(a)* que j'appelle « *le regard* ».

Je vais, pour terminer aujourd'hui, et comme pour simplement fournir *un point de scansion*, évoquer...

sous une forme qui aura l'avantage de vous montrer la polyvalence des recours qu'on a au niveau de la structure ...évoquer pour vous une autre forme, aussi bien topologique, qui viendra recouper le paradigme, l'exemplification que je vous ai donnée de cette, structure scopique au niveau des *Ménines*.

Je vais terminer la leçon d'aujourd'hui, *pour trouver un point de chute* sur ce que je vous ai présenté comme la bonne plaisanterie du roi collant la croix de Santiago sur la poitrine du peintre dans le tableau *Les Ménines*, que ce soit ou non comme la légende le dit, en y mettant lui-même la main au pinceau.

Ce petit trait aurait ému, si j'en crois les échos, dans l'assemblée, quelques bonnes âmes qui y auraient vu *une secrète allusion* à ce que j'ai à traîner moi-même ! Que ces bonnes âmes se consolent, je ne me sens pas crucifié ! Et pour une simple raison, c'est que la croix d'où je parlais, celle des deux lignes qui divisent le tableau des *Ménines*...

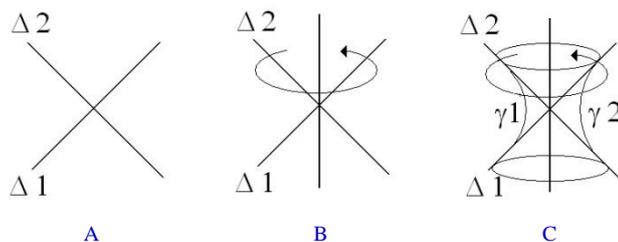
- celle qui va du point d'horizon qui se perd, passant par la porte, (le personnage qui sort) jusqu'au premier plan au pied du grand tableau, *représentant de la représentation*,
- et l'autre ligne, celle qui part de l'œil de VELÀZQUEZ pour s'en aller tout à fait vers la gauche, là où elle rejoint son lieu naturel, où je l'ai situé, à savoir à *la ligne à l'infini* du tableau

...sont deux lignes qui, tout simplement, et toutes croisées qu'elles paraissent, ne se croisent pas, pour la bonne raison *qu'elles sont dans des plans différents*.

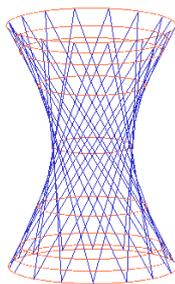


C'est bien aussi, s'il en est une, toute la croix à laquelle j'ai affaire dans mes rapports avec les analystes à savoir que... on vous l'a représenté comme ça [A], d'une façon qui s'interrompt... nous avons donc deux lignes  $[\gamma_1, \gamma_2]$  qui ne sont pas dans le même plan.

Eh bien sachez - c'est une petite trouvaille, faite depuis très longtemps par les gens qui se sont occupés de ce qu'on appelle « les coniques » - que quand on prend pour axe une troisième ligne quelconque entre ces deux précédentes, qui sont donc comme ça [B], et qu'on fait tourner le tout comme une toupie, qu'est-ce qu'on produit ?



On produit quelque chose auquel peu de monde semble avoir, enfin, dans les minutes précédentes, pensé, puisque je n'entends aucun cri pour me dire de quoi il s'agit, on produit quelque chose comme ceci [C], que pour vous faire comprendre, parce que Dieu sait ce qui va encore se produire, je vous demande de vous représenter comme ce qu'on appelle un *diabolo*, autrement dit une surface ainsi modelée :



À ceci près qu'elle s'en va - bien entendu puisqu'il s'agit d'une droite - à l'infini.

Qu'est-ce que c'est que cette surface ? *Ça se démontre.* C'est ce qu'on appelle *un hyperboloïde de révolution.*

Qu'est-ce que ça veut dire *un hyperboloïde de révolution* ? C'est tout simplement ce qu'on obtient en faisant tourner, « *roter* », une hyperbole autour d'une ligne qu'on appelle sa *dérivée*. Une hyperbole donc, c'est ce qui est là, à savoir ces deux lignes  $[\gamma_1, \gamma_2]$  que vous voyez là en profil mais que maintenant j'isole sur un plan.

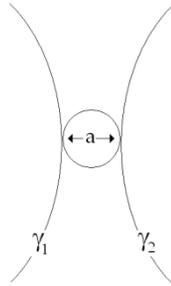
Qu'est-ce que c'est qu'une hyperbole ? C'est une ligne dont tous les points ont la propriété de ce que *leur distance à deux points*, qui s'appellent les foyers, *a une différence constante.* Il en résulte que la mesure de cette différence est exactement donnée par *la distance qui sépare les deux sommets de cette courbe* : le point où elles s'approchent au maximum sans parvenir à se toucher. Il est remarquable que, précisément à la surface de ce qui est obtenu par une telle révolution, on puisse tracer une série de lignes droites qui ont pour propriété de s'en aller à l'infini.

J'espère que vous faites un peu attention à ce que je fais car ça, c'est justement le point vif et tout à fait amusant : ce sont toujours deux lignes droites qui peuvent ainsi se dessiner, si je puis dire, faisant se déployer autour la surface définie, d'une façon qui, à partir de son origine du plan paraît en effet complexe et être ce qu'on appelle une conique, nous trouvons donc sur une hyperbole, sur une hyperbole de révolution, la même propriété de lignes droites qui peuvent indéfiniment se prolonger, que nous trouverions sur un cône qui est une autre forme de conique de révolution.

Qu'en résulte-t-il ? C'est que précisément chacun des points de ce qui est sur cette hyperbole, même quand elle est déployée dans l'espace par cette révolution, a cette propriété d'avoir par rapport à chacun des foyers une distance telle que *la différence des deux distances soit constante.*

Nous voilà donc en mesure d'illustrer quelque chose, qui est représenté par *une sphère* qui serait caractérisée exactement, par le fait d'avoir comme diamètre la mesure de cette différence, que ceci représente quelque chose qui, à l'intérieur de cette surface hyperbolique est juste ce qui vient passer à son point d'étranglement maximum.

Tel est, si vous voulez voir une autre représentation des rapports de  $S$  et de  $A$ , ce qui nous permettrait de symboliser d'une autre façon *l'objet(a)*.



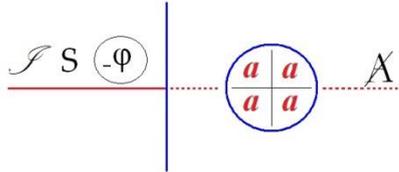
Mais ce qu'il y a d'important, ce n'est pas cette possibilité de trouver un support structural, c'est la fonction dans laquelle nous pouvons l'inclure. Ce sera l'objet de notre prochaine rencontre. Nul élément ne peut avoir la fonction d'*objet(a)* s'il n'est associable à d'autres objets dans ce qu'on appelle *une structure de groupe*.

Vous voyez bien déjà ce qui est possible, car nous avons d'autres éléments.

Encore que cette *structure de groupe* implique-t-elle qu'on puisse employer un quelconque de ces objets avec un signe négatif. Qu'est-ce que ceci veut dire ? Et où cela nous conduit-il ?

C'est ce qui nous permettra, ce que j'espère faire la prochaine fois, de finir cette année avec quelque chose qui achève la définition structurale impliquant la combinatoire de *l'objet(a)* et la valeur qu'il peut prendre, comme tel, dans ce qui est le fondement même de la dimension proprement freudienne du *désir* et du *sujet*, à savoir *la castration*.

Ce *schéma*, prenez-le à la valeur de ces espèces de bouchon de liège flottant sur une eau plus ou moins calme qui peuvent vous servir à repérer où vous avez laissé traîner un filet. Aussi bien, ni *ce schéma* de droite, ni *ces mots* bizarres - mais dont j'espère que déjà vous dit quelque chose la résonance - n'ont bien sur une valeur opératoire *stricte*.



I : *hiarien*, S : *gniaka*, R : *le trou*

Ce sont des repères, des flotteurs concernant ce que j'ai à vous dire aujourd'hui et où bien sûr j'essaierai de mettre les choses au point d'arrêt que comporte le fait que ceci est mon – *pour cette année* – dernier séminaire ouvert.

Pour conserver la note de gravité que certains ont eu le bon esprit de percevoir dans certaines des choses que je disais la dernière fois je vais repartir... partir d'un point analogue qui est, qui m'a été fourni par un entretien que j'ai eu cette semaine avec un de mes amis mathématicien.

« Dans la *mathématique*...

me disait cet excellent ami dont je n'ometts le nom que parce qu'après tout je ne sais pas *si je suis en droit de publier ces sortes d'ouverture du cœur*, elles ne sont pas communes chez les mathématiciens, ce sont des gens qui dans l'ensemble manquent un peu d'élan de ce côté-là, il n'en est pas de même chez ce personnage distingué qui me disait

...« Dans la *mathématique*...

en somme, et peut-être après tout cet aveu lui était-il arraché par une certaine façon que j'avais de le harceler, d'essayer de lui tirer du nez le maximum de ce que je peux pour ces sortes de vermicules que je viens ensuite faire se tortiller devant vous sous la forme de ma topologie

« Dans la *mathématique* - remarquait-il - *on ne dit pas de quoi on parle* - tout est dans ce « on ne dit » - *on le parle tout simplement, d'où un certain air* - disait-il textuellement - *de faire semblant.* »

Et *c'est ce qu'il appelait* - d'un ton comme ça, avec un grain qui n'est pas usuel dans ces sortes de dialogues - *c'est ce qu'il appelait* :

« *Ce je ne sais quel air d'hypocrisie qu'il y a dans le discours mathématique.* »

Je n'oserais moi-même, avancer une chose semblable, si je ne la recueillais de la bouche d'un mathématicien lui-même, qui - il faut dire que c'est quelqu'un qui - à cet endroit, ne manque pas d'*exigence*. C'est comme si celui qui énonçait, à un certain niveau de reprise, ce discours mathématique, se trouvait toujours en posture de cacher quelque chose.

Mais là, mon mathématicien ne se trouve pas sans biais, car qu'il soit sur une attente de cette confiance, qui tient aussi, peut-être - n'omettons rien d'aucune des faces de la situation - au filet qu'il tend vers moi, à savoir ce que lui aussi de son côté, désire extraire de ce bain dont je suis censé être le détenteur, il revient quand même sur ses pieds, sa position, et ajoute qu'après tout ce qu'il cache lui, mathématicien c'est strictement ce qu'il doit cacher.

L'astuce du discours rationnel c'est d'arriver à le laisser caché, ce qu'on ne dit pas concernant exactement la matière, le sujet de la mathématique. Ce - en tout cas - dont on parle, on le parle tout simplement.

Une petite parenthèse : il en résulte que les plus épais et seulement eux - seulement eux, sachez-le bien ! - croient que la mathématique, elle parle de choses qui n'existent pas.

Et si j'annonce que je fais un petit dessin, un petit crayonnage en marge, c'est un plaisir comme ça, que je vous donne en passant, mais ça n'est pas du tout l'axe de ce que je vais continuer à vous dire : seulement je vais vous faire remarquer par exemple, que si vous ouvrez le livre de MUSIL, là - dont on vient de faire un très joli film encore un peu raté : « *Les désarrois de l'élève Törless* <sup>189</sup> » - vous vous apercevrez que quand le lycéen est un peu fin, il peut y avoir les plus grands rapports entre :

- le jour où son maître d'école patauge lamentablement pour lui rendre compte de ce qu'il en est *des nombres imaginaires*,
- et le fait qu'il se rue comme par hasard vers ce moment là dans une configuration proprement perverse de ses rapports avec ses petits camarades.

Tout ceci n'est qu'une annotation marginale.

Je voudrais reprendre et dire à la fois *la différence et la parenté* de la position du *psychanalyste* par rapport à celle du *mathématicien*. En fin de compte, et nous le verrons d'une façon précise, à un certain niveau, lui non plus *ne dit pas de quoi il parle*. Seulement, c'est pour des raisons un peu différentes de celles du mathématicien. Vraiment, comme tout le monde le sait, s'il ne dit pas de quoi il parle, ce n'est pas simplement parce qu'il n'en sait rien, c'est parce qu'*il ne peut pas le savoir*. C'est proprement ce que veut dire qu'il y a de *l'inconscient*, de *l'inconscient* irréductible et de *l'Urverdrängung*.

Mais peut-on dire que, à la façon dont le fait le mathématicien, il le parle, tout simplement ? Il est bien évident qu'il n'est pas du tout dans la même position : d'une certaine façon *quelqu'un le parle ce dont il s'agit*, seulement *c'est celui à qui il donne la parole, à savoir le patient*. Il s'agit de savoir où il est, car *il n'est pas pour rien dans cette position* où il est, en tant qu'il fait que *le patient parle*. Car quand le patient parle, il parle à sa façon concernant *ce dont il y aurait à dire ce dont il parle, et qui ne peut pas être dit*.

La chose curieuse, c'est qu'il faut bien que les analystes aussi parlent, et qu'il en résulte - non pas qu'ils parlent comme fait le mathématicien tout simplement - ce dont on ne dit pas *qu'il parle* mais qu'il en parle à côté. Il y a un petit syndrome que les psychiatres ont trouvé depuis très longtemps, qui s'appelle le *syndrome de Ganser*, ce « *parler à côté* » qui caractérise le discours de la communauté analytique, peut-être cela va nous permettre d'éclairer d'un curieux jour latéral ou ambiant, je n'en sais rien, faudrait voir ça de près - ce qu'il en est du *syndrome de Ganser*, qui s'appelle précisément ça : « *la réponse à côté* ». Bref, le psychanalyste est amené à avoir cette sorte de discours qui retombe sur cette *nécessité fondamentale*, bien sûr, *du discours*, à savoir qu'il ait cours.

Et vraiment pour entrer plus loin dans ce sujet, c'est aux métaphores de l'usage de la monnaie, non pas même *métaphorique*, qu'il faudrait me dire<sup>190</sup>, à savoir de la différence entre :

- un certain discours qui a un *cours forcé* à l'intérieur de ce cercle,
- et d'autre part de la façon dont il a, en somme à se faire valoir sur le marché des changes des cercles externes.

C'est quelque chose que j'ai essayé d'aborder quand j'ai écrit un article - que je me suis trouvé relire pour des raisons non tout à fait contingentes, puisqu'il s'agit de le faire reparaitre avec tout un recueil - article sur *les variantes de la technique* <sup>191</sup>, auquel vous pourrez vous reporter.

La question est tout de même celle-ci, pratique pour vous analystes, elle se formule d'une façon très gentille, très naïve : Est-ce qu'il est vraiment nécessaire d'apprendre *la topologie* pour être *psychanalyste* ? Car en fin de compte - et ce n'est pas avec des *bébés* que ces dialogues s'échangent, c'est à cette sorte de question qu'une certaine impasse aboutit.

Quoique je suis amené à trancher parmi des notes beaucoup plus nuancées que j'avais jetées sur ce thème, mais il faut bien fendre la vague et j'ai d'autres choses importantes à vous dire aujourd'hui, pour la fendre et répondre à cette question. Quiconque la pose, est déjà en mesure que je lui donne *cette réponse* : *la topologie c'est pas quelque chose qu'il doit apprendre en plus*, en quelque sorte comme si la formation du psychanalyste consistait à savoir de quel pot de couleur on allait se peindre, il n'a pas à se poser *la question de savoir s'il doit ou non apprendre quelque chose concernant la topologie*, dans l'étiquette abrégée et je dirai *imprécise*, à laquelle je désigne le peu que j'en apporte ici, *c'est que la topologie c'est l'étoffe même dans laquelle il taille*, qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas.

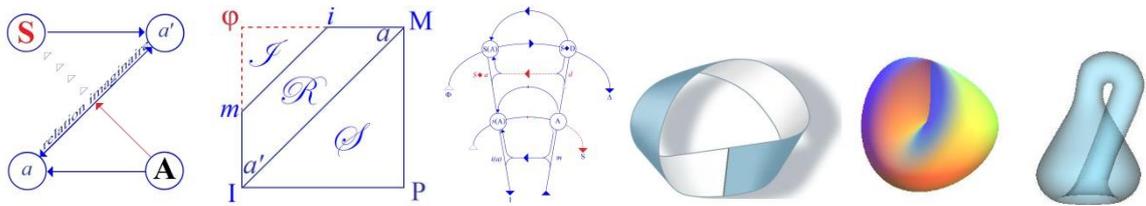
Peu importe qu'il ouvre ou non *un bouquin de topologie*, du moment qu'il fait de la *psychanalyse c'est l'étoffe dans laquelle il taille*, dans laquelle il taille le sujet de l'opération *psychanalytique* : « *patron, robe, modèle* », c'est ce qui peut être en cause, dans ce qu'il a à *découdre* et à *recoudre*. Si sa *topologie* est faite en se trompant, *c'est aux dépens de son patient*.

189 Robert Musil : *Les désarrois de l'élève Törless*, Seuil, Paris, Coll. Points, 1995. Film de Volker Schlöndorff, Mars 1966.

190 Cf. « *cours légal* », « *cours forcé* » d'une monnaie...

191 Cf. *Variantes de la cure type* in *Écrits* p.323.

Ce n'est pas d'hier bien sûr, que j'ai essayé de former cette construction, *ces réseaux, ces écriteaux indicateurs, ces réseaux orientés* qui s'appellent successivement *schéma L ou schéma R, graphe*, ou enfin cette année, depuis disons quelques années, l'usage des *surfaces de l'analyse situs*.



Après tout, ceux qui m'ont pu voir travailler à apporter ces choses savent que je les ai construites, certes *contre vents et marées*, mais *pas uniquement* par désir de déplaire [sic] à mon auditoire ancien et actuel, mais parce que je n'avais qu'à le suivre, ce plan à développer, dans le discours même que mes patients ou de chacun de ceux, tout au moins, que je peux « contrôler », qui viennent à m'apporter, pour faire ce qu'on appelle en psychanalyse « un contrôle », qui m'apportent toute crues, toute vives, ces formules mêmes qui sont à l'occasion les miennes : les malades les disent strictement, rigoureusement, exactement comme elles sont dites ici ! Cette *topologie*, si je n'en avais pas eu *quelque chose déjà*, comme un petit vent, *mais les malades me l'auraient fait réinventer* !

La question est donc claire, l'aide qu'on peut prendre de telle ou telle référence, à ce quelque chose dont le mathématicien ne dit pas ce que c'est, mais qu'il le parle, eh bien, il y a toutes les chances que ça nous déblaye un peu le chemin, que ça nous donne des instruments où, à l'occasion, reconnaître ce à quoi nous avons affaire, ce que j'ai posé depuis le début du moment où je me suis mêlé de parler de la psychanalyse, à savoir *la fonction du langage et le champ de la parole* <sup>192</sup>. Et pour ceux qui conservent toujours dans la tête cette espèce d'objection : « *Oui, mais ce n'est pas tout !* », je répéterai une fois de plus, depuis le temps que je sue à le répéter, qu'en effet ce n'est pas tout, mais que tout ce qui vient à notre horizon *dans la psychanalyse*, vient par là.

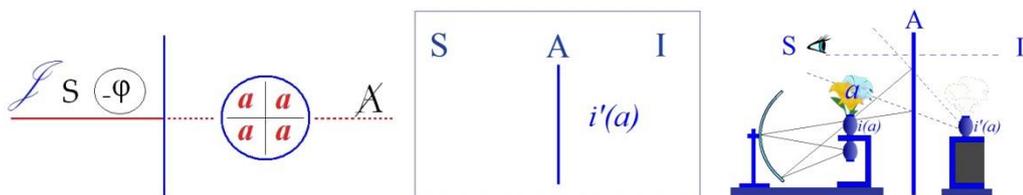
Autrement dit, que *pour ce qu'il en est de rester cachée...*

beaucoup plus loin que *cachée* : *sans limite, inconnue, à peine approchée* en quelques points d'accès j'ai dit, ce que nous aussi nous ne disons que très rarement, au point même *qu'il vaut mieux ne pas le dire*

...j'ai nommé *la jouissance* - nous n'aurions aucune espèce d'idée de cette dimension, de cette profondeur... dont on ne peut pas dire qu'elle s'offre à nous puisqu'elle est *interdite*,

mais qu'à tout le moins nous pouvons nommer : *la jouissance*  
 ...nous n'en aurions aucune espèce d'idée, si ce n'était *la fondation du sujet dans le langage*, qui par voie de répercussion, en tant qu'il fonde en nous cet ordre, cette barrière, cette défense qui s'appelle le désir, qui par répercussion dis-je, ne nous forçait à interroger : contre quoi nous défendons-nous ? Qu'en est-il de cette *jouissance* ?

Question, bien sûr, que ne se pose aucun être qui ne soit l'être parlant ! Qu'est-ce que profile pour vous, le déroulement de cette ligne à droite ? Mais, si vous avez quelque chose qui vous reste du schéma : **S, I, i'(a), A...**



...vous pouvez voir la disposition fondamentale qui va du **S** au champ du grand Autre qui vous désigne ce que je vais vous rappeler tout à l'heure, à savoir :

- que c'est de ce champ [A] qu'est retiré par le sujet - comme appartenance - *l'objet(a)*,
- que quelque chose est en jeu, plus en deçà [- φ], concernant une autre fonction de l'Autre puisque cet autre, là [J] en arrière du sujet, *à lui tout à fait caché et aperçu seulement comme en mirage là où il le projette au champ de l'Autre ...*  
 [J] *la jouissance* est à placer.

Ceci pour l'orientation générale de ce que j'ai à vous dire, aujourd'hui.

<sup>192</sup> Cf. *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, in *Écrits* p.237.

En effet, la valeur foncière de *l'objet de la jouissance* est de nous montrer par quel engrenage... car nous n'avons rien d'autre jusqu'à présent : je mets au défi quelque philosophie que ce soit de nous rendre compte à présent du rapport qu'il y a entre le surgissement du signifiant et ce rapport de *l'être à la jouissance*. Il y en a forcément un. Quel est-il ? Effectivement, c'est dans le filet de la topologie subjective que se ramasse quelque chose de ce champ de *la Jouissance*.

C'est très précisément - la chose en est en suspens en ce point où FREUD nous l'a dit, c'est là le sens de ce qu'il dit - dans ce *filet subjectif*, dans ce qui fait que le sujet n'est pas immanent mais *latent, évanouissant au réseau du langage*. Là-dedans est prise la *jouissance* en tant qu'elle est jouissance sexuelle. C'est là l'originalité et l'abrupt, l'accent, de ce que nous dit FREUD.

Mais pourquoi en est-il ainsi ? *Aucune philosophie*, dis-je, actuellement *ne nous en rend compte*. Et ces *misérables avortons de philosophie* que nous traînons derrière nous *comme des habits qui se morcellent* ne sont rien d'autre - depuis le début du siècle dernier - qu'*une façon de batifoler*, plutôt que de s'attaquer à cette question qui est la seule, sur *la vérité* et ce qui s'appelle - et que FREUD a nommée - *l'instinct de mort*, le masochisme primordial de la jouissance, à savoir : des métaphores, des reflets éclairés que projette sur cette question notre expérience.

Toute la parole philosophique foire et se dérobe. Nous ne savons donc pas ce qu'il en est de cette prise au filet, dans ce champ redoutable et pourtant déjà *annoncé* dans tout le fantasme de *la tragédie*, nous ne savons pas pourquoi, quelque chose vient à notre expérience, d'une façon contingente peut-être, avec FREUD qui nous dit : ce qui se prend au champ de la parole et du langage, c'est ce qui de *la Jouissance* a un rapport avec cet autre mystère, laissé intact, je vous le ferai remarquer, dans tout le développement de la doctrine analytique, et qui s'appelle la sexualité.

Alors, ce que j'appelle « *le doigt dans l'engrenage* », c'est qu'il s'agit de bien d'autre chose que de rendre raison, nous n'en sommes pas à maîtriser le *pourquoi* de cette aventure. C'est déjà beaucoup que nous sachions *comment* on y entre, comment pris par le petit doigt, c'est peut-être là, à faire quelques réflexions, celles qui s'imposent concernant la topologie de cette mécanique, qu'il nous pourra venir quelque lumière sur ces raisons et ces limites.

D'autant plus, comme il doit bien y avoir quelque temps que toute la mécanique fonctionne, à apercevoir les choses par ce bout, nous en pourrions peut-être savoir beaucoup, à voir de quelle façon, antérieurement on s'est obligé à ne pas voir. Alors comment on y entre, c'est évidemment tout le sens de *l'objet(a)*.

Dans ce rapport à ce que nous avons inscrit comme nécessaire du lieu de l'Autre, dans ce rapport qui s'établit par *la demande* et qui nous y pousse à partir du besoin, quelque chose entre en jeu de très simple : c'est ce que *de ce champ de l'Autre, nous trouvons à récupérer notre propre corps en tant que ça y est déjà*.

Que le sein ne soit qu'une appartenance de ce corps égaré *au champ de l'Autre* tient à ce que nous appellerons provisoirement, de notre point de vue, une contingence biologique qui s'appelle simplement *être mammifère*. Nous sommes... mammifères mes petits amis, nous n'y pouvons rien !

Et ça a beaucoup d'autres conséquences. C'est en général accompagné de ce fait : d'avoir cet appareil bizarre qui s'appelle un pénis et qui fait que la copulation est soutenue par une certaine jouissance : ça ne casse pas les manivelles, comme on dit, hein !... enfin c'en est une, une de celles qu'on a à la portée de la main. Je vous fais marrer... Mais c'est le centre de l'enseignement analytique ! On a commencé par partir de là : « *Pas toutouche, ou en va te la couper.* »

Ça été *une des premières vérités* : on faisait - comme ça, n'est ce pas - dans la vague, cette découverte formidable qui s'appelait l'œdipe. Il faut tout de même bien voir que c'est à ce niveau de vérité triviale que cet autre petit bateau en rapport avec le pénis est accroché dans l'énorme affaire de l'œdipe. Ça devrait, tout de même, nous porter à la réflexion.

Est-ce que tout est là ? En d'autres termes, nous voilà mis sur le cas de ce qu'il faut penser de la castration. Ça a bien rapport avec les deux termes que je viens de mettre en avant : le cycle court de la jouissance manuelle chez le mammifère. Ah... je n'ai pas perdu mon temps cette année à vous expliquer ce que ça peut être chez les punaises<sup>193</sup>. *Ça doit être insondable !* Auprès de cela la vôtre peut toujours... aller se rhabiller ! C'est très important, cette remarque.

*La seconde*, en effet c'est comme beaucoup de choses, beaucoup de choses pour l'homme, c'est à la portée de la main, pour la raison qu'il n'y a pas beaucoup d'êtres, en dehors de lui, qui ont une main. Les primates en font couramment toute la journée l'usage que j'ai évoqué tout à l'heure et ont, par conséquent, concernant la jouissance des problèmes beaucoup plus simples.

---

193 Cf. séminaire 1962-63 : *L'angoisse*, 06-03.

Mais on remarquera que, par exemple, simplement chez le chien - qui a sur le primate, l'avantage d'entrer dans le champ de la parole humaine - tout ce qui se rapporte à ce *frotti-frotta* prend un degré de plus de complication. On ne peut qu'admirer qu'une chose : c'est à quel point, les chiens sont *bien élevés*. C'est de là qu'il faut partir. Vous voyez que très vite, nous nous trouvons engagés dans une espèce de collusion - qui est bien ce sur quoi se sont précipitées les personnes à chemin court - de collusion entre *l'objet(a)* de la demande et quelque chose qui concerne ce qu'on refuse de voir : *l'objet de la Jouissance*. C'est justement que, à en rester là, *on n'ira pas loin*. On n'ira pas loin parce que, à rester à ce niveau de la demande, à ce qui [-] quelle appartenance du corps.

Je n'ai pas parlé de l'autre, à savoir de la plus triviale, celle dont on dit qu'il nous est demandé par l'Autre et moyennant quoi nous lui donnons ce que nous avons à donner avec notre corps, à le mettre au lieu de l'Autre considéré comme dépotoir, comme champ d'épandage, à savoir ce que nous appelons pudiquement *les fèces, le scybale - σκύβαλον [scubalon]*, *ce qu'on rejette* c'est un mot très élégant - et à la vérité disons qu'ils ont en général la fonction du *déchet corporel*.

À limiter - comme il tend à se faire, dans un certain horizon analytique - *toute la dialectique des rapports du sujet à l'Autre, à la demande, on aboutit à cette sphère* limitée à la frustration, à la *prévalence de l'Autre maternel*, tout juste porté aux degrés de complication qu'on appelle « *le parent composé* ». Et on obtient en effet quelque chose d'assez fermé qui n'a vraiment qu'un seul inconvénient c'est qu'on se demande après ça pourquoi il y a eu l'invention de l'œdipe, alors que justement cette invention était originelle, qu'elle est sortie bille en tête toute armée du cerveau de FREUD.

C'est bien certain que c'est à ceci que se réfère cette dimension du désir pour autant que FREUD l'a mise, lui aussi, d'abord, et que c'est seulement autour d'elle que s'est édifié, que s'est découvert *le mécanisme de la demande, et qu'il n'est aucune demande*, non seulement qui n'évoque mais qui littéralement ne s'évoque *que de la formation à son horizon de l'appel du désir*.

Disons que l'Autre, au lieu d'être ce champ inerte...

où l'on récupère quelque chose, à savoir ce sein qui est l'objet idéal, toujours manquant, qu'essaye dans toutes sortes d'appareillage de reproduire la machinerie humaine, en fin de compte que ce soit celui qui fait de la nage sous-marine ou qui s'envole dans les « *cosmos* », comme on dit maintenant, c'est toujours d'un petit appareil nourricier avec lui et formant circuit fermé, qu'il s'aborne, aucun besoin pour ça d'imaginer sa nostalgie de l'utérus maternel dans lequel, précisément, son appareillage était, à cet endroit, singulièrement déficient - je veux dire dans le registre que je viens d'évoquer - et d'une symbiose bien boîteuse  
...*le champ de l'Autre* c'est cela qu'il s'agit d'intéresser dans le désir : le désir vient intéresser l'Autre.

Et c'est là, l'essence différente des *deux autres objets(a)*. C'est pour cela, que cette année j'ai fait pointer et même isoler *le paradigme du premier de ces objets, à savoir le regard*, comme représentant le moment avancé de mon exposé. Je ne me suis pas attardé aux autres dont nous avons suffisamment le maniement, encore qu'il y a à revenir là-dessus, mais j'ai parlé du *regard*.

Le *regard* a ce privilège d'être ce qui va à l'Autre, comme tel. C'est bien sûr, il y a là toute une phénoménologie à laquelle on peut s'attarder, voire même on peut s'en régaler, mais puisque c'est une fente, à quel moment fonctionne-t-il ? Quand il est ouvert ou fermé ? Il y a un rêve, dans la *Traumdeutung* là-dessus, qui s'appelle « *fermer les yeux* ». Consultez-le un petit peu, tout est déjà là, il y a une foule de questions qui se posent.

Mais de cette fonction du *regard*, j'ai écarté *tout pittoresque*, je n'ai pas demandé pourquoi c'est à partir du moment où il est aveugle que TIRÉSIAS devient voyant, batifolages qui font la joie ordinaire de notre singulier milieu, j'ai donné la structure, et comment avec le *regard*, il entre en jeu - toujours complète - une topologie que j'ai décrite sur laquelle on ne peut revenir, qui est celle qui justifie l'existence de l'écran.

Dans ce champ de l'Autre le regard est ce qui introduit l'écran et la nécessité - qu'un de mes élèves : MELMAN, m'a fait récemment la remarque, qu'il est inscrit dans l'article de FREUD *Über Deckerinnerungen* sur *les souvenirs écrans* - la nécessité que *le sujet s'inscrive* dans le tableau. Il n'y est pas dit, bien sûr, cette topologie si essentielle, si fondamentale à tout le développement freudien, qu'elle est aussi importante que celle de l'œdipe, cette topologie qui est la véritable assise et ce qui donne sa consistance à cette fonction qu'on appelle - pourquoi ? - la scène primitive.

Qu'est-ce que c'est, si ce n'est la nécessité de ces cadres, de ces portants, que j'ai essayé cette année d'installer devant vous, pour vous y faire remarquer la condition structurale qui n'est peut-être - c'est cela qui est à confirmer - que *l'envers*, que *la doublure*, que *le deuxième tour* grâce à quoi...

déjà *complet* dans FREUD, mais jusqu'ici *complété* par personne, *complété* parce que pas suivi dans l'ordre ...de son double tour instaure, à coté de la loi du désir en tant qu'il est le désir conditionné par l'œdipe, cette loi de ce qui lie, par quoi le sujet est accroché au lieu de l'Autre, rend nécessaire ce certain ordre construit autour de *l'objet du regard*.

Ce qui fait que quand cet objet de l'Autre, vient se dresser sur quelque chose que nous appelons comme vous voudrez : le tableau, la scène ou l'écran, ceci est l'accrochage...

juste m'emparant d'un terme dont je pense vous savez l'origine d'André BRETON<sup>194</sup>  
...que j'appellerai à l'Autre, en tant que caractérisé par ce « *peu de réalité* » qui est toute la substance *du fantasme*, mais qui est aussi, peut-être, toute la réalité à laquelle nous pouvons accéder.

Ceci mérite que nous ayons laissé - et non sans desseins : pour des nécessités d'exposé - à plus tard cet *autre objet*, étrange en somme de se croiser avec *l'objet du regard*, j'ai dit : *la voix*. Mais en tant que - lui - à venir manifestement de l'Autre, c'est néanmoins à l'intérieur que nous l'entendons. Ici *la voix*, bien sûr, ce n'est pas seulement ce bruit qui se module dans le champ auditif, mais *ce qui choit* dans cette rétroaction d'un signifiant sur l'autre, qui est ce que nous avons défini comme condition fondamentale de l'apparition du sujet. Autrement dit, dans toute la mesure où vous entendez de tout ce que je dis, peu de choses, c'est que vous êtes occupés par vos voix, comme tout le monde.

Et maintenant, il s'agit de savoir ce que veut dire, dans tout ceci, *la fonction de la castration*. La castration me semble liée à la fonction du désir en tant que dans ce champ de l'Autre elle est littéralement projetée à un point limite, suffisamment indiqué dans le mythe par *le meurtre et la mort du père* et d'où découle la dimension de *la loi*. On oublie trop que dans le mythe ce n'est pas seulement la mère que le père accapare, mais *toutes les femmes* et qu'après l'énoncé de *la loi de l'inceste* il ne s'agit de rien d'autre que de signifier que *toutes les femmes* sont interdites tout autant que la mère.

Autrement l'histoire du *complexe d'Œdipe* a besoin de tellement de rallonge, à savoir :

- que c'est par transfert que *les autres femmes* etc.,
- c'est un accident... *Comme si c'était un accident* !

...bref que *le mythe d'Œdipe* n'aurait, autrement aucun sens. En d'autres termes, la castration se présente, à la prendre par ce biais, comme quelque chose qui nous suggère de nous demander l'objet par quoi le sujet est intéressé dans cette dialectique de l'Autre, en tant cette fois qu'elle ne répond *ni à la demande, ni au désir, mais à la jouissance*.

Puisque nous partons d'une question posée par FREUD, de la jouissance des femmes, premier temps, répétons que la jouissance, ici donc, s'ouvre pour la première fois comme question en tant que le sujet en est *barré*, ce que nous avons appelé autrefois dans notre discours sur *L'angoisse* [1962-63] : « *embarrassé* » !

Bien sûr tout cela est resté un tout petit peu dans les airs, *c'est certainement de beaucoup le meilleur séminaire que j'ai fait*. Ceux qui ont eu le souci de s'en repaître dans les vacances qui ont suivi, peuvent en témoigner. Mais en ce moment-là j'avais tout un premier rang de « *sous-off.* » qui prenaient ardemment ce que j'écrivais, mais ils pensaient tellement à autre chose, qu'on conçoit qu'il ne leur en soit rien resté.

*Embarrassé* il est, *le sujet*, devant cette jouissance. Et cette barrière qui l'embarrasse c'est très précisément le désir lui-même. C'est pour cela qu'il projette dans l'Autre, dans cet Autre dont FREUD nous repère *le mannequin* sous la forme de ce *père tué*, où il est facile de reconnaître « *le Maître* » de Hegel en tant qu'il se substitue au Maître absolu. Le père est à la place de la mort et il est supposé avoir été capable de soutenir toute la jouissance.

C'est vrai dans FREUD à part ceci : qu'aussi dans FREUD, nous pouvons nous apercevoir *que c'est un mirage* :

- ça n'est pas parce que c'est le désir du père qui, mythiquement, se pose à l'origine de la loi grâce à quoi ce que nous désirons a pour meilleure définition ce que nous ne voulons pas,
- ce n'est pas parce que les choses sont ainsi, que la jouissance est là, derrière le support du mythe de l'Œdipe, puis ce que j'ai appelé son mannequin,

...il apparaît au contraire tellement bien que ce n'est là qu'un mirage, que c'est là aussi que nous n'avons aucune peine à pointer l'erreur hégélienne, je parle de celle qui, dans la *Phénoménologie de l'esprit*<sup>195</sup>, attribue au « *maître* »...

à celui de « *la lutte à mort de pur prestige* », vous connaissez la rengaine j'espère  
...attribue au « *maître* » de garder par-devers lui le privilège de la jouissance, ceci sous le prétexte que l'esclave, pour conserver sa vie, y a renoncé à cette jouissance.

Je pense déjà avoir une fois, il y a quelques séminaires, pointé « *un petit peu* » la question de ce côté-là.

Car où prendre *les lois* de cette singulière dialectique, qu'il suffirait *de renoncer à la jouissance* pour la perdre !

Mais vous ne connaissez pas les lois de *la jouissance* ! C'est probablement le contraire !

C'est même sûrement le contraire : c'est du côté de l'esclave que reste la jouissance, et justement parce qu'il y a renoncé.

194 André Breton : *Introduction au discours sur le peu de réalité* (1924), in *Œuvres complètes*, volume II, Paris, Gallimard, Pléiade, 1992, p.265-80.

195 G.W.F. Hegel : *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier Montaigne, 1998.

*C'est parce que le maître dresse son désir qu'il vient, sur les marges de la jouissance, buter. Son désir n'est même fait que pour cela, pour renoncer à la jouissance, et c'est pour cela qu'il a engagé la lutte à mort de pur prestige.* De sorte que l'histoire hegelienne est *une bonne plaisanterie* qui se justifie assez de ce qu'elle est totalement incapable d'expliquer quel peut bien être le ciment de la société des maîtres. Alors que FREUD la donne comme cela, la solution : elle est tout simplement homosexuelle.

C'est le désir - ça c'est vrai - de ne pas subir la castration, moyennant quoi les homosexuels - ou plus exactement les maîtres - sont homosexuels et c'est ce que FREUD dit : *le départ de la société c'est le lien homosexuel*, précisément dans son rapport à *l'interdiction de la Jouissance, la Jouissance de l'Autre en tant qu'elle est ce dont il s'agit dans la Jouissance sexuelle à savoir de l'Autre féminin.* Voilà ce qui, dans le discours de FREUD, est la partie masquée. Il est extraordinaire que toute masquée qu'elle soit, cette vérité s'étale, à tout bout de champ - c'est le cas de le dire - dans son discours.

Pour ce qui, en tout cas, vient de notre expérience, à savoir que tout le problème de *l'union sexuelle entre l'homme et la femme*, sur laquelle nous avons déversé toutes les conneries de notre stade prétendu *génital*, de notre fabuleuse *oblativité*, ce problème qui est vraiment celui sur lequel l'analyse a joué le rôle de l'obscurantisme le plus furieux, ce problème repose tout entier sur ceci : c'est la difficulté, l'extrême obstacle à ce que *dans l'union intersexuelle, l'union de l'homme et de la femme, le désir s'accorde.*

Autrement dit que la jouissance féminine... Ce qu'on sait depuis toujours, depuis OVIDE : lisez le mythe de TIRÉSIAS, il y a là vingt vers d'OVIDE que j'ai mis dans mon premier *Rapport*, celui de Rome, parce que c'est un point essentiel, et que j'ai essayé de faire repasser depuis, quand on a parlé de *La sexualité féminine* à Amsterdam. Ça a été du beau ! Comment oublier la profonde disparité qu'il y a, entre *la jouissance féminine* et *la jouissance masculine* !

C'est bien pour cela que dans FREUD on parle de tout, d'activité, de passivité, de toutes les polarités que vous voudrez mais jamais de masculin-féminin, parce que ce n'est pas une polarité, et que d'ailleurs, comme ce n'est pas une polarité, c'est tout à fait inutile d'essayer de parler de cette différence. Il y a un seul truchement de cette différence : c'est que dans la jouissance féminine peut entrer comme objet le désir de l'homme comme tel. Moyennant quoi *la question du fantasme se pose pour la femme.* Mais comme elle en sait probablement un petit bout de plus que nous, concernant le fait que *le fantasme et le désir sont précisément des barrières à la jouissance*, ceci ne simplifie pas sa situation. Il est fâcheux que des vérités aussi premières, dans le champ psychanalytique, puissent prendre un air de scandale.

Mais il faut qu'elles soient avancées parce que c'est proprement là ce qui justifie le temps précis où nous en sommes de notre exposé, c'est-à-dire...

contrairement au fait qui fait que c'est telle ou telle appartenance du corps, objet chu  
du corps dans un certain champ, qui organise la demande et le désir  
...quant à ce dont il s'agit *du rapport du désir à la jouissance*, en tant qu'il intéresse le sujet du sexe opposé, le truchement n'est plus d'un objet, ni même d'un objet interdit...  
de l'interdiction pédantesque, si je puis dire, qui est tout un registre de la castration freudienne, ça va de l'interdit porté sur la main du petit garçon ou de la petite fille jusqu'à la formation que vous recevez à l'université, il s'agit toujours de nous empêcher de voir clair  
...mais l'autre fonction de la castration qu'on confond avec la première est beaucoup plus profonde, c'est ce par quoi, si un accord est possible...  
un accord, entendez-le à la façon dont je peux essayer de faire un échantillon de couleur,  
ce qui reproduira à côté de celle-ci quelque chose qui soit de la même teinte  
...c'est grâce au fait que cet objet qui est le pénis...  
mais que nous sommes forcés de porter à cette fonction d'être épinglé *phallus*  
...est traité d'une façon telle que celle qui est la même que quand on se livre à cet *exercice de l'accord.*

Ce sont des choses, sur lesquelles, par discipline, je ne me suis pas étendu cette année, mais c'est d'un autre registre que du visuel et du regard. *Avec n'importe quel trio de couleur* on peut faire un petit mélange qui reproduit *n'importe quel* autre - je dis *n'importe quel* et *n'importe quel* ! - sauf à ce qu'on se permette quand ça ne marche pas, ce qui se produit sur une assez grande marge, de se servir... de se servir *d'une des couleurs du trio* pour le soustraire sur l'échantillon de l'autre côté.

En d'autres termes, il y a certaines qualités de certains objets qu'il faut que nous fassions passer au signe négatif. En d'autres termes, il faut que dans le rapport homme-femme, l'objet contingent, l'objet caduc de la jouissance mammifère, soit capable d'être négativé, il faut que l'homme s'aperçoive que la jouissance masturbatoire n'est pas tout, et inversement que la femme s'ouvre à la dimension que cette *jouissance* lui manque. Je ne dis pas là des choses bien *sonrières*, mais c'est là le véritable fondement de la relation castrative, si nous voulons lui donner un sens quelconque quant à la façon dont elle fonctionne réellement. Dite, comme je viens de vous la dire, ça finit par être tourné à la lapalissade.

C'est dans ce cas là que vous ne voyez pas où est le problème, à savoir quelle est la nature de ce signe négatif qu'il s'agit de porter sur cet objet, *le phallus*. Ce ne sont pas, bien entendu, là des choses que j'essaierai même d'aborder, dans les dernières minutes de mon séminaire de cette année, mais c'est, précisément, pour répondre à de telles questions que celui de l'année prochaine, si Dieu lui prête faveur, s'appellera la *Logique du fantasme*.

Néanmoins je voudrais dès maintenant vous faire remarquer comme introduction à cette logique que la question de ce qu'il en est du négatif comme on dit ou de la négativité mériterait enfin que nous y prenions une orientation qui ne soit pas simplement parcellaire. Et pour non pas la déchiffrer mais la défricher, je commencerai, comme j'ai fait depuis toujours, avec des instruments : la charrue de bois ouvrant un sillon sommaire bien entendu, et c'est celui que je me suis amusé - ceci, depuis longtemps, je ne sais même pas si je l'ai laissé sortir jamais devant votre auditoire - à pointer de ces trois registres qui sont : **I** : *biarien*, **S** : *gniaka*, **R** : *le trou*

Le premier, l'*Imaginaire* - et que j'écris comme ça, d'une petite orthographe « chinoise » : *biarien* - ce que nous disons tous - quand quoi ? - quand dans un champ nous trouvons le vide. Et si vous croyez que c'est facile à expliquer ça : cette notion de champ et de vide ! Bien sûr, le registre gestaltiste s'offre tout de suite, seulement la rapidité avec laquelle il se contamine vers une version symbolique - dans la notion de classe, par exemple, qui prend, justement, de sa présence toute sa densité - doit nous rendre extrêmement prudent quant au maniement. Quoiqu'il en soit, l'écrire de cette orthographe baroque, qui est celle dont je ne fais rien qu'une occasion de le mémoriser comme *instrument transitoire*, j'ai appelé cela le « *biarien* » écrit comme vous le voyez là.

Il y a une chose qui est, en tout cas, bien tranchée et qui n'a rien à faire avec le *biarien*, c'est celle que j'exprime dans la deuxième ligne et sous cette forme, dont après tout je n'ai pas de raison de vous refuser l'anecdote, cette forme empruntée au langage d'un petit garçon qui était très intelligent, puisque c'était mon frère. Il « *gniakavait* » me dit-il, conjuguant ainsi bizarrement un verbe dont le radical serait « *gniaka* ». Eh bon, un registre du *gniaka* est absolument *essentiel* !

Ceci par quoi, un état présent est supposé dériver de *quelque chose* qui fait, qu'il est amputé de quelque chose. Ceci est la forme la plus radicale par quoi s'introduit toute une catégorie où nous aurons, justement, à nous orienter quant aux instaurations proprement *symboliques* de la négation. Car « *gniaka* » ça va très loin :

- ça peut être un manque,
- ça peut être aussi un point de départ : « *gniaka* » prendre un point de départ, on appelle cela le **O**, élément neutre.

Rien qu'à ce « *gniaka* » là vous avez ce qu'on appelle *un groupe abélien*. Ceci pour vous indiquer dans quelle voie nous serons amenés à ordonner nos réflexions, l'année prochaine. Mais assurément ce « *gniaka* » n'est pas sans nous indiquer de revenir sur ce que nous avons dit l'année dernière<sup>196</sup> quant à la fonction du **O** comme suturant l'instance du sujet et d'articuler le rapport du sujet au désir et aussi à la castration. « *Gniaka* » mettre le signe négatif sur le pénis et la fonction phallique s'instaure avec tout l'usage absolument aveugle que nous savons en faire.

Et puis il y a *quelque chose* pour quoi il n'y a *pas de mot*, ni d'épinglage, au moins dans mon registre, et ceci pour une bonne raison, c'est que si je le dénommais, ou que si je le supposais, il aurait quelque rapport avec cette fonction *imaginaire* ou celle de la *symbolisation*.

Ce troisième terme, celui que depuis déjà trois ans que je suis ici, je vous apprend à connaître, par quelque voie, que je ne saurais dire être celle de la palpation, c'est bien plus : j'essaye, je sollicite, j'appelle de vous que vous vous identifiez à ce qu'on peut y appeler, d'un langage mathématique, le facteur *tor* (*t.o.r.*), ce qui veut dire : ce qu'il y a dans le *réel*, dans ce *réel* auquel nous avons affaire et qui est justement ce qu'il y a au-delà, au dehors de cette nécessité qui nous contraint de ne conjoindre à la *Jouissance* que ce peu de réalité du fantasme, ce *réel* témoigne d'une certaine torsion.

Cette *torsion* n'est pas l'*ἀνάγκη* [*ananké*] dont parle FREUD, car *ἀνάγκη* [*ananké*] et *λόγος* [*logos*], ils sont tous les deux de l'ordre du *symbolique*. La seule nécessité contraignante est celle qu'impose le *λόγος* [*logos*].

Et le *réel* n'entre au-delà, comme il est manifeste dans l'expérience, que pour - entre ces solutions nécessaires, car il y en a toujours plusieurs - désigner celle qui est *impossible*. Telle est la fonction du *réel* et sa torsion. Cette torsion c'est celle même que nous essayons de saisir au niveau de ce qui est notre champ, que j'ai, tout au moins cette année, essayé de vous apporter le matériel qui vous permette, pour la suite de ce que nous aurons à dire, de repérer comment se coupe, dans une étoffe qui est commune, le rapport du sujet à l'Autre, cet avènement du sujet dans le signifiant grâce à quoi se soutient ce fantasme dans son rapport au *réel*, grâce à quoi l'opacité nous apparaît d'une jouissance indéfinie.

196 Séminaire1965-66 : « *Problèmes cruciaux...* » 09-06.

SAFOUAN

LACAN

Nous avons entendu...

je dis cela pour ceux qui sont à la fois partie prenante de ce séminaire fermé et qui assistent aux débats intitulés *Communications...* dans l'École Freudienne, il y a ici, par exemple, certainement, une part importante de l'assemblée qui réalise... cette réunion de caractère...

...évidemment nous avons entendu une *communication très, très bien*<sup>197</sup> - d'ailleurs je l'ai marqué - mais enfin elle est *très, très bien*, à placer, si vous me permettez cette chose qui est à *prendre avec le grain de sel*, dans ce qui constitue pour moi la problématique de ce qu'on appelle *communication* - vous avez vu tout à l'heure, je n'ai pas achevé - *communication scientifique dans la psychanalyse*.

Ça ne doit pas lui être absolument *particulier à la psychanalyse*. Il doit y avoir bien d'autres configurations dans lesquelles le même effet se produit. Enfin, pour la psychanalyse appelons ça... que ça tourne toujours un peu au *complot contre le malade !* Et c'est ça qui fausse la chose, enfin, qui fait que... qu'on arrive à dire des choses qui dépassent, un peu, enfin si je puis dire, la stricte pensée scientifique qui pourrait être celle où on se tiendrait, s'il s'agissait de véritables réunions scientifiques.

Comme nous sommes en fin d'année, on peut me permettre un peu d'ouvrir mon cœur sur les raisons que j'ai d'être réticent à ce style en tant qu'il est le *moteur courant du travail analytique*, et qui s'appellent les *réunions* où il y a des *communications* qu'on appelle *scientifiques*, et qui ne le sont pas tellement que ça.

Moyennant quoi, sur le plan d'une notation clinique de quelque chose de centré autour du couple pervers, CLAVREUL, dont je déplore l'absence ici car je lui aurais renouvelé mon compliment, nous a fait quelque chose d'excellent. Voilà !

Il n'y manque que ceci, qui a été dit finalement dans la discussion mais que personne n'a entendu parce qu'on ne l'a pas dit clairement, c'est qu'en somme pour parler tout à fait *scientifiquement* de la perversion, il faudrait partir de ceci, qui est tout simplement la base dans FREUD : *on a dit, on a amené timidement ces « Trois essais sur la sexualité »*, ben c'est que *la perversion*, elle est normale : il faut repartir de là une bonne fois !

Alors le problème, le problème de construction clinique, ce serait de savoir pourquoi il y a des pervers anormaux. Pourquoi il y a des pervers anormaux ? Ça nous permettrait d'entrer dans toute une configuration pour une part historique parce que les choses historiques, elles ne sont pas historiques uniquement parce qu'il est arrivé un accident, elles sont historiques parce qu'il fallait bien qu'une certaine forme, une certaine configuration, vienne au jour.

Il est bien clair que c'est le même problème que celui que notre ami Michel FOUCAULT...

qui n'est pas là, lui non plus : il ne s'est pas cru invité au séminaire fermé, c'est bien malheureux... notre ami Michel FOUCAULT, en somme aborde avec des excellents bouquins comme ceux auxquels nous nous sommes reportés : *L'histoire de la folie*, ou *La naissance de la clinique*. Vous comprendrez pourquoi : premièrement il y a des *pervers normaux*, deuxièmement il y a des *pervers considérés comme anormaux*.

C'est bien le moindre que si, à partir du moment où il y a des pervers anormaux, il y a aussi des gens pour les considérer comme tels, à moins que les choses soient dans l'ordre inverse, mais il ne faut rien forcer dans ce genre là.

Quoi qu'il en soit, je regrette l'absence de CLAVREUL parce que je lui aurais recommandé, à lui, *une lecture* pour cette prochaine conférence qu'il nous fera, certainement encore plus excellente, en partant, comme je le lui ai conseillé, de ce que j'ai pointé, à savoir que sa référence la meilleure, dans tout ce qu'il nous a dit...

n'oublions pas que sa conférence était intitulée *Le couple pervers*. Comme s'il y en avait de purs et simples couples pervers. Justement, c'est tout le drame. Enfin, laissons

...la remarque qui est celle épinglée de Jean GENET, qu'il y a toujours dans l'exercice de l'acte pervers un endroit où le pervers tient beaucoup à ce que soit placée la marque du faux.

---

197 Cf. Jean Clavreul : « *Le couple pervers* », in *Le désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1981.

Je lui ai conseillé de repartir de là. Je lui conseillerai aujourd'hui *une lecture, une lecture* qui est *une lecture* pour tous d'ailleurs, que je vous conseille à tous et qui vous permettra de donner une illustration très simple, et très convaincante à ce que je suis en train de vous dire : qu'il faut partir du fait que la perversion c'est normal. Autrement dit, que dans certaines conditions ça peut ne pas faire tâche du tout. Moyennant quoi, ce livre...

que j'ai pris soin de passer chez le libraire pour que vous voyez qu'il existe, et je ne me souvenais plus qu'il avait été imprimé au Mercure de France, tout récemment d'ailleurs, grâce à quoi vous pouvez le voir - qui s'appelle

« *Mémoires de l'Abbé de Choisy habillé en femme* <sup>198</sup> » - lisez-le

...moyennant quoi vous verrez d'où est le sain départ concernant le registre de la perversion.

Vous verrez quelqu'un de, non seulement tout à fait à l'aise dans sa perversion - *et ceci de bout en bout* - ce qui ne l'a pas empêché d'être quelqu'un qui a mené une carrière accomplie dans le respect général, de recevoir toutes les marques de la confiance publique et même royale, et d'écrire avec une parfaite élégance un compte-rendu de choses qui, de nos jours, nous mettraient littéralement la tête à l'envers et nous pousseraient même à faire des choses aussi exorbitantes qu'une expertise médico-légale.

Sans compter le discrédit qui rejaillirait sur le haut-clergé pourtant bien connu pour être particulièrement expert dans ces pratiques, alors que de nos jours, il se croit forcé de dissimuler ces choses qui ne sont que le signe d'un rapport sain et normal aux choses fondamentales. Voilà donc la lecture que je vous conseille. Naturellement, certaines des personnes qui sont ou qui ne sont pas ici, y verront la confirmation que, comme ça se dit, je suis un bourgeois d'entre les deux guerres. Mon Dieu, comme les gens voient petit ! Je suis un bourgeois d'avant la révolution française, alors, vous vous rendez compte, comme ils m'avancent. Bien, enfin, la chose, vous en serez convaincus, après cette approbation, cette estampille : *livre à lire* que je viens de donner à ce bouquin.

Là dessus, aujourd'hui j'aimerais bien que, puisque, non seulement c'est un séminaire fermé mais que c'est l'avant-dernier et que, mon Dieu, dans le dernier il faudra bien que je me donne l'aspect de donner à certaines choses une clôture : j'ai hésité sur ce sur quoi je clorai. Peut-être après tout que je pourrai tout de même mettre un point à quelque chose qui a fait le début du séminaire fermé cette année, à savoir *la discussion* des articles où notre excellent ami STEIN a produit ses positions sur le sujet de ce qu'il appelle la situation analytique, qu'il a bien voulu limiter aux conditions de départ, enfin à ce à quoi on s'engage en faisant des séances analytiques. Puis après ça il a été tout doucement *au transfert et au contre-transfert*, il s'agit de s'entendre sur ce qu'il met sous ces deux rubriques. Et après ça, il a parlé du *jugement du psychanalyste*<sup>199</sup>.

Il y a eu un débat, un débat auquel je n'ai pas assisté à tout, parce que, pour une part, le D<sup>r</sup> Irène PERRIER-ROUBLEF a bien voulu en tenir la direction en mon absence. Tout ça mériterait assurément complément, et peut-être éclairage, et peut-être un peu plus... enfin, un peu plus ferme. Je veux dire... je veux dire que peut-être tout à l'heure, nous commencerons un peu d'en parler, si ça marche, eh bien ça nous incitera aussi à demander à STEIN de venir la prochaine fois, puisque aussi bien, il ne serait pas non plus tout à fait convenable que cette clôture soit faite en dehors de sa présence. Enfin, ça viendra peut-être quand même tout à l'heure, je veux dire l'amorce de ça.

Ce que j'aimerais...

et ce dont heureusement je me suis assuré *une petite garantie*, que j'aurais au moins quelque chose pour me répondre... ce que j'aimerais, c'est que, somme toute, après une année où je vous ai dit des choses, dont il doit y avoir dans votre tête un gros résidu quand même...

j'ai dit des choses, certaines qui étaient tout à fait neuves au moins pour une part d'entre vous, d'autres qui étaient vraiment structurées pour la première fois d'une façon absolument, non seulement exemplaire mais même rigoureuse, et j'ai osé ajouter - prenant par là une sorte d'engagement - définitive, considérant par exemple, le schéma que je vous ai donné de la fonction du regard

...bon, je ne serais pas mécontent, je ne déplorerais pas que certains me posent des questions.

Naturellement le bruit se confirme que ce n'est pas une chose à faire, sous prétexte que l'autre jour, par exemple j'ai eu l'air de dire à M. AUDOUARD...

qui en somme, est la seule personne qui sur ce plan m'a donné toute satisfaction cette année,

c'est à dire qu'il s'est tout simplement risqué à ce que je demande, c'est à dire à ce qu'on me réponde

...Monsieur AUDOUARD a fait, c'est vrai, *une grosse erreur*, une grosse erreur en collant dans le schéma de la perspective, l'œil de l'artiste dans ce qu'on peut en somme appeler *le plan du tableau*, ceci au moment de fondation de la perspective. Bon !

198 François Timoléon abbé de Choisy (1644-1724) : *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme*, Paris, éd. : Ombres, 1998.

199 Cf. Supra, exposé de Conrad Stein du 26-01-1966 et séance du 23-03.

Il faudrait quand même bien que vous conceviez ceci, c'est que, étant donné que chacun est ici avec son petit narcissisme en poche, c'est-à-dire l'idée de ne pas se ridiculiser, il faudrait tout de même bien vous dire que ce que M. AUDOUARD a fait, c'est très exactement ce que, par rapport à ALBERTI...

je vous ai dit qu'il était dans ce fameux schéma de la perspective - je l'ai dessiné au tableau, enfin, j'ai pris beaucoup de peine - dans ce qu'ALBERTI a fondé, et qu'un nommé VIATOR - c'était parce qu'il s'appelait PELLERIN tout simplement en français - a repris

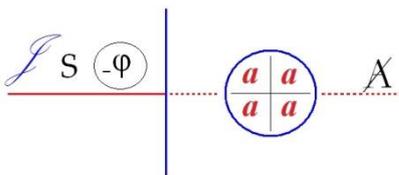
...eh bien, l'erreur qu'a fait Monsieur AUDOUARD, c'est exactement l'erreur qu'a fait Albert DÜRER.

C'est à dire que quand on se reporte aux écrits d'Albert DÜRER<sup>200</sup>, on voit très exactement que certaines fautes, un certain déplacement du schéma, qui n'est pas sans retentir d'ailleurs sur ce que vous voyez d'assez chavirant dans *les perspectives* d'Albert DÜRER quand vous y regardez de près ...est dû, très exactement à une erreur initiale de cette espèce. Vous voyez donc que Monsieur AUDOUARD n'est pas en mauvaise compagnie.

Ceci, bien sûr, je ne peux pas vous le démontrer parce que, parce qu'il faudrait... enfin c'est très facile, je peux vous donner, à ceux que ça intéresse la bibliographie. Il y a quelqu'un qui a très, très joliment mis ça en évidence, c'est un américain qui a fait sur l'art et la géométrie quelques petits livres astucieux, dont un spécialement concernant ce statut de la perspective en tant qu'il ressort d'ALBERTI, de VIATOR et d'Albert DÜRER, et on s'explique tout ça très bien.

On s'explique tout ça très bien en fonction de ceci justement, qu'Albert DÜRER a commencé à se poser le problème de la perspective à partir de ce que j'appellerai, enfin, la démarche radicalement *opposée*, celle qui est issue de la considération du point lumineux et de la formation de l'ombre, c'est à dire la position antécédente, celle que je vous ai montrée pour être tout à fait antinomique de celle de la construction de la perspective, qui a des fins toutes opposées, qui ne sont pas des fins de constitution du monde éclairé, mais de constitution *du monde subjectif*, si vous me permettez de faire cette opposition marquée, *marquée et justifiée* de tout le discours antérieur. C'est dans la mesure où ce qui intéresse DÜRER, c'est l'ombre d'un cube, qu'il n'arrive pas à faire *la juste perspective du cube*.

Bon, ceci étant dit et M. AUDOUARD étant remis à sa place, c'est à dire n'ayant subi que du prestige, auquel d'autres que nous - et qu'on peut dire plus grands - ont succombé, j'aimerais bien que ça encourage ceux qui peuvent avoir quelques questions à poser sur ce que j'ai dit et par exemple sur ce que j'ai dit la dernière fois sur le schéma, qui aboutit vraiment à poser de très, très grosses questions.



Sur ce schéma n'est-ce pas, **J** est là dans un arriéré et où nous nous trouvons avec le sujet dans cette position, par rapport au champ de l'Autre, que tout ce qui concerne son rapport à la jouissance doit lui venir par l'intermédiaire de ce qui est lié à l'Autre et qui se présente bien ainsi comme lié à une *certaine* fonction qui n'est pas sans être le [...] puisque aussi bien, ce que l'appareil illustre par l'exemple des *Ménines*, de la structure qui fut produite par VELÁZQUEZ nous le démontre.

Disons que dans l'appareil de la perspective et du regard nous pouvons concevoir, faire coexister, pas seulement ce pour quoi coexiste le registre narcissique, tout mon premier effort d'enseignement a été de le décoller de ce qu'il a comme articulation, que non seulement, comment ils peuvent coexister mais comment au niveau d'un certain objet, le regard, l'un peut donner la clé de l'Autre, et le regard comme effet du monde symbolique, être le véritable ressort, le véritable secret de la *capture narcissique*.

Donc dans ce rapport du **S** au **A**, nous avons pu établir la fonction de ce (*a*) dont j'ai parlé...

si vous voulez, avec le privilège pour l'un d'entre eux, le moins étudié et pourtant le plus fondamental pour toute articulation de la chose elle-même

...et puis la correspondance *en avant*, ou si vous voulez l'équivalence que le (-**J**) c'est-à-dire *le phallus*, en tant qu'objet en jeu dans le rapport à *la jouissance*, en tant qu'il nécessite la conjonction de l'autre dans la relation sexuelle...

Ah, ben vous voilà STEIN. Venez là. Je déplorais votre absence

...eh bien, ceci évidemment pose - me semble offrir - l'occasion de toutes sortes de questions.

<sup>200</sup> [Albrecht Dürer : Instruction sur la manière de mesurer.](#)

Quand je dis que je refais une seconde fois le tour, que je redouble la *bande de Möbius* freudienne, vous en voyez, non pas du tout une illustration, mais le fait même de ce que je veux dire dans le fait que le drame de l'œdipe...

que je crois avoir pour vous *suffisamment articulé*

...il a une autre face par laquelle on pourrait l'articuler de bout en bout, en faire tout le tour.

Le drame de l'œdipe, c'est le meurtre du père et le fait qu'ŒDIPE a joui de la mère. On voit aussi que la chose reste en suspens d'une éternelle interrogation, concernant la loi et tout ce qui s'en engendre, de ce fait que ŒDIPE comme je le dis souvent, n'avait pas le *complexe d'Œdipe*, à savoir *qu'il l'a fait tout tranquillement* bien sûr, il l'a fait sans le savoir. Mais on peut éclairer le drame d'une autre façon et dire que le drame d'ŒDIPE, en tout cas le drame de la tragédie, et de la façon la plus claire, c'est le drame engendré par le fait qu'ŒDIPE est le héros du désir de savoir.

Mais que, comme je l'ai déjà dit depuis très longtemps, mais je le répète dans ce contexte, j'ai déjà dit depuis très longtemps quel est le terme de l'œdipe<sup>201</sup> : ŒDIPE, devant la révélation, sur l'écran crevé, de ce qu'il y a derrière, et avec - je l'ai dit dans ces termes - ses yeux par terre, ŒDIPE s'arrachant les yeux, ce qui n'a rien à faire avec la vision, ce qui est proprement donc le symbole de cette chute dans cet entre-deux...

dans cet espace que DESARGUES désigne du nom d'« *essieu* »,

et que j'ai identifié - c'est la seule identification possible - à ce que nous appelons le *Dasein*

...là est chu le regard d'ŒDIPE.

Ceci est la fin, la conclusion et le sens de la tragédie, tout au moins est-il aussi loisible de traduire cette tragédie dans cet envers que de la poser dans l'endroit où elle nous révèle le drame générateur de la fondation de la loi. Les deux choses sont équivalentes pour la raison même qui fait que la *bande de Möbius* ne se conjoint à elle-même réellement qu'à faire deux tours.

Bon. Eh bien, ceci ayant été amené ne s'accompagnera plus que d'une remarque, c'est que la considération de *l'objet(a)* et de sa fonction, pour autant que seule cette considération nous amène à nous poser les questions cruciales qui concernent le complexe de castration, à savoir comment surgit « *le groupe* » - il faut bien employer un terme mathématique - qui permet le fonctionnement d'un certain  $-\varphi$  - dont nous nous sommes servi depuis longtemps, mais d'une façon plus ou moins bien précisée - dans une structure logique.

Eh bien, c'est là ce qu'introduit de décisif *l'objet(a)*, à savoir ce par quoi il nous permettra d'aborder ce terrain à proprement parler vierge, vierge pour un psychanalyste comme ça, émis de nos jours si je puis dire, à savoir le complexe de castration. Il est tout à fait clair qu'on n'en parle jamais que d'une façon cardinale, en faisant comme si on savait ce que ça veut dire. Évidemment, on a bien un petit soupçon parce que j'en ai un peu parlé, de ci, de là, mais enfin, tout de même pas *assez* pour que M. RICŒUR, par exemple, en fasse entrer la moindre parcelle dans son bouquin qui a provoqué tant d'intérêt.

Il est même remarquable qu'il n'y en a pas trace. C'est donc qu'on n'en parle pas ailleurs non plus. Il serait bien nécessaire qu'on pût, du complexe de castration dire quelque chose. Or, il me semble que la dernière fois, j'ai commencé de dire *quelque chose de très fermement articulé* sur ce point. Évidemment dans la mesure où nous pouvons au moins ébaucher le programme, pour dire que l'année prochaine nous parlerons de cette sorte de logique qui puisse nous permettre de situer ce qui, très spécifiquement, ressortit à la fonction  $-\varphi$ , par rapport à ce premier plan que nous avons assuré cette année concernant *l'objet(a)*.

Il y a une chose en tout cas certaine, puisque nous avons parlé du mythe d'Œdipe : bien sûr que l'œdipisme est la pierre angulaire, et que si nous ne voyons pas que tout dans ce qu'a construit FREUD, c'est autour de l'œdipe, nous ne verrons jamais absolument rien. Seulement, il ne suffit pas encore qu'on explique l'œdipe pour que vous sachiez de quoi parlait FREUD, à moins que vous ne sachiez, étant rompus au vocabulaire que je déroule devant vous, que ce qu'il s'agit d'articuler c'est le fondement du désir et que, tant qu'on ne va que jusque là, on n'a même pas assuré le champ de la sexualité. Le mythe d'Œdipe ne nous enseigne rien du tout sur ce que c'est que d'être homme ou femme. C'est absolument étalé dans FREUD. Comme je l'ai dit la dernière fois, le fait que jamais il ne promeuve le couple masculin-féminin, sauf pour dire qu'on ne peut pas en parler justement, prouve assez cette espèce de limite.

On ne commence à poser des questions qui concernent la sexualité, aussi bien masculine que féminine, qu'à partir du moment où entre en jeu l'organe et la fonction phallique. Faute de faire ces *distinctions*, on est dans l'embrouillamini le plus absolu.

---

201 Séminaire 1959-60 : *L'éthique*, séance du 29-06-60, et séminaire 1962-63 : *L'angoisse*, séances des 06-03 et 03-07-1963.

Il faut bien dire que là, il y a quelque chose, qui joue peut-être à la base, du fait que FREUD n'a pas fait - pourquoi ne l'aurait-il pas fait lui-même ? - son second tour. Pourquoi, est-ce qu'il l'aurait laissé à faire à quelqu'un d'autre ? On peut aussi se poser cette question. C'est là que je suis très embarrassé. L'expérience m'enseigne - m'enseigne à mes dépens - me conseille de ne procéder qu'avec de très grandes précautions.

À la vérité, ce n'est pas tout à fait de ma nature, mais d'autres les prennent pour moi, en somme, puisque cette trame serrée d'événements qui a abouti un jour à faire que j'interrompe à ma première leçon, un séminaire annoncé sous le titre des *Noms du Père* [20-11-63] vous direz que, pour des analystes, il est tout de même bien naturel de donner un sens aux événements et que, quels qu'en soient les détours contingents, les échéances, et les petits *pataquès*...

qui ont pu faire échoir justement, ce jour-là, le fait que, après tout, des gens peut-être plus avertis de l'importance de ce que j'avais à dire, ont bien veillé à ce que je tiens ma parole de ne pas le dire, en certains cas ... c'est bien qu'il y avait là tout de même *quelques raisons*, et qui touchent, qui touchent à *ce fait délicat* précisément, de la limite où s'est arrêtée FREUD.

Si tellement de choses de l'ordre qui aboutissent à ces singuliers rendez-vous - dont on ne peut pas dire qu'en eux-mêmes, ils soient progressifs - c'est bien qu'il y a quelque-chose dans FREUD qu'on ne peut pas supporter. Si je le leur retire, de quoi pourront-ils *se supporter* ceux qui se supportent justement, en somme de ce qu'il y a d'insupportable dans ce quelque chose dont il faut croire que ça faisait déjà bien assez en avant dans un certain sens puisqu'on ne peut pas aller plus loin.

De sorte qu'en somme, ce n'est qu'avec une façon, une touche tout à fait légère et, en quelque sorte, comme une ombre de facteur négatif, que je ferai remarquer que nous devons à FREUD, tout de même, le fait que jusqu'à la fin de sa vie, semble-t-il, il lui soit paru résider un mystère dans la question suivante, qu'il exprimait ainsi : « *Que veut une femme ?* »<sup>202</sup> Nous devons ça à une connaissance qui nous l'a rapporté et devant laquelle il avait, comme ça, laissé s'ouvrir sa tirelire ventrale. Il y a des moments où même les idoles se débattent. Il faut dire qu'il faut pour ça des spectacles spécialement horribles.

« *Que veut une femme ?* »

FREUD - comme s'exprime JONES - avait un trait qui ne peut tout de même pas manquer de frapper, ce *trait* qui ne s'exprime bien, qui ne s'épingle bien, qu'en la langue anglaise, on appelle ça *uxorious*. En français, ce n'est pas très en usage. Nous ne sommes peut-être pas assez *uxorieux*<sup>203</sup> pour ça. Mais enfin, dans un cas comme dans l'autre, qu'on le soit ou qu'on ne le soit pas, ça n'est jamais que la spécification d'une position qu'on a sur ce point à se vanter, ce n'est pas plus heureux de l'être que de ne pas l'être.

Il était *uxorieux* et pas à l'endroit de n'importe qui. « *La femme de César - dit-on - ne saurait être soupçonnée.* » Ça s'emploie beaucoup. « *Le style, c'est l'homme* » par exemple - c'est une citation inexacte mais ça ne fait rien - c'est des choses qui marchent toujours. Placées au bon endroit, ça ne souffre pas discussion. Qu'est-ce que ça veut dire ? Soupçonnée de quoi ? D'être une vraie femme peut-être ?

La femme de FREUD, dont il y a tout à parier que c'était sa seule femme, ne saurait être l'objet d'un tel soupçon. Nous en avons sous la plume de FREUD, enfin, toutes les traces les plus extraordinaires. L'emploi du terme *sich sträuben* : *se hérissier*, dans l'analyse du « *rêve de l'injection d'Ima* », est en quelque sorte *dans ce style*, cet *Umschreibung*, ce style tordu, presque le seul cas où je peux me recommander du sien, où il nous amène *ce vers quoi* il veut aller, bien sûr sans le dire, *c'est qu'en fin de compte, tout ça, une femme, sträubt sich - c'est comme Madame Freud quoi - et que c'est tout de même bien embêtant.*

Oui, voilà évidemment un point de repère de nature à nous donner le sentiment de savoir :

- où se pose le problème,
- où est la question et où nous en sommes,
- où sont les barrières en quelque sorte structurales, inhérentes à la structure même du concept mis en jeu, qui explique beaucoup de choses, par exemple de... de l'histoire de la psychanalyse depuis... du mode sous lequel s'y sont fait valoir non seulement la féminité et ses problèmes mais les femmes elles-mêmes.

Ce qu'on peut appeler « *les mères* » dans notre communauté psychanalytique. Ce sont des drôles de mères !

- Irène ROUBLEF : *On n'entend pas !*

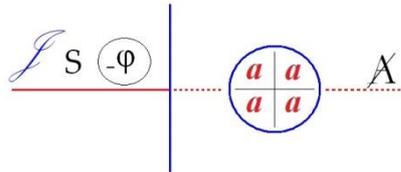
Eh bien, c'est peut-être mieux !

202 E. Jones : *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, PUF, 3 vol., 2006.

203 *Uxorieux* se disait autrefois d'un homme qui se laisse gouverner par son épouse.

Alors j'aimerais bien là-dessus, en somme que certaines questions soient posées. Puisqu'en somme, par exemple, la dernière fois, en posant le sujet devant, si je puis dire, cette surface de réflexion que constitue la dialectique de l'Autre, pour y repérer - d'une façon qui nécessite, en somme, là aussi, un certain ordre de mirage - la place de la jouissance, je vous ai indiqué bien des choses nommément, et réglé cette question au passage de ce que j'ai appelé l'erreur de HEGEL : que la jouissance est dans le maître.

On est étonné : si le maître a quelque chose à voir avec *le Maître absolu* c'est à dire *la mort*, quelle sacrée idée de placer la jouissance du côté du maître. Il n'est pas facile de faire fonctionner l'instance de la mort. Personne n'a encore imaginé que ce soit dans cet être mythique que la jouissance réside. L'erreur hegelienne est donc bel et bien une erreur analysable. Et là, nous touchons du doigt, dans la structure ici écrite au tableau :



inscrite dans ces petites lettres où gît l'essence, le nœud dramatique qui est proprement celui auquel nous avons affaire : comment il se fait que ce soit à cette place du A, à la place de l'Autre, en tant que c'est là que se fait l'articulation signifiante, que se pose pour nous la visée du repérage qui tend à *la jouissance*, et proprement, à *la jouissance sexuelle* ?

Que le - φ, c'est à dire l'organe, l'organe *particulier* dont je vous ai expliqué quelle est la contingence, je veux dire qu'il n'est nullement, en lui-même, nécessaire à l'accomplissement de la copulation sexuelle, qu'il a pris cette forme particulière pour des raisons qui, jusqu'à ce nous sachions articuler un tout petit commencement de quelque chose en matière d'évolution des femmes, eh bien, nous nous contenterons de tenir la chose pour ce qu'elle est.

Tant qu'on n'aura pas substitué à quelques principes imbéciles cette appréhension première qu'il suffit de regarder un petit peu le fonctionnement zoologique des animaux pour savoir que l'instinct ne concerne que ceci : qu'est-ce que le vivant va bien pouvoir faire avec un organe ? Non seulement la fonction ne crée pas l'organe, ça saute aux yeux - et comment ça pourrait-il même se faire ? - mais il faut énormément d'astuce pour donner un emploi à un organe. Voilà exactement ce que nous montre réellement le fonctionnement des choses quand on y regarde de près. L'organisme vivant fait ce qu'il peut de ce qui lui est donné d'origine, et avec l'organe pénien, eh bien, on *peut* sans doute, mais on peut peu.

En tout cas, il est tout à fait clair qu'il entre dans une certaine fonction, dans un rôle qui est un tout petit plus compliqué que celui de baiser, qui est ce que j'ai appelé l'autre jour, pour servir d'échantillon, pour faire l'accord entre la jouissance mâle et la jouissance femelle.

Ceci se plaçant tout à fait aux dépens de la jouissance mâle, non seulement parce que le mâle ne saurait y accéder qu'à faire choir l'organe pénien au rang de fonction d'objet, mais avec ce signe tout à fait spécial qui est le signe négatif auquel il s'agira pour nous, l'année prochaine, dans de savantes recherches logiques, de voir, de préciser, quelle est exactement la fonction de ce signe (-) par rapport à ceux qui sont en usage...

et dont on use, d'ailleurs - je parle dans le courant, chez la plupart des gens qui sont ici, par exemple - sans du tout savoir ce qu'on fait, alors qu'il serait tout à fait simple de se reporter à d'excellents petits bouquins de mathématiques qui maintenant courent les rues, car tout ça maintenant, se vulgarise Dieu merci, avec 150 ans de retard mais enfin, il n'est jamais trop tard pour bien faire

...mais tout le monde peut s'apercevoir que le signe *moins* peut avoir selon les groupes - et fait intervenir - des sens excessivement différents. Il s'agit de savoir donc, ce qu'il est pour nous.

Mais laissons cela. Prenons-le en bloc ce - φ et disons... et disons que le rapport qu'il s'agit d'établir dans l'union sexuelle, à une jouissance, laisse précisément le pas à *la jouissance féminine* qui n'aurait point cette importance si elle ne venait pas précisément se situer à la place que j'ai marquée ici du A, *lieu de l'Autre*. Ça ne veut pas du tout dire, bien sûr, que *la femme* y soit plus, d'emblée, que nous *hommes*, car elle est exactement à la même place du S, et tous les deux, *les pauvres chers mignons*...

comme dans le célèbre conte de *Longus immortel*<sup>204</sup>,

...sont là, avec dans la main ce joli dessert du - φ, se regarder, à se demander : qu'est-ce qu'on va bien en faire pour se mettre d'accord quant à la jouissance.

204 [Longus : Les amours pastorales de Daphnis et Chloé](#), Actes Sud, 1993.

Alors après cela, on fera peut-être mieux de ne pas nous parler comme d'une donnée de la maturation génitale, de l'existence du ménage parfait. Parce que bien sûr, l'oblativité – cette sacrée oblativité dont je finis par ne plus que très peu parler, et dont il ne faudrait pas parler éternellement - il faudrait une bonne fois, un jour, qu'on ferme cette parenthèse - il ne faudrait pas croire non plus, que c'est un moulin à vent : j'ai des élèves qui le prennent pour ça, ils se lancent toujours à tort et à travers là-dessus, là où elle n'y est pas du tout, en plus.

C'est tout de même certain qu'il faut bien dire que... il y a des choses qu'il faudrait dire quand même... Ça existe le mari oblatif par exemple. Il y en a qui sont oblatifs comme on ne peut pas imaginer. Ça se rencontre ! Ça a des origines diverses. Il ne faut pas jeter le discrédit d'avance là-dessus. Ça peut avoir des origines nobles : le masochisme par exemple. C'est une excellente position. Du point de vue de la réalisation sexuelle, après - je commence à avoir de l'expérience, enfin quoi, oui - trente cinq ans quand même, *ça commence à bien faire*. Naturellement, j'ai pas vu grand monde, pas plus que personne. On a si peu de temps. Mais enfin *quand même*, j'ai jamais vu que chez une femme ça déclenche à proprement parler, vous savez : ça !

Ça déclenche de très, très curieuses réactions et des abus qui du dehors, comme ça, du point de vue moraliste, sont tout à fait manifestes, en tous les cas une grande insistance de la part de la femme sur la chanterelle de la castration du mari. Ce qui ne va pas de soi, ce qui n'est pas impliqué dans le schéma, vous comprenez, quand je parle du moins *phallus(-φ)*, là, comme de l'échantillon vibrant qui doit permettre l'accord, ça ne veut pas dire que la castration soit réservée à l'homme puisque justement, c'est bien tout l'intérêt de la théorie analytique, c'est qu'on s'aperçoive que le concept de castration joue en tant qu'il porte aussi sur quelqu'un qui ne l'est pas de nature castré, il peut même ne pas l'être s'il s'agit du pénis.

C'est dans cette perspective qu'il conviendrait, par exemple, de s'interroger sur l'extraordinaire efficace quant à la révélation sexuelle, car ça existe cet extraordinaire efficace sur beaucoup de femmes - pour ne pas dire *la* femme, ça existe *la* femme, ça existe là-bas au niveau de *l'objet(a)* - L'extraordinaire valeur donc, pour cette opération, de ce qu'on appelle des hommes féminins. Leur succès, ne fait absolument aucun doute. On sait *ça depuis toujours* et puis ça se voit toujours.

Qu'une femme qui a eu ce genre de mari du type en or, taillé à la serpe, enfin, le boucher de *La belle bouchère*, rencontre seulement un *chanteur à voix* et vous m'en direz des nouvelles ! Ce sont de ces faits, enfin, qui sont *gros comme ça*, d'observation courante, renouvelés tous les jours, qui remplissent... nous analystes, nous pouvons savoir le plaisir qu'elles ont les femmes avec le *chanteur à voix* !

C'est *fantastique* comment elles se sont retrouvées là. Je ne vous dis pas qu'elles y restent. Si elles n'y restent pas c'est parce que *c'est trop bon*. Tout le problème se repose du rapport du désir et de la jouissance mais il faut savoir tout de même de quel côté est accessible la jouissance. Je sens que j'entre tout doucement, comme ça, sur le penchant des - je ne sais pas - des mémoires de trente ans de psychanalyse. Et puis c'est la fin de l'année, on est quand-même un peu entre nous : vous me pardonnez de dire des choses qui sont entre la banalité et le scandale, mais qui, si on les oublie, finissent vraiment par être justement ce qui ouvre la porte, enfin, au déconnage le plus permanent.

Ce qui est tout de même - malgré tout, malgré tous mes efforts - celui qui reste absolument en usage et dominant dans cette contrée comme dans les voisines, il faut bien le dire. Bon, pendant que j'y suis sur cette pente, il faudrait tout de même... Oui tenez, j'ai parlé d'en finir avec... de régler, de ne plus jamais parler de cette histoire d'oblativité. Il faut bien tout de même se souvenir, puisque j'ai parlé de contexte, dans quel milieu, quel petit cirque étroit, cette idée a fait manège, à savoir mettre quelques noms, ce n'est pas à moi quand même de vous les ressortir, n'est-ce pas.

C'est pas sorti d'un mauvais lieu. Il y avait un nommé Édouard PICHON<sup>205</sup> qui n'avait qu'un tort, c'était d'être maurassien, ça c'est *irréremédiable*. Il n'est pas le seul. Entre les deux guerres, il y en avait pas mal. Il a fomenté ça avec quelques *cliniciens*, enfin, n'est-ce pas, puisqu'il s'agit d'entre deux guerres, les rescapés de la première, vous savez, c'était pas brillant.

Et alors, ça a été repris. Ça a été repris, je ne sais pas pourquoi. Si ! Mais enfin ce n'est pas à moi de vous le dire. Dans un certain contexte, alors beaucoup plus récent et nourri d'une histoire qui n'avait en somme rien à faire avec l'oblativité et qui était ce mode de rapport très spécial qui surgissait d'une certaine technique analytique dite centrée sur « *la relation d'objet* » en tant qu'elle faisait intervenir d'une certaine façon le fantasme phallique et ce fantasme phallique spécialement dans *la névrose obsessionnelle*. Voilà.

---

205 Édouard Pichon (1890-1940), Médecin et psychanalyste français, est surtout connu pour avoir été, avec R. Laforgue, le véritable fondateur de la psychanalyse en France. Adepte de Charles Maurras et militant de l'Action française, ce catholique fervent répètera à qui veut l'entendre qu'il ne prendra de « *Monsieur Freud* » que ce qui s'accorde au goût national. Il est l'auteur, avec son oncle J. Damourette, d'un ouvrage de grammaire de la langue française : *Des mots à la pensée*. Sur la controverse Lacan-Pichon sur l'oblativité, Cf. C. Ragoucy : « *L'oblativité : premières controverses* », *Psychanalyse* 2007/1, N° 8, p. 29-41.

Et alors là, tout ce qui se jouait autour de ce fantasme phallique, j'en ai - mon Dieu - plusieurs fois, à plusieurs temps de mon séminaire parlé assez, je suis assez revenu pour tout de même que, dans ses détails, dans son usage technique, on en ait tout de même bien vu les ressorts, les points de forçage, les points d'abus et je ne peux là vraiment que dire... je ne peux même pas dire, dire quelque chose qui résume tout ce que j'en ai montré dans le détail mais simplement qui montre le fond de ma pensée, sur ce qu'il y a là dedans.

Il y a quelque chose qui a trouvé spécialement faveur du fait que le glissement général qui a fait que toute la théorie de l'analyse n'a plus pris que la référence de *la frustration*, je veux dire a tout fait tourner, non pas autour du double point initial du *transfert* et de *la demande* mais tout simplement de *la demande*.

Parce que les effets du *transfert*, bien sûr n'étaient pas négligés mais simplement mis entre parenthèses, puisqu'on en attendait, en fin de compte que ça se passe, et que par contre la demande, avec spécialement ce fait qu'il se passe des choses sur ce point et en effet, il s'en passe, il ne se passe pas du tout ce que vous dites STEIN. Mais enfin, si vous revenez la prochaine fois, on en parlera.

La position de l'analyste dans la séance, par rapport à son patient, c'est certainement pas d'être ce pôle dérangeant lié à ce que vous appelez le principe de réalité. Je crois qu'il faut tout de même revenir à cette chose qui est vraiment constitutive : c'est que *sa position est d'être celui, qui ne demande rien*. C'est bien ce qu'il y a de redoutable : *comme il ne demande rien*, et qu'on sait d'où le sujet sort, surtout quand il est névrosé, *on lui donne ce qu'il ne demande pas*.

Or, ce qu'il y a à donner c'est une seule chose et un seul *objet(a)*. Il y a un seul *objet(a)* qui est en rapport avec cette demande spécifiée d'être la demande de l'Autre, cet objet qu'on trouve lui aussi dans l'« *essieu* », dans l'entre-deux, là où est chu aussi le regard, les yeux d'ŒDIPE et les nôtres devant le tableau de VELÁZQUEZ quand nous n'y voyons rien : dans ce même espace, *il pleut de la merde*.

L'objet de la demande de l'Autre - nous le savons par la structure et l'histoire, après la demande à l'autre : demande du sein - la demande qui vient de l'Autre et qui instaure la discipline et qui est une étape de la formation du sujet : c'est *de faire ça, de faire ça en temps et dans les formes*. *Il pleut de la merde*, hein ! l'expression ne va tout de même pas surprendre les psychanalystes qui en savent un bout là-dessus. Ça ne parle que de ça après tout.

Mais enfin, ce n'est pas parce qu'on ne parle que de ça qu'on l'aperçoit partout où elle est. Enfin, la pluie de merde, c'est évidemment moins élégant que *La pluie de feu* chez DANTE, mais ce n'est pas tellement loin l'un de l'autre. Et puis il y en a aussi dans l'*Enfer* de la merde. Il n'y a qu'une chose que DANTE n'a pas osé mettre dans l'*Enfer*, ni dans le *Paradis* non plus, je vous le dirai une autre fois. C'est quand même bien frappant.

Et en plus, hein, que nous ayons à charrier la tinette, nous autres analystes, ce n'est quand même pas non plus des choses dont on va nous faire des couronnes : pendant tout un siècle, la bourgeoisie a considéré que cette sorte de charriage, que j'appelle charriage de tinette, était exactement ce qu'il y avait d'éducatif dans le service militaire. Et c'est pour ça qu'elle y a envoyé ses enfants. Il ne faut pas croire que la chose ait énormément changé, simplement maintenant, on l'accompagne de coups de pieds dans les tibias et de quelques autres exercices de plat ventre, appliqués sur la recrue, ou sur celle qu'ensuite on lui confie, par exemple quand il s'agit d'entreprises coloniales. C'est une légère complication dont on s'est légitimement, naturellement, alarmé, mais la base c'est ça : le charriage de tinette.

Je ne vois pas le mérite spécial qu'introduisent dans cette affaire les analystes. Tout le monde assure que la merde a le rapport le plus étroit avec toute espèce d'éducation. Jusqu'à celle - vous le voyez - de la virilité puisque, après avoir fait ça, on sort du régiment, un homme ! Ce que je suis en train de dire - il s'agit d'une théorie, et certains savent très bien lequel je vise - c'est que si vous relisez attentivement tout ce qui s'est dit de cette dialectique phallique spécialement chez l'*obsessionnel*, et du « *toucher* » et du « *pas toucher* » et de la précaution et du « *rapproché* », tout ça sent la merde.

Je veux dire que ce dont il s'agit, c'est d'une castration anale, c'est-à-dire d'une certaine fonction qui, en effet intervient au niveau du rapport de la demande de l'Autre ou de la phase anale, c'est à dire ce premier fonctionnement du passage d'un côté à l'autre de la barre, qui fait que ce qui est d'un côté avec le signe plus est de l'autre côté avec le signe moins. On donne ou on ne donne pas sa merde. Et ainsi on arrive ou on n'arrive pas à l'oblativité. Il en est tout à fait ainsi de tout don et de tout cadeau - comme nous le savons depuis toujours, parce que FREUD n'a jamais dit autre chose - il ne s'agit jamais, quand on donne ce qu'on a, que de donner de la merde. C'est bien pour ça que quand j'ai essayé de définir pour vous l'amour, en une espèce, comme ça, de *flash*, j'ai dit que *l'amour c'était donner ce qu'on n'a pas*.

Naturellement il ne suffit pas de le répéter pour savoir ce que ça veut dire.

Je me rends compte que je me suis laissé aller, un peu, sur la pente des confidences, et que je vais clore par quelque chose *qui ne sera pas mal venu* - n'est ce pas SAFOUAN - *à la suite de ce que je viens de dire*, pour que vous leur fassiez la petite *communication* que vous avez eu la gentillesse, comme ça, de forger à tout hasard, bien dans la ligne de ce que vous apportez. Est-ce qu'un quart d'heure vous suffit ? Sinon on remet à la prochaine fois.

Paul DUQUENNE : *On a le temps.*

SAFOUAN : Ça dépend.

LACAN : Combien est-ce que vous croyez que vous avez pour dire ce que vous avez à dire?

SAFOUAN : Vingt minutes.

LACAN : Eh bien, partez tout de suite, il sera deux heures cinq, c'est l'heure où on finit d'habitude. Je suis incorrigible.

Le sujet de cette communication c'est : *Le dédoublement de l'objet féminin dans la vie amoureuse de l'obsessionnel.*

C'est un sujet que j'ai choisi justement parce que, il me mène aux mêmes questions que Monsieur LACAN a annoncées comme étant celles dont il va traiter l'année prochaine, et amené à apprécier l'intérêt et l'importance qui, pour un analyste se rattache à ce que cette question soit traitée.

Avant de la soumettre à l'examen, je vais vous présenter d'abord un matériel, qui est en effet assez exemplaire pour permettre un repérage aisé de la structure sous-jacente à ce dédoublement, mais dont vous ne manquerez sûrement pas de voir le caractère tout à fait typique.

À un moment donné de son analyse un patient tombe amoureux et cela s'accompagne de son impuissance sur le plan sexuel. C'est comme si chaque partie de son corps était mise dans un écrin, dit-il en parlant de la personne qu'il aime. D'où j'ai conclu à la présence d'une intention protectrice vis à vis du corps de l'objet aimé, mais tout aussi bien de son *phallus* qu'il ne parvient pas à mettre en usage et partant à une identification de ces deux termes.

Cela évidemment, appelle beaucoup de précisions qui justement vont se dégager par la suite. En outre il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner ceci que, le même objet qui le fascinait n'était pas sans lui inspirer, par moment un certain dégoût.

Par exemple, en notant un manque d'attache au niveau du poignet ce qui veut dire aussi qu'il n'était pas sans détailler cet objet, indice que son rapport n'était pas tout à fait étranger à *la dimension narcissique*. Je dis en effet parce que c'est lui-même qui la qualifiait ainsi. Mais l'important est que, parallèlement à cet amour, qualifié par lui de narcissique, il était aussi lié d'une façon qu'il qualifiait - lui - d'*analytique*<sup>206</sup>, à une autre jeune fille, qui non seulement le mettait, mais lui demandait expressément de se laisser mettre, dans une position entièrement passive, afin de déverser sur lui toutes les excitations perverses qui lui plaisaient.

De sorte que l'ensemble de la situation s'exprimait pour lui dans ce fantasme, à savoir, dit-il, qu'il vole vers sa bien-aimée, le phallus érect et dirigé vers le bas, mais l'autre s'interpose, l'attrape au vol, le pompe et quand il arrive, c'est flacide. Et c'est dans ce contexte que le patient a raconté un rêve où il a vu son ami que j'appellerai, mettons, BAROT, portant un bas en nylon, et la vue de sa jambe et d'une partie de sa cuisse ainsi revêtue l'a mis exactement dans le même état d'excitation que s'il s'agissait d'une femme. Et il se demande : « *Quel est ce bas ?* » Ce sur quoi je lui ai répondu : « *C'est un écrin.* »

Je laisse de côté, pour le moment, je laisse de côté les effets ultérieurs de cette interprétation qui lui a fait retrouver pour un temps sa puissance sexuelle, mais l'important est que sur le champ, il répond en disant qu'il allait se lancer dans des histoires d'homosexualité mais qu'il s'aperçoit que son ami BAROT n'est intéressé dans l'affaire qu'en raison de son nom - par exemple : Bas (BAROT) - que le nœud de la question est dans cet écrin, et que là il frôle vraiment la perversion.

Qu'est-ce que cet *écrin* et qu'est-ce qu'il met dedans ? Et s'il ne peut pas s'empêcher de dire oui, après tout pourquoi pas, parce qu'un écrin on y met aussi des bijoux, et les bijoux, c'est de la merde. Ce sur quoi il enchaîne sur des récits de *masturbation*, anale, dit-il. Voilà pour le matériel.

L'écrin, c'est le rideau. Le rideau dans la thématique de l'au-delà du rideau que Monsieur LACAN a traité dans son séminaire sur la relation d'objet, c'est à dire même pas *i(a)*, image réelle du corps mais *i'(a)* image virtuelle. Si je me réfère évidemment au schéma optique paru dans l'article de Monsieur LACAN sur le numéro six de *La Psychanalyse*, une chose qui mérite d'être soulignée d'après cet article, c'est le fait que ce n'est pas l'unique, que la saisie la plus immédiate n'est pas de l'immédiat, mais du médiat, et que *i(a)* n'est jamais appréhendé en dehors de l'artifice analytique.

Je veux dire par là que, il n'y aurait même pas assumption, il n'y aurait même pas simple relation à ce qui autrement serait non seulement, serait une contingence indicible - parce que la notion de contingence suppose déjà la notion d'un réseau - mais ce qui serait plutôt sûr d'être rejeté, à savoir l'image spéculaire, sort de cette médiation de l'autre, à laquelle l'enfant se retourne. Autrement dit, que c'est d'emblée, n'est-ce pas comme *i'(a)* que l'acte sexuel fonctionnant *dans le champ de l'Autre*, que l'image du corps fonctionne et que tout un procédé - qui est vraiment le procédé analytique - y mette le sujet en position *d'où il peut voir i(a) réellement.*

---

206 Qui résulte de la privation des soins maternels pendant la première année.

LACAN - Il ne peut jamais le voir, il est construit dans le schéma et puis il le reste : c'est une construction  $i(a)$ .

Mustapha SAFOUAN

Oui... Oui bien sûr... Justement oui. Mais le contenu de l'écrin pose plus de problèmes : le contenu de l'écrin se trouve parfois, n'est-ce pas, s'avère être parfois *la merde*, parfois *le phallus*. Ce *phallus* se trouve identifié à l'objet aimé de sorte que la question se pose : ou bien il y a erreur de traduction quelque part, ou bien une traduction juste pose le paradoxe de ce genre, ce qui est probablement le cas, étant donné que... étant donné l'expérience. Alors, pour reprendre *cette traduction*, cette équivalence : *phallus* = *objet aimé*, *phallus* = *filles*, on s'aperçoit que je l'ai appuyé sur la présence d'une intention *protectrice*. D'où la question se pose : il le protège de qui ? Sûrement pas de la fille honnête mais de l'autre, celle qu'il appelle la perverse.

Cela illumine un fait que jusque-là je n'avais pas souligné, à savoir que toute son *angoisse* était engagée effectivement dans ses rapports avec sa bien-aimée, c'est-à-dire celle qui était un pôle du désir, terme dont on peut voir combien il est plus adéquat de parler simplement du *narvissisme*, comme il le fait lui, parce qu'il ne voit que  $i(a)$ , parce que rien n'est visible en principe que  $i'(a)$  : c'est là que toute son angoisse était engagée - arrivera-t-il, arrivera-t-il pas ? - alors que cette angoisse était parfaitement absente dans son rapport avec la fille perverse, qu'on peut donc appeler à désigner comme pôle de demande, dont on peut voir combien ça serait plus adéquat que de parler de relation anaclitique comme il le dit lui-même.

Il faut donc examiner de plus près la description qu'il donne de son comportement, et de cette dernière. Il s'en dégage ceci qu'elle se servait de lui comme d'un *phallus* mais cela au sens d'un objet soumis à l'exercice de ses caprices et non pas au sens de l'organe dont il est porteur, parce que c'est justement ce sens là qui est exclu dans ce rapport. Son *phallus* réel, elle le mettait hors circuit et sans doute s'employa-t-elle avec cette castration, à garantir son désir. Et sans doute l'exaspération de ses exercices pervers retombaient-ils à l'impossibilité où elle était d'intégrer, si je puis dire, sa condition d'être réellement un *objet(a)*, c'est à dire un *objet échangeable*.

Car aussi, il serait fort difficile évidemment de citer maintes observations qui mettraient en lumière cet état de choses à savoir que c'est dans la mesure même où un sujet est dans l'impossibilité, si je puis dire de « s'avoir » comme objet de jouissance qu'il pensera l'être, d'où d'ailleurs le paradoxe d'un être dont toute pensée serait nécessairement fautive : bien entendu on ne sait pas que cela même est Dieu, c'est parce qu'on ne le sait pas que la religion garde toujours, et les formes de la vie religieuse gardent toujours, leur connexion structurale avec la culpabilité.

D'ailleurs on peut aussi se demander dans quelle mesure on ne peut pas dire que l'inconscient est cela, c'est à dire ce savoir faux dont le dire constitue cependant le vrai et qui ne se situe nulle part sauf dans cette béance d'un *s'avoir* en souffrance. Mais avec toutes ces considérations qui ont l'air philosophiques, je ne fais qu'anticiper sur *la conclusion clinique* de ce travail ou de cette observation.

Pour revenir donc au patient, il y a un malentendu ou peut-être une entente n'est-ce pas, c'est ici qu'il m'est difficile de trancher. Autant un malentendu que je qualifierai de comique, n'était-ce la gravité des conséquences, va s'installer et marquer son rapport à *la fille perverse*. C'est un malentendu que l'on peut tirer au clair.

C'est que, à mesure que s'intensifient les tentations qui le mettraient entièrement à sa merci, au moment donc où s'intensifient les tentations en somme liées à ce que  $i'(a)$  tente dans son mode d'échange à coïncider avec  $(\varphi)$ , ou plus simplement à ce qu'il s'aperçoive comme un objet qui, non pas la calme, mais qui calme quelque chose en elle, il n'aura d'autre recours que de garantir sa castration à elle avec la sienne sans s'apercevoir que c'est déjà chose faite.

C'est à dire qu'il ne s'aperçoit pas que non seulement cette castration est la même de part et d'autre mais dans le sens que c'est un seul et même objet qui manque à l'un ou à l'autre...

qui n'est évidemment pas le *phallus* réel parce que cela, ça ne lui manque pas à lui et pour ce qui la concerne, on peut dire que ça ne lui manque pas parce que c'est justement de cela qu'elle ne veut pas

...mais qui est l'image liée à cet organe, à savoir le *phallus imaginaire* qui dès lors va fonctionner comme  $(-\varphi)$  et c'est par ce biais là, qu'on peut dire que la position phallique fait que le sujet soit non pas ni homme ni femme, mais l'un ou l'autre.

Autrement dit, ce dont il s'agit en fin de compte est ceci, c'est que *la neutralisation* et *la mise hors circuit*, non pas de n'importe quel organe mais de son *phallus* va promouvoir la fonction de l'image qui s'y rattache comme  $(-\varphi)$ .

En d'autres termes, en d'autres mots, plus  $i'(a)$  tend à s'identifier à  $(\varphi)$ , plus le sujet lui, tend non pas à s'identifier mais à se subtiliser, si je puis dire en  $(-\varphi)$  c'est à dire en un *phallus* toujours présent ailleurs.

À partir de quoi, on voit, non pas comment il identifie la fille aimée au *phallus*...

car ce n'est pas là une opération qu'il *accomplit*, il s'agit plutôt d'une opération où il est pris... mais on voit comment en s'engageant dans cette voie, il ne voit que narcissisme, le reste, c'est à dire l'identification de la fille au *phallus*, étant l'effet de ce que la demande de l'Autre s'évoquait déjà à partir d'un désir.

Chose curieuse, mais cela me paraît mériter plus d'examen, enfin j'irai plus doucement, on pourrait dire à la rigueur que ce (- $\varphi$ ) qui se signifie dans cet énoncé : « *C'est comme si chaque partie de son corps était mise dans un écrin.* »

Et ce malentendu va rebondir nécessairement en une *maldonne*, si je puis dire, qui va marquer son rapport à la fille aimée comme une marque d'origine. La *maldonne* ici, ne consiste pas en ce que la fille aimée est le *phallus* mais au contraire en ce qu'elle ne l'est pas, ou plus précisément en ce qu'elle est (- $\varphi$ ) garantie de la castration de l'autre. C'est que dans toute la mesure où la vie érotique du sujet se place ainsi sous le signe de la dépendance de la toute puissance de l'autre.

Et ici je traite de la question, de l'autre question, de l'autre problème qui se pose, à savoir que si son corps était *identifié* à la merde, alors cela s'éclaire.

Je dis à partir de ceci : que dans toute la mesure où la vie érotique du sujet se place sous le signe de la dépendance de la toute puissance de l'autre, on ne s'étonnera pas que le même objet bien aimé se trouve également identifié aux fèces.

La formule qui clarifie cet état de choses et sur laquelle je vais conclure est la suivante : plus le désir de la mère se leurre dans ce qui va fonctionner d'emblée à la vue pour le sujet comme *i'(a)*, plus le sujet non seulement régresse mais s'aliène dans un objet, pré-génital, ici le scybale, lequel objet ne fonctionnera cependant que par référence à la béance qui dans ce désir de l'Autre, se signifie toujours comme castration.

Je pense que c'est à partir de ceci qu'on peut poser correctement le problème de la castration œdipienne normativante - j'entends la castration en tant qu'elle régularise justement la position phallique, laquelle position phallique est strictement identique, on l'a vu, à la castration imaginaire. C'est à partir de cela qu'on peut poser le problème de la castration œdipienne et on voit que, vraiment la question de savoir par quel cheminement s'effectue cette castration symbolique, ne saurait être résolu qu'en établissant des distinctions jusqu'à maintenant, en tout cas, inédites, non formulées concernant la négation.

LACAN

Bien, merci beaucoup cher SAFOUAN. C'est excellent. Naturellement comme on dit - comme de tout texte lu - ça vaudrait mieux qu'on le relise. On verra avec MILNER si on ne pourrait pas colloquer ça dans *Les Cahiers* comme ça toutes les personnes pourraient en prendre connaissance.

Je vais quand même, pour conclure la chose de SAFOUAN, vous dire quelque chose qui m'est venu à l'esprit comme on dit, cependant. Vous avez bien entendu que, tout de suite après son double engagement avec ces deux *objets* si différenciés, il a fait ce rêve concernant la jambe de son ami dans un bas, et c'est autour de cela que tout tourne et toute la phénoménologie de la castration que, si subtilement, vous a présentée SAFOUAN.

Ça m'a rappelé ce que NAPOLÉON disait de TALLEYRAND : un bas rempli de merde.

SAFOUAN - *Un bas de soie...*

LACAN

Oui. Mais ça pose des petits problèmes. La jambe, NAPOLEON en connaissait un bout quant à ce qui concerne ce qui ressortit de l'amour. Il disait que le mieux qu'on avait à faire c'était de les prendre à son cou, les jambes, j'entends. La seule victoire en amour, c'est la fuite. Il savait faire l'amour. On a des preuves.

D'autre part, il est évident que la merde tenait une très grande place dans la politique de TALLEYRAND.

Enfin, il avait aussi certains rapports à la toute-puissance. Et que son désir l'ait trouvé assez bien y cheminer c'est ce qui ne fait pas de doute. Il faut donc aussi se méfier de ceci, de l'objet du désir de l'autre : qu'est-ce qui nous conduit à penser que c'est *de la merde* ?

Dans le cas de NAPOLEON, il peut y avoir là un petit problème concernant TALLEYRAND, qui l'a eu, en fin de compte. Voilà. C'était simplement un ordre de réflexion que je voulais vous proposer et qui vient en codicille à ce que je vous ai dit de *l'objet(a)*.

[MELMAN](#)      [LACAN](#)

LACAN

Bonjour SAFOUAN. Venez, venez près de moi tout de suite, la dernière fois il s'est passé ce que vous avez vu, je me suis laissé encore entraîner, j'étais sur... mon élan, j'avais un certain nombre de points en somme à préciser dans ce qui avait été ma dernière leçon de ce qu'on appelle séminaire ouvert. Il y avait là un hôte inattendu, que nous avons invité à venir me voir parce qu'il dirige en Italie une revue ma foi fort intéressante.

Il faudra que je parle avec MILNER. MILNER où est-il ?

*X - Milner ? Il est sorti.*

Ah oui, parce que je l'ai vu rentrer tout à l'heure. Et alors j'ai voulu quand même qu'il ait un petit échantillon du style. Ceci dit, il n'en reste pas moins que l'appel que j'avais fait au début de la séance, espérant avoir des interventions, disons non prévues, donc se renouvelle aujourd'hui et si quelqu'un voulait bien après MELMAN, qui a quelque chose à nous dire, qu'il avait d'ailleurs déjà prêté la dernière fois et pour lequel je tiens beaucoup à ce qu'il parle tout de suite, et le premier.

Si pendant ce temps quelqu'un mijotait une petite question - quelqu'un ou plusieurs - eh bien je n'en serais pas mécontent. Voulez-vous bien venir me parler mon cher SAFOUAN ? Mettez-vous là, je vais me mettre là. Cela ne vous gêne pas ? Vous ne préférez pas. Si vous avez une préférence, dites-le.

Qui est-ce qui me donne du papier ? Il se trouve que je n'en ai pas.

Des structures...

comme celles qui ont été abordées au cours du séminaire, abordées et mises en place au cours du séminaire de cette année, en particulier celles concernant *la relation de l'objet(a) avec le champ du scopique*, la fonction de l'écran

...de telles structures peuvent difficilement ne pas être rencontrées en cours du travail psychanalytique et ceci, par exemple, chez FREUD lui-même et dans un moment tout à fait culminant justement de son travail psychanalytique, puisqu'il s'agissait de sa propre analyse.

C'est ainsi que j'offre à votre attention trois petits textes de FREUD choisis pour leur rencontre, qui m'a semblée particulièrement heureuse, avec les structures donc qui ont été mises en place cette année au cours du séminaire. Le texte central sur lequel j'attire votre attention, est celui qui porte le nom tout à fait *sympathiquement* dénommé de « *Deckerinnerungen* », autrement dit de *souvenirs-écrans*.

*Deck* en allemand ayant tout à fait le sens analogue à *écran* chez nous, c'est-à-dire non plus ce sens de couvercle, de ce qui obstrue, de ce qui peut cacher et en même temps le sens de ce plan, de ce plafond, sur lequel l'image peut venir s'inscrire. *Deckerinnerungen* : *souvenirs-écrans*, je me permets de vous le rappeler, c'est un texte qui date de 1899, donc du moment de ce foisonnement, de ce jaillissement, pour FREUD de son travail psychanalytique.

Il est en plein *dans la Science des rêves*, il est encore manifestement *dans son auto-analyse*, sa correspondance avec FLIESS est encore tout à fait active. C'est l'époque où il s'intéresse aux troubles de la mémoire et c'est ainsi que, un peu plus tôt que *Deckerinnerungen*, en 1898, il a publié cet article tout à fait *inaugural* et tout à fait stupéfiant c'est-à-dire cet article sur le *Mécanisme psychique de l'oubli*, où je vous le rappelle, il aborde cet *oubli* pour lui, FREUD, du nom SIGNORELLI, épinglant à ce propos les processus inconscients de la mémoire, du fonctionnement mental dans une organisation qui est bien exclusivement - dans ce texte sur l'oubli psychique, *sur le mécanisme psychique de l'oubli* - dans une organisation qui est bien exclusivement celle du *signifiant* dont vous vous souvenez de ce schéma où l'on voit des phonèmes en train de se balader entre SIGNORELLI, BOTTICELLI, BOLTRAFIO, TRAFIO, Bosnie, Herzégovine, etc. et ce mouvement de ce processus dans un bain en quelque sorte naturel qui est nommément situé dans le texte comme étant celui de *la sexualité et de la mort*. Le terme y étant *tout à fait nommé*.

*Dans Souvenirs écrans les deux pôles seront bien davantage...* également nommés par FREUD, ceux de *la faim* et de *l'amour*. Dans ce texte *Souvenirs écrans*, qui date donc de 1899, d'un an plus tard, il s'agit pour FREUD de montrer que les premiers souvenirs de l'enfance, les tous premiers, même banals ou indifférents en apparence, constituent en fait un écran à la fois dissimulateur et révélateur de souvenirs ou d'événements qui sont tout à fait fondateurs du sujet et qui sont retrouvables par l'analyse. Un autre point discuté par FREUD dans ce texte est de savoir si ces souvenirs *mettent en scène* une histoire réelle, soit au moment où elle est vécue, soit qu'elle a été ultérieurement rencontrée, ou bien s'il s'agit d'un fantasme.

Et c'est ainsi que FREUD va nous raconter ce souvenir-écran qu'un patient âgé, dit-il, de trente huit ans, plutôt sympathique et plutôt intelligent, lui aurait à lui FREUD raconté. Et les commentateurs ont très facilement reconnu ce patient de trente huit ans : FREUD lui-même, il s'agit donc d'un souvenir appartenant à FREUD.

Et voici donc ce qui est dit, je l'ai traduit à votre attention puisque, je crois, il me semble que ce texte n'est pas en français. Donc voici ce que dit ce patient FREUD :

*« Je dispose d'un assez grand nombre de souvenirs de ma première enfance qui peuvent être datés avec la plus grande sûreté. En effet, à l'âge de trois ans, j'ai quitté le modeste lieu de ma naissance pour aller à la ville et comme mes souvenirs concernent seulement ce lieu où je suis né, ils se rapportent ainsi à mes deuxième et troisième années. Ce sont surtout de courtes scènes, mais parfaitement conservées et très vives dans tous leurs détails, dans tous les détails de leur perception, en opposition complète avec mes souvenirs de l'âge adulte qui manquent totalement de cet élément visuel. À partir de ma troisième année, mes souvenirs deviennent plus rares et plus obscurs; il y a des lacunes qui peuvent dépasser plus d'un an et ce n'est pas avant six ou sept ans que le courant de mes souvenirs devient continu. Je divise mes souvenirs d'enfance jusqu'au départ de cette première résidence en trois groupes : Un premier groupe est constitué de scènes que mes parents m'ont racontées et répétées et dont je ne sais si ces tableaux souvenirs – Erinnerungsbild – sont originels ou reconstruits d'après le récit mais je remarque qu'il y a aussi des cas où, malgré les nombreuses descriptions de mes parents, ne se forme aucun souvenir tableau.*

*J'attache plus d'importance au second groupe. Ce sont des scènes dont on n'a pas pu me parler puisque je n'en ai pas revu les participants : nurse ou camarades de jeux. Du troisième groupe, je parlerai plus loin.*

*Pour ce qui est du contenu de ces scènes et de leur habilitation au souvenir, je dois dire que sur ce point je ne suis pas sans orientations. Je ne peux certes pas dire que ces souvenirs concernent les événements les plus importants de cette époque que je jugerais tels aujourd'hui. Je ne sais rien par exemple de la naissance d'une sœur, ma cadette de deux ans et demi, mon départ, la vue du train, le long parcours en voiture qui y conduisait n'ont laissé aucune trace dans ma mémoire. J'ai noté par contre deux incidents mineurs de voyage dont vous vous souvenez qu'ils sont intervenus dans l'analyse de ma phobie mais ce qui dut me faire la plus vive impression fut une blessure au visage où je perdîs beaucoup de sang et qu'un chirurgien dut me recoudre. Je peux encore en toucher la cicatrice mais je n'ai pas d'autres souvenirs directs ou indirects concernant cet incident. Il est vrai peut-être que je n'avais seulement que deux ans. »*

À titre de curiosité, comme ça, on pourrait signaler que les souvenirs de CASANOVA débutent sur une scène qui se trouve très voisine, je veux dire sur un épanchement de sang intarissable - et qui dut être traité - un épanchement de substance, un épanchement de substance vitale.

*« Aussi je ne m'étonne pas des tableaux et des scènes de ces deux premiers groupes. Ce sont certainement des souvenirs marqués par le déplacement où l'essentiel a été omis. Mais dans certains, ce qui a été omis est repérable, et dans d'autres, il m'est facile d'après certains indices de le retrouver, rétablissant ainsi la continuité dans ce puzzle de souvenirs et je vois clairement quels intérêts infantiles ont favorisé la conservation de ces souvenirs dans ma mémoire. Mais ceci pourtant, ne s'applique pas au troisième groupe de souvenirs, ici il s'agit d'un matériel, une longue scène et plusieurs petits tableaux que je ne sais pas par quel bout prendre. La scène me paraît plutôt indifférente et sa fixation incompréhensible. Permettez-moi de vous la raconter. Je vois un pré à quatre coins, un peu en pente, vert et d'une verdure bien fournie, dans ce vert de très nombreuses fleurs jaunes, manifestement le vulgaire pissenlit. »*

En allemand *Löwenzahn*, autrement dit « dents de lion » qui en est d'ailleurs la traduction anglaise.

*« En haut du pré, une maison de paysan et devant sa porte se tiennent deux femmes papotant avec animation, la paysanne couverte d'une coiffe et une nurse, Kinderfrau. Sur le pré jouent trois enfants, je suis l'un d'eux, j'ai entre deux et trois ans, les deux autres sont mon cousin, mon aîné d'un an, et ma cousine, sa sœur, du même âge que moi, nous arrachons les fleurs jaunes et déjà en tenons chacun un bouquet dans les mains, la petite fille a la plus jolie gerbe, nous les gars nous lui tombons dessus comme d'un commun accord et lui arrachons ses fleurs. Elle remonte le pré en courant et obtient de la paysanne pour se consoler un gros morceau de pain noir. À peine voyons-nous cela que nous jetons les fleurs, nous nous bâtons vers la maison et exigeons également du pain. Nous en obtenons aussi, la paysanne coupant son pain avec un grand couteau, ce pain me paraît dans le souvenir d'un goût si délicieux - köstlich - et la scène s'arrête là. »*

Un peu plus loin, FREUD ajoute :

*« J'ai l'impression générale qu'il y a dans cette scène quelque chose qui ne va pas. Le jaune des fleurs ressort avec une vivacité particulière dans cet ensemble et le goût délicieux du pain, me semble également exagéré presque hallucinatoire, et je me souviens à ce propos, dit-il, de tableaux vus dans une exposition humoristique où certaines parties et naturellement les moins convenables, comme les rondeurs des dames, au lieu d'être peintes se trouvaient en relief. »*

Voilà, donc, le passage crucial, enfin que j'ai détaché dans ce texte de FREUD sur deux souvenirs écrans.

Dans l'analyse à laquelle FREUD va se livrer, il construit quelque chose qui pourrait paraître de l'ordre du roman familial. Pauvreté du père qui l'a obligé à quitter le vert paradis de son enfance.

Ce qui s'est passé pour lui à seize ans quand étudiant il est revenu sur ce lieu de sa naissance et qu'il a rencontré là, vêtue d'une robe jaune, la fille de voisins qui s'appelait Gisela FLUSS et le coup de foudre immédiat qu'il en eut, coup de foudre bien entendu sans aucun lendemain, évocation du bonheur et de la fortune pour lui FREUD s'il était resté dans ce nid de sa province, il l'appelle ainsi, *Provinznest* mais aussi tout une autre série de pensées qu'il oriente vers ce que... vers les conseils que son père lui a donnés, c'est-à-dire il aurait dû écouter l'appel de son père, épouser sa petite cousine qui figure dans le rêve: Pauline, abandonner ses abstraites études pour de solides affaires économiques, financières.

En conclusion dit FREUD : faim et amour, *Hunger und Liebe*, voilà les courants pulsionnels qui sont alors, dit-il, dans ce souvenir écran. Bien sûr, nous ne pourrions pas nous engager ici, maintenant, dans l'analyse tout à fait détaillée qu'exigerait ce texte mais je me contenterai d'en fixer certains repères, en premier lieu la présence, aussi manifeste, aussi saillante, aussi éclatante de l'écran.

Présence de l'écran, si clairement figurée dans cette surface, dans ce pré, ainsi comme une surface à quatre coins, légèrement inclinée en pente. Cet écran sur lequel va se construire toute la scène.

Je pense qu'on peut également y situer, d'une manière qui ne me paraît nullement abusive, l'évocation à propos de ce souvenir d'une dimension particulière, celle de la perspective.

Je ne veux pas dire seulement le fait qu'il s'agit par exemple d'un parallélogramme...

je veux dire enfin d'une surface donc inclinée, le fait de cette distribution, de cette maison qui est là située en haut, au loin des enfants qui sont là en bas et ensuite du mouvement qui va porter les enfants *vers cette maison de paysan* ...mais également le fait par exemple, si saillant lui-même, si surprenant lui-même que dans ces associations, eh bien, ces associations vont conduire FREUD à évoquer cette exposition de tableaux humoristiques du *Pop'Art* déjà à cette époque, où certaines parties, au lieu d'être peintes, se trouvaient là rapportées en relief, en trois dimensions. Je pense également qu'il est nécessaire dans ce texte si suggestif d'évoquer la place de *l'objet(a)*.

FREUD nous y conduit quasiment, je dirais *par la main*, en situant lui-même, cet aspect anormal de cette représentation, il y a quelques chose qui ne va pas, il y a là quelque chose qui cloche, c'est quand même bizarre et à ce propos là qu'est-ce qu'il situe ?

Eh bien, il situe les fleurs, les pissenlits et le goût, *köstlich*, délicieux de ce pain, à la saveur presque hallucinatoire. Pour ma part, j'aurais tendance à voir dans la vivacité de ces fleurs jaunes se détachant sur ce pré vert, trou lumineux, rassemblées en ce bouquet que porte, nous en revenons toujours à des gerbes de fleurs, ou à des bouquets de fleurs, mais que porte cette petite fille, bouquet qui va s'évanouir d'ailleurs, dont la valeur va disparaître, va s'évanouir au moment même où les enfants, où les garçons l'atteignent puisqu'à ce moment-là, la petite fille s'intéresse à autre chose, en tout cas, c'est le moment même où l'objet, au moment où il est saisi, vient à voir sa valeur sollicitée.

Il faut bien sûr remarquer que les *Löwenzahn* ne peuvent pas être quelque chose de tout à fait indifférent dans l'analyse de ce texte...

je veux dire l'évocation ici du *lion denté*, pour FREUD, en tant que ce texte concerne, tourne autour de problèmes concernant la terre natale, le lieu, ce qui serait le lieu de la naissance ...ne peuvent manquer de nous paraître ici, en tout cas hautement significatifs et revenir en tout cas en quelque sorte appuyer notre supposition, notre proposition, quant à leur fonction, quant à leur place éventuelle d'*objet(a)*.

Le pain que coupe la paysanne avec son grand couteau s'appelle en allemand *Laib*, c'est une miché de pain, un terme qui, je ne sais pas, ne m'a pas paru tellement usuel. *Laib* ça s'écrit *l-a-i-b* alors que *Leib* le corps s'écrit *l-e-i-b*, c'est donc en tout cas dans du *Laib* qu'avec un grand couteau cette paysanne tranche ce pain au goût si *köstlich*. *Köstlich* - cela veut dire... cela vient de *kosten*, *coûter*, payer, ça a un goût coûteux. Et ce pain, un peu plus loin portera également le nom de *Landbrot*, autrement dit, ce que je crois nous pouvons très bien traduire, ici, par pain de pays par exemple.

En tout cas dans cet écran, ce que nous pouvons voir figurer, c'est bien une sorte de terre natale, représentant de sa représentation, à lui FREUD, *figurée dans le tableau* comme il le souligne expressément. Et à la fin du texte FREUD va faire cette remarque qui m'a paru tout aussi stupéfiante, c'est que pour qu'on puisse vraiment parler de souvenir-écran, comme ça, il faut que le sujet *figure dans le tableau*, ainsi il en fait la condition tout à fait expresse, tout à fait nécessaire pour que cela puisse être envisagé comme tel. FREUD y voit le témoignage d'une *Überarbeitung*, une sorte de re-élaboration, re-travail où pour notre part nous serions tenté de lire celui-là même du fantasme.

Je crois en tout cas que ce qu'on ne peut manquer d'évoquer, presque... qui se trouve tellement conduire à évoquer à propos de ce texte, c'est bien le problème de ce que peut être pour un sujet, le lieu de sa naissance, lieu de sa naissance en tant bien sûr qu'à la fois et irrémédiablement perdu, chu et en même temps constitué, figuré mais lui-même avec *cet écran représentant de sa représentation* où il va venir, ainsi lui petit FREUD, se trouver livré à ses pulsions qui sont *la faim et l'amour*.

Dans l'article que j'avais signalé précédemment sur le *Mécanisme psychique de l'oubli* et concernant donc l'oubli du nom de SIGNORELLI, cet article orienté, lui, sur la sexualité et la mort, quand ce phénomène se produit pour FREUD, il voyage avec cet avocat berlinois, un compagnon, comme cela, de rencontre, de voyage, Monsieur FREYHAU.

Et puis il veut évoquer ce nom, l'auteur des fresques d'Orvieto, des choses dernières. Cela ne vient pas, mais il se produit à ce moment-là quelque chose de très curieux...

et quelque chose qui d'ailleurs assez bizarrement a été *laissé tomber dans la Psychopathologie de la vie quotidienne*, lorsque FREUD y reprend ce même souvenir ...il se produit pour FREUD quelque chose de très curieux, c'est qu'il ne se souvient pas du nom de SIGNORELLI, mais il voit des fresques et avec une vivacité particulière, de manière tout à fait *über*... Il voit le peintre tel qu'il s'est figuré lui-même dans un coin du tableau avec des détails, avec son visage particulièrement sérieux, ses mains croisées, et à côté du peintre, à côté de SIGNORELLI, il voit là également, la représentation de celui qui était son prédécesseur dans la réalisation de ces fresques, c'est-à-dire FRA ANGELICO de Fiesole dont le nom ne semble en rien à ce moment-là lui échapper.

C'est là un phénomène qui je crois, mérite d'être signalé et que je voudrais, pour terminer, rapprocher d'un court texte qui, lui, date de quarante années plus tard. C'est en 1936, lorsque FREUD écrit pour le 70<sup>ème</sup> anniversaire de Romain ROLLAND ce texte, qui s'appelle [Un trouble de mémoire sur l'Acropole](#), il en a alors lui-même 80 et il raconte à Romain ROLLAND dans ce texte - enfin sa contribution à l'anniversaire de Romain ROLLAND – et donc de lui raconter combien au cours d'un voyage sur l'Acropole avec son frère, il a eu un sentiment très curieux, *Entfremdungsgefühl*, sentiment d'étrangeté que tout cela ce n'était pas réel, que ce qu'il voyait n'était pas réel, que c'était bizarre, c'était curieux, qu'il n'en croyait pas ses yeux, qu'il en arrivait même à se poser la question de l'existence de l'Acropole et tout ceci l'engage sur l'évocation du problème *de la fausse reconnaissance : du déjà vu, du déjà raconté*, c'est-à-dire mêlant tout à fait directement le sentiment de la reconnaissance la plus immédiate et la plus intime et la plus sûre.

Bref, on pourrait dire, lui et son frère, au sommet de l'Acropole, FREUD ne se voit pas dans le tableau et ce qui peut nous paraître éventuellement tout aussi significatif c'est que tout aussitôt, tout aussi directement se trouve invoqué la présence et le regard du père, ceci sous la forme d'un sentiment de piété filiale, sentiment de culpabilité, sentiment de faute chez FREUD et puis enfin cette évocation mi-humoristique, mais peut-être aussi mi-tragique qui est celle de cette parole de NAPOLÉON qui dit à son frère Joseph, bien sûr au moment de son couronnement, à son frère Joseph :

*« Qu'est-ce qu'aurait dit Monsieur notre père, s'il avait pu être là aujourd'hui ? »*

Voilà. je m'arrêterai là-dessus.

LACAN

J'ai trouvé que ceci, pour n'être pas de l'inédit, illustre assez bien comme ça rétroactivement, parce que ce sont des choses dont j'ai parlé il y a longtemps, nommément sur le texte concernant SIGNORELLI, j'ai fait une communication à la Société de philosophie. Au temps où je l'ai faite, je ne pouvais pas mettre en valeur évidemment ces éléments structuraux à ce moment-là, puisque la théorie n'en était point encore faite.

Le fait que MELMAN ait bien voulu se donner la peine de s'apercevoir que cela y est et de la façon la plus articulée est tout à fait de nature à confirmer ce que j'ai pu, soit la dernière, soit l'avant dernière fois, faire remarquer de ce que veut dire ma reprise de FREUD dans un cercle redoublé, enfin dans une espèce de deuxième tour qui a ses raisons structurales. Et vous voyez à chaque point du texte de FREUD, nous y trouvons la possibilité d'une espèce de commentaire second qui reprend les mêmes éléments dans un autre ordre, dans un autre ordre qui n'est en réalité que la reproduction du premier mis à l'envers. Ce que je vous ai dit par exemple la dernière fois de la correspondance au drame de l'Œdipe, de ce drame de l'aveuglement d'Œdipe - et de l'aveuglement pourquoi ? Pour avoir voulu trop voir - en est une autre illustration.

Enfin, je ne peux *ré-indiquer* ou plutôt *ré-évoquer* ces choses que d'une façon allusive, je ne vais pas aujourd'hui reprendre une fois de plus ces mêmes thèmes. Il m'a semblé que ce que MELMAN a là repris - d'une façon très sensible, parce que cela lui était très actuel et qu'il n'a eu aucune peine à en retrouver les repères principaux - valait de vous être présenté à cette occasion. Est-ce que quelqu'un peut avoir justement une remarque complémentaire sur... ?

VALABREGA

Je vais faire deux petites remarques à propos de ce que vient de nous rappeler Charles MELMAN. La première - je prends les choses par la fin - la première est à propos de l'article qu'il nous rappelle du souvenir sur l'Acropole, c'est une remarque terminologique, le mot *Entfremdung* ne peut pas être traduit, enfin n'a pas intérêt à être traduit par étrangeté mais par aliénation - parce que, il s'agit là de quelque chose de très intéressant dans ce texte - c'est *unheimlich*, qui correspond plutôt à l'étrangeté.

LACAN - C'est incontestable que c'est *unheimlich* qui correspond à étrangeté.

VALABREGA - Mais ce qui est intéressant, c'est que *Entfremdung* c'est...

LACAN - Commentez, commentez, cela vaut la peine, commentez comment dans ce texte vous l'entendez comme traduisible par aliénation.

VALABREGA

C'est-à-dire que dans ce texte cela introduit *quelque chose* qui est tout à fait autre que ce qui a été apporté par MELMAN, et on pourrait dire que du point de vue diagnostic, on a l'impression que c'est tout à fait autre chose, dans le souvenir de l'Acropole que...

LACAN

Parlez plus fort Bon Dieu ! Parce que c'est tout de même... c'est très intéressant ce que vous dites et tout le monde... personne n'entend.

VALABREGA - Ce qui n'est pas le cas dans le texte de 1886-1889, c'est encore quelque chose...

LACAN

Mais discutez-le ! Comment pouvez-vous soutenir que le terme d'*aliénation* est présent à propos de *ce souvenir de l'Acropole* et nommément pour traduire *Entfremdung*. Je veux bien que vous le souteniez mais expliquez pourquoi.

VALABREGA - C'est un concept hégélien, l'aliénation.

LACAN

Un instant, je vous en prie : comment concevez-vous le concept hégélien dans quelque chose qui connote un trait vécu, que cet *Entfremdung*.

VALABREGA - Je ne sais comment, il faudrait même...

LACAN

Que *Entfremdung* puisse correspondre à quelque chose comme la dépersonnalisation, passe encore, ou le sentiment du sosie ou quelque chose que nous... c'est noté dans le texte comme une impression, enfin *c'est une notation phénoménologique*, l'*aliénation* n'est pas... n'a rien à faire avec ça dans HEGEL puisque vous invoquez - vous, pas moi - HEGEL.

VALABREGA

Je trouve quand même qu'il n'utilise pas là un autre mot qui pourrait... je ne sais pas quel mot allemand pourrait être là pour désigner la dépersonnalisation, quelque chose comme ça, il se trouve tout de même que ce n'est pas ça.

LACAN

Comment pouvez-vous soutenir que l'*aliénation* qui est vraiment la structure, enfin la plus immanente et en même temps la plus cachée, à tout ce qui est du vécu du sujet soit là tout d'un coup mise saillante dans l'apparence ou bien alors montrant sa pointe d'une façon quelconque qui puisse permettre de l'épingler avec ce terme d'*Entfremdung* et justement à propos de ce que FREUD ressent sur l'Acropole ?

VALABREGA

Oui, attendez, ce n'est pas une raison. Je me demande pourquoi il emploie ce mot simplement, ce n'est pas un mot, pas un mot du vocabulaire psychiatrique, absolument pas.

LACAN - Mais pourquoi le traduisez-vous par *aliénation* alors ? CASTORIADIS ?

CASTORIADIS

Du point de vue *étymologique*, je crois que VALABREGA a raison par rapport à HEGEL. Je ne crois pas que dans le texte de FREUD il s'agit de l'*aliénation* dans ce sens. On dira en allemand *sich fremden* de quelqu'un qui serait plutôt en *zi-zanie*, que la vie a éloigné du ménage. C'est le *Fremd* dans ce texte, alors il ne faut pas le rapprocher du groupe qui a un autre caractère. Je crois que ce que FREUD veut dire dans le texte c'est qu'il se sent étranger à ce pays, et étranger radicalement. Il ne faut pas lui donner, je crois, la charge philosophique hégélienne de l'*aliénation* qui est autre chose.

LACAN

Écoutez, cela a une note extraordinairement nette, n'est-ce pas, il s'agit d'un sentiment que nous appelons dans la clinique psychiatrique : la déréalisation.

VALABREGA

*Pourquoi* l'utilise-t-il ? C'est ça le problème, c'est un problème *terminologique*, moi je ne sais pas, je n'ai pas recherché...

LACAN

Ce n'est pas parce que nous nous trouvons devant un emploi d'*Entfremdung* qu'on trouve également dans HEGEL que nous allons nous mettre, comme ça, à sauter à pieds joints et à dire que la signification que FREUD implique dans ce terme d'*Entfremdung* est une signification hégélienne justement là. Et puis écoutez, dès qu'on parle d'*aliénation*, tout de même, on sait où on en est, on sait ce qu'on évoque, on sait ce que ça intéresse. Alors si c'est là simplement pour ouvrir une question sans le moindre centimètre qui aille plus loin, je ne demande pas mieux que cela rebondisse mais je veux que vous vous en expliquiez.

STEIN - Alors, je pense quand même que le point soulevé par VALABREGA mérite d'être fouillé.

LACAN - Tout à fait d'accord.

STEIN

Je n'ai pas le texte sous les yeux, mais on peut remarquer qu'en français à propos du terme d'*aliénation* il y a cette même difficulté, c'est que l'*aliénation* n'évoque pas seulement HEGEL et Marx. Elle évoque aussi la folie. Or ce sentiment étrange... appelons-le si vous le voulez, d'étrangeté... trouvé sur l'Acropole, a quand même quelque chose à voir avec le sentiment d'être fou.

LACAN [à Stein] - Je vais vous donner la parole, je vous demande pardon de...

GREEN

Deux choses. Une concernant la remarque de VALABREGA, l'autre l'exposé de MELMAN. La première, je pense que sans introduire le contexte d'aliénation, on est quand même obligé ici à partir de ce terme, de penser que FREUD veut dire et en dehors du mot dont il est question par rapport au contexte qu'il vit : « *Ce n'est pas moi qui suis ici, c'est un autre, ce n'est pas moi...* », ça, c'est dit en toutes lettres dans le texte. Alors voici concernant le point soulevé par VALABREGA.

Par rapport à ce qu'a dit MELMAN, je voudrais apporter une petite précision lorsque tu as dit que le sujet advient et est constitué par le fait qu'il va se trouver là devant ce que tu appelais ses pulsions, la faim et l'amour. Eh bien, je crois que toute l'ambiguïté de ce texte c'est de montrer que FREUD a choisi dans cette alternative et que justement tout le texte parle de la faim en tant qu'il va s'agir du désir et non plus de la faim et que ceci se rattache directement à la parole du père, en tant, que le père lui a dit : « *cessons avec ces billevesées, il faut manger.* » Voilà la voie des affaires. C'est pourquoi, j'y verrai donc quelque chose de beaucoup plus nettement marqué par rapport au désir et par rapport justement à ce qui est en jeu dans ce personnage nourricier avec son grand couteau qui n'intéresse plus du tout la faim et qu'il exclut complètement du champ du problème.

LACAN - Comment s'appelle-t-il ?

CABEN

La traduction des textes... le mot *Entfremdung* est un mot plus simple en allemand, il se traduit très bien par le mot dépaysement, tout le reste n'est que folle interprétation.

LACAN - Bien sûr, dépaysement ou déréalisation, c'est exactement de quoi il s'agit, ce n'est pas du réel.

CABEN - Vous avez déjà employé la semaine dernière et le mot *Entfremdung*, c'est être *dépaycé* et étymologiquement aussi.

LACAN - Qu'est-ce que j'ai employé la semaine dernière?

CABEN - *Entfremden*.

LACAN - Sûrement pas.

CABEN - Dans le sens où vous l'avez traduit par aliénation.

LACAN - C'est une traduction classique.

CABEN - Oui, mais à mon avis c'est déjà une interprétation.

LACAN

N'exagérons pas, là non plus, c'est comme si vous disiez que *Aufhebung* est déjà une interprétation parce que, dans HEGEL, cela a le sens de plus qualitativement élevé et que cela peut aussi bien vouloir dire, je ne sais pas quoi... abonnement. Le caractère simplet et cru d'un usage d'un terme n'a pour autant aucune *préséance* sur les autres usages, n'est-ce pas. J'ai souvent fait remarquer qu'il n'y a pas de préséance de l'usage propre sur l'usage figuré, pour une simple raison d'abord que cela ne veut rien dire, cette différence, mais le côté usuel, disons, de *Entfremdung* ne suffit pas à donner une prévalence à dépaysement sur son usage philosophique.

Bon, à vous [Leclaire]... Oui, à vous,[Valabrega] bien sûr, naturellement, si vous voulez reprendre la parole.

VALABREGA - Autre chose, moi je ne suis pas d'accord avec ce que vient de dire M. CABEN.

LACAN - Moi non plus.

VALABREGA

On peut toujours ramener le sens de n'importe quel mot à un sens non habituel, et qu'il faut prendre dans ce sens-là, surtout pas dans FREUD. Ce qui ne veut pas dire qu'il y a une signification indirecte, je n'en sais rien. Je pose la question à propos de l'*Unheimlich* d'une part, dont on a beaucoup glosé, et de l'*Entfremdung*.

LACAN

Ecoutez, ne cherchons pas, nous n'allons pas nous éterniser là-dessus. Il est tout à fait clair qu'une référence structurale comme l'aliénation est... jamais personne n'a prétendu voir l'aliénation affleurant sur le plan phénoménologique.

Le sentiment d'aliénation, si cela concerne justement l'aliénation, il n'y a pas de sentiment d'aliénation, sans cela ça ne serait pas l'aliénation. Vous êtes d'accord ? Allons LECLAIRE, que vouliez-vous dire?

VALABREGA

Au sujet du mécanisme de l'oubli et de la substitution, puisque tout cela tourne autour du mot substitutif et plus généralement de la substitution, alors là le rapprochement avec le souvenir-écran est très important.

Parce que l'analyse...

j'ai pu faire une analyse poussée une fois que quelque chose du mécanisme de l'oubli qui pouvait, qui jouait un rôle très important dans une analyse et qui en particulier englobait et se situait précisément aussi là sur les fleurs, parmi toutes ces choses ...alors cette analyse a montré qu'en dehors de la substitution définie par FREUD, en 98-99, il existe, ceci renvoie à des substitutions qu'on pourrait dire formelles et il apparaît nettement que cela renvoie à des substitutions intrinsèques, c'est-à-dire qu'il y a d'autres mots derrière les mots ou les noms particulièrement oubliés et retrouvés, ou non, par les mécanismes de substitution. Il y a une substitution intrinsèque qui a substitué ces mots-là, par exemple les noms des fleurs à d'autres. Par conséquent, la substitution ici est vraiment un écran.

LACAN - Est vraiment...?

VALABREGA

...un écran. Le rapprochement est ici tout à fait à creuser. Le souvenir-écran est le mécanisme de l'oubli. C'est simplement une remarque que j'émettais dans le sens de ce que nous avons dit. Voilà.

LACAN - Ce sont néanmoins des choses différentes, n'est-ce pas, nous sommes bien d'accord.

VALABREGA

Certes, mais ça joue le rôle d'écran, *c'est fonctionnellement un écran* dans l'exemple auquel je pense. Ça veut dire que *les noms de substitution* renvoient à d'autres noms c'est-à-dire en substitution au niveau même du nom, derrière les noms substitués.

LACAN - Répondez MELMAN, ce que vous pensez à cela.

MELMAN

Non, ce serait s'engager là également dans une grande chose. Je pense qu'en tout cas, c'est radicalement différent de ce qui se passe au moment où il oublie le nom de SIGNORELLI, où se présente à lui dans le tableau la figure même du peintre, de façon si précise, avec cette vivacité particulière, je crois que c'est tout à fait autre chose.

LACAN - Mais oui bien sûr. LECLAIRE. Non LECLAIRE ! Je l'avais dit, il y a un moment qu'il doit parler.

LECLAIRE

C'est un complément à l'analyse du souvenir-écran, un élément pour compléter l'analyse dans la même ligne, à propos de « pissenlits » qui joue un rôle central dans ce souvenir-écran. Vers la même époque, il s'occupe de l'analyse du rêve du Comte de Thun et par erreur il évoque le pissenlit, à propos d'une autre fleur qui est un mucilage ordinaire.

Il ne se trompe pas : le pissenlit désigne bien là pour lui le problème de son énurésie car si ce mot lui est venu, de pissenlit, pour désigner une autre fleur qui était le mucilage, c'est en français qu'elle équi... évoque tous les problèmes de ces incontinenances et principalement de ces incontinenances d'urine.

Sur le jaune et sur la tache jaune qui est au centre et que tu as bien située comme étant au centre du souvenir-écran, je voudrais faire encore cette remarque qui se rapportait aussi à l'auto-analyse de FREUD ou à l'analyse de FREUD.

C'est un autre passage de la *Science des rêves* - j'ai déjà eu l'occasion de le signaler - nous trouvons quelque chose de plus singulier, qui fait qu'à la fois le nom allemand de *Löwenzahn* pour le pissenlit et la couleur jaune se trouvent rassemblés en un seul terme.

C'est comme l'histoire d'un patient d'un collègue qui a longtemps été occupé dans ses rêves par la figure d'un petit lion jaune. Or, ce lion jaune, il ne voit absolument pas ce qu'il vient faire dans ses rêves. Ce collègue en parle à FREUD et ce n'est qu'au moment où il retrouve, dit-il, ce lion jaune comme ayant été un de ses jouets favoris, un bibelot de sa mère, qui avait été depuis rangé, que le souvenir du lion jaune ou la présence du lion jaune inexplicable dans les rêves disparaît.

Je pense pour une autre raison que ce collègue au lion jaune, il en est comme de ce sympathique collègue, ou de ce sympathique patient dont parle FREUD, je pense que c'est lui-même, c'est une hypothèse qui n'a pas encore été vraiment soutenue, simplement que j'avance pour l'instant pour la raison suivante. C'est là-dessus que je m'arrêterai.

C'est qu'immédiatement après avoir parlé de ce collègue au lion jaune et de cette petite histoire du lion jaune, il évoque une autre aventure du même collègue, qui est un souvenir d'enfance, ce collègue qui avait été très impressionné du récit qu'on lui faisait de l'exploration de NANSEN au pôle, avait eu cette question curieuse qui avait fait rire son entourage et ses frères parce qu'il est normal à savoir que cette exploration, ce voyage, *Reise*, était douloureux, ça faisait mal. Car ce collègue avait confondu, étant enfant, avait confondu *Reise* et *reissen*, déchirer.

C'est à partir de là, et c'est sur ce point que je me fonde pour avancer l'hypothèse que le collègue au lion jaune, c'est FREUD lui-même. Car il semble que si nous nous interrogeons là aussi sur la phobie des voyages, quelque chose peut nous apparaître concernant la confusion des voyages et de *reissen*, déchirer, d'autant que dans l'œuvre freudienne nous trouverons constamment à l'arrière plan ce fantasme fondamental d'avoir à déchirer un voile, d'avoir à dévoiler quelque chose et c'est là-dessus que je veux terminer, car il me semble que cette considération n'est pas étrangère à l'analyse possible de ce souvenir-écran.

Car là encore il montre au pied de la lettre cette dimension de l'écran, comme surface, nous avons aussi à prendre en considération - ce que tu as fait - ce qui peut être de l'ordre de la déchirure ou de la traversée de l'écran.

LACAN

Je voudrais que vous précisiez votre pensée. Vous pensez que ce que vous venez de dire, FREUD le savait, que le sachant il donne tout le texte concernant le rêve où est situé ce lion jaune ? Est-ce que lui-même en quelque sorte s'était repéré, si je puis dire, dans cette fonction du lion jaune?

LECLAIRE - Non.

LACAN - Vous ne le pensez pas. C'est important.

LECLAIRE

Je pense qu'il s'est repéré explicitement dans la fonction du déchiré lorsqu'il a soutenu son fantasme de l'inauguration de la plaque commémorant la découverte inaugurale de la *Science des rêves* où il imagine le jour où cette plaque sera inaugurée et où sur cette plaque est écrit que se dévoila à FREUD le secret des rêves.

Nous pensons que le terme de *dévoilement*, de *déchirement*, *d'ouverture* est fondamental chez FREUD.

Mais ce que je veux dire, c'est que dans ce souvenir-écran, du fait même que l'on voit comme transperçant la surface, la couleur jaune et liant cette couleur jaune exactement à ce qui vient après dans l'analyse du souvenir du lion jaune, c'est-à-dire le problème du *Reise-reissen*. Je pense qu'est lié à l'évocation de la couleur jaune et à cette prégnance de la couleur jaune, pour FREUD disons très consciemment le problème de... enfin au moment où il décrit ce souvenir étrange, je ne pense pas du tout que la dimension de la déchirure en tant que telle ou de la rupture chez FREUD soit explicite, et je pense qu'au jaune est nécessairement liée cette dimension de *passage à travers* ou de transgression, bref ce qui évoque à propos de la transparence de...

LACAN - Je souhaiterais simplement que ceci fut écrit par vous, cher Serge.

LECLAIRE ...

LACAN : Déjà ? ça veut dire quoi ?

LECLAIRE : Dans les *Cahiers* N° 1 ou 2.

LACAN

Parfait, oui parce que j'aurais eu certainement l'occasion d'y revenir, je ne peux pas aujourd'hui, étant donné le temps qui nous reste, nous engager plus loin dans ce débat. Allez.

STEIN

Mais, je voudrais faire une petite remarque à LECLAIRE sur le problème de *Reise* et *reissen*. C'est que le dévoilement et de l'autre [-] et que la déchirure *reissen*, *Riss*, soient équivalentes pour FREUD, c'est une chose qu'il faudrait que tu établisses quand même, je ne dis pas qu'il n'en est pas ainsi. Cela demande à être établi. Le dévoilement n'évoque pas forcément la déchirure. Peut-être aussi pour FREUD des éléments pour abonder dans ton sens à moins qu'il... il y a une autre détermination de *reissen* qui est intéressante et qui est impliquée dans ce que tu as dit, c'est de se rappeler que FREUD avait demandé si ce voyage « *Reise* » faisait mal.

Or « *reissen* » n'est pas seulement la déchirure, *reissen* est - au sens figuré - est employé en allemand, non d'une manière très courante, est la manière de désigner une certaine douleur qu'on éprouve, donc « *reissen* » est quelque chose dont il a pu entendre parler autour de lui à propos des douleurs rhumatismales éprouvées par l'un de ses parents ou dans une circonstance analogue et ceci nous donnerait le lien entre le voyage et le danger pour la santé impliqué dans le voyage, la phobie des voyages et l'association avec « *reissen* », c'est à dire une déchirure dans le corps.

## LACAN

Eh bien! écoutez mes bons amis, ces choses ne seront pas résolues, j'ai vu un vif intérêt à la remarque de Serge parce que nous aurons probablement l'occasion de la réutiliser plus tard, concernant en effet la position de FREUD en tant qu'*analyste*. Voilà, il nous reste une demi-heure, je n'aurais pas voulu, c'était du moins mon intention, terminer l'année sans faire quelque chose qui participe de deux registres : d'une part de faire un sort à ce qui a occupé une part importante des séminaires fermés, à savoir la discussion des articles de STEIN.

Je ne prétends pas la reprendre. Elle a été faite sur le pied très légitime d'une critique de ce qui pour chacun de ses interlocuteurs leur semblait discordant, quant à leurs sentiments de ce qui se faisait dans la séance, de ce qui se passait, de ce qui venait en premier plan et de ce que STEIN, lui, entendait y mettre, à ce même premier plan.

Je ne reprendrai pas ces choses qui ont une valeur de dialogue toujours utile entre psychanalystes. Néanmoins, il me paraît qu'il y a quelque chose que je suis le seul, en somme, autorisé tout au moins, à pouvoir faire dans les formes qui ne soient pas de censure. Je ne voudrais pas qu'il y ait là d'*erreur* assurément. Ceux de mes élèves qui sont intervenus, ont justement évité ce point de vue, à savoir : « *C'est pas conforme à ce que dit Lacan* ».

Et ce n'est également pas dans ce sens, au sens d'une certaine légalité de la démarche que je me placerai pour intervenir de nouveau auprès de STEIN. Je voudrais à ce sujet toucher à quelque chose qui paraît important parce qu'évident, parce que très, très gros, et en quelque sorte ouvrant un problème devant tout le monde et auquel est suspendue toute la portée de mon enseignement. D'abord le fait de ce qu'on pourrait appeler l'influence de mes formulations, autrement dit ce qu'on pourrait appeler encore à proprement parler le langage de LACAN.

Il est bien évident que, par exemple, on ne se sert de l'Autre - et surtout quand on y met pour plus de sûreté un grand A - que depuis que je lui ai fait jouer un certain rôle. Ça date un texte. Avant que j'en parle, il n'y avait jamais de ce grand Autre nulle part, et même *en dehors* de la psychanalyse. Maintenant, il y en a un peu beaucoup. Et Dieu sait le rôle qu'on lui fait jouer. C'est là-dessus certainement que j'ai les remarques - de ce qui est arrivé à SARTRE - les remarques les plus importantes à faire à STEIN.

Et puis il y a autre chose, le problème des rapports entre ce que je dis et ce que je ne dis pas. Là c'est plus complexe. Il est certain que je ne peux pas... Quand j'ai commencé à faire mon enseignement, quelles que soient les raisons pour lesquelles j'ai été amené à cette position difficile, *il y avait un fort travail à faire pour obtenir un changement radical de tout* : de point de vue, de langage, de point de vue sur le langage, de langage sur le point de vue, *ce n'était pas très, très commode*.

J'ai pris les choses comme elles me semblaient devoir être prises, bille en tête si je puis dire, en abordant *la fonction du langage*, ou plus exactement *le champ du langage et la fonction de la parole*. Il a fallu que je martèle cela un certain temps pour pouvoir donner à mes auditeurs enfin le temps de changer les portants de place, de se repérer par rapport à ça.

En d'autres termes, il y a *un ordre* et il y a *des temps*. Je suis en train de faire le recueil de mes écrits, comme on le dit. J'écris peu, j'écris peu... il n'en paraîtra pas environ... je ne sais pas, probablement, le quart restera de côté, alors on a fait comme ça le calibrage chez l'éditeur avec le peu qui reste. Il y en aura dans les six cent cinquante pages. Ce qui nous pose un petit problème de librairie. À cette occasion, je me relis, ce que je ne fais pas souvent, et à la vérité, il m'est apparu que même dans mes premiers textes, il ne peut y avoir aucune ambiguïté concernant l'usage des notions que j'ai introduites au moment où je les ai introduites. *C'est ce que les gens qui sont* - il y en a quelques uns parmi mes élèves qui me disent quelquefois - *c'est ce que les gens désignent en disant* : « *Cela y était déjà à telle époque. Ah! comme c'est admirable !* »

Eh bien non, cela n'y était pas. Ça n'y était pas, mais ça prouve simplement une certaine rigueur dans l'énonciation et dans l'énoncé qui fait qu'on ne pouvait guère trouver quelque chose dans le passé sur lequel, dans la suite, j'aie été obligé de carrément revenir. Les termes ne sont pas toujours les meilleurs.

Je veux dire que par exemple, l'usage dans les premiers textes que je fais du mot intersubjectivité est bien celui qui [...] le seul que je pouvais mettre en usage à l'époque pour la simple raison que je n'avais pas encore établi le jeu à quatre termes qui sont comme je pense que vous vous en êtes aperçus : le grand A, le petit(a), et les deux S d'autre part - chacun la moitié d'un S - des deux S barrés [S].

Parler à ce moment-là de l'intersubjectivité en [...] ne pas faire fonctionner ça *avant* que ça ne fonctionne.

Il n'en reste pas moins que dès un article qui est à peu près de la même date, puisqu'il a été écrit huit mois après le discours de Rome, l'article sur les *Variantes de la cure-type* <sup>207</sup> que j'ai donné à la demande d'Henri EY et d'une équipe de psychanalystes, à une Encyclopédie médico-chirurgicale, il y a un certain nombre d'énoncés, tout à fait clairs, qui font intervenir cette fonction, cette fonction complexe d'une façon suffisante pour rendre tout à fait impossible... je prierai notre cher ami STEIN de s'y reporter, c'est dans le début du second chapitre : *De la voie du psychanalyste à son maintien considéré dans sa déviation*.

Je n'aurai pas le temps aujourd'hui de faire la lecture de ce passage, mais je veux simplement le prier de s'y reporter lui-même pour me permettre aujourd'hui de lui dire, à lui, pendant qu'il est là et d'une façon dont je ne pense pas qu'il puisse un seul instant prendre ombrage, que dans son texte sur *La situation analytique*, ce langage... ce discours concernant l'Autre avec un grand A, est à proprement parler ce qu'il utilise de la façon la plus méconnaissable avec le grand A et l'autre.

Eh bien, l'Autre dont je vous parle, l'Autre au sens où c'est le lieu de l'Autre, c'est là où vient s'inscrire *la fonction de vérité de la parole* et que la relation de « ça parle » au « ça écoute » dont il fait état dans son premier écrit sur la situation analytique, mais directement enfin extraite, articulée, n'est-ce pas, de ce qu'il peut sous un certain angle entendre de mon discours.

D'ailleurs, en plus, il y a une note qui le reconnaît, il y a une note qui est intercalée entre deux autres, l'une où il fait état de l'impulsion qu'il a reçue de spéculations de GRUNBERGER sur le narcissisme, n'est-ce pas, et l'autre où il cite très abondamment NACHT à propos de *la présence psychanalytique*.

Il n'est pas question que je vienne ici prendre un poids prévalant. Ce que tout le monde peut bien penser, et sait que je pense, c'est que les positions de GRUNBERGER sur le narcissisme sont partiales et erronées. Ce dont d'ailleurs vous prenez vos distances, et que ce qu'a écrit NACHT sur *la présence psychanalytique* est simplement impudent, n'est-ce pas. J'en ai fait état assez abondamment dans *mon rapport* sur *La direction de la cure*, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir.

L'important n'est pas là. L'important est ceci : est-ce que... comment peut-il se faire que ce qui, en somme, est extrait des formules qui peuvent être épinglées, mises entre guillemets dans mon discours sur le « ça parle » sur le « ça écoute », comment peut-il venir s'adjoindre, fonctionner, servir à peindre...

d'une certaine façon, de couleurs qui peuvent de ce seul fait faire passer pour être les miennes  
...quel usage peut-on faire de ce discours pour en somme le faire rentrer dans une certaine façon de concevoir la situation analytique qui est absolument étrangère à ce discours ?

Je ne suis pas en train de débattre si elle est fondée, si elle est légitime, ce qui la justifie ou ce qui l'infirmes. Je mets simplement en question ce problème de l'utilisation possible de mon langage pour servir à la conception de la situation analytique qui lui est radicalement contraire. En effet cela va loin, n'est-ce pas, et vous y allez vite, partir du « ça parle » qui est le sujet du « ça écoute » qui est représenté ici par *l'analyste* :

« Ça parle et ça écoute - écriviez-vous page 239 - en la séance. »

Et puis ça a l'air de tenir comme ça, sous prétexte qu'on dit « en séance », le « en la séance » à l'air d'être un lieu suffisant. Il est bien clair d'ailleurs que vous ne vous en tenez pas là et que vous expliquez pourquoi à ce moment-là la séance est quelque chose qui se gonfle aux limites du monde, à proprement parler, comme vous ne manquez pas de l'écrire en y mettant les points sur les i.

La page 240, par exemple, je lis ceci, après un bref rappel de certaines similarités que ferait FREUD de la séance allant vers l'endormissement...

ce qui, entre nous, ne permet pas du tout pour autant d'aller jusqu'au point où vos collègues FAIN et DAVID vont, de faire du discours du sujet dans la séance, quelque chose d'analogue au rêve. Car *le rêve, l'endormissement et le sommeil*, ne sont pas des états analogues. Mais passons ce n'est pas sur le fond que je place la chose...je veux simplement vous faire remarquer que cet appareil psychique :

« ...qui abolit les limites entre le monde intérieur et le monde extérieur, aussi bien du côté du patient que du côté de l'analyste, qui de ce fait, tendent à être fondus tous deux en un. En terme plus précis - écriviez-vous toujours - leurs images tendent à l'association par contiguïté qui caractérise le processus primaire... ».

---

207 *Écrits* p. 323.

Donc vous posez d'abord que les deux sujets, n'est-ce pas, tendent à être fondus tous deux en un, et à partir de là, la contiguïté qui est en effet une relation essentielle de signifiant à signifiant devient la contiguïté entre les signifiants de l'un et les signifiants chez l'autre, n'est-ce pas.

*« ...de même que dans le rêve, le monde entier est à l'intérieur du rêveur, en cet UN le monde entier est contenu... »*

et voici votre raison :

*...car on ne saurait concevoir la fusion de deux êtres finis en un seul être fini. »*

Je répète cette phrase :

*« On ne saurait concevoir la fusion de deux êtres finis en un seul être fini. »*

D'une certaine façon, une phrase comme celle-ci est bien de nature à nous faire dire cette chose qui est aussi importante à souligner de l'usage du « *ça parle* » que je n'ai jamais employé en ce sens. Je veux dire que « *ça parle* », c'est un moment d'interrogation chez moi. « *Ça parle* », c'est comme ça que ça à l'air de se présenter, mais c'est tout de même la question, non pas « *ça parle à qui ?* » qui est la question qui vous importe, mais la question « *qui parle ?* » pour moi est toujours la question que j'ai accentuée.

En fait, dans l'analyse, c'est-à-dire dans la théorie analytique, la formule qui viendrait *très heureusement* se substituer au « *ça parle* » c'est le « *ça dit n'importe quoi* »... je parle : dans ce qui est écrit... et « *ça dit n'importe quoi* » pour une simple raison, c'est que ça se lit en diagonale. Si ça ne se lisait pas *en diagonale*, enfin je crois que quelqu'un serait arrêté à ce :

*« Car on ne saurait concevoir la fusion de deux êtres finis en un seul être fini. »*

Car rien n'est plus concevable. Je vais vous dire pourquoi vous, vous ne le concevez pas à ce moment-là : c'est parce que c'est très légitime pour vous. En effet, vous avez commencé par poser ce processus, cet appareil psychique, qui abolit les limites entre le monde intérieur et le monde extérieur, aussi bien du côté du patient que du côté de l'analyste. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que ce problème de l'intérieur et de l'extérieur est en effet quelque chose qui est tout à fait au premier plan de votre préoccupation.

Et tout ce que j'ai fait cette année comme effort pour vous apporter une topologie, c'est pour vous rendre compte disons d'une « forme » qui permet de concevoir justement ces sortes, si on peut dire, d'anomalies appréhensibles qui sont les nôtres à propos de ces problèmes de l'intérieur et de l'extérieur.

Seulement, comme c'est la seule chose qui justifie votre texte à cette date, disons comme pour... vous remarquez qu'il y a, à un moment quelconque que vous supposez n'être pas basalement celui de la situation analytique, il y a quelque façon équivalente entre cet intérieur et cet extérieur. Il en résulte que vous pensez...

et là, au nom même de cette espèce d'usage propédeutique : on demande de faire des choses

...vous pensez « *sphère* » et c'est vrai qu'en un certain sens, comme je vous l'ai fait remarquer, simplement à propos du cercle, on peut penser *topologiquement* la sphère comme enveloppant ce qui est à l'extérieur de même qu'on peut dire, n'est-ce pas...

puisqu'il suffit simplement de placer cette sphère quelque part, dans un quatrième plan

...même si vous placez un cercle sur la sphère, en fait vous délimitez deux zones de la sphère qui sont également à l'intérieur du cercle. Prenez le globe terrestre, faites un large X, si vous le faites à l'équateur : où est l'extérieur, où est l'intérieur ?

Ils sont équivalents, vous avez compris.

STEIN ...

LACAN

Justement, mon cher, c'est de ça qu'il s'agit. À partir du moment où vous pensez les choses ainsi, il n'y a pas du tout passage, mais équivalence. Vous posez l'équivalence de ce qui est à l'intérieur et de ce qui est à l'extérieur, et c'est pourquoi à partir de là s'il y en a un autre qui est ici, la même équivalence étant posée, ces deux êtres finis en effet, eux ne peuvent se fondre :

- premièrement que dans une indifférenciation totale,
- et deuxièmement qui implique l'infinitude, c'est-à-dire l'extension au monde de leur confusion entre eux.

C'est tout au moins ce que vous écrivez.

STEIN

Je vous en supplie, non, je pense que ce dont il est question là dans mon esprit ce n'est pas de *l'équivalence entre l'intérieur et l'extérieur* mais l'unité qui résulte de l'abolition de la limite, par conséquent, si on voulait faire une figuration de sphère...

LACAN

En d'autres termes ce que nous avons dit, c'est qu'il ne subsiste aucune limite. Je ne vais pas... c'est à vous en effet d'en décider. Cette absence de toute référence par conséquent, je ne vois pas comment vous pouvez la faire subsister avec quoi que ce soit, enfin, qui soit compatible par exemple avec la poursuite d'un discours. À l'intérieur d'un tout, cette absence totale de référence, n'est-ce pas, c'est un crédit que je vous fais, de penser qu'il reste encore quelque part une structure, un appareil.

STEIN - Je le vois bien comme une situation limite qui ne saurait être accomplie autrement que dans la mort.

LACAN

Mais, écoutez, la science de la situation analytique telle que vous l'établissez, n'est-ce pas une situation que je ne dirai même pas pré-agonique - car pré-agonique elle signifierait quelque chose - post-agonique ? *Post-agonique*, enfin, une situation d'après le trépas ? Vous ne pouvez pas soutenir une chose pareille, n'est-ce pas, nous ne sommes pas en train ici de chercher à faire railler.

Ce que je voudrais, c'est simplement faire remarquer que l'accent que j'ai mis dès les premiers temps de mes énoncés sur le caractère absolument déterminant de l'écoute de l'analyste...

que je n'ai d'ailleurs pour autant nullement *identifié* à l'Autre dans cette occasion n'est-ce pas ? ...ça devrait quand même vous inspirer une certaine prudence pour utiliser ce registre des rapports du « *ça parle* » au « *ça écoute* » dans une voie qui est très particulière et que je veux essayer de définir.

De quelque façon que vous défendiez ce que vous venez de dire, je vais voir si vous admettez ou non ce que je vais vous donner comme ce qui me semble être le repère où se différencie essentiellement une certaine façon de théoriser la situation analytique qui est la mienne. Il s'agit en fait d'une question très importante puisque c'est toute la question du *narcissisme primaire*. Qu'est-ce que le *narcissisme primaire* ?

Je n'irai pas par quatre chemins : le narcissisme primaire au sens où il est usité chez presque tous les auteurs dans l'analyse est quelque chose devant quoi je m'arrête et que je ne peux aucunement admettre sous la forme où c'est articulé. Et maintenant, nous allons essayer de bien préciser de quoi il s'agit. L'idée que sous un biais quelconque, à quelque moment que ce soit, le sujet, comme vous venez de le dire, vous m'en donnez plus alors que je n'en avais même sous la main, n'est-ce pas perdre ses limites ?

Et que vous le souteniez ou non avec la terminologie empruntée à mon abord de ce qui se passe dans le discours, le langage, dans l'intervention de la parole, ceci n'y change rien. Le seul fait que vous admettiez que c'est concevable, que c'est possible, je veux dire que c'est possible d'une façon qui nous intéresse, c'est-à-dire dans ce qui est accessible, il ne s'agit pas de savoir si c'est possible théoriquement, si ça nous intéresse en tant qu'analystes, à savoir, si en tant qu'analystes nous avons à tenir compte de ça, en d'autres termes, si l'action, si le champ analytique, si « *la situation analytique* », comme vous dites, est dans une dimension compatible avec ça. Je dis : elle est incompatible. Car *la situation analytique* comme telle entre le sujet parlant et écoutant fait intervenir et maintient une structure qui est tout à fait étrangère à la possibilité de quelque façon que vous vouliez la concevoir de cette perte de toute limite.

La *situation analytique* est une situation extrêmement structurée, tout ce que vous pouvez amener comme témoignages de ce qui ressemble chez le sujet, à ce que vous appelez expansion narcissique, ce sont des *notations phénoménologiques* et qui ne sont nullement fondées dans quelque rapport que ce soit, articulable dans le réel, dans ce qui est là dans la situation. Je vais bien appuyer les choses pour bien voir les choses, que vous conceviez ce dont il s'agit parce qu'en fin de compte, c'est du sens même de mon enseignement là qu'il s'agit. Il faut tout de même - dans quel registre ? - cette espèce de *retour*.

À quoi ? Non pas bien sûr à ce stade antérieur au sujet, nous ne voyons jamais personne régresser comme ça à l'état petit enfant même d'une façon métaphorique.

Ce qui permet de s'exprimer ainsi, c'est qu'il existe des techniques, des ascèses dans lesquelles le sujet essaie, effectivement de repérer une remontée qui n'est pas une remontée...

qui n'est pas une remontée dans le champ temporel du monde qu'il a parcouru, de son passé, mais une remontée, si l'on peut dire, à ce que j'appellerai un état indifférencié de l'être... et qu'il y a pour ça des techniques, il y a une sorte, une façon d'articuler, de manipuler le rapport du sujet à sa propre conscience pour qu'il ait le sentiment d'arriver ainsi à dépasser quelque chose des limites du monde.

C'est une régression qui est...

je ne veux pas bien sûr, je ne prétends pas en faire dans ces quelques mots la théorie... c'est une régression qui est une régression de l'ordre de l'être et qui peut espérer ainsi, si tant est que c'est visé, être un fondement pour arriver à une position dans l'être qui soit plus radicale. C'est la seule chose qui justifie les énormités que nous trouvons dans nos textes sur ce sujet : c'est cette espèce d'existence en écho, de cette technique de remonter vers, c'est ce qu'on appelle les états multiples ou les états radicaux de l'être.

Mais ce que nous cherchons - mon cher, quand même - il ne faut tout de même pas oublier que cela n'a absolument rien à foutre avec ça. Je l'ai souligné c'est caractérisé par des traits tout à fait manifestes, nécessitant premièrement d'abord des choses pour se lancer dans cette sorte d'ascèse. Le premier pas exigé en quelque sorte au seuil, c'est une purification du désir et qu'ensuite ça procède par quoi ? Par la voie d'une recherche que j'ai après tout articulée en son temps, même si vous n'avez jamais eu à rapprocher ces deux registres. Je l'ai fait quelque part dans cette *causalité psychique* <sup>208</sup> sur laquelle j'ai jaspiné devant un auditoire à ce moment-là *autrement opaque*, qui peut l'être resté depuis :

« *Quand l'homme cherchant le vide de la pensée s'avance dans la lueur sans ombres de l'espace imaginaire, en s'abstenant même d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien.* » [Écrits p.188]

C'est moi qui ai écrit cela comme *illustration* de quelque chose qui concernait à proprement parler *la limite du stade du miroir*. Certainement pas comme un chemin, comme un sentier qui fut celui qui appartient à notre expérience de psychanalyste. Il n'a rien à faire avec la situation analytique, c'est l'indication « *par ici la sortie* » vers d'autres techniques.

Et il y a beaucoup de choses dans cette phrase. C'est une de celle, quand je me relis, dont je me félicite de la rigueur que j'ai su y mettre, car il n'y a pas un seul de ces mots qui ne soit utilisable, y compris ce que je n'aurai pas le temps de faire aujourd'hui : l'idée que vous vous faites de ce qu'il y a derrière le mot *attendre*. Mais laissons !

Nous, ce qui nous intéresse c'est très précisément *le désir* et nous restons attachés à ce point où ce qui est mis en question, c'est ce qui résulte du fonctionnement de la présence de l'enracinement du sujet dans le désir et de ce qui en résulte. Nous pouvons le faire à articuler une structure qui en rend compte et dont toute difficulté quant à sa recherche consiste précisément en ceci, que cette structure qu'on peut articuler théoriquement n'est à proprement parler pas articulable en tant que cela serait le désir qui s'avouerait, qui se dirait. S'il n'y avait que cette différence, il n'y aurait aucune espèce de problème analytique.

Il y a donc une confusion tout à fait radicale à faire intervenir comme élément constituant de cette *situation*...

qui est toujours, et de plus en plus, armaturée de la découverte que vous alliez faire... la façon dont l'incidence chez un sujet qui est en proie aux conséquences de sa position de désir que sont pour nous les symptômes des différentes formes de structures subjectives auxquelles nous avons affaire et qui sont des *structures* que nous *objectivons*. Ce qui nous différencie de n'importe quelle autre objectivation scientifique, c'est que pour l'*objectiver*, nous sommes forcés, nous et notre désir, de nous mettre dedans.

Cela n'en est pas pour autant une visée inatteignable de pouvoir objectiver ce qu'il en est du désir humain en tant que psychanalyste, c'est-à-dire en tant que quelqu'un ayant lui-même cette expérience du désir et la faisant intervenir dans le jeu même de l'*investigation*.

Vous voyez à quel point nous sommes loin de quoique ce soit qui se place dans ce champ...

que vous l'appeliez de régression ou de n'importe quoi d'autre, d'expansion... qui noie toutes les articulations, qui à proprement parler nous fait passer dans une visée, dans un champ ouvert qui est absolument étranger à celui que nous avons à parcourir. C'est dans la manipulation, c'est dans la mise en jeu de ces ressorts du désir, en tant que nous les connaissons, que nous obtenons les résultats thérapeutiques et pour ce faire nous n'avons pas absolument besoin de savoir ce que j'en dis.

---

208 *Écrits* p.151

En d'autres termes, on peut faire des cures, valables d'ailleurs, avec les idées les plus aberrantes sur ce dont il s'agit dans l'analyse. Mais il y a un autre temps qui est celui-ci : c'est que pour être psychanalyste, c'est une autre question, être un psychanalyste c'est faire une psychanalyse en sachant ce qu'on fait. Il y a en tout cas un temps où il devient absolument alors indispensable que ce repérage soit strict, c'est pour faire un psychanalyste. Vous voyez les temps : faire une psychanalyse, être un psychanalyste, ou *faire un psychanalyste*, ce n'est pas la même chose, ça a des *exigences théoriques* qui sont de niveaux différents.

Il n'en reste pas moins que cela ne veut pas dire que les théories sont plus ou moins vraies, selon le niveau, qu'il y a un niveau où la référence théorique est valable et un autre où elle n'a *aucune importance*. Mais faire état par exemple de ces sentiments d'« *expansion narcissique* » comme de quelque chose qui aurait un statut quelconque de référence possible, c'est aller tout à fait à l'encontre de ce qui doit pour nous, dans l'opération pratico-théorique, être notre visée.

Ces sentiments de fusion, d'union et de deux en un, avec pour conséquence que c'est l'espace entier qui s'y englobe et qui, Dieu sait pourquoi, devient à ce moment-là, ou reste encore être la séance, c'est quelque chose dont nous connaissons bien sous la plume de FREUD la connotation. Dans la lettre à Romain ROLLAND, il parle du « *sentiment océanique* »<sup>209</sup>. Dieu sait que s'il y a quelque chose qui répugne à la pensée de FREUD, c'est bien toute référence qui donnerait un accent de valeur quelconque à quoique ce soit qui soit éprouvé dans cet ordre.

Vous me direz, il se réfère à une certaine expérience organique, c'est précisément là toute la question, c'est que cette référence organique, elle est hypothétique, elle n'a nullement à rentrer en ligne de compte dans ce qui est à proprement parler la structure de l'expérience. Elle est un pense-bête, elle est quelque chose qui est là, on peut s'imaginer qu'il doit y avoir une... ancestralité de ce quelque chose dont nous nous servons maintenant.

Cela n'a strictement, du point de vue qui est le nôtre, à savoir de ce qui fonctionne, aucun intérêt. Les sentiments d'« *expansion narcissique* » et ce qui s'ensuit et tout ce que vous citez comme étant quelquefois, très souvent d'ailleurs, le mouvement, va [...] « *Ceci est très remarquable mais rare...* », ajoutez-vous n'est-ce pas, ou bien « *c'est rare mais exemplaire* », vous sentez combien les références que vous donnez pour donner cette subsistance à la situation analytique comme étant cette place, cette situation, indifférenciation, qui vous le dites bien n'est qu'un des pôles de la situation analytique.

C'est vrai, c'est vrai... Mais même à la placer comme pôle, vous faussez tout ce que vous pouvez ensuite en déduire. Je veux dire que vous ne pouvez rien en tirer qui soit valable, *considérant, concernant la fin et le progrès de la situation analytique*. Je regrette d'avoir aujourd'hui trop peu de temps pour parler, puisque cela s'est étendu selon mon vœu d'ailleurs. Je reviendrai dans la suite sur ce que, par exemple, peut constituer votre usage absolument abusif du terme de masochisme, abusif après ce que j'en ai articulé après le *Kant avec Sade* <sup>210</sup>.

Vous devez tout de même savoir que le masochiste ne peut aucunement être défini : ni souffrir, à avoir du plaisir dans la souffrance, ni souffrir pour le plaisir. On ne peut articuler le masochiste qu'à faire entrer en jeu les quatre termes que j'ai apportés et que la fonction de *l'objet(a)* en particulier y est absolument essentielle. Je crois que l'important de ce que je vous ai apporté cette année concernant *l'objet(a)*, permet parfaitement de vous faire concevoir ce qui peut être repéré à la place anciennement réservée au narcissisme primaire. C'est de voir ce qu'il y a sous le narcissisme, le narcissisme du stade du miroir, voilà le seul narcissisme primaire. Le narcissisme secondaire dans mon vocabulaire, pour repérer les choses, c'est celui qui survient autour de la crise du surmoi.

Quant à *ce narcissisme primaire* il y a en effet quelque chose que nous pouvons trouver dessous, c'est ce que j'appellerai... si vous voulez, juste pour aujourd'hui, ça m'est venu comme ça, en prenant mes notes ce matin...le narcissisme dévoilé. Je peux dire en effet que sous le *narcissisme primaire*, il y a à dévoiler la fonction de *l'objet(a)*, mais rien d'autre qui permette de conjuguer d'aucune façon le narcissisme primaire au sens où c'est usité couramment dans la théorie analytique, et l'auto-érotisme du narcissisme primaire.

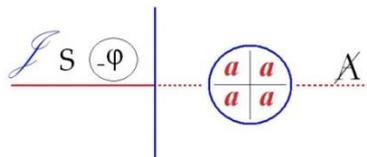
De même que ce « *sentiment océanique* » auquel je me réfétais tout à l'heure, tel qu'il est en usage chez *la plupart* des auteurs, n'est rien que ce quelque chose qui reste confus parce qu'il n'y a rien à en tirer et qu'il ne peut s'articuler que de la façon dont j'ai posé la question à la fin de mon discours de cette année, à savoir ce que je vous ai situé du rapport du sujet à la jouissance en tant que c'est nécessairement du rapport à une question posée au lieu de l'Autre qu'elle peut par lui être abordée.

---

209 Sigmund Freud : Correspondance, 1873-1939, Paris, Gallimard, 1979, lettre du 20.7.1929.

210 *Ecrits* p.765 ou t.2 p.263.

Qu'il construise, qu'il fantasme à proprement parler quelque chose à la place de cette jouissance qui sur le schéma



que je vous ai donné est à proprement parler à situer *en arrière du sujet par rapport à ce qu'il vise*, c'est-à-dire sa réalisation en ce lieu de l'Autre en tant qu'elle passe par la chute de cet *objet(a)*, de ce point de jonction qui est le sien avec l'Autre. Cette année tous les éléments ont été préparés pour donner topologiquement le sens le plus précis à ce rapport de *S*, de *petit(a)* et de grand *A*.

Que tout ceci soit en quelque sorte commandé par ce rapport d'*aversion* du sujet par rapport à *la jouissance*...

qu'il a littéralement à conquérir par l'exploitation de tout ce qui l'en défend, de tout ce qui l'en sépare ...c'est ce que vous faites surgir, en effet, à un moment quand vous parlez de cette angoisse tout d'un coup intolérable qui l'agite devant l'imminence de ce qui pourrait, dans ce que vous dites, être à la place de ce que j'exprime concernant la jouissance.

Mais vous ne justifiez en rien, pourquoi le surgissement de cette angoisse : s'il l'a comme ça déjà, baignant dans *l'union universelle*, pourquoi l'angoisse surgirait-elle, Bon Dieu ? L'angoisse surgit précisément de ceci, c'est que la question sur la jouissance ne lui vient que du désir de l'Autre et que ce désir de l'Autre dans certains tournants est absolument énigmatique parce qu'il laisse transparaître toute l'énigme de la jouissance dont il s'agit. J'ai assez articulé de choses là-dessus pour ne même pas pouvoir aujourd'hui en faire - si brièvement que ce soit - état.

Vous devez concevoir qu'il y a quelque chose, si nous voulons arriver à un parler efficace, à un discours rigoureux, qui doit absolument mettre entre parenthèse ce mythe de la fusion primitive qui était le véritable point d'attraction, centre de polarisation pour tout ce qui dans la pratique analytique se présente comme ayant une valeur réductive, une valeur de la régression. La cristallisation de l'analyse - dans le rapport seulement enfant-mère, dans la thématique de la frustration, dans le registre de la demande à son origine, dans cette espèce de rêve de paradis premier à retrouver, n'a absolument rien à faire avec quoique ce soit ni dans les visées, ni dans l'origine, ni dans la pratique de l'analyse.

Là-dessus, il y a vraiment une limite à trancher d'avec ce qui pourrait conserver encore quoique ce soit du mirage tel qu'il fut à ce titre d'*utilisation* dans la psychanalyse et qui n'a absolument rien à faire avec ce que j'enseigne et ce que j'essaie pour vous de construire. Bon, il est très tard, je regrette que tout ceci puisse prendre une parole, un air si bâclé, mais au moins, vous aurez eu là-dessus quelques affirmations tranchantes dont vous ferez ce que vous pourrez.

L'année prochaine donc, avec la *Logique du fantasme*, nous aborderons des choses qui nous permettront aussi bien de justifier comment un certain nombre de constructions peuvent se perpétuer dans l'analyse et les lier une par une, à tel ou tel type d'erreur dans la conduite analytique.

STEIN - J'aurais bien voulu vous répondre.

LACAN - *Répondez, répondez, répondez... il a droit à réponse. Oui, oui, oui, qu'il réponde, parce qu'on a toujours le droit de répondre.*

STEIN

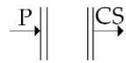
Partiellement mais de manière très simple. Or, je dirai premièrement que quand vous me faites en somme *le procès* que je fais moi-même à GRUNBERGER. Je vois bien dans la régression. Je crois que vous n'en tenez pas compte, vous m'opposez ce que j'oppose à GRUNBERGER récemment que le narcissisme est une instance autonome et le moteur de la cure. Or comme vous le savez en ce n'est pas mon point de vue.

LACAN - Ça c'est vrai. Je n'ai pas dit que ce fut le moteur.

STEIN

Alors pour moi les coordonnées de *la situation analytique* sont celles des deux mouvements du refoulement et de la régression, disons plutôt de la régression que du refoulement, la régression vient en premier. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je m'en réfère au premier schéma de l'appareil de l'âme ou de *l'appareil psychique* de FREUD, n'est-ce pas.

Je n'entre pas dans le détail, nous avons ici des perspectives venues du monde extérieur, et nous avons ici des perceptions endo-psychiques, de [...] ou de conscience.

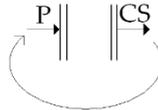


Or dans une note, FREUD nous dit, qu'on comprend où se déroule et où se situe cet autre schéma qui est celui du rêve, il faut comprendre que cet appareil peut s'enrouler sur lui-même, il donne donc quelque chose comme ceci.

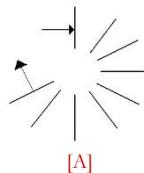
LACAN - Il a fait la *bande de Mœbius*, déjà?

STEIN

Si on fait donc ce mouvement :



il est bien entendu que ces deux flèches viennent ici se superposer :



donc il y a abolition de ces distinctions qui sont tout à fait centrales à travers toute la métapsychologie freudienne de la distinction entre les représentations endo-psychiques et les représentations venues du monde extérieur. Régression topique, pour moi, le mouvement de la régression topique est celui qui fait l'abolition de la distinction entre les représentations endo-psychiques et les représentations extérieures par l'enroulement de l'appareil. Le mouvement inverse, l'ouverture de cet appareil est donc correspondant au mouvement du refoulement pour des raisons que je ne peux rappeler maintenant. Ça a été le premier point.

Alors deuxième point, j'en viens maintenant à votre système topologique. Cette topologie est faite pour rendre compatible ce que vous... quand vous avez fait ça, cela n'a aucunement la conséquence que le sujet devienne infini ou fondu avec qui que ce soit : il reste ce qu'il est, UN. Alors je vous prie quand même de bien vouloir noter une chose, c'est que je n'ai jamais dit qu'aucun des deux mouvements ne pouvaient s'accomplir complètement et que tout le jeu était dans l'oscillation entre ces deux tendances. Vous m'attribuez l'idée que cette fermeture, cette régression vers le narcissisme primaire puisse s'accomplir, or je précise bien qu'il ne saurait être question qu'elle s'accomplisse.

LACAN - Vous dites qu'elle est constituée par *la situation analytique*.

STEIN - Non.

LACAN

Que la séance part de là, à savoir... écoutez, je vais vous dire un mot qui nous différencie, je vois bien ce que vous pouvez me dire pour vous défendre, que vous avez installé par rapport à ça, forcément, un autre pôle. Si vous n'aviez pas mis d'autre pôle, mais il n'y aurait jamais aucune raison qu'ils sortent de leur ciel bleu. Moi, ce que je vous dis et qui nous différencie, c'est quelque chose qui peut s'exprimer de la façon suivante : l'Autre n'est en aucun cas un lieu de félicité.

STEIN

Je ne crois pas qu'il s'agit de me défendre mais pour répondre, donc vous me prêtez malgré tout l'idée, vous en convenez aussi, que je n'ai pas précisé que cette régression pourrait s'accomplir mais ce que l'ordonnance même de la situation analytique, telle qu'elle est proposée par le psychanalyste induit chez le patient, c'est justement *le mythe du paradis perdu* en tant que mythe justement, tout tourne autour de là. Moi je ne dis pas qu'on atteint le paradis pendant la séance d'analyse, mais qu'on se sent, qu'on se sent appelé à l'atteindre et que le mouvement d'angoisse vient justement marquer l'arrêt dans cette affaire. L'avantage...

LACAN

Je prends là-dessus position. Je suis radicalement opposé à ce que nous puissions considérer comme sain de faire fonctionner d'aucune façon dans notre théorie, *a fortiori* dans notre pratique, un mythe quelconque de cet ordre. Ce n'est pas *le paradis qui est perdu*, c'est un certain *objet*.

STEIN

Il est possible que le paradis perdu soit incarné par ce certain objet. Le paradis perdu, il en est tout de même question tout au long de *l'auto-analyse* de FREUD, elle tourne autour de cela d'un bout à l'autre. Je continue : l'inconvénient de cet *enroulement*, c'est qu'il aboutit à quelque chose qui est informe, qui n'existe pas.

LACAN

Ce n'est pas vrai du tout, c'est tout ce que je vous enseigne, ma topologie est tellement précise que vous ne pouvez pas y faire une coupure sans que cela ait des conséquences absolument mathématiques. Vous ne pouvez pas !

STEIN

N'empêche que pour le montrer mathématiquement, il faut ce que vous avez introduit, il faut cette *mitre*, ce *cross-cap*. Ceci est une manière plus rationnelle au point de vue mathématique de représenter les conséquences de cela, je crois. Non, vous êtes d'accord?

LACAN - C'est une manière tout à fait rigoureuse.

STEIN - Alors que celle-là [A] n'est pas rigoureuse !

LACAN

Ce n'est pas une raison pour que vous disiez que c'est la confusion. La confusion dans le schéma, peut être... et encore, il est très clair ce schéma. C'est une fente.

STEIN

Attendez, maintenant je vais vous poser une question. Voilà donc ces deux sphères. Je crois qu'il n'existe en mathématique aucun système de transformation qui permette de faire coïncider leur surface.

LACAN

À ces sphères ? Oh ! mon cher ami... Ne vous avancez pas là-dessus, parce que là-dessus vous n'en savez pas lourd. À la seule condition d'avoir une quatrième dimension, vous pouvez retourner la sphère comme un gant sauf si elle est...

STEIN

Sans quatrième, si nous avons deux êtres comme ceci, n'est-ce pas, là je vous pose la question, mais je suppose que sans passer par aucune quatrième dimension on ne peut superposer leurs deux surfaces.

LACAN

Si je vous ai appris *la bouteille de Klein* cette année, c'est parce qu'une *bouteille de Klein* est exactement faite... Vous pourriez aussi la représenter comme ça si vous voulez : *une sphère avec deux cross-cap*, une *bouteille de Klein* équivaut à ça. Je n'ai pas eu le temps de vous l'expliquer encore parce que c'était évidemment un peu difficile, déjà de vous faire comprendre que c'était la *bouteille de Klein*, si tant est que j'y suis arrivé !

STEIN

En somme la particularité de cette représentation dont je vous parlais, *c'est qu'elle n'a pas un intérieur et un extérieur* et qu'il n'y a pas de représentations endo-psychiques et de représentations externes. Or vous avez dit une fois, et je pense que vous continuez à le dire, que nous devons considérer, nous représenter l'inconscient comme une surface infiniment plate.

Cette surface, c'est celle-ci, or je crois c'est que, moi, j'aurais tendance à dire que cette surface est la surface sur laquelle vient s'inscrire tout ce dont nous pourrions rendre compte concernant les processus qui se déroulent au cours de l'analyse et que vous ne tenez aucun compte effectivement des [...], vous basant sur le point de vue mathématique. Ces mathématiciens ne s'intéressent pas au volume. Or si vous voulez, ce que je pense est que sur votre surface, pour moi, ce que vous dites être l'inconscient, c'est la surface sur laquelle j'inscris ce que nous pouvons en dire de l'inconscient mais je crois que là où nous nous séparons peut-être ou provisoirement c'est que, moi, je fais un sort au volume que ces deux êtres délimitent, or ces deux êtres finis délimitent deux volumes intérieurs et l'espace extérieur.

LACAN - Oui c'est comme ça, c'est bien ce que je disais.

STEIN

Bon ! Cet être n'est pas fini, au sens où il ne délimite pas un volume *intérieur* et un volume *extérieur*. Or, ces deux êtres finis, il faut d'abord *les transformer* en ceci, pour pouvoir ensuite les faire coïncider.

LACAN - C'est tout à fait impossible.

STEIN - C'est impossible ?

LACAN- C'est impossible, il faut transformer l'un à l'autre. Il faut choisir son modèle.

STEIN - C'est ce que je dis.

LACAN - Il faut *choisir son modèle* et ce que vous exprimez là...

STEIN - *Quand je dis transformation, ce n'est pas une transformation mathématique*, il s'agit de changer de système de référence.

LACAN - Tout à fait.

STEIN

Or le système de référence qui est celui de l'aboutissement du refoulement est celui-ci, et le système de référence de l'aboutissement de la régression topique est celui-là. C'est seulement dans ce système de référence que nous pouvons faire coïncider deux êtres et nous voyons bien quand dans leur coïncidence ils ne sont pas finis. Et dans le système de référence où ils sont fixés, ils ne peuvent pas coïncider et j'opère avec ces deux systèmes de référence comme étant les deux pôles. Les deux pôles de représentation entre lesquels se déroule l'opposition entre le mouvement de la régression et le mouvement de refoulement qui est...

LACAN

Je ne sais pas si on a bien entendu ce que vous venez de dire comme je l'ai entendu moi-même et nous ne pouvons pas indéfiniment prolonger, vous ne pouvez pas articuler plus clairement que vous conservez simultanément deux systèmes de références complètement incompatibles l'un avec l'autre.

STEIN - Absolument.

LACAN - Bon. C'est ce que voulais vous faire dire.

STEIN - Et je crois que c'est cette double conservation qui nous a introduit dans le registre de l'*imaginaire*.

[Fin du séminaire 1965-66]



[retour 11-05](#) [retour Isabel de Velasco](#) [retour 25-05](#) [retour chien](#) [Table des séances](#)

[BALTHUS La rue](#)



[Table des séances](#)

[Hiatus irrationalis](#)

Πάντα ῥεῖ<sup>211</sup> (HÉRACLITE : Fragments)

Choses que coule en vous la sueur ou la sève,  
Formes, que vous naissiez de la forge ou du sang,  
Votre torrent n'est pas plus dense que mon rêve<sup>212</sup>,  
Et si je ne vous bats d'un désir incessant,

Je traverse votre eau, je tombe vers la grève  
Où m'attire le poids de mon démon pensant<sup>213</sup> ;  
Seul il heurte au sol dur sur quoi l'être s'élève,  
**Le mal aveugle et sourd, le dieu privé de sens<sup>214</sup>.**

Mais, sitôt que tout verbe a péri dans ma gorge,  
Choses qui jaillissez<sup>215</sup> du sang ou de la forge,  
Nature -, je me perds au flux d'un élément :

Celui qui couve en moi, le même vous soulève,  
Formes que coule en vous la sueur ou la sève,  
C'est le feu qui me fait votre immortel amant.

*Melancholiae Tibi Bellae*<sup>216</sup>. *Hardelot. 6 Août 1929*

J. Lacan

---

211 – Le titre de ce poème dans *Le Phare de Neuilly* et les autres parutions est : *Hiatus irrationalis*.

212 – Dans *Le Phare de Neuilly*, à la place de la virgule il y a un point virgule.

213 – Dans *Le Phare de Neuilly*, à la place du point virgule, il y a un point.

214 – Ce vers est omis dans la version *Magazine Littéraire*, ce qui n'en fait plus un sonnet. Dans *Le Phare de Neuilly*, l'article *le* est remplacé les deux fois par *au*.

215 – Les versions *Le Phare de Neuilly* et le *Magazine Littéraire* indiquent « que vous naissiez » au lieu de « qui jaillissez ».

216 – Seule la version manuscrite à F. Alquié comporte cette mention. Les autres indiquent « H.P., août 1929, Jacques Lacan ».